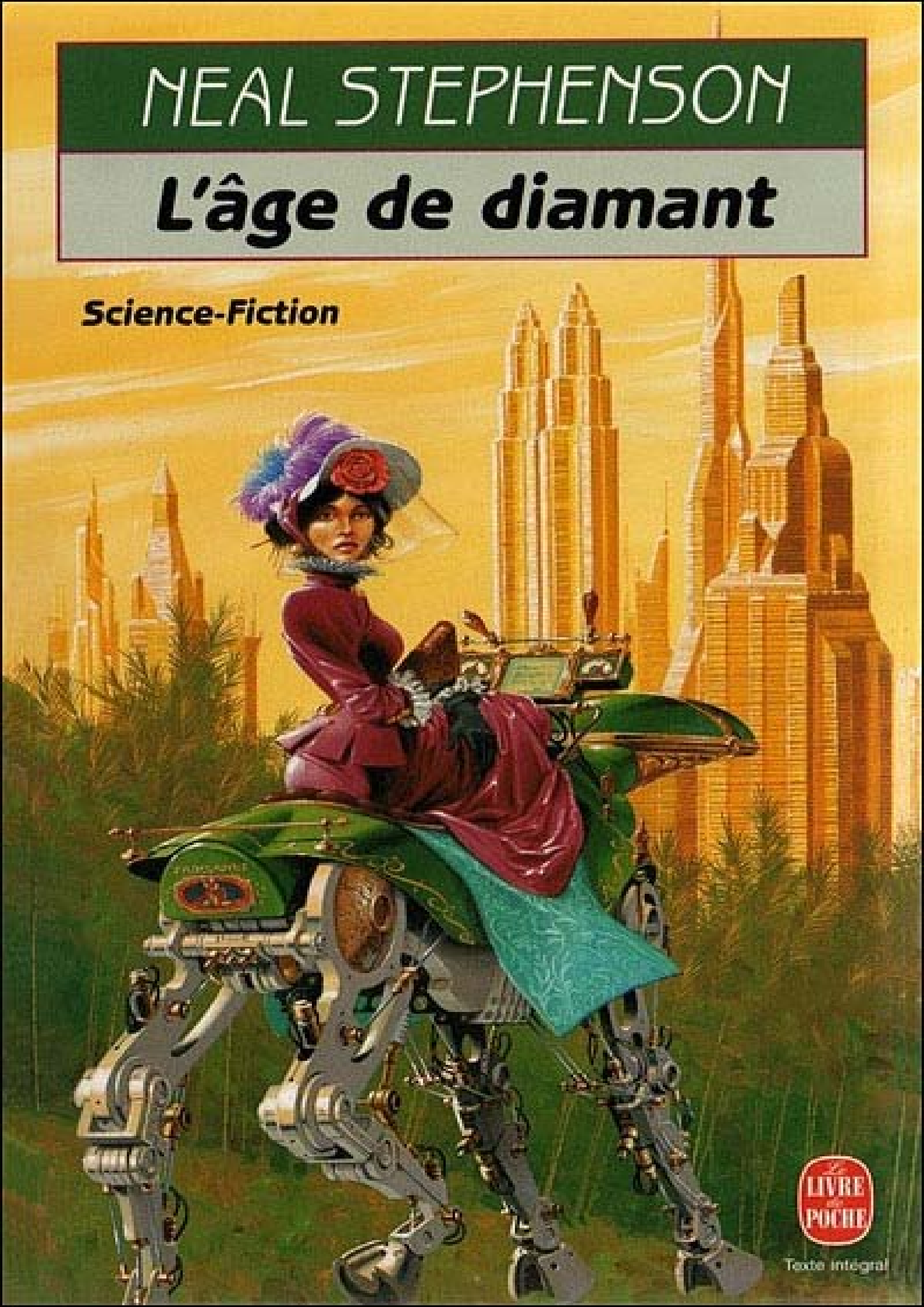
NEAL STEPHENSON

L'âge de diamant

Science-Fiction



Le LIVRE de POCHE

Texte intégral

Neal Stephenson

L'âge de diamant

ou

Le Manuel illustré d'éducation pour Jeunes Filles

Traduit de l'américain par Jean Bonnefoy
Collection dirigée par Doug Headline

Rivages/Futur

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages et les situations décrits dans ce livre sont purement imaginaires : toute ressemblance avec des personnages ou des événements existant ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Couverture : Manchu
Titre original : *The Diamond Age*
1995, Neal Stephenson

1996, Éditions Fayot & Rivages
pour la traduction française
106, boulevard Saint-Germain
75006 Paris

ISBN : 2-7436-0063-2

Par nature, tous les hommes sont semblables ;
c'est l'expérience qui les amène à se différencier.

Confucius

Première partie

Détériorations et réformes morales sont mues par de vastes forces, lesquelles naissent pour l'essentiel de réactions à des habitudes d'une période antérieure. Les oscillations du grand pendule et ses alternances ne sont pas régies par quelques individus distingués qui seraient pendus à son balancier.

Sir Charles Petrie
Les Victoriens

Un thète visite un salon de mod ; traits caractéristiques des armements modernes

Les cloches de St. Mark carillonnaient sur la montagne tandis que Bud patinait vers le salon de mod pour la remise à niveau de son pistocrâne. Bud étrennait sa nouvelle paire, d'une vitesse maxi de cent à cent cinquante kilomètre-heure, selon que vous étiez plus ou moins gras ou portiez ou non une aérotenue. Bud aimait le cuir collant qui mettait en valeur sa musculature. Lors d'une précédente visite au salon, deux ans plus tôt, il s'était fait inclure quelques nanosites dans l'épaisseur des muscles ; trop minuscules pour être visibles ou perceptibles, ces *zites* effectuaient une stimulation électrique des fibres musculaires, selon un programme censé développer la carrure. Combiné à la pompe à testostérone incorporée dans l'avant-bras, le système équivalait à passer vingt-quatre heures sur vingt-quatre en salle de gym, sauf qu'on n'avait strictement rien à faire et qu'on n'était jamais en nage. Seul inconvénient, ces petits chatouillis aussi crispants qu'irritants. Il avait fini par s'y habituer ; malgré tout, ça le rendait toujours un rien nerveux lorsqu'il patinait, surtout lorsqu'il fonçait à cent à l'heure dans une artère bondée. Mais rares étaient les passants à s'en prendre à Bud, même quand il les renversait en pleine rue, et dorénavant, jamais plus personne ne se risquerait à lui chercher noise.

Non seulement Bud s'était tiré indemne de son dernier emploi de *leurre,* mais il s'était ramassé un petit millier d'ucus. Il en avait claqué le tiers en fringues – en majorité de cuir noir -, un autre tiers en armes blanches, et le reste allait passer au salon de mod. On pouvait bien sûr dénicher des pistocrânes pour bien moins cher, mais à condition d'emprunter la Chaussée pour se rendre à Shanghai, de décrocher un boulot au noir avec un Caboteur, et sans doute de se choper dans l'affaire

une belle infection osseuse ; sans compter le risque que le type vous détrousse pendant qu'il vous charcutait. Du reste, pour entrer à Shanghai, il fallait être vierge. Pour traverser la Chaussée alors qu'on était, comme Bud, déjà bien équipé, il fallait copieusement arroser un tas de flics locaux. De ce côté, il était inutile de faire des économies. Bud avait devant lui une carrière aussi longue que fructueuse, consacrée à se hisser dans une hiérarchie d'activités fort dangereuses liées à la drogue, et pour lesquelles le rôle de leurre tenait plus ou moins lieu de test de passage. Un système d'armes intégré restait un investissement raisonnable.

La satanée cloche carillonnait toujours dans la brume. Bob grommela une commande à son audiosystème, une batterie de diffuseurs accordés en phase qui mouchetaient ses deux tympans comme les akènes sur la pulpe d'une fraise. Le volume monta mais sans parvenir à couvrir les harmoniques graves du carillon qui résonnaient jusque dans les os de ses membres. Il se demanda s'il n'allait pas profiter de sa visite au salon de mod pour faire extraire et remplacer les batteries incluses dans son mastoïde droit. Certes, leur autonomie était garantie dix ans, mais cela en faisait déjà six, et il écoutait de la musique en permanence, à fond.

Trois clients attendaient. Bud s'assit et parcourut un médiatron posé sur la table basse ; on aurait vraiment dit un bout de papier crasseux et froissé. *« Annales de l'autoprotection »*, lança-t-il assez fort pour que tout le monde en profite. Le logo de son médiaserveur favori se matérialisa sur la page. Des médiaglyphes – surtout animés, les meilleurs – se disposèrent en mosaïque. Bud les parcourut pour trouver celui annonçant un comparatif sur tout un tas de nouveaux trucs ; il le valida aussitôt d'un coup d'ongle. De nouveaux médiaglyphes apparurent, encadrant un large écran panoramique visualisant la rédaction des *Annales* en train de tester plusieurs modèles de pistocrânes sur des cibles vivantes ou mortes. Bud réexpédia le médiatron sur la table ; c'était le même banc d'essai qu'il épluchait depuis la veille : ils ne l'avaient pas remis à jour, sa décision était toujours valable.

L'un des mecs devant lui se fit faire un tatouage, ce qui prit une dizaine de secondes. L'autre voulait juste faire recharger son pistocrâne, ce qui ne prit guère plus. La fille, elle, désirait le remplacement de plusieurs zites sur sa ractigrille, surtout autour des yeux, où des pattes d'oie commençaient d'apparaître. Cela mit un peu plus de temps, aussi Bud reprit-il le médiatron pour s'immerger dans un ractif, son préféré, intitulé : *Tais-toi ou meurs !*

Le moduliste voulait voir la couleur de ses ucus avant de lui installer le pistolet, ce qui dans un autre environnement, aurait constitué une insulte, mais relevait de la saine pratique commerciale dans les Territoires concédés. Quand il fut assuré qu'il n'y avait pas d'embrouille, il givra le front de Bud à l'aide d'une bombe anesthésique, rabattit un pan de peau, puis il approcha un appareil monté sur un bras-robot, genre instrument de dentiste. Le bras délicat se dirigea aussitôt vers l'ancien pistolet, évoluant avec une promptitude et une détermination inquiétantes. Bud, que ses myostimulateurs avaient déjà tendance à rendre nerveux, tressaillit légèrement. Mais le bras-robot était cent fois plus rapide que lui et il ôta l'ancien pistolet sans la moindre hésitation. Le propriétaire surveillait le déroulement de l'opération sur un moniteur, se contentant de commenter : « L'ouverture crânienne a des bords assez irréguliers et la machine est en train de l'agrandir – parfait, et voici l'arme de remplacement. »

Un claquement désagréable irradia le crâne de Bud quand le bras mécanique vint y loger le nouveau modèle. Cela lui rappela sa jeunesse, quand il arrivait qu'un de ses compagnons de jeu le canarde en pleine tête. Il fut pris aussitôt d'une migraine lancinante.

« Il est chargé d'une centaine de smarties, expliqua le propriétaire ; ça vous laisse largement de quoi tester l'irvu. Dès que vous serez familiarisé avec, je vous le chargerai pour de bon. » Il agrafa la peau du front pour que la cicatrice soit invisible. On peut toujours payer un supplément pour que le gars vous laisse une balafre, histoire que tout le monde sache que vous êtes chargé, mais Bud avait entendu dire que certaines nanas appréciaient modérément. Les relations de Bud avec la

gent féminine étaient gouvernées par un fatras d'impulsions primaires, de suppositions vagues, de théories tordues, de relents de conversations, de mauvais conseils mal digérés et de bouts d'anecdotes outrancières qui frisaient la superstition sordide. En l'occurrence, il sentait qu'une balafre n'était pas de mise.

Du reste, il avait une chouette collection de Visis – des verres solaires d'assez mauvais goût, avec réticule enchâssé dans la lentille couvrant l'œil dominant. Mais c'était le truc idéal pour la précision de tir, sans compter le côté dissuasif : tout le monde savait qu'on ne plaisantait pas avec un mec chaussé de Visis.

« Tournez voir un coup », dit le moduliste, et il fit pivoter le fauteuil – c'était un antique siège de coiffeur recouvert de skaï gaufré : Bud se retrouva devant un mannequin planqué dans l'angle de la pièce. Il n'avait ni cheveux ni visage, et son corps, comme le mur derrière, était moucheté d'impacts brûlés.

« Statut », lança Bud qui entendit le pistolet bourdonner doucement en guise de réponse.

« Paré. » Nouveau bourdonnement. Bud fixa délibérément le mannequin.

« Gicle », dit-il dans un souffle, presque sans bouger les lèvres. Mais l'arme l'avait entendu ; il sentit un léger recul chasser sa tête en arrière, en même temps qu'un brusque *plop* émis par le mannequin, accompagné d'un éclair qui illumina le mur derrière lui. Bud sentit s'amplifier sa migraine mais c'était le cadet de ses soucis.

« Celui-ci tire des projectiles plus rapides, alors faudra vous habituer à viser un poil plus bas », avertit le gars. Bud refit donc un essai, et cette fois, il dégomma le mannequin pile-poil dans le cou.

« Bien visé ! Ça l'aurait décapité, si vous aviez tiré des *Infernales*. M'avez l'air de savoir ce que vous faites – mais il y a quand même d'autres options. Et trois chargeurs disponibles, ce qui vous permet d'avoir une panoplie de munitions.

— Je sais, dit Bud, je me suis déjà renseigné. » Puis, pour l'arme : « Dispersion : dix. Répartition : moyenne. » Et de nouveau : « Gicle. » Sa tête eut un recul encore plus marqué, et, cette fois, dix *plop* partirent simultanément, arrosant le

mannequin et le mur derrière lui. La pièce devenait enfumée et ça commençait à sentir le plastique brûlé.

« Vous pouvez en disperser jusqu'à cent, nota le gars, mais le recul vous romprait sans doute le cou.

— Je crois bien que je l'ai vidé, dit simplement Bud. Rechargez-moi. Premier magasin en balles électrostatiques. Le deuxième en Stropiantes. Le troisième en Infernales. Et ajoutez-y une putain d'aspirine. »

La source Victoria ; description de ses environs

Les bouches d'air de la source Victoria jaillissaient du sommet du Conservatoire écologique royal comme un bouquet de lis hauts de cent mètres. En dessous, l'analogie était complétée par l'arbre inversé de la tuyauterie qui étendait le réseau fractal de ses racines dans le bouclier de roche diamantifère de New Chusan pour aboutir dans les eaux chaudes de la mer de Chine méridionale, sous la forme d'innombrables capillaires ceinturant la falaise de corail intelligent, plusieurs dizaines de mètres sous la surface. Un énorme tube engloutissant l'eau de mer aurait en gros donné le même résultat, tout comme le bouquet de lis aurait pu être remplacé par une simple bouche béante, oiseaux et détritus venant se fracasser contre un grillage protecteur ensanglanté, avant qu'ils ne risquent d'aller engorger les entrailles du système.

Mais ça n'aurait pas été écologique. Les géotects de l'Impériale de Tectonique n'auraient pas été fichus de reconnaître un écosystème même s'ils avaient vécu en plein dedans. Ce qu'ils savaient en revanche, c'est que les écosystèmes pouvaient devenir extrêmement pénibles si l'on s'avisait d'y mettre le bordel, raison pour laquelle ils préservaient l'environnement avec la même obstination bornée, implacable, qu'ils mettaient à dessiner des passerelles ou des caniveaux. C'est pourquoi l'eau filtrait la source Victoria par des

microtubes, un peu comme elle filtrait dans le sable d'une plage, tandis que l'air s'engouffrait en silence dans les pavillons exponentiels des lis : chaque corolle représentant dans l'espace des paramètres un point finalement bien proche d'une idée maîtresse. Elles étaient assez résistantes pour résister aux typhons mais assez souples pour bruire sous la brise. Les oiseaux venus divaguer à l'intérieur sentaient un gradient de pression qui les attirait vers le fond des ténèbres, et s'éloignaient aussitôt sans demander leur reste. Sans même être effrayés au point de déféquer.

Les lis jaillissaient d'un vase en cristal taillé grand comme un stade. Touristes, pratiquants d'aérobic et rangées d'écoliers en uniforme le traversaient à longueur d'année, lorgnant au travers des parois de verre (en réalité de diamant massif, qui revenait moins cher), la succession de phases de démontage moléculaire qui constituait la source Victoria. L'air et l'eau pollués qui entraient étaient stockés dans des cuves. Chacune était flanquée d'une autre contenant un air ou une eau légèrement plus propres. Et ainsi de suite une douzaine de fois. Les cuves du bout étaient remplies d'azote parfaitement épuré et d'eau parfaitement limpide.

Les ingénieurs avaient baptisé *cascade* les rangées de cuves, indice plutôt abstrait de leurs fantasmes, passant largement au-dessus de la tête des touristes qui ne voyaient là rien qui vaille d'être immortalisé sur la pellicule. L'essentiel se déroulait dans l'épaisseur des parois séparant les cuves ; parois qui n'en étaient pas vraiment, mais plutôt un réseau infini de roues à rayons submicroscopiques en perpétuelle rotation. Chaque rayon interceptait une molécule d'azote, côté pollué, et la relâchait, après l'avoir brassée, côté propre. Tout ce qui n'était pas eau ou azote échappait aux rayons, et donc, ne franchissait pas le barrage. Il y avait également d'autres rouages chargés de récupérer les traces d'éléments bien utiles comme le carbone, le soufre et le phosphore ; ceux-là étaient dérivés en parallèle sur d'autres cascades plus petites, d'où ils ressortaient parfaitement purifiés à leur tour. Les molécules immaculées atterrissaient dans des réservoirs. Certaines étaient combinées avec d'autres pour former des composés moléculaires simples mais fort utiles.

En bout de chaîne, tous ces produits se retrouvaient sur une série de tapis roulants qui constituaient la Nourrice, dont la source Victoria, ainsi que la demi-douzaine d'autres sources d'Atlantis/Shanghai étaient les déversoirs.

Les complications financières du mode de vie de Bud ; une visite chez un banquier

Bud se surprit du temps qu'il lui fallut pour que la colère l'amène à faire usage de son pistocrâne. La seule présence de l'engin lui donnait une telle confiance qu'aucun individu sensé n'aurait songé à venir lui chercher noise, surtout après avoir avisé le cuir noir et les Visis. Son œil torve suffisait à lui ouvrir un passage.

Il était temps de franchir une nouvelle étape. Il cherchait un boulot de vigie. Pas facile. L'industrie pharmaceutique parallèle livrait à la demande, gardant des stocks si bas que les flics étaient privés de pièces à conviction en cas de saisie. La came était cultivée dans des compilateurs de matière illicites, puis entreposée discrètement dans des HLM vides. Les coursiers se chargeaient ensuite de la livrer aux dealers proprement dits. Pendant ce temps-là, tout un nuage de vigies et de leurres s'agitait en mouvement brownien aux alentours, s'arrêtant le moins possible pour ne pas se faire repérer, et surveillant l'approche des flics (ou de leurs moniteurs de surveillance), bien planqués derrière leurs lunettes noires.

Quand Bud avait envoyé balader son dernier employeur, il était à peu près certain de décrocher un job de coursier. Mais ça n'avait pas débouché, et, dans l'intervalle, deux gros aéronefs avaient encore débarqué d'Amérique du Nord, dégorgeant sur le marché du travail des milliers de pouilleux blancs ou noirs. Il se retrouvait sans un sou vaillant et commençait à se lasser des repas gratuits délivrés par les compilateurs publics.

La *Peacock Bank* était un homme élégant, périt bouc poivre et sel, parfum de cédrat et veston excessivement cintré pour mieux mettre en valeur sa taille de guêpe. Il siégeait dans un bureau plutôt miteux, au-dessus d'une agence de voyages, dans l'un de ces immeubles sinistres situés entre l'Aérodrome et les bordels des quais.

Le banquier n'ouvrit guère la bouche après qu'ils se furent serré la main ; il se contenta de croiser les bras, l'air pensif, appuyé au coin de son bureau. C'est dans cette attitude qu'il écouta les faux-fuyants que Bud élaborait à mesure, dodelinant parfois du chef comme s'il y avait là de quoi l'intéresser. C'était pour le moins déconcertant, car Bud avait conscience de lui raconter des bobards, mais on lui avait bien dit que ces têtes d'oppression se vantaient de leur service clientèle.

À un moment donné et sans raison particulière, le banquier coupa Bud en le fixant brusquement dans les yeux : « Vous, vous cherchez à obtenir une ligne de crédit, lança-t-il, comme s'il était agréablement surpris, hypothèse hautement improbable.

— Je suppose qu'on peut le dire comme ça », concéda Bud, qui aurait bien aimé savoir manier une terminologie aussi élégante.

Le banquier glissa la main dans son veston et sortit de sa poche de poitrine une feuille de papier pliée en trois. « Vous souhaiterez peut-être examiner cette brochure », lui dit-il avant de s'adresser directement au document, dans une langue peu familière à Bud. Au moment où ce dernier saisissait le dépliant, la page vierge généra un joli logo animé en couleurs avec accompagnement musical. Le logo se transforma en paon, rappel du nom de la banque. En dessous commença une présentation vidéo. « Les Parsis vous invitent à la *Peacock Bank* », lança un animateur à la dégaine similaire – vaguement indien, mais un peu arabe aussi.

« C'est quoi, un Parsi ? » demanda Bud au banquier, qui se contenta de battre des paupières en pointant le bouc vers la feuille qui avait noté la question et se branchait déjà sur un paragraphe explicatif. Bud finit par regretter de l'avoir posée, car la réponse se révéla être un vague baratin sur ces fameux

Parsis, qui désiraient manifestement ne surtout pas être confondus avec des *têtes d'oppression*, des Paks ou des Arabes – non pas qu'ils aient le moindre problème avec ces groupes ethniques savamment définis, remarquez. Bud avait beau tenter de feindre l'indifférence, il en absorbait plus qu'il n'aurait voulu sur ces fameux Parsis, leur religion excentrique, leur tendance à l'errance, et même leur foutue cuisine qui, toute bizarre qu'elle soit, le faisait quand même saliver. Puis le prospectus revint aux affaires en cours, à savoir les lignes de crédit.

Bud avait déjà vu tout ça. La banque Peacock pratiquait le même racket que tous les autres établissements : s'ils vous acceptaient, ils vous balançaient illico leur carte de crédit, sans autre forme de procès. Ces gars vous l'implantaient dans la crête iliaque du pelvis, d'autres préféraient le mastoïde – n'importe quel os massif près de la surface faisait l'affaire. L'incrustation osseuse était indispensable, car la carte avait besoin de dialoguer par radio, d'où nécessité d'une antenne de taille suffisante pour capter les ondes. Ensuite, vous n'aviez plus qu'à désigner en passant les articles que vous vouliez acheter : la Peacock, le commerçant et la carte implantée dans votre aine se chargeaient de régler les détails.

Les banques avaient des politiques différentes en matière de taux d'intérêt, de prélèvements mensuels et ainsi de suite. Peu importait pour Bud. Ce qui l'intéressait, c'était le traitement qu'on lui réserverait si jamais il se retrouvait à découvert ; aussi après avoir laissé s'écouler un intervalle décent, tout en faisant mine d'écouter avec la plus extrême attention tout ce baratin sur les taux d'intérêt, il s'enquit, l'air détaché, comme si ça lui revenait, des procédures de recouvrement. Le banquier regardait dehors, l'air de rien.

La bande-son de la démo enchaîna sur un vague morceau de jazz cool pour accompagner une scène multiculturelle où l'on voyait des dames et des messieurs, pas franchement l'air de fraudeurs bancaires, réunis autour d'une table et montant à la main de la bijouterie artisanale. Tout ce petit monde semblait bien s'amuser, buvant du thé et discutant avec animation. Et buvant même un peu trop de thé, releva l'œil soupçonneux de

Bud, si aveugle à tant de choses et pourtant si aiguisé quand il s'agissait des tactiques de manipulation médiatique. Bref, ils insistaient un peu trop sur le thé.

Il nota également avec satisfaction qu'ils étaient vêtus normalement, pas en uniforme, et qu'hommes et femmes avaient le droit de se mêler. « La banque Peacock finance un réseau mondial d'ateliers propres, sûrs et bien aménagés, de sorte que si des circonstances imprévues devaient vous frapper au cours de nos relations, ou que vous deviez, par inadvertance, surestimer vos moyens, vous pourrez compter séjourner dans un établissement proche de votre domicile le temps de résoudre tout différend avec votre banque. Les pensionnaires des ateliers de la banque Peacock bénéficient de lits individuels et, dans certains cas, de chambres particulières. Naturellement, vos enfants pourront rester à vos côtés pour la durée de votre séjour. Les conditions de travail sont parmi les meilleures de l'industrie, et la valeur ajoutée élevée de nos créations de joaillerie artisanale signifie que, quelle que soit l'ampleur de vos difficultés, votre situation se résoudra au mieux en un rien de temps.

— Et quelle est, euh, la stratégie pour vous assurer que les gens se... eh bien, se présentent quand ils sont censés se présenter ? » s'enquit Bud. Là, le banquier se désintéressa de la conversation, se releva, contourna son bureau et retourna s'asseoir, tournant son regard vers la baie vitrée pour contempler Pudong et Shanghai, sur la rive opposée. « Ce détail est précisé dans la brochure, répondit-il, puisque la plupart de nos clients ne partagent pas votre curiosité quant aux dispositions détaillées concernant cet aspect de la question. »

Il souffla par le nez, comme un homme soucieux d'éviter quelque odeur, puis il lissa son petit bouc. « Le régime de mise en œuvre de ces dispositions consiste en trois phases. Nous leur donnons bien sûr des noms plaisants, mais vous pourriez classer ces mesures comme, primo : un rappel poli ; secundo : dépassant de loin votre seuil de douleur ; tertio, spectaculairement fatale. »

Bud caressa l'idée de montrer sur-le-champ à ce Parsi la signification du mot fatal, mais, en tant que banque, le

bonhomme devait être fort bien gardé. Du reste, c'était une procédure assez classique, et Bud était plutôt satisfait que le gars lui ait parlé avec franchise. « Eh bien, parfait, je vous recontacterai... Ça ne vous dérange pas que je garde le prospectus ? »

Le Parsi les congédia d'un geste, la brochure et lui. Bud repartit errer dans les rues, en quête de liquidités à des conditions plus accessibles.

Une visite royale ; les Hackworth prennent des vacances aériennes ; la princesse Charlotte fête son anniversaire ; Hackworth rencontre un membre de la pairie

Trois gousses géodésiques glissaient au-dessus des toits et des jardins d'Atlantis/Shanghai un vendredi après-midi, pareilles aux graines de quelque calebasse grosse comme la lune. Dans le parc de la source Victoria, deux mâts d'amarrage jaillirent du terrain de cricket et grimpèrent vers le ciel. Le plus petit de la flotte d'aéronefs arborait les armes royales ; il resta au point fixe tandis que les deux plus gros descendaient vers leur berceau. Leur enveloppe, vide, était pour l'essentiel transparente. Au lieu de bloquer les rayons du soleil, ils les jaunissaient et les mouchetaient, en projetant de vastes motifs abstraits de pénombre et de lumière, que les enfants vêtus de leurs plus beaux shorts et de leurs plus jolies crinolines essayaient de saisir dans leurs bras. Une fanfare joua. Une minuscule silhouette en robe blanche se tenait au bastingage de l'aéronef Atlantis, saluant de la main les enfants en dessous. Tous savaient que ce devait être la jeune fille dont on fêtait l'anniversaire, la princesse Charlotte, et ils poussèrent des vivats en lui rendant son salut.

Fiona Hackworth déambulait dans le Conservatoire écologique royal, bien encadrée par ses parents, qui espéraient

éviter ainsi que des débris de terre et de végétation ne maculent sa jupe. La stratégie n'avait pas rencontré un franc succès, mais en l'époussetant d'un geste preste, John et Gwendolyn parvinrent à transférer l'essentiel de la crasse sur leurs gants blancs. De là, elle se dissipa aussitôt dans les airs. La plupart des gants pour dames et messieurs étaient aujourd'hui constitués de fabricules infinitésimaux capables d'éjecter la poussière ; vous pouviez flanquer votre main gantée dans la boue, elle en ressortait immaculée quelques secondes plus tard.

La hiérarchie de salons d'apparat à bord de l'*Æther* se calquait à la perfection sur le statut de ses passagers, car on pouvait aisément décompiler et restructurer ces parties du bâtiment entre deux voyages. Pour Lord Finkle-McGraw, ses trois enfants et leurs épouses, et pour Elizabeth (jusqu'ici sa seule et unique petite-fille), l'aéronef déploya un escalator privé qui les conduisit à la suite de proue, qui bénéficiait d'une vue panoramique vers l'avant.

Derrière les Finkle-McGraw, on voyait une pente douzaine d'autres Lords actionnaires, comtes ou barons pour la plupart, guidant leurs petits-enfants (plutôt que leurs enfants) vers les suites de la classe B. Puis ce fut le tour des cadres, dont les chaînes de montre en or, où pendouillaient également bipeurs, téléphones, torches, boîtes à priser et autres fétiches, ceignaient les sombres pardessus qu'ils portaient pour masquer leur bedaine. La majorité des enfants avaient atteint l'âge où ils n'étaient plus aimés de personne, sinon de leurs géniteurs ; la taille où l'énergie devenait alors plus une menace qu'un prodige, et le degré d'intelligence ou ce qu'on aurait qualifié d'innocence chez un plus jeune enfant n'était plus qu'insolence exaspérante. Une abeille volant à la recherche du nectar reste jolie, même si elle constitue une menace implicite, mais le même comportement chez un frelon trois fois plus gros vous pousse à rechercher au plus vite de quoi le frapper. C'est ainsi que sur le large escalator conduisant aux salons des premières, on pouvait remarquer que bien des bras étaient agrippés avec violence par des pères furieux, le haut-de-forme de guingois, quêtant du regard, les dents serrées, l'appui tacite de témoins.

John Percival Hackworth était ingénieur. La plupart des ingénieurs se voyaient assigner des cabines minuscules aux couchettes pliantes, mais Hackworth portait le titre plus ronflant *d'Artiflex ;* ayant été un des principaux maîtres d'œuvre de ce projet, il avait hérité d'un salon de seconde, avec un grand lit et un lit pliant pour Fiona. Le porteur entra avec leurs sacs de voyage à l'instant précis où l'*Æther* quittait son mât d'amarrage – une poutre diamantoïde haute de vingt mètres qui s'était déjà rétractée sous la surface lisse comme un billard de l'ovale, avant que l'aéronef n'ait viré de bord en direction du sud. Vu sa proximité de la source Victoria, le parc était truffé de lignes d'alimentation catachtoniques, et l'on pouvait y faire pousser à peu près n'importe quoi en un rien de temps.

Le salon de la famille Hackworth était situé à tribord et, alors qu'ils prenaient de la vitesse en sortant de New Chusan, ils purent contempler le crépuscule sur Shanghai et le soleil rougeoyant derrière l'éternel voile de fumée de charbon qui recouvrait la ville. Gwendolyn lut pendant une heure des histoires à Fiona pour l'endormir, tandis que John épluchait l'édition vespérale du *Times*, avant d'étaler des papiers sur le bureau de leur petite cabine. Plus tard, tous deux enfilèrent leurs habits de soirée, s'apprêtant en silence dans le noir pour ne pas réveiller Fiona. À vingt et une heures, ils sortirent dans la coursive, verrouillèrent leur cabine et, guidés par le son de l'orchestre, rejoignirent la grande salle de bal de l'*Æther* où la soirée venait de commencer. La piste était une dalle de diamant transflagrante. Sous les lumières tamisées, on aurait dit qu'ils flottaient au-dessus du Pacifique scintillant sous la lune, tandis qu'ils dansaient la valse, le menuet, la Lindy et la slide électrique au cœur de la nuit.

À l'aube, les trois aéronefs survolaient la mer de Chine méridionale, loin de toute terre. L'océan ici était relativement peu profond, mais seuls Hackworth et quelques autres ingénieurs le savaient. Les Hackworth bénéficiaient d'une vue

fort correcte depuis la fenêtre de leur cabine, mais John se réveilla en avance pour filer en patins jusqu'à la piste en diamant de la salle de bal ; là, après avoir commandé au garçon un express et un numéro du *Times*, il put se détendre en attendant que Gwen et Fiona aient fini de se préparer. Il entendait autour de lui les enfants échanger des spéculations sur le déroulement de la journée.

Gwen et Fiona arrivèrent avec juste assez de retard pour que John ait matière à se rendre intéressant, sortant une bonne douzaine de fois de son gousset sa montre mécanique, avant de se résoudre à la garder au creux de la main pour en manipuler le couvercle avec nervosité. Gwen croisa ses longues jambes, puis, étalant élégamment sa jupe, elle s'assit sur le sol transparent, ce qui lui valut les regards réprobateurs de plusieurs autres femmes restées debout. John nota toutefois avec soulagement qu'il s'agissait en majorité de simples ingénieurs ou d'épouses d'ingénieurs de rang relativement subalterne ; aucun des officiers n'avait éprouvé le besoin de monter à la salle de bal.

Fiona se mit à quatre pattes et plaqua littéralement le visage contre la dalle de diamant, le derrière en l'air. Hackworth saisit par le pli ses jambes de pantalon, les remonta imperceptiblement, puis il posa un genou à terre.

Le corail intelligent surgit des profondeurs avec une violence qui le surprit, même s'il avait participé à sa conception et assisté aux essais. Voir ainsi sous la surface obscure du Pacifique donnait l'impression d'assister à une explosion derrière un carreau fendillé. On aurait dit un jet de crème épaisse qu'on verse dans le café et qui rebondit au fond de la tasse pour s'épanouir en turbulences fractales qui se figent en atteignant la surface. La vitesse du processus était un tour de passe-passe soigneusement planifié : le corail intelligent s'était en réalité développé ces trois derniers mois au fond de l'océan, tirant son énergie d'un superconvertisseur cultivé pour l'occasion sous le plancher océanique ; celui-ci extrayait les atomes nécessaires directement de l'eau de mer et des gaz dissous. Le processus qui se déroulait là-dessous semblait chaotique et, en un certain sens, il l'était ; mais chaque lithocule connaissait avec précision l'endroit où se rendre et la tâche à accomplir. Il s'agissait de

briques tétraédriques de calcium et de carbone, pas plus grosses que des graines de pavot, et dotées chacune d'une source d'énergie, d'un cerveau et d'un système de navigation. Elles remontèrent du fond de la mer à un signal donné par la princesse Charlotte. À son réveil, celle-ci avait trouvé un petit cadeau sous son oreiller ; elle l'avait déballé et avait découvert un sifflet doré monté au bout d'une chaîne ; elle s'était mise au balcon et elle avait soufflé dedans.

Le corail convergeait de toutes parts vers le site de l'île, certains des lithocules devant parcourir plusieurs kilomètres pour gagner leur position assignée. Ce faisant, ils déplaçaient un volume d'eau équivalant à celui de l'île elle-même – plusieurs kilomètres cubes en tout. Il en résultait de furieuses turbulences, un gonflement de la surface qui fit hurler plusieurs enfants, redoutant qu'il ne s'élève jusqu'à eux et ne fasse chuter leur aéronef ; et certes, quelques gouttes vinrent fouetter le ventre adamantin du vaisseau, amenant le pilote à reprendre promptement de l'altitude. La sécheresse de la manœuvre déclencha les rires bon enfant de tous les pères installés dans la salle de bal, ravis qu'ils étaient devant cette illusion de danger et le spectacle de l'impuissance de la nature.

Le brouillard et l'écume se dissipèrent bientôt, révélant une nouvelle île, couleur saumon dans les lueurs de l'aube. Applaudissements et vivats s'atténuèrent en un murmure professionnel. Le babil des enfants étonnées se fit trop fort et trop aigu.

Il y en aurait encore pour deux heures. Hackworth claqua des doigts pour appeler un garçon à qui il commanda des fruits frais, des gaufres belges, du jus de fruit et un supplément de café. Autant qu'ils profitent pleinement de la cuisine réputée de l'*Æther* pendant que l'île faisait germer châteaux, faunes, centaures et forêts enchantées.

La princesse Charlotte fut le premier être humain à poser le pied sur l'île enchantée ; elle descendit la passerelle de débarquement de l'*Atlantis*, suivie de deux de ses petites amies, et toutes trois ressemblaient à de minuscules fleurs sauvages avec leur capeline enrubannée et leur petit panier d'osier pour les souvenirs, même si bientôt des gouvernantes vinrent les en

soulager. La princesse se retourna vers l'*Æther* et le *Chinook*, amarrés deux cents mètres plus loin, et elle s'adressa à eux, sans élever la voix, bien que parfaitement entendue de tous : dissimulé dans le col de dentelle de son tablier, un nanophone était relié au système amplificateur à réseau de phase cultivé dans les couches supérieures du sol de l'île.

« J'aimerais exprimer ma gratitude à Lord Finkle-McGraw et à tous les employés de Machine-Phase Systems Limited pour ce cadeau d'anniversaire réellement magnifique. Et maintenant, enfants d'Atlantis/Shanghai, n'avez-vous pas envie de vous joindre à moi pour cette grande fête ?

Tous les enfants d'Atlantis/Shanghai crièrent *oui* en chœur avant de se bousculer sur les rampes de débarquement de l'*Æther* et du *Chinook*, qui avaient toutes été déployées pour l'occasion, dans l'espoir d'éviter ces embouteillages, toujours susceptibles d'entraîner des accidents ou, pis encore, des invectives. Les tout premiers moments, les enfants se contentèrent de jaillir des aéronefs, telles les bulles de gaz s'échappant d'une bouteille. Puis ils se mirent à converger vers toutes ces sources d'émerveillement : un centaure qui faisait bien ses huit pieds de haut, et traversait une prairie, son fils et sa fille gambadant dans ses jambes. Des bébés dinosaures. Une caverne s'enfonçant en pente douce au flanc d'une colline, promesse d'enchantement. Une route en lacet gravissant une autre éminence vers les ruines d'un château.

Les adultes étaient restés pour la plupart à bord des aéronefs, accordant à leurs enfants quelques minutes de détente, même si l'on pouvait apercevoir Lord Finkle-McGraw qui se dirigeait vers l'*Atlantis* en retournant la terre, l'air curieux, de la pointe de sa canne, histoire de s'assurer qu'elle était digne d'être foulée par des pieds royaux.

Un couple descendit la passerelle de l'*Atlantis* : vêtue d'une robe à fleurs qui explorait la frontière labile entre décence et confort estival, accompagnée d'une ombrelle assortie, la reine Victoria II d'Atlantis ; portant un complet de lin beige, son époux, le prince consort, dont le prénom, détail lamentable, était Joe. Joe, ou Joseph comme on l'appelait dans les circonstances officielles, mit le premier pied à terre, d'une

démarche un rien pompeuse, style « un petit pas pour l'homme », avant de se retourner pour tendre la main à sa royale épouse, qui l'accepta avec grâce mais indifférence, comme si elle voulait rappeler à tout un chacun qu'elle avait fait ses classes à Oxford, et que, pour évacuer la tension durant ses humanités à Stanford, elle avait pratiqué la natation de compétition, le patin à roulettes et le jeet kune do. Lord Finkle-McGraw s'inclina quand les royales espadrilles touchèrent le sol. La reine tendit la main, qu'il baisa, ce qui était piquant mais permis quand vous étiez un personnage âgé et chic, comme l'était Alexander Chung-Sik Finkle McGraw.

« Nous renouvelons nos remerciements à Lord Finkle McGraw, l'Imperial Tectonics Limited, et la Machine-Phase-Systems Limited pour cette admirable occasion. Et maintenant, profitons tous de ces superbes paysages avant que, comme la première Atlantis, ils ne s'abîment à jamais dans les flots. »

Les parents d'Atlantis/Shanghai descendirent à leur tour, même si beaucoup s'étaient repliés vers leur cabine pour se changer sitôt qu'ils avaient entrevu ce que portaient la reine et le prince consort. La grande nouvelle, déjà transmise au *Times* par les chroniqueurs de mode surveillant la cérémonie à la longue-vue depuis l'*Æther*, était que l'ombrelle était de retour.

Gwendolyn Hackworth n'en avait pas pris une dans ses bagages, mais cela ne la troubla pas outre mesure ; elle avait toujours possédé une *alamodalité* naturelle, innée. Elle et John descendirent à grands pas vers l'île. Hackworth avait à peine eu le temps de s'accoutumer à la lumière du jour qu'il s'était déjà accroupi pour saisir entre ses doigts une pincée de terre. Gwen le laissa à ses obsessions pour se joindre à un groupe d'autres femmes, épouses d'ingénieurs pour la plupart, et au nombre desquelles on comptait même une ou deux baronnes actionnaires.

Hackworth découvrit un sentier caché qui serpentait entre les arbres à flanc de colline et débouchait sur une clairière entourant un bassin d'eau fraîche et limpide ; de l'eau douce – il y goûta quand même, pour vérifier. Il resta là quelques instants, embrassant du regard l'ensemble de l'île enchantée, tout en se demandant ce que pouvait bien faire sa fille en ce moment. Ce

qui l'amena à rêvasser : peut-être avait-elle, par quelque miracle, rencontré la princesse Charlotte, et, s'étant liées d'amitié, exploraient-elles ensemble quelque prodige. Cela le conduisit vers une longue rêverie qui s'interrompit lorsqu'il prit conscience qu'une voix était en train de lui déclamer un poème.

Où en serions-nous, tous deux, ami bien-aimé ?
Si dans la saison des choix sans péril,
Au lieu d'errer, comme nous le fîmes, par les vallons
riches de produits indigènes, les plaines
Fantasques, et les gais pâturages disposés à loisir,
Nous avions été filés, épiés d'heure en heure, et pris au collet,
À chacune de nos déambulations mélancoliques,
Puis, ligotés telle la génisse entravée d'un pauvre paysan,
Conduits, par les chemins, vers une triste servitude.

Hackworth se retourna et découvrit qu'un vieillard partageait sa contemplation. Type asiatique, accent nord-américain nasillard, l'homme semblait avoir au moins soixante-dix ans. Sa peau translucide était encore tendue sur les larges pommettes, mais les paupières, les oreilles et le creux des joues étaient fripés et ridés. Et pas la moindre mèche de cheveux ne dépassait de sous le casque colonial ; l'homme était complètement chauve. Hackworth mit du temps à rassembler ces indices, avant d'identifier son compagnon.

« On dirait du Wordsworth », nota Hackworth.

L'homme contemplait les prairies en contrebas. Il inclina la tête et, pour la première fois, regarda directement son voisin.

« Et à en juger par le thème, je pencherais pour le *Prélude*.

— Bien vu, commenta l'homme.

— John Percival Hackworth, pour vous servir. » Il fit un pas vers l'autre et lui tendit sa carte.

« Enchanté. » Il n'usa pas sa salive à se présenter.

Lord Alexander Chung-Sik Finkle-McGraw était l'un des Lords actionnaires ayant rang de duc issus d'Apthorp. Apthorp n'était pas une banale organisation officielle inscrite à l'annuaire téléphonique ; dans le jargon de la finance, le nom

faisait référence à l'alliance stratégique de plusieurs compagnies gigantesques, parmi lesquelles *Machine-Phase Systems Limited* et *Imperial Tectonics Limited*. Quand ils étaient à l'abri des oreilles indiscrètes, ses employés le surnommaient John Zaibatsu, tout comme ses ancêtres d'un siècle précédent avaient rebaptisé *John Company* la fameuse Compagnie des Indes orientales.

La MPS fabriquait des biens de consommation et l'ITL se consacrait à l'immobilier qui restait, comme toujours, ce qui rapportait vraiment. Comptés en hectares, les chiffres n'avaient rien d'excessif – en fait juste quelques îles situées en des points stratégiques, des comtés plus que des continents –, mais c'étaient les terrains les plus chers de la planète à l'exception de quelques sites bénis comme Tokyo, San Francisco et Manhattan. La raison en était que l'Imperial Tectonics avait des géotects et que les géotects pouvaient faire en sorte que toute parcelle nouvelle héritât des charmes de Frisco, de la situation stratégique de Manhattan, du *feng-shui* de Hongkong, du *Lebensraum* monotone mais incontournable de Los Angeles. Plus besoin désormais d'expédier des péquenots crasseux en bonnet de raton laveur pour arpenter les terres vierges, tuer les aborigènes et défricher la jungle ; il vous suffisait d'avoir sous la main un géotect jeune et fringant, un compilateur de matière et une Source de taille conséquente.

Comme la majorité des néo-Victoriens, Hackworth pouvait citer de mémoire la biographie de Finkle-McGraw. Né en Corée, le futur duc avait été adopté, à l'âge de six mois, par un couple qui s'était rencontré au lycée à Iowa City avant de lancer une ferme organique, à la frontière entre Iowa et Dakota du Sud.

Il était adolescent quand un avion de ligne fit un improbable atterrissage d'urgence à l'aéroport de Sioux City ; le jeune scout Finkle-McGraw avait été, comme plusieurs de ses camarades, mobilisé en hâte par le chef de sa patrouille et il s'était retrouvé au bord de la piste, en compagnie de tous les secouristes, pompiers, infirmières et médecins de tous les comtés alentour. L'efficacité peu commune avec laquelle la région avait réagi à la catastrophe avait fait les gros titres de la presse ; elle avait même donné matière à un téléfilm. Finkle-McGraw n'arrivait

pas à se l'expliquer. Ils avaient simplement fait ce qui était humain et raisonnable en pareilles circonstances ; pourquoi le reste du pays avait-il tant de mal à le comprendre ?

Cette difficulté à appréhender la culture américaine tenait peut-être au fait que ses parents l'avaient éduqué à domicile jusqu'à l'âge de quatorze ans. Une journée d'école typique de Finkle-McGraw consistait à se rendre au bord d'une rivière pour étudier les têtards ou fréquenter la bibliothèque municipale pour y étudier un livre sur l'antiquité grecque ou latine. Sa famille d'adoption n'était guère fortunée, et les vacances consistaient à prendre la voiture et partir faire de la randonnée dans les Rocheuses ou du canoë dans le nord du Minnesota. Le jeune homme en avait sans doute plus appris au cours de ces vacances estivales que la majorité de ses pairs tout au long de leur scolarité. Ses seuls contacts avec les autres enfants avaient lieu au sein de sa patrouille de scouts ou bien aux offices religieux – les Finkle-McGraw fréquentaient une église méthodiste, l'église catholique romaine et une minuscule synagogue qui organisait ses offices dans une salle louée à Sioux City.

Ses parents l'inscrivirent dans un collège privé, où il réussit à maintenir tout juste une moyenne de 2 sur un total maximum de 4. Le cursus était d'une si incroyable inanité, les autres gosses étaient si ennuyeux, que Finkle-McGraw ne tarda pas à mal réagir. Cela lui valut une réputation de bagarreur et de coureur de cross, mais il n'en tira jamais parti pour se gagner des avantages sexuels, ce qui aurait pourtant été facile en cette époque de promiscuité. Il possédait en partie ce trait fort irritant qui pousse un jeune homme à jouer par plaisir les non-conformistes, et il avait découvert que le plus sûr moyen de scandaliser la majorité des gens, vu l'époque, était d'afficher que certains comportements étaient bons et d'autres détestables, et qu'il était raisonnable de modeler sa vie en conséquence.

Après son baccalauréat, il passa une année à gérer une partie de l'exploitation agricole de ses parents, puis il s'inscrivit à l'IUT de l'université d'État d'Iowa (« Science et pratique ») à Ames. Il avait choisi pour dominante le génie agricole avant de passer à la physique au bout d'un trimestre. Tout en conservant la

physique comme matière principale au cours des trois années ultérieures, il prit des cours dans tous les domaines qui l'intéressaient : science de l'information, métallurgie, musique ancienne. Il ne réussit jamais à décrocher un diplôme, non pas à cause de ses résultats mais du climat politique ; comme nombre d'universités à cette époque, l'UEI tenait à voir ses étudiants étudier une large palette de matière, dont les arts et les lettres. Au lieu de cela, Finkle-McGraw choisit de bouquiner, d'écouter de la musique et d'aller voir des pièces, à ses heures perdues.

Un été, alors qu'il vivait à Ames et travaillait comme assistant de recherche dans un laboratoire de physique des solides, la ville se trouva pendant deux jours accidentellement transformée en île par une gigantesque inondation. Tout comme nombre d'autres habitants, Finkle-McGraw passa plusieurs semaines à édifier des digues à l'aide de sacs de sable et de feuilles de plastique. Une fois encore, il fut frappé par la couverture médiatique nationale de l'événement – des reporters n'arrêtaient pas de débouler des deux Côtes pour annoncer, non sans ahurissement, qu'on ne constatait aucun pillage. La leçon apprise lors de l'accident d'avion de Sioux City se vit confirmée. Les émeutes de l'année précédente à Los Angeles avaient fourni un contre-exemple flagrant. Finkle-McGraw se mit à entretenir une opinion qui devait modeler ses vues politiques au cours des années ultérieures : en gros, si les individus ne divergeaient guère du point de vue *génétique*, du point de vue *culturel*, en revanche, ils étaient aussi différents que possible, et certaines cultures étaient simplement meilleures que d'autres. Ce n'était pas un simple jugement de valeur, mais plutôt l'observation que certaines cultures étaient florissantes et en expansion, quand d'autres connaissaient l'échec. C'était une opinion partagée implicitement par presque tout le monde mais, à l'époque, jamais exprimée.

Finkle-McGraw quitta donc l'université sans diplôme et regagna la ferme, qu'il géra durant quelques années, alors que ses parents étaient accaparés par le cancer du sein de sa mère. Après son décès, il partit s'installer à Minneapolis et trouva un boulot dans une entreprise fondée par un de ses anciens professeurs, un atelier de fabrication de microscopes à balayage

à effet tunnel – à l'époque des appareils de pointe capables de voir et manipuler les atomes. Le domaine était encore mal défriché, les clients étaient en majorité de grands instituts de recherche, et les applications pratiques semblaient encore lointaines. Mais c'était parfait pour un jeune homme qui voulait étudier la nanotechnologie, et McGraw s'y mit effectivement, n'hésitant pas à travailler tard la nuit en prenant sur ses heures de loisirs. Compte tenu de sa diligence, de sa confiance en soi et de sa vivacité d'esprit (« élément souple, infatigable mais pas vraiment brillant »), sans oublier les notions essentielles apprises sur l'exploitation familiale, il était inévitable qu'il se retrouve parmi les quelques centaines de pionniers de la révolution nanotechnologique ; que sa propre entreprise, créée cinq ans après son installation à Minneapolis, survive assez longtemps pour se faire absorber par Apthorp ; et qu'il sache suffisamment bien louvoyer entre les courants économiques et politiques d'Apthorp pour y décrocher un poste d'actionnaire privilégié.

Il possédait toujours l'exploitation familiale dans le nord-ouest de l'Iowa, de même que quelques centaines de milliers d'arpents de terrains aux alentours, terrains qu'il avait rendus à l'état de prairie, avec troupeaux de bisons et Indiens authentiques, ces derniers ayant découvert que chasser le gibier à cheval était une activité plus gratifiante que traîner sa crasse dans les caniveaux de Minneapolis ou Seattle. Mais la plupart du temps, il demeurait à New Chusan, qui représentait en définitive son duché.

« Relations publiques ? demanda Finkle-McGraw.

— Pardon ? » L'étiquette moderne était dépoussiérée ; les « Votre Grâce » ou autres titres honorifiques n'étaient plus obligatoires en de telles circonstances.

« Votre branche, mon ami. »

Hackworth lui avait donné sa carte de visite, ce qui était approprié en l'occurrence, mais ne révélait pas grand-chose. « Ingénierie. À façon.

— Oh ! vraiment. J'aurais cru qu'un homme capable de reconnaître Wordsworth serait plutôt un de ces artistes des relations publiques.

— Eh bien non, monsieur. Je suis ingénieur. Récemment promu au service de la Commande. Il se trouve d'ailleurs que j'ai travaillé sur ce projet.

— Travaillé ? À quel titre, au juste ?

— Oh, des trucs de PI pour l'essentiel », répondit Hackworth. Il supposa que Finkle-McGraw se tenait au courant et qu'il reconnaîtrait sans peine l'acronyme de *pseudo-intelligence,* voire apprécierait même que son interlocuteur ait fait une telle supposition.

Finkle-McGraw s'anima quelque peu. « Vous savez, quand j'étais gosse, on appelait ça l'IA, l'Intelligence artificielle. »

Hackworth se permit un bref sourire, un peu crispé. « Ma foi, il faut sans doute mettre ça sur le compte du culot, je suppose.

— Dans quel domaine la pseudo-intelligence a-t-elle servi ici ?

— Strictement sur la partie du projet dépendant de la MPS, monsieur. » L'Imperial Tectonics s'était chargée de développer l'île, les immeubles et la végétation. Machine-Phase Systems – l'employeur d'Hackworth – s'occupait de tout ce qui était mobile. Il poursuivit : « Les comportements stéréotypés étaient parfaits pour les oiseaux, les dinosaures et ainsi de suite, mais pour les centaures et les faunes, nous voulions plus d'interactivité, quelque chose qui donne une illusion d'intelligence.

— Bien joué, monsieur Hackworth, oui, bien joué.

— Merci, monsieur.

— Cela dit, je sais parfaitement que seule la crème des ingénieurs atteint le niveau de la Commande. Mais si vous me racontiez plutôt comment un aficionado de la poésie romantique est parvenu à un tel poste. »

Hackworth fut pris de court et chercha à répondre sans affectation. « Je ne doute pas qu'un homme ayant vos fonctions ne voie aucune contradiction à ce que...

— Mais ce n'est pas à un homme ayant mes fonctions que vous devez votre promotion à la Commande. C'est à un homme ayant de tout autres attributions. Et j'ai bien peur que ces gens-là aient, eux, tendance à y voir une contradiction.

— Certes, je vois. Eh bien, monsieur, j'ai étudié l'anglais à la faculté.

— Ah ! vous n'êtes donc pas de ces jeunes gens qui ont suivi la voie étroite et toute tracée vers la carrière d'ingénieur.

— Je suppose que non, monsieur.

— Et vos collègues, à la Commande ?

— Ma foi, si je devine votre question, monsieur, je reconnais que, en comparaison des autres services, une assez notable proportion d'ingénieurs de la Commande ont connu... eh bien, faute d'un terme plus adéquat, je dirais, une vie intéressante.

— Et qu'est-ce qui rend la vie d'un homme plus intéressante que celle de son voisin ?

— En général, je dirais qu'on trouve toujours plus intéressant tout ce qui est imprévisible ou inédit.

— C'est presque une tautologie. » Mais même si Lord Finkle-McGraw n'était pas du genre à exprimer ses sentiments avec exubérance, il parut se montrer presque satisfait du tour pris par la conversation. Il se retourna pour contempler à nouveau le paysage et regarda les enfants pendant une minute ou deux, sans cesser de creuser le sol du bout de sa canne de marche, comme si l'intégrité de l'île le laissait encore sceptique. Puis il lui fit décrire un arc de cercle qui embrassa la moitié de celle-ci. « Combien de ces enfants sont promis, selon vous, à une vie intéressante ?

— Eh bien, j'en vois au moins deux, monsieur – la princesse Charlotte et votre petite-fille.

— Vous êtes vif, Hackworth, et je vous soupçonne d'être capable de vous montrer sournois si vous n'aviez pas cette force morale », remarqua Finkle-McGraw, non sans malice. « Dites-moi, vos parents étaient-ils sujets ou bien avez-vous prêté Serment ?

— Dès que j'ai eu fêté mes vingt et un ans, monsieur. Sa Majesté – à l'époque, en fait, c'était encore Son Altesse Royale –

visitait l'Amérique du Nord, avant son entrée à Stanford, et j'ai prêté Serment en l'église de la Trinité, à Boston.

— Pourquoi ? Vous êtes un garçon dégourdi, pas obtus en matière de culture, comme le sont tant d'ingénieurs. Vous auriez pu rejoindre la Première République distribuée ou n'importe quel phyle parmi la centaine qui existe sur la côte Ouest. Vous auriez eu de belles perspectives de carrière, et vous auriez été libéré (Finkle brandit sa canne vers les deux gros aéronefs) de cette discipline du comportement à laquelle nous avons choisi de nous soumettre. Pourquoi vous l'êtes-vous donc imposée, monsieur Hackworth ?

— Sans vouloir dériver vers des affaires qui sont, par nature, strictement personnelles, répondit prudemment Hackworth, j'ai connu deux formes de discipline, étant enfant : pas de discipline du tout, ou trop de discipline. La première méthode conduit à un comportement dégénéré. Et quand je parle de dégénérescence, je ne suis pas moralisateur, monsieur – je fais allusion à des événements que j'ai bien connus et qui ont rendu mon enfance tout sauf idyllique.

Finkle-McGraw, sans doute conscient d'avoir franchi les bornes, hocha vigoureusement la tête. « C'est un argument qui m'est familier, bien sûr.

— Bien sûr, monsieur. Loin de moi l'idée de sous-entendre que j'aie pu être le seul adolescent gâché par ce qu'est devenue ma culture natale.

— Et je ne vois pas une telle implication. Mais bien des jeunes gens qui partagent vos sentiments ont trouvé leur voie dans des phyles au sein desquels prévaut un régime bien plus rigoureux, et où c'est nous que l'on considère comme des dégénérés.

— Je n'ai pas été sans connaître des périodes de discipline excessive, irraisonnée, en général imposée de manière capricieuse par ceux-là mêmes qui étaient les premiers responsables du laxisme. Cela combiné à ma formation d'historien m'a amené, comme bien d'autres, à conclure qu'on trouvait, au siècle dernier, bien peu d'exemples dignes de faire école et que, pour trouver des modèles sociaux stables, nous devrions plutôt aller chercher au dix-neuvième siècle.

— Bien vu, Hackworth ! Mais vous devez savoir que le modèle auquel vous faites allusion n'a pas survécu longtemps au règne de Victoria, première du nom.

— Nous avons surmonté une bonne partie de l'ignorance et résolu l'essentiel des contradictions internes qui caractérisaient cette époque.

— Pas possible ? Comme c'est rassurant. Et les avons-nous résolues d'une manière propre à garantir à ces jeunes enfants une existence intéressante ?

— Je dois confesser que je suis trop lent pour vous suivre.

— Vous avez dit vous-même que les ingénieurs de la Commande – la crème des services – avaient connu une vie intéressante au lieu de suivre la stricte filière de la voie étroite. Ce qui implique bien une corrélation, non ?

— Tout à fait.

— Ce qui implique, donc, qu'afin d'élever une génération d'enfants capables d'atteindre leur plein potentiel nous devons trouver le moyen de leur offrir une vie intéressante. Alors, la question que je vous pose, monsieur Hackworth, est celle-ci : Pensez-vous que nos écoles y parviennent ? Ou sont-elles similaires aux écoles dont se plaignait Wordsworth ?

— Ma fille est encore trop jeune pour aller à l'école – mais certes je redouterais que ce soit la dernière situation qui prévale.

— Je vous assure que tel est bien le cas, monsieur Hackworth. Mes trois enfants ont fréquenté ces établissements, je les connais donc bien. Et je suis bien décidé à ce qu'Elizabeth reçoive une éducation différente. »

Hackworth se sentit rougir. « Monsieur, puis-je vous rappeler que nous venons tout juste de faire connaissance – je ne me sens pas digne des confidences dont vous me gratifiez.

— Quand je vous dis tout cela, monsieur Hackworth, je cherche moins l'opinion d'un ami que l'avis du professionnel.

— Dans ce cas, je me dois de vous rappeler que je suis ingénieur, pas psychologue pour enfants.

— Et je ne l'ai pas oublié, monsieur Hackworth. Vous êtes certes ingénieur, qui plus est, excellent, dans une entreprise que j'ai la faiblesse de considérer encore mienne – même si, au titre

de Lord actionnaire, je n'ai plus de rapport officiel avec celle-ci. Alors, maintenant que vous avez mené à une heureuse conclusion votre collaboration au projet, j'ai l'intention de vous en confier un nouveau pour lequel j'ai tout lieu de croire que vous ferez parfaitement l'affaire. »

Bud s'embarque dans une vie de crime ; une insulte à la tribu & à ses conséquences.

Bud roula sa première victime presque par accident. Il avait tourné par erreur dans une impasse et, par inadvertance, avait percuté un couple de Noirs et deux petits enfants qui s'étaient retrouvés au beau milieu de sa route. Ils avaient cet air terrorisé propre à bon nombre d'immigrés de fraîche date, et Bud nota que le regard de l'homme s'attardait sur ses Visis ; il se demanda même si leur réticule, pour lui invisible, était centré sur lui, son épouse ou son gosse.

Bud ne céda pas le passage. Il emballait, pas eux, c'était à eux de dégager. Mais non, ils se raidirent. « Vous avez un problème ? dit Bud.

— Qu'est-ce que vous voulez ? » demanda l'homme.

Cela faisait un bail que quiconque avait manifesté une sollicitude aussi sincère pour les desiderata de Bud et, quelque part, cela lui plut.

Il réalisa que ces gens se croyaient victimes d'un braquage. « Oh ! comme tout le monde. Du fric et de la came », lança-t-il, et aussitôt, l'homme sortit de sa poche quelques pièces qu'il lui tendit – puis il alla même jusqu'à le remercier alors qu'il battait en retraite.

Bud goûta de recevoir cette marque de respect de la part de membres de la communauté noire – cela lui rappela sa noble hérédité dans un camping résidentiel du nord de la Floride – et il ne crachait pas non plus sur le fric. De ce jour, il se mit à rechercher les Noirs qui arboraient le même air incertain et

terrorisé. Ces gars faisaient le commerce d'archives, et ils avaient toujours sur eux du liquide. Cela lui réussit plutôt pendant un mois ou deux. De temps en temps, il passait à l'appartement où vivait sa poule Tequila, il lui refilait de la lingerie et donnait éventuellement du chocolat au petit Harv.

Bud et Tequila supposaient qu'Harv était le fils de Bud. Il avait cinq ans, ce qui signifiait qu'il avait été conçu lors d'un cycle bien antérieur dans la succession de ruptures et de raccommodages du couple. La salope était de nouveau enceinte, ce qui voulait dire que Bud allait devoir rapporter un surcroît de cadeaux quand il repasserait. Ah, les charges de la paternité !

Un jour, Bud repéra une famille particulièrement bien mise, justement à cause de leur tenue excentrique. L'homme était vêtu d'un complet, la femme d'une jolie robe stricte, ils portaient un bébé tout engoncé dans un machin de dentelle blanche, et ils avaient loué les services d'un porteur pour les aider à trimbaler leurs bagages depuis l'Aérodrome. Le porteur était un Blanc et Bud crut reconnaître en lui son propre portrait, ce qui le rendit furieux de le voir se comporter comme une bête de trait pour des nègres. Aussi, à peine eurent-ils quitté la cohue de l'Aérodrome et gagné un quartier plus isolé que Bud s'approcha d'eux, de cette démarche chaloupée longuement répétée devant sa glace, remontant d'un index négligent ses Visis sur l'arête du nez.

Le type en costard était différent de la majorité des autres. Il n'essaya pas de faire comme s'il n'avait pas vu Bud, ne chercha pas à se défiler, ne se fit pas tout petit en rentrant les épaules : non, il s'arrêta, bien campé sur ses pieds, et lança, d'un ton fort enjoué : « Oui, monsieur ? Puis-je vous être utile ? » Il ne s'exprimait pas comme un Noir américain – l'accent était presque britannique, en plus sec. Maintenant que Bud était plus près, il vit que l'homme portait autour du cou un ruban d'étoffe colorée qui retombait sur ses revers, comme un foulard. Il avait apparemment bonne mine, si l'on exceptait une petite cicatrice, en haut de la pommette.

Bud continua d'avancer et finit par se retrouver un peu trop près du type. Jusqu'à la toute dernière minute, il garda la tête rejetée en arrière, comme s'il s'éclatait à l'écoute, volume à fond,

d'un morceau de musique (ce qui était le cas), puis il ramena brutalement la tête en avant pour fixer le mec droit dans les yeux. C'était une autre façon de souligner le fait qu'il était en train d'emballer, et d'habitude, ça marchait. Mais ce coup-ci, le bonhomme ne manifesta pas ce léger tressaillement que Bud avait fini par escompter et goûtait toujours avec plaisir. Peut-être qu'il venait de quelque trou perdu où l'on n'avait jamais entendu parler de pistocrânes.

« Monsieur, commença l'homme, ma famille et moi nous rendons à notre hôtel. Le voyage a été long, et nous sommes fatigués ; ma fille souffre d'une otite. Alors, si vous voulez bien m'exposer votre problème le plus rapidement possible, je vous en saurai gré.

— Toi, tu causes comme un putain de Vicky, demanda Bud.

— Cher monsieur, j'ignore ce que vous qualifiez de Vicky, sinon je m'y serais rendu directement. Quoi qu'il en soit, je vous serais obligé d'avoir la courtoisie de modérer votre langage en la présence de mon épouse et de ma fille. »

Il fallut à Bud un certain laps de temps pour débrouiller cette phrase, un autre laps de temps pour arriver à croire que l'homme pût vraiment se formaliser de quelques termes crus énoncés à portée de voix de sa famille, et un laps de temps encore plus considérable pour croire qu'on ait pu manifester une telle insolence envers Bud, un mec salement baraqué et visiblement équipé d'un pistocrâne.

« Putain, je vais te le dire, moi, ce que je leur veux, à ta putain de grosse et à ta putain de chiarde », lança-t-il à tue-tête. Puis il ne put s'empêcher de sourire. Trois points de plus pour l'ami Bud.

L'homme parut plus impatienté que terrorisé, et il poussa un gros soupir. « Est-ce un vol à main armé ou quoi ? Êtes-vous sûr d'être bien conscient de ce dans quoi vous vous fourrez ? »

Bud répondit en grommelant « gicle » dans sa barbe : la stropiante alla se loger dans le biceps du mec. Le projectile s'enfonça profondément dans le muscle comme une balle de M-80, découpant un trou sombre dans la manche de son veston et laissant le bonhomme le bras raide et tendu. L'homme serra les dents, les yeux exorbités et, durant quelques secondes, il émit

une série de gargouillis étranglés venus du fond de la poitrine, en s'efforçant de ne pas crier. Bud contemplait la blessure, fasciné. C'était comme de dégommer les gens dans un ractif.

Sauf que la salope ne hurlait pas, n'implorait pas miséricorde. Elle se retourna simplement, faisant un écran de son corps pour protéger le bébé et, très calme, regarda Bud par-dessus son épaule. Ce dernier nota qu'elle portait également une petite balafre à la joue.

« Le prochain coup, je vise ton œil, dit Bud, ensuite je m'occuperai de la pute. »

L'homme leva sa main valide, indiquant qu'il se rendait. Il vida ses poches et tendit les pièces d'Unités de compte universelles. Aussitôt, Bud tira sa révérence, car les moniteurs – des aérostats gros comme des amandes, munis d'yeux, d'oreilles et de radios – avaient sans doute détecté le bruit de l'explosion et devaient déjà converger vers le secteur. Il en vit un siffler dans sa direction au détour de la rue, suivi d'une petite antenne fouet qui interceptait la lumière telle une imperceptible fissure déchirant l'atmosphère.

Trois jours plus tard, Bud zonait autour de l'Aérodrome, en quête de proies faciles, quand un gros vaisseau arriva de Singapour. Immergé dans un flot de deux mille arrivants, il avisa un groupe compact de deux douzaines à la carrure imposante, la peau extrêmement foncée, avec des bandeaux d'étoffe drapés autour du cou et de petites balafres sur les pommettes.

Ce fut plus tard, ce soir-là dans un bar, que pour la première fois de sa vie Bud entendit le mot *Ashanti.* « Encore vingt-cinq Ashantis qui viennent de débarquer de Los Angeles ! » s'exclama un client. Puis : « Les Ashantis ont organisé une grande réunion dans la salle de conférences du Sheraton ! » annonça une femme dans la rue. Dans la file d'attente devant l'un des compilateurs de matière gratuits, il entendit un clochard remarquer : « Un d'ces Ashantis m'a r'filé cinq ucus. Sympas, les mecs. »

Alors, quand il tomba sur une de ses connaissances, un ancien copain des jours de leurre, Bud lui lança : « Hé, mec, ça grouille d'Ashantis, en ce moment, pas vrai ?

— Ouaip », répondit le gars. Il avait paru suprêmement scandalisé de reconnaître les traits de Bud en pleine rue, et voilà qu'il paraissait tout soudain prodigieusement distrait, tournant la tête comme une girouette pour regarder ailleurs.

« Ils doivent tenir un congrès ou je ne sais quoi, théorisa Bud. Je suis tombé sur l'un d'eux, l'autre soir.

— Ouais, je sais, dit l'ami.

— Hein ? comment ça ?

— Ils sont pas venus pour assister à un congrès, Bud. Tous ces Ashantis – excepté le premier – ont débarqué ici pour te traquer. »

La paralysie frappa les cordes vocales de Bud, qui se sentit pris de vertige, incapable de se concentrer.

« Faut que j'y aille », dit le copain qui s'éclipsa vite fait.

Au cours des heures suivantes, Bud eut l'impression d'être le point focal de tous les regards. En tout cas, lui aussi, il scrutait tous les passants pour repérer ces complets sombres et ces foulards colorés. Or, voilà qu'il aperçut un homme en short et maillot – c'était un Noir, aux pommettes hautes – dont l'une était marquée d'une minuscule cicatrice – et aux yeux presque asiatiques qui dénotaient une attention extrême. Donc, plus question de compter que les Ashantis portent en permanence leur tenue stéréotypée.

Il ne lui fallut pas longtemps pour gagner la plage et troquer ses habits contre ceux d'un indigent – abandonnant son cuir noir pour revenir à son tour vêtu d'un maillot et d'un short. Le maillot était bien trop petit : il le gênait aux entournures et collait à tel point aux muscles qu'il en ressentait d'autant plus ses sempiternelles démangeaisons. Il aurait bien voulu pouvoir couper les stimulateurs, se relaxer, même rien qu'une nuit, mais cela aurait nécessité de se rendre au salon de mod, et il devait bien envisager que les Ashantis les surveillaient tous.

Il aurait pu aller se réfugier dans un bordel, mais il ignorait la nature des connexions entretenues par ces fameux Ashantis – déjà qu'il ignorait même ce qu'était au juste un Ashanti – et, du reste, il n'était pas certain de pouvoir y trouver une planque, compte tenu des circonstances.

Tout en zonant dans les rues des Territoires concédés, enclin à braquer ses Visis sur tout individu à peau noire qui lui couperait la route, il réfléchissait à l'injustice de son destin. Comment aurait-il pu deviner que ce gars appartenait à une tribu ?

À vrai dire, il aurait quand même dû s'en douter, ne serait-ce que parce qu'il avait une mise élégante et se démarquait du commun des mortels. Le caractère *à part* de ces individus aurait dû être un indice flagrant. Et la témérité de cet homme aurait dû lui mettre la puce à l'oreille. Comme s'il n'arrivait pas à croire qu'on puisse être assez stupide pour le braquer.

Seulement voilà, Bud l'avait été, stupide, et Bud n'avait pas son phyle à lui pour le défendre, alors Bud n'était pas qu'un peu dans la merde. Bud avait plus qu'à se tirer vite fait, maintenant.

Il avait déjà essayé d'intégrer les Boers, quelques années auparavant. Vis-à-vis des loubards blancs comme Bud, les Boers étaient l'équivalent des Ashantis pour la majorité de la communauté noire. Des blonds musclés en costard, avec des nanas sapées ultra-classique, en général suivis d'une demi-douzaine de mioches, et putain, c'est qu'ils restaient toujours collés ensemble. Bud avait fait une ou deux virées au *laager* local, étudié chez lui sur son médiatron quelques-uns de leurs ractifs de propagande, fait quelques heures sup en salle de gym pour essayer de répondre à leurs critères de mensurations, et même assisté à une ou deux épouvantables séances d'études bibliques. Mais au bout du compte, Bud et les Boers n'étaient pas franchement assortis. Le temps qu'ils consacraient à la foi était proprement ahurissant : c'était comme de vivre à l'église en permanence. Et il avait étudié leur histoire, mais la quantité d'escarmouches entre Boers et Zoulous avait rapidement épuisé ses capacités d'assimilation. Donc, c'était exclu : pas de visite à un laager ce soir.

Quant aux Vickys, il était bien sûr totalement exclu qu'ils l'admettent. Et presque toutes les autres tribus marquaient une préférence ethnique, que ce soit les Parsis ou les autres. Les Juifs ne l'accepteraient qu'à condition qu'il se tranche un bout de la queue et apprenne à lire une langue complètement zarbi, ce qui était une sacrée paire de manches vu qu'il n'avait même

pas encore réussi à se décider à lire correctement l'anglais. Il y avait certes un tas de phyles tendance cénobites – des tribus religieuses – qui acceptaient des individus de toute race, mais la plupart n'étaient pas très puissants et ne détenaient aucun terrain dans les Territoires concédés. Les Mormons avaient le terrain et ils étaient très puissants, mais il n'était pas certain qu'ils seraient enclins à l'admettre avec la bienveillance et la célérité qui eussent été de mise en la circonstance. Restaient les tribus que certains élaboraient dans le vide – les phyles synthétiques –, mais la plupart étaient fondées sur quelque talent partagé, sur une idée ou un rituel tordu qu'il serait bien en peine d'apprendre en une demi-heure.

Finalement, aux alentours de minuit, il passa devant un type vêtu d'un drôle de blouson gris et d'une casquette frappée d'une étoile, qui essayait de distribuer de petits livres rouges, et l'éclair se fit en lui : *Sendero*. La plupart des Senderistas étaient incas ou coréens, mais ils admettraient n'importe qui. Ils avaient une clave sympa, au sein même des Territoires concédés, une clave bien protégée, et tous, homme ou femme, jusqu'au dernier, étaient des cogneurs. Ce n'est pas quelques douzaines d'Ashantis qui leur poseraient problème. Et l'on pouvait entrer à tout moment : il suffisait de franchir la grille. Ils acceptaient n'importe qui, sans poser de questions.

Il avait entendu dire que ce n'était pas une si bonne idée d'être communiste, mais vu les circonstances, il estimait qu'il pouvait bien ravaler ses scrupules et citer le petit livre rouge si nécessaire. Sitôt les Ashantis repartis, salut la compagnie !

Une fois sa décision prise, il n'eut plus la patience d'attendre. Il dut se contenir pour ne pas se mettre à trottiner, ce qui eût été le meilleur moyen d'attirer l'attention d'un Ashanti. Il avait du mal à supporter l'idée d'être si près du salut et de tout gâcher.

Il tourna un coin et découvrit le mur de la clave Sendero, quatre étages de haut sur une longueur de deux pâtés de maisons, tel un médiatron géant et massif, avec juste une porte minuscule au milieu. D'un côté, Mao saluait de la main une foule invisible, encadré par son épouse aux dents de cheval et par Lin Piao, son comparse aux sourcils fourrés, de l'autre, le président Gonzalo enseignait à un groupe de petits enfants,

tandis qu'au centre se déployait un slogan en lettres hautes de dix mètres : LUTTONS POUR SOUTENIR LES PRINCIPES DE LA PENSÉE DE MAO-GONZALO !

Les portes étaient gardées, comme toujours, par deux gamins de douze ans, avec foulard et brassard rouge, antique pétoire à cartouches et vraie baïonnette passée à l'épaule. La fille était une Blanche, toute blonde, le garçon un Asiatique joufflu. Combien de fois Bud et son fils Harv étaient-ils venus, à leurs heures perdues, tenter de dérider ces gamins ; grimaces, pitreries, blagues. Rien n'y faisait. Mais il avait observé le rituel : ils allaient croiser leurs armes pour lui barrer le passage et ne le laisseraient entrer qu'après avoir juré fidélité éternelle à la pensée de Mao-Gonzalo, et alors...

Un cheval, du moins un truc construit en suivant le même plan général, descendait la rue au petit trot. Ses sabots ne cliquetaient pas comme des sabots ferrés. Bud comprit qu'il s'agissait d'une chevaline – un robot quadrupède.

L'homme juché sur la chevy était un Africain en tenue bariolée. Bud reconnut le motif du vêtement et sut immédiatement, sans même avoir à chercher la balafre, qu'il s'agissait d'un Ashanti. Sitôt que l'homme eut croisé son regard, il changea de vitesse, passant au grand galop. Il allait lui couper la route avant qu'il ait pu atteindre Sendero. Et il était encore trop loin pour être à portée du pistocrâne dont les projectiles infinitésimaux avaient une portée ridicule.

Bud entendit un petit bruit dans son dos ; il tourna la tête et soudain quelque chose vint se coller sur son front. Deux autres Ashantis l'avaient surpris, en arrivant pieds nus.

« Monsieur, commença le premier, je vous déconseillerai de faire usage de votre arme, à moins que vous ne désiriez que le projectile détone sur votre front. Vu ? » Ses traits se fendirent d'un large sourire qui découvrit d'énormes dents parfaitement blanches, tandis qu'il portait la main à son front. Bud l'imita et sentit quelque chose de dur collé sur l'épiderme, à l'aplomb du pistocrâne.

La chevy repassa au petit trot et obliqua vers lui. Soudain, Bud se retrouva entouré d'Ashantis. Il se demanda depuis combien de temps ils le filaient. Tous arboraient des sourires

éclatants. Tous avaient l'arme de poing ; ils visaient la chaussée, le doigt plaqué le long du canon, prêt à réagir sur l'ordre du *chevyalier*. Puis, soudain, toutes les armes parurent se braquer sur lui.

Les projectiles vinrent se coller à sa peau et ses vêtements, éclatant sur les côtés en déployant des mètres et des mètres d'une fine pellicule adhésive qui se rétractait en séchant. L'un d'eux l'atteignit à la nuque et la substance lui recouvrit rapidement le visage, l'enfermant sous un film mince comme une bulle de savon : il voyait donc parfaitement – la pellicule ayant tiré en arrière une de ses paupières, il n'avait pas le choix – et tout le paysage était « à présent drapé de superbes irisations. L'ensemble du processus d'emballage avait pris quelque chose comme une demi-seconde et Bud, désormais momifié dans le plastique, bascula tête la première. L'un des Ashantis eut la bonté de l'intercepter. Ils l'étendirent sur le trottoir et le firent rouler sur le dos. De la pointe d'un canif, quelqu'un déchira le film au-dessus de sa bouche pour lui permettre à nouveau de respirer.

Plusieurs Ashantis s'employèrent à fixer des poignées à l'emballage, deux au niveau des épaules, deux autres près des chevilles, tandis que le chevyalier descendait de sa monture et venait s'agenouiller auprès de lui.

L'homme avait les joues marquées de plusieurs balafres en saillie. « Monsieur, dit-il avec un sourire, je vous accuse d'avoir enfreint un certain nombre de dispositions du Protocole économique commun, infractions dont je vous donnerai le détail en temps opportun, et vous déclare en conséquence en état d'arrestation. Je me dois de vous signaler que tout individu ainsi arrêté risque des représailles meurtrières au cas où il s'aviserait de résister, ce qui – je ris ! – semble bien improbable en ce moment ; mais la procédure m'enjoint de vous le préciser. Comme ce territoire appartient à un État-nation qui reconnaît le Protocole économique commun, vous êtes en droit de vous entendre signifier cette inculpation dans le cadre juridique de l'État-nation en question, qui se trouve être en l'occurrence la République côtière chinoise. Cet État-nation pourra ou non vous accorder des droits additionnels ; nous saurons sous peu à

quoi nous en tenir, dès que nous aurons exposé la situation aux autorités compétentes. Ah ! justement, je crois que je les vois arriver... »

Les jambes engoncées dans une pédomotive, un agent de la police de Shanghai dévalait la rue avec les impressionnantes enjambées que permettait sa machine ; l'escortaient deux Ashantis en patins à moteur. Les Ashantis souriaient de toutes leurs dents, mas le policier gardait une impassibilité de circonstance.

Le chef des Ashantis le salua d'un signe de tête, avant de poursuivre, sur un ton cordial, son exposé des interminables dispositions légales inscrites en petites lettres dans le Protocole économique commun. Le policier l'écouta, imperturbable, dodelinant du chef entre salut et approbation, avant de se tourner vers Bud pour lui débiter, à toute vitesse : « Êtes-vous membre d'une quelconque structure signataire, tribu, phyle ou diaspora déclarée, entité quasi nationale franchisée, administration souveraine, ou toute autre forme de collectif de sécurité dynamique reconnaissant le statut du PEC ?

— Vous vous foutez de moi ? » lança Bud. L'emballage rétractable lui pinçait la bouche, lui donnant une voix de canard.

Quatre Ashantis saisirent les poignées et soulevèrent Bud. Ils suivirent le flic qui se dirigeait à grands bons vers la Chaussée traversant le bras de mer pour rallier Shanghai. « Dites-donc, couina Bud par le trou dans l'emballage, il avait dit que je pourrais faire valoir d'autres droits. Est-ce que j'en ai ? »

Le policier regarda par-dessus son épaule, tournant la tête avec précaution pour ne pas perdre l'équilibre sur son engin, et lui répondit dans un anglais fort décent : « Joue pas au con, mec, on est en Chine. »

Ruminations matinales d'Hackworth ; petit déjeuner et départ au boulot

Songeant au crime du lendemain, John Percival Hackworth eut une nuit agitée : à trois reprises, il se réveilla, prétextant un besoin urgent. Chaque fois, il contemplait Fiona, étalée en chemise de nuit de dentelle blanche, les bras au-dessus de la tête, comme jetée dans les bras de Morphée. Dans la pénombre de la chambre, son visage était à peine visible, pareil à la lune cachée sous des replis de soie blanche.

À cinq heures du matin, un carillon pentatonique strident jaillit des rustiques médiatrons nord-coréens. Leur clave, connue sous le nom de Sendero, était située tout près du niveau de la mer : quinze cents mètres plus bas que l'immeuble des Hackworth, en altitude, et vingt degrés de plus en température moyenne. Pourtant, chaque fois que les chœurs féminins entonnaient, d'une voix à transpercer les armures, leur rengaine sur *l'omnisciente bienveillance du Guide serein*, on avait l'impression qu'ils étaient juste derrière la porte.

Gwendolyn ne broncha même pas. Elle allait dormir comme une souche une heure encore, jusqu'à ce que Tiffany Sue, sa bonne, entre dans la chambre, tout affairée, en lui apportant ses habits : lingerie élastique pour la gymnastique matinale, robe stricte, chapeau, gants et voilette pour le reste de la journée.

Hackworth sortit de la penderie une robe de chambre en soie, qu'il jeta sur ses épaules. Après avoir noué la ceinture, dont les pompons froids jouaient sur ses doigts dans le noir, il jeta un œil par l'embrasure de la porte en direction de la penderie personnelle de Gwendolyn et de son boudoir, à l'autre bout de l'appartement. Sous les fenêtres, on voyait le bureau qu'elle utilisait pour rédiger son courrier personnel, en fait une simple table à dessus de vrai marbre, jonchée de papier à lettre – le sien et celui de ses correspondants, vaguement identifiables, même à cette distance : cartes professionnelles, cartes de visite, notes, invitations diverses en attente de tri. Le sol du boudoir était presque entièrement recouvert d'un tapis effrangé, usé par

endroits jusqu'à la trame de jute, mais tissé à la main par d'authentiques esclaves chinois en rééducation sous la dynastie Mao. Sa seule fonction véritable était de protéger le sol des atteintes du matériel d'exercice de Gwendolyn que l'on voyait étinceler dans la chiche lumière filtrée par les nuages recouvrant Shanghai : un escaladeur style fer forgé Art déco, un rameur artistement formé de serpents de mer enchevêtrés et de néréides au corps ferme, un râtelier d'haltères soutenu par quatre cariatides callipyges – non pas des Grecques massives mais des femmes modernes, une par groupe ethnique principal, chaque triceps, gluteus, latissimus, sartorius et rectus abdominus saillant avec ses reflets propres. Bref, de l'architecture classique. Les cariatides étaient censées représenter des modèles et, malgré de subtiles différences raciales, chacun des quatre corps se conformait aux canons de beauté en vigueur : cinquante-cinq de tour de taille, et pas plus de dix-sept pour cent de graisse corporelle. Ce genre de corps était impossible à simuler avec des sous-vêtements, quoique en disent les publicités dans les magazines féminins ; les longs collants serrés de la mode actuelle et les tissus modernes plus fins que des bulles de savon dévoilaient tout. Faute d'avoir une force de caractère surhumaine, la majorité des femmes ne pouvaient atteindre cet idéal sans l'aide d'une gouvernante, chargée de les forcer à pratiquer deux ou trois vigoureuses séances d'exercice quotidien. C'est pourquoi, dès que Gwen avait cessé d'allaiter Fiona et jugé qu'il lui faudrait bientôt ranger pour de bon ses habits de grossesse, ils avaient engagé Tiffany Sue – une dépense de plus qu'Hackworth n'avait jamais imaginée avant d'avoir un enfant et de devoir régler les factures. Gwen l'accusa, sur le ton de la plaisanterie, d'avoir des visées sur la bonne. L'accusation était presque rituelle chez les couples modernes, car les jeunes gouvernantes étaient toujours jeunes, jolies, et impeccablement policées. Mais Tiffany Sue était une thète typique : lourde, vulgaire, sans distinction, et Hackworth ne pouvait pas la souffrir. S'il avait des yeux pour qui que ce soit, c'était pour ces cariatides qui soutenaient le râtelier d'haltères ; au moins avaient-elles pour elles un bon goût sans faille.

Mme Hull ne l'avait pas entendu et continuait à vaquer, la démarche somnolente, dans ses quartiers. Hackworth glissa une crêpe épaisse dans le toaster, puis il gagna leur minuscule balcon, une tasse de thé à la main, pour profiter un peu de la brise de l'aube apportée par l'estuaire du Yangzi.

L'immeuble des Hackworth faisait partie d'un ensemble situé en bordure d'un jardin où des lève-tôt étaient déjà en train de promener leur épagneul ou de faire des flexions. Tout en bas des pentes de New Chusan, les Territoires concédés commençaient à s'éveiller : les Senderos sortaient en foule de leurs baraquements et se mettaient en rang dans les rues pour effectuer leur gymnastique matinale, au rythme des chants et des slogans. Tous les autres thètes, engoncés dans les petites claves pouilleuses appartenant à leurs phyles synthétiques, montaient le son de leurs médiatrons pour couvrir le bruit des Senderos, lançaient des pétards ou tiraient des coups de feu – Hackworth n'arrivait jamais à faire la différence – et déjà plusieurs maniaques de la combustion interne avaient fait démarrer leurs véhicules routiers primitifs, d'autant plus ravis qu'ils étaient bruyants. Les banlieusards faisaient la queue aux stations du métro qui gagnait, par la Chaussée, l'agglomération de Shanghai qu'on distinguait comme un front d'orage de brumée empestant le charbon et tachetée de néon, là-bas à l'horizon.

On avait, par dérision, baptisé ce quartier *Montcalm*, mais le bruit ne dérangeait pas outre mesure Hackworth. C'eût été un signe de meilleur lignage, ou à tout le moins d'ambitions supérieures, que de se montrer par trop délicat et de se plaindre en permanence, jusqu'à se décider à chercher un hôtel particulier, voire un petit domaine, plus à l'intérieur des terres.

Enfin, la cloche de St. Mark sonna six heures. Au premier coup, Mme Hull fit son entrée dans la cuisine, manifestement honteuse que monsieur l'y ait précédée, et scandalisée qu'il ait déjà souillé les lieux. Le compilateur de matière installé dans l'angle se mit en route automatiquement pour développer la pédomotive qu'Hackworth emprunterait pour se rendre au travail.

Avant que se soit éteint l'écho du dernier coup de six heures, le chuintement rythmé d'une grosse pompe à vide se fit entendre. Les ingénieurs du Service d'aspiration royal s'étaient déjà attelés à leur tâche d'expansion de l'environnement eutactique. Les pompes avaient l'air de fort calibre, sans doute des *Intrépides,* et Hackworth se remémora qu'ils devaient se préparer à dresser une nouvelle structure, peut-être une aile supplémentaire pour l'Université.

Il s'assit à la table de la cuisine. Mme Hull nappait déjà de confiture sa crêpe. Tandis qu'elle mettait la table, Hackworth saisit une grande feuille de papier blanc. « Comme d'habitude », dit-il, et la feuille cessa d'être vierge ; c'était à présent la une du *Times.*

Hackworth recevait toutes les informations exigées par sa position sociale, plus quelques services optionnels : les dernières caricatures politiques, les dernières chroniques de ses journalistes préférés de par le monde ; une sélection d'articles concernant divers sujets incroyables transmise par son père, toujours soucieux, même après tout ce temps, de parachever l'édification de son fils ; et tous les papiers concernant les *Uitlanders* – un sous-phyle de la Nouvelle-Atlantis, formé d'individus d'origine britannique qui avaient fui l'Afrique du Sud, quelques décennies plus tôt. La mère d'Hackworth était une Uitlander, d'où son abonnement à ce service.

Un gentleman de rang plus élevé, aux responsabilités bien plus vastes, aurait sans doute disposé d'autres informations rédigées d'une autre manière ; du reste, l'élite de New Chusan recevait le *Times* en édition papier, imprimée sur une presse énorme, une antiquité qui permettait de tirer une centaine d'exemplaires, toutes les nuits, sur le coup de trois heures du matin.

Que les couches les plus élevées de la société lisent les nouvelles écrites à l'encre sur du papier était fort révélateur des mesures prises par la Nouvelle-Atlantis pour se distinguer des autres phyles.

La nanotechnologie autorisait aujourd'hui quasiment n'importe quoi, de sorte que le rôle culturel du choix de ce qu'on *devait* en faire avait pris largement le dessus sur la question

d'imaginer ce qu'on *pouvait* en faire. L'une des idées clefs de la Renaissance victorienne était qu'il n'était pas nécessairement utile que chacun doive lire un quotidien matinal diffèrent de son voisin ; et c'est pourquoi, plus vous vous éleviez sur l'échelle sociale, plus votre *Times* devenait identique à celui de vos pairs.

Hackworth réussit presque à s'habiller sans réveiller Gwendolyn, mais elle commença à s'agiter alors qu'il déployait sa chaîne de montre autour du dédale de boutons et de poches de son gilet. En plus de la montre, plusieurs autres breloques y étaient accrochées, comme une boîte à priser qui l'aidait à se retaper de temps en temps, et un stylo en or qui carillonnait discrètement dès qu'il recevait un message.

« Travaille bien, chéri », marmonna-t-elle. Puis, après avoir cligné les paupières, froncé les sourcils et ouvert les yeux sur le ciel de lit en chintz : « Tu termines aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oui, confirma Hackworth. Je rentrerai tard. Très tard.

— Je comprends.

— Non », bredouilla-t-il. Puis il se reprit. Cette fois, il y était.

« Chéri ?

— Ce n'est pas ça... le projet devrait se terminer tout seul. Mais après le boulot, je crois que j'aurai une surprise pour Fiona. Un truc exceptionnel.

— Être rentré à l'heure pour le dîner serait plus exceptionnel que tout ce que tu pourrais lui offrir.

— Non, chérie. C'est différent. Je te promets. »

Il l'embrassa et se dirigea vers le portemanteau de l'entrée. Mme Hull l'attendait, son chapeau dans une main, sa serviette dans l'autre. Elle avait déjà sorti du MC la pédomotive pour la poser près de la porte ; l'engin était suffisamment intelligent pour savoir qu'il était à l'intérieur, aussi ses pattes étaient-elles entièrement rétractées, ce qui lui ôtait presque tout avantage. Hackworth monta sur les patins et sentit les sangles se déployer pour lui maintenir les jambes.

Il se dit qu'il pouvait encore faire machine arrière. Mais une tache rouge vif frappa sa rétine, et, tournant les yeux, il vit Fiona qui rampait dans le couloir en chemise de nuit, les cheveux comme une couronne de flammes autour de sa tête : elle s'apprêtait à surprendre Gwendolyn et le regard qu'il lut

dans ses yeux lui révéla qu'elle avait tout entendu. Il lui lança un baiser et franchit le seuil d'un pas résolu.

Bud est inculpé ; traits marquants du système judiciaire confucéen ; il reçoit une invitation à effectuer une longue marche sur une courte jetée

Bud avait passé les derniers jours à ciel ouvert, dans une prison située dans le delta empesté du Chang-Jiang (comme l'appelaient la majorité de ses quelques milliers de compagnons d'infortune) ou, selon ses propres termes, du Yangzi. Les murs de la prison étaient des rangées de pieux en bambou, espacés de quelques mètres, surmontés de rubans de plastique orange qui flottaient gaiement à leur sommet. En outre, un autre dispositif avait été intégré aux os de Bud, et il savait parfaitement où se trouvaient ses limites. À intervalles réguliers, il apercevait des cadavres, de l'autre côté de la ligne, le corps strié de marques blafardes d'emporte-pièce. Bud avait cru à des suicides jusqu'au moment où il avait assisté à un lynchage : un prisonnier soupçonné d'avoir dérobé les souliers d'un de ses compagnons avait été saisi par la foule, passé de main en main au-dessus des têtes, tel un chanteur de rock surfant au-dessus du public, agitant frénétiquement les bras pour se raccrocher à quelque chose. Une fois parvenu à la rangée de bambous, on l'avait éjecté d'une ultime poussée et son corps avait virtuellement explosé lorsqu'il avait traversé la frontière invisible du périmètre.

Mais la menace omniprésente du lynchage était un inconvénient mineur comparé aux moustiques. Aussi, quand Bud entendit résonner à ses oreilles la voix lui intimant de se rendre à l'angle nord-est du camp, il ne demanda pas son reste – en partie parce qu'il voulait quitter cet endroit, et en partie parce que, s'il n'obtempérait pas, ils pourraient le dégommer à distance. Ils auraient pu se contenter de lui dire de

se rendre directement au tribunal et de s'asseoir, et il aurait obéi, mais pour une question de protocole, on dépêchait un flic pour l'escorter.

Le tribunal siégeait dans l'un des vieux immeubles le long du Bund. La salle d'audience, haute de plafond, n'était pas meublée avec luxe : d'un côté, une estrade, de l'autre une vieille table pliante recouverte d'un drap rouge. Le drap s'ornait d'un motif brodé en fils d'or représentant une licorne, un dragon, ou une autre bestiole dans le genre. Bud n'était pas un spécialiste ès créatures fabuleuses.

Le juge entra, présenté sous le nom de juge Fang par le plus imposant de ses deux acolytes : un gros Chinetoque à tête ronde qui puait la cigarette mentholée. L'agent de police qui avait escorté Bud au tribunal indiqua le sol, et Bud, qui connaissait son rôle, tomba à genoux et mit le front à terre.

L'autre acolyte du juge était une Eurasienne toute menue, portant lunettes. Quasiment plus personne n'utilisait de lunettes pour corriger sa vue, il était donc à parier qu'il s'agissait en fait d'une sorte de phantascope, qui vous permettait de voir ce qui n'existait pas, comme les ractifs. Toutefois, quand il ne s'agissait pas d'un usage ludique, on parlait plutôt de *phénoménoscope*.

Vous pouviez vous faire implanter un système phantascopique directement sur la rétine, tout comme l'audiosystème de Bud plaqué sur ses tympans. On pouvait même se faire greffer des télæsthésiques sur la moelle épinière, au niveau de telle ou telle vertèbre clef. Mais on disait qu'il y avait des inconvénients : certains s'inquiétaient de possibles dégâts neurologiques à long terme, sans parler de la rumeur selon laquelle des pirates à la solde des grands groupes multimédia avaient trouvé un moyen de forcer les défenses intégrées à ces systèmes, pour intégrer des spots publicitaires à votre vision périphérique (quand ce n'était pas droit dans l'axe), et ce, à tout bout de champ – même quand vous aviez les yeux fermés. Bud connaissait un type qui avait réussi à être infecté par un neuromédia qui diffusait des publicités en hindi pour des hôtels borgnes, incrustées à l'angle inférieur droit de son champ

visuel, vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; le mec avait fini par se faire sauter la caisse.

Le juge Fang était étonnamment jeune, sans doute encore dans la trentaine. Il s'installa derrière la table drapée de rouge et se mit à parler en chinois. Ses deux acolytes se tenaient derrière lui. Un Sikh était également présent ; il se leva et répondit en quelques mots au juge, s'exprimant en chinois. Bud n'aurait su dire pour quelle raison un Sikh se trouvait là, mais il avait fini par s'habituer à en trouver dans les endroits les plus incongrus.

Le juge Fang reprit, avec un accent new-yorkais : « Le représentant du Protocole a suggéré que l'audience se poursuive en anglais. Des objections ? »

Était également présent l'homme qu'il avait agressé, le bras encore raide, mais à part ça en bonne santé. Son épouse l'accompagnait.

« Je suis le juge Fang, se présenta le juge en fixant Bud, droit dans les yeux. Vous pouvez m'appeler Votre Honneur. Bien. Donc, Bud, M. Kwamina ici présent vous a accusé de pratiquer un certain nombre d'activités illégales en République côtière. Vous êtes également accusé d'infractions passibles de poursuites aux termes du Protocole économique commun auquel nous avons souscrit. Ces infractions sont étroitement liées aux crimes susmentionnés, quoique légèrement différentes. Avez-vous bien saisi ?

— Pas tout à fait, Votre Honneur, dit Bud.

— Nous pensons que vous avez braqué ce type et que vous lui avez troué le bras, dit le juge Fang. *Capiche ?*

— Oui, monsieur. »

Le juge Fang adressa un signe de tête au Sikh, qui réagit au signal.

« Le code du PEC, commença ce dernier, gouverne toutes sortes d'interactions économiques entre personnes privées et morales. Le vol est l'une de ces interactions. La mutilation en est une autre, pour autant qu'elle affecte la capacité de la victime à se défendre de manière économique. Le Protocole n'ayant pas vocation à un statut souverain, nous collaborons

avec le système judiciaire indigène des signataires du PEC aux fins de poursuivre de tels cas.

— Vous êtes familiarisé avec le système judiciaire confucéen, Bud ? » demanda le juge Fang. Bud commençait à se sentir pris de vertige à force de tourner la tête comme un spectateur lors d'un match de tennis. « J'imagine que non. Donc, même si la République côtière de Chine n'est plus strictement, ou même vaguement confucéenne, notre système judiciaire continue de fonctionner ainsi – il remonte à plusieurs millénaires, et nous estimons qu'il n'est pas si mauvais. L'idée maîtresse est que, en tant que juge, j'exerce en fait plusieurs fonctions simultanément : enquêteur, juge, jury et, si nécessaire, bourreau. »

La blague fit ricaner Bud, puis il nota que le juge Fang ne semblait pas d'humeur particulièrement badine. Les manières new-yorkaises du bonhomme l'avaient, à tort, enclin à imaginer que le juge Fang pouvait être un type réglo.

« Donc, pour en revenir au chef d'inculpation initial, poursuivit le juge, j'aimerais, monsieur Kwamina, que vous me disiez si vous reconnaissez le suspect.

— C'est bien lui, dit M. Kwamina, en pointant un index vers le front de Bud, l'homme qui m'a menacé, m'a tiré dessus et m'a délesté de mon argent.

— Et vous, madame Kum ? » poursuivit le juge Fang, avant d'ajouter pour Bud, en aparté : « Dans leur culture, l'épouse n'adopte pas le nom de famille de son mari. »

Mme Kum se contenta de hocher la tête avant de confirmer : « C'est bien lui le coupable.

— Miss Pao, avez-vous quelque chose à ajouter ? »

Le petit bout de femme à lunettes considéra Bud et dit, dans un anglais à l'accent texan : « J'ai retiré du front de cet homme un lance-nanoprojectile à déclenchement vocal, connu vulgairement sous le nom de pistocrâne, chargé de trois types de munitions, au nombre desquelles de prétendues *Stropiantes*, du type même utilisé contre M. Kwamina. L'examen en nanoprésence des numéros de série inscrits sur les projectiles, et leur comparaison avec les fragments extraits de la blessure de

M. Kwamina indiquent que le projectile tiré sur M. Kwamina a été tiré par l'arme greffée au front du suspect.

— Dang, dit Bud.

— Parfait », dit le juge Fang, qui leva une main pour se masser la tempe pendant quelques secondes. Puis il se tourna vers Bud. « Vous êtes coupable.

— Eh ! j'ai même pas le droit de présenter ma défense ? Objection !

— Faites pas le con », dit le juge Fang.

Et le Sikh d'ajouter : « Comme l'inculpé ne dispose pas de biens significatifs, et comme la valeur de son travail ne suffirait pas à dédommager la victime de son préjudice, le Protocole se retire de l'affaire.

— Noté, dit le juge Fang. Parfait, Bud, mon ami, avez-vous charge d'âme ?

— J'ai une petite amie. Elle a un fils du nom d'Harv, qui est le mien, sauf erreur de notre part. Et je crois savoir qu'elle est enceinte.

— Vous le pensez, ou vous en êtes certain ?

— Elle l'était, la dernière fois que j'ai pu vérifier – ça remonte à deux mois.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Tequila. »

Une exclamation étouffée jaillit de l'un des stagiaires du Protocole – la jeune femme – qui porta une main à sa bouche. On vit le Sikh se mordiller la lèvre.

« Tequila ? » fit le juge, incrédule. Il devenait manifeste que le magistrat traitait quantité de cas similaires et ne détestait pas s'amuser de temps en temps.

« Nous avons, dans les Territoires concédés, dix-neuf femmes répondant au nom de Tequila, dit Miss Pao, déchiffrant une fiche sur son phénoménoscope, dont une vient de donner naissance à une petite fille baptisée Nellodee, il y a trois jours. Elle a également un garçon de cinq ans prénommé Harvard.

— Oh ! waouh ! » s'exclama Bud.

« Félicitations, Bud, vous êtes papa, dit le juge Fang. Je déduis de votre réaction que c'est une surprise. Il apparaît manifeste que votre relation avec la dénommée Tequila est pour

le moins ténue, en conséquence de quoi je ne vois là aucune circonstance atténuante susceptible d'intervenir dans mon verdict. Cela étant, j'aimerais vous voir sortir par la porte que vous voyez ici – le juge Fang désigna une issue à l'angle de la salle d'audience – et descendre l'escalier jusqu'en bas. Quittez l'immeuble par la sortie et traversez la rue. Vous trouverez une jetée qui avance sur la rivière. Gagnerez son extrémité, jusqu'à la bande rouge et, une fois arrivé là, vous attendrez les instructions. »

Bud hésita, mais le juge manifesta son impatience, aussi franchit-il la porte et descendit-il l'escalier pour regagner le Bund, l'artère longeant les quais de la rivière Huangpu, qui était bordée d'immeubles anciens de style européen. Un tunnel piétonnier le fit passer dessous pour gagner les quais proprement dits, qui étaient bondés de Chinois en promenade et de mendiants culs-de-jatte se traînant entre leurs jambes. Quelques Chinois d'âge mûr avaient installé une sono qui jouait une musique archaïque sur laquelle ils guinchaient. En d'autres circonstances, Bud aurait trouvé un charme vieillot à cette musique et ces danses, mais, à présent, le spectacle de ces gens plutôt rassis et bien portants, tournoyant lentement enlacés, l'emplit d'une indicible tristesse.

Finalement, il trouva la fameuse jetée. Il s'y engagea et dut aussitôt jouer des épaules pour se frayer un passage au milieu d'une troupe chargée d'un long colis emballé sous une couverture, qui cherchait à le précéder. D'ici, la vue était superbe : les anciens immeubles du Bund derrière lui, la vertigineuse muraille de néon de la Zone économique de Pudong qui explosait sur la rive opposée et servait de toile de fond à l'intense trafic fluvial – en majorité des barges basses.

La jetée ne devenait rouge qu'à son extrémité, où elle se mettait à descendre en pente abrupte vers la rivière. On l'avait recouverte d'une espèce de substance adhésive antidérapante. Bud se retourna pour considérer le bâtiment du tribunal surmonté de son dôme, cherchant des yeux une fenêtre derrière laquelle il pourrait discerner les traits du juge Fang ou de l'un de ses assistants. La famille de Chinois l'avait suivi jusqu'au bout, toujours chargée de son fardeau recouvert de guirlandes

de fleurs, qui, Bud s'en rendait compte à présent, devait être le corps d'un parent. Il avait entendu parler de ces jetées ; on les appelait des jetées funéraires.

Plusieurs douzaines d'explosifs microscopiques connus sous le nom d'emporte-pièce détonèrent alors dans son sang.

Nell apprend à manier le compilateur de matière ; indiscrétions adolescentes ; tout s'arrange

Nell était devenue trop grande pour l'ancien matelas de son berceau, aussi Harv, son frère aîné, avait-il promis qu'il l'aiderait à en trouver un nouveau. Il était assez grand, mentionna-t-il l'air dégagé, pour faire ce genre de chose. Nell le suivit dans la cuisine, qui était équipée de plusieurs entités aussi importantes qu'imposantes, dotées de portes en saillie. Certaines étaient chaudes, d'autres froides, certaines avaient des fenêtres, d'autres faisaient du bruit. Nell avait souvent vu Harv, ou Tequila, ou l'un des copains de Tequila, en ôter de la nourriture, à divers stades de cuisson.

L'une des boîtes s'appelait le MC. Elle était encastrée dans le mur au-dessus de la paillasse. Nell tira une chaise et l'escalada pour regarder Harv le manipuler. Le devant du MC était un médiatron, terme qui recouvrait tout ce qui projetait des images ou diffusait des sons, ou les deux. Tandis qu'Harv le tripotait du bout des doigts et parlait dedans, de petites séquences animées dansaient tout autour. Cela lui faisait penser aux ractifs qu'elle jouait sur le gros médiatron du séjour, quand il n'était pas utilisé par un grand.

« C'est quoi, ça ? demanda Nell.

— Des médiaglyphes, expliqua Harv, très détendu. Un de ces quatre, t'apprendras à lire. »

Nell était déjà capable d'en déchiffrer quelques-uns.

« Rouge ou bleu ? demanda le grand frère, magnanime.

— Rouge. »

Harv tapa sur l'engin avec un geste particulièrement mélodramatique, et aussitôt apparut un nouveau médiaglyphe, un cercle blanc rayé d'une mince fente verte. La fente s'élargit. Le MC s'était mis à jouer une petite rengaine censée vous faire patienter. Harv se dirigea vers le frigo et se sortit un carton de jus de fruits, puis un autre pour Nell. Il toisa le MC avec dédain : « Ça prend un de ces temps... c'est ridicule.

— Pourquoi ?

— Pas'qu'on a une Alim bon marché, à peine quelques grammes par seconde. Pathétique.

— Pourquoi qu'on a une Alim bon marché ?

— Pas'que c'est une maison bon marché.

— Pourquoi que c'est une maison bon marché ?

— Parce que c'est tout ce qu'on peut se payer, rapport à notre situation économique, expliqua Harv. M'man doit rivaliser avec tout un tas de Chinetoques et d'autres qu'ont aucun respect de soi, alors y sont prêts à bosser pour trois fois rien. Alors m'man, elle aussi, elle est bien forcée de bosser pour des prunes. » Nouveau coup d'œil au MC, accompagné d'un hochement de tête. « Pathétique. Au Cirque aux Puces, ils ont une Alim qu'est... euh... au moins grosse comme ça. » Il réunit le bout des doigts devant lui et fit un grand cercle avec ses bras. « Mais celle-ci doit pas être plus grosse que ton p'tit doigt. »

Il s'écarta du MC, comme s'il ne pouvait plus supporter de se trouver dans la même pièce, aspira avec force sur son carton de jus de fruits et gagna le séjour pour entrer dans un ractif. Nell continuait de regarder la fente verte qui s'élargissait toujours, jusqu'au moment où elle emplit la moitié du cercle, qui se mit dès lors à ressembler à un cercle vert avec une fente blanche, de plus en plus fine ; finalement, la musique se conclut sur une dernière note dansante au moment précis où la fente blanche disparaissait.

« C'est fait ! » lança-t-elle.

Harv mit en pause le ractif, et, la démarche chaloupée, revint dans la cuisine pour presser sur un médiaglyphe qui représentait l'animation d'une porte en train de s'ouvrir. Le MC se mit à siffler bruyamment. Harv nota l'air effrayé de sa sœur, et il lui ébouriffa les cheveux ; elle ne pouvait pas le repousser

parce qu'elle avait déjà les mains plaquées sur les oreilles. « Faut qu'il laisse le vide s'échapper », expliqua-t-il.

Le bruit cessa et la porte s'ouvrit avec un *plop*. Bien plié à l'intérieur du MC, il y avait le matelas rouge tout neuf de Nell.

« Donne-le-moi ! donne-le-moi ! » s'exclama Nell, furieuse de voir son frère poser les mains dessus. Harv s'amusa une seconde à faire mine de vouloir le garder, puis il le lui donna. Elle fila illico dans la chambre qu'elle partageait avec Harv et claqua la porte de toutes ses forces. Dinosaure, Canard, Peter et Pourpre l'y attendaient. « Je nous ai eu un nouveau lit », leur annonça-t-elle. Elle empoigna l'ancien et le traîna dans l'angle, puis déplia le nouveau à même le sol. Il était d'une minceur décevante – c'était plus une couverture qu'un matelas. Mais à peine l'avait-elle étalé par terre qu'il émit un chuintement – pas fort, un peu comme la respiration de son frère, en pleine nuit. En même temps, il prenait de l'épaisseur, et quand ce fut terminé, on aurait dit un vrai matelas. Nell prit dans ses bras Dinosaure, Canard, Peter et Pourpre, puis, histoire de vérifier, elle monta dessus et se mit à sauter à pieds joints quelques centaines de fois.

« Il te plaît ? » demanda Harv. Il venait d'ouvrir la porte.

« Non ! dehors ! piailla sa sœur.

— Nell, c'est aussi ma chambre. Faut bien que je décompte ton ancien. »

Plus tard, Harv sortit avec ses copains, et Nell se retrouva seule dans la maison pour un petit bout de temps. Elle avait décidé que ses enfants avaient également besoin de matelas, aussi traîna-t-elle sa chaise jusqu'à la paillasse de la cuisine, juste devant le MC et, s'étant juchée dessus, elle essaya de déchiffrer les médiaglyphes. Il y en avait un tas qu'elle ne reconnut pas. Mais elle se souvenait que Tequila parlait simplement à haute voix quand elle n'arrivait pas à lire un truc ; elle fit donc de même.

« Veuillez je vous prie obtenir l'autorisation d'un adulte », se contenta de répéter le MC.

Elle comprenait maintenant pourquoi Harv tripotait toujours les choses au lieu de leur parler. Elle tripota donc le MC pendant un bout de temps, jusqu'à ce qu'elle tombe enfin sur les

mêmes médiaglyphes que ceux utilisés par Harv pour choisir son matelas. L'un montrait un homme et une femme endormis dans un très grand lit.

Un homme et une femme dans un lit un poil plus petit. Un homme tout seul. Une petite fille toute seule. Un bébé.

Nell tapota le bébé. Le cercle blanc à fente verte apparut, la musique joua, le MC siffla et s'ouvrit.

Elle l'étala par terre et le présenta cérémonieusement à Dinosaure, qui était trop petit pour savoir sauter dessus à pieds joints ; alors, Nell lui fit une petite démonstration. Puis elle retourna devant le MC et lui fit faire des matelas pour Canard, Peter et Pourpre. À présent, une bonne partie de la cuisine était couverte de matelas, et elle se dit que ça serait rigolo que toute la pièce ne soit plus qu'un seul immense matelas, aussi en fit-elle faire deux de la taille maximale. Puis elle en rajouta un pour Tequila et un autre encore pour Rog, son petit ami.

Quand Harv revint, sa réaction fut partagée entre la terreur et la crainte respectueuse. « M'man va nous faire dérouiller par Rog, si elle voit ça ! Faut qu'on décompe tout ça vite fait. »

Sitôt dit, sitôt fait. Nell expliqua la situation aux enfants, avant d'aider Harv à fourrer tous les matelas, sauf le sien, dans la trappe du décompilateur. Harv dut mobiliser toutes ses forces pour arriver à refermer la trappe. « Maintenant, on a plus qu'à espérer que tout ce bazar sera décompé avant le retour de Maman. Ça risque de prendre un bail. »

Plus tard, ils allèrent se coucher mais ils ne s'endormirent pas tout de suite, redoutant d'entendre s'ouvrir la porte d'entrée. Mais ni Maman ni Rog ne rentrèrent cette nuit-là. M'man se pointa finalement dans la matinée ; elle se changea pour passer sa tenue de bonne et courut prendre le bus pour la clave des Vickys, mais elle avait laissé toutes ses ordures par terre au lieu de les jeter dans le vidoir. Quand Harv vérifia son contenu un peu plus tard, il était vide.

« C'est pas passé loin, dit-il. Faut que tu fasses plus attention quand tu te sers du matri-compilateur, Nell.

— C'est quoi, un matri-compilateur ?

— C'est un compilateur de matière. On dit MC pour aller plus vite.

— Pourquoi ?

— Parce que MC, c'est les initiales de matri-compilateur. En tout cas, c'est ce qu'on dit.

— Pourquoi ?

— C'est comme ça. En lettres, je suppose.

— C'est quoi, des lettres ?

— Des espèces de médiaglyphes sauf que c'est tout noir, tout petit, que ça bouge pas, que c'est vieux, pas rigolo et vachement dur à lire. Mais on peut s'en servir pour faire des mots courts à la place des mots longs. »

Hackworth arrive au travail ; une visite à l'Atelier de Conception ; l'activité de M. Cotton

La pluie perlait sur les orteils spectaculaires des bottes d'Hackworth lorsqu'il franchit à grands pas la grille de fer forgé. Les gouttelettes réfléchissaient le gris argenté du ciel avant de rouler sur les patins de la pédomotive puis de goutter sur les pavés gris-brun à chacun de ses pas. Hackworth bouscula en s'excusant un groupe compact d'Hindous à la démarche incertaine. Leurs lourds souliers étaient traîtres sur le pavé humide, et ils marchaient le menton relevé pour ne pas avoir le cou cisaillé par leur haut col blanc. Ils s'étaient levés bien des heures plus tôt, dans leurs antres exigus des hautes tours, ces consignes à chair humaine installées sur l'île au sud de New Chusan qui appartenait aux Hindoustanis. Au petit jour, ils s'étaient introduits dans Shanghai en motopatins ou en vélocipèdes, soudoyant l'un ou l'autre policier, pour emprunter la Chaussée qui reliait New Chusan à la métropole. La Machine-Phase Systems Limited savait qu'ils venaient, parce qu'ils venaient tous les jours. La compagnie aurait pu installer un bureau d'embauche plus près de la Chaussée, voire à Shanghai même. Mais l'entreprise préférait voir les demandeurs d'emplois faire le long trajet jusqu'au campus principal pour

remplir les formulaires d'embauche. La difficulté d'accès empêchait les gens de venir sur un coup de tête, et la présence perpétuelle de cette foule – pareille à un vol d'étourneaux affamés lorgnant un pique-nique – rappelait à tous leur chance d'avoir un emploi quand tant d'autres attendaient de prendre leur place.

L'Atelier de conception reproduisait un campus universitaire, et plus encore que ne l'avaient prévu à l'origine ses architectes. Si un campus était un quadrilatère de verdure délimité par d'imposantes structures gothiques hédériformes, alors il s'agissait bien d'un campus. Mais si un campus était également une espèce d'usine, dont l'essentiel de la population était confiné en rangs et en colonnes dans de vastes salles mal aérées où elle passait ses journées à l'exécution de tâches essentiellement répétitives, alors l'Atelier de conception méritait également le nom de campus.

Hackworth obliqua pour traverser Merkle Hall. Le bâtiment était gothique et fort vaste, comme l'essentiel des structures de l'Atelier. Son plafond voûté était décoré d'une fresque matérielle, c'est-à-dire posée sur le plâtre humide. Comme l'édifice tout entier, la fresque exceptée, était sorti directement de l'Alim, il aurait été plus simple d'incorporer un médiatron dans le plafond pour afficher un programme de fresque, qu'on aurait ainsi pu changer de temps en temps. Mais les néo-Victoriens n'utilisaient presque jamais de médiatrons. L'art matériel exigeait l'implication de l'artiste. On ne pouvait le réaliser qu'une fois, et si vous vous plantiez, vous deviez en assumer les conséquences.

Le thème central de la fresque était une troupe de chérubins cybernétiques, chargés chacun d'un atome sphérique, qui convergeaient vers un grand-œuvre en cours de réalisation, une construction formée de plusieurs centaines d'atomes disposés selon une symétrie radiale – censée peut-être évoquer un roulement ou un moteur. Dominait, songeur, toute la scène, imposant mais à l'évidence hors d'échelle, un Ingénieur, nanophénoménoscope autour du front. En réalité, personne n'utilisait vraiment l'appareil – il empêchait toute perception de la profondeur –, mais cela rendait mieux sur la fresque, en

permettant de mettre en valeur l'autre œil de l'Ingénieur, bleu acier, dilaté, scrutant l'infini comme l'oculus d'acier d'Arecibo[1]. L'Ingénieur lissait d'une main sa moustache bien cirée. L'autre était glissée dans un nanomanipulateur et l'on avait souligné à l'envi, par un abus de trompe-l'œil glorieux, que c'était lui qui donnait le ton à la compagnie de chérubins porteurs d'atomes, naïades dansant au rythme de ce Neptune ingénieux.

Les angles de la fresque étaient occupés par diverses figures besogneuses : dans l'angle supérieur gauche, Feynman, Drexler et Merkle d'un côté, Chen, Singh et Finkle-McGraw de l'autre, reposaient sur une boule surnaturelle, les uns plongés dans des livres, les autres désignant l'œuvre en cours, d'un geste qui évoquait la critique constructive. À l'angle supérieur droit, la reine Victoria II, qui réussissait à paraître sereine nonobstant l'inconfort de son perchoir, un trône de diamant massif. La bordure inférieure de l'œuvre était encombrée d'une foule de personnages plus petits, des enfants pour l'essentiel, accompagnés de la sempiternelle *mater dolorosa*, rangés dans l'ordre chronologique. Sur la gauche, on voyait les esprits des générations passées, apparues trop tôt pour jouir des bienfaits de la nanotechnologie et (même si ce n'était pas montré explicitement, l'implication planait en quelque sorte comme un spectre), ratiboisés par des causes obsolètes nommées cancer, scorbut, explosions de chaudières, déraillements, fusillades en voiture, pogroms, Blitzkrieg, effondrement de galerie de mine, nettoyage ethnique, accident nucléaire, chute avec des ciseaux, intoxication alimentaire, chauffage d'une maison froide avec des briquettes de charbon de bois, ou éventration par des bovidés. Détail surprenant, aucun ne semblait renfrogné ; tous au contraire observaient les activités de l'ingénieur et de sa brigade angélique, leur petit visage rebondi tout illuminé par la lumière centrale, libérés (comme Hackworth l'ingénieur, prenant au mot l'allégorie, le supposait) par l'énergie aveuglante des atomes en chute libre tourbillonnante vers leur puits de potentiel.

[1] Célèbre radiotélescope de trois cents mètres de diamètre, installé au fond d'un ancien cratère dans l'île de Porto-Rico. (*N.d.T.*)

Les enfants au centre lui tournaient le dos : découpés en silhouettes, ils regardaient en l'air, les bras levés vers la lumière. Ceux de l'angle inférieur droit faisaient contrepoint à l'hôte angélique du coin inférieur gauche ; c'étaient les esprits des enfants à venir, promis à bénéficier de l'œuvre de l'Ingénieur, même s'ils donnaient la nette impression de vouloir naître au plus vite. Ils étaient peints sur un fond de draperies aux ondulations diaprées, telle une aurore boréale, en fait le prolongement des jupes de Victoria II, trônant au-dessus d'eux.

« Veuillez m'excuser, monsieur Cotton », dit Hackworth, presque *sotto voce*. Il avait travaillé ici dans le temps, durant plusieurs années, et il connaissait l'étiquette. Une centaine de concepteurs étaient assis dans le hall, en rangs bien réguliers. Tous avaient la tête enveloppée dans un phénoménoscope. Les seuls individus conscients de sa présence en ces lieux étaient le surveillant Dürig, ses lieutenants Chu, DeGrado et Beyerley, plus les quelques grouillots postés au garde-à-vous tout autour de la salle. Il était mal vu de surprendre les ingénieurs, aussi convenait-il de les approcher bruyamment mais de leur parler ensuite à voix basse.

« Bien le bonjour, monsieur Hackworth, dit Cotton.

— Bien le bonjour, Demetrius. Prenez votre temps.

— Je suis à vous dans un instant, monsieur. »

Cotton était gaucher. Sa main gauche était glissée dans un gant noir. À l'intérieur, était tissé tout un réseau de structures rigides invisibles à l'œil nu : moteurs, capteurs de position, stimulateurs tactiles. Les capteurs relevaient la position de la main, l'angle de pliage de chaque jointure, et ainsi de suite. Le reste de l'équipement était destiné à lui procurer la sensation de toucher de vrais objets.

Les mouvements du gant étaient limités à un domaine grossièrement hémisphérique d'un rayon moyen d'une coudée ; tant qu'il gardait le bras à peu près posé sur son accoudoir douillet en élastomère, sa main était libre. Le gant était relié à un réseau de fils infinitésimaux qui émergeaient des filières disposées çà et là autour du poste de travail. Les filières jouaient le rôle de bobines motorisées : elles laissaient du mou ou, au contraire, tiraient le gant dans l'une ou l'autre direction, afin de

simuler des forces extérieures. En fait, il ne s'agissait pas de moteurs mais de petits organes qui produisaient le fil à la demande et, quand il fallait le retendre ou donner une secousse, le réaspiraient et le digéraient. Chaque filament était ceint d'un manchon protecteur en accordéon de deux millimètres de diamètre, destiné à empêcher des visiteurs imprudents de se trancher les doigts sur ces fils invisibles.

Cotton travaillait sur une espèce de structure complexe formée sans doute de plusieurs centaines de milliers d'atomes. Hackworth put le noter car chaque poste de travail était doté d'un médiatron projetant une image bidimensionnelle de ce que voyait l'utilisateur. Cela facilitait la tâche des surveillants qui arpentaient les allées et pouvaient ainsi vérifier d'un coup d'œil la tâche de chaque employé.

Hackworth nota avec peine que les structures sur lesquelles travaillaient tous ces gens semblaient bien encombrantes, quoiqu'il ait effectué lui aussi un travail analogue durant plusieurs années. L'ensemble du personnel de Merkle Hall travaillait sur des produits de consommation de masse, laquelle en général ne se montrait guère exigeante. Les concepteurs travaillaient en symbiose avec de gros logiciels qui se chargeaient des tâches répétitives. C'était un moyen rapide pour concevoir des produits, avantage essentiel quand il s'agissait de coller à un marché aussi capricieux qu'impressionnable. Mais les systèmes conçus ainsi finissaient toujours par être énormes. Un programme de conception automatique ne pouvait réussir à faire marcher un truc qu'en y rajoutant des atomes.

Qu'ils conçoivent des grille-pains ou des sèche-cheveux nanotechnologiques, tous les ingénieurs de cette salle enviaient le poste d'Hackworth à la Commande, où la concision était une fin en soi, où pas un atome n'était gâché et où chaque sous-système était spécifiquement conçu pour une tâche précise. Un tel travail exigeait intuition et créativité, toutes qualités qui n'avaient pas vraiment cours à Merkle Hall. Mais de temps à autre, à la faveur d'une partie de golf, d'une séance de karaoké ou d'un simple cigare, Dürig ou l'un de ses collègues surveillants pouvait évoquer un jeunot qui semblait montrer des dispositions.

Et parce que lord Alexander Chung-Sik Finkle-McGraw finançait le projet sur lequel travaillait en ce moment Hackworth, le prix n'entrait pas en ligne de compte. Ce projet était le *Manuel illustré d'éducation pour Jeunes Filles*. Le Duc ne souffrait ni faux-fuyant, ni solutions de facilité, la Commande s'était donc dépassée sur ce projet et le moindre atome pouvait se justifier.

Malgré tout, il n'y avait rien de franchement passionnant dans la conception d'une alimentation pour le *Manuel illustré,* formée pour l'essentiel d'accumulateurs identiques à ceux utilisés partout, des jouets aux appareils aériens. Aussi Hackworth avait-il délégué cette partie de la tâche à Cotton, histoire de voir un peu s'il avait du potentiel.

La main gantée de Cotton voletait et sondait comme un taon englué au milieu d'une toile noire. Sur l'écran médiatronique relié à son poste de travail, Hackworth vit qu'il avait saisi un sous-ensemble de taille moyenne (du moins selon les critères de Merkle Hall), qui devait appartenir à un système nanotechnologique bien plus vaste.

La charte de couleurs utilisées avec ces phénoménoscopes représentait les atomes de carbone en vert, ceux de soufre en jaune, d'oxygène en rouge et d'hydrogène en bleu. Vu de loin, l'assemblage de Cotton avait une dominante turquoise parce qu'il était, pour l'essentiel, formé de carbone et d'hydrogène, et que, à la distance où était situé Hackworth, les milliers d'atomes individuels fusionnaient. L'ensemble formait un réseau de longues tringles rectilignes mais quelque peu hérissées, qui s'entrecroisaient à angle droit. Hackworth y reconnut un système logique à barrettes – un ordinateur mécanique.

Cotton essayait de le fixer à un autre élément plus grand. Hackworth en déduisit que le processus d'auto-assemblage (normalement essayé en premier) n'avait pas dû fonctionner correctement ; c'est pourquoi Cotton essayait d'insérer la pièce à la main. Cela ne réglerait pas le problème initial, mais le retour d'effort kinesthésique transmis par les fils jusqu'à sa main lui permettait de savoir quelles bosses s'alignaient ou non avec les creux correspondants. C'était une approche intuitive, une pratique formellement proscrite par les enseignants à l'Institut

royal de nanotechnologie mais fort répandue chez ces vilains garçons si adroits de leurs doigts qui étaient les collègues d'Hackworth.

« D'accord, dit enfin Cotton, je vois le problème. » Sa main se relaxa. Sur le médiatron, le sous-assemblage dérivait à l'écart du groupe principal, entraîné par son inertie, puis il ralentit, s'arrêta et se mit à revenir vers lui, attiré par d'infimes forces de Van der Waals. La main droite de Cotton reposait sur un petit clavinote ; il pressa une touche qui gela la simulation puis, remarqua avec approbation Hackworth, il agrippa l'ensemble du clavier durant plusieurs secondes, le temps de composer un message. Dans le même temps, il avait retiré du gant sa main gauche pour pouvoir ôter l'appareil de sa tête ; tampons et courroies laissaient des marques nettes à la racine des cheveux.

« C'est le maquillage intelligent ? demanda Hackworth en indiquant l'écran.

— Prochaine étape. La commande à distance.

— De quelle manière ? Par *irvu* ? » Il fallait entendre l'Interface de Reconnaissance vocale universelle.

« Une variante spécialisée, du moins, oui, monsieur », confirma Cotton. Puis, baissant la voix : « On dit qu'ils envisageaient un maquillage équipé de nanorécepteurs pour évaluer la réponse épidermique, le pouls, la respiration et ainsi de suite, afin de réagir à l'état émotionnel du porteur. Ai-je besoin d'ajouter que ce problème cosmétique superficiel fut le prétexte pour les entraîner vers les eaux troubles et profondes du débat philosophique...

— Quoi ? la philosophie du maquillage ! ?

— Réfléchissez-y, monsieur Hackworth – la fonction du maquillage est-elle de réagir à nos émotions... ou bien précisément le contraire ?

— J'avoue que ces eaux me passent déjà au-dessus de la tête...

— J'imagine que vous voulez en savoir plus sur l'alimentation de Runcible », dit Cotton, utilisant le nom de code du *Manuel illustré*. Cotton n'avait aucune idée de ce que pouvait être Runcible, hormis le fait que son alimentation devait avoir une autonomie relativement importante.

« Oui.

— Les modifications que vous aviez demandées sont effectuées. J'ai effectué les tests que vous aviez spécifiés, plus quelques autres dont j'ai eu l'idée – l'ensemble est consigné ici, dans ces documents. » Cotton empoigna la lourde poignée de laiton du tiroir de son bureau, et marqua une pause d'une fraction de seconde, le temps de laisser agir la logique intégrée de reconnaissance d'empreintes digitales. Le tiroir se déverrouilla et Cotton l'ouvrit, révélant le sempiternel fourbi d'un tiroir de bureau, y compris plusieurs feuilles de papiers – des blanches, des imprimées, des griffonnées, une dernière enfin qui était vierge, à l'exception du mot RUNCIBLE inscrit en haut, dans la stricte calligraphie de Cotton. Cotton la sortit et s'adressa à elle : « Transfert de tous les privilèges de Demetrius James Cotton à M. Hackworth.

— John Percival Hackworth récipiendaire, dit Hackworth en saisissant la feuille. Merci, monsieur Cotton.

— À votre service, monsieur.

— Page de couverture », dit Hackworth à la feuille, et bientôt il vit des images et du texte imprimé, et les images s'animèrent – montrant schématiquement le cycle d'un système à phase-machine.

« Si je ne suis pas trop indiscret, allez-vous bientôt compiler Runcible ?

— Aujourd'hui, sans doute, dit Hackworth.

— N'hésitez pas à m'informer du moindre pépin. » La remarque était de pure forme.

« Merci, Demetrius, répondit Hackworth. Pliage lettre », dit-il à la feuille de papier qui se referma docilement en trois plis réguliers. Hackworth la glissa dans la poche de devant de son veston et quitta Merkle Hall.

Particularités de la situation domestique de Nell & Harv ; Harv revient avec un prodige

Chaque fois que les habits de Nell devenaient trop petits pour elle, Harv les balançait par la trappe de décompe, puis il demandait au MC d'en faire des neufs. Parfois, si Tequila devait emmener Nell à un endroit où elles pouvaient retrouver d'autres mamans avec leurs petites filles, elle faisait confectionner par le MC une robe spéciale, avec dentelles et rubans, pour que les autres mamans voient bien à quel point Nell était gâtée et à quel point Tequila l'aimait. Les enfants s'asseyaient devant le médiatron pour regarder un passif, et les mamans s'installaient à côté, et des fois elles parlaient et des fois elles regardaient le médiatron. Nell les écoutait, surtout quand c'était Tequila qui parlait, mais elle ne comprenait pas vraiment tous les mots.

Elle savait (parce que Tequila le répétait souvent) que, quand Tequila était devenue enceinte de Nell, elle utilisait un truc appelé Libératoire – une minuscule bestiole logée dans votre ventre, qui attrapait les œufs pour les manger. Les Victoriens n'y croyaient pas, mais on pouvait s'en procurer auprès des Chinois et des Hindoustanis qui, bien sûr, n'avaient pas autant de scrupules. On ne savait jamais quand elles finissaient par être trop usées pour travailler encore, et c'est comme ça que Tequila s'était retrouvée avec Nell. Une des femmes disait qu'on pouvait acheter un modèle spécial de Libératoire capable d'entrer à l'intérieur pour manger un fœtus. Nell ignorait ce qu'était un fœtus, mais toutes les femmes savaient apparemment de quoi il retournait et, d'après elles, c'était bien là le genre de truc que seuls des Chinois ou des Hindoustanis pouvaient inventer. Tequila avait répondu qu'elle était parfaitement au courant mais qu'elle ne voulait pas utiliser ce genre de Libératoire, parce qu'elle avait peur que ce soit un truc dégueulasse.

Des fois, Tequila rapportait de son travail des bouts de vrai tissu, parce que, disait-elle, ça ne risquait pas de manquer aux riches Victoriens pour qui elle travaillait. Jamais elle ne laissait

Nell jouer avec, de sorte que Nell ne voyait pas la différence entre le vrai tissu et celui qui sortait du MC.

Harv eut tôt fait d'en trouver un morceau. Les Territoires concédés, où ils habitaient, avaient leur propre plage, où Harv et ses amis aimaient, tôt le matin, fureter en quête d'objets qui avaient dérivé depuis Shanghai, ou que les Vickys de la clave de la Nouvelle-Atlantis avaient jetés aux toilettes. Ce qu'ils cherchaient en vérité, c'étaient ces fragments élastiques de Nanobar. Parfois, le Nanobar revêtait la forme de préservatifs, parfois, ils le trouvaient en plus larges feuilles, celles qu'on utilisait pour envelopper les affaires et les protéger des déprédations des mites. Dans l'un ou l'autre cas, on pouvait le récupérer et le revendre à certaines personnes qui savaient le nettoyer et le recoller ensemble pour en faire des imperméables ou d'autres objets.

Harv avait discrètement glissé un bout de tissu dans sa chaussure avant de s'en retourner chez lui en clopinant, sans rien dire à personne. Cette nuit-là, étendue sur son matelas rouge, Nell eut le sommeil troublé par de vagues rêves d'étranges lumières et finit par s'éveiller pour découvrir un monstre bleu dans sa chambre : c'était Harv, caché sous sa couverture avec une lampe, qui bidouillait quelque chose. Elle descendit très doucement du lit, pour ne pas déranger Dinosaure, Canard, Peter et Pourpre et, glissant la tête sous la couverture, elle découvrit Harv, sa petite lampe-torche coincée dans la bouche, en train de s'affairer avec deux cure-dents.

« Harv ? T'es en train de bidouiller une mite ?

— Mais non, idiote. » La voix d'Harv était assourdie, et il devait marmonner tout en gardant serrée dans sa bouche la petite lampe-bouton. « Les mites, c'est vachement plus petit. Tiens, regarde plutôt ! »

Elle s'approcha encore en rampant, tout autant attirée par la chaleur de l'abri que par la curiosité, et elle découvrit une petite chose inerte, tachée de brun, de quelques centimètres de côté, aux contours duveteux, reposant entre les chevilles croisées de son frère.

« C'est quoi ?

— C'est magique. Regarde ça. » Et trifouillant avec son cure-dents, il en détacha quelque chose.

« Oh ! y a un fil qui en sort ! s'exclama Nell.

— Chut ! » Harv accrocha l'extrémité du fil sous l'ongle de son pouce, puis il tira. Il paraissait court, mais il s'allongea à mesure, et la partie duveteuse du morceau d'étoffe se dégonfla à toute vitesse, et puis le fil se détacha complètement. Il éleva le cocon pour mieux l'inspecter, puis le laissa retomber sur une pile d'autres, identiques.

« Y en a long comment, dedans ? demanda sa sœur.

— Nell ! » Harv s'était tourné vers elle, de sorte que sa torche l'illuminait, et que sa voix jaillissait d'autour de la lumière comme une Épiphanie. « Tu te goures. C'est pas un truc avec des fils dedans, ce sont les fils eux-mêmes. Des fils enroulés et superposés. Si tu les tirais tous, il resterait plus rien.

— C'est les mites qui ont fait ça ?

— Vu le mode d'élaboration – c'est tellement numérique – tous ces fils alternés avec régularité, et puis ceux-là, qui repassent au-dessus et au-dessous de tous les autres... » Harv se tut un moment, l'esprit surchargé par l'audace inhumaine de la chose, par l'analogie des cadres de référence. « C'est sûrement les mites, Nell, obligé. Je vois pas quoi d'autre pourrait réaliser un truc pareil. »

Mesures de sécurité adoptées par Atlantis/Shanghai

Atlantis/Shanghai occupait les quatre-vingt-dix pour cent les plus élevés du territoire de New Chusan – un plateau intérieur situé à quinze cents mètres environ au-dessus du niveau de la mer, où l'air était plus frais et moins pollué. Une partie de la zone était délimitée par une adorable clôture en fer forgé, mais la véritable frontière était défendue par un dispositif baptisé rideau de ronces à chien – en fait, un essaim d'aérostats quasiment autonomes.

Le terme aérostat désignait tout appareil qui flottait dans les airs. Cela n'avait rien de difficile à mettre en œuvre de nos jours. La nanotechnologie fournissait des matériaux plus robustes. Les ordinateurs étaient infinitésimaux. Les alimentations bien plus puissantes. Il était presque difficile de *ne pas* fabriquer d'objets plus légers que l'air. Des produits aussi simples que les matériaux d'emballage – constituant essentiel des détritus – avaient tendance à flotter partout comme s'ils ne pesaient rien, et les pilotes de ligne, lorsqu'ils croisaient à dix mille mètres d'altitude, avaient fini par s'habituer à voir les sacs d'épicerie abandonnés filer devant leur pare-brise – et s'introduire dans les réacteurs. Vue depuis l'orbite basse, la haute atmosphère donnait l'impression d'être recouverte de pellicules. Le Protocole exigeait que tout objet manufacturé soit plus lourd que nécessaire pour qu'il puisse retomber et soit biodégradable par les ultraviolets. Mais certains enfreignaient le Protocole.

Étant donné la facilité d'élaborer des objets flottant dans les airs, il n'était guère sorcier d'y ajouter une turbine de propulsion. Il suffisait d'une ou plusieurs hélices, montées dans un conduit tubulaire traversant le corps de l'aérostat, qui aspiraient l'air d'un côté et le chassaient de l'autre, pour engendrer une poussée. Un appareil équipé de plusieurs tuyères orientées selon trois axes pouvait rester au point fixe ou au contraire naviguer dans l'espace.

Chaque aérostat du rideau de ronces avait la forme d'une gousse profilée en goutte d'eau et lisse comme un miroir, tout juste assez large, dans son plus grand diamètre, pour contenir une balle de ping-pong. Ces gousses étaient programmées pour rester en suspension dans les airs, selon une trame hexagonale d'une dizaine de centimètres d'arête à proximité du sol (assez proches pour arrêter un chien, mais pas un chat, d'où ce nom de *ronces chien),* et s'écartant progressivement avec la hauteur. C'est ainsi qu'un dôme hémisphérique délimitait le sacro-saint espace aérien de la clave de la Nouvelle-Atlantis. Quand le vent soufflait, les gousses virevoltaient comme autant de girouettes, et la résille se déformait légèrement au gré de leurs oscillations ; mais bientôt toutes finissaient par reprendre leur place, remontant les courants tels des vairons, propulsés par leurs

minuscules turbines. Les turbs émettaient un imperceptible sifflement aigu, comme une lame de rasoir vrillant l'air, mais multiplié par la quantité de gousses audibles, cela engendrait un fond sonore pas franchement agréable.

À trop lutter contre le vent, une gousse voyait sa batterie s'épuiser. Elle se dirigeait alors vers une de ses voisines pour aller la titiller. Toutes deux s'accouplaient dans les airs comme deux libellules, ce qui permettait à la plus faible de se régénérer. Le système comprenait en outre des aérostats de plus grande taille baptisés auto-nourrices, qui croisaient en permanence tout au long du réseau pour réapprovisionner un certain nombre de gousses, sélectionnées au hasard, et ces gousses redistribuaient ensuite l'énergie à leurs voisines. Si l'une d'elles estimait avoir un problème mécanique, elle envoyait un message et une gousse neuve sortait aussitôt des ateliers de la Sécurité royale, sous la source Victoria, pour la relever afin qu'elle puisse rentrer au bercail se faire décompiler.

Comme avaient pu le découvrir quantité de gamins de huit ans, il était impossible d'escalader le rideau de ronces à chien car les gousses n'avaient pas une poussée suffisante pour supporter le moindre poids ; votre pied réussissait simplement à écraser la première. Celle-ci essayait alors de se dégager mais, si elle était embourbée ou si ses turbines s'enrayaient, une autre venait prendre sa place. De la même raison, on pouvait toujours essayer d'ôter du rideau une gousse et l'emporter. Quand il était gosse, Hackworth avait réalisé cet exploit et pu constater que plus la gousse s'éloignait de sa place assignée, plus elle se mettait à chauffer, tout en l'informant poliment, sur un ton sec et martial, qu'il ferait mieux de la relâcher au risque d'encourir un certain nombre de conséquences vaguement ébauchées. Mais, aujourd'hui, vous pouviez en piquer une ou deux si ça vous chantait : une autre venait simplement les remplacer : une fois qu'elles s'apercevaient qu'elles avaient quitté la grille, les gousses s'auto-neutralisaient instantanément pour se transformer en inoffensifs souvenirs.

Cette approche conviviale ne signifiait pas pour autant que les tentatives d'effraction restaient ignorées, ou que l'on approuvait de telles activités. Vous pouviez à tout moment

franchir la grille en écartant les gousses sur votre passage – *sauf* si la Sécurité royale leur avait dit de vous électrocuter ou de vous réduire en bouillie. Si tel était le cas, elles vous avertissaient poliment avant d'intervenir. Toutefois, même en simple veille, les aérostats écoutaient et observaient, de sorte que rien ni personne ne pouvait franchir le barrage sans devenir une célébrité médiatique instantanée et provoquer le déferlement de centaines de fans en uniformes venu du Commandement royal interarmes.

Sauf si l'envahisseur était microscopique. C'était la principale menace de nos jours. Un exemple entre mille : la Mort rouge, alias l'*Express de sept minutes*, une minuscule capsule aérodynamique qui explosait à l'impact en libérant un millier d'éléments corpusculaires, vulgairement baptisés emporte-pièces, dans la circulation sanguine de la victime. Il fallait sept minutes environ pour que se renouvelle l'ensemble du volume sanguin d'un individu moyen, de sorte qu'à l'issue de cet intervalle les emporte-pièces étaient également répartis dans les membres et les organes de la victime.

Un emporte-pièce avait la forme d'un cachet d'aspirine, mais avec des faces légèrement bombées pour mieux supporter la pression ambiante ; car, à l'instar de la plupart des engins nanotechnologiques, il était pour l'essentiel empli de vide. On y trouvait deux turbines centrifuges, montées sur le même axe mais tournant en sens inverse pour annuler l'effet gyroscopique. Le déclenchement s'effectuait de plusieurs façons ; la plus primitive était une simple bombe à retardement de sept minutes.

La détonation dissolvait les liens maintenant les hélices centrifuges, de sorte que des milliers de microscopiques engins balistiques s'échappaient soudain, transperçant sans difficulté la mince coque protectrice. Chaque balisticule déclenchait une onde de choc, qui provoquait étonnamment peu de dégâts au début : engendrant des perturbations linéaires limitées, arrachant un fragment d'os. Mais bientôt, elles ralentissaient pour repasser sous la vitesse du son, et c'est là que l'accumulation des ondes de choc provoquait un bang sonique. Dès lors, tous les dégâts se produisaient simultanément. Selon

la vitesse initiale de l'hélice centrifuge, ceux-ci pouvaient intervenir au-delà d'un rayon plus ou moins grand du point de détonation ; tout ce qui se trouvait plus près demeurait intact, mais tout ce qui se trouvait à proximité était réduit en bouillie ; d'où le terme d'*emporte-pièce*. Un grand bruit se faisait entendre, analogue à un claquement de fouet, au moment où plusieurs fragments transperçaient la peau de la victime et repassaient sous la barrière de la vitesse du son dans l'air. Les témoins surpris n'avaient que le temps de se retourner pour voir le malheureux virer au rose vif. Des croissants rouge-sang apparaissaient alors sur tout le corps, marquant l'intersection géométrique de l'enveloppe de l'explosion avec la peau ; autant d'indices pour les médecins légistes leur permettant d'identifier le type d'emporte-pièce utilisé, par comparaison des marques avec la carte de référence qu'ils gardaient en poche. La victime n'était plus à ce moment qu'un gros sac de chair sanguinolente indifférenciée ; inutile de préciser qu'elle n'y survivait pas.

Une telle invention ne pouvait que susciter des inquiétudes : le Phyle A ne pourrait-il subrepticement introduire quelques millions de charges mortelles dans le corps des membres du Phyle B et marquer une avancée technologique définitive vers la concrétisation du rêve antique et banal de réduire instantanément en bouillie une société entière ? On avait assisté à quelques tentatives en ce sens, on avait dû organiser quelques obsèques de masse, mais pas tant que ça. Ces engins étaient délicats à contrôler. Lorsqu'un individu en ingurgitait un, il pouvait aussi bien se loger dans le corps que passer dans la chaîne alimentaire et se trouver recyclé dans le corps d'un être aimé. Mais le problème le plus grave demeurait le système immunitaire de l'hôte, qui provoquait un bouleversement histologique suffisant pour abattre la victime présumée.

Ce qui agissait dans un corps pouvait agir ailleurs, raison pour laquelle les phyles avaient désormais leur propre système immunitaire. Le paradigme du bouclier inexpugnable ne fonctionnait plus à l'échelle nanoscopique ; on pouvait toujours se frayer un passage. C'est pourquoi toute clave bien défendue s'entourait d'une zone d'interdiction aérienne infestée d'immunocules – de microscopiques aérostats conçus pour

traquer et détruire les intrus. Dans le cas d'Atlantis/Shanghai, l'épaisseur de cette zone ne descendait jamais sous les vingt kilomètres. Sa frange intérieure était une ceinture verte qui s'étendait de part et d'autre de la haie de ronces à chien, et sa frange extérieure s'appelait les Territoires concédés.

Le temps y était toujours brumeux, à cause de tous les immunocules en suspension dans l'air qui formaient des germes de condensation de la vapeur d'eau. Il suffisait de fixer attentivement le brouillard, en louchant un peu, pour découvrir qu'il étincelait, piqueté par l'éclat d'une myriade de minuscules projecteurs : les faisceaux lidar des immunocules qui balayaient l'espace. Le lidar était analogue au radar, sauf qu'il fonctionnait dans une gamme d'ondes plus courtes, détectables par l'œil humain. Ce scintillement de lumières impalpables marquait la trajectoire des minuscules flottes de guerre qui se traquaient implacablement dans le brouillard, s'affrontant tels des sous-marins et des destroyers dans les eaux noires de l'Atlantique Nord.

Nell note un détail étrange ; Harv explique tout

Un beau matin, en regardant par la fenêtre, Nell vit que le monde était comme passé à la mine de plomb. Voitures, vélocipèdes, quadrupèdes, jusqu'aux moto-patineurs : tous laissaient derrière eux un sillage de tourbillons noirs qui s'élevaient dans l'air.

Harv venait de rentrer d'une escapade nocturne. Nell hurla en le voyant : il ressemblait à un spectre noir comme le charbon, avec deux excroissances monstrueuses sur le visage. Il ôta son masque filtrant, révélant en dessous une peau d'un rose grisâtre. Il lui sourit de toutes ses dents blanches, puis se força à expectorer. Méthodiquement, pour chasser les entrelacs glaireux nichés au fond de ses alvéoles pulmonaires et les projeter dans la cuvette des toilettes. Il s'arrêtait de temps à

autre pour reprendre son souffle, et l'on entendait alors un faible sifflement issu du fond de sa gorge.

Harv ne fournit aucune explication mais continua de vaquer à ses affaires. Il dévissa les excroissances de son masque pour en extraire deux réceptacles noirs qui soulevèrent de petites tempêtes de suie quand il les jeta par terre. Il les remplaça par deux autres, blancs, sortis d'un emballage en Nanobar, mais à la fin de la manipulation, ils étaient déjà maculés par ses doigts noircis – les volutes de ses empreintes étaient parfaitement visibles. Il éleva l'emballage en Nanobar à la lumière pour l'examiner quelques instants.

« Protocole ancien », dit-il d'une voix rauque avant de le lancer dans la poubelle.

Puis il approcha le masque du visage de Nell, passa les sangles derrière sa tête, les serra. Les longs cheveux de la petite fille s'étaient pris dans les boucles, ça la tirait, mais ses objections furent assourdies par le masque. Elle devait à présent forcer légèrement pour respirer. Le masque pressait contre son visage lorsqu'elle inhalait et chuintait quand elle expirait.

« Garde-le, lui dit son frère. Ça te protégera du toner.

— C'est quoi, le toner ? » marmonna-t-elle. Sa voix n'arrivait pas à passer, mais Harv avait deviné la question en lisant dans ses yeux.

« Des mites, expliqua-t-il. En tout cas, c'est ce qu'ils racontent au Cirque à Puces. » Il ramassa l'une des masses noires extraites du masque et lui donna une pichenette. Une nuée de cendres s'en échappa, telle une goutte d'encre lâchée dans un verre, qui reste en suspension sans monter ni descendre. On y voyait étinceler une poussière lumineuse, comme de la poudre magique. « Tu vois, c'est plein de mites. C'est avec les étincelles qu'elles dialoguent, expliqua Harv. Il y en a dans l'air, dans l'eau, la nourriture, partout. Et elles sont en théorie soumises à des règles, appelées protocoles. Et il y a un protocole très ancien qui dit qu'elles ne doivent pas abîmer les poumons. Elles sont censées se diviser en fragments inoffensifs si jamais on en respire. » Parvenu à ce point, Harv marqua une pause théâtrale, se forçant à cracher une nouvelle glaire noire d'ébène, que Nell imagina truffée de fragments de mites

inoffensifs. « Mais il se trouve que certains enfreignent ces règles. Ne se conforment pas aux protocoles. Et je suppose que lorsqu'on a trop de mites qui se fragmentent dans les poumons, tous ces millions de fragments ne sont peut-être plus si inoffensifs que ça. Toujours est-il que les gars du Cirque aux Puces disent que, parfois, les mites se battent entre elles. Imagine par exemple qu'un type à Shanghai invente une mite qui ne suive pas le protocole, qu'il en fasse fabriquer tout un stock par son matri-compilateur et qu'il les expédie sur la rive opposée, vers la clave de la Nouvelle-Atlantis, pour aller espionner les Vickys, voire pour leur faire du mal. Aussitôt, un Vicky – un des gars de l'Application du Protocole – va inventer une autre mite chargée de traquer et tuer la première : et voilà, c'est la guerre. Eh bien, c'est ce qui se passe aujourd'hui, Nell. Des mites qui se battent entre elles. Cette poussière – on l'appelle le toner – c'est en fait les cadavres de toutes ces mites.

— Quand est-ce que la guerre sera finie ? » demanda Nell, mais Harv ne l'entendit pas, car il venait d'être pris d'une nouvelle quinte de toux.

Finalement, il se releva et s'enroula autour du visage une bande de Nanobar blanc. L'emplacement devant sa bouche se mit aussitôt à virer au gris. Il éjecta les cartouches vides de son antimite et le rechargea avec des neuves. L'appareil ressemblait à un pistolet, mais il aspirait l'air au lieu de tirer des projectiles. On le chargeait de cartouches cylindriques garnies de papier accordéon. Sitôt mis en route, on l'entendait aspirer l'air et (fallait-il espérer) les mites à travers le papier. Les mites restaient collées dessus. « Bon, faut que j'y aille », dit-il en pressant une ou deux fois la détente du pistolet. « On sait jamais ce qu'on peut trouver. » Et il se dirigea vers la porte, laissant sur le sol de noires empreintes de toner, bientôt dissipées par le courant d'air soulevé par son passage, comme s'il n'avait jamais été là.

Hackworth compile le Manuel illustré d'éducation pour Jeunes Filles *; spécificités de la technologie sous-jacente*

La Commande était une bâtisse victorienne au sommet d'une colline, long bâtiment boursouflé d'ailes, de tourelles, d'atriums et de venteuses vérandas. Hackworth n'avait pas un grade suffisant pour mériter une tourelle ou un balcon, mais il bénéficiait malgré tout d'une vue agréable sur un jardin de buis et de gardénias. Bien qu'invisible lorsqu'il était installé à son bureau, il pouvait toujours le sentir, surtout quand la brise venait de la mer.

Runcible était posé sur le plan de travail, sous la forme d'une pile de papiers, presque tous signés JOHN PERCIVAL HACKWORTH. Il déplia le document fourni par Cotton qui continuait de dérouler sa petite animation industrielle. Cotton avait manifestement pris son pied. Même si l'on n'avait jamais viré personne pour usage excessif de réalisme photographique, Hackworth avait décidé de puiser sa signature stylistique personnelle dans les formulaires de dépôt de brevet du dix-neuvième siècle : dessins au trait, en noir et blanc, ombrés à l'aide de hachures presque microscopiques, et textes aux polices de caractères démodées, aux contours légèrement irréguliers. Cela fascinait les clients – ils voulaient toujours agrandir les diagrammes sur les médiatrons du salon. Cotton avait pris le coup. Il avait dessiné son diagramme dans un style analogue, et c'est pourquoi sa batterie nanotechnologique haletait sur la page, telle la vue en coupe du train réducteur de quelque cuirassé edwardien.

Hackworth posa le document de Cotton sur le dessus de la pile, qu'il taqua plusieurs fois sur son bureau pour essayer, manie superstitieuse, de lui donner un semblant d'ordre. Puis il l'emporta vers un angle de la pièce, près de la fenêtre, où trônait un nouveau meuble, récemment amené par le porteur : un classeur en merisier monté sur des roulettes en cuivre. Il lui arrivait à la taille. Le dessus était équipé d'un mécanisme de laiton poli – un lecteur de documents automatique muni d'un

plateau amovible. Un portillon à l'arrière trahissait la présence d'une prise d'Alim d'un centimètre de section, typique du matériel domestique mais étonnamment faible pour de l'industrie lourde, surtout si l'on songeait que ce meuble contenait l'un des ordinateurs les plus puissants existant au monde – cinq centimètres cubes de logique à barrettes originaire de la Commande. Il consommait aux alentours de cent kilowatts, fournis par la partie supraconductrice de l'Alim. Une telle puissance devait être dissipée, pour éviter que l'ordinateur ne soit réduit en cendres en même temps que la majeure partie du bâtiment. Se débarrasser de cette énergie avait été un défi bien plus grand pour les ingénieurs que la logique à barrettes proprement dite. La dernière version du protocole de l'Alim avait intégré une solution : un dispositif annexe pouvait désormais en extraire de la glace, par fragments microscopiques, et restituer de l'eau chaude en échange.

Hackworth posa la pile de documents sur le plateau d'alimentation qui surmontait la machine, puis il ordonna à celle-ci de compiler Runcible. Il y eut un bruit de jeu de cartes qu'on bat : c'était le lecteur qui saisissait par le coin chacune des pages, le temps d'en extraire le contenu. Le cordon souple de l'Alim, qui courait du mur jusqu'au classeur, se mit à tressauter et se raidir orgasmiquement, au rythme des entrailles de l'ordinateur aspirant de phénoménales rafales de glace hypersonique et recrachant de l'eau chaude. Une ramette de papier tout neuf apparut dans le plateau de sortie du classeur.

Sur la première feuille du document, on pouvait lire :

« RUNCIBLE, VERSION 1.0 – CARACTÉRISTIQUES COMPILÉES »

La seule autre chose qui soit visible était une illustration du produit fini, exécutée avec ce rendu de simili-gravure qui était la signature d'Hackworth. L'objet ressemblait tout à fait à un livre.

Tout en descendant le vaste escalier hélicoïdal pour gagner la plus vaste et la plus centrale des cours intérieures de la Commande, Hackworth repensait au crime imminent qu'il allait commettre. Il était largement trop tard désormais pour faire machine arrière. Cela l'énervait d'avoir inconsciemment pris sa décision plusieurs mois auparavant, sans avoir songé à marquer le coup.

Même si la Commande était plus un atelier de conception que de fabrication, elle disposait de ses propres matri-compilateurs, dont deux d'assez bonne taille – cent mètres cubes. Hackworth avait réservé un modèle de bureau, de volume plus modeste : cent litres. L'usage de ces compilateurs était réglementé, aussi s'identifia-t-il d'abord, avec son projet. La machine daigna alors accepter le document. Hackworth dit au matri-compilateur de commencer sans plus tarder, tout en surveillant l'opération derrière la paroi transparente de diamant massif ouvrant sur l'environnement eutactique.

L'univers était une accumulation de désordre, où les seuls éléments intéressants étaient les anomalies organisées. Hackworth avait un jour emmené sa famille canoter sur un étang dans le parc : les extrémités des rames jaunes engendraient des tourbillons serrés, et Fiona, qui avait appris toute seule la physique des liquides à force d'expérimentations telles que renverser des verres ou barboter dans son bain, exigea une explication sur l'origine de ces trous dans l'eau. Penchée par-dessus le plat-bord, Gwendolyn la maintenant par la ceinture de sa robe, elle voulut tâter ces fameux tourbillons, désireuse de les comprendre. Le reste de l'étang, banale étendue liquide sans ordre particulier, était sans intérêt.

Nous ignorons les ténèbres de l'espace pour ne prêter attention qu'aux étoiles, surtout lorsqu'elles paraissent s'ordonner en constellations. « Gratuit comme l'air qu'on respire », dit-on souvent, mais Hackworth savait que chaque souffle d'air inspiré par Fiona, étendue la nuit sur son petit lit rouge, petite lueur argentée sous la lune, était un bien précieux utilisé par son organisme pour fabriquer de la peau, des cheveux et des os. L'air devenait Fiona et méritait – sans l'exiger – de l'amour. Ordonner la matière était l'unique mission de la Vie, qu'il s'agisse d'un amas de molécules s'auto-répliquant dans l'océan primordial, ou d'un métier à vapeur anglais transformant des fibres en étoffe, ou de Fiona dans son lit et transformant l'air en Fiona.

Une feuille de papier mesurait environ cent mille nanomètres d'épaisseur ; trois cents millions d'atomes pouvaient tenir dans cet intervalle. Le papier intelligent était

formé d'un réseau d'ordinateurs infinitésimaux placés en sandwich entre deux médiatrons. Un médiatron était un objet capable de changer de couleur par endroits ; les deux occupaient les deux tiers de l'épaisseur de la feuille, laissant un intervalle assez large pour accueillir des structures d'une épaisseur de cent mille atomes.

Air et lumière pouvant aisément pénétrer jusque-là, ces mécanismes étaient logés à l'intérieur de vacuoles – des coquilles de buckminsterfullerène[2] où l'on avait fait le vide, recouvertes d'une couche réfléchissante d'aluminium, pour leur éviter d'imploser en série chaque fois que la page était exposée au soleil. L'intérieur des balles de fullerène constituait en définitive un milieu assez similaire à un environnement eutactique. C'est là que résidait la logique à barrettes qui donnait au papier son intelligence. Chacun de ces ordinateurs sphériques était relié en diagonale à ses quatre voisins par une succession de bras de poussée flexibles glissant à l'intérieur d'un tube souple de fullerène dans lequel on avait fait le vide : l'ensemble de la page constituait ainsi un ordinateur parallèle construit sur le modèle des antiques mémoires à tores de ferrite et formé de près d'un milliard de processeurs séparés. Pris isolément, tous ces processeurs n'étaient ni particulièrement puissants ni particulièrement rapides, et ils étaient si sensibles aux éléments extérieurs que, en temps normal, seule une infime fraction d'entre eux travaillait, mais nonobstant ces limitations, le papier intelligent constituait un fabuleux ordinateur graphique.

Et pourtant, songeait Hackworth, ce n'était rien en comparaison de Runcible, dont les pages étaient encore plus épaisses et bourrées de machinerie calculatrice, dont chaque feuille se repliait quatre fois de suite en une signature de seize feuillets, pour former trente-deux cahiers réunis par un dos qui servait non seulement de reliure, mais tenait lieu d'énorme système de commutation et de base de données gigantesque.

---

[2] Également appelée *footballène*, cette molécule sphérique de carbone cristallin, de formule C_{60}, a été ainsi baptisée par analogie avec les dômes géodésiques formés d'un lacis de tubes d'acier triangulés, créés par l'ingénieur américain Richard Buckminster Fuller. (*N.d.T.*)

Conçu pour être robuste, il lui fallait toutefois naître dans la matrice eutactique, une chambre à vide aux parois de diamant massif contenant un primo-compilateur de matière. Le diamant était dopé avec un élément qui ne laissait passer que la lumière rouge ; le génie chimique bien compris interdisait toute liaison moléculaire assez ténue pour être brisée par des pilotons aussi paresseux que les rouges, véritables cancres du spectre visible. D'où la possibilité, ultime sécurité, de veiller sur la croissance de son prototype derrière cette fenêtre. Si votre code était bogué, votre projet trop ambitieux, vous pouviez toujours l'interrompre via l'expédient ridiculement anti-technologique d'une simple coupure de l'Alim.

Hackworth n'était pas inquiet, mais il surveilla néanmoins les phases initiales de la croissance, simplement parce que c'était toujours intéressant. Ça commençait par une chambre vide, un hémisphère de diamant, baigné d'une pâle lueur rougeoyante. Au milieu de la dalle centrale, on distinguait la section transversale d'une Alim de huit centimètres, un tube à vide axial entouré d'une collection de tubes plus petits, abritant chacun une batterie de tapis roulants microscopiques chargés d'acheminer les éléments constitutifs nanotechnologiques – les atomes, isolés ou par paquets, reliés en modules maniables.

Le compilateur de matière était une machine disposée à l'embouchure de l'Alim, qui, en conformité avec un programme, saisissait une par une les molécules sur les tapis roulants et les assemblait pour constituer des structures plus complexes.

Hackworth était le programmeur. Runcible était le programme. Il était constitué d'une quantité de sous-routines, dont chacun reposait encore sur une feuille de papier séparée, quelques minutes plus tôt, avant que le puissant ordinateur du bureau d'Hackworth ne les compile en un seul programme complet, écrit dans un langage seulement compréhensible du matri-compilateur.

Une brume transparente se coagula devant la buse de l'Alim, telle de la moisissure sur une fraise avancée. La brume s'épaissit, se mit à adopter une forme, certaines parties en saillie par rapport à d'autres. Elle s'étala sur le plancher en s'écartant de l'Alim, jusqu'à remplir entièrement son empreinte : un quart

de cercle de douze centimètres de rayon. Hackworth poursuivit son observation jusqu'à ce qu'il ait la certitude d'avoir vu en émerger la partie supérieure du livre.

Il y avait dans l'angle du labo la version évoluée d'un photocopieur, capable d'exploiter n'importe quelle forme d'information enregistrée pour la transmuter en quelque chose d'autre. Cette machine pouvait même détruire un élément d'information, puis vous fournir une attestation de sa destruction, ce qui était toujours utile dans le milieu relativement paranoïaque qu'était la Commande. Hackworth lui fournit le document contenant le code compilé de Runcible et en ordonna la destruction. Preuves à l'appui.

Quand tout fut terminé, Hackworth repressurisa le dôme et souleva le couvercle de diamant rouge. Le livre achevé trônait au sommet du système qui l'avait extrudé, lequel se transforma en une masse informe sitôt entré en contact avec l'air. Hackworth saisit le livre de la main droite, l'extrudeur de la gauche et jeta ce dernier dans une poubelle.

Il boucla le livre dans un tiroir du bureau, prit son haut-de-forme, ses gants, sa canne, enfourcha son marcheur et descendit emprunter la Chaussée. Direction : Shanghai.

Petit aperçu de l'existence de Nell & Harv ; les Territoires concédés ; Tequila

La Chine se trouvait juste sur la rive opposée : on pouvait l'apercevoir quand on descendait à la plage. La ville qu'on distinguait, avec ses gratte-ciel, s'appelait Pudong. Shanghai était derrière. Harv s'y rendait parfois avec ses amis. Il racontait qu'elle était plus grande que tout ce qu'on pouvait imaginer, qu'elle était vieille et sale, et pleine de trucs et de gens étranges.

Ils vivaient dans les TC, ce qui, d'après Harv, était l'abréviation de Territoires concédés. Nell connaissait déjà les médiaglyphes correspondants. Harv lui avait également

enseigné le signe pour *Enchantement,* qui était le nom du Territoire où ils habitaient : il représentait une princesse munie d'un bâton qui nappait de poudre d'or les toits de maisons grises qui devenaient aussitôt jaunes et brillants à son contact. Pour Nell, les grains dorés devaient être des mites, mais Harv soutenait que les mites étaient trop petites pour être visibles, que le bâton était une baguette magique et la poudre celle qu'utilisent les fées. Quoi qu'il en soit, Harv l'avait forcée à se souvenir de ce médiaglyphe pour qu'elle puisse retrouver son chemin si jamais elle se perdait.

« Mais il vaudra quand même mieux que tu m'appelles, avait dit son frère, et je viendrai te chercher.

— Pourquoi ?

— Pas'qu'il y a plein de méchants là-bas, et que, de toute manière, tu devrais jamais aller te promener toute seule dans les TC.

— Quels méchants ? »

Harv parut décontenancé ; il poussa une série de soupirs, biaisa. « Tu te rappelles ce ractif où j'étais l'autre jour, avec plein de pirates qui ligotaient les petits enfants et les forçaient ensuite à avancer sur une planche ?

— Ouais.

— Eh bien, y a aussi des pirates dans les TC.

— Où ça ?

— Te fatigue pas à les chercher. Y sont invisibles. Ils ressemblent pas à des pirates, avec le bicorne, le sabre, tout ça. Ils ressemblent à des gens ordinaires. Mais c'est des pirates à l'intérieur, et ils aiment bien capturer les petits enfants et les ligoter.

— Et les faire avancer sur une planche ?

— Quelque chose d'approchant.

— Appelle la police !

— Je crois pas que la police serait d'un grand secours... Enfin, peut-être. »

La police était chinoise. Des Chinois qui venaient de Shanghai par la Chaussée. Nell avait eu l'occasion de les voir à l'œuvre de près, quand ils étaient entrés chez eux pour arrêter Rog, le petit copain de Maman. Rog n'était pas à la maison, il

n'y avait que Nell et Harv, alors Harv les avait fait entrer et asseoir dans le séjour, et il était allé leur chercher du thé. Harv leur avait dit quelques mots en dialecte de Shanghai, et ils avaient souri en lui ébouriffant les cheveux. Il avait dit à Nell d'aller dans sa chambre et de ne pas en sortir, mais Nell avait désobéi pour les épier. Il y avait trois policiers, deux en uniforme et un en civil, et ils étaient restés assis à regarder un truc au médiatron en fumant des cigarettes, jusqu'au retour de Rog. Ils s'étaient alors disputés avec lui et l'avaient embarqué, et il n'avait pas cessé de gueuler tout du long. Après ça, Rog n'était plus jamais revenu, et Tequila s'était mise à sortir avec Mark.

Contrairement à Rog, Mark avait un boulot. Il travaillait à la clave de la Nouvelle-Atlantis, comme laveur de carreaux dans les maisons des Vickys. Il rentrait tard en fin d'après-midi, crevé et crasseux, et filait dans leur salle de bains prendre une bonne douche. Des fois, il demandait à Nell de venir l'y rejoindre pour lui récurer le dos, parce qu'il n'arrivait pas tout à fait à atteindre un point juste au milieu. Des fois, il regardait ses cheveux et lui disait qu'elle aurait bien besoin d'un bain, alors elle ôtait ses vêtements et rentrait sous la douche avec lui et il l'aidait à se laver.

Un jour, elle demanda à Harv si Mark l'avait déjà lavé sous la douche. Ça vexa Harv qui se mit à lui poser tout un tas de questions. Plus tard, Harv en parla à Tequila, mais Tequila le disputa et l'envoya dans sa chambre avec la joue toute rouge et boursouflée. Puis Tequila parla à Mark. Ils s'engueulèrent dans le salon, et les coups résonnaient à travers les murs, tandis qu'Harv et Nell restaient blottis ensemble dans le lit du premier.

Cette nuit-là, Harv et Nell firent semblant de dormir, mais Nell entendit Harv se lever et se glisser hors de l'appartement. Elle ne le revit pas du reste de la nuit. Au matin, Mark se leva et partit au travail, puis Tequila se leva à son tour, se tartina de maquillage et partit travailler.

Nell resta seule toute la journée, à se demander si Mark allait lui redemander de prendre une douche avec lui ce soir-là. Elle se doutait, à la réaction de son frère, que ces douches étaient une mauvaise chose, et, quelque part, c'était chouette de le savoir, parce que ça expliquait pourquoi ça la gênait. Elle ne

savait pas trop comment empêcher Mark de la forcer à prendre la douche cet après-midi. Elle en parla à Dinosaure, Canard, Peter et Pourpre.

Ces quatre créatures étaient les seuls animaux qui avaient survécu au grand massacre perpétré l'année d'avant par Mac, un des petits copains de Maman qui, dans un accès de rage, avait été chercher dans la chambre de Nell toutes ses poupées et peluches pour les balancer dans le broyeur.

Quand Harv l'avait rouvert quelques heures plus tard, il avait découvert que tous les jouets s'étaient volatilisés, à l'exception de ces quatre-là. Il avait expliqué que le décomp' n'agissait que sur les objets qui étaient sortis du MC et rejetait tout ce qui avait été fabriqué « à la main » (un concept délicat à expliquer). Dinosaure, Canard, Peter et Pourpre étaient de vieux machins usés qui avaient été fabriqués « à la main ».

Quand Nell leur eut narré son histoire, Dinosaure, plein de bravoure, lui dit qu'elle devrait se battre contre Mark. Canard avait bien quelques idées, mais c'étaient des idées stupides, parce que Canard n'était qu'un petit bonhomme. Peter estimait qu'elle aurait intérêt à fuir. Pourpre lui conseilla de recourir à la magie et de saupoudrer Mark de poudre de fée ; une partie devait agir comme les mites utilisées (à en croire Harv) par les Vickys pour se protéger contre les indésirables.

Il restait dans la cuisine des restes de nourriture rapportée la veille par Tequila, y compris des baguettes avec des petits médiatrons encastrés à l'intérieur, comme ça, des médiaglyphes couraient dessus pendant que vous mangiez. Nell savait qu'elles devaient être remplies de mites pour créer ces médiaglyphes, alors, elle en prit une en guise de baguette magique.

Elle avait aussi un ballon argenté qu'Harv lui avait concocté dans le MC. Il s'était depuis entièrement dégonflé. Elle s'avisa qu'il pourrait lui faire un chouette bouclier, pareil à celui qu'elle avait vu sur le bras d'un chevalier dans l'un des ractifs de son frère. Elle alla s'asseoir sur son matelas dans l'angle de sa chambre, Dinosaure et Pourpre devant elle, Canard et Peter derrière, et, là, elle attendit, serrant bien fort sa baguette magique et son bouclier.

Mais Mark ne revint pas. Tequila rentra et se demanda où il était, mais elle ne parut pas se formaliser de son absence. Finalement, Harv arriva tard dans la soirée, alors que Nell était déjà couchée, et elle le vit dissimuler quelque chose sous son matelas. Le lendemain, Nell alla voir : c'étaient deux lourdes baguettes, longues d'une trentaine de centimètres, reliées par un court tronçon de chaîne, et l'objet était maculé d'une matière brun-rouge devenue collante et croûtée.

La fois suivante qu'elle vit Harv, ce dernier lui affirma que Mark ne reviendrait jamais, qu'il était un de ces pirates contre qui il l'avait mise en garde, et que si quiconque s'avisait de nouveau de lui faire la même chose, elle devrait s'enfuir, et crier très fort, et prévenir aussitôt Harv et ses amis. Nell était abasourdie ; jusqu'à cet instant, elle n'avait pas encore saisi à quel point les pirates pouvaient se montrer fourbes.

Hackworth rejoint Shanghai par la Chaussée ; ruminations

La Chaussée reliant New Chusan à la Zone économique de Pudong était la seule raison d'exister d'Atlantis/Shanghai, puisqu'il s'agissait en fait d'une ligne d'Alimentation titanesque, maintenue par de colossales culées rocheuses à chaque extrémité. Du point de vue de la masse & du cash flow, le territoire physique de New Chusan proprement dit était un poumon de corail intelligent respirant dans l'océan : c'était ni plus ni moins la source de toute l'économie de consommation chinoise, son unique fonction étant de déverser des mégatonnes de nanomatériaux dans le réseau d'Alim qui irriguait l'Empire du Milieu et se ramifiait toujours plus, atteignant chaque mois quelques millions de paysans supplémentaires.

Sur l'essentiel de sa longueur, la Chaussée rasait le niveau des plus hautes marées, mais le tronçon central formait une arche d'un kilomètre de long pour laisser passer la navigation ;

non pas qu'on eût encore vraiment besoin de navires, mais quelques contrebandiers récalcitrants et quelques agents de voyages imaginatifs continuaient de sillonner l'estuaire du Yangzi à bord de jonques qui semblaient bien fragiles sous l'arche caténaire de la grande Alim, une image qui faisait résonner la corde sensible du contraste antique-moderne chez tous les nostalgiques du *National Géographie*. Une fois parvenu à son apogée, Hackworth put apercevoir à bâbord et à tribord d'autres Chaussées identiques, reliant les faubourgs de Shanghai à d'autres îles artificielles. Nippon Nano avait des faux airs de Fuji, avec sa ceinture d'immeubles de bureau au ras de la côte, surmontés de résidences privées, d'autant plus cotées qu'elles étaient situées plus en hauteur, dominées à leur tour par une ceinture de terrains de golf, tout le tiers supérieur étant réservé aux jardins, aux forêts de bambous et autres formes d'environnement naturel microgéré. Dans la direction opposée, on découvrait un petit fragment d'Hindoustan. La géotecture de leur île tenait moins de la période moghole que de la soviétique, aucun effort n'étant fait pour voiler son cœur industriel sous quelque fractal artifice. Tapie à une dizaine de kilomètres de New Chusan, elle sabotait plus d'une perspective coûteuse et servait de prétexte à nombre de blagues douteuses aux dépens des métèques. Hackworth ne se joignait jamais à ces railleries parce qu'il était mieux informé que la majorité des gens et savait que les Hindoustanis étaient fort bien placés pour écraser Victoriens et Nippons rivalisant au coude à coude pour investir la Chine. Ils étaient aussi futés, bien plus nombreux, et eux, ils comprenaient l'esprit paysan.

Du sommet de l'arche, Hackworth avait une vue sur la plaine entourant Pudong et, au-delà, sur le quartier de tours de la métropole. Comme toujours, il était frappé par l'état de délabrement avancé des villes anciennes et par les hectares sacrifiés, au long des siècles, afin de résoudre l'éternel problème du déplacement des marchandises : autoroutes, ponts, lignes de chemins de fer avec leurs voies de garage luisantes et leurs gares enfumées, canalisations, lignes électriques, installations portuaires – depuis le simple appontement pour jonques et sampans jusqu'aux quais à cargos encombrés de dockers, voire

aux terminaux porte-conteneurs –, aérodromes... Hackworth s'était plu à San Francisco et il avait bien eu du mal à résister à ses charmes, mais Atlantis/Shanghai l'avait imprégné de cette idée que toutes les vieilles cités du monde étaient sinon vouées à disparaître, au mieux à survivre comme parcs à thème, et que l'avenir était aux villes nouvelles, nées directement du substrat rocheux, atome par atome, et aux lignes d'Alimentation intégrées, comme les capillaires dans un organisme vivant. Les anciens faubourgs de Shanghai, dépourvus d'Alim ou bien équipés de lignes aériennes encore arrimées à des pieux de bambou, lui semblaient terriblement inertes, pareils à un opiomane accroupi au milieu d'une rue bondée, soufflant entre ses dents un mince filet de fumée odorante, et perdu dans un rêve très ancien que tous ces piétons affairés avaient banni vers quelque recoin oublié de leur cerveau. C'est vers un de ces faubourgs qu'Hackworth se dirigeait présentement, à grands pas.

Si l'on se piquait directement sur une Alim, cela finissait par se remarquer, car tous les matri-compilateurs renvoyaient des informations à la Source. Il fallait disposer de sa Source personnelle, déconnectée du réseau principal, ce qui n'était pas une mince affaire. Mais un contrefacteur motivé pouvait, au prix d'un minimum d'astuce et de patience, assembler une Source capable de produire un assortiment de briques de construction élémentaires dans une gamme de dix à cent daltons. Ces individus, on en trouvait bon nombre à Shanghai, certains plus habiles et patients que d'autres.

Hackworth dans l'hong du Dr X.

Le tranchant du scalpel faisait précisément un atome de large et découpa la couche supérieure de l'épiderme sur sa paume, comme un profil d'aile fend un rideau de fumée. Hackworth ôta un lambeau grand comme l'ongle et le tendit au Dr X, qui le saisit avec des baguettes en ivoire, le trempa dans

un superbe bol émaillé empli de dessicatif chimique, puis l'étala sur une mince lamelle de diamant massif.

Le vrai nom du Dr X était une séquence de chuintements mouillés, de crissements désincarnés, d'improbables voyelles pseudo-germaniques, et de R à moitié avalés, invariablement écorchée par les Occidentaux. Pour des raisons vraisemblablement politiques, il avait préféré, contrairement à bon nombre d'Asiatiques, ne pas adopter de pseudonyme occidental, laissant ainsi à penser, non sans une certaine condescendance, que ses interlocuteurs devaient se contenter de l'appeler Dr X – lettre correspondant à l'initiale en pinyin de son nom.

Le Dr X, donc, glissa la lamelle de diamant à l'intérieur d'un cylindre en inox, terminé à un bout par une bride percée de trous de fixation et munie d'un joint en Téflon. Le Dr X le tendit à l'un de ses assistants, qui le prit à deux mains, comme s'il s'agissait d'un œuf d'or posé sur un coussin de soie, et l'accoupla, grâce à sa bride, à un réseau de grosses tuyauteries en inox qui recouvrait presque entièrement deux paillasses. L'assistant de l'assistant se chargea d'introduire l'ensemble des boulons de fixation nickelés et de les serrer à la clef dynamométrique. Puis l'assistant bascula un interrupteur, et une antique pompe à vide se mit en route avec force claquements, empêchant toute conversation durant près de deux minutes. Intervalle qu'Hackworth consacra à parcourir du regard le laboratoire du Dr X, en cherchant à resituer le siècle, voire dans certains cas la dynastie, de chaque objet. Une haute étagère était garnie d'une rangée de bocaux étanches qui semblaient emplis d'espèces d'abattis flottant dans l'urine. Hackworth supposa qu'il devait s'agir des vésicules biliaires d'espèces aujourd'hui disparues, trésors incontestables, bien supérieurs à n'importe quel fonds commun de placement. Un râtelier à armes bouclé à double tour ainsi qu'un primitif système de PAO Macintosh verts de moisissure témoignaient des précédentes incursions de leur propriétaire dans des activités que la morale officielle réprouve. Une fenêtre percée dans l'un des murs, révélant un puits d'aération guère plus large qu'une tombe, au fond duquel poussait un érable tordu. Pour le reste, la

pièce était encombrée d'une telle accumulation de petits objets d'allure organique tout bruns et tout ridés qu'Hackworth renonça à chercher à les distinguer entre eux. On voyait également plusieurs échantillons de calligraphie suspendus çà et là, sans doute des fragments de poèmes. Hackworth avait bien tenté d'apprendre quelques caractères chinois et de se familiariser avec les bases de leur système de pensée, mais, d'une manière générale, il préférait (pour mieux la surveiller) cantonner sa transcendance à un cadre bien défini – un joli vitrail, par exemple – plutôt que la voir s'immiscer dans la trame de l'existence comme les fils d'or dans une broderie.

Il n'était pas difficile, à l'oreille, de noter à quel moment la pompe avait terminé sa partie de la tâche. L'huile avait atteint la bonne pression de vapeur. L'assistant ferma un clapet qui l'isolait du reste du système, puis il enclencha les nanopompes, qui, elles, étaient parfaitement silencieuses. De simples turbines identiques à celles des moteurs à réaction, mais beaucoup plus petites, et extrêmement nombreuses. Jetant un œil critique sur l'installation à vide du Dr X, Hackworth avisa la présence d'un nettoyeur : un cylindre à peu près gros comme une tête d'enfant, dont l'intérieur se fronçait à l'infini pour former une surface aux proportions absurdes, entièrement tapissée de nanomachines propres à intercepter la moindre molécule en goguette. Entre les nanopompes et le nettoyeur, le vide obtenu dans les tubulures avait vite fait d'être du même ordre que celui qui pouvait régner entre la galaxie d'Andromède et la Voie lactée. Enfin, le Dr X en personne se leva, chancelant, et se mit à parcourir son antre pour mettre en route tout un bric-à-brac de matériels de contrebande.

Cet équipement, introduit en fraude dans l'Empire extérieur, provenait de diverses époques technologiques et de sources multiples, mais qui toutes visaient le même but : arpenter l'univers microscopique par le biais de la diffraction des rayons X, du bombardement d'électrons, ou du sondage direct à l'échelle nanométrique, puis synthétiser l'ensemble de ces informations en une unique vue tridimensionnelle.

Si Hackworth avait effectué cette manipulation sur son lieu de travail, il en aurait déjà terminé, mais l'antre du Dr X était

une manière de démocratie à la polonaise requérant le consentement de tous les participants, un sous-système après l'autre. Le Dr X et ses assistants se réunissaient autour du sous-système réputé dériver, puis s'interpellaient durant quelques minutes dans un bruyant mélange de dialecte de Shanghai, de mandarin et d'anglais technique. Les thérapies administrées incluaient – liste non limitative : éteindre l'appareil incriminé puis le rallumer ; le soulever de quelques centimètres puis le relâcher ; éteindre des modules jugés non essentiels dans cette salle ou dans l'une des autres ; ôter les couvercles et tripoter des cartes électroniques ; extraire de petits éléments contaminants, tels que des insectes et leurs cocons, à l'aide de baguettes non conductrices ; secouer divers câbles ; brûler de l'encens ; glisser des bouts de papier pliés en quatre sous les pieds de table ; boire du thé et faire la tête ; invoquer des puissances invisibles ; envoyer des coursiers dans d'autres salles, bâtiments ou secteurs, munis de notes exquisément calligraphiées, puis attendre leur retour, munis de pièces de rechange rangées dans des cartons poussiéreux et jaunis ; plus un assortiment tout aussi varié de techniques de réparations analogues, appliquées celles-ci au domaine du logiciel. La plupart de ces efforts paraissaient sincères, les autres visaient surtout Hackworth, sans doute dans le but inavoué de renégocier leur marché.

Enfin, ils purent examiner leur tronçon de John Percival Hackworth, imprimé sur une feuille de papier médiatronique large d'un mètre que l'un des assistants venait, avec moult cérémonie, de dérouler sur une table basse en laque noire. Ils cherchaient un élément de bonne taille selon les critères nanotechnologiques, aussi le grossissement n'était-il pas très élevé – malgré tout, la surface de l'échantillon d'épiderme ressemblait à une table encombrée de journaux froissés. Si le Dr X partageait le malaise d'Hackworth, il n'en laissait rien paraître. On aurait dit qu'il était assis, les mains croisées dans les plis de sa robe de soie brodée, mais, en se penchant un peu, Hackworth put voir qu'en réalité ses ongles jaunis longs de trois centimètres effleuraient la croix suisse noire d'une antique manette de jeu Nintendo. Les doigts bougèrent et l'image du médiatron fit un zoom avant. Un objet d'aspect lisse,

inorganique, se déplia au sommet du champ de l'image : une espèce de manipulateur télécommandé. Guidé par le Dr X, celui-ci se mit à passer au crible cet amoncellement de peau desséché.

Ils trouvèrent bien entendu quantité de mites, naturelles et artificielles. Les naturelles, qui ressemblaient à de petits crabes, étaient des acariens, hôtes discrets des couches externes du corps des autres créatures depuis des centaines de millions d'années. Les artificielles avaient toutes été développées au cours de ces dernières dizaines d'années. La plupart avaient la forme d'une coque sphérique ou elliptique munie d'excroissances diverses. La coque était une vacuole, minuscule fragment d'environnement eutactique chargé de dorloter les entrailles de la mite et leur fragile système à machine-phase. La structure diamantoïde de la coque était protégée de la lumière par une mince couche d'aluminium qui leur donnait l'aspect d'astronefs miniatures – sauf que l'air était à l'extérieur et le vide dedans.

Divers dispositifs étaient fixés à ces coques : manipulateurs, capteurs, systèmes de locomotion, antennes. Ces antennes étaient bien différentes de celles des insectes : surfaces plates et comme hérissées d'une espèce de duvet ras, c'étaient des systèmes à balayage de phase émettant des faisceaux de lumière visible. Par ailleurs, la plupart des mites portaient en évidence la marque de leur fabricant et leur numéro de série ; le Protocole l'exigeait. D'autres, plus rares, étaient anonymes. Celles-ci étaient illicites et avaient été inventées soit par le Dr X ou ses semblables, soit par des phyles illégaux qui bafouaient le Protocole, soit encore par des labos clandestins qu'on s'accordait en général à estimer aux mains des zaibatsus.

Sur la demi-heure passée à trifouiller la peau d'Hackworth sur une aire de guère plus d'un millimètre carré, ils eurent l'occasion d'observer une douzaine de mites artificielles, chiffre loin d'être inhabituel de nos jours. Presque toutes étaient cuites. La plupart n'avaient pas une longue durée de vie, car elles étaient petites mais compliquées, ce qui ne laissait guère de place pour installer des systèmes redondants. Dès qu'elles étaient touchées par un rayon cosmique, elles mouraient. Elles

n'avaient pas non plus beaucoup de place pour stocker de l'énergie, de sorte que bon nombre se trouvait assez vite à court de jus. Leurs constructeurs compensaient ces handicaps par le nombre.

Presque toutes les mites étaient connectées, d'une manière ou de l'autre, au système immunitaire victorien, et, dans ce nombre, il y avait une majorité d'immunocules dont la tâche était de dériver dans les eaux troubles du littoral de New Chusan et de traquer avec leur lidar toute mite qui enfreindrait le protocole. Dès qu'elles l'avaient trouvée, elles tuaient l'intruse en s'y accrochant pour ne plus la lâcher. Le système victorien recourait aux méthodes darwiniennes pour créer des tueurs adaptés à leur proie, ce qui était élégant et efficace mais conduisait à la création de tueurs bien trop bizarres pour avoir été conçus par l'homme, tout comme l'homme, s'il avait créé le monde, n'aurait jamais imaginé une créature comme le rat-taupe. Le Dr X zooma posément sur un tueur particulièrement insolite, enserrant dans une étreinte mortelle une mite sans marque. Cela ne signifiait pas obligatoirement qu'Hackworth avait été infecté dans sa chair, mais plutôt que ces mites mortes, noyées dans la poussière d'une table quelconque, s'étaient encastrées dans sa peau lorsqu'il avait posé la main dessus.

À titre d'exemple du genre de bestiole qu'il recherchait effectivement, Hackworth avait apporté une teigne récupérée dans la chevelure de Fiona après une promenade dans le parc. Il l'avait montrée au Dr X qui avait saisi aussitôt, et fini par la trouver. Elle se différenciait complètement de toutes les autres mites, parce que, comme toute teigne qui se respecte, sa seule mission était de s'accrocher à tout ce qui passait à sa portée. Elle avait été générée quelques heures auparavant par un matri-compilateur de la Commande, lequel, selon les instructions d'Hackworth, en avait semé plusieurs millions d'exemplaires à la surface extérieure du *Manuel illustré*. Un bon nombre s'était ainsi trouvé enchâssé dans son épiderme lorsqu'il avait saisi le livre à sa sortie.

Beaucoup se trouvaient encore sur l'exemplaire resté à son bureau, mais Hackworth l'avait prévu. Ce qu'il fit bien comprendre, histoire d'empêcher le Dr X et ses sbires de se faire

des idées : « La teigne est dotée d'une horloge interne, expliqua-t-il, qui provoque sa désintégration douze heures après sa sortie du compilateur. Il nous reste six heures pour extraire l'information. Qui est cryptée, évidemment. »

Le Dr X, pour la première fois de la journée, sourit.

Le Dr X était l'homme idéal pour cette tâche, à cause même de sa douteuse réputation. C'était un spécialiste de rétro-ingénierie. Il collectionnait les mites artificielles comme quelque chasseur de papillon victorien toqué. Il les disséquait atome par atome pour voir comment elles fonctionnaient et, dès qu'il avait découvert quelque innovation astucieuse, il l'engrangeait jalousement dans sa banque de données. Comme la plupart des innovations étaient le résultat de la sélection naturelle, le Dr X était en général le premier être humain à en avoir connaissance.

Hackworth fabriquait, le Dr X peaufinait. La distinction était pour le moins aussi ancienne que l'ordinateur numérique. Les premiers créaient une nouvelle technologie, puis ils l'appliquaient de nouveau au projet suivant, en n'ayant exploré que les grandes lignes de leur potentiel. Les seconds étaient moins respectés car ils donnaient l'impression de stagner du point de vue technologique : ils bidouillaient des systèmes qui n'étaient plus à la pointe de la technique, mais ils leur faisaient cracher tout ce qu'ils avaient dans le ventre et parvenaient à leur faire réaliser des trucs que leurs concepteurs n'auraient jamais imaginés.

Le Dr X sélectionna une paire de bras manipulateurs au milieu de sa panoplie d'accessoires d'une variété peu commune. Certains, copiés de modèles néo-atlantéens, nippons ou hindoustanis, étaient familiers à Hackworth ; d'autres, en revanche, étaient des appareils bizarrement naturalistes qui semblaient avoir été arrachés à des immunocules néo-atlantéens – des structures issues de l'évolution plus que de la création technologique. Le Docteur utilisa deux de ces bras pour saisir la teigne. C'était un mégafullerène recouvert d'aluminium,

ceint d'une couronne d'épines barbelées, dont plusieurs s'ornaient de lambeaux de peau en brochette.

Suivant les instructions d'Hackworth, il fit pivoter la teigne jusqu'à révéler un fragment dépourvu d'aspérités. Une dépression circulaire, marquée d'une succession régulière de trous et de bosses, était encastrée dans la surface de la balle, tel un collier d'amarrage au flanc d'un vaisseau spatial. Sur sa circonférence, on voyait gravée la marque du constructeur : IOANNI HACVIRTUS FECIT.

Le Dr X n'avait pas besoin d'explication. C'était un port standard. Il avait sans doute une demi-douzaine de bras manipulateurs prévus pour s'y accoupler. Il en sélectionna un, manœuvra pour encliqueter son extrémité, émit une commande vocale en dialecte de Shanghai.

Puis il ôta l'appareil de sur sa tête et regarda son assistant lui verser une nouvelle tasse de thé. « Ça va chercher dans les combien ? demanda-t-il.

— Aux alentours d'un téraoctet », répondit Hackworth. C'était une unité de volume de stockage, pas de temps, mais il savait que le Dr X n'avait pas besoin de ce genre de précision.

La boule de fullerène contenait un dérouleur à bandes à machine-phase : huit bobines montées en parallèle, équipées chacune de têtes d'enregistrement-lecture. Les bandes étaient des chaînes de polymères dotées de groupes latéraux différents qui représentaient les uns et les zéros logiques. C'était un composant de série, le Dr X savait donc déjà que dès qu'il aurait reçu l'instruction de vidage de mémoire, celui-ci s'effectuerait avec un débit de l'ordre du milliard d'octets à la seconde. Hackworth venait de lui indiquer que le contenu total enregistré sur les bandes était d'un trillion d'octets, de sorte qu'ils allaient devoir attendre plus d'un quart d'heure. Le Dr X en profita pour quitter la pièce, aidé de ses assistants, afin de s'occuper d'une partie des autres activités parallèles de son entreprise, connue sous le terme officieux de *Cirque aux Puces*.

Hackworth quitte le laboratoire du Dr X ; nouvelles méditations ; un poème de Finkle-McGraw ; une rencontre avec des bandits

L'assistant du Dr X ouvrit la porte à toute volée et fit un signe de tête plein d'insolence. Hackworth remit vivement son haut-de-forme et quitta le Cirque aux Puces ; il plissa aussitôt les paupières, assailli par la puanteur de la Chine : odeur de fumé, comme le fond de cent millions de théières emplies de lapsang souchong, mêlée de celle, douceâtre et terreuse, de la graisse de porc, avec des touches soufrées de poulets plumés et d'ail brûlant. Il avança en tâtant les pavés du bout de sa canne, jusqu'à ce que ses yeux commencent à accommoder. Il se retrouvait soulagé de plusieurs milliers d'ucus. Un investissement non négligeable, mais le meilleur qu'un père puisse rêver d'effectuer.

Le quartier du Dr X se trouvait au cœur historique de Shanghai remontant à la dynastie Ming, un labyrinthe de minuscules bâtisses de briques revêtues de stuc gris et couvertes de tuiles, souvent ceintes de murs stuqués. Aux fenêtres des étages saillaient des tringles de fer où l'on mettait sécher le linge, de sorte que, dans ces rues étroites, les maisons donnaient l'impression de se battre en duel. Le quartier était proche des fondations de l'ancien mur d'enceinte. Destiné à protéger la ville de la convoitise des rônins nippons, on l'avait abattu et remplacé par un boulevard circulaire.

Cette zone appartenait à l'Empire extérieur, ce qui signifiait que les diables étrangers avaient le droit d'y circuler, pour autant qu'ils soient escortés par des Chinois. Au-delà, quand on s'enfonçait dans la vieille ville, se trouvait, disait-on, un fragment de l'Empire du Milieu proprement dit – le *Céleste Empire*, le CE, comme les autochtones se plaisaient à le baptiser – où nul étranger n'était admis.

Un assistant conduisit Hackworth jusqu'à la frontière, et il mit pied dans la République côtière de Chine, un pays entièrement différent qui comprenait, entre autres, quasiment

tout le reste de Shanghai. Comme pour mieux souligner ce fait, on voyait à tous les coins de rue des adolescents vêtus à l'occidentale, qui écoutaient de la musique bruyante, sifflaient les femmes, bref, ignoraient tout de leurs devoirs filiaux.

Il aurait pu prendre un auto-pousse, qui était, en dehors des vélos et des planches à roulettes, le seul véhicule assez étroit pour circuler dans les vieilles rues. Mais on ne pouvait jamais prévoir à quelle forme de surveillance était soumis un taxi de Shanghai. Un gentleman de la Nouvelle-Atlantis quittant le Cirque aux Puces en pleine nuit, cela ne pouvait qu'exciter la curiosité des gendarmes, qui avaient à tel point intimidé la pègre qu'ils brûlaient de s'occuper à autre chose. Seuls des sages, des devins ou des spécialistes de physique théorique auraient pu spéculer sur les éventuelles relations (si relations il y avait) entre l'étonnant champ d'activité de la police de Shanghai et une véritable tâche d'application de la loi.

On pouvait le regretter, mais pas Hackworth, qui sillonnait le dédale de ruelles de l'ancien comptoir français. Une poignée d'individus traversa furtivement un carrefour quelques rues plus loin, reflet de la lueur sanglante d'un médiatron sur le patchwork de leurs ensembles en Nanobar – le genre de tenue que seuls avaient besoin de porter des malandrins. Hackworth se rassura en se disant qu'il devait sûrement s'agir d'une bande d'un des Territoires concédés, venue par la Chaussée. Ils ne prendraient quand même pas le risque de venir agresser un gentleman en pleine rue, pas à Shanghai. Hackworth évita malgré tout le carrefour. N'ayant jamais commis quoi que ce soit d'illégal de toute son existence, il réalisa soudain, non sans surprise, qu'un agent de police inflexible s'avérait une ressource cruciale pour des criminels d'un genre plus imaginatif tels que lui.

À bien des reprises cet après-midi, Hackworth s'était senti submergé de honte et, chaque fois, il l'avait combattue par le raisonnement : que commettait-il de si répréhensible ? Il ne commercialisait aucune des nouvelles technologies dont Lord Finkle-McGraw avait financé le développement par la Commande. Il ne tirait aucun profit personnel. Il cherchait

simplement à offrir une meilleure place dans le monde à ses descendants, ce qui était la responsabilité d'un père.

L'ancienne Shanghai était proche de la rivière Huangpu ; les mandarins d'antan la contemplaient depuis le kiosque de leurs jardins. Quelques minutes plus tard, Hackworth passait sur un pont et entrait à Pudong ; naviguant dans d'étroites ravines bordées de gratte-ciel illuminés, il se dirigea vers la côte, située quelques kilomètres plus à l'est.

C'est son invention de la baguette médiatronique qui avait sorti Hackworth de l'anonymat de la base pour le catapulter parmi l'élite de la Commande. À l'époque, il travaillait à San Francisco. La compagnie menait une intense réflexion sur tout ce qui était chinois, cherchant à surpasser les Nippons qui avaient réussi à créer un riz passable (avec déjà cinq variétés !) par génération directe à partir de l'Alim, ce qui court-circuitait radicalement la foire d'empoigne du système rizière/coolie, et permettait à deux milliards de paysans de raccrocher définitivement leur chapeau conique pour se consacrer enfin à des loisirs sérieux – et qu'on n'aille pas s'imaginer que les Nippons n'avaient pas déjà des suggestions pour occuper ce temps libre. Au siège de la boîte, après avoir longuement ruminé l'avance éhontée des Nippons en matière de riziculture nanotechnologique, un petit génie décida que la seule solution était de les doubler par la production en masse de repas complets, du rouleau de printemps au gâteau de sésame interactif à message numérique. Hackworth hérita de la tâche apparemment triviale de programmer le matri-compilateur pour extruder les baguettes.

De nos jours, créer ce genre d'ustensile en plastique était d'une simplicité crasse – polymère et nanotechnologie étaient aussi indissociables que le dentifrice et son tube. Mais Hackworth, qui avait mangé son content de bouffe chinoise lorsqu'il était étudiant, n'avait jamais pu se faire aux baguettes en plastique, si traîtreusement glissantes entre les doigts gauches d'un *gwailo*. Le bambou était préférable – et guère plus difficile à programmer, pour peu qu'on ait un poil d'imagination. Une fois accompli ce saut conceptuel, l'idée de vendre de l'espace publicitaire sur ces fichus bidules venait tout

naturellement, manche de baguette et calligraphie verticale du chinois s'alliant à la perfection. Avant longtemps, il en présentait le prototype à ses supérieurs : des baguettes bamboïdes éminemment conviviales, ornées de massages publicitaires bariolés qui défilaient continuellement sur le manche en temps réel, comme le journal lumineux sur Times Square. Cela lui valut une promotion à la Commande d'Atlantis/Shanghai, sur l'autre rive du Pacifique.

Ces baguettes, il les voyait aujourd'hui partout. Pour les Lords actionnaires, l'idée avait représenté des millions ; pour Hackworth, un nouveau chèque en fin de semaine. C'était précisément cela, la différence de classes.

Il ne s'en tirait pas trop mal, comparé à la majorité du reste de la planète, mais ça lui restait quand même sur le cœur. Il voulait plus pour Fiona. Il voulait que Fiona ait elle aussi sa part de l'actionnariat. Et pas seulement quelques sous placés dans les fonds communs de placement, mais une solide position dans une entreprise importante.

La seule solution était de lancer sa propre entreprise et de la mener à la réussite. Hackworth y avait réfléchi plus d'une fois, mais sans jamais le faire. Il n'aurait trop su dire pourquoi ; les bonnes idées, il en avait à revendre. Puis il nota que la Commande était pleine de gens débordant de bonnes idées qui ne se résolvaient jamais à lancer leur propre boîte. Et il avait rencontré bon nombre de seigneurs influents, passé un temps considérable avec Lord Finkle-McGraw pour mettre au point Runcible, et vu qu'ils n'étaient pas franchement plus malins que lui. La différence était moins affaire d'intelligence innée que de personnalité.

Il était trop tard pour qu'il en change, mais il n'était pas encore trop tard pour sa fille.

Avant que Finkle-McGraw ne soit venu lui soumettre l'idée de Runcible, Hackworth avait consacré beaucoup de temps à soupeser la question, en général tandis qu'il arpentait le parc pour promener Fiona, juchée sur ses épaules. Il savait qu'il devait lui paraître distant, même s'il l'aimait énormément –, mais c'était uniquement parce que, dès qu'il était avec elle, il ne pouvait s'empêcher de songer à son avenir. Comment pourrait-

il lui inculquer l'attitude émotionnelle de la noblesse – ce courage de savoir risquer sa vie, fonder une entreprise, et peut-être recommencer, en cas d'échec des efforts initiaux ? Il avait lu les biographies d'un certain nombre de pairs remarquables et il y avait relevé certains points communs.

Alors qu'il s'apprêtait à renoncer et à les attribuer au simple hasard, Lord Finkle-McGraw l'avait invité à son club et, sans préambule, il avait précisément abordé le même problème.

Finkle-McGraw ne pouvait empêcher les parents de sa petite-fille Elizabeth de l'envoyer dans ces mêmes écoles pour lesquelles il avait perdu tout respect ; il n'avait pas le droit d'intervenir. Son rôle de grand-père était de passer les caprices et d'offrir des cadeaux. Alors, pourquoi ne pas lui offrir un cadeau susceptible de lui fournir les ingrédients qui faisaient justement défaut à ces fameuses écoles ?

Cela semblait ingénieux, avait dit Hackworth, ébahi par la désinvolture de l'écart de conduite de McGraw. Mais quel était donc cet ingrédient ?

Je n'en sais rien au juste, avait dit Finkle-McGraw, mais, pour commencer, j'aimerais que, rentré chez vous, vous réfléchissiez au sens du mot *subversif*.

Hackworth n'eut pas à réfléchir bien longtemps, peut-être parce qu'il ruminait lui-même ces idées depuis un bon bout de temps. La graine germait dans son esprit depuis plusieurs mois déjà, mais sans avoir fleuri, pour la même raison qui empêchait toutes ses idées de se concrétiser en entreprises. Quelque part, il lui manquait un ingrédient, et il le réalisait maintenant, cet ingrédient était la subversion. Lord Alexander Chung-Sik Finkle-McGraw, incarnation de l'institution victorienne, était un individu subversif. Il était malheureux parce que ses enfants n'étaient pas subversifs et il était horrifié à la perspective qu'Elizabeth soit éduquée dans la tradition indigeste de ses parents. Aussi essayait-il à présent de subvertir sa propre petite-fille.

Quelques jours plus tard, le stylo en or fixé sur la chaîne de montre d'Hackworth carillonna. Il tira une feuille de papier vierge et demanda son courrier. Le texte suivant apparut sur la page :

LE CORBEAU

CONTE DE NOËL, NARRÉ PAR UN ÉCOLIER
À SES PETITS FRÈRES ET SŒURS

par
Samuel Taylor Coleridge (1798)

Tapis sous un vieux chêne,
De pourceaux une vaste compagnie
Grognait en grignotant son mât :
Car il avait grand âge et chut bien vite.
Puis ils s'éclipsèrent au trot, le vent se levant :
Un seul gland ils laissèrent, rien d'autre de visible.
Vint alors un Corbeau, qui goûtait peu pareille sottise :
Il appartenait, disait-on, à la sorcière Mélancolie !
Plus noir que le plus noir des geais,
Volant ras sous la pluie, sans humecter ses plumes.
Il recueillit le gland et l'enfouit aussitôt
Au bord d'un cours d'eau large et profond.
Où partit alors le Corbeau ?
Montant et descendant,
Survolant colline et vallon, l'oiseau noir s'en était allé.
Bien des Automnes, bien des Printemps
Voyagea-t-il, sur ses ailes errantes :
Bien des Étés, bien des Hivers —
Ne saurai-je conter le quart de ses aventures.
Enfin il revint, et avec lui une Compagne
Or, le gland avait fait naître un chêne majestueux.
Ils y bâtirent un nid dans la plus haute branche,
Et des petits ils eurent, tout heureux de nouveau.
Mais bientôt vint un Bûcheron, en tablier de cuir,
Le front bas comme un appentis, dissimulant les yeux.
Il portait une hache, ne prononçait un mot,
Mais que de hans ! Et quelle force,
Au point qu'il abattit bientôt le chêne du pauvre Corbeau.
Ses petits furent tués, n'ayant pu s'échapper,
Et leur propre mère en mourut, le cœur brisé.

Ses branches maîtresses le Bûcheron trancha ;
Qui partirent flotter au fil de la rivière.
On le débita en planches, et puis on l'écorça,
Et de cet arbre et d'autres, on fit un bon bateau.
Bateau qui fut lancé ; mais en vue de la terre
Naquit une tempête à laquelle nul esquif n'aurait pu résister.
Il éperonna un roc, les vagues s'engouffrèrent ;
Et tournait toujours le Corbeau, croassant aux rafales.
Il entendit le dernier cri des âmes qui périssaient —
Voyez ! voyez ! le grand mât débordé par les eaux en furie !
Tout heureux, le Corbeau reprit son essor,
Et, sur sa route, il vint à croiser la Mort,
Qu'il remercia tant et plus de ce cadeau :
Ils avaient pris les siens,

[et QUE DOUCE ÉTAIT LA VENGEANCE !

M. Hackworth :

J'espère que le poème ci-dessus éclaire les idées que je n'ai fait qu'effleurer lors de notre rencontre de mardi dernier et qu'il pourra contribuer à vos études parémiologiques[3].

Coleridge l'a rédigé en réaction contre la littérature enfantine de son temps, dont le ton didactique s'apparentait fort à celui des matières dont on gave nos enfants dans les « meilleures » écoles. Comme vous pouvez le constater, sa notion d'un poème pour enfants est d'un nihilisme rafraîchissant. Peut-être ce genre de matériel pourra-t-il vous aider à inculquer les qualités recherchées.

Ce sera avec grand plaisir que je poursuivrai nos conversations sur ce sujet.

Finkle-McGraw

Ce n'était là que le début d'une recherche qui s'était poursuivie deux ans pour culminer aujourd'hui. Demain, on fêtait le quatrième anniversaire d'Elizabeth Finkle-McGraw, et,

[3] De parémiologie : relatif aux proverbes. (*N.d.T.*)

à cette occasion, elle devait recevoir des mains de son grand-père le *Manuel illustré d'éducation pour Jeunes Filles.*

Le mois prochain, Fiona Hackworth fêterait ses quatre ans, et elle recevrait elle aussi un exemplaire du *Manuel illustré,* car tel avait été le crime de John Percival Hackworth : il avait programmé le matri-compilateur pour qu'il dépose les teignes sur la face externe du livre d'Elizabeth. Il avait ensuite payé le Dr X pour extraire de l'une de ces teignes un téraoctet de données. Lesquelles représentaient en fait une copie encryptée du programme compilé qui lui avait servi à générer le *Manuel illustré d'éducation pour Jeunes Filles.* Il avait loué au Dr X du temps sur un de ses matri-compilateurs, relié à une Source privée appartenant au Dr X, sans aucune connexion avec l'une ou l'autre Alim. Il avait ainsi pu générer une seconde copie, secrète celle-ci, du Manuel.

Les teignes s'étaient déjà autodétruites, ne laissant aucune trace de son crime. Le Dr X avait sans doute conservé dans ses ordinateurs une copie du programme, mais elle était codée, et l'homme n'avait pas assez de jugeote pour tout simplement l'effacer et ainsi libérer de l'espace mémoire, tout en sachant pertinemment que les algorithmes de cryptage susceptibles d'être employés par un homme comme Hackworth ne pouvaient être percés sans intervention divine.

Bientôt, les rues s'élargirent, et le chuintement des pneus sur le pavé se mêla au ressac des vagues sur les grèves en pente de Pudong. De l'autre côté de la baie, les lumières blanches de la clave de la Nouvelle-Atlantis dominaient la mosaïque multicolore des Territoires concédés. Elles lui paraissaient si lointaines que, sur un coup de tête, il alla louer un vélocipède à un vieil homme qui avait installé son stand à l'abri de l'une des culées de la Chaussée. Puis il l'emprunta et, revigoré par la fraîcheur des embruns fouettant ses mains et son visage, il décida de pédaler un peu. Quand il eut atteint l'arche, il laissa les batteries internes du vélo le hisser au sommet de la rampe. Parvenu en haut, il les coupa et dévala la pente en roue libre, grisé par la vitesse.

Son haut-de-forme s'envola. C'était un bon chapeau, muni d'un ruban intelligent censé rejeter dans l'oubli du passé ce

genre de mésaventure, mais étant ingénieur, Hackworth n'avait jamais pris au sérieux les promesses du fabricant. Il roulait trop vite pour faire demi-tour sans risque et serra donc les freins.

Quand il eut réussi à rebrousser chemin, il fut incapable de voir son couvre-chef. Il aperçut en revanche un autre cycliste qui venait à sa rencontre. Un jeune homme, entièrement revêtu d'une lisse combinaison en Nanobar. Sauf la tête, qui s'ornait fièrement du haut-de-forme d'Hackworth.

Hackworth était prêt à ignorer cet enfantillage : c'était sans doute le seul moyen pour le garçon de parvenir au bas de la pente sans risquer de perdre son galurin, la prudence dictant de maintenir à deux mains le guidon.

Mais le garçon ne faisait pas mine de ralentir et, au moment où il le croisa en trombe, il se releva même et lâcha le guidon pour saisir à deux mains le bord du couvre-chef. Hackworth crut d'abord qu'il s'apprêtait à le lui relancer au passage, mais, au lieu de cela, le drôle se l'enfonça sur la tête et lui sourit avec insolence en passant comme une flèche.

« Eh ! dites donc ! voulez-vous vous arrêter ! vous avez mon chapeau ! » s'écria-t-il, mais le gamin ne s'arrêta pas. Dressé sur sa machine, incrédule, Hackworth vit l'autre qui déjà disparaissait au loin. Alors il remit en route le moteur auxiliaire et se mit en chasse.

Sa première impulsion fut d'avertir la police. Mais comme ils se trouvaient sur la Chaussée, cela voulait dire encore une fois la police de Shanghai. En tout état de cause, ils n'auraient pu réagir avec une célérité suffisante pour intercepter ce garçon, qui parviendrait bientôt au bout de la Chaussée, d'où il pourrait bifurquer vers l'une ou l'autre Concession.

Hackworth faillit le rattraper. Sans moteur auxiliaire, le jeu n'aurait pas été égal, car Hackworth s'entraînait chaque jour à son club, alors que le gamin trahissait l'embonpoint et le teint cireux propres aux thètes. Mais il avait une avance considérable. Quand ils arrivèrent au niveau de la première rampe d'accès aux Territoires concédés, Hackworth ne se trouvait qu'à guère plus d'une quinzaine de mètres, si près qu'il ne put s'empêcher de dévaler la rampe à sa suite. Un panneau indicateur en surplomb indiquait : ENCHANTEMENT.

Tous deux accélérèrent encore dans la descente, et, une fois encore, le garçon lâcha le guidon pour saisir le bord du haut-de-forme. Cette fois, la roue avant pivota dans le mauvais sens. Le garçon fut éjecté de la selle. Le vélo partit en cabriolant et percuta un obstacle avec fracas. Le garçon rebondit, boula, glissa sur quelques mètres. Le chapeau, dont le fond s'était partiellement aplati, roula sur la tranche, se retourna, tournoya, s'arrêta. Hackworth serra les freins, mais dépassa le lieu de la chute. Comme auparavant, il lui fallut plus de temps que prévu pour faire demi-tour.

Et c'est alors qu'il comprit pour la première fois que le gosse n'était pas seul mais faisait partie d'une bande, sans doute le même groupe déjà aperçu à Shanghai ; qu'ils l'avaient suivi sur la Chaussée et tiré parti de la perte de son chapeau pour l'attirer dans les Territoires concédés ; et que le reste de la bande, quatre ou cinq garçons à bicyclette, était en train de fondre sur lui par la rampe ; et dans la brume lumineuse dispensée par les panneaux d'affichage médiatroniques de toutes les Concessions, il vit scintiller les chaînes chromées de leurs nunchakus.

Miranda ; comment elle est devenue ractrice ; ses débuts

À cinq ans déjà, Miranda voulait être dans un ractif. Adolescente, alors que Maman l'avait soustraite à l'influence et à l'argent de papa, elle avait travaillé comme bonne à tout faire, tranchant des oignons, polissant l'argenterie de ses employeurs – plateaux, pelles à tarte, fourchettes à poissons et ciseaux à couper le raisin. Si tôt qu'elle eut appris à manier peigne et maquillage pour faire croire qu'elle était majeure, elle trouva un poste de gouvernante, qu'elle tint cinq ans, et qui était un peu mieux payé. Avec son allure, elle aurait sans doute décroché un emploi de femme de chambre ou de serveuse, ce qui l'aurait fait passer dans la haute domesticité, mais elle

préférait rester gouvernante. Même si elle avait des reproches à leur faire, ses parents l'avaient quand même inscrite dans de bonnes écoles, où elle avait pu apprendre à lire le grec, conjuguer les verbes latins, parler deux langues romanes, dessiner, peindre, intégrer quelques fonctions simples et jouer du piano. Son travail de gouvernante lui permettait de pratiquer tous ces talents. En outre, elle préférait la compagnie des enfants, même morveux, à celle des adultes.

Sitôt que les parents daignaient enfin se radiner à la maison pour se consacrer à leur progéniture, Miranda filait dans ses quartiers souterrains se taper les ractifs les plus nuls, les plus crades qu'elle pouvait trouver. Elle n'allait pas commettre l'erreur de dépenser tous ses sous dans des productions raffinées. Elle voulait en avoir pour son argent, pas simplement raquer, et l'on pouvait s'exercer aussi bien dans le dernier des ractifs de combat qu'avec un direct de Shakespeare.

Sitôt qu'elle eut économisé les ucus, elle concrétisa son rêve de toujours en se rendant au salon de mod ; elle y entra, le menton fier, pointé comme l'étrave d'un clipper saillant de l'écume de son col roulé noir, tout à fait l'allure d'une ractrice, et commanda la Jodie. Ce qui ne manqua pas de faire tourner des têtes dans la salle d'attente. Dès cet instant, ce ne fut plus que des *très bien, madame* et *je vous en prie, installez-vous confortablement* et *voulez-vous une tasse de thé, madame.* Depuis qu'elle et sa mère avaient quitté le logis familial, c'était bien la première fois qu'on lui proposait du thé au lieu de lui ordonner d'en faire, et elle savait pertinemment que ce serait la dernière avant plusieurs années, même si la chance devait lui sourire.

Elle resta seize heures sous la machine ; on lui perfusa du Valium pour qu'elle ne gémisse pas. De nos jours, la majorité des interventions passaient comme une lettre à la poste. *« Vous êtes sûre que vous voulez le crâne ? » « Ouais, j'en suis sûre. » « Certaine ? » « Ouais, certaine. » « Très bien… »* et PAF ! un crâne, un, dégoulinant de sang et de lymphe, projeté à travers l'épiderme par une onde de pression qui manquait vous éjecter de votre siège. Mais une trame dermique, c'était une autre paire de manches, et une Jodie, c'était le haut de gamme – avec une

densité moyenne de zites cent fois supérieure à celle des trames à basse résolution de la majorité des porno-starlettes, et pas loin de dix mille fois supérieure, rien que pour le visage. La phase la moins ragoûtante intervint quand la machine s'attaqua à sa gorge pour y implanter un réseau de nanophones joignant les cordes vocales aux gencives. Ce coup-là, elle ferma les yeux.

Elle n'était pas mécontente de l'avoir fait faire la veille de Noël, parce qu'elle aurait été incapable de s'occuper des gosses par la suite. Elle avait le visage boursouflé, comme on l'en avait avertie, en particulier autour des yeux et des lèvres où la densité des zites était la plus forte. On lui donna crèmes et calmants, qu'elle utilisa. Le lendemain, sa maîtresse eut un sursaut quand elle vit sa gouvernante arriver à l'étage pour préparer le petit déjeuner des enfants. Mais elle ne dit mot, s'imaginant sans doute qu'elle s'était fait tabasser par un petit ami aviné lors du réveillon. Ce qui n'était pas le genre de Miranda, mais c'était une supposition commode pour une maîtresse néo-atlantéenne.

Quand ses traits eurent retrouvé leur aspect d'avant la visite au salon, elle fit son barda, prit le métro et gagna le centre-ville.

Le quartier des théâtres avait son bon et son mauvais côté. Le bon était exactement tel qu'il avait toujours été depuis des siècles. Le mauvais était une zone urbaine plus verticale qu'horizontale, formée de deux vieilles tours de bureaux devenues bien mal famées. Comme la plupart de ces structures, elles étaient d'une laideur remarquable, mais, pour une compagnie de ractifs, c'était le décor idéal. On les avait conçues pour accueillir une vaste quantité d'individus travaillant côte à côte dans d'immenses damiers de cellules semi-privées.

« Jetons un coup d'œil à ta trame, ma choute », dit un homme qui se présenta comme un certain M. Fred (« c'est un pseudo ») Épiderme, après avoir ôté de sa bouche un cigare et gratifié Miranda d'un examen appuyé, méthodique, de la tête au pied.

« Ma trame n'est pas une Choute », répliqua-t-elle. Choute® et Héros® étaient les modèles de trames diffusées auprès de millions de femmes et d'hommes respectivement. Leurs utilisateurs ne cherchaient absolument pas à jouer dans les ractifs, mais juste à se montrer à leur avantage quand ils se

trouvaient y participer. Certaines filles étaient assez stupides pour croire aux publicités assurant que ces trames pouvaient être le tremplin vers la gloire : bon nombre devait finir devant Fred Épiderme.

« Oh ! voilà qui titille ma curiosité », dit-il en se trémoussant juste assez pour que Miranda retrousse les lèvres avec dédain. « Vous allez monter sur scène, qu'on voie un peu ce que ça donne. »

Les cabines où trimaient ses ractrices étaient de simples plateaux à tête. Il y avait toutefois des plateaux de tournage en corps entier, histoire de pouvoir aussi fournir du porno cent pour cent ractif. Il lui en indiqua un. Elle entra, claqua la porte, se tourna face au mur-écran du médiatron et contempla pour la première fois sa nouvelle Jodie.

Fred Épiderme avait réglé la scène en mode *Constellation*. Miranda avait devant elle un mur noir piqueté de vingt ou trente mille minuscules points de lumière blanche. Réunis, ils composaient une espèce de constellation de Miranda tridimensionnelle qui singeait ses mouvements. Chaque point lumineux marquait l'un des nanosites que la machine avait incrustés dans sa peau durant les six heures de l'opération. Restaient invisibles les filaments qui les reliaient en réseau – un nouveau système corporel superposé aux systèmes vasculaire, nerveux et lymphatique et entrelacé avec eux.

« Sacré nom d'une pipe ! Mais c'est une putain de petite Hepburn que nous avons là ! » s'exclama Fred Épiderme qui la regardait sur un autre moniteur à l'écart de la scène.

« C'est une Jodie », répondit-elle, mais elle trébucha sur les mots quand devant elle le champ stellaire se modifia pour suivre le déplacement de la mâchoire et des lèvres. À l'extérieur, Fred Épiderme jonglait avec ses manettes, zoomant en avant et en arrière sur son visage, qui apparaissait aussi dense qu'un noyau galactique. En comparaison, les bras et les jambes étaient des nébuleuses diffuses, quant à la nuque, elle restait presque invisible, avec tout au plus une centaine de zites implantés à la circonférence du cuir chevelu, tels les points d'ancrage d'un dôme géodésique. Les yeux étaient des trous vides, sauf (s'imaginait-elle) quand elle les fermait. Histoire de vérifier, elle

fit un clin d'œil au médiatron. Les zites posés sur ses paupières étaient aussi denses que des brins d'herbe sur un *putting-green*, mais ils se repliaient en accordéon sauf quand la paupière recouvrait l'œil. Fred Épiderme décela le mouvement et zooma si brutalement dessus que Miranda faillit en tomber sur le cul. Elle l'entendit glousser. « Tu t'y feras, ma puce... Là, bouge plus, que je puisse contrôler les zites sur tes lèvres. »

Il panoramiqua vers sa bouche et la cadra sous toutes les coutures tandis qu'elle plissait et pinçait les lèvres. Elle était heureuse d'avoir été complètement dans les vapes pendant qu'on lui implantait les nanosites : il y en avait des milliers.

« Mais c'est qu'on s'est trouvé une véritable *artiste,* reprit Fred Épiderme. Voyons voir ce que tu donnes dans un des plus beaux défis de notre répertoire. »

Tout d'un coup, une blonde aux yeux bleus se tenait sur le mur-écran, singeant à la perfection la posture de Miranda ; longs cheveux, chandail blanc orné d'un grand F au milieu et minijupe ridiculement courte. Elle tenait dans les mains deux espèces de gros trucs de fourrure colorés. Miranda la reconnut pour l'avoir déjà vue dans de vieux passifs diffusés au médiatron : c'était une adolescente américaine du siècle dernier. « Voici Spirit. Entre nous, un brin démodée, mais populaire chez les diffuseurs de tubes, expliqua Fred Épiderme. 'Videmment, c'est du gâchis d'appliquer ta trame à un truc pareil, mais, hein, nous, on fourgue aux clients ce qu'y réclament ! – faut répondre à la demande, tu piges... »

Mais Miranda n'écoutait plus vraiment ; pour la première fois de sa vie, elle regardait une autre personne singer exactement tous ses gestes, alors que la scène plaquait la trame de Miranda sur ce corps imaginaire. Miranda pinça les lèvres comme si elle venait de se mettre du rouge et Spirit fit de même. Elle cligna de l'œil, et Spirit cligna de l'œil. Elle toucha son nez, et Spirit se flanqua ses pom-poms sur la figure.

« On va te faire passer une scène », dit Fred Épiderme.

Spirit s'évanouit et fut remplacée par un formulaire électronique avec des réserves blanches pour y inscrire des noms, des chiffres, des dates et autres données. Fred le sauta

avant que Miranda ait vraiment eu le temps de le lire ; ils n'avaient pas besoin de contrat pour un bout d'essai.

Puis Spirit réapparut, vue cette fois depuis deux angles de cadrage différents. Le médiatron s'était divisé en plusieurs fenêtres. L'une montrait un plan sur le visage de Spirit, qui singeait toujours les mimiques de Miranda. Une autre présentait deux images de Spirit avec un homme âgé, dans une pièce remplie de grosses machines. Une troisième affichait un gros plan sur le vieux qui, découvrit Miranda, était joué par Fred Épiderme. Le vieux dit : « Parfait. Garde à l'esprit qu'on joue cette scène en général sur un plateau à tête, donc tu n'as pas à t'occuper de contrôler les bras et les jambes de Spirit, juste son visage...

— Comment fais-je pour me déplacer ? » Les lèvres de Spirit bougèrent en synchronisme avec les siennes, tandis que la voix de la star sortait du médiatron – à la fois aiguë et haletante. Le plateau-cabine était programmé pour exploiter les signaux des nanophones placés dans sa gorge et les incruster dans une enveloppe différente.

« Pas besoin. L'ordinateur décide où et quand tu dois bouger. C'est notre vilain petit secret : il ne s'agit pas vraiment d'un ractif, mais d'une simple arborescence narrative – c'est bien suffisant pour notre clientèle, vu que toutes les feuilles de l'arbre – l'extrémité des branches, si tu préfères – sont strictement identiques : en gros, ils en ont pour leur argent, tu piges ? Enfin, tu verras bien... » dit à l'écran le vieillard qui déchiffrait la confusion de Miranda sur les traits de Spirit. Ce qui évoquait un scepticisme méfiant chez Miranda se transformait en innocence évaporée chez Spirit.

« Ta réplique ! Suis les putains de répliques ! T'es pas dans un atelier d'impro ! » s'écria le vieux.

Miranda vérifia sur les autres fenêtres de l'image. Sur l'une, elle reconnut un plan de la pièce, montrant sa position et celle de son partenaire, avec de petites flèches lumineuses pour indiquer la direction du mouvement. L'autre était un *prompteur*, un défilant sur lequel attendait sa réplique, clignotant en rouge.

« Oh ! bonjour, monsieur Willie ! ânonna-t-elle. Je sais bien que l'école est finie et que vous devez être bien fatigué après une longue journée d'enseignement à l'atelier, avec tous ces méchants garçons, mais je me demandais si je ne pourrais pas vous demander un grand, grand service...

— Mais certainement, mon petit, dites, tout ce que vous voudrez », récita Fred Épiderme, par le truchement du corps et du visage de M. Willie, sans même chercher à y mettre de l'émotion.

« Eh bien, il se trouve qu'il y a un appareil auquel je tiens beaucoup, et j'ai l'impression qu'il est cassé. Et je me demandais si vous sauriez le réparer... je l'ai ici... », dit Miranda. Et sur le médiatron, Spirit répéta la même chose. Mais la main de Spirit s'était déplacée. Elle avait approché un objet de son visage. Un truc allongé en plastique, blanc et luisant. Un vibromasseur.

« Ma foi, dit M. Willie, il est scientifiquement établi que tous les appareils électriques fonctionnent suivant les mêmes principes, donc, en théorie, je devrais être en mesure de vous aider. Mais je dois avouer que je n'ai encore jamais rien vu de tel. Auriez-vous l'obligeance de m'expliquer quel est cet ustensile et de me montrer à quoi il sert ?

— Je serais ravie de vous en faire la démonstr... » commença Miranda mais l'image se figea et Fred Épiderme la coupa en lançant, à travers la porte. « Bon, ça suffit. Je voulais juste vérifier que tu savais lire. »

Il ouvrit la porte du plateau et dit : « T'es engagée. Cabine 238. Ma commission est de quatre-vingts pour cent. Le dortoir est au-dessus – tu te choisis une couchette et tu fais ton lit. T'as pas les moyens de loger ailleurs. »

Harv apporte un cadeau à Nell ; elle essaye le Manuel

Quand il revint à la maison, Harv marchait en faisant porter tout son poids sur un seul pied. Lorsque la lumière vint éclairer les marques sur son visage, Nell aperçut les éraflures rouges

mêlées de crasse et de toner. Il avait le souffle court, déglutissait souvent et avec difficulté, comme s'il envisageait sérieusement de vomir. Mais il n'avait pas les mains vides. Il tenait les bras croisés, serrés, devant son ventre. Il tenait des trucs planqués sous sa veste.

« J'ai réussi, Nell ! » Il avait vu le visage de sa petite sœur et compris qu'elle était trop terrifiée pour parler la première. « J'ai pas ramassé grand-chose, mais c'est un début. J'ai trouvé des trucs pour le Cirque à Puces. »

Nell n'était pas trop sûre de savoir ce qu'était le Cirque à Puces, mais elle avait appris que ça valait toujours le coup d'avoir des trucs à leur fourguer, d'ailleurs son frère en revenait d'habitude avec des bonbons ou le code d'accès d'un nouveau ractif.

D'un coup d'épaule, Harv alluma la lumière, puis il alla s'agenouiller au milieu de la pièce avant de décrisper les bras, de peur de laisser échapper quelque menu objet qui aurait pu aller se perdre dans un angle. Nell s'assit en face de lui et regarda.

Il sortit un bijou qui oscillait pesamment au bout d'une chaîne en or. Il était circulaire, lisse et doré d'un côté, blanc de l'autre. La face blanche était protégée par un dôme de verre aplati. Elle portait des chiffres inscrits tout autour, et l'on voyait deux minces tiges métalliques, comme de minuscules poignards, de longueur inégale, fixées par leur garde au milieu du cercle. L'objet émettait un bruit de souris cherchant à grignoter un mur pour s'échapper au milieu de la nuit.

Avant qu'elle ait pu l'interroger, il avait sorti le reste de son butin : plusieurs cartouches de son piège à mites. Demain, il les apporterait au Cirque à Puces, voir s'il avait pris des trucs intéressants, et si ça valait quelque chose.

Il y avait d'autres objets rappelant des boutons. Mais Harv avait gardé le plus gros pour la fin, et il le sortit avec cérémonie.

« Ça, j'ai dû me battre pour l'avoir, Nell. J'ai dû batailler dur, parce que j'avais peur que les autres le démontent pour récupérer les pièces. Je te l'offre. »

C'était une boîte aplatie et décorée. Au premier coup d'œil, Nell la trouva très jolie. Elle n'avait pas vu des masses de jolies choses dans son existence, mais toutes avaient un aspect

spécifique, un côté chaud et somptueux, comme du chocolat, avec des reflets d'or.

« À deux mains, la prévint Harv. C'est lourd. »

Nell tendit les deux mains et le prit. Harv avait raison, l'objet était plus lourd qu'il en avait l'air. Elle dut le poser tout de suite sur ses genoux pour ne pas le laisser échapper. Ce n'était pas du tout une boîte : il était plein. Il y avait des lettres dorées imprimées dessus. Le bord gauche était lisse et arrondi, fait d'une matière à la fois chaude et douce mais résistante au toucher. Les autres bords étaient en léger creux, et de couleur crème.

Harv avait du mal à attendre. « Ouvre-le !

— Comment ? »

Harv se pencha vers elle et saisit entre deux doigts l'angle supérieur droit de l'objet qu'il rabattit. L'ensemble du couvercle se releva en pivotant autour d'une charnière sur le flanc gauche, entraînant avec lui une envolée de feuilles beige.

Sous la couverture, il y avait un bout de papier portant une illustration ainsi que d'autres lettres.

La première page du livre représentait une petite fille assise sur un banc. Au-dessus du banc, il y avait quelque chose comme une échelle, excepté qu'elle était horizontale et supportée à chaque extrémité par des piliers. Une plante grimpante enroulait sa tige épaisse autour des piliers et s'accrochait à l'échelle où ses fleurs s'épanouissaient en immenses corolles. La petite fille tournait le dos à Nell ; elle contemplait une prairie semée de petites fleurs qui descendait vers un étang tout bleu. Sur la rive opposée, on voyait s'élever des montagnes comme celles qui, paraît-il, existaient au milieu de New Chusan, là où les plus riches des Vickys avaient leurs résidences d'été. La petite fille tenait un livre ouvert sur les genoux.

La page d'en face portait une petite image en haut à gauche : d'autres vignes fleuries enlaçant une lettre en forme d'œuf géant. Mais le reste de la feuille était uniquement rempli de minuscules lettres noires sans aucune décoration. Nell la tourna et trouva deux autres pages de lettres, même s'il y en avait encore deux de grande taille avec des dessins tracés autour. Elle tourna une autre page et trouva une autre image. Sur celle-ci, la

petite fille avait déposé son livre et s'adressait à un gros oiseau noir qui s'était apparemment pris la patte dans les plantes grimpantes. Elle continua de feuilleter.

Les pages qu'elle avait déjà tournées étaient sous son pouce gauche. Elles essayaient de se libérer, comme si elles étaient vivantes. Elle devait presser de toutes ses forces pour les maintenir en place. Finalement, elles bouffèrent par le milieu et glissèrent de sous son doigt pour retourner se coller, flop-flop-flop, au début de l'histoire.

« Il était une fois, dit une voix féminine, une petite fille qui s'appelait Elizabeth et qui aimait bien s'asseoir sous la tonnelle du jardin de son grand-père pour y lire des contes. » La voix était douce, rien que pour elle, avec un accent victorien très chic.

Nell referma brutalement le livre et le repoussa. Il glissa par terre et s'arrêta près du divan.

Le lendemain, Tad, le petit ami de Maman revint de mauvais poil. Il posa brutalement son pack de six sur la table de la cuisine, en sortit une bière et se dirigea vers le séjour. Nell tâchait de ne pas rester dans ses pattes. Elle récupéra Dinosaure, Canard, Peter Rabbit et Pourpre, plus sa baguette magique, un sac en papier qui était en fait la voiture dans laquelle se promenaient ses enfants et un bout de carton qui était une épée pour tuer les pirates. Puis, elle fila vers la chambre qu'elle partageait avec son frère, mais Tad venait d'entrer, sa bière dans une main, et, de l'autre, il commençait déjà à piocher dans le fourbi posé sur le divan, à la recherche de la manette de commande du médiatron. Il jeta par terre tout un tas de jouets d'Harv et de Nell, puis marcha sur le livre avec son pied nu.

« Ouille, bon Dieu de merde ! » s'écria Tad. Il baissa les yeux et contempla l'ouvrage, incrédule. « Putain, c'est quoi encore, ce truc ? ! » Il fit mine de botter dedans, puis se ravisa, se souvenant qu'il était pieds nus. Il le ramassa, le soupesa et regarda Nell droit dans les yeux, la fixant pour estimer sa distance et son azimut. « Stupide petite conne, combien d'fois faudra que j'te répète de me dégager ton putain de bordel ? ! ! »

Puis il se tourna légèrement, enroula le bras autour du corps et lui jeta le livre à la tête, comme un frisbee.

Elle le regarda venir, interdite, n'ayant même pas l'idée de s'écarter, mais, au dernier moment, la couverture s'ouvrit. Les pages se déployèrent, envolée de plumes qui effleura son visage, sans lui faire le moindre mal.

Le livre tomba à ses pieds, ouvert sur une page illustrée.

L'image était celle d'un gros homme noir et d'une petite fille dans une pièce encombrée ; l'homme jetait un livre à la tête de la petite fille.

« Il était une fois une petite fille qui s'appelait Conne, dit le livre.

— Je m'appelle Nell », dit Nell.

Une infime perturbation se propagea le long du réseau de lettres garnissant la page en vis-à-vis.

« Tu vas t'appeler chair à pâté si tu me nettoies pas ce putain de merdier, dit Tad. Mais tu f'ras ça plus tard, j'ai besoin d'un peu d'intimité, pour une fois, merde ! »

Nell avait les mains pleines, aussi poussa-t-elle le livre du bout du pied jusque dans le couloir et la chambre d'enfants. Elle déchargea tout son fourbi sur le matelas, puis retourna en vitesse fermer la porte. Elle garda à portée de main la baguette magique et le sabre, au cas où, puis elle coucha Dinosaure, Canard, Peter et Pourpre dans le lit, bien alignés, et leur remonta la couverture jusque sous le menton. « À présent, toi tu vas au lit, et toi aussi et toi aussi et toi aussi, et vous êtes sages, pas'que vous avez tous été vilains et que vous avez embêté Tad et que je vous reverrai que demain.

— Nell mit ses enfants au lit et décida de leur raconter des histoires », dit la voix du livre.

Nell regarda le livre, qui s'était rouvert tout seul, cette fois sur une illustration montrant une petite fille qui ressemblait beaucoup à Nell, hormis qu'elle portait une belle robe à fleurs et qu'elle avait des rubans dans les cheveux. Elle était assise près d'un lit miniature avec quatre enfants bordés sous sa couverture à fleurs : un dinosaure, un canard, un lapin et un bébé aux cheveux pourpres. La petite fille qui ressemblait à Nell avait un livre sur les genoux. « Depuis quelque temps, Nell les mettait au

lit sans leur faire la lecture, poursuivit le livre, mais, à présent, les enfants n'étaient plus aussi petits, et Nell décida qu'afin de les éduquer convenablement, ils devaient entendre des histoires le soir. » Nell prit le livre et le posa sur ses genoux.

Premières expériences de Nell avec le Manuel

Le livre avait une voix de contralto superbe et il parlait avec un accent digne des Vickys les mieux éduqués. La voix était celle d'une personne réelle – même si elle était bien loin de toutes celles que Nell connaissait. Elle s'élevait et retombait comme un lent ressac sur une plage tropicale et, quand Nell fermait les yeux, elle l'emportait sur un océan de sensations.

Il était une fois une petite princesse appelée Nell, qui était emprisonnée dans un grand Château noir sur une île au milieu d'un vaste océan, avec un petit garçon appelé Harv, qui était son ami et son protecteur. Elle avait aussi quatre amis intimes, dénommés Dinosaure, Canard, Peter Rabbit et Pourpre.

Harv et la princesse Nell ne pouvaient pas quitter le Château noir, mais de temps en temps, un Corbeau venait leur rendre visite…

« C'est quoi, un corbeau ? » dit Nell.

L'illustration était une peinture haute en couleurs, montrant une île vue du ciel. L'île pivota vers le bas et sortit de l'image, se muant en un panorama sur l'océan à l'horizon. Au milieu, un point noir. L'image zooma sur le point noir, qui se révéla un oiseau. De grosses lettres apparurent en dessous. « C-O-R-B-E-A-U, dit le livre. Corbeau. Maintenant, répète après moi.

— Corbeau.

— Très bien. Nell, tu es une petite fille intelligente et tu sais faire plein de choses avec les mots. Peux-tu m'épeler le mot *corbeau ?* »

Nell hésita. Elle était encore toute rouge du compliment. Au bout de quelques secondes, la première lettre se mit à clignoter. Nell la toucha.

La lettre grossit jusqu'à repousser toutes les autres lettres ainsi que les illustrations hors des limites de la page. La boucle s'épaissit et se mit à tourner. « C comme Courir », dit le livre. L'image poursuivit sa métamorphose et devint une image de Nell qui courait. Bientôt, apparurent sous ses pieds des taches multicolores. « Nell Court sur des Cailloux Colorés », dit le livre, et tandis qu'il parlait de nouveaux mots apparurent.

« Pourquoi est-ce qu'elle court ?

— Parce qu'une Oie Odieuse l'y a Obligée », dit le livre, qui élargit l'image pour révéler un volatile jacassant, mais son agitation n'avait rien de bien redoutable pour l'agile Nell. L'oie, déçue, s'aplatit en cachant son cou sous son aile et sa silhouette dessina une nouvelle lettre, minuscule. « O comme Oie. Rebutée, l'oie Renonce et se Recouche, Ridiculisée par la Rapidité de la Réaction de Nell. »

L'histoire se poursuivit, pour inclure un Beau Berger Bouche Bée devant un Étrange Elfe Excité qui Apprivoisait un Agile Alligator Unijambiste en Uniforme. Puis l'image du corbeau revint, avec les lettres écrites en dessous « Corbeau. Peux-tu épeler corbeau, Nell ? » Une main se matérialisa sur la page et pointa vers la première lettre.

« C, dit Nell.

— Très bien ! Tu es une petite fille intelligente, Nell, et bonne en écriture », dit le livre. Puis il pointa vers la seconde : « Quelle est cette lettre ? » Celle-ci, Nell l'avait oubliée. Mais le livre lui raconta l'histoire d'un Ouistiti Orange nommé Oscar.

Un jeune voyou comparaît devant le juge Fang ; le magistrat confère avec ses avocats ; justice est rendue

« La chaîne du nunchaku en rotation a une signature radar bien spécifique – qui évoque celle d'un rotor d'hélicoptère, mais en plus bruyant », expliqua Miss Pao, en lorgnant le juge Fang par-dessus les demi-lunes de ses verres phénoménoscopiques. Sa vue se brouilla, et elle fit la grimace ; au sortir de l'immersion dans quelque image tridimensionnelle renforcée, le rajustement à la terne réalité avait toujours de quoi désorienter. « Un groupe de signaux identiques a été reconnu par l'une des sondes de surveillance aérienne de la Police de Shanghai, dix secondes après 21 : 51. »

Tandis que Miss Pao parcourait ce résumé, des images apparurent sur la grande feuille de papier médiatronique que le juge Fang avait déroulée sur sa nappe en brocart et maintenue par des presse-papiers de jade sculpté. Pour l'instant, l'image affichait un plan du Territoire concédé baptisé Enchantement, avec un point mis en valeur à proximité de la Chaussée. Dans l'angle, une autre fenêtre contenait l'image d'archive d'une sonde aérienne anticrime – aux yeux du juge, l'engin avait toujours évoqué un ballon de rugby redessiné par des fétichistes : noir, luisant et clouté.

Miss Pao poursuivit : « La sonde aérienne a dépêché sur les lieux une escadrille de huit aérostats plus petits, équipés de caméras. »

Le drôle de ballon fut remplacé par l'image d'un appareil aérien en forme de larme, gros comme une amande, prolongé par une antenne-fouet, le nez muni d'un orifice protégé par un iris d'une beauté incongrue. Le juge ne regardait pas vraiment ; plus des trois quarts des fenêtres qui s'ouvraient devant lui commençaient par un sommaire presque identique. Il fallait mettre au crédit du sérieux et du zèle de Miss Pao sa faculté de renouveler chacun de ces récits. C'était un défi au professionnalisme du juge Fang de réussir à tous les écouter avec le même intérêt.

« Alors qu'ils convergeaient sur la scène, expliquait Miss Pao, ils ont enregistré du mouvement. »

L'image principale de la carte sur le déroulant du juge Fang fut remplacée par une séquence filmée. Les silhouettes étaient éloignées, nuages de pixels relativement sombres en

progression sur un vague arrière-plan grisâtre, tel un vol d'étourneaux se regroupant à l'approche d'une tempête hivernale. Les points grossirent et gagnèrent en définition à mesure que l'aérostat s'approchait de la scène.

Un homme était recroquevillé sur la chaussée, la tête cachée sous ses bras repliés. À ce point de l'action, les nunchakus avaient été déjà rangés, et des mains s'affairaient à fouiller les innombrables poches que comptait la veste de l'individu. À partir de là, la séquence passait au ralenti. Une montre jeta des éclairs hypnotiques en oscillant au bout de sa chaîne dorée. Un stylo en argent scintilla comme une fusée en pleine ascension avant de disparaître dans les replis d'un vêtement traité antimite. Puis apparut un autre objet, moins aisément reconnaissable : plus gros, plutôt sombre, blanc sur le bord. Un livre, peut-être.

« L'analyse heuristique des séquences ciné semble suggérer la perpétration d'une agression violente », indiqua Miss Pao.

Le juge Fang appréciait à plus d'un titre les services de Miss Pao, mais son commentaire pince-sans-rire lui était particulièrement précieux.

« C'est pourquoi la sonde aérienne a aussitôt dépêché sur les lieux une autre escadrille d'aérostats, spécialisés dans le marquage. »

L'image d'un aérotaggeur apparut : plus petit et plus étroit que les cinéstats, on aurait dit une guêpe dépourvue de ses ailes. Les nacelles des minuscules turbines permettant à ces appareils d'évoluer dans les airs étaient bien visibles : l'engin était conçu pour la vitesse.

« Les assaillants suspectés ont adopté des contre-mesures », poursuivit Miss Pao, reprenant le même ton impassible. Sur la ciné, on voyait les criminels battre en retraite. Le cinéstat les suivit avec maestria. Le juge, qui avait visionné des heures de films de bandits quittant les lieux de leur forfait, observa la scène d'un œil critique. Des truands moins perfectionnistes auraient simplement détalé dans l'affolement, mais ce groupe procédait avec méthode : deux hommes par cyclo : le premier pédalait et le second se chargeait des contre-mesures. Deux des individus avaient sorti de la case d'équipements de leur engin

des récipients analogues à des extincteurs, qu'ils vidaient en agitant leur buse dans toutes les directions. « Appliquant une méthode devenue familière aux forces de l'ordre, expliqua Miss Pao, ils ont dispersé une mousse adhésive qui obture les entrées d'air des turbines des aérostats, les rendant inopérantes. »

Dans le même temps, le grand médiatron s'était mis à émettre une redoutable succession d'éclairs éblouissants qui contraignirent le juge Fang à fermer les yeux et à se pincer l'arête du nez. Très vite, la séquence ciné s'interrompit. « Un autre suspect s'est servi d'un stroboscope pour localiser les cinéstats, avant de les mettre hors service par des salves de lumière laser – usant à l'évidence d'un appareil expressément conçu dans ce but et qui se trouve depuis peu fort répandu parmi la population criminelle des TC. »

Le grand médiatron revint cadrer sur la scène initiale de l'agression. En bas de l'écran, un bargraphe affichait le temps écoulé depuis le début de l'incident, et le juge Fang, en homme expérimenté, nota que la séquence avait fait un saut en arrière d'une quinzaine de secondes ; la narration s'était divisée, et l'on voyait à présent l'autre côté de l'intrigue. La séquence dépeignait un loubard isolé qui essayait de remonter sur son cyclo, alors même que ses camarades prenaient la fuite, dans un sillage de mousse adhésive. Mais son engin semblait avoir été endommagé et il refusait de démarrer. Le jeune l'abandonnait alors et s'enfuyait à pied.

Dans l'angle supérieur de l'image, le petit diagramme de l'aérostat marqueur passa à un fort grossissement, révélant en partie la complexité des entrailles de l'appareil qui se mit à ressembler moins à une guêpe qu'à la vue en coupe d'un astronef. Le nez de l'engin était équipé d'un mécanisme qui crachait des fléchettes, avec sa bande chargeuse intégrée. Des fléchettes si minuscules qu'elles en étaient presque invisibles, mais l'image continua de grandir, jusqu'à ce que la coque de l'aérostat marqueur finisse par évoquer l'horizon légèrement incurvé d'une planète et que les projectiles deviennent plus faciles à distinguer. Ils avaient une section hexagonale, comme des bouts de crayon. Sitôt après l'éjection, de redoutables picots

se déployaient sur le nez, ainsi qu'un empennage simplifié à l'arrière.

« Le suspect avait connu un interlude balistique un peu plus tôt dans la soirée, précisa Miss Pao, épisode malheureusement non filmé, et il s'était soulagé de l'excès de vélocité par une technique ablative. »

Miss Pao se surpassait. Le juge la lorgna avec un haussement de sourcils, tout en pressant fugitivement la touche pause. Chang, l'autre assistant du juge, fit pivoter son énorme tête presque sphérique dans la direction de l'accusé, qui semblait tout petit devant la cour. À sa manie habituelle, Chang se frotta le crâne à rebrousse-poil avec la paume de la main, comme s'il n'arrivait pas à croire qu'il était tondu aussi court. Il ouvrit imperceptiblement la fente de ses petits yeux assoupis et traduisit pour l'accusé : « Elle dit que vous vous êtes payé un gadin. »

Jusqu'ici, le prévenu, pâle garçon asthmatique, avait paru trop intimidé pour manifester ne fut-ce que de la crainte. Mais là, on vit se relever la commissure de ses lèvres. Le juge nota avec approbation qu'il retenait une envie de sourire.

« Conséquemment, poursuivait Miss Pao, on peut noter des lacunes dans le tégument de son Nanobar. Un nombre indéterminé de mites marqueuses se sont introduites par ces ouvertures pour s'enficher dans les vêtements et la peau du suspect. Il s'est débarrassé de tous ses habits et s'est récuré vigoureusement aux bains-douches publics avant de regagner son domicile, mais trois cent cinquante mites marqueuses sont restées logées sous l'épiderme, d'où elles ont été extraites ultérieurement au cours de notre examen. Comme d'habitude, ces mites marqueuses étaient équipées d'un système de navigation inertielle qui a permis d'enregistrer tous les mouvements du suspect au cours des jours suivants. »

La ciné-séquence principale fut remplacée par une carte des Territoires concédés, portant inscrits au trait rouge les divers itinéraires du suspect. Le garçon s'était pas mal baladé, se rendant même parfois à Shanghai, mais il est toujours revenu au même appartement.

« Une fois établi un schéma cohérent, les mites marqueuses ont automatiquement émis leurs spores. »

L'image de fléchettes barbelées se modifia : la section médiane – qui contenait un enregistrement sur bande des mouvements du projectile – se libéra et plongea dans le vide.

« Plusieurs spores ont pu être récupérées par une sonde aérienne, où leur contenu a été transféré et leur numéro de série confronté aux enregistrements de la police. On a pu établir que le suspect a passé l'essentiel de son temps dans cet appartement. L'un des résidents correspondait nettement au suspect capturé par la ciné-séquence. Le suspect a été interpellé et l'on a trouvé sur son corps d'autres mites marqueuses, ce qui tend à accréditer nos soupçons.

— Oooh, laissa échapper Chang, comme s'il venait de se rappeler un détail essentiel.

— Que savons-nous de la victime ? dit le juge.

— Le cinéstat a pu le suivre jusqu'aux portes de la Nouvelle-Atlantis, indiqua Miss Pao. Il avait le visage tuméfié et ensanglanté, ce qui a compliqué l'identification. Il s'était également trouvé marqué, bien sûr – l'aérotaggeur étant incapable de faire la distinction entre agresseur et victime – mais aucune spore n'a pu être récupérée ; nous pouvons supposer que toutes ses mites marqueuses ont été détectées et détruites par le système immunitaire d'Atlantis/Shanghai. »

Parvenue à ce point, Miss Pao cessa de parler et tourna les yeux en direction de Chang, qui se tenait bien tranquille, les mains croisées dans le dos, fixant le plancher comme si son cou épais avait fini par céder sous le poids de sa tête. Miss Pao se racla la gorge, une fois, deux fois, trois fois, et soudain Chang reprit ses esprits. « Excusez-moi, Votre Honneur », dit-il en s'inclinant vers le juge Fang. Il fouilla dans un gros sac en plastique pour en retirer un chapeau haut de forme en piteux état. « Cet objet a été trouvé sur les lieux de l'agression », dit-il en revenant finalement à son dialecte natal.

Le juge baissa les yeux sur la nappe devant lui, avant de redresser la tête pour fixer Chang. Ce dernier s'avança et vint déposer délicatement le chapeau sur la table, puis il lui donna une légère pichenette, comme s'il n'était pas parfaitement

positionné. Le juge considéra l'objet pendant quelques instants, puis il ôta ses mains des volumineux replis de sa robe, saisit le couvre-chef, le retourna. Les mots JOHN PERCIVAL HACKWORTH étaient inscrits en lettres d'or à l'intérieur du ruban.

Le juge jeta un regard éloquent à Miss Pao, qui hocha la tête. Ils n'avaient pas encore contacté la victime. Laquelle victime ne les avait pas contactés non plus, ce qui était intéressant ; John Percival Hackworth devait avoir quelque chose à cacher. Les néo-Victoriens n'étaient pas idiots ; alors pourquoi étaient-ils si nombreux à se faire agresser dans les Territoires concédés après une soirée de bamboche ?

« Vous avez récupéré les articles volés ? » demanda le juge.

Chang se racla nerveusement la gorge, réprimant une envie d'éructer et de cracher – activité que le juge avait formellement prohibée dans l'enceinte du tribunal. Il se tourna de côté et recula d'un pas, laissant le magistrat examiner un des témoins : une petite fille, âgée de quatre ans peut-être, assise les pieds posés sur le siège, de sorte que son visage était masqué par ses genoux. Le juge entendit un bruit de page qui se tourne et comprit que la petite fille était en train de parcourir un livre calé sur ses cuisses. Elle inclinait la tête d'un côté ou de l'autre, en s'adressant à l'ouvrage d'une toute petite voix.

« Je me dois de présenter mes humbles excuses à monsieur le Juge, dit Chang, dans le dialecte de Shanghai. Et je vous présente ici même ma démission. »

Le juge Fang prit la déclaration avec toute la gravité requise. « Pourquoi ?

— J'ai été dans l'incapacité de soustraire la pièce à conviction des mains de la jeune personne, expliqua Chang.

— Je vous ai vu tuer des adultes à mains nues », lui rappela le juge. Élevé dans la langue cantonaise, il arrivait à se faire comprendre de Chang en s'adressant à lui dans une espèce de mandarin massacré.

« La vie n'a pas toujours été rose », observa Chang. Il avait trente-six ans.

« Il est midi passé, nota le juge Fang. Si on allait se manger au *Kentucky Fried Chicken ?*

— Comme vous voudrez, juge Fang, dit Chang.

— Comme vous voudrez, juge Fang, » dit Miss Pao.

Le juge Fang repassa à l'anglais pour s'adresser au garçon : « Votre cas est très sérieux. Vous devrez consulter les autorités historiques. D'ici là, vous allez rester ici jusqu'à notre retour.

— Oui, monsieur », dit l'accusé, manifestant une terreur abjecte. Sans rapport avec la crainte abstraite du délinquant primaire ; il suait et tremblait. Il avait déjà dû recevoir des coups de bâton.

La Maison de l'Impénétrable et Vénérable Colonel, tel était le nom qu'ils lui donnaient lorsqu'ils parlaient chinois. Vénérable, à cause de la barbiche, blanche comme la feuille du cornouiller, marque incontestable de crédibilité aux yeux d'un disciple de Confucius. Impénétrable parce qu'il était entré dans la tombe sans divulguer le Secret des onze herbes et épices. L'établissement avait été le premier franchisé de restauration rapide ouvert sur le Bund, bien des décennies plus tôt. Le juge Fang y avait l'équivalent d'une table particulière au coin de la salle. Il avait un jour réduit Chang à un état cataleptique en lui décrivant une avenue de Brooklyn où les gargotes à poulet frit s'alignaient sur des kilomètres, toutes de pâles copies du Kentucky Fried Chicken original. Miss Pao, qui avait grandi à Austin, Texas, se laissait moins aisément impressionner par ces légendes.

L'annonce de leur arrivée les avait précédés ; leur barquette les attendait déjà sur la table. Les petites coupes de plastique garnies de sauce, de chou râpé, de pommes de terre et ainsi de suite, avaient été disposées avec soin. Comme d'habitude, la barquette était placée face au siège de Chang, car c'est toujours lui qui en consommait le plus. Tous trois mangèrent en silence durant plusieurs minutes, ne communiquant que du regard ou via d'autres signaux subtils, puis ils passèrent encore quelques minutes à deviser poliment de choses et d'autres.

« Un point a fait résonner dans ma mémoire une corde sensible, dit enfin le juge, quand fut venu le temps de parler affaires. Ce nom de Tequila... la mère du suspect et de la petite.

— Le nom est déjà par deux fois apparu devant la cour », remarqua Miss Pao, avant de lui rafraîchir la mémoire en lui évoquant deux précédents : le premier, près de cinq ans plus tôt,

à l'issue duquel l'amant de cette femme avait été exécuté, et le second, datant seulement de quelques mois, qui était fort similaire à celui-ci.

« Ah oui, dit le juge Fang, le second me revient. Ce garçon et ses amis avaient sévèrement rossé un homme. Mais sans rien lui voler. Il avait refusé d'expliquer ses actes. Je l'avais condamné à trois coups de bâton et remis en liberté.

— On est en droit de suspecter que la victime de cette affaire avait molesté la sœur du garçon, intervint Chang, car il avait déjà des antécédents de telles prouesses. »

Le juge pécha un pilon dans la barquette, le déposa sur sa nappe en papier, croisa les mains, et soupira. « Le garçon a-t-il de quelconques relations filiales ?

— Aucune, dit Miss Pao.

— Quelqu'un aurait-il l'obligeance de me conseiller ? » Le juge Fang posait fréquemment cette question ; il estimait de son devoir d'être didactique avec ses subordonnés.

Miss Pao répondit, avec juste le degré de précaution nécessaire : « Le Maître dit : "L'homme supérieur doit plier son attention devant ce qui est extrême. Cela étant établi, toutes les possibilités s'ouvrent naturellement. La piété filiale et la soumission fraternelle ! – ne sont-ce pas là les racines de tout acte charitable ?"

— Et comment en l'espèce appliquez-vous la sagesse du Maître ?

— Le garçon n'a pas de père – sa seule relation filiale possible est avec l'État. Vous êtes, juge Fang, le seul représentant de l'État qu'il soit susceptible de rencontrer. Il est donc de votre devoir de le châtier avec fermeté – disons, de six coups de bâton. Cela l'aidera à fonder sa piété filiale.

— Mais le Maître a dit également : "Que les hommes soient guidés par la loi et qu'on cherche à les uniformiser par le châtiment, ils feront tout pour éviter celui-ci, mais sans connaître le moindre scrupule. Alors que s'ils sont guidés par la vertu et qu'on cherche à les uniformiser grâce aux règles de la propriété, ils connaîtront les scrupules et, bien plus, deviendront bons."

— Vous prôneriez l'indulgence ? » Miss Pao était pour le moins sceptique.

Chang avait son mot à dire : « Quand Mang Wu a demandé ce qu'était la piété filiale, le Maître lui a répondu : "Les parents redoutent surtout que leurs enfants tombent malades." Mais le Maître n'a rien dit au sujet des coups de bâton. »

Miss Pao reprit : « Le Maître a dit également : "Le bois pourri ne se sculpte pas." Et aussi : "Il n'y a que le sage de la plus haute classe, et le crétin de la plus basse espèce, que l'on ne peut changer."

— Donc, la question qui se pose à nous est celle-ci : Le garçon est-il du bois pourri ? Son père l'était certainement. Je n'en suis pas encore aussi sûr concernant le fils.

— Sauf votre respect, intervint Chang, je me permets d'attirer votre attention sur la fille, qui devrait être le véritable sujet de nos discussions. Le garçon est peut-être irrécupérable ; la fille peut être sauvée.

— Qui la sauvera ? demanda Miss Pao. Nous avons le pouvoir de punir ; on ne nous a pas confié celui d'élever les enfants.

— C'est le dilemme essentiel de ma fonction, observa le juge Fang. La dynastie maoïste manquait d'un vrai système judiciaire. Quand est née la République côtière, l'organisation judiciaire a été calquée sur l'unique modèle qu'ait jamais connu l'Empire du Milieu, et qui était la doctrine confucéenne. Mais un tel système ne peut vraiment fonctionner dans une société plus vaste qui n'adhère pas aux préceptes de Confucius. « Du Fils du Ciel jusqu'à la masse du peuple, tous doivent considérer que la culture morale de l'individu est la racine de tout le reste ». Malgré tout, comment veut-on que je me charge de la culture morale de barbares dont on m'a, de manière perverse, attribué la responsabilité ? »

Chang avait anticipé la réplique et l'exploita aussitôt : « Le Maître, dans son Immense Sagesse, a énoncé que l'accroissement de la connaissance était la racine de toutes les autres vertus.

— Je ne peux pas envoyer ce garçon à l'école, Chang.

— Songez plutôt à la fille ; à la fille et à son livre. »

Le juge médita la chose durant quelques instants, même s'il voyait bien que Miss Pao brûlait d'intervenir.

« L'homme supérieur est correct avec fermeté, et pas simplement ferme, dit enfin le juge. Puisque la victime n'a pas contacté la police pour chercher à récupérer son bien, j'autoriserai la jeune fille à conserver le livre pour sa propre édification – comme a dit le Maître : « Dans l'enseignement, il ne devrait y avoir aucune distinction de classe ». Je condamnerai le garçon à six coups de bâton. Mais je surseoirai à tous ces coups sauf un, puisqu'il a exprimé un début de responsabilité fraternelle en offrant le livre à sa sœur. Voilà de la fermeté bien comprise.

— J'ai terminé un examen phénoménoscopique de l'ouvrage, nota Miss Pao. Ce n'est pas un livre ordinaire.

— J'avais déjà soupçonné qu'il s'agissait d'une sorte de ractif, reconnut le juge Fang.

— L'objet est considérablement plus complexe que ne le sous-entend cette description. Je crois qu'il pourrait incarner une super PI, dit Miss Pao.

— Vous pensez que ce livre incorporerait une technologie volée ?

— La victime travaille à la division Commande de Machine-Phase Systems. C'est un artifex.

— Intéressant, dit le juge.

— Cela mérite-t-il un complément d'enquête ? »

Le juge Fang réfléchit un moment, tout en s'essuyant méticuleusement le bout des doigts sur une serviette propre.

« Absolument », dit-il enfin.

Hackworth présente le Manuel à Lord Finkle-McGraw

« Est-ce bien le type de reliure et de présentation que vous aviez en tête ? demanda Hackworth.

— Oui, tout à fait, dit Lord Finkle-McGraw. Si je l'avais trouvé chez un antiquaire, couvert de poussière, je l'aurais à peine remarqué.

— Parce que si jamais vous étiez mécontent du moindre détail, poursuivit Hackworth, je pourrais toujours vous le recompiler. » Il était arrivé avec l'espoir éperdu que Finkle-McGraw émettrait une objection quelconque ; cela aurait pu lui fournir une occasion d'en chiper un autre exemplaire pour Fiona. Mais, jusqu'ici, le Lord actionnaire avait manifesté un contentement pour le moins inhabituel.

Il continuait de feuilleter le livre, attendant que se passe quelque chose.

« Il est peu probable qu'il fasse quoi que ce soit pour l'instant, avertit Hackworth. Il ne s'activera vraiment que s'il est lié.

— Lié ?

— Comme nous en avons débattu, il voit et entend tout ce qui se passe à proximité. Et, pour l'instant, il recherche un jeune être de sexe féminin. Qu'une petite fille le saisisse et pour la première fois en rabatte la couverture, aussitôt le visage et l'empreinte vocale de cette enfant se graveront dans sa mémoire...

— Lié à elle. Oui, je vois.

— D'où il découle qu'il verra tous les événements, tous les individus relativement à cette petite fille, s'en servant en définitive comme point de référence pour baliser un terrain psychologique. La préservation de ce terrain est l'une des missions essentielles du livre. Par conséquent, chaque fois que l'enfant l'utilisera, il se servira de sa base de données pour réaliser une sorte de plaquage de texture dynamique sur ce terrain particulier.

— Vous parlez de sa base de données folkloriques. »

Hackworth hésita. « Pardonnez-moi, mais... pas précisément, monsieur. Le folklore consiste en un certain nombre d'idéaux qui ont été plaqués sur des cultures locales. Par exemple, bon nombre de cultures ont un personnage d'escroc, donc l'*Escroc* pourrait être qualifié d'archétype ; mais il apparaît en fait sous divers masques, chacun approprié à un

environnement culturel spécifique. Les Indiens du sud-ouest américain le baptisaient Coyote, ceux de la côte pacifique Corbeau. Les Européens l'appelaient Goupil le Renard. Les Afro-Américains l'appelaient Br'er Rabbit. Dans la littérature du vingtième siècle, il apparaît d'abord sous les traits de Bugs Bunny puis sous celui du Hacker, le pirate, le casseur... »

Finkle-McGraw étouffa un rire. « Quand j'étais gosse, ce mot était à double sens. Il pouvait signifier un escroc qui se livrait à des effractions – mais il pouvait également qualifier un informaticien particulièrement doué.

— L'ambiguïté est fréquente dans les cultures post-néolithiques, expliqua Hackworth. À mesure que la technologie prenait de l'importance, le personnage de l'Escroc a subi un changement de rôle pour devenir le dieu des arts – de la technologie, si vous préférez – sans perdre ses qualités de fourberie sous-jacente. C'est ainsi que nous avons l'Enki des Sumériens, les Prométhée et Hermès des Grecs, le Loki des Normands, et ainsi de suite...

« Dans tous les cas, poursuivit Hackworth, le personnage de l'Escroc/Technologue n'est jamais qu'un de ces universaux. La base de données en est pleine. C'est un catalogue de l'inconscient collectif. Dans le passé, les auteurs de livres pour enfants devaient plaquer ces universaux sur des symboles familiers à leur auditoire – comme Beatrix Potter plaquant l'Escroc sur son personnage de lapin, *Peter Rabbit*. C'est une méthode raisonnablement efficace, en particulier si la société est homogène et statique, de sorte que tous les enfants partagent des expériences similaires.

« Ce que nous avons fait, moi et mon équipe, c'est théoriser le processus et développer des systèmes de plaquage des universaux sur le terrain psychologique spécifique d'un enfant unique – même si ce terrain évolue au cours du temps. D'où le primat de ne pas laisser ce livre tomber entre les mains d'une autre petite fille tant qu'Elizabeth n'aura pas eu l'occasion de l'ouvrir en premier.

— Compris, dit Lord Alexander Chung-Sik Finkle-McGraw. Je m'en vais l'emballer moi-même, sur-le-champ. J'ai justement compilé ce matin un joli papier-cadeau. » Il ouvrit un tiroir de

son secrétaire et en sortit un rouleau de papier médiatronique épais et brillant, décoré de scènes de Noël animées : le Père Noël passant par la cheminée, son attelage de rennes balistiques, les trois souverains zoroastriens descendant de leurs dromadaires devant l'étable. Un ange passa tandis qu'Hackworth et Finkle-McGraw contemplaient les saynètes ; l'un des risques à vivre dans un monde truffé de médiatrons était que les conversations se voyaient toujours interrompues de cette façon, ce qui expliquait pourquoi les Atlantéens tenaient à limiter le plus possible les accessoires médiatroniques. Vous pénétriez sous le toit d'un thète, et chaque objet était recouvert d'images animées, et tout le monde restait assis bouche bée, les yeux sautant des personnages paillards cabriolant sur le papier toilette médiatronique, aux elfes exorbités jouant à chat dans le miroir de la salle de bains, et à...

« Bien sûr, reprit Finkle-McGraw. Peut-on écrire dessus ? J'aimerais le dédicacer à Elizabeth...

— Le papier est une sous-classe de papier scanner/impression, aussi possède-t-il toutes les fonctions de base du genre de papier sur lequel vous seriez susceptible d'écrire. Pour l'essentiel, ces fonctions ne sont pas utilisées – en dehors, bien entendu, d'afficher simplement des marques aux endroits que la pointe du stylet a parcourus.

— Donc, on peut écrire dessus, traduisit Finkle-McGraw, avec une certaine irritation, mais il n'analyse pas ce qu'on est en train d'écrire.

— Eh bien, ma réponse sera plus nuancée. Le *Manuel illustré* est un système extrêmement puissant et diversifié, capable de s'auto-reconfigurer d'une manière bien plus poussée que la plupart des systèmes analogues. N'oubliez pas qu'une de ses tâches essentielles est de réagir à son environnement. Si sa propriétaire décidait de prendre un stylo et d'écrire sur une page blanche, cette entrée serait littéralement engrangée dans sa hotte avec tout le reste.

— Puis-je le dédicacer à Elizabeth, oui ou non ? insista Finkle-McGraw.

— Certainement, monsieur. »

Finkle-McGraw ouvrit un casier de son secrétaire et en sortit un lourd stylo-plume en or avec lequel il rédigea quelques lignes sur la page de garde du livre.

« Cela étant fait, monsieur, il ne vous reste plus qu'à valider la signature d'un contrat type pour les racteurs.

— Ah oui, vous faites bien de m'y faire penser, dit Finkle-McGraw, sans grande conviction. J'avais encore la faiblesse de croire qu'avec tout l'argent investi dans ce projet...

— Nous aurions pu, dans la foulée, résoudre le problème de synthèse vocale, bien sûr, monsieur. Comme vous le savez, nous avons bien réalisé quelques percées, mais aucun des résultats obtenus n'était à la hauteur de vos exigences de qualité. Malgré toute notre technologie, ces algorithmes de pseudo-intelligence, les vastes matrices d'exception, les moniteurs de message et de présage, et tout le reste, nous ne sommes toujours pas près de générer une voix humaine qui résonne aussi bien que celle que peut nous offrir un authentique racteur bien vivant.

— Je ne peux pas dire que ça me surprenne outre mesure, admit Finkle-McGraw. J'aurais simplement voulu que ce soit un système parfaitement autonome.

— C'est tout comme, monsieur. À n'importe quelle heure, il y a jusqu'à un million de racteurs professionnels sur scène de par le monde, dans tous les fuseaux horaires, et qui sont prêts à faire ce genre de travail à l'instant même. Nous escomptons autoriser des règlements à un tarif relativement élevé, ce qui devrait nous permettre de n'avoir que les meilleurs talents. Vous ne serez pas déçu par les résultats. »

Deuxième expérience de Nell avec le Manuel ; l'histoire de la princesse Nell dans une coquille de noix

Il était une fois une petite princesse appelée Nell qui était emprisonnée dans un grand Château noir sur une île au milieu d'un vaste océan, avec un petit garçon appelé Harv, qui était son ami et

son protecteur. Elle avait aussi quatre amis intimes, dénommés Dinosaure, Canard, Peter Rabbit et Pourpre.

Harv et la princesse Nell ne pouvaient pas quitter le Château noir, mais, de temps à autre, un Corbeau venait leur rendre visite et leur décrivait les merveilles qui existaient par-delà l'océan, au Pays d'Au-delà. Un jour, le Corbeau aida la princesse Nell à s'évader du château, mais hélas, le pauvre Harv était trop gros et dut rester bouclé derrière les hautes grilles de fer du château fermées par douze verrous.

La princesse Nell aimait Harv comme un frère et refusa de l'abandonner, aussi, elle et ses amis, Dinosaure, Canard, Peter et Pourpre, franchirent-ils l'océan dans un petit bateau rouge, pour parvenir, après bien des aventures, au Pays d'Au-delà. Celui-ci était divisé en douze royaumes, dirigé chacun par un Roi ou une Reine des fées. Chaque Roi ou Reine avait un magnifique Château, et dans chaque Château il y avait un Trésor contenant or et joyaux, et dans chaque Trésor il y avait une Clef ouvragée qui ouvrait l'un des douze verrous de la porte de fer du Château noir.

La princesse Nell et ses amis connurent bien des aventures lorsqu'ils visitèrent chacun des douze royaumes pour récupérer les douze clefs. Ils obtinrent certaines à force de persuasion, d'autres en jouant d'astuce, d'autres enfin, au combat. À l'issue de leur quête, certains des quatre amis de Nell avaient trouvé la mort, d'autres étaient partis de leur côté. Mais Nell n'était pas seule, car elle était devenue une grande héroïne au cours de ses aventures.

Dans un grand vaisseau, accompagnée de nombre de soldats, de domestiques et d'anciens, Nell reprit la mer pour retourner dans l'île au Château noir. Alors qu'elle approchait de la porte de fer, Harv l'aperçut du haut d'une tour et lui dit, d'un ton bourru, de passer son chemin, car la princesse Nell avait tant changé durant sa Quête, qu'Harv ne la reconnaissait plus. « Je suis venue te libérer », dit la princesse Nell. Harv lui répéta de passer son chemin, disant qu'il jouissait de toute la liberté voulue dans l'enceinte du Château noir.

La princesse Nell inséra les douze clefs dans les douze verrous et entreprit de les ouvrir l'un après l'autre. Quand la porte rouillée du château finit par s'ouvrir en grinçant, elle découvrit Harv, tenant un arc bandé, la flèche pointée droit sur son cœur. Il décocha le trait, qui la frappa à la poitrine et l'aurait tuée si elle n'avait porté un médaillon que lui avait donné Harv, bien des années auparavant,

avant qu'elle ne quitte le château. La flèche se brisa sur le médaillon. Au même instant, Harv fut touché par une flèche tirée par l'un des soldats de Nell. Nell se précipita vers son frère abattu pour le réconforter, et elle pleura sur son corps pendant trois jours et trois nuits. Quand enfin elle sécha ses larmes, elle découvrit que le Château noir était devenu resplendissant ; car les flots de larmes déversés par ses yeux avaient arrosé le sol, et de somptueux jardins et forêts avaient jailli du jour au lendemain, et dorénavant le Château noir n'était plus noir, c'était devenu un phare étincelant rempli d'objets magnifiques. La princesse Nell s'installa dans ce château et gouverna l'île jusqu'à la fin de ses jours et, tous les matins, elle descendait marcher dans le jardin où Harv était tombé. Elle connut moult aventures et devint une grande Reine et, le temps venu, elle rencontra et épousa un Prince, et ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

« C'est quoi, une aventure ? » demanda Nell.

Le mot était inscrit sur la page. Aussitôt, les deux pages ouvertes s'emplirent d'images animées illustrant toutes sortes de prodiges : des filles en armure luttant à l'épée contre des dragons, des filles traversant des forêts à dos de licorne, et des filles suspendues à des lianes, nageant dans les flots bleus de l'océan, traversant l'espace aux commandes de leur fusée. Nell passa un long moment à contempler toutes ces images, et, au bout d'un moment, toutes les filles se mirent à ressembler à des versions d'elle plus âgées.

Le juge Fang visite sa juridiction ; Miss Pao organise une manifestation ; l'affaire du livre volé acquiert une profondeur imprévue

Alors que le juge Fang traversait la Chaussée sur sa chevaline, accompagné de ses assistants, Chang et Miss Pao, il avisa les Territoires concédés couronnés d'un brouillard méphitique. Flottant au-dessus de cette misère, on découvrait

l'émeraude des hauts plateaux d'Atlantis/Shanghai. Une nuée d'aérostats aux parois réfléchissantes tournoyaient autour de ce territoire élevé, le protégeant des intrus les plus gros et les plus manifestes ; d'ici, à des kilomètres de distance, les sondes individuelles restaient bien sûr invisibles, mais on pouvait deviner leurs nuées à un subtil chatoiement de l'atmosphère : une vaste bulle, parfaitement transparente, enveloppant le territoire sacro-saint des Anglo-Américains, que les vents changeants étiraient plus ou moins mais sans jamais la déchirer.

Le panorama fut gâché quand ils s'approchèrent pour pénétrer dans les brouillards éternels. À plusieurs reprises, alors qu'ils parcouraient les rues des TC, le juge Fang fit un geste étrange : il roula en cylindre les doigts de sa main droite, comme s'il saisissait une invisible tige de bambou. Puis, plaçant dessous l'autre main en coupe, formant ainsi une cavité obscure et fermée, il lorgna au travers, d'un seul œil. En examinant la poche d'air ainsi formée, il put découvrir que l'obscurité était piquetée de lumières scintillantes – comme s'il contemplait l'intérieur d'une caverne emplie de lucioles, sauf que ces lumières étaient multicolores, et que ces couleurs étaient aussi limpides et pures que des joyaux.

À force d'accomplir ce geste, les habitants de la Concession avaient fini par avoir une connaissance intuitive de cet univers microscopique. Ils devinaient quand quelque chose se préparait. Et s'il leur arrivait de l'effectuer lors d'une guerre de toner, le résultat pouvait être spectaculaire.

On était bien loin aujourd'hui des niveaux d'une guerre de toner, mais l'activité restait intense. Le juge Fang suspecta que ce ne devait pas être sans rapport avec le but de cette mission, sur laquelle Miss Pao avait refusé de s'expliquer plus avant.

Ils aboutirent dans un restaurant. Miss Pao insista pour prendre une table en terrasse, même si la pluie menaçait. Ils dominaient la rue, trois étages plus bas. Malgré la proximité, il était difficile de distinguer les visages des passants dans la brume.

Miss Pao sortit de son sac un paquet rectangulaire, emballé de Nanobar. Elle le défit et en sortit deux objets de forme et de

taille à peu près identiques : un livre et un bloc de bois. Elle les disposa côte à côte sur la table. Puis elle les ignora pour reporter son attention sur le menu. Elle continua de les ignorer plusieurs minutes encore, tandis que ses compagnons buvaient du thé en devisant poliment, puis attaquaient leur repas.

« Quand Votre Honneur voudra, dit-elle enfin, j'aimerais l'inviter à examiner les deux objets que j'ai posés sur la table. »

Le juge Fang nota, non sans surprise, que si le bloc de bois n'avait pas changé d'aspect, le livre était désormais recouvert d'une épaisse couche de poussière grise, comme si les moisissures l'avaient envahi depuis plusieurs dizaines d'années.

« Ooooh », laissa échapper Chang, aspirant un long écheveau de nouilles et contemplant, les yeux exorbités, cet étonnant spectacle.

Le juge se leva, contourna la table, se pencha pour examiner cela de plus près. La poussière n'était pas répartie uniformément ; elle était bien plus épaisse vers les bords de la couverture. Il ouvrit le livre et put noter avec surprise qu'elle s'était même infiltrée jusqu'entre les pages.

« Je dirais que cette poussière est pour le moins obstinée. »

Sans répondre, Miss Pao lui indiqua, d'un regard éloquent, le bloc de bois. Le juge Fang le saisit et l'examina sous toutes les coutures ; il était impeccable.

« Qui plus est, cette substance fait preuve de discrimination ! s'exclama le juge.

— Un toner confucéen, nota Chang, ayant enfin réussi à ingurgiter ses nouilles. Il a une passion pour les livres. »

Le juge sourit avec indulgence et se tourna vers Miss Pao pour avoir une explication. « Je suppose, que vous avez examiné cette nouvelle espèce de mite ?

— C'est encore plus intéressant que ça. Depuis moins d'une semaine, ce n'est pas une mais bien deux nouvelles espèces de mites qui sont apparues dans les Territoires concédés – l'une et l'autre programmées pour dénicher tout ce qui peut ressembler à un livre. » Elle piocha de nouveau dans son sac et tendit à son maître une feuille roulée de papier médiatronique.

Une serveuse s'approcha précipitamment pour débarrasser les plats et les tasses. Le juge Fang déroula la page et la maintint

sur la table à l'aide de divers ustensiles de faïence. Le papier était divisé en deux fenêtres, montrant chacune la vue agrandie d'un objet microscopique. Le juge vit sans peine que l'un et l'autre étaient conçus pour naviguer dans les airs, mais cela mis à part, ils ne pouvaient guère différer plus. Le premier évoquait une œuvre de la nature : doté de plusieurs bras bizarres et fort élaborés, il exhibait quatre énormes instruments en forme d'écope, recouverts de cannelures et écartés de quatre-vingt dix degrés.

« Des oreilles de chauve-souris ! » s'exclama Chang, en parcourant du bout d'une baguette l'incroyable complexité des volutes. Le juge Fang ne dit mot, mais se souvint que l'homme excellait dans cet exercice de déduction perspicace.

« L'appareil semble effectivement utiliser l'écholocation, comme la chauve-souris, admit Miss Pao. L'autre, comme vous pouvez le constater, est d'une conception radicalement différente. »

La seconde mite ressemblait à un astronef imaginé par Jules Verne. Elle avait une forme fuselée, en goutte d'eau, deux bras manipulateurs soigneusement repliés le long du fuselage, et son nez était creusé d'une profonde cavité cylindrique que le juge Fang estima être son œil. « Celle-ci possède une vision dans l'ultraviolet, expliqua Miss Pao. Malgré leurs différences, toutes deux font la même chose : rechercher des livres. Dès qu'elles en découvrent, elles se posent sur la couverture, en gagnent le bord, puis s'introduisent entre les pages pour examiner la structure interne du papier.

— Que cherchent-elles ?

— Impossible à dire, sauf à désosser l'ordinateur embarqué et à décompiler son programme – ce qui est délicat, indiqua Miss Pao, avec son goût habituel pour la litote. Dès qu'elle a découvert qu'elle a exploré un livre ordinaire fait de papier traditionnel, elle se désactive et se transforme en poussière.

— Donc, on trouve aujourd'hui quantité de livres poussiéreux dans la Concession, observa Chang.

— Primo, il n'y en a pas tant que ça », nota le juge Fang. Chang et Miss Pao étouffèrent un rire, mais le juge n'avait,

semblait-il, pas voulu faire un bon mot ; c'était un simple constat.

« Quelles conclusions en tirez-vous, Miss Pao ?

— Que deux groupes rivaux sont en train de ratisser les Territoires concédés à la recherche du même livre. »

Elle n'eut pas besoin d'ajouter que la cible de cette recherche était sans doute le livre dérobé à ce gentleman dénommé Hackworth.

« Pouvez-vous faire des conjectures sur l'identité de ces groupes ?

— Bien sûr, aucun des appareils ne porte de marque de fabrique, dit Miss Pao. Mais la mite aux oreilles de chauve-souris est typique de la conception du Dr X ; la plupart de ses caractéristiques sont le fruit d'une évolution, pas d'une fabrication, et le Cirque aux Puces du fameux docteur n'est jamais qu'une officine de collecte de mites évoluées dotées de caractéristiques intéressantes. Au premier coup d'œil, l'autre pourrait être issu de l'un ou l'autre des ateliers de mécanique associés aux principaux phyles – Nippon, Nouvelle-Atlantis, Hindoustan, Première République Distribuée étant les principaux suspects. Mais après un examen plus approfondi, j'y trouve une élégance...

— Une *élégance* ?

— Pardonnez-moi, Votre Honneur, le concept n'est pas facile à expliquer : certaines technologies ont une qualité ineffable, que leurs créateurs qualifieront au choix de concision technique, d'harmonie conceptuelle, ou de joli coup – autant de signes qu'elles sont l'œuvre, élaborée avec grand soin, d'un individu pas seulement motivé, mais inspiré. C'est toute la différence entre un ingénieur et un pirate.

— Ou entre un ingénieur et un artifex ? »

La remarque du juge fit naître chez Miss Pao l'esquisse d'un sourire.

« Je crains d'avoir embarqué cette gamine dans une affaire bien plus délicate que je ne l'aurais imaginé. » Le juge Fang roula la feuille et la rendit à Miss Pao. Chang remit la tasse du juge devant lui, puis il lui resservit du thé. Machinalement, le

juge réunit le bout des doigts et le pouce, et se mit à pianoter doucement sur la table.

C'était un geste très ancien en Chine. La légende disait que l'un des premiers Empereurs aimait se déguiser en roturier et parcourir l'Empire du Milieu pour s'enquérir du sort de ses paysans. Bien souvent, alors qu'il était installé autour d'une table d'auberge avec sa suite, c'était lui qui servait le thé à tout le monde. Comme ils ne pouvaient se prosterner devant leur suzerain au risque de dévoiler son identité, ils faisaient ce geste à la place, la main imitant une génuflexion. Les Chinois d'aujourd'hui avaient également pris cette habitude pour se dire merci lorsqu'ils étaient à table. Et, de temps à autre, le juge Fang se surprenait à faire de même, tout en songeant que c'était chose bien étrange que d'être Chinois dans un monde sans empereur.

Assis, les mains cachées dans ses manches, il resta plusieurs minutes à peser ces diverses questions, en regardant la vapeur s'élever de sa tasse et se condenser en brouillard au contact de la poussière de micro-aérostats.

« Nous allons bientôt nous intéresser à ce M. Hackworth et au Dr X ; observer leurs réactions devrait se montrer instructif. Je m'en vais réfléchir à la meilleure manière de procéder. Dans l'intervalle, occupons-nous de la jeune fille. Chang, allez faire un tour du côté de l'immeuble qu'elle habite, vérifier s'il y a eu un problème quelconque – si l'on y aurait pas vu rôder des individus suspects.

— Monsieur, sauf votre respect, toute personne qui réside dans cet immeuble est un individu suspect.

— Vous m'avez fort bien compris, rétorqua le juge avec un rien d'irritation. Le bâtiment devrait disposer d'un système de filtrage des nanosites présents dans l'air. Si ce système fonctionne convenablement, et si la petite ne sort pas avec le livre, alors elle devrait rester indétectée. » Le juge dessina un trait dans la poussière recouvrant le livre, puis il étala le toner sur ses doigts. « Allez voir le gérant et prévenez-le que son système de filtrage doit bientôt subir une inspection, et que c'est tout à fait sérieux, qu'il ne s'agit pas d'une demande de pot-de-vin.

— Bien monsieur », dit Chang. Il repoussa sa chaise, le leva, s'inclina et sortit du restaurant d'un pas décidé, s'arrêtant juste à l'entrée pour prendre un cure-dents au distributeur. Il n'aurait pas été inconvenant qu'il termine son repas, mais Chang avait déjà témoigné d'intérêt pour le bien-être de la petite et, apparemment, il ne voulait pas perdre de temps.

« Miss Pao, vous allez installer une surveillance dans l'appartement de la fille. Au début, nous changerons les bandes et les visionnerons chaque jour. Si le livre n'est pas détecté dans l'immédiat, nous passerons à un rythme hebdomadaire.

— Bien monsieur. » Miss Pao chaussa ses lunettes phénoménoscopiques. Un éclat coloré se réfléchit sur son iris dès qu'elle se fut perdue dans une sorte d'interface. Le juge Fang remplit sa tasse, la saisit dans sa main en coupe et rejoignit le bord de la terrasse. Il avait des soucis d'une tout autre ampleur que cette fille et son livre ; mais il soupçonnait que dorénavant, il n'allait guère songer à quoi que ce soit d'autre.

Description du vieux Shanghai ; situation du Théâtre Parnasse ; le travail de Miranda

Bien avant que les Européens n'aient mis le grappin dessus, Shanghai était un village fortifié au bord de la rivière Huangpu, à quelques kilomètres au sud de son confluent avec l'estuaire du Yangzi. L'essentiel de ses bâtiments trahissait l'architecture complexe de la dynastie Ming, avec jardins privés pour les familles riches, quelque rue commerçante dissimulant des taudis intérieurs, une maison de thé branlante s'élevant, vertigineuse, d'une île au milieu d'un étang. Dans un passé plus récent, on avait abattu le mur d'enceinte et percé une sorte de boulevard circulaire à l'emplacement de ses fondations. L'ancienne concession française enveloppait le côté nord de la ville, et c'est dans ce quartier, à l'angle d'une rue donnant sur le

boulevard circulaire et menant vers la vieille ville, qu'on avait, à la fin du dix-neuvième siècle, édifié le Théâtre Parnasse. Miranda y travaillait depuis cinq ans, mais l'expérience avait été si intense que, bien souvent, elle avait l'impression que cela ne faisait que cinq jours.

Le Parnasse avait été bâti par les Européens, au temps où le statut d'Européen était encore chose sérieuse dont on n'avait pas à s'excuser. La façade était classique : un portique formant une rotonde de trois quarts de cercle au coin de la rue, soutenu par des colonnes corinthiennes, le tout en pierre calcaire. Dans les années dix-neuf cent quatre-vingt-dix, on avait recouvert le portique d'une enseigne de toile blanche soulignée par des tubes fluorescents roses et violets. Il n'aurait pas été difficile de la démonter pour la remplacer par quelque chose de plus médiatronique, mais les autochtones aimaient bien sortir des échelles de bambou de sous l'atelier de décors afin de monter y encliqueter les hautes lettres de plastique noir annonçant le programme de la soirée. Parfois, ils descendaient le vaste écran médiatronique et diffusaient des films, alors les Occidentaux rappliquaient de tout le Grand Shanghai, en smoking et robe du soir, et ils s'installaient dans le noir pour voir *Casablanca* ou *Danse avec les loups*. Et, au moins deux fois par mois, la Compagnie du Parnasse montait sur les planches et jouait pour de bon : devenant pour un soir des acteurs plutôt que des racteurs, avec éclairage, maquillages et costumes. Le plus dur était d'inculquer cette notion au public ; à moins d'être de vrais mordus de théâtre, les spectateurs voulaient toujours monter sur scène pour interagir, ce qui bouleversait toute la représentation. Le théâtre en direct était un genre ancien et singulier, assez comparable à l'audition de chants grégoriens, et cela ne suffisait pas à régler les factures. Les factures, on les payait avec les ractifs.

L'édifice était étroit et haut, afin de tirer au mieux parti des contraintes de l'immobilier à Shanghai ; c'est pourquoi l'avant-scène avait des proportions presque carrées, comme les écrans de télévision d'antan. Elle était dominée par le buste d'une actrice française oubliée, soutenue par des ailes dorées et flanquée par des anges brandissant trompettes et tresses de

laurier. Le plafond présentait une fresque circulaire dépeignant des Muses folâtres vêtues de robes diaphanes. Un grand lustre était suspendu au milieu ; on avait remplacé ses lampes à incandescence par de nouveaux dispositifs qui ne claquaient plus, et qui éclairaient régulièrement les rangées de minuscules fauteuils vermoulus entassés à l'orchestre. Il y avait trois balcons et trois rangées de loges, deux côté cour, et deux côté jardin, sur chaque niveau. Le devant des loges et des balcons était décoré de tableaux d'inspiration mythologique, dont la teinte dominante, ici comme dans le reste de la salle, était d'un turquoise très dix-huitième français. La salle débordait de stucs, au point que l'on découvrait des visages de chérubins dodus, de dieux romains accablés et autres Troyens passionnés jaillir à tout bout de champ d'une colonne, d'un soffite ou d'une corniche, et vous prendre par surprise. La plupart avaient été sérieusement éraflés par les balles de Gardes rouges trop zélés au temps de la Révolution culturelle. À l'exception des impacts de balles, le Parnasse était en assez bon état, même si au cours du vingtième siècle, on avait fixé de longues poutrelles métalliques verticales devant les loges, horizontales le long des balcons, pour y fixer des projecteurs. Aujourd'hui, les projecteurs étaient des disques de la taille d'une pièce de monnaie – utilisant des émetteurs à rideau de phase équipés chacun de sa batterie – qu'on pouvait coller n'importe où et qu'on pilotait par radio. Mais les poutrelles étaient toujours là, ce qui nécessitait toujours un tas d'explications pour les touristes en visite.

Chacune des douze loges avait sa porte individuelle, et son ouverture était dotée d'un rideau monté sur un rail incurvé pour offrir à ses occupants un semblant d'intimité à l'entracte. On avait rangé les rideaux pour les remplacer par des écrans acoustiques amovibles, et déboulonné les sièges, que l'on avait rangés à la cave. Désormais, chaque loge était une pièce isolée ovoïde, de la taille idéale pour un plateau-cabine. Ces douze plateaux particuliers généraient soixante-quinze pour cent du chiffre d'affaires du Parnasse.

Miranda se présentait toujours sur son plateau une demi-heure à l'avance pour effectuer un diagnostic de sa trame. Les

nanosites ne duraient pas éternellement – ils pouvaient être détruits par l'électricité statique ou les rayons cosmiques – et si, par pure négligence, vous laissiez se détériorer votre instrument de travail, vous ne méritiez pas de vous baptiser un racteur.

Miranda avait décoré les murs inertes de sa scène personnelle avec des affiches et des photos de ses modèles, en majorité des actrices de passifs du vingtième siècle. Elle avait une chaise dans l'angle, pour les rôles exigeant qu'on soit assis. Il y avait également une minuscule table basse, sur laquelle elle déposait son sac, une bouteille de deux litres d'eau minérale et ses pastilles pour la toux. Puis elle se dévêtait pour rester en maillot et collant noirs, accrochant ses habits de ville au portemanteau près de la porte. Telle autre ractrice pouvait se mettre nue, porter ses vêtements habituels, ou bien chercher à assortir son costume au rôle qu'elle jouait, si elle avait la chance de le connaître à l'avance. En tout cas jusqu'ici, Miranda l'avait toujours ignoré. Elle avait actuellement des contrats pour les rôles de Kate dans la version ractive de *La Mégère apprivoisée* (nanar lourdingue, mais encore apprécié de certains utilisateurs mâles) ; de Scarlett O'Hara dans le ractif *d'Autant en emporte le vent ;* d'une femme agent double dénommée Use dans un thriller d'espionnage situé à bord d'un train traversant l'Allemagne nazie ; et enfin de Rhéa, *demoiselle en détresse* néo-victorienne de *La Route de la soie,* ractif d'aventure romanesque situé du mauvais côté du Shanghai contemporain. C'est même elle qui avait créé le rôle. Après les premières critiques favorables (« Un portrait remarquablement Rhéa-liste joué par une débutante, Miranda Redpath ! »), elle n'avait plus joué grand-chose d'autre au cours des deux mois suivants, même si ses exigences étaient telles que la plupart des utilisateurs optaient pour l'une des doublures, ou se contentaient du rôle passif de spectateur, pour un dixième du cachet demandé. Mais le distributeur avait bousillé tout le travail de relations de presse quand ils avaient cherché à déborder du marché de Shanghai, si bien que, aujourd'hui, *La Route de la soie* était retournée dans les limbes, et qu'à cette occasion on avait pu voir tomber plusieurs têtes.

Quatre rôles principaux, c'était le maximum qu'elle pouvait mémoriser simultanément. Le prompteur vous permettait de jouer n'importe quel personnage sans avoir lu son texte au préalable, et si vous n'aviez pas peur de vous ridiculiser. Mais Miranda avait désormais une réputation, et elle ne pouvait se satisfaire d'un travail bâclé. Toutefois, pour faire la jonction quand elle avait des creux, elle avait également d'autres engagements, sous un autre nom, pour des tâches plus faciles : essentiellement de la narration, plus des trucs touchant les œuvres pour enfants. Elle n'en avait pas elle-même, mais elle continuait de correspondre avec ceux dont elle s'était occupée lorsqu'elle était gouvernante. Elle adorait ragir avec les enfants et, par ailleurs, c'était un excellent exercice pour la voix que de prononcer convenablement ces petites rengaines idiotes.

« Répétition Kate de *La Mégère »,* dit-elle, et la constellation en forme de Miranda fut aussitôt remplacée par une femme brune aux yeux verts et félins, vêtue de ce qu'un costumier de théâtre s'imaginait être la tenue d'une riche bourgeoise dans l'Italie de la Renaissance. Miranda avait de grands yeux de biche, alors que Kate avait des yeux de chat, et les yeux de chat étaient utilisés différemment, en particulier quand il fallait lancer un mot d'esprit cinglant. Carl Hollywood, fondateur de la compagnie et dramaturge, qui avait assisté passivement à ses *Mégère,* lui avait suggéré de travailler un peu plus cet aspect-là. Bien peu de clients appréciaient Shakespeare – voire en connaissaient l'existence –, mais ceux-là tendaient à se trouver dans la frange supérieure de l'échelle des revenus, et ils valaient d'être soignés. D'habitude, ce genre d'argument était de peu d'effet sur Miranda, mais elle avait fini par découvrir que certains de ces (riches, sexistes, snobs et connards de) gentlemen étaient de remarquablement bons racteurs. Et n'importe quel professionnel pourrait vous dire que c'était un plaisir rare de ragir avec un client qui savait ce qu'il faisait.

La Tournée embrassait les heures de grande écoute à Londres et sur les deux côtes américaines. En temps universel,

elle commençait aux alentours de vingt et une heures quand, au sortir du dîner, les Londoniens cherchaient à se distraire, pour s'achever vers sept heures du marin, lorsque les Californiens allaient se coucher. Quel que soit leur fuseau horaire d'origine, tous les racteurs essayaient de bosser dans ce créneau. Pour Shanghai, la Tournée courait de cinq heures du matin au milieu de l'après-midi, et Miranda ne rechignait pas à faire des heures supplémentaires si un riche Californien désirait prolonger un ractif jusqu'à des heures indues. Certains des racteurs de sa compagnie ne se pointaient pas avant la fin de l'après-midi, mais Miranda rêvait toujours d'aller vivre à Londres et cherchait désespérément à se faire remarquer des riches clients de la cité. Aussi venait-elle toujours travailler en avance.

Quand elle eut achevé ses exercices de mise en voix, elle découvrit qu'une proposition l'attendait déjà. L'agent (qui était un utilitaire logiciel semi-automatique) avait rassemblé un groupe de neuf payeurs, juste de quoi distribuer tous les seconds rôles de *Première Classe pour Genève,* ractif qui narrait les intrigues entre les riches voyageurs d'un train dans l'Allemagne nazie, et production incontournable qui était, en la matière, l'équivalent de *La Souricière* pour le théâtre passif. C'était un ensemble complet : il y avait neuf apparitions réservées aux payeurs, trois rôles un peu plus conséquents joués par des artistes professionnels rétribués, comme Miranda. L'un des personnages était, à l'insu des autres, un espion allié. Un deuxième, un colonel de la SS en mission secrète, un troisième une juive planquée, un autre encore, un agent russe de la Tchéka. Parfois, il y avait un Allemand qui essayait de passer du côté allié. Mais on ne savait jamais à quoi s'en tenir au démarrage du ractif ; l'ordinateur distribuait tous les rôles de manière aléatoire.

Cela payait bien, grâce au rapport élevé payeur/payé. Miranda accepta le contrat à titre temporaire. L'un des autres rôles payants n'avait pas encore été attribué : histoire de passer le temps, elle se réinscrivit et réussit à décrocher un rôle de bouche-trou. L'ordinateur la morpha pour lui donner le visage d'une adorable jeune femme arborant les traits et la coiffure typiques de la dernière mode en vogue à Londres ; elle portait

l'uniforme d'agent commercial des British Airways. « Bonsoir, monsieur Oremland », dit-elle avec effusion, en lisant le prompteur. L'ordinateur altéra sa voix pour la rendre encore plus guillerette, tout en corrigeant subtilement son accent.

« Bonsoir, euh, Margaret », répondit le jovial Britannique qui était apparu dans la fenêtre de son médiatron. Il portait des lunettes demi-lunes et avait dû plisser les yeux pour déchiffrer son badge. Sa cravate était dénouée, sa main velue était refermée sur un verre de gin-tonic, et cette Margaret lui semblait à son goût. Ce qui était quasiment garanti, puisque Margaret avait été morphée par quelque ordinateur de marketing londonien qui devait en savoir plus que n'aurait pu l'imaginer ce monsieur sur ses goûts en matière de chair fraîche.

« Six mois sans congés ! ? C'est pas lassant ? s'exclama Miranda/Margaret. Vous devez avoir un poste terriblement important, poursuivit-elle, facétieuse mais sans méchanceté – comme s'ils étaient de connivence.

— Oui, je suppose que même gagner des masses d'argent finit par devenir lassant à la longue », rétorqua l'homme, à peu près sur le même ton.

Miranda jeta un œil vers la distribution des rôles de *Première Classe pour Genève*. Ce monsieur Oremland allait commencer à la gonfler s'il devenait trop bavard et la forçait à reprendre le dessus. Même s'il avait l'air d'un type pas trop idiot. « Vous savez, c'est la période idéale pour visiter l'Ouest africain atlantéen, et le dirigeable *Côte de l'Or* doit larguer les amarres dans quinze jours – voulez-vous que je vous réserve une suite ? Et peut-être une compagne ? »

M. Oremland semblait hésitant. « Vous allez me trouver vieux jeu, mais quand on me parle d'Afrique, je pense aussitôt sida et parasites...

— Oh ! pas en Afrique occidentale, monsieur, pas dans les nouvelles colonies. Voulez-vous un circuit rapide ? »

M. Oremland gratifia Miranda/Margaret d'un long regard scrutateur et lascif, soupira, consulta sa montre et parut se souvenir qu'elle était une création imaginaire. « Merci quand même », dit-il avant de couper.

Pile à temps : la distribution de *Genève* venait d'être bouclée. Miranda n'avait que quelques secondes pour changer de contexte et se glisser dans le personnage d'Ilse avant de se retrouver dans un compartiment de wagon-lits de première, à bord d'un train de voyageurs du milieu du vingtième siècle, en train de contempler dans le miroir de toilette l'image d'une reine glacée : une blonde aux yeux bleus, aux pommettes hautes. Sur la tablette en dessous, une lettre, dépliée, écrite en yiddish.

Donc, ce soir elle était la juive clandestine. Elle déchira la lettre en petits morceaux qu'elle jeta par la fenêtre, puis elle fit de même avec deux étoiles de David qu'elle sortit de son écrin à bijoux. Le truc était cent pour cent ractif, et rien n'empêchait d'autres personnages de forcer la porte de sa cabine et de fouiller dans ses affaires. Puis elle termina de se maquiller, choisit sa tenue et sortit gagner le wagon-restaurant. La plupart des autres racteurs s'y trouvaient déjà. Les neuf amateurs étaient raides et guindés, comme toujours, les deux autres pros circulaient parmi eux, cherchant à les détendre, à briser leur timidité et à les faire entrer dans la peau de leur personnage.

Genève finit par se traîner au bout de trois bonnes heures. La représentation faillit être massacrée par l'un des payeurs qui avait manifestement signé dans le but exclusif d'amener Ilse dans son lit. Il se révéla de surcroît être le colonel SS caché ; mais il était tellement polarisé par ses visées sur Ilse qu'il joua complètement à côté du rôle. Finalement, Miranda l'attira dans l'office à l'arrière du wagon-restaurant, lui planta dans la panse un couteau à découper long de trente centimètres et l'abandonna dans le frigo. Cela faisait deux cents fois qu'elle jouait ce rôle et elle connaissait l'emplacement de tous les objets potentiellement mortels embarqués dans ce train.

Après un ractif, on considérait qu'il était de bon ton de se rendre au Salon vert, un pub virtuel où l'on pouvait bavarder, détendu, avec les autres racteurs. Miranda l'évita cette fois-ci car elle savait pertinemment que l'autre salaud devait l'y attendre.

Elle avait encore devant elle une heure d'accalmie. L'heure de pointe à Londres était passée, et les New-Yorkais étaient

encore à table. Elle se rendit aux toilettes, mangea un morceau, puis se prit deux-trois petits boulots pour les gosses.

Les gamins de la côte Ouest étaient en train de rentrer de l'école et de se plonger direct dans les luxueux *éduractifs* que pouvaient leur offrir leurs parents. Ces trucs créaient une pléthore de rôles fort brefs mais toujours désopilants ; en succession rapide, le visage de Miranda se métamorphosa en un canard, un lapin, un arbre parlant, l'éternellement insaisissable Carmen Sandiego, et le toujours visqueux Doogie le Dinosaure. Chacun n'avait guère plus de deux répliques :

« C'est exact ! B comme ballon ! J'adore jouer au ballon, pas toi, Matthew ? »

« Dis-le à haute voix, Victoria ! Tu peux y arriver ! » « Les fourmis soldats ont des mandibules plus larges et plus fortes que les ouvrières, et elles jouent un rôle clef dans la défense de la fourmilière contre les prédateurs. »

« Je t'en prie, Goupil, ne me jette pas dans ce massif de bruyère ! » « Bonjour, Roberta ! tu m'as manqué toute la journée. Comment s'est passée ta sortie à Disneyland ? »

« Les aérostats du vingtième-siècle étaient remplis d'hydrogène très inflammable, d'hélium fort coûteux, ou d'air chaud, bien peu efficace, mais nos versions modernes sont littéralement remplies de rien. Les nanostructures à haute résistance permettent de pomper l'air contenu dans l'enveloppe pour y faire le vide. Es-tu déjà monté à bord d'un aérostat, Thomas ? »

Nouvelles expériences de Nell avec le Manuel ; les origines de la princesse Nell

« Il était une fois une petite princesse appelée Nell, qui était emprisonnée dans un grand Château noir sur une île...

— Pourquoi ?

— Nell et Harv avaient été enfermés dans le Château noir par leur marâtre...

— Pourquoi que leur père était pas venu les sortir du Château noir ?

— Leur père, qui les avait déjà protégés des lubies de leur vilaine marâtre, était parti naviguer sur les mers et ne revint jamais.

— Pourquoi qu'il est jamais revenu ?

— Leur père était un pêcheur. Il partait en mer chaque jour. La mer est un endroit vaste et dangereux, plein de monstres, de tempêtes et d'autres dangers. Nul ne sait quel fut son sort. Peut-être s'était-il montré insensé de partir naviguer parmi de tels dangers, mais Nell savait qu'il était vain de se tourmenter pour des choses qu'elle ne pouvait pas changer.

— Pourquoi qu'elle avait une vilaine marâtre ?

— La mère de Nell était morte une nuit, quand un monstre jailli de l'océan était entré dans leur chaumière pour enlever Nell et Harv, qui n'étaient alors que des bébés. Elle combattit le monstre et le tua, mais ce faisant, elle avait subi de terribles blessures et mourut le lendemain, ses deux enfants adoptifs encore nichés contre son sein.

— Pourquoi que le monstre avait jailli de l'océan ?

— Depuis des années, les parents de Nell désiraient ardemment avoir des enfants, mais ils n'avaient pas eu ce bonheur jusqu'au jour où le père captura dans ses filets une sirène. La sirène lui dit que s'il la laissait repartir, elle exaucerait un vœu, alors il formula celui d'avoir deux enfants, un garçon et une fille.

« Le lendemain, alors qu'il était sorti pêcher, il fut abordé par une sirène portant un panier. Dans le panier se trouvaient deux petits bébés, pareils à ceux qu'il avait demandés, enveloppés dans une couverture en or. La sirène l'avertit que son épouse et lui ne devraient pas laisser les bébés crier la nuit.

— Pourquoi qu'ils étaient dans une couverture en or ?

— Parce que c'était en réalité un prince et une princesse victimes d'un naufrage. Leur bateau avait sombré, mais le panier contenant les deux bébés flotta comme un bouchon sur

l'océan jusqu'à ce que les sirènes les trouvent. Elles s'en étaient occupées en attendant de leur trouver de bons parents adoptifs.

« Le père ramena les bébés à sa chaumière et les présenta à son épouse qui se pâma d'allégresse. Ils vécurent heureux durant un certain temps, et chaque fois qu'un des bébés pleurait, l'un ou l'autre parent se levait pour le consoler. Mais un soir, le père ne rentra pas, car une tempête avait poussé sa petite embarcation rouge bien loin à la dérive. L'un des bébés se mit à pleurer, et la maman se leva pour le consoler. Mais quand l'autre se mit à pleurer à son tour, elle ne put rien faire, et bientôt le monstre vint réclamer son dû.

« Quand le pêcheur revint chez lui le lendemain, il trouva le corps de sa mère gisant près de celui du monstre, et les deux bébés indemnes. Son chagrin fut immense, et il dut s'atteler à la rude tâche d'élever les deux enfants.

« Un jour, une inconnue vint frapper à sa porte. Elle lui dit qu'elle avait été envoyée par les cruels Souverains du Pays d'Au-delà, et qu'elle cherchait un endroit pour dormir, et qu'elle était prête à s'acquitter de n'importe quelle tâche en échange. Au début, elle dormait par terre et passait toute la journée à cuisiner pour le pêcheur et faire son ménage, mais Nell et Harv avaient grandi, et peu à peu, elle se mit à leur confier de plus en plus de corvées, si bien que, lorsque leur père disparut, ils trimaient de l'aube jusque bien après le crépuscule, alors que leur marâtre ne levait pas le petit doigt.

— Pourquoi que le pêcheur et ses bébés n'étaient pas allés habiter au château pour se protéger du monstre ?

— Le château était un lieu sombre et sinistre au sommet d'une montagne. Le pêcheur avait appris de son père qu'il avait été bâti aux temps anciens par des trolls qui, disait-on, y habitaient toujours. Et il n'avait pas les douze clefs.

— Est-ce que la vilaine marâtre avait les douze clefs ?

— Elle les avait enfouies dans un lieu secret, aussi longtemps que le pêcheur était encore là, mais après qu'il fut parti pour ne plus jamais revenir, elle avait forcé Nell et Harv à les déterrer, en même temps que les quantités d'or et de pierreries qu'elle avait ramenées du Pays d'Au-delà. Elle se recouvrit de l'or et des pierreries, puis ouvrit les grilles de fer du Château noir et attira

Nell et Harv à l'intérieur. Sitôt qu'ils furent passés, elle claqua les grilles dans leur dos et referma les douze verrous. « Quand le soleil se couchera, les trolls vous mangeront en casse-croûte ! » caqueta la vilaine marâtre.

— C'est quoi, un troll ?

— Un monstre effrayant qui vit dans des trous du sol et sort à la nuit tombée. »

Nell éclata en sanglots. Elle referma violemment le livre, courut vers son lit, prit dans ses bras ses peluches, se mit à mordiller sa couverture et sanglota encore quelques minutes en réfléchissant à la question des trolls.

Le livre émit un petit froissement. Du coin de l'œil, Nell le vit s'ouvrir et elle y jeta un regard soupçonneux, craignant d'y découvrir l'image d'un troll. Mais, à la place, elle vit deux illustrations. L'une montrait la princesse Nell, assise dans l'herbe, tenant quatre poupées dans ses bras. Celle d'en face montrait Nell entourée de quatre créatures : un gros dinosaure, un lapin, un canard et une femme aux cheveux violets, vêtue d'une robe pourpre.

Le livre reprit : « Veux-tu savoir comment la princesse Nell s'est fait des amis dans le Château noir, là où elle s'attendait le moins à en rencontrer, et comment ils ont tué tous les trolls pour en faire un endroit où vivre en paix ?

— Oui ! » dit Nell, qui aussitôt s'approcha à quatre pattes pour venir se poster au-dessus du livre.

Le juge Fang se rend en visite dans l'Empire du Milieu ; cérémonie du thé dans un décor ancien ; rencontre « fortuite » avec le Dr X

Le juge Fang n'était pas affligé de cette incapacité occidentale à prononcer le nom de l'homme connu sous l'identité mystérieuse de Dr X – à moins qu'on puisse considérer comme un handicap une combinaison d'accent new-

yorkais et cantonais. Malgré tout, lors de ses discussions avec ses fidèles subordonnés, il avait lui aussi fini par prendre l'habitude de l'appeler le Dr X.

Jusqu'à tout récemment, il n'avait d'ailleurs jamais eu l'occasion de prononcer son vrai nom. Le juge Fang était procureur des Territoires concédés, qui eux-mêmes faisaient partie de la République côtière de Chine. Le Dr X ne quittait presque jamais les limites du Vieux Shanghai, qui dépendait d'une autre zone administrative ; plus précisément, il se cantonnait à un secteur tout petit mais fort découpé dont les vrilles se ramifiaient apparemment dans toutes les rues, tous les immeubles de la vieille ville. Sur un plan, on aurait dit le système radiculaire d'un bonsaï millénaire ; la longueur de ses frontières devait dépasser les cent kilomètres, alors que sa superficie n'excédait pas les deux kilomètres carrés. Cette région ne faisait pas partie de la République côtière ; elle s'était baptisée l'*Empire du Milieu*, vestige vivant de la Chine impériale, de très loin la plus vieille et la plus grande nation du monde.

Les vrilles allaient même encore plus loin ; le juge Fang le savait de longue date. Plus d'un gangster écumant les Territoires concédés, le cul zébré des coups de bâton du juge, gardait sur le continent des contacts qui devaient remonter en définitive jusqu'au Dr X. S'appesantir sur ce fait était en général sans grand intérêt ; si ce n'avait pas été le Dr X, ç'aurait été un autre. Le Dr X manifestait une habileté peu commune à tirer parti du droit d'asile qui, dans l'usage moderne, signifiait simplement que les fonctionnaires de la République côtière ne pouvaient pas s'introduire dans l'Empire du Milieu pour y arrêter un individu tel que lui. Aussi, en temps normal, quand ils se donnaient la peine de retrouver les parrains d'un criminel, se contentaient-ils d'inscrire sur la page du dossier une flèche qui remontait vers un seul caractère, formé d'un carré divisé par une barre verticale. L'idéogramme signifiait Milieu, comme dans Empire du Milieu, même si aux yeux du juge Fang, il avait fini par être simplement synonyme *d'ennuis*.

À la Maison de l'Impénétrable et Vénérable Colonel, comme aux autres points de chute habituels du juge, on avait plus

souvent prononcé le nom du Dr X ces dernières semaines. Le Dr X avait essayé d'acheter tout le personnel du juge Fang, à l'exception du juge lui-même. Bien entendu, ces ouvertures avaient été le fait d'individus dont les rapports avec le Dr X étaient ténus à l'extrême, et elles avaient été si subtiles que la majorité des fonctionnaires abordés n'avaient même pas réalisé de quoi il retournait jusqu'à ce que, quelques jours ou quelques semaines plus tard, ils se dressent dans leur lit en s'exclamant : « Mais ce type a essayé de *m'acheter* ! Il faut que j'en parle au juge Fang ! »

La question du droit d'asile mise à part, ces deux décennies auraient été plutôt divertissantes et même stimulantes pour le juge Fang, contraint de jouer au plus fin avec le docteur : enfin, un adversaire digne de lui, qui lui offrait un changement bienvenu par rapport à tous ces petits barbares morveux, chapardeurs et malodorants. En fait, les machinations ourdies par le Dr X étaient d'un intérêt purement abstrait. Mais elles n'en étaient pas moins passionnantes et, assez fréquemment, quand Miss Pao débitait son boniment habituel sur la surveillance aérienne, la détection heuristique des agressions et les aérostats marqueurs, le juge Fang sentait que son attention dérivait vers l'autre bout de la cité, vers la vieille ville et l'antre du Dr X.

On racontait que, bien souvent, le docteur allait prendre son thé matinal dans une ancienne maison de thé, et c'est ainsi qu'un beau matin le juge Fang s'avisa d'aller y faire un tour. La maison avait été édifiée, bien des siècles plus tôt, au milieu d'un étang. Des bancs de poisson couleur de feu flottaient juste sous la surface de l'eau kaki, luisant comme des charbons ardents, tandis que le juge et ses assistants, Chang et Miss Pao, franchissaient le pont.

Une croyance chinoise voulait que les démons n'aiment à se déplacer qu'en ligne droite. D'où ce pont, qui ne décrivait pas moins de neuf zigzags pour rallier le centre de l'étang. En d'autres termes, le pont était un filtre à démons, et la maison de thé était donc garantie sans maléfices, ce qui semblait d'un intérêt limité si elle recevait des hôtes de l'acabit du Dr X. Mais pour un homme comme le juge Fang, élevé dans une cité aux

longues avenues rectilignes, remplie de gens qui parlaient sans détour, il n'était pas inutile de se voir rappeler que pour certains, dont le Dr X, toute cette rectitude suggérait le démoniaque ; plus naturelle et plus humaine était la voie toujours sinueuse, celle où l'on ne pouvait jamais voir au-delà du prochain détour, où le plan général n'était perçu qu'au terme d'une méditation prolongée.

La maison de thé proprement dite était construite en bois brut, patiné d'un joli gris par les ans. Elle semblait branlante, ce qui, à l'évidence, n'était pas le cas. Elle était étroite et haute – deux niveaux, avec un toit altier aux ailes de pagode. On y pénétrait par une porte étroite et basse, édifiée par et pour des individus souffrant de malnutrition chronique. L'intérieur dégageait l'ambiance d'une cabane rustique au bord d'un lac. Le juge Fang y était déjà venu, en civil, mais, aujourd'hui, il avait passé une robe par-dessus son complet rayé gris – une toge de brocart raisonnablement discrète, funèbre même, comparée à ce qu'on portait habituellement en Chine. Il avait également coiffé un bonnet noir décoré d'une licorne brodée, que d'autres auraient sans doute surchargée d'arcs-en-ciel et de lutins, mais dont on percevait ici fort bien la signification : un antique symbole d'acuité. On pouvait compter sur le Dr X pour saisir le message.

Le personnel avait eu tout le temps de s'aviser de l'identité du visiteur alors qu'il négociait les interminables détours de la passerelle d'accès. L'équivalent du gérant, flanqué de deux serveuses, l'attendait devant la porte, et tous trois s'inclinèrent profondément à son approche.

Dans sa jeunesse, le juge Fang avait été nourri de Cheerios, de hamburgers et de burritos géants débordant de fayots et de viande hachée. Sa taille approchait les deux mètres. Il avait une barbe inhabituellement fournie, qu'il avait laissé pousser depuis deux ans déjà, et ses cheveux lui descendaient plus bas que les omoplates. Ajoutés au bonnet et à la robe, et combinés au pouvoir délégué par l'État, ces éléments lui conféraient une présence certaine dont il était parfaitement conscient. Il essayait de ne pas paraître outrancièrement content de lui, car cela fût allé à l'encontre de tous les préceptes confucéens. D'un

autre côté, le confucianisme se nourrissait de hiérarchie, et ceux qui occupaient les postes élevés étaient censés se comporter avec une certaine dignité. Le juge Fang pouvait se reposer dessus si nécessaire. Il en usa justement pour se faire attribuer la meilleure table du rez-de-chaussée, à l'écart dans un angle, avec une jolie vue par les minuscules fenêtres anciennes donnant sur le jardin époque Ming voisin. Il était toujours dans la République côtière, au milieu du vingt et unième siècle. Mais il aurait aussi bien pu se trouver dans l'Empire du Milieu au temps jadis et, en tout état de cause, c'était bien le cas.

Chang et Miss Pao s'étaient séparés de leur maître pour demander une table à l'étage, après avoir gravi un escalier étroit et inquiétant, laissant le juge en paix, tout en se manifestant délibérément à l'attention du Dr X, qui se trouvait justement être installé là-haut, comme toujours à cette heure de la matinée, pour y déguster son thé en devisant avec ses vénérables paladins.

Quand le Dr X redescendit une demi-heure plus tard, il se montra néanmoins ravi et surpris de découvrir cet homme modérément célèbre mais grandement respecté qu'était le juge Fang, assis tout seul dans son coin à contempler l'étang et ses bancs de carpes languides. Quand il s'approcha de sa table pour lui présenter ses respects, le juge l'invita à prendre un siège et, après plusieurs minutes de négociations délicates pour savoir si cela constituait ou ne constituait pas une impardonnable atteinte à l'intimité du magistrat, le Dr X finit, avec reconnaissance, mais à contrecœur et plein de respect, par accepter un siège.

Il y eut entre les deux hommes un échange prolongé pour décider lequel des deux était le plus honoré de se trouver en la compagnie de l'autre, suivi d'une discussion exhaustive sur les mérites comparés des diverses variétés de thé offertes par les propriétaires, et la question de savoir si les feuilles devaient être cueillies au début ou à la fin d'avril, et si l'eau d'infusion devait bouillir à grand feu, selon la sempiternelle habitude de ces pathétiques *gwailos*, ou si sa température devait rester limitée à quatre-vingts degrés Celsius.

En fin de compte, le Dr X en vint à complimenter le juge sur son bonnet, et tout particulièrement l'ouvrage de broderie. Cela signifiait qu'il avait remarqué la licorne et saisi son message, qui était que le juge Fang avait percé à jour tous ses efforts de corruption.

Bientôt, Miss Pao redescendit pour, à son grand regret, informer le juge que sa présence était requise de toute urgence sur les lieux d'un crime, dans les Territoires concédés. Pour épargner au juge Fang l'embarras de devoir couper court à la conversation, le Dr X fut abordé, peu après, par un de ses subordonnés qui lui glissa quelques mots au creux de l'oreille. Le docteur s'excusa alors de devoir prendre congé, et les deux hommes s'engagèrent aussitôt dans un assaut d'amabilités pour décider lequel était le plus inexcusablement grossier, puis lequel passerait devant l'autre pour traverser le pont. Le juge Fang finit par y aller en premier, parce que ses devoirs avaient été considérés les plus pressants, et c'est ainsi que se conclut la première rencontre entre le juge et le Dr X. Le juge était tout à fait ravi : tout s'était déroulé exactement selon ses plans.

Hackworth reçoit une visite inattendue de l'inspecteur Chang

Mme Hull dut secouer son tablier plein de farine avant d'aller répondre à la sonnerie. Hackworth, qui travaillait dans son bureau, supposa que c'était juste un livreur, jusqu'au moment où elle apparut à sa porte, grommelant discrètement et tenant un plateau sur lequel trônait une carte : Lieutenant Chang. Son poste était identifié, selon la tradition hiérarchique chinoise, qui allait du particulier au général : *Bureau du procureur de district, Territoires concédés, New Chusan, Shanghai, République côtière de Chine.*

« Que désire-t-il ?

— Vous rendre votre chapeau.

— Faites-le entrer », répondit Hackworth, ébahi.

Mme Hull traînassait de manière éloquente. Hackworth jeta un coup d'œil dans la glace et se vit porter la main à son cou pour vérifier son nœud de cravate. Sa veste d'intérieur bâillait et il la resserra en nouant la ceinture. Puis il gagna l'antichambre.

Mme Hull introduisit le lieutenant Chang. C'était un type de forte carrure, l'air gauche, le cheveu taillé ras. Le haut-de-forme d'Hackworth, en assez piteux état, apparaissait, indistinct, à l'intérieur du grand sac en plastique serré dans sa main. « Le lieutenant Chang », annonça Mme Hull, et Chang s'inclina, souriant un peu plus qu'il n'était de mise. Hackworth lui rendit son salut. « Lieutenant Chang...

— Je ne vais pas vous déranger longtemps, promis », annonça le lieutenant, dans un anglais correct mais sans recherche. « Lors d'une enquête de routine – dont les détails sont sans intérêt ici –, nous avons trouvé cet objet chez un suspect. Marqué de votre nom. Et assez défraîchi... je vous prie de l'accepter.

— Bien joué, lieutenant, dit Hackworth, qui prit le sac et l'éleva vers la lumière. Je n'espérais pas le revoir, même en si pitoyable état.

— Ma foi, ces garçons n'ont aucun respect pour un beau chapeau, j'en ai peur. »

Hackworth marqua un temps, sans trop savoir ce qu'il convenait de dire à ce point de la conversation. Chang restait planté devant lui, l'air plus à l'aise qu'Hackworth dans son propre salon. Le premier échange avait été simple, mais, désormais, le rideau Est/Ouest était retombé entre eux comme un couperet rouillé.

Cela faisait-il partie de quelque procédure officielle ? Était-ce une invite à verser un pourboire ? Ou simple amabilité de M. Chang ?

Dans le doute, autant ne pas prolonger la visite plus que nécessaire. « Eh bien, dit Hackworth, j'ignore pour quelle raison vous l'avez arrêté, et peu m'importe, mais je vous en félicite. »

Le lieutenant Chang ne parut pas saisir l'allusion et comprendre qu'il était temps de prendre congé. Tout au

contraire, il semblait à présent un rien perplexe, alors que tout avait été si simple jusqu'ici.

« Je ne peux retenir ma curiosité, dit Chang, mais qu'est-ce qui vous a suggéré qu'on avait arrêté qui que ce soit ? »

Hackworth sentit une lance lui transpercer le cœur.

« Vous êtes un officier de police, tenant en main ce qui m'apparaît comme un sac contenant une pièce à conviction. La déduction est implicite. »

Le lieutenant Chang contempla le sac, avec une perplexité appuyée. « Une pièce à conviction ? C'est un bête sac à provisions – pour protéger de la pluie votre couvre-chef. Et je ne suis pas ici à titre officiel. »

Deuxième lance, à angle droit de la première.

« Toutefois, poursuivit Chang, s'il s'est produit une quelconque activité criminelle dont je n'aie pas été informé, je pourrais peut-être requalifier les modalités de cette visite. »

Lance numéro trois ; désormais, le cœur tout palpitant d'Hackworth se trouvait à l'origine d'un sanglant système de coordonnées définies par le lieutenant Chang, soigneusement épinglé et débridé en vue d'un examen minutieux. L'anglais de Chang s'améliorait de phrase en phrase, et Hackworth commençait à soupçonner qu'il était de ces natifs de Shanghai qui ont passé une bonne partie de leur vie à Vancouver, New York ou Londres.

« J'avais supposé que le couvre-chef de monsieur avait été simplement égaré ou peut-être chassé par une rafale de vent. Et voilà que vous me dites que des criminels seraient impliqués ! » Chang donnait l'impression de n'avoir jamais, au grand jamais, suspecté l'existence de criminels dans les Territoires concédés. Puis le choc parut se muer en surprise, tandis qu'il enchaînait, sans grande subtilité, sur la phase suivante de son piège.

« C'était sans importance », dit Hackworth, cherchant à faire dérailler l'implacable train de déductions mené par Chang, conscient que lui et sa famille se trouvaient désormais ligotés sur les voies. Chang l'ignora, comme si l'exaltation induite par les rouages de son raisonnement lui interdisait toute distraction.

« Monsieur Hackworth, vous m'avez donné une idée. J'essaye de résoudre une affaire difficile – une agression qui s'est déroulée il y a quelques jours. La victime était un Atlantéen encore non identifié.

— N'avez-vous pas des mites marqueuses pour ce genre de problème ?

— Oh, dit le lieutenant Chang, sur un ton pour le moins découragé, les mites marqueuses ne sont pas très fiables. Les agresseurs ont pris quantité de précautions pour empêcher les mites de se fixer. Bien entendu, un certain nombre s'est attaché à leur victime. Mais avant que nous ayons réussi à la pister, elle avait regagné la clave de la Nouvelle-Atlantis, où votre superbe système immunitaire a détruit ces mites. Son identité demeure donc un mystère. » Chang glissa la main dans sa poche de chemise pour en sortir une feuille pliée. « Monsieur Hackworth, voulez-vous me dire si vous reconnaissez l'un des individus de ce clip ?

— Je suis à vrai dire assez occupé... » commença Hackworth, mais Chang déplia la feuille devant lui et prononça un ordre en dialecte de Shanghai. La page se couvrit d'abord d'idéogrammes chinois statiques. Puis une grande fenêtre s'ouvrit au milieu et se mit à rejouer une ciné-séquence.

Assister en spectateur à sa propre agression était une des expériences les plus sidérantes auxquelles Hackworth ait jamais été convié. Il ne pouvait détacher ses yeux de l'image. La séquence passa au ralenti, et bientôt apparut le livre. Ses yeux s'emplirent de larmes et Hackworth se retint de ciller, de peur de les déloger. Même si cela n'avait pas vraiment d'importance, car le policier était tout près de lui et rien ne pouvait lui échapper.

Chang hocha la tête avec surprise. « Ainsi donc, c'était vous, monsieur Hackworth. Je n'avais pas fait le rapport. Toutes ces jolies affaires, et cette méchante rossée. Vous avez été la victime d'une agression extrêmement grave ! »

Hackworth était incapable de parler et, d'ailleurs, il n'avait rien à dire.

« Ce qui me frappe, poursuivait Chang, c'est que vous n'ayez pas pris la peine de dénoncer à la justice une aussi sérieuse

agression ! Depuis pas mal de temps déjà nous nous repassons cette bande, en nous demandant pourquoi la victime – un gentleman respectable – ne s'était pas présentée pour nous aider dans notre enquête. Tant d'efforts gâchés... » observa Chang, songeur. Puis son visage se dérida. « Enfin, j'imagine qu'il a dû couler de l'eau sous les ponts. Nous avons placé en garde à vue deux ou trois membres de la bande, pour un autre délit, et je peux désormais y rajouter une inculpation pour vol avec agression. Bien entendu, nous vous demanderons de venir déposer.

— Bien entendu.

— Les articles que l'on vous a dérobés ?

— Vous les avez vus.

— Oui. Une chaîne de montre avec divers accessoires, un stylo-plume, ainsi que...

— C'est exact. »

Chang parut un rien interloqué, mais, avant tout, il semblait tout à fait ravi, et comme inondé d'un surcroît de générosité. « Le livre ne mérite pas d'être mentionné ?

— Non, pas vraiment.

— Il semblait être assez ancien. Tout de même un objet de valeur, non ?

— Un faux. Ce genre de copie a beaucoup de succès. Une façon de se constituer une bibliothèque d'allure impressionnante sans se ruiner pour autant.

— Ah ! voilà qui explique tout », dit M. Chang, dont la satisfaction semblait croître de minute en minute. Si Hackworth lui procurait d'autres garanties concernant ce livre, nul doute qu'il allait se pelotonner sur le divan et s'endormir. « Je dois malgré tout mentionner le livre dans mon rapport officiel – qui sera transmis aux autorités de la Nouvelle-Atlantis, puisque la victime en l'occurrence appartient à ce phyle.

— N'en faites rien, dit Hackworth, pivotant pour fixer son interlocuteur droit dans les yeux, pour la première fois. Ne le mentionnez pas.

— Ah ! j'avoue avoir du mal à imaginer quelle raison vous pousse à dire cela, mais ma marge de manœuvre en la matière

est fort réduite. Nous sommes surveillés de près par notre hiérarchie.

— Peut-être pourriez-vous tout simplement expliquer mes sentiments à votre supérieur hiérarchique. »

Le lieutenant Chang parut extrêmement désarçonné par une telle suggestion. « Monsieur Hackworth, vous êtes un homme d'une grande intelligence – comme j'avais pu le déduire de vos fonctions exigeantes et de vos hautes responsabilités –, mais je suis au regret de vous dire que ce plan extraordinairement tortueux risque de ne pas marcher. Mon supérieur est un véritable tyran, sans la moindre considération pour les sentiments humains. Pour être tout à fait franc – et je vous dis cela entre nous – il n'est pas entièrement irréprochable du point de vue éthique.

— Ah ! fit Hackworth. Donc, si je vous suis bien...

— Oh ! non, monsieur Hackworth, c'est moi qui suis en train de vous suivre...

— ... l'appel à la compassion ne marchera pas et, pour l'infléchir, il conviendra de recourir à une autre stratégie, qui ne serait pas sans rapport avec cette défaillance éthique.

— C'est là une perspective à laquelle je n'avais pas songé...

— Peut-être devriez-vous vous livrer à une réflexion, voire à quelques recherches, sur le niveau et la forme d'incitation qu'il conviendrait de mettre en œuvre », dit Hackworth en se dirigeant brusquement vers l'entrée. Le lieutenant Chang le suivit.

Hackworth ouvrit tout grand sa porte et s'effaça pour laisser Chang récupérer au portemanteau son chapeau et son parapluie. « Ensuite, vous n'aurez qu'à me recontacter pour m'énoncer vos exigences, le plus clairement et le plus simplement possible. Bien le bonsoir, lieutenant Chang. »

Sur le chemin du retour vers les Territoires concédés, juché sur son vélo, Chang exultait en songeant à la réussite de l'enquête de ce soir. Bien entendu, ni lui ni le juge Fang ne voyaient le moindre intérêt à soutirer des pots-de-vin de ce dénommé Hackworth ; mais le fait même que l'homme eût été prêt à les corrompre était la preuve manifeste que la détention de ce livre était assimilable à un vol de propriété intellectuelle.

Mais, bien vite, il contint ses émotions, en se souvenant des paroles du philosophe Tsang à Yang Fu, après que ce dernier l'eut nommé Premier Président de la cour d'assises : « Les maîtres ont failli à leurs devoirs, et le peuple s'est par conséquent trouvé désorganisé pour longtemps. Quand vous découvrez la vérité sur une accusation quelconque, soyez-en affligé et plaignez les prévenus, mais ne vous réjouissez jamais de vos capacités. »

Non pas que les capacités de Chang eussent été réellement mises à l'épreuve ce soir : il n'y avait rien de plus facile que d'amener un néo-Atlantéen à s'imaginer que la police chinoise était corrompue.

Miranda se prend d'intérêt pour un client anonyme

Miranda parcourut son relevé de compte mensuel et découvrit que sa principale source de revenus n'était plus *La Route de la soie* ou *La Mégère apprivoisée* – mais ce livre de contes de la princesse Nell. D'un côté, c'était surprenant, parce que d'habitude les trucs pour enfants ne payaient pas beaucoup, mais de l'autre, ça ne l'était pas tant que ça – car ces derniers temps, elle avait passé un temps incroyable dans ce ractif.

Cela avait débuté en douceur : une histoire, quelques minutes à peine, où intervenaient un sombre château, une vilaine marâtre, et une grille à douze verrous. Rien de bien mémorable, à deux détails près : ce contrat payait mieux que tous les autres travaux pour enfants, car les producteurs recherchaient spécifiquement des actrices cotées, et le climat du récit était plutôt sombre et bizarre, à l'aune des critères de la littérature enfantine contemporaine. Le style frères Grimm ne faisait plus vraiment recette.

Elle récupéra pour sa peine quelques ucus supplémentaires et n'y pensa plus. Mais, le lendemain, le même numéro de contrat réapparut sur son médiatron. Elle accepta le boulot et se retrouva à lire la même histoire, sauf qu'elle était plus longue et

contournée, et qu'elle ne cessait de revenir sur ses pas pour se polariser sur d'infimes portions du récit qui à leur tour se développaient en histoires indépendantes.

Le ractif était connecté de telle sorte qu'elle n'avait pas de rétroaction directe de son pendant à l'autre bout de la ligne. Elle supposait que c'était une petite fille. Mais elle ne pouvait pas entendre sa voix : on lui présentait des écrans de texte à lire, et elle les lisait. Mais elle se doutait bien que ces procédures de sondage et de retour insistant sur les détails étaient dirigées par la petite. Elle avait déjà noté ce comportement lorsqu'elle était gouvernante. Elle savait qu'à l'autre bout de la connexion se trouvait une petite fille aux interrogations insatiables. Aussi mettait-elle un soupçon d'enthousiasme dans sa voix au début de chacune de ses répliques, comme si elle était ravie qu'on lui ait posé la question.

Quand la session était terminée, l'écran traditionnel apparaissait, pour lui indiquer le montant de ses gains, le numéro de contrat, et ainsi de suite. Avant de se déconnecter, elle cochait régulièrement la petite case marquée COCHEZ ICI SI VOUS DÉSIREZ POURSUIVRE LA RELATION AVEC CE CONTRAT.

Le menu de relation, comme on l'appelait, n'apparaissait qu'avec les ractifs de la meilleure qualité, ceux où la continuité narrative était essentielle. Le traitement numérique du son était si efficace que n'importe quel racteur, homme ou femme, basse ou soprano, gardait la même voix pour l'utilisateur. Mais les clients avertis pouvaient bien sûr toujours distinguer les racteurs à de subtiles différences d'intonation et, une fois qu'ils avaient instauré une relation avec un interprète précis, ils préféraient le garder. Dès qu'elle aurait coché la case et coupé la connexion, Miranda aurait la primeur de toute nouvelle tâche en rapport avec la princesse Nell.

En l'espace d'une semaine, elle avait appris à lire à la petite fille. Elles travaillèrent un certain temps sur les lettres, avant de digresser vers de nouvelles aventures de la princesse Nell, s'arrêter en cours de route pour une brève démonstration pratique de mathématiques élémentaires, revenir à l'histoire et finir par dévier sur une interminable chaîne de « pourquoi ci ? » et « pourquoi ça ? » Miranda avait passé des heures et des

heures avec les ractifs pour gosses, que ce soit dans son enfance ou dans son travail de gouvernante, et la supériorité de celui-ci était palpable : au même titre que de soupeser une antique cuillère en argent quand on mangeait depuis vingt ans avec des couverts en plastique, ou de se glisser dans une robe du soir de grand couturier quand on est habitué aux jeans.

Ces associations et d'autres venaient à l'esprit de Miranda dans les rares instants où elle entrait en contact avec quelque chose de qualité avec un grand Q, et si elle ne faisait pas un effort conscient pour interrompre le processus, elle finissait immanquablement par ressasser tout ce qu'elle avait connu au cours des premières années de son existence – la Mercedes qui l'amenait au cours privé, le lustre en cristal qui tintait comme une cloche magique lorsqu'elle montait sur l'immense table en acajou de la salle à manger pour le chatouiller, sa chambre lambrissée avec le lit à baldaquin et la couette en soie garnie de plumes d'oie. Pour des raisons non encore élucidées, maman les avait éloignées de tout ce luxe, pour leur faire connaître ce qui passait aujourd'hui pour de la pauvreté. Miranda se souvenait juste que lorsqu'elle se trouvait physiquement proche de son père, maman les surveillait avec plus de vigilance qu'il n'eût semblé de mise.

Un mois ou deux après le début de sa relation, Miranda venait de décrocher, au bout du rouleau, d'une longue session avec la princesse Nell, pour constater à son grand étonnement qu'elle y avait passé huit heures d'affilée. Elle avait la gorge en feu, elle n'était pas allée aux toilettes de la journée. Elle avait ramassé un paquet de fric. Et il devait être quelque chose comme six heures du matin à New York : il était donc improbable que la petite réside là-bas. Elle devait habiter un fuseau horaire relativement proche du sien et elle devait passer ses journées devant son livre de contes interactif au lieu d'aller à l'école comme n'importe quelle petite fille riche. L'indice était mince, mais Miranda n'avait jamais besoin de trop d'indices pour se conforter dans l'idée que les parents aisés étaient aussi capables que n'importe qui de bousiller l'esprit de leurs gosses.

Nouvelles expériences avec le Manuel ; la princesse Nell et Harv au Château noir

Harv était un garçon futé qui savait s'y prendre avec les trolls, aussi, dès qu'il fut certain qu'ils avaient été enfermés à l'intérieur du Château noir par leur vilaine marâtre, il dit à Nell qu'ils devaient sortir et rassembler tout le bois à brûler qu'ils pourraient trouver. Farfouillant dans la Grande Salle du château, il y découvrit des armoiries décorées d'une hache. « Je vais la prendre pour abattre quelques arbres, dit-il. Et toi, il faut que tu ailles me chercher du petit bois. »

« C'est quoi, du petit bois ? » demanda Nell.

Une illustration montrant le château apparut. Au centre, on voyait un haut édifice flanqué de nombreuses tours qui s'élevaient jusque dans les nuages. Tout autour, il y avait un espace découvert où poussaient arbres et plantes, et autour de celui-ci se dressait la haute muraille qui les gardait prisonniers.

L'illustration zooma sur une étendue herbeuse et devint fort détaillée. Harv et Nell essayaient de faire du feu. Il y avait un tas de bûches humides qu'Harv venait de couper. Harv tenait également une pierre, qu'il frappait contre le manche d'un couteau. Des étincelles jaillirent, bien vite étouffées par le bois humide.

« Tu allumes le feu, Nell », dit-il, la laissant seule.

Puis l'image se figea, et Nell réalisa, au bout de quelques minutes, qu'elle était devenue entièrement ractive.

Elle saisit la pierre et le couteau, et entreprit de les frapper l'un contre l'autre (en fait, elle se contentait de bouger les mains dans le vide, mais les mains de la princesse Nell illustrée imitaient ses gestes). Des étincelles jaillirent, mais il n'y avait toujours pas de feu.

Elle insista encore quelque temps, de plus en plus frustrée, jusqu'à en avoir les larmes aux yeux. Mais voilà qu'une étincelle s'envola pour atterrir sur des herbes sèches. Une mince volute de fumée s'éleva et mourut aussitôt.

Elle fit quelques essais et apprit ainsi que l'herbe jaune et sèche marchait mieux que l'herbe verte. Malgré tout, le feu ne durait jamais plus de quelques secondes.

Une rafale de vent vint chasser quelques feuilles mortes dans sa direction. Elle apprit que le feu pouvait se propager de l'herbe sèche aux feuilles. La tige d'une feuille morte était au fond une petite brindille séchée, ce qui lui donna l'idée d'aller explorer un petit bosquet pour aller y chercher ces fameuses brindilles. Le bosquet était envahi de mauvaises herbes, mais elle trouva son bonheur sous un vieux buisson mort.

« Bien ! dit Harv quand il revint et la trouva qui s'avançait avec une brassée de brindilles sèches. Tu as trouvé du petit bois. Tu es une fille dégourdie et une bonne travailleuse. »

Bientôt, ils avaient préparé une belle flambée. Harv abattit assez d'arbres pour être sûr de pouvoir l'entretenir jusqu'à l'aube, puis tous deux s'endormirent, sachant que les trolls n'oseraient pas approcher du feu. Malgré tout, Nell ne dormit pas très bien, car elle pouvait entendre les trolls grommeler au loin dans l'obscurité, et elle voyait étinceler leurs yeux rouges. Elle crut même percevoir un autre son : comme des voix étouffées qui appelaient à l'aide.

Quand le soleil se leva, Nell explora le Château noir, à la recherche de l'origine des voix, mais il ne trouva rien. Harv passa la journée à couper du bois. La veille, il avait abattu le tiers des arbres et, aujourd'hui, il en abattit un autre tiers.

Cette nuit-là, Nell entendit de nouveau les voix, mais, cette fois, elles semblaient crier : « Regarde dans les arbres ! Regarde dans les arbres ! » Le lendemain, elle se rendit dans ce qui restait du bosquet et l'explora, alors même que son frère achevait de le couper. Une fois encore, elle ne trouva rien.

Aucun ne dormit bien cette nuit-là, car ils savaient qu'ils brûlaient leurs dernières réserves de bois et que, la nuit suivante, ils n'auraient plus aucune protection contre les trolls. Nell entendit de nouveau les voix et, cette fois, elles semblaient crier : « Regarde sous le sol ! Regarde sous le sol ! »

Plus tard, après le lever du soleil, elle repartit en exploration et découvrit une caverne dont l'entrée avait été bouchée par les trolls. Quand elle l'eut dégagée, elle trouva quatre poupées : un dinosaure, un canard, un lapin et une femme aux longs cheveux

pourpres. Mais elle ne vit aucun être vivant qui aurait pu émettre ces voix.

Ce soir-là, Nell et Harv retournèrent au Château noir et ils s'enfermèrent dans une salle, tout en haut d'une des tours, et ils poussèrent de lourds meubles contre la porte, en espérant ainsi tenir les trolls à l'écart. La pièce avait une seule fenêtre, minuscule, et Nell s'en approcha pour contempler le coucher du soleil, en se demandant si elle le verrait se lever à nouveau. Juste à l'instant où l'ultime éclat de rouge disparaissait sous l'horizon, elle sentit une bouffée d'air dans son dos et pivota pour découvrir un spectacle étonnant : Les animaux en peluche s'étaient transformés en vraies créatures !

Il y avait là un grand dinosaure effrayant, un canard, un petit lapin malin, et une femme aux cheveux violets, vêtue d'une robe pourpre. Ils expliquèrent à la princesse Nell que sa vilaine marâtre était une méchante sorcière du Pays d'Au-delà, et que tous quatre s'étaient juré, depuis longtemps, de déjouer ses plans maléfiques. Elle leur avait jeté un sort, qui faisait qu'ils étaient des poupées durant le jour, mais retrouvaient leur personnalité normale chaque nuit. Puis elle les avait emprisonnés dans ce château, où les trolls les avaient bouclés dans une caverne. Ils remerciaient Nell de les avoir libérés.

Alors Nell leur raconta son histoire. Quand elle mentionna comment Harv et elle avaient été trouvés dans l'océan, enveloppés dans une couverture d'or, la femme appelée Pourpre remarqua : « Cela veut dire que tu es une authentique princesse, aussi te jurons-nous fidélité éternelle. » Et tous quatre de mettre un genou en terre et de jurer de défendre la princesse Nell jusqu'à la mort.

Dinosaure, qui de tous était le plus féroce, organisa une campagne pour piétiner les trolls et, en l'affaire de quelques jours, tous avaient été chassés. Par la suite, Nell ne fut plus jamais troublée dans son sommeil, car elle savait que les trolls effrayants, qui naguère encore lui donnaient des cauchemars, avaient été remplacés par ses quatre amis de la nuit.

La chambre de torture du juge Fang ; interrogatoire d'un barbare : sombres événements en Chine

intérieure : une mise en garde du Dr X impossible à ignorer

Le juge Fang n'avait pas coutume de torturer les gens. À cela plusieurs raisons. Dans le cadre du nouveau système judiciaire confucéen, il n'était plus nécessaire que chaque criminel signe une confession écrite avant l'exécution de la sentence ; il suffisait que le magistrat le juge coupable sur la foi des preuves. Cela seul délivrait le juge de la corvée de torturer une bonne partie de ceux qui se présentaient devant lui, même s'il était souvent tenté d'arracher de force une confession à ces insolents thètes occidentaux qui refusaient d'assumer la responsabilité de leurs actes. Du reste, les équipements modernes de surveillance permettaient de recueillir de l'information sans avoir à se reposer sur des témoins humains (parfois réticents), comme les magistrats d'antan.

Mais l'homme aux boucles rasta rouges était un témoin sans aucun doute réticent, et malheureusement, l'information barricadée dans son cerveau était unique. Aucun aérostat de ciné-surveillance, aucune sonde-espion microscopique n'avait enregistré les données que recherchait le juge Fang. Raison pour laquelle le magistrat avait décidé de se rabattre sur les méthodes consacrées de ses vénérables prédécesseurs.

Chang ligota le prisonnier (qui refusait de donner d'autre identité que M. PhyrePhox) à un lourd chevalet en X, qui servait d'habitude aux bastonnades. C'était un geste purement humanitaire : cela empêcherait PhyrePhox de se débattre et de courir dans tous les coins de la pièce au risque de se blesser. Chang déculotta également le prisonnier et disposa un seau sous ses orifices excréteurs. Ce faisant, il se trouva exposer la seule et unique atteinte corporelle subie par le prisonnier durant toute la procédure : une petite croûte presque imperceptible à la base du rachis marquant l'endroit où, la veille, le médecin légiste avait foré la prise spinale par laquelle il avait introduit (sous le contrôle de Miss Pao) une série de nanosites. Au cours des douze heures suivantes, ces parasites

nanotechnologiques avaient tranquillement migré d'un bout à l'autre de la moelle épinière du prévenu, emportés par le liquide céphalo-rachidien, pour venir se loger sur tous les nerfs afférents rencontrés sur leur passage. Ces nerfs qui étaient utilisés par le corps, entre autres, pour transmettre au cerveau des informations telles qu'une sensation de douleur atroce, avaient une texture et un aspect spécifiques que les zites étaient assez futés pour reconnaître. Il est sans doute superflu de mentionner que tous ces zites avaient une autre caractéristique fondamentale : celle de transmettre de fausses informations sur ces trajets nerveux.

Cette imperceptible croûte, juste au-dessus des fesses, attirait toujours l'attention du juge Fang quand il dirigeait une de ces affaires ce qui, fort heureusement, ne se produisait que de rares fois dans l'année. Étant un vrai roux, PhyrePhox avait le teint d'une pâleur cadavérique.

« Cool ! s'exclama soudain le prisonnier, tournant brutalement la tête dans une envolée de nattes, en cherchant tant bien que mal à regarder le bas de son dos, par-dessus son épaule couverte de taches de rousseur. J'ai comme l'impression d'avoir, chais pas, moi, comme un truc extra-doux, peut-être en fourrure, qui me frotte l'intérieur de la cuisse. Ouah, c'est super bandant ! Encore, encore, mec ! Waouh ! Attends une minute ! Cette fois, ça fait pareil, mais comme si c'était sous la plante du pied droit !

— La fixation des nanosites sur les nerfs est un processus aléatoire – on ne sait jamais à quel endroit va aboutir tel ou tel zite. Les sensations que vous êtes en train d'éprouver sont en définitive le moyen pour nous de faire un inventaire. Bien entendu, rien n'a jamais touché votre cuisse ou votre pied ; tout cela se passe à l'intérieur de votre moelle épinière, et vous le ressentiriez même si l'on vous avait amputé des deux jambes.

— C'est vraiment bizarre, s'exclama PhyrePhox, ses yeux vert pâle agrandis de stupéfaction. Alors comme ça, vous pourriez torturer un homme-tronc... » Son œil et sa joue furent pris d'un tic. « Merde ! j'ai l'impression que quelqu'un me chatouille le visage. Hé ! arrêtez ce truc ! » Un large sourire fendit ses traits.

« Oh ! non, j'vous dirai tout ! Mais arrêtez de me chatouiller ! Je vous en prie ! »

D'abord abasourdi, Chang fut bientôt furieux de voir le prisonnier rompre ainsi le décorum, et il fit mine de se diriger vers le râtelier de badines accroché au mur. Mais le juge Fang retint son assistant d'une main ferme sur l'épaule. Chang ravala sa colère, inspira un grand coup, puis s'inclina, confus.

« Vous savez, PhyrePhox, dit le juge, j'apprécie réellement les instants de légèreté, pour ne pas dire d'émerveillement enfantin que vous instillez dans cette procédure. Il est encore si fréquent, lorsque nous ligotons des gens au chevalet de torture, de les voir se montrer désagréablement tendus, et pas franchement conviviaux.

— Hé ! mec, j'suis très branché expériences nouvelles. J'ai dû gagner un tas de points d'expérience, c'coup-ci, hein ?

— Des points d'expérience ?

— C't une blague. Un truc de ractifs d'aventure. Genre : plus un personnage gagne des points d'expérience, plus il obtient de pouvoir. »

Le juge Fang raidit la main et se la passa brutalement derrière la tête, ce qui produisit un sifflement analogue au passage en rase-mottes d'un avion de chasse. « L'allusion m'avait échappé, expliqua-t-il à l'intention de Chang et de Miss Pao, qui ne reconnurent pas le geste. »

« V'là maintenant que j'ai l'impression d'avoir un truc qui me chatouille le tympan droit, dit le prisonnier, en agitant la tête d'avant en arrière.

— À la bonne heure ! Cela veut dire qu'un nanosite a réussi à se fixer au nerf reliant votre tympan au cerveau. Nous considérons toujours que c'est bon signe lorsque ça se produit, dit le juge Fang, car les impulsions douloureuses introduites dans ce nerf provoquent une impression particulièrement vivace chez le sujet. Je m'en vais maintenant demander à Miss Pao de suspendre le processus durant quelques minutes, afin que je puisse avoir toute votre attention.

— Cool, dit le prisonnier.

— Récapitulons ce dont nous disposons jusqu'ici. Vous êtes âgé de trente-sept ans. Il y a bientôt vingt ans, vous avez été le

cofondateur du site CryptNet, à Oakland, Californie. C'était un des tout premiers sites – le numéro 178. Aujourd'hui, bien sûr, on en compte des dizaines de milliers. »

Esquisse d'un sourire chez le prisonnier. « Là, vous avez bien failli m'avoir. Mais pas question que j'vous dise combien y a de sites. Évidemment, personne peut savoir au juste, de toute façon.

— Très bien », dit le juge Fang. Il adressa un signe à Chang, qui inscrivit une marque sur une feuille de papier. « Nous garderons cette question pour la dernière phase de l'enquête, qui débutera dans quelques minutes. »

« Comme tous les autres membres de CryptNet, poursuivit le juge Fang, vous avez débuté tout en bas de l'échelle et progressé ensuite, avec les années, jusqu'à votre échelon actuel de... quoi ? »

PhyrePhox ricana et hocha la tête d'un air entendu. « J'suis désolé, juge Fang, mais on est déjà passé par là. Je peux pas nier que j'ai débuté à l'échelon un – je veux dire... c'est comme qui dirait évident –, mais ensuite, tout le reste est spéculation.

— Ce n'est que spéculation si vous refusez de nous en dire plus, observa le juge Fang, en maîtrisant un bref accès d'énervement. Je vous soupçonne d'avoir accédé au moins au vingt-cinquième niveau. »

PhyrePhox prit un air sérieux et secoua la tête, ce qui fit cliqueter toute la verroterie bariolée tissée dans ses nattes. « C'est du pipeau. Vous devriez savoir que l'échelon le plus élevé est le niveau dix. Tout ce qui est au-dessus relève du mythe. Seuls les théoriciens du complot croient en l'existence de niveaux supérieurs à dix. CryptNet, c'est jamais qu'un gentil petit collectif de traitement d'interfaces, mec.

— Ça, bien sûr, c'est la ligne du parti, que ne gobent que les parfaits crétins, dit le juge Fang. Quoi qu'il en soit, et pour revenir à votre déclaration précédente, nous avons pu établir qu'au cours des huit années écoulées le Site 178 a réussi de belles affaires – en réalisant, comme vous dites, du *traitement d'interfaces*. Durant cette période, vous avez grimpé dans la hiérarchie jusqu'au dixième niveau. Ensuite, vous prétendez avoir rompu tout rapport avec CryptNet pour vous mettre à

votre propre compte, comme médiagraphiste. Depuis, vous vous êtes spécialisé dans les zones de guerre. Vos collages sonores, vos ciné ou photomontages des champs de batailles chinois ont été primés et consultés par des centaines de milliers de média-consommateurs, même si votre travail est tellement graphique et dérangeant qu'il n'a pas obtenu la faveur des masses.

— Ça, c'est ton opinion, mec. »

Chang fit un pas, bandant visiblement les multiples muscles épais qui enveloppaient son gros crâne osseux aux cheveux taillés ras. « Vous voudrez bien dire *Votre Honneur* quand vous vous adressez au juge ! siffla-t-il.

— Calmos, mec, dit PhyrePhox. Sapristi, qui torture qui, ici ? »

Le juge Fang échangea un regard avec Chang. Ce dernier, à l'insu du prisonnier, se lécha un doigt, puis fit une marque imaginaire dans les airs : un point pour PhyrePhox.

« Bon nombre d'observateurs ont, comme moi, bien du mal à comprendre comment une organisation comme CryptNet parvient à survivre à un taux de défections aussi élevé. Régulièrement, les novices entrés à CryptNet au premier niveau se frayent un chemin dans la hiérarchie pour parvenir au dixième et, théoriquement, ultime niveau, puis ils abandonnent et cherchent un autre emploi, ou retournent tout simplement se fondre dans les phyles d'où ils sont issus. »

PhyrePhox voulut hausser les épaules avec insouciance, mais ses liens l'empêchèrent d'achever la manœuvre.

Le juge Fang poursuivit : « Cette tendance a été notée partout et a conduit à supposer que CryptNet possède de multiples niveaux au-delà du dixième et que tous les individus qui se disent anciens membres sont, en fait, secrètement toujours liés à leur ancien réseau ; et restent en secret en communication avec tous les autres sites ; en secret toujours occupés à gravir les niveaux de CryptNet, lors même qu'ils infiltrent les structures de pouvoir des autres phyles ou organisations. Bref, que CryptNet est une puissante société secrète qui a étendu ses ramifications jusqu'au sommet de tous les phyles et de toutes les sociétés de la planète.

— C'est de la vraie parano...

— Normalement, nous ne nous occupons pas de ce genre d'affaires, qui pourraient effectivement relever du délire paranoïaque, comme vous l'affirmez. D'aucuns même sont prêts à soutenir que la République côtière de Chine, dont je suis un serviteur, serait truffée de membres de CryptNet. Je suis pour ma part fort sceptique vis-à-vis de cette hypothèse. Et même si elle était vraie, cela ne m'importerait qu'au cas où ils viendraient à commettre des crimes dans ma juridiction. »

Et cela ne changerait d'ailleurs pas grand-chose, se dit aussitôt le juge Fang, vu que la République côtière est, dans le meilleur des cas, déjà complètement gangrenée par la corruption et les luttes d'influence. Le complot le plus sombre et le plus diabolique se verrait immédiatement absorbé et recraché par les seigneurs de la guerre qui ourdissent leurs machinations au sein des corps constitués de la République côtière.

Le juge Fang se rendit compte que tout le monde le regardait, attendant qu'il poursuive.

« Vous avez décroché, Votre Honneur », nota PhyrePhox.

Le juge Fang décrochait souvent, ces temps derniers, en général dès qu'il ruminait cette question précise. On ne pouvait pas dire qu'un gouvernement incompétent et corrompu soit franchement une nouveauté en Chine, et le Maître lui-même avait consacré bien des chapitres de ces *Analectes* à conseiller ses disciples sur le comportement le plus adéquat à adopter lorsqu'on est au service de seigneurs corrompus. *S'il est un homme supérieur, c'est bien Chu Po-yu ! Quand un bon gouvernement est à la tête de son État, on pourra le trouver dans son bureau. Quand c'est un mauvais gouvernement, il roule ses principes et les range sous sa tunique.* L'une des grandes vertus du confucianisme était sa souplesse. La pensée politique occidentale avait une tendance à la fragilité : sitôt que la corruption gagnait l'État, plus rien ne tenait. Le confucianisme avait toujours maintenu son équilibre, tel un bouchon qui flotte aussi bien sur l'eau de source que sur les eaux usées.

Il n'empêche que, ces derniers temps, le doute avait assailli le juge Fang : sa vie avait-elle encore un sens dans le contexte de

la République côtière, nation presque complètement dénuée de toute vertu ?

Si la République côtière avait simplement cru en l'existence de la vertu, elle aurait au moins pu aspirer à l'hypocrisie.

Là, il commençait à dévier. La question n'était pas de savoir si la République côtière était bien gouvernée. La question était celle du trafic de bébés.

« Il y a trois mois, reprit le juge Fang, vous êtes arrivé à Shanghai par aéronef et, après un bref séjour, vous avez poursuivi votre route vers l'intérieur des terres, en remontant le Yangzi en aéroglisseur. Votre mission déclarée était de recueillir du matériel pour un documentaire médiagraphique sur une nouvelle organisation criminelle – ici, le juge Fang consulta ses notes – appelée les Poings de la juste harmonie.

— Cette triade, c'est pas de la gnognotte, observa PhyrePhox, avec un sourire triomphant. C'est le ferment d'une rébellion dynastique, mec.

— J'ai parcouru les médias que vous avez retransmis au monde extérieur sur ce sujet, et je me ferai mon opinion. Les plans de cette organisation ne sont pas notre problème actuel. »

PhyrePhox n'était pas du tout convaincu ; il releva la tête, ouvrit la bouche pour expliquer au juge l'étendue de son erreur, puis il se ravisa, hocha la tête avec regret et acquiesça.

« Il y a deux jours, poursuivit le juge Fang, vous êtes retourné à Shanghai, dans une embarcation surchargée de plusieurs dizaines de passagers, en majorité des paysans fuyant la famine et les conflits de l'intérieur. » Il lisait à présent un rapport de la capitainerie du port de Shanghai, détaillant la visite de l'embarcation en question. « Je note qu'un certain nombre de ces passagers étaient des femmes accompagnées d'enfants en bas âge de sexe féminin âgés de moins de trois mois. L'inspection visait des marchandises de contrebande et, finalement, le navire a été autorisé à accoster. » Le juge n'avait pas besoin d'ajouter que tout cela était à peu près vain ; que le manque de perspicacité de ces fameux inspecteurs était notoire, surtout quand ils étaient mis en présence de distractions telles qu'enveloppes pleines de billets, cartouches de cigarettes ou jeunes passagères visiblement enamourées. Mais plus une

société était corrompue, plus ses bureaucrates étaient enclins à brandir comme écriture sainte des documents internes aussi pathétiques que celui-ci, et le juge Fang ne faisait pas exception à cette règle quand il servait un objectif supérieur. « Tous les passagers, y compris les jeunes enfants, ont subi la procédure habituelle : prise d'empreintes digitales, rétiniennes, et ainsi de suite. Je regrette de dire que mes estimés collègues à la capitainerie du port n'ont pas examiné ces documents avec toute l'attention voulue, car s'ils l'avaient fait, ils auraient pu relever un désaccord manifeste des caractéristiques biologiques entre ces jeunes femmes et leurs prétendues filles, propre à suggérer qu'elles n'auraient en fait aucun lien de parenté. Mais peut-être que des affaires plus pressantes les auront empêchés de relever ce point. » Le juge Fang laissa en suspens l'accusation non formulée : celle que les autorités de Shanghai n'étaient pas elles-mêmes hors d'atteinte de l'influence de CryptNet. PhyrePhox essaya visiblement de prendre un air candide.

« Le lendemain, à la faveur d'une enquête de routine sur l'activité de la pègre dans les Territoires concédés, nous avons placé un dispositif de surveillance dans un appartement censé être inoccupé mais considéré comme utilisé à des activités illégales, et nous avons eu la surprise d'y entendre de nombreux cris de bébés. Des agents ont aussitôt investi les lieux et y ont trouvé vingt-quatre nourrissons de sexe féminin, appartenant au groupe ethnique han, dont s'occupaient huit jeunes paysannes récemment arrivées de leur campagne. Leur interrogatoire nous a appris qu'elles avaient été recrutées pour cette tâche par un Han dont l'identité n'a pu être établie et qu'on n'a pas pu retrouver. Les nourrissons ont été examinés. Cinq se trouvaient sur votre bateau, monsieur PhyrePhox – les empreintes biologiques concordent parfaitement.

— S'il y a eu une affaire de trafic d'enfants concernant cette embarcation, je n'ai rien à voir avec cette histoire.

— Nous avons interrogé le capitaine, qui est propriétaire du bateau, et il soutient que vous avez organisé et financé ce voyage de bout en bout.

— Il fallait bien que je trouve un moyen de regagner Shanghai, c'est pourquoi j'ai loué ce bateau. Ces femmes

voulaient également se rendre à Shanghai, alors j'ai été sympa : je les ai laissées embarquer.

— Monsieur PhyrePhox, avant que nous commencions à vous torturer, laissez-moi vous exposer ma disposition d'esprit, dit le juge Fang en s'approchant du prisonnier pour qu'ils puissent se regarder droit dans les yeux. Nous avons examiné de près ces bébés. Il apparaît qu'ils ont été bien soignés – pas de trace de sévices ou de malnutrition. Pourquoi, dans ce cas, devrais-je m'intéresser autant à cette affaire ?

« La réponse n'a en fait strictement rien à voir avec ma charge de procureur de district. Elle n'a même pas de rapport avec la philosophie confucéenne proprement dite. C'est une question raciale, monsieur PhyrePhox. Qu'un Européen fasse le trafic de bébés hans vers les Territoires concédés – et, j'imagine, ensuite vers le monde extérieur – déclenche en moi des émotions profondes, pour ne pas dire primales, émotions que partagent bien d'autres Chinois.

« Lors de la guerre des Boxers, la rumeur a couru que les orphelinats dont s'occupaient les missionnaires européens étaient en réalité des abattoirs où des docteurs blancs arrachaient les yeux des bébés hans pour en faire des médicaments à destination des Européens. Le fait que de nombreux Hans aient cru ces rumeurs explique la violence extrême du traitement auquel furent soumis les Européens durant cette rébellion. Mais il reflète également une regrettable disposition à la méfiance et à la haine raciale qui est latente dans le cœur de tous les hommes, quelles que soient leurs tribus.

« Avec votre activité de trafic de bébés, vous avez mis le pied dans le même territoire extrêmement dangereux. Peut-être que ces petites filles sont promises à des foyers aimants et confortables dans des phyles non hans. Ce serait l'hypothèse la plus favorable pour vous : vous serez puni mais vous survivrez. Pour autant que je sache, toutefois, ces enfants sont utilisés à des transplantations d'organes – en d'autres termes, les rumeurs sans fondement qui incitaient des paysans à prendre d'assaut les orphelinats durant la guerre des Boxers, pourraient

bel et bien se révéler fondées dans votre cas. Cela contribue-t-il à éclaircir la raison de notre petit tête-à-tête de ce soir ? »

Au début de cette allocution, PhyrePhox arborait encore son expression de base, un demi-sourire d'une vacuité exaspérante qui, avait décidé le juge Fang, n'était pas vraiment un rictus : plutôt un air de perplexité désinvolte. Dès que le juge avait parlé d'énucléation, le prisonnier avait détourné les yeux, perdu son sourire, pour devenir de plus en plus pensif et se résoudre bien malgré lui à hocher la tête en signe d'acquiescement.

Il continua de secouer la tête une bonne minute encore, fixant toujours le sol. Puis il se dérida et leva les yeux vers le juge. « Avant que je vous donne ma réponse, torturez-moi. »

Malgré qu'il en ait, le juge réussit à garder un visage de marbre. Aussi PhyrePhox se dévissa-t-il la tête jusqu'à ce que Miss Pao entre dans son champ de vision périphérique. « Allez-y, lui dit-il sur un ton encourageant, filez-moi une secousse. »

Le juge Fang haussa les épaules et fit signe à Miss Pao, qui saisit son pinceau et dessina rapidement quelques idéogrammes sur le papier médiatronique étalé sur l'écritoire posée devant elle. Parvenue presque au bout de son inscription elle ralentit son mouvement pour regarder tour à tour le juge et le prisonnier, avant de dessiner le dernier trait.

À cet instant, PhyrePhox aurait dû pousser un cri déchirant jailli du fond de ses entrailles, il aurait dû se convulser pour se libérer de ses liens, il aurait dû se vider par tous les bouts, puis tomber dans le coma (si de faible constitution), ou implorer miséricorde (si résistant). Au lieu de cela, il ferma les yeux, comme absorbé par quelque intense réflexion, banda tous les muscles de son corps durant quelques instants, puis se relaxa peu à peu, avec une respiration profonde et maîtrisée. Il rouvrit les yeux et regarda le juge Fang : « Qu'est-ce que vous en dites ? Voulez-vous une autre démonstration ?

— Je crois avoir saisi l'idée générale, admit le juge. L'un de vos trucs de ponte de CryptNet, je suppose. Des nanosites intégrés au cerveau et servant de médiateurs d'échanges avec le système nerveux périphérique. Il serait logique que vous disposiez de systèmes télesthésiques avancés implantés de manière permanente. Et un système capable de persuader vos

nerfs qu'ils se trouvent ailleurs peut tout aussi bien les induire à croire qu'ils ne perçoivent aucune douleur.

— Ce qui est installé peut être désinstallé, observa Miss Pao.

— Cela ne sera pas nécessaire », dit le juge avec un signe de tête pour Chang. Ce dernier fit un pas vers le prisonnier, en dégainant un glaive court. « Nous allons commencer par les doigts, avant d'aller plus loin.

— Vous oubliez un détail, intervint le prisonnier. J'ai déjà accepté de vous fournir ma réponse.

— J'attends, intervint le juge. Je n'ai pas entendu de réponse. Y a-t-il une raison à ce délai ?

— Les bébés ne sont absolument pas sortis clandestinement du pays, dit précipitamment PhyrePhox. Ils restent sur place. Le but de l'opération est au contraire de leur sauver la vie.

— Qu'est-ce qui met leur vie en danger, précisément ?

— Leurs propres parents. La situation est grave à l'intérieur du pays, monsieur le juge. Le niveau des nappes phréatiques s'est effondré. La pratique de l'infanticide atteint un pic historique.

— Votre prochain objectif, dit le juge, sera de m'apporter des preuves convaincantes de tout Ceci. »

La porte s'ouvrit. L'un des agents du juge Fang entra et fit une profonde révérence pour s'excuser de cette intrusion, puis il avança d'un pas et tendit au magistrat un document roulé. Le juge en examina le sceau ; il portait la marque du Dr X.

Le juge l'emmena dans son bureau et le déroula sur son plan de travail ; c'était le document authentique, écrit sur papier de riz à l'encre réelle, pas sa version médiatronique.

Avant même de lire ce document, le juge s'avisa qu'il pourrait l'apporter chez un marchand d'art de Nanjing Road et le vendre contre un an de son traitement de fonctionnaire. Le Dr X, à supposer que c'était bien lui qui avait tracé ces caractères, était assurément le plus incroyable calligraphe vivant dont le juge ait pu contempler les œuvres. Sa main trahissait une éducation confucéenne rigoureuse – et bien plus de décennies d'étude que n'en pourrait jamais aspirer à suivre le juge –, mais, sur ces solides fondations, le docteur avait développé un style tout personnel, extrêmement expressif

quoique sans le moindre relâchement. C'était la main d'un aîné qui percevait l'importance essentielle de la gravité et qui, ayant d'abord établi son emprise, véhiculait l'essentiel de son message grâce au jeu des nuances. Ceci posé, la structure du graphisme était d'une justesse rigoureuse, parfait équilibre d'idéogrammes grands et petits, disposés sur la page d'une manière propre à susciter l'analyse de légions de futurs étudiants en licence.

Le juge Fang savait que le Dr X contrôlait des légions de malfrats, du petit délinquant aux plus grands criminels internationaux ; qu'il avait mis dans sa poche la moitié des bureaucrates de la République côtière installés à Shanghai ; que dans les frontières limitées du Céleste Empire, il était un personnage d'une dimension considérable, sans doute un noble mandarin du troisième ou quatrième échelon ; que ses relations d'affaires couvraient la plupart des continents et des phyles du vaste monde et qu'il avait amassé une fortune considérable. Tous ces éléments étaient pourtant bien pâles devant la démonstration de puissance représentée par ce rouleau : *Je peux saisir un pinceau quand je veux,* disait le Dr X, *et expédier une œuvre d'art digne d'être accrochée au côté des plus belles calligraphies de la période Ming.*

En envoyant au juge ce rouleau, le Dr X revendiquait l'ensemble de l'héritage que le juge Fang révérait le plus. C'était comme s'il venait de recevoir une lettre du Maître en personne. Pour tout dire, le docteur faisait valoir son rang. Et même si le Dr X appartenait de nom à un autre phyle – le Céleste Empire – et même si ici, en République côtière, il n'était jamais qu'un criminel, le juge Fang ne pouvait négliger ce message, tel qu'il était écrit, sans abjurer tout ce qu'il respectait le plus au monde – ces principes sur lesquels il avait rebâti sa propre vie après que sa carrière initiale de voyou dans le bas de Manhattan l'eut conduit à une impasse. C'était comme une assignation lancée à travers les siècles par ses propres ancêtres. Il passa encore plusieurs minutes à admirer la calligraphie. Puis il réenroula le manuscrit avec grand soin, le mit sous clef dans un tiroir, et retourna dans la salle d'interrogatoire.

« J'ai reçu une invitation à dîner à bord du yacht du Dr X, dit-il. Ramenez le prisonnier au cachot. Nous en avons fini pour aujourd'hui. »

Une scène familiale ; visite de Nell à la salle de jeux ; mauvaise conduite des autres enfants ; Le Manuel révèle de nouvelles capacités ; Dinosaure raconte une histoire

Au matin, Maman passait son uniforme de bonne avant de partir travailler, et Tad se levait un peu plus tard et colonisait le divan devant le grand médiatron du séjour. Harv rasait les murs de l'appartement pour aller se récupérer un petit déjeuner dont il rapportait une partie à Nell. Puis, en général, il quittait le logis et ne revenait qu'après le départ de Tad – le plus souvent, en fin d'après-midi –, pour aller fricoter avec ses mignons. Maman revenait à la maison avec un petit sachet de salade récupéré au boulot, et un petit injecteur ; après avoir grignoté la salade, elle plaquait l'injecteur contre son bras quelques instants, et passait ensuite le reste de la soirée à regarder de vieux passifs au médiatron. Harv rentrait et repartait avec quelques amis. En général, il n'était pas là quand Nell décidait d'aller se coucher, mais il l'était à son réveil. Tad pouvait rentrer à n'importe quelle heure de la nuit, et il était en pétard si jamais Maman n'était pas réveillée.

Un samedi, Maman et Tad étaient tous les deux à la maison au même moment, et ils étaient allongés tous les deux sur le divan dans les bras l'un de l'autre, et Tad jouait à un jeu idiot avec Maman, même que ça la faisait glousser et se tortiller. Nell n'arrêtait pas de demander à Maman de lui lire une histoire de son livre magique, et Tad n'arrêtait pas de la rabrouer et de la menacer de lui flanquer une trempe, et, finalement, Maman dit : « Arrête un peu de me pomper l'air, Nell ! » et elle la flanqua à

la porte, en lui disant d'aller passer deux heures à la salle de jeux.

Nell se perdit dans les galeries et elle se mit à pleurer ; mais son livre lui raconta l'histoire de la princesse Nell qui s'était perdue dans les interminables corridors du Château noir, et comment elle avait retrouvé son chemin en utilisant toute son astuce – et cela rassura Nell – comme si elle ne pouvait jamais vraiment se perdre tant qu'elle aurait son livre avec elle. Finalement, Nell trouva la salle de jeux. Elle était située au rez-de-chaussée du bâtiment. Comme toujours, il y avait des tas de gosses sans leurs parents. Il y avait un coin particulier aménagé dans un angle, à l'écart, où les bébés pouvaient se reposer dans leur poussette ou se traîner par terre. Il y avait des mamans qui étaient là, mais elles lui dirent qu'elle était trop grande pour jouer dans cet endroit. Nell retourna dans la grande salle, qui était pleine de gamins bien plus grands que Nell.

Elle les connaissait ; ils s'y entendaient pour bousculer, taper et griffer. Elle fila s'asseoir vers un coin de la salle, son livre magique posé sur les genoux, et attendit qu'un des gamins descende de la balançoire. Lorsqu'il en descendit, elle déposa le livre, grimpa sur l'escarpolette et essaya de lancer les jambes comme le faisaient les grands, mais sans réussir à la faire bouger. Alors un grand vint lui dire qu'elle n'avait pas le droit de se servir de la balançoire parce qu'elle était trop petite. Quand Nell ne descendit pas tout de suite, le gamin la poussa sans ménagement. Nell tomba dans le sable, s'écorchant les mains et les genoux, et courut se réfugier dans son coin, en larmes.

Mais deux autres gosses avaient trouvé le livre magique et commencé à botter dedans, le faisant glisser par terre comme un palet de hockey. Nell se précipita pour essayer de le récupérer, mais il glissait trop vite. Les deux gamins se mirent à faire des passes de foot, puis ils le prirent à la main pour le lancer dans les airs. Nell courait de l'un à l'autre pour essayer de suivre. Bientôt, ils étaient quatre à jouer à la chandelle, devant six autres qui assistaient au spectacle, hilares. Nell n'y voyait plus rien parce qu'elle avait les yeux emplis de larmes et la morve au nez, et sa cage thoracique ne parvenait qu'à frémir quand elle essayait de reprendre son souffle.

Et puis, l'un des gamins poussa un cri et laissa échapper le livre. Un autre s'était précipité pour le saisir, et il se mit à hurler lui aussi. Puis un troisième. Soudain, tous les autres gamins furent muets et terrorisés. Nell essuya ses larmes et courut de nouveau vers le livre et, cette fois, personne ne chercha à le lui subtiliser ; elle le ramassa et le tint serré contre elle. Les quatre gamins qui avaient joué à la chandelle avaient la même attitude : les bras croisés sur la poitrine, les mains coincées sous les aisselles, et ils sautillaient sur place comme des pogos en appelant leur mère.

Nell se rassit dans son coin, ouvrit le livre et se remit à lire. Elle ne savait pas tous les mots, mais elle en connaissait déjà pas mal, et quand elle se fatiguait, le livre l'aidait à les prononcer, ou même lui lisait toute l'histoire, ou la lui racontait en images animées exactement comme un ciné.

Après que les trolls eurent été chassés, la cour du château n'était pas belle à voir. Déjà, elle n'avait pas été entretenue et était envahie de mauvaises herbes. Harv n'avait pas eu d'autre choix que d'abattre tous les arbres et, lors de la grande bataille de Dinosaure contre les trolls, une bonne partie des plantes subsistantes avait été arrachée.

Dinosaure contempla la scène, éclairée par le clair de lune. « Cet endroit me rappelle l'Extinction, quand il nous fallait errer des jours entiers rien que pour trouver à manger », dit-il.

LE CONTE DE DINOSAURE

Nous étions quatre à parcourir un paysage fort semblable à celui-ci, sauf que, au lieu d'être réduits à l'état de moignons, tous les arbres étaient carbonisés. Cette partie du monde avait été plongée dans la nuit et le froid pendant un long moment après la chute de la comète, si bien que toutes les plantes et tous les arbres étaient morts ; et après être morts, ils avaient desséché, et il n'avait pas fallu longtemps pour que la foudre déclenche un grand incendie de forêt. Nous étions quatre à traverser la grande forêt brûlée à la recherche de nourriture, et tu peux te douter que nous avions

grand-faim. Peu importe pourquoi nous faisions ça ; en ce temps-là, quand ça allait mal là où on se trouvait, la seule chose à faire était de se lever et de partir, en attendant que la situation s'améliore.

À côté de moi, il y avait Utahraptor, qui était plus petit que moi, mais très rapide, avec des pieds munis de longues griffes recourbées ; d'un coup de patte, il pouvait couper un dinosaure en deux comme un fruit mûr. Puis il y avait Ankylosaure, qui était un herbivore lent mais dangereux ; il était protégé sur tout le corps par une carapace osseuse comme celle d'une tortue, et le bout de sa queue était doté d'une grosse excroissance osseuse qui lui permettait de fracasser le crâne de tout dinosaure Carnivore qui s'approcherait un peu trop. Enfin, il y avait Ptéranodon, qui savait voler. Nous voyagions tous les quatre en petite bande. Pour être honnête, notre groupe comprenait au début deux cents dinosaures, en majorité des herbivores à bec de canard, mais Utahraptor et moi, nous avions été contraints de les manger presque tous – pas plus de deux ou trois par jour, bien entendu, si bien qu'ils n'avaient rien remarqué au départ, car ils n'étaient pas très futés.

Finalement, leur chiffre s'était réduit à un seul, un brave dino décharné du nom d'Everett, qu'on essaya de faire durer le plus longtemps possible. Durant ces tout derniers jours, Everett ne cessait de chercher des yeux ses compagnons. Comme tous les herbivores, il avait les yeux de chaque côté du crâne, ce qui lui permettait de voir dans toutes les directions. Everett semblait imaginer n'avoir qu'à tourner la tête dans la bonne direction pour voir soudain un bon gros troupeau de becs de canard apparaître dans son champ visuel. Tout à la fin, je crois qu'Everett a dû finir par additionner deux et deux : je le vis plisser les yeux de surprise une fois, une seule, comme si la lumière s'était soudain faite dans sa tête, et, le reste de la journée, il resta très calme, comme si sa petite demi-douzaine de neurones s'affairait à en tirer toutes les implications. Par la suite, alors que nous continuions de parcourir la lande brûlée où Everett n'avait rien à manger, il devint de plus en plus apathique et geignard, jusqu'à ce qu'Utahraptor, perdant patience, lui balance un coup de pied : et voilà les viscères d'Everett étalés par terre comme un sac de provisions renversé. Il n'y avait plus rien d'autre à faire que le manger.

J'en eus la plus grosse part, comme d'habitude, même si Utahraptor ne cessait de me passer entre les chevilles pour récupérer les meilleurs morceaux et, de temps en temps,

Ptéranodon plongeait en piqué et arrachait une volute d'intestin. Ankylosaure restait dans son coin à regarder. Pendant longtemps, nous l'avions pris pour un idiot, parce qu'il restait tapi dans son coin à nous regarder démembrer ces becs de canard, tout en broutant, l'air stupide, quelques rares broussailles, sans jamais dire grand-chose. Rétrospectivement, je me dis qu'il devait être du genre taciturne. Il avait dû deviner que nous ne détesterions pas le boulotter, si seulement nous avions pu localiser une faille dans son armure.

Si seulement ! De longs jours après qu'Everett fut devenu une simple fumée sur nos traces, Utahraptor, Ptéranodon et moi, nous avons continué à nous traîner à travers ce paysage désolé, tout en lorgnant Ankylosaure, la bave aux lèvres en imaginant l'indicible délicatesse des morceaux que devait cacher cette carapace armée. Il devait avoir faim, lui aussi, et ces morceaux devaient être de moins en moins gras et tendres chaque jour. De temps à autre, nous croisions sur notre route un vallon abrité où des plantes inconnues pointaient leurs pousses à travers les cendres noires et grises, et nous encouragions alors Ankylosaure à s'arrêter, prendre son temps, et se gaver. « Non, vraiment ! Ça ne nous gêne pas de t'attendre ! » Tout en broutant, il ne cessait de tourner la tête de côté pour nous fixer de ses tout petits yeux, d'un regard sinistre. « Alors, c'est bon, Anky ? » lui disions-nous et il nous grommelait un truc du genre : « Ça sent l'iridium, comme d'habitude », et puis nous repartions pour deux jours de marche sans échanger un mot.

Un jour, nous sommes arrivés au bord de la mer. L'eau salée léchait une plage sans vie jonchée des ossements de créatures marines éteintes, des minuscules trilobites jusqu'aux plésiosaures. Derrière nous, s'étendait le désert que nous venions de traverser. Au sud, s'élevait une chaîne de montagnes, qui aurait été infranchissable même si la moitié de ses sommets n'avaient pas été des volcans en éruption. Et vers le nord, on voyait la neige saupoudrer la crête des collines et nous savions tous ce que cela signifiait : si nous allions dans cette direction, nous étions sûrs de geler sur pied.

Nous étions donc coincés ici, tous les quatre, et même si, en ces temps lointains, il n'existait ni médiatrons ni ciné-aérostats, nous savions fort bien ce qui nous attendait : nous étions les quatre derniers dinosaures survivant sur terre. Sous peu, nous ne serions plus que trois, puis deux, puis un seul, et enfin plus aucun – la seule

question pendante étant de savoir dans quel ordre nous allions disparaître. On aurait pu croire que c'était affreux et déprimant, mais à vrai dire, ce n'était pas si terrible ; étant des dinosaures, nous ne perdions pas des masses de temps à soupeser l'impondérable, si tu vois ce que je veux dire, et d'un certain côté, c'était même plutôt rigolo de voir comment toute cette affaire allait se goupiller. Je crois bien que tout le monde était plus ou moins sûr qu'Ankylosaure serait le premier à partir, mais Utah et moi, nous aurions pu nous entretuer en l'affaire d'un instant.

Nous étions donc là, tous les trois sur la plage, Utahraptor, Ankylosaure et moi, formant un triangle parfait, avec Ptéranodon qui volait en cercles au-dessus de nous.

Après plusieurs heures de face à face, je notai du coin de l'œil que les rivages au nord et au sud semblaient bouger, comme s'ils étaient vivants.

Soudain, il y eut un coup de tonnerre, un grand souffle de vent alentour, et je ne pus me retenir de lever les yeux, tout en continuant quand même de surveiller Utahraptor. Le monde était si calme et mort depuis si longtemps que je sursautais au moindre bruit, au moindre mouvement, or il me semblait que l'air et le sol venaient de reprendre vie, comme au bon temps d'avant la comète.

Le bruit était causé par un gigantesque vol de minuscules ptéranodons, mais au lieu d'avoir une lisse peau de reptile, ceux-ci avaient les ailes recouvertes d'écailles surdimensionnées et ils étaient dotés de becs osseux et édentés, à la place d'une bouche normale. Ces créatures misérables – ces miettes volantes – entouraient Ptéranodon de leur masse grouillante, ils lui picoraient les yeux, les ailes, et il avait le plus grand mal à rester en vol.

Comme je l'ai indiqué, j'avais toujours un œil sur Utahraptor, et voilà que, à ma grande surprise, je le vois détaler soudain vers les collines du nord, avec une ardeur que seule la proximité de nourriture pouvait justifier. Je le suivis naturellement, mais m'arrêtai aussitôt. Quelque chose clochait. Sur la pente nord, le sol était littéralement recouvert d'un tapis ondulant qui recouvrait les pieds d'Utahraptor. J'écarquillai les yeux (je n'avais pas une trop bonne vue) et découvris que ce tapis était constitué en fait de milliers de tout petits dinosaures dont les écailles s'étaient multipliées en s'allongeant et en s'amincissant – bref, ils étaient poilus. Depuis déjà quelques millions d'années, j'avais noté la présence discrète de ces hors-d'œuvre quadrupèdes, terrés sous les souches et les

rochers, et je les avais toujours considérés comme une mutation particulièrement mal conçue. Mais voici qu'ils grouillaient par milliers, quand nous n'étions plus que quatre dinosaures sur toute la planète. Et ils semblaient collaborer. Ils étaient si minuscules qu'Utahraptor était incapable de les porter à sa bouche et, chaque fois qu'il s'immobilisait un instant, ils bondissaient sur ses pattes et sa queue, et lui mordillaient la chair : une nuée de musaraignes. J'étais si déconcerté que je me figeai sur place.

C'était une erreur, car, aussitôt, je sentis comme des millions de piqûres d'aiguilles sur les pattes et la queue. Je me retournai et découvris que la pente sud était recouverte de fourmis, des millions da fourmis, apparemment bien décidées à me dévorer. De son côté, Ankylosaure beuglait en agitant la masse cuirassée de sa queue sans résultat tangible, car les fourmis lui avaient également recouvert tout le corps.

Cela dit, musaraignes, fourmis et oiseaux commencèrent bientôt à se courir après et à se harceler, de sorte qu'ils finirent par décréter une trêve. Le Roi des Oiseaux, le Roi des Musaraignes et la Reine des Fourmis se réunirent au sommet d'un rocher pour parlementer. Pendant ce temps, ils nous laissaient tranquilles, nous autres pauvres dinosaures, sachant que de toute manière nous étions pris au piège.

La situation me paraissait foncièrement injuste, aussi m'approchai-je, à la vitesse d'un kilomètre à la minute, du rocher où ces méprisables micromonarques continuaient de caqueter et leur lançai : « Holà ! ne comptez-vous donc pas Inviter le Roi des Reptiles ? »

Ils me regardèrent comme si j'étais cinglé.

« Les reptiles sont passés de mode, dit le Roi des Musaraignes.

— Les reptiles ne sont que des oiseaux attardés, dit le Roi des Oiseaux. Je suis donc ton Roi, merci bien.

— Vous n'êtes plus que zéro », dit la Reine des Fourmis. En arithmétique de fourmi, il n'y a que deux nombres : *zéro,* qui signifie n'importe quel chiffre en dessous du million, et *plusieurs.* « Tu ne peux pas coopérer, donc, même si tu étais Roi, ton titre ne voudrait rien dire.

— Par ailleurs, ajouta le Roi des Musaraignes, le propos de cette conférence au sommet est de décider quel royaume mangera quel dinosaure, et nous ne sachons pas que le Roi des Dinosaures, si tant est qu'il puisse en exister un, soit à même d'y participer de

manière constructive. » Les mammifères s'exprimaient toujours de la sorte pour mettre en avant leur cerveau surdimensionné – qui était foncièrement identique au nôtre, mais alourdi de tout un tas de machins en plus sur le dessus – inutiles, si vous voulez mon avis, mais bigrement goûteux.

« Mais il y a trois royaumes et quatre dinosaures », fis-je observer. Bien entendu, ce n'était pas vrai en arithmétique de fourmi, si bien que leur Reine se mit à faire tout un tas d'histoires. Au bout du compte, je n'eus d'autre solution que d'aller les écraser à coups de queue et en tuer ainsi quelques millions, ce qui est le seul moyen d'amener une fourmi à vous prendre au sérieux.

« Sûr que trois dinosaures suffiraient largement à gaver tous vos sujets, remarquai-je. Puis-je donc suggérer aux oiseaux de picorer Ptéranodon jusqu'à l'os, aux musaraignes de démembrer Utahraptor, et aux fourmis de festoyer sur le cadavre d'Ankylosaure ? »

Les trois monarques examinaient la suggestion quand Utahraptor s'empressa de venir manifester son mécontentement. « Excusez-moi, Votre Altesse royale, mais qui a nommé roi cet individu ? Je suis tout aussi qualifié que lui pour être roi. » Bientôt, Ankylosaure et Ptéranodon revendiquaient également le trône.

Le Roi des Musaraignes, le Roi des Oiseaux et la Reine des Fourmis nous dirent de tous la boucler, puis ils conférèrent entre eux durant quelques minutes. Finalement, le Roi des Musaraignes s'avança et dit : « Nous sommes parvenus à une décision. Trois dinosaures seront mangés, et un seul, le Roi des Reptiles, sera épargné ; tout ce qu'il vous reste à faire, c'est démontrer que vous êtes supérieur aux trois autres pour mériter la couronne.

— Fort bien ! » dis-je, et je me retournai vers Utahraptor qui se mit à battre en retraite, tout en sifflant et en fouettant l'air de ses griffes géantes. Si je parvenais à me débarrasser de lui par une attaque frontale, Ptéranodon attaquerait en piqué pour venir voler un morceau de la charogne, ce qui me permettrait de lui tendre un guet-apens ; ainsi fortifié après avoir dévoré les deux autres, je serais sans doute en mesure de surmonter Ankylosaure.

« Non, non et non ! s'écria le Roi des Oiseaux. Voilà justement à quoi je faisais allusion en disant que vous autres reptiles étiez démodés. L'avenir n'est plus au plus gros et au plus méchant.

— L'avenir est à la coopération, à l'organisation, à l'embrigadement, dit la Reine des Fourmis.

— L’avenir est au cerveau, dit le Roi des Musaraignes.

— L’avenir est à la beauté, à la gloire, aux fulgurantes envolées d’inspiration ! » s’exclama le Roi des Oiseaux.

Cela déclencha une nouvelle dispute stridente entre les trois souverains. Tout le monde s’emporta et il y aurait sans doute eu du grabuge si la mer, en montant, n’avait déposé sur la plage quelques cadavres de baleines et d’élasmosaures. Comme on peut l’imaginer, chacun se précipita sur ses dons du ciel avec entrain, et, tout en me gavant, je réussis à engloutir des quantités phénoménales d’oiseaux, de musaraignes et de fourmis venus partager le festin.

Après que tout le monde se fut empli la panse et calmé quelque peu, les souverains reprirent leur discussion. Finalement, le Roi des Musaraignes, qui semblait avoir été désigné porte-parole des monarques, s’avança de nouveau. « Étant dans l’impossibilité de choisir lequel parmi vous devrait être le Roi des Reptiles, nous avons décidé que chacune de nos nations, Oiseaux, Mammifères et Fourmis, vous fera passer en jugement, et ce n’est que par la suite que nous nous réunirons de nouveau pour voter. Si l’on ne parvient toujours pas à vous départager, nous vous mangerons tous les quatre et mettrons ainsi fin au Royaume des Reptiles. »

On tira au sort, et je fus choisi pour me présenter devant les fourmis pour la première audience du procès. Je suivis donc la Reine au milieu de son armée, avançant avec précaution, jusqu’à ce qu’elle me lance : « Du nerf, poumonard ! Le temps, c’est de la bouffe ! Ne te soucie donc pas de toutes ces fourmis sous tes pieds – tu ne pourras en tuer guère plus de zéro ! » Dès lors, donc, je marchai tout à fait normalement, mais je sentis peu à peu mes griffes devenir gluantes de fourmis écrabouillées.

Nous avons progressé de la sorte en direction du sud pendant un jour ou deux, pour nous arrêter enfin au bord d’un cours d’eau. « Au sud d’ici se trouve le territoire du Roi des Cafards. Ta première tâche est de me rapporter la tête de leur Roi. »

Contemplant la rive opposée, je découvris que toute la campagne était recouverte d’une infinie multitude de cafards, plus que je n’en pourrais piétiner ; et même en imaginant que je les piétine tous, il devait y en avoir d’autres sous terre, car nul doute que c’est là que vivait leur Roi.

Je traversai à gué et parcourus durant trois jours le Royaume des Cafards avant de traverser un autre cours d’eau et de pénétrer

au Royaume des Abeilles. Je n'avais pas vu autant de verdure depuis bien longtemps, avec quantité de fleurs sauvages, et des nuées d'abeilles rapportant le nectar vers leurs ruches, qui étaient aussi grandes que des maisons.

Cela me donna une idée. J'abattis plusieurs arbres creux emplis de miel, les traînai jusqu'au Royaume des Cafards, puis, les ayant fendus en longueur, je fis couler le miel et traçai des pistes collantes qui redescendaient vers l'océan. Les cafards les suivirent jusqu'au rivage, où les vagues déferlèrent sur leur tête et les noyèrent. Trois jours durant, je fis le guet, tandis que le nombre des cafards diminuait sans cesse, jusqu'à ce qu'au troisième matin le Roi des Cafards émerge de sa salle du trône pour voir où tout le monde était passé. Je l'attirai sur une feuille et le ramenai sur la rive nord du fleuve, au Royaume des Fourmis, à la grande stupéfaction de la Reine.

Qui me confia aussitôt au Roi des Oiseaux. Entouré de son armée braillarde et jacassante, il me conduisit au sommet des montagnes, au beau milieu des neiges éternelles, où j'étais assuré de périr de froid. Mais alors que nous poursuivions notre ascension, je sentis remonter la température, ce qui me parut incompréhensible jusqu'au moment où je compris que nous approchions de la bouche d'un volcan. Finalement, nous nous arrêtons à la lisière d'une coulée de lave chauffée au rouge, large de huit cents mètres. Au centre de la coulée, un grand rocher noir se dressait, telle une île au milieu d'un fleuve.

Le Roi des Oiseaux ôta de sa queue une plume dorée et la donna à un soldat, qui la prit dans son bec et s'envola au-dessus du lac de lave pour aller la déposer tout au sommet du rocher noir. Le temps de revenir, il était à moitié rôti par la chaleur irradiée par la lave – tu peux imaginer à quel point je salivais ! « Ta tâche, dit le Roi, est de me rapporter cette plume. »

C'était franchement injuste, et je protestai en arguant que les oiseaux cherchaient de toute évidence à favoriser Ptéranodon. Ce genre d'argument aurait pu porter avec des fourmis, voire des musaraignes ; mais le Roi des Oiseaux ne voulait rien entendre. Pour eux, la vertu consistait à se comporter en oiseau, et la notion de justice n'entrait pas en ligne de compte.

Je restai donc planté là, au bord du lac de lave jusqu'à ce que mon cuir se mette à fumer, mais je n'arrivais toujours pas à voir comment je pourrais récupérer cette plume. Je décidai finalement

de renoncer. Je m'éloignais, en m'écorchant les pieds sur la roche acérée, quand l'illumination se fit : le roc sur lequel je me tenais depuis le début n'était jamais que de la lave refroidie et solidifiée.

Nous étions haut dans la montagne ; à cette altitude, glaciers et champs de neige s'élevaient au-dessus de moi comme les murailles d'un palais. J'escaladai une pente particulièrement raide et entrepris de fouetter la neige à coups de queue jusqu'à finir par déclencher une avalanche. Des millions de tonnes de glace et de neige se mirent à dévaler vers la coulée de lave, la noyant sous un formidable nuage de vapeur. Durant trois jours et trois nuits, je fus incapable de distinguer mes griffes devant mon nez, tant il y avait de vapeur, mais le troisième jour, elle se dissipa enfin et j'aperçus un pont de lave solidifiée qui s'étendait jusqu'à cette roche noire. Je le franchis en gambadant (pour autant qu'un dinosaure puisse gambader), m'emparai de la plume dorée, fis promptement demi-tour et m'arrêtai dans la neige, le temps de laisser mes pieds refroidir. Puis je revins trouver le Roi des Oiseaux qui, bien entendu, ne manqua pas d'être étonné.

Je fus alors confié aux mammifères, qui étaient presque tous des musaraignes. Ils me conduisirent au pied des collines, à l'entrée d'une vaste caverne. « Ta tâche, dit le Roi des Musaraignes, est d'attendre ici Dojo, et de le vaincre en combat singulier. » Sur quoi, toutes les musaraignes s'en retournèrent, me laissant tout seul.

J'attendis devant la caverne pendant trois jours et trois nuits, ce qui me laissa tout loisir d'examiner les lieux. Au début, je me montrai assez confiant, car ce défi me paraissait le plus simple des trois ; même si je n'avais aucune idée de ce que pouvait être un Dojo, je savais que je n'avais jamais encore rencontré de rival à ma hauteur en combat singulier. Mais le premier jour, alors que j'attendais ce fameux Dojo, assis sur ma queue, je remarquai par terre un semis d'objets brillants et, me penchant pour les examiner, je m'aperçus qu'il s'agissait en fait d'écailles. Pour être précis, d'écailles de dinosaures, que je reconnus comme celles de Ptéranodon, d'Ankylosaure et d'Utahraptor, et qui semblaient avoir été arrachées de leur corps par des impacts puissants.

Le deuxième jour, je rôdai dans le voisinage et notai sur l'écorce des arbres de profondes entailles, sans aucun doute provoquées par Utahraptor lors d'un combat furieux contre Dojo ; d'autres arbres avaient été carrément sectionnés à la base par la massue qui terminait la queue d'Ankylosaure ; et le sol était parcouru de

longues griffures, laissées par les serres de Ptéranodon se jetant à corps perdu contre un insaisissable adversaire. Là, l'inquiétude me prit. Il était manifeste que mes trois rivaux avaient combattu Dojo et qu'ils avaient perdu, de sorte que si je perdais également (ce qui était inconcevable), je me retrouverais au même point que l'adversaire ; mais les règles de la confrontation établissaient que, en cas d'égalité, les quatre dinosaures seraient mangés et le Royaume des Reptiles disparaîtrait. Je passai la nuit à me retourner les sangs : qui était Dojo ? Était-il si terrible ?

Le troisième jour, rien ne se passa, et j'en vins à me demander si je ne ferais pas mieux d'entrer dans la caverne et de chercher Dojo. Jusqu'ici, le seul être vivant que j'avais aperçu dans les parages était un souriceau noir qui jaillissait parfois de sous les roches à l'entrée de la caverne pour aller quérir de la nourriture. Dès que je le revis, je lui demandai (tout doucement, pour ne pas l'effrayer) : « Dis donc, souriceau ! Y a-t-il quoi que ce soit au fond de cette caverne ? »

Le souriceau noir se cala sur ses pattes arrière, tenant une myrtille entre ses petites mains pour la grignoter. « Rien de spécial, c'est juste mon petit logis. Un être, quelques ustensiles de cuisine, quelques baies séchées, et le reste est rempli de squelettes.

— De squelettes ? D'autres souris ?

— Il y a plusieurs squelettes de souris, mais, principalement, il s'agit de dinosaures de diverses espèces, pour l'essentiel carnivores.

— Décédés à cause de la comète, suggérai-je.

— Oh, je vous prie de m'excuser, monsieur, mais, sauf votre respect, je me dois de vous informer que le décès de ces dinosaures est sans aucun lien avec la comète.

— De quoi sont-ils morts, alors ?

— Je suis au regret de vous dire que c'est moi qui les ai tous tués, en état de légitime défense.

— Ah ! fis-je, un rien incrédule, dans ce cas, vous devez être…

— Dojo le Souriceau, confirma-t-il. Pour vous servir.

— Je suis terriblement confus de vous avoir dérangé, monsieur », dis-je, usant de mes meilleures manières, car je voyais bien que ce Dojo était du genre excessivement poli, « mais votre réputation de guerrier s'étend jusque fort loin, et je suis venu ici en toute humilité pour quémander vos conseils afin moi-même de devenir un meilleur guerrier ; car il n'a pas échappé à mon attention

que, dans cet environnement post-cométaire, des dents aiguisées comme des coutelas et six tonnes de muscles peuvent en un certain sens se révéler passés de mode. »

S'ensuivit une assez longue histoire, car Dojo avait bien des choses à m'enseigner et il prenait tout son temps. Un jour, Nell, je t'enseignerai tout ce que j'ai appris de Dojo ; tu n'auras qu'à demander. Mais au troisième jour de mon apprentissage, alors que je n'avais encore rien appris, sinon l'humilité, les bonnes manières, et savoir balayer la caverne, je demandai à Dojo s'il avait envie de faire une partie de morpion. C'était un jeu fort pratiqué chez les dinosaures. On dessinait les ronds et les croix dans la boue. (Bien des paléontologues ont été fort déconcertés par la quantité de grilles de morpion qu'ils trouvaient dessinées dans leurs chantiers préhistoriques et en ont attribué l'origine aux ouvriers engagés sur place pour procéder aux fouilles et à l'extraction.)

Toujours est-il que j'en expliquai les règles à Dojo, qui accepta de faire un essai. Nous descendîmes vers la vasière la plus proche, et là, sous les yeux d'une grande quantité de musaraignes, je fis un morpion avec Dojo le Souriceau et gagnai la partie, même si je dois confesser que le résultat fut un certain temps indécis. Mais c'était fait : j'avais vaincu Dojo en combat singulier.

Le lendemain matin, je me permis de quitter la caverne de Dojo pour redescendre vers la plage, où les trois autres dinosaures s'étaient déjà réunis, en assez piteux état, comme tu peux l'imaginer. Le Roi des Musaraignes, le Roi des Oiseaux et la Reine des Fourmis convergèrent sur nous, suivis de toutes leurs armées, et me couronnèrent Roi des Reptiles, ou *Tyrannosaurus Rex,* comme nous disions entre nous. Puis ils dévorèrent les trois autres dinosaures, comme convenu. À part moi, les seuls reptiles survivants étaient quelques rares serpents, lézards et tortues, qui restent toujours mes sujets dévoués.

J'aurais pu vivre dans le luxe comme un Roi, mais Dojo m'avait désormais appris l'humilité, aussi retournai-je aussitôt dans sa caverne où je passai plusieurs millions d'années à étudier son enseignement. Tu n'as qu'à me demander, Nell, et je te transmettrai ce savoir à mon tour.

Le juge Fang fait un dîner-croisière avec un Mandarin ; ils visitent un bateau bien mystérieux ; une découverte surprenante ; un piège est dressé

Le bateau du Dr X n'était pas de ces barges de loisir traditionnelles, tout juste capables de naviguer sur les canaux et les lacs peu profonds qui parsèment le delta détrempé du Yangzi ; c'était un authentique yacht de haute mer, bâti sur les plans des navires occidentaux. À en juger par les mets délicats montés vers le pont avant peu après l'embarquement du juge Fang, on avait dû entièrement réaménager les cuisines à l'image d'un grand restaurant chinois : woks larges comme des parapluies, brûleurs du calibre de turboréacteurs et garde-manger en proportion pour stocker d'innombrables variétés de légumes et de champignons, sans parler des nids d'oiseaux, ailerons de requin, pieds de volaille, fœtus de rats et autres fragments divers d'une multitude d'espèces aussi improbables que variées. Les plats innombrables, aux portions minuscules, et présentés selon un ordre rigoureux, dans un déploiement de porcelaine fine qui aurait rempli plusieurs salles du Victoria and Albert Muséum, étaient servis, avec la précision de frappes aériennes chirurgicales, par une armada de garçons.

Le juge Fang ne mangeait ainsi que lorsqu'un personnage réellement important tentait de le corrompre, et même s'il ne s'était jamais délibérément laissé influencer, il appréciait néanmoins la bonne bouffe.

On commença par le thé et quelques amuse-gueule sur le pont avant du yacht, alors que le navire descendait la rivière Huangpu, longeant sur sa gauche le Bund, dont les vieux immeubles de style européen étaient baignés d'une lueur surnaturelle par les reflets des lumières multicolores du nouveau quartier de Pudong qui dressait ses hautes tours sur la rive opposée. À un moment donné, le Dr X s'excusa et redescendit en cale. Le juge Fang se dirigea vers l'extrémité avant de la proue, se cala dans l'angle aigu formé par les deux bastingages convergents, et, la barbe fouettée par le vent,

contempla le paysage. Les plus hautes des tours de Pudong étaient maintenues par d'immenses aérostats – ces ellipsoïdes emplis de vide, en sustentation plusieurs centaines d'étages au-dessus du niveau de la rue, et bien plus vastes que les édifices qu'ils supportaient, étaient en général recouverts de lumières. Certains venaient même en surplomb au-dessus du fleuve. Le juge Fang posa prudemment les coudes sur le bastingage pour se maintenir en équilibre, puis il rejeta la tête en arrière afin de contempler le ventre d'un de ces monstres, tout palpitant de lueurs bariolées et sursaturées. Le trompe-l'œil était assez vertigineux, aussi détourna-t-il promptement le regard. Un objet vint frapper la coque du yacht : baissant les yeux, il avisa un cadavre drapé dans un linceul blanc, qui flottait à une cinquantaine de centimètres sous la surface, vaguement luminescent dans la lumière ambiante.

Bientôt, le navire s'engageait dans l'estuaire du Yangzi, distant de quelques kilomètres à peine de la mer de Chine orientale à cet endroit, et large de plusieurs, et dont les eaux étaient plus froides et plus agitées. Le juge Fang et le Dr X se retrouvèrent dans une salle à manger située au pont inférieur. Les baies panoramiques de la cabine ne reflétant pour l'instant que la lumière des bougies et des lanternes disposées sur les tables. Peu après qu'ils eurent pris place, le navire accéléra fortement ; il bondit vers l'avant et déjaugea avant de reprendre sa progression horizontale, régulière. Le juge Fang réalisa que le yacht était en fait un hydroptère : jusqu'ici, il avait avancé, coque immergée, à petite vitesse, tandis qu'ils admiraient le panorama urbain, mais désormais il survolait les eaux, maintenant qu'il avait atteint sa vitesse de croisière.

La conversation s'était juste ici cantonnée à un échange de politesses. Qui se muèrent bientôt en discussion sur la philosophie confucéenne et la culture traditionnelle, indéniable sujet d'intérêt pour l'un et l'autre convive. Le juge Fang avait félicité le Dr X pour sa calligraphie sublime, et ils avaient discuté art un certain temps. Puis, comme il était de rigueur, le Dr X lui avait retourné le compliment, notant avec quel talent superbe le juge s'acquittait de ses devoirs de magistrat, compte

tenu surtout de la difficulté supplémentaire d'avoir à s'occuper de barbares.

« Votre traitement de l'affaire de la fille au livre fait tout particulièrement honneur à vos compétences », dit gravement le Dr X.

Le juge Fang nota avec intérêt que son interlocuteur avait omis de mentionner le garçon qui était le véritable auteur du larcin. Il en déduisit que le Dr X faisait moins allusion à l'affaire criminelle proprement dite qu'aux efforts ultérieurs du juge pour protéger la fille.

« Cette personne est reconnaissante, mais tout le crédit doit en être porté au Maître, observa le juge Fang. Le Ministère public a entièrement fondé son accusation sur ses principes, comme vous auriez pu le constater si vous aviez été en mesure de nous faire l'honneur de vous joindre à notre discussion sur le sujet, en la Maison de l'Impénétrable et vénérable Colonel.

— Ah ! c'est effectivement malencontreux que je n'aie pu y assister, car cela aurait, sans aucun doute, contribué à améliorer ma compréhension, bien imparfaite, des préceptes du Maître.

— Loin de moi l'idée d'une telle insinuation – j'observais simplement que le docteur aurait pu nous conduire, mes collaborateurs et moi, à résoudre l'affaire d'une manière plus adéquate que celle que nous avons en définitive été en mesure de concevoir.

— Peut-être aurions-nous pu l'un et l'autre profiter de l'heureux hasard de ma présence en ce jour précis dans l'établissement du Colonel », dit le Dr X, rétablissant promptement l'équilibre. Il y eut plusieurs minutes de silence, tandis qu'un garçon venait leur verser du vin de prune. Puis le docteur poursuivit : « L'un des aspects de l'affaire sur lequel j'aurais plus particulièrement apprécié d'avoir vos lumières reste la disparition de ce livre. »

Donc, il restait toujours collé à ce bouquin. Même si, depuis des semaines, le Dr X avait cessé de relâcher ces fameuses mites traque-livres dans l'espace aérien de la Concession, le juge Fang savait en revanche qu'il continuait d'offrir une jolie récompense à qui lui indiquerait où chercher l'ouvrage en question. Le juge Fang en venait à se demander si cette obsession pour le livre

n'était pas un symptôme du déclin général des capacités mentales du docteur.

« Votre avis sur la question m'aurait été d'une valeur inestimable, reprit-il, car cet aspect de l'affaire s'avère particulièrement ennuyeux pour un juge confucéen. Si l'article volé avait été autre chose qu'un livre, il aurait été confisqué. Mais un livre, c'est différent : outre la simple détention d'un bien matériel, c'est la voie vers une plus grande ouverture d'esprit, et donc vers une société mieux ordonnée, comme le Maître l'a énoncé à maintes reprises.

— Je vois », fit le Dr X, un rien décontenancé. Puis il se caressa la barbe, plongé dans une méditation apparemment non feinte, tout en contemplant la flamme de la bougie qui s'était mise à pétiller et tourbillonner de manière erratique. Comme si le juge venait de soulever un point inédit, méritant plus ample réflexion. « Mieux vaudrait confier le livre à qui pourrait bénéficier de sa sagesse, plutôt que de le laisser moisir, inerte, dans quelque dépôt de la police.

— Ce fut sans nul doute la bien imparfaite conclusion à laquelle j'étais hâtivement parvenu », nota le juge.

Le Dr X continua de méditer la question durant encore une minute ou deux. « C'est tout à l'honneur de votre intégrité professionnelle que vous ayez su vous intéresser avec cette acuité au cas de cette jeune personne.

— Comme vous en êtes sans nul doute conscient, étant un lettré bien plus accompli que moi, l'intérêt de la société prime avant tout. Par ailleurs, le sort d'une simple petite fille est sans importance. Mais toutes choses étant égales par ailleurs, mieux vaut pour la société que cette petite fille soit éduquée, plutôt qu'elle demeure ignorante. »

Le Dr X haussa les sourcils et hocha la tête d'un air entendu. Le sujet ne fut plus abordé jusqu'à l'issue du repas.

Le juge avait supposé que l'hydroptère décrivait un grand cercle qui finirait par les ramener à l'embouchure du fleuve. Mais quand les moteurs ralentirent et que le navire, la coque immergée de nouveau, se mit à rouler dans les vagues, le juge Fang ne put distinguer la moindre lumière derrière les hublots.

Autant qu'il puisse en juger, ils n'étaient pas en vue de Pudong, ou d'une quelconque côte habitée.

Indiquant les baies vacantes, le Dr X expliqua : « J'ai pris la liberté de vous organiser une visite. Elle a trait à l'affaire récemment portée à votre connaissance, ainsi qu'à un sujet pour lequel vous semblez nourrir un intérêt particulier et dont nous avons déjà discuté ce soir. »

Dès que le juge Fang eut suivi son hôte sur le pont, il put enfin se reconnaître : ils étaient en plein air, sans la moindre terre en vue, même si la lueur de l'agglomération du Grand Shanghai restait nettement visible à l'ouest. La nuit était claire, sous une lune presque pleine qui illuminait la coque d'un énorme bateau tout proche. Même sans lune, le bâtiment eût été remarquable au fait qu'il obscurcissait toutes les étoiles sur un quadrant du ciel.

Le juge Fang n'y connaissait à peu près rien en matière de marine. Dans sa jeunesse, il avait visité un porte-avions venu relâcher quelques jours à Manhattan. Il suspectait ce navire d'être encore plus gros. Il était presque entièrement obscur, à l'exception de quelques points lumineux rouges, çà et là, qui donnaient une indication sur sa taille et sa forme générale, et de quelques barres de lumière jaune dessinées par les baies vitrées de sa superstructure, bien loin au-dessus d'eux.

Le Dr X et le juge Fang furent conduits à bord par quelques hommes venus les chercher en vedette. Au moment où celle-ci abordait le yacht du Dr X, le juge fut saisi de voir que cet équipage était entièrement composé de jeunes femmes. Leur accent trahissait un sous-groupe ethnique, répandu dans le Sud-Est asiatique, qui vivait presque exclusivement sur l'eau ; mais même si elles n'avaient pas parlé, le juge Fang aurait pu le déduire de leur agilité à gouverner l'embarcation.

En quelques minutes, le Dr X et le juge Fang avaient été transférés à bord du bâtiment géant, grâce à une écoutille percée dans la coque, tout près de la ligne de flottaison. Le juge nota qu'il ne s'agissait pas d'un navire traditionnel en acier ; on l'avait construit en matériaux nanotechnologiques, d'une légèreté et d'une résistance infiniment supérieures. Aucun matri-compilateur au monde n'étant assez vaste pour compiler

un bateau, les chantiers navals de Hongkong en avaient compilé les pièces une par une, avant de les coller et de mettre à flot l'ensemble, à l'instar de ses prédécesseurs d'avant l'Âge de Diamant.

Le juge Fang avait cru tout d'abord qu'il s'agissait d'une sorte de cargo, constitué presque entièrement de vastes soutes compartimentées, mais la première chose qu'il découvrit à bord fut une longue coursive, parallèle à la quille, qui semblait courir sur toute la longueur du bâtiment. De jeunes femmes vêtues de robes blanches, roses, plus rarement bleues, et chaussées de jolis souliers allaient et venaient d'un pas pressé, entraient et sortaient des innombrables portes ouvrant sur ce corridor.

Il n'y eut aucun accueil officiel de la part du capitaine ou d'autres officiers. Sitôt après les avoir aidés à embarquer, les filles matelots les saluèrent et prirent congé. Le Dr X se mit à parcourir le corridor, et le juge Fang lui emboîta le pas. Les jeunes femmes en robes blanches les saluaient de la tête en les croisant, puis elles poursuivaient leur route, n'ayant pas de temps à perdre en politesses superflues. Le juge Fang avait l'assez nette impression qu'il s'agissait de paysannes, même si aucune n'avait ce teint bronzé, indice habituel d'un statut social inférieur en Chine. L'équipage de la vedette ayant été vêtu de bleu, il en déduisit que cette couleur identifiait les individus chargés de la navigation ou de la mécanique. D'une manière générale, les filles en robe rose étaient plus jeunes et plus élancées que celles vêtues de robes blanches. La coupe aussi était différente ; les roses se fermaient dans le dos, les blanches étaient dotées de deux fermetures à glissière symétriques sur le devant.

Le Dr X choisit une porte, apparemment au hasard, l'ouvrit en grand et s'effaça pour laisser passer le juge Fang. Celui-ci s'inclina discrètement et pénétra dans une salle vaste comme un terrain de basket, quoique plus basse de plafond, très chaude, humide, et mal éclairée. D'emblée, il avisa d'autres filles en robes blanches, qui s'inclinaient devant lui. Puis il s'aperçut que la salle était remplie de berceaux, par centaines, et que chacun abritait un amour de petit bébé de sexe féminin. Des jeunes filles en rose allaient et venaient avec affairement, chargées de

couches. Çà et là, on voyait une femme assise près d'un berceau, robe blanche ouverte, en train d'allaiter.

Le juge Fang se sentit pris de vertige. Il se refusait à admettre la réalité de ce qu'il voyait. Pour se préparer mentalement à sa rencontre de ce soir avec le Dr X, il n'avait cessé de se répéter que son interlocuteur était capable de toutes les fourberies, et qu'il ne devait rien prendre pour argent comptant. Mais comme bien des nouveaux pères avaient pu le constater en salle de travail, contempler un nouveau-né était propre à vous accaparer l'esprit. Dans un monde d'abstraction, rien n'était plus concret qu'un bébé.

Le juge Fang tourna les talons et sortit en toute hâte, bousculant au passage le Dr X. Il prit une direction au hasard et fila dans la coursive, au pas, au trot, au galop, dépassant cinq, dix, cinquante portes, avant de s'arrêter, sans raison particulière, pour en enfoncer une autre.

La salle qu'il découvrit aurait aussi bien pu être la même.

Il se sentit pris de nausée et dut s'efforcer de retenir ses larmes. Il ressortit au pas de course et fila vers une autre section du navire, gravissant plusieurs escaliers, dépassant plusieurs ponts. Il pénétra dans une autre salle, au hasard, et la découvrit emplie de berceaux, disposés en rangées et colonnes régulières ; chaque berceau abritait un bébé d'un an, vêtu d'un pyjama de duvet rose et coiffé d'un bonnet aux grandes oreilles de souris ; chaque bébé était couché dans la même turbulette blanche et blotti contre un animal en peluche. On voyait, çà et là, une jeune femme en robe rose, assise par terre sur une natte en bambou, lisant un livre ou faisant de la couture.

L'une d'elles, non loin du juge Fang, déposa son ouvrage, se remit à genoux et s'inclina vers lui. Le juge lui rendit machinalement son salut, puis s'approcha à pas feutrés du berceau le plus proche. Une petite fille aux cils étonnamment longs y était étendue, profondément endormie, respirant avec régularité, ses oreilles de souris dépassant des barreaux du berceau. Et, tout en la contemplant, le juge Fang s'imagina entendre la respiration de tous les enfants dormant à bord de ce navire, comme un doux soupir à l'unisson qui apaisait son cœur.

Tous ces enfants, au sommeil si paisible ; tout allait certainement pour le mieux. Tout se passerait bien.

Il se retourna, vit que la jeune femme lui souriait. Ce n'était pas un sourire aguicheur, pas un sourire puéril et bêta, mais un sourire calme et confiant. Le juge Fang supposa que le Dr X, où qu'il se trouve à bord en cet instant, devait avoir le même sourire.

Quand le Dr X mit en route le ciné, le juge Fang reconnut d'emblée le style : c'était l'œuvre du médiagraphiste PhyrePhox qui continuait de moisir, pour autant qu'il sache, dans une cellule du centre de Shanghai. Le décor était un affleurement rocheux au milieu d'un vaste paysage de dunes brun gris, quelque part en Chine intérieure. La caméra décrivit un panoramique sur cette étendue désolée, et le juge Fang n'avait pas besoin d'explication pour comprendre que ces terrains étaient naguère des champs fertiles, avant qu'on n'épuise l'eau potable des nappes phréatiques.

Deux individus apparurent, chargés d'un baluchon, soulevant sur leurs pas un panache de poussière. Lorsqu'ils approchèrent, le juge Fang découvrit qu'ils étaient horriblement maigres et vêtus de haillons. Parvenus au centre de l'affleurement rocheux, ils déposèrent à terre leur fardeau, puis rebroussèrent chemin. Le juge Fang se détourna du médiatron avec un geste de rejet ; il n'avait pas besoin d'en voir plus pour savoir que le paquet était un bébé, sans doute de sexe féminin.

« Cette scène aurait pu se dérouler n'importe quand dans l'histoire de la Chine », expliqua le Dr X. Ils étaient assis dans un carré d'officiers aux aménagements pour le moins spartiates, situé dans la superstructure. « C'est une tradition chez nous. Les grandes rébellions des années 1800 ont été alimentées par des multitudes de jeunes gens qui ne pouvaient trouver femme. Aux heures les plus sombres de la politique de contrôle des naissances sous la dynastie Mao, c'était, chaque année, deux cent mille nourrissons qu'on abandonnait de la sorte – il indiqua l'image arrêtée du médiatron. Dernièrement, avec

l'arrivée de la guerre civile et l'épuisement des nappes phréatiques du Céleste Empire, la pratique s'est de nouveau répandue. La différence est qu'aujourd'hui on recueille les bébés. On fait ça depuis trois ans.

— Combien ? dit le juge Fang.

— Deux cent cinquante mille, à ce jour, dit le Dr X. Cinquante mille, rien que sur ce bateau. »

Le juge Fang dut reposer sa tasse de thé, le temps d'assimiler une telle notion. *Cinquante mille âmes, rien que sur ce bateau.*

« Ça ne marchera jamais, dit enfin le juge. Vous pourrez peut-être les élever ainsi jusqu'à ce qu'elles commencent à marcher... mais que se passera-t-il quand elles seront plus grandes, qu'il faudra les éduquer et leur offrir de l'espace pour s'ébattre et jouer ?

— C'est certes un défi formidable, dit gravement le Dr X, mais je suis sûr que vous prendrez à cœur les paroles du Maître : *Que chaque homme considère que la responsabilité de la vertu lui incombe à lui seul. Il ne peut en déléguer l'accomplissement, même à son propre professeur.* Je vous souhaite bien du plaisir, juge. »

Cette déclaration eut à peu près le même effet que si le Dr X venait de lui flanquer un coup de bâton sur la tête : certes, il accusa le coup, mais sans percevoir tout de suite toute la force de l'impact.

« Je ne suis pas sûr de bien vous suivre, docteur... »

Le Dr X croisa les poignets et les leva en l'air : « Je me rends. Vous pouvez m'arrêter. La torture ne sera pas nécessaire ; j'ai déjà préparé une confession signée. »

Le juge Fang n'avait pas encore réalisé que son interlocuteur avait un sens de l'humour aussi développé. Il décida de jouer le jeu. « Pour autant que je veuille vous rendre justice, docteur, j'ai bien peur de ne pouvoir accepter votre reddition, car nous sommes en dehors de ma juridiction. »

Le docteur fit signe à un serveur, qui ouvrit la porte de la cabine pour laisser entrer la fraîcheur de la brise – et révéler les immeubles criards bordant les quais des Territoires concédés, à guère plus d'un mille nautique.

« Comme vous pouvez le constater, j'ai ordonné aux bâtiments de réintégrer votre juridiction, monsieur le juge », dit le Dr X. Et il l'invita à sortir.

Le juge Fang s'avança sur la passerelle et, penché par-dessus la lisse, aperçut quatre autres navires géants voguant dans leur sillage.

La voix flûtée du Dr X lui parvint par la porte ouverte. « Vous pouvez à présent m'arrêter, ainsi que l'équipage de ces bâtiments, pour le crime de rapt d'enfants. Vous pouvez également saisir ces bateaux – et les deux cent cinquante mille petites souris qui se trouvent à leur bord. Je vous fais confiance pour dénicher le nombre adéquat de nounous qualifiées dans les emprises de votre juridiction. »

Le juge Fang agrippa la lisse à deux mains et baissa la tête. Il était tout près de l'état de choc. Il serait parfaitement suicidaire de prendre au mot le docteur. L'idée d'assumer personnellement la responsabilité d'une telle charge d'âmes était déjà en soi terrifiante. Mais imaginer quel pourrait être le sort de toutes ces petites filles, une fois livrées à la bureaucratie corrompue de la République côtière...

Le Dr X poursuivit : « Je ne doute pas que vous trouverez un moyen de vous en occuper. Comme vous l'avez démontré dans l'affaire de la gamine au livre, vous êtes un magistrat trop avisé pour méconnaître l'importance d'une éducation convenable pour les petits enfants. Nul doute que vous saurez manifester à l'égard de chacun de ces deux cent cinquante mille nourrissons la même sollicitude que pour cette petite barbare. »

Le juge Fang se redressa, pivota, réintégra la cabine. Il s'adressa au garçon : « Sortez et refermez la porte derrière vous. »

Dès qu'ils furent seuls, le juge se tourna vers le Dr X, s'agenouilla devant lui, baissa la tête et se frappa le front contre le sol à trois reprises.

« Monsieur le juge, je vous en prie ! s'exclama le Dr X. Ce serait à moi de vous honorer de la sorte.

— Depuis un certain temps déjà, j'envisageais une reconversion », dit le juge Fang en se redressant. Il s'interrompit pour réfléchir avant de poursuivre. Mais le Dr X

ne lui avait laissé aucune échappatoire. Cela ne lui aurait guère ressemblé de tendre un piège d'où l'on puisse s'échapper.

Comme avait dit le Maître, le mécanicien qui veut faire du bon travail doit au préalable aiguiser ses outils. Quel que soit l'État où vous résiderez, placez-vous au service des meilleurs parmi les grands officiers et liez-vous d'amitié avec les plus vertueux des lettrés.

« En vérité, ma carrière me satisfait, en revanche, mon affiliation tribale beaucoup moins. J'ai fini par être dégoûté des mœurs de la République côtière, et je suis parvenu à la conclusion que ma véritable place se trouvait dans le giron du Céleste Empire. Je me suis souvent demandé si ce dernier avait besoin de magistrats, même aussi peu qualifiés que moi.

— C'est une question que je devrai transmettre à mes supérieurs, dit le Dr X. Toutefois, étant donné que, à l'heure actuelle, l'Empire n'a plus le moindre magistrat et, par conséquent, ne dispose plus du moindre système judiciaire, j'estime qu'on devrait sans trop de mal trouver à employer vos excellentes qualifications.

— Je vois à présent pourquoi vous convoitiez à ce point le livre de la petite. Ces jeunes enfants doivent recevoir une éducation.

— Moins le livre en soi que son concepteur – l'artifex dénommé Hackworth, précisa le Dr X. Aussi longtemps que l'ouvrage se trouvait encore dans les Territoires concédés, on pouvait espérer qu'Hackworth finirait par le retrouver – c'est son plus cher désir. Si j'avais pu mettre la main dessus, j'aurais mis un terme à cet espoir, et Hackworth aurait été obligé de me contacter, soit pour récupérer l'ouvrage, soit pour en compiler un autre exemplaire.

— Vous désirez les services d'Hackworth ?

— Il vaut largement mille ingénieurs de moindre envergure. Et, à cause des difficultés de ces dernières décennies, le Céleste Empire ne dispose même pas d'un tel effectif ; tous ont été attirés à l'extérieur par les sirènes des richesses de la République côtière.

— Je contacterai Hackworth dès demain, dit le juge Fang. Je l'informai que l'homme connu chez les barbares sous le nom de Dr X a mis la main sur l'exemplaire perdu du livre.

— Parfait, dit le Dr X, je compte avoir bientôt de ses nouvelles. »

Le dilemme d'Hackworth ; un retour anticipé dans l'antre du Dr X ; ramifications jusqu'ici insoupçonnées des locaux de celui-ci ; un criminel est présenté à la justice

Hackworth eut encore une fois tout le temps de réviser la logique de la chose alors qu'il patientait dans l'antichambre du *hong* du Dr X, en attendant que le vieillard se libère de ce qui ressemblait à une ciné-conférence à douze participants. Lors de sa première visite, il avait été trop tendu pour voir quoi que ce soit, mais, aujourd'hui, il était confortablement installé dans le fauteuil d'angle en cuir craquelé, se faisait servir du thé par le personnel et feuilletait les livres du Dr X. C'était un tel soulagement de n'avoir rien à perdre.

Depuis cette visite fort alarmante de Chang, Hackworth n'avait trop su que faire. Il avait réussi à se foutre dans un beau merdier. Tôt ou tard, son crime allait apparaître au grand jour, et sa famille serait déshonorée, qu'il donne ou non de l'argent à Chang. Même s'il se débrouillait pour récupérer le Manuel, sa vie était foutue.

Quand il avait eu vent que le Dr X avait réussi le premier à mettre la main sur l'exemplaire perdu du livre, l'histoire était passée du sordide au grotesque. Il s'était pris une journée pour aller faire une longue balade au Conservatoire écologique royal. De retour chez lui, bronzé et agréablement épuisé, il se sentait de bien meilleure humeur. Le fait que ce soit le Dr X qui détînt le Manuel améliorait en définitive sa situation.

En échange de l'ouvrage, le docteur exigerait sans doute quelque chose de lui. En l'occurrence, il était douteux que ce soit un simple pot-de-vin, comme l'avait suggéré Chang ; tout l'argent dont disposait Hackworth, ou même celui qu'il était susceptible de gagner, était sans intérêt pour le Dr X. Il était bien plus probable que ce dernier rechercherait un avantage quelconque – il pourrait lui demander de concevoir quelque chose, lui proposer un travail de consultant. Hackworth voulait à tel point y croire qu'il avait étayé son hypothèse avec quantité de preuves, réelles ou imaginaires, durant la dernière partie de sa promenade. Il était de notoriété publique que le Céleste Empire accusait un terrible retard dans la course aux armements nanotechnologiques ; que le Dr X n'ait pas hésité à prendre sur son temps précieux pour aller fouiner dans les débris du système immunitaire néo-atlantéen en était la preuve. Les talents d'Hackworth pouvaient se révéler pour eux d'une valeur inestimable.

Si c'était vrai, alors Hackworth avait une échappatoire. Il accepterait de travailler pour le docteur. En échange, il récupérerait le Manuel, ce qu'il désirait plus que tout. Dans la transaction, nul doute que le Dr X trouverait bien le moyen d'éliminer Chang de la liste des préoccupations à venir pour Hackworth ; et son crime resterait à jamais ignoré de son phyle.

Victoriens et Confucéens avaient réinvesti cette pièce qu'on baptisait au choix hall, entrée ou antichambre, ainsi que l'usage ancien de la carte de visite. De ce côté-là, toutes les tribus dotées du niveau technologique suffisant étaient conscientes que les visiteurs devaient être examinés avec soin avant d'être admis dans le sanctuaire de l'intimité d'un individu, et qu'un tel examen, pratiqué grâce à la diligence de milliers de mites de reconnaissance, prenait malgré tout du temps. Aussi avait-on vu renaître certaines pratiques de savoir-vivre révolues, et, sur toute la planète, les gens raffinés pouvaient comprendre que, lorsqu'ils étaient invités, même par un ami proche, ils devaient s'attendre à patienter, avec une tasse de thé et des magazines,

dans une antichambre discrètement truffée d'équipements de surveillance.

Un mur entier de l'antichambre du Dr X était en fait un médiatron. Ciné-séquences ou simples images fixes pouvaient s'y afficher numériquement, comme jadis on collait des posters ou des prospectus. À la longue, et faute d'être effacées, toutes ces images finissaient par se superposer et composer un collage animé.

Au beau milieu du mur-média du Dr X, en partie dissimulé par des clips plus récents, on apercevait un ciné-clip aussi répandu en Chine du nord qu'avait pu l'être le visage de Mao – le jumeau diabolique du Bouddha – au siècle précédent. Hackworth n'avait jamais eu l'occasion de le visionner dans son intégralité, mais il en avait si souvent aperçu des fragments, que ce soit dans des taxis de Pudong ou sur les murs des Territoires concédés, qu'il le connaissait par cœur. Les Occidentaux l'appelaient *Jang au Shang*.

Le décor montrait la façade d'un palace, parmi l'archipel de *Shangri-las* essaimés tout au long de la super-autoroute reliant Kowloon à Canton. L'allée d'accès en fer à cheval était revêtue de pavés autobloquants, le cuivre des poignées de porte étincelait, des brassées de fleurs tropicales débordaient des bacs disposés dans le hall. Des hommes d'affaires en complet discutaient au téléphone cellulaire en consultant leur montre, des grooms gantés de blanc se précipitaient vers les taxis rouges garés dans l'allée pour décharger de leur coffre les bagages qu'ils faisaient reluire avec un chiffon humide.

L'allée en fer à cheval donnait sur une pénétrante à huit voies – non pas l'autoroute, mais une simple artère de liaison. Un grillage en fil barbelé courait le long du séparateur central pour empêcher les piétons de traverser la chaussée. Le revêtement, neuf mais déjà en piteux état, était marqué de traînées rouges de la boue descendue des collines de Guangdong dévastées par le dernier typhon.

Le trafic diminuait soudain, et la caméra effectuait un panoramique pour remonter à contresens du flot de véhicules : plusieurs voies de circulation venaient d'être bloquées par une armada de cyclistes. Quelques rares taxis ou Mercedes-Benz

parvenaient à se frayer un passage en rasant le grillage, leur chauffeur écrasant l'avertisseur avec rage, au risque de déclencher le coussin de sécurité gonflable. Hackworth ne pouvait entendre le son du klaxon, mais, à la faveur d'un plan rapproché, on pouvait voir un des conducteurs ôter sa main du bouton pour se retourner et lancer un geste obscène à la foule de cyclistes.

Puis le chauffeur reconnaissait celui qui pédalait en tête, et il se détournait, livide de terreur, laissant sa main retomber inerte sur ses genoux, comme un poisson mort.

Le meneur, vêtu d'un bleu de travail, était un sexagénaire courtaud aux cheveux blancs, mais qui s'échinait avec vigueur sur un banal vélo noir. Il dévalait l'avenue à une vitesse confondante pour s'engager dans la voie d'accès à l'hôtel. Une embolie de bicyclettes se formait sur la chaussée devant le goulot d'étranglement de l'allée. Venait alors un autre morceau de bravoure : le chef réceptionniste contournait son comptoir pour se porter au-devant du cycliste, lui faisant signe de décamper et l'injuriant en cantonais – jusqu'à ce que, arrivé à deux mètres de l'intrus, il se rende compte qu'il était devant Jang Han Hua.

À cette époque, Jang n'avait pas encore de fonction attitrée, étant officiellement à la retraite – ironique vanité que les dirigeants chinois de la fin du XX^e^ et du début du XXI^e^ siècle avaient probablement empruntée aux pontes américains de la Mafia. Peut-être estimaient-ils que les titres de fonction étaient indignes de l'homme le plus puissant de la planète. Tous ceux qui avaient pu approcher Jang prétendaient n'avoir alors jamais songé à son pouvoir temporel – les armées, les missiles nucléaires, la police secrète. Tout ce qui leur venait en tête était le fait que durant la Grande Révolution culturelle, alors qu'il avait dix-huit ans, Jang Han Hua avait entraîné sa cellule de Gardes rouges dans un combat à mains nues contre une autre cellule jugée d'une ardeur insuffisante et que, à l'issue de la bataille, Jang s'était délecté de la chair crue de ses défunts adversaires. Nul ne pouvait se retrouver en face de Jang sans imaginer le sang dégoulinant de son menton.

Le chef réceptionniste tombe à genoux et se prosterne littéralement. L'air dégoûté, Jang glisse la pointe de sa sandale sous la clavicule du chasseur et le force à se relever, puis il lui murmure quelques mots avec l'accent villageois de son Fujian natal. Le chasseur n'a qu'à s'aplatir pour regagner le hall ; le mécontentement se lit sur les traits de Jang – la seule chose qui l'intéresse est d'être servi au plus vite. Au cours de la minute suivante, c'est toute la hiérarchie de l'hôtel, par ordre croissant, qui défile et vient s'humilier devant Jang, lequel les ignore royalement et semble même à présent franchement s'ennuyer.

Personne ne sait au juste si Jang est confucianiste ou maoïste, à ce point de sa vie, mais, pour l'heure, cela ne fait aucune différence : car dans la vision confucianiste de la société, comme dans l'optique communiste, les paysans représentent la classe la plus élevée et les marchands, la plus basse. L'hôtel n'est pas pour les paysans.

Finalement, un homme en complet noir fait son apparition, encadré de gardes du corps. Il semble de plus méchante humeur que Jang, s'estimant sans doute la victime de quelque canular impardonnable. C'est un marchand parmi les marchands : la quatorzième fortune du monde, la troisième de Chine. Il possède l'essentiel des terrains dans un rayon d'une demi-heure de trajet en voiture autour de cet hôtel. En s'engageant dans l'allée, il ne ralentit pas l'allure lorsqu'il reconnaît Jang ; il se dirige droit vers lui et lui demande ce qu'il désire, et pourquoi le vieillard a pris la peine de descendre de Beijing pour venir l'importuner dans ses affaires avec cette stupide randonnée à bicyclette.

Jang s'avance simplement pour glisser un mot à l'oreille de l'homme fortuné.

L'homme fortuné recule d'un pas, comme si Jang venait de le frapper en pleine poitrine. Sa bouche est ouverte, révélant d'impeccables dents blanches, son regard se trouble. Après quelques instants, il recule encore de deux pas, ce qui lui laisse assez de marge pour la manœuvre suivante : il s'incline, met un genou en terre, puis l'autre, se plie à la taille jusqu'à se retrouver à quatre pattes et pour finir s'aplatit de tout son long sur

l'élégant pavage autobloquant. Il colle son visage sur les pavés : il se prosterne devant Jang Han Hua.

Une par une, les voix dolbylisées s'éteignirent dans la pièce voisine, jusqu'à ce que ne restent que celles du Dr X et d'un autre correspondant, poursuivant un marchandage décousu, entrecoupé, entre deux envolées pépiantes, de longues pauses pour bourrer leur pipe, se verser du thé, bref se livrer aux diverses manies en usage dans ces populations quand on veut faire semblant d'ignorer son interlocuteur. La discussion finit par s'étioler au lieu de s'achever dans une culmination de violence comme Hackworth l'avait malicieusement espéré en secret, et bientôt un jeune domestique écarta une tenture pour annoncer : « Le docteur X va maintenant vous recevoir. »

Le Dr X était d'une humeur charmante et magnanime, sans doute destinée à suggérer qu'il n'avait jamais douté du retour d'Hackworth. Il se leva dans un froissement d'étoffe et serra chaleureusement la main de son invité avant de le convier à dîner, « tout à côté, dans un endroit extrêmement discret », s'empressa-t-il d'ajouter sur un ton pompeux.

L'endroit n'avait pas de mal à être discret, puisqu'il s'agissait d'un de ces confortables salons privés, liés directement à l'une des annexes de l'établissement du Dr X, de sorte qu'on pouvait y parvenir en parcourant les sinuosités d'un tube de Nanobar gonflé qui se serait aisément étiré sur cinq cents mètres si on l'avait extrait de Shanghai, transféré dans le Kansas et laissé se dérouler à loisir. Louchant derrière les parois translucides alors qu'il accompagnait son hôte, Hackworth crut vaguement apercevoir plusieurs dizaines de personnes se livrant à toutes sortes d'activités dans une demi-douzaine de bâtiments différents, à travers lesquels le Dr X avait apparemment obtenu une servitude de passage. Finalement, le tube les dégorgea dans une salle à manger élégamment tapissée et meublée, et que l'on avait équipée d'une porte coulissante automatique. La porte s'ouvrit à l'instant où ils s'asseyaient et Hackworth faillit basculer à la renverse quand le tube éternua un courant d'air

nanofiltré ; radieuse, une serveuse haute d'un mètre vingt s'encadra dans la porte, les yeux fermés, légèrement penchée en avant pour anticiper le souffle. Dans un impeccable anglais de la vallée de San Fernando elle demanda : « Vous voulez que j'vous dise nos spécialités ? »

Le Dr X se donnait bien de la peine pour assurer Hackworth qu'il comprenait sa situation et qu'il compatissait ; à tel point qu'Hackworth en vint à se demander si le Dr X n'était pas déjà au courant de tout. « N'en dites pas plus, l'affaire est réglée », dit finalement le Dr X, coupant Hackworth au beau milieu de son explication, après quoi Hackworth ne parvint plus à ramener son interlocuteur sur le sujet. C'était rassurant mais déroutant à la fois, car il ne pouvait éviter l'impression d'avoir en quelque sorte accepté un marché dont il n'avait ni négocié ni même examiné les termes. Mais toute l'attitude du Dr X semblait dire que si vous vous apprêtiez à signer un pacte faustien avec un des pontes d'une organisation mafieuse de Shanghai aussi ancienne qu'impénétrable, vous ne pouviez mieux tomber que sur un avunculaire Dr X, si généreux qu'il oublierait sans doute toute cette affaire, ou peut-être rangerait cette faveur au fond d'une boîte jaunie dans quelque recoin de son labyrinthe. À l'issue de ce long repas, Hackworth se sentait si rassuré qu'il en avait presque entièrement oublié le lieutenant Chang et le Manuel.

Jusqu'à ce que la porte coulisse à nouveau pour révéler le lieutenant Chang en personne.

Hackworth eut du mal à le reconnaître au début, parce qu'il portait une tenue beaucoup plus traditionnelle que d'habitude : ample pyjama indigo, sandales et calotte de cuir noir qui dissimulait à peu près soixante-quinze pour cent de son crâne noueux. En outre, il avait taillé en partie ses favoris. Plus inquiétant, il avait passé un fourreau à sa ceinture, et le fourreau contenait une épée.

Il entra dans la pièce et s'inclina respectueusement devant le Dr X avant de se tourner pour faire face à Hackworth.

« Lieutenant Chang ? dit Hackworth d'une voix mourante.

— Agent de police Chang, précisa l'intrus, du tribunal d'instance de Shanghai », puis il rajouta les mots chinois qui signifiaient *Empire du Milieu*.

« J'ignorais que vous étiez de la République côtière.

— J'ai suivi mon maître dans un nouveau pays, expliqua l'agent Chang. Je dois à mon grand regret vous mettre à présent en état d'arrestation, John Percival Hackworth.

— Sous quel chef d'inculpation ? » dit Hackworth, avec un rire forcé, comme si tout ceci n'était qu'une vaste blague entre amis proches.

« Au motif qu'en date du... vingt et un... vous avez introduit une propriété intellectuelle volée dans le Céleste Empire... précisément dans le hong du Dr X... et que vous avez utilisé cette propriété pour compiler une copie illégale d'un appareil baptisé *Manuel illustré d'éducation pour James Filles.* »

Il eût été vain de protester de son innocence. « Mais la raison de ma démarche de ce soir est justement de venir reprendre possession de cet appareil, que se trouve détenir mon hôte distingué, ici présent, expliqua Hackworth. Vous n'avez tout de même pas l'intention d'arrêter pour recel l'illustre Dr X ? »

L'agent Chang se tourna vers le Dr X, comme s'il attendait sa réponse. Le docteur rajusta sa robe, arbora un sourire radieux, paternel, et répondit : « J'ai le regret de vous annoncer que quelqu'un a sans doute eu la coupable idée de vous induire en erreur. En fait, je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où se trouve le Manuel. »

Les dimensions du piège étaient d'une telle envergure que le malheureux esprit d'Hackworth continuait de valser et de rebondir, impuissant, d'une paroi à l'autre, alors qu'on le traînait devant le juge d'instance, vingt minutes plus tard. La salle d'audience avait été installée dans un vaste jardin antique, en plein vieux Shanghai. C'était un grand quadrilatère pavé de dalles grises. Un bâtiment surélevé se dressait à son extrémité. L'édifice, dont un côté ouvert donnait sur cette place, était coiffé d'un toit de tuiles en pagode dont la panne faîtière s'adornait d'une frise de terre cuite représentant un couple de dragons affrontés, soutenant de leurs pattes une énorme perle. Comme dans un brouillard, Hackworth comprit qu'il s'agissait en réalité

de la scène d'un théâtre de verdure, ce qui renforçait encore son impression d'être l'unique spectateur d'une pièce complexe rédigée et montée à son seul profit. Au centre de la scène, on avait installé une table basse couverte de brocart derrière laquelle était assis un juge, vêtu d'une robe somptueuse et coiffé d'un imposant chapeau décoré d'un emblème frappé d'une licorne. Derrière lui, un peu en retrait, se tenait une femme menue, dont les yeux, crut deviner Hackworth, étaient masqués par des lunettes phénoménoscopiques. Après lui avoir indiqué, sur le pavage gris, l'endroit où il était censé s'agenouiller, l'agent Chang monta sur scène pour aller prendre position de l'autre côté par rapport au juge. Plusieurs autres fonctionnaires avaient été déjà installés sur la place, pour l'essentiel le Dr X et des membres de sa suite, répartis en deux lignes parallèles formant un couloir entre Hackworth et le Juge...

Le premier sursaut de terreur d'Hackworth s'était dissipé. Il était désormais entré dans une phase de fascination morbide pour l'incroyable horreur de sa situation et le splendide spectacle monté par le Dr X pour la célébrer. Il s'agenouilla sans un mot et attendit, dans un état d'hébétude et de relaxation totale, telle une grenouille épinglée sur une table de dissection.

On passa aux formalités. Le juge s'appelait Fang et venait manifestement de New York. L'acte d'accusation fut répété, de manière un peu plus élaborée. La femme avança d'un pas et présenta la preuve : un enregistrement ciné aussitôt diffusé sur un médiatron géant qui recouvrait tout le fond de la scène. C'était un film montrant le suspect, John Percival Hackworth, en train de découper sur le dessus de sa main un lambeau de peau avant de le donner à (l'innocent) Dr X, lequel (ignorant qu'il avait été induit à être complice d'un vol) se chargeait alors d'extraire un téraoctet d'informations sensibles d'une mite en forme de xanthie, et ainsi de suite.

« Il reste juste à prouver que cette information a bel et bien été volée – bien que cela soit fortement suggéré par le comportement du suspect », observa le juge Fang. Pour asseoir cette assertion, l'agent Chang s'avança et fit le récit de sa visite à l'appartement d'Hackworth.

« Monsieur Hackworth, dit le juge, tenez-vous à contester le fait que ce bien a été volé ? Dans l'affirmative, nous vous retiendrons ici, le temps de faire parvenir une copie de cette information aux services de police de Sa Majesté ; ceux-ci pourront s'entretenir avec votre employeur afin de décider si vous avez ou non commis un acte délictueux. Y tenez-vous vraiment ?

— Non, monsieur le juge, dit Hackworth.

— Donc, vous ne contestez pas le vol de ce bien, et le fait que vous avez trompé un sujet du Céleste Empire, en le rendant complice de vos actes criminels ?

— Je suis coupable des charges retenues contre moi, monsieur le juge, et je m'en remets à l'indulgence de la cour.

— Fort bien, dit le juge, l'inculpé est coupable. La sentence est de seize coups de bâton et dix ans de prison ferme.

— Bonté divine ! » murmura Hackworth. La formule était inadéquate mais ce fut la seule qui lui vint à l'esprit.

« Pour ce qui est des coups de bâton, puisque l'accusé a été motivé par sa responsabilité parentale envers sa fille, je sursois à l'exécution de quinze sur les seize, à une seule condition...

— Monsieur le juge, je m'efforcerai de m'y soumettre aux conditions que vous jugerez bon de m'imposer, quelles qu'elles puissent être.

— ... que vous fournissiez au Dr X la clé de décryptage des données en question, afin que d'autres exemplaires du livre puissent être distribués à tous les petits enfants qui encombrent nos orphelinats.

— Je le ferai bien volontiers, dit Hackworth, mais il y a des complications.

— J'attends », dit le juge Fang, l'air pas vraiment ravi. Hackworth avait la nette impression que cette histoire de bastonnade et de Manuel n'était que le prélude à une affaire d'une tout autre envergure, et que le juge voulait simplement en finir au plus vite.

« Afin de me permettre d'évaluer l'étendue de ces complications, poursuivit Hackworth, j'aurai besoin de savoir combien d'exemplaires, en gros, monsieur le juge compte faire fabriquer.

— De l'ordre de plusieurs centaines de milliers. »

Plusieurs centaines de milliers ! « Je vous prie de m'excuser, mais est-ce que monsieur le juge sait que le livre a été spécifiquement conçu pour des petites filles âgées d'environ quatre ans ?

— Oui. »

Hackworth fut interloqué. Des centaines de milliers d'enfants des deux sexes et de tous âges, cela n'aurait pas été trop difficile à croire. Des centaines de milliers de petites filles de quatre ans, c'était une notion difficile à appréhender. Déjà qu'avec une seule ce n'était pas évident... Mais après tout, c'était la Chine.

« Le magistrat attend, dit l'agent Chang.

— Je voudrais que monsieur le juge saisisse bien que le Manuel est, pour une large part, un ractif – c'est-à-dire qu'il requiert la participation de racteurs adultes. Alors qu'une ou deux copies supplémentaires pourraient passer inaperçues, un nombre élevé risquerait de saturer le système intégré destiné au paiement de tels services.

— Alors, une partie de votre responsabilité sera de procéder aux modifications nécessaires pour rendre le Manuel conforme à nos exigences – nous pouvons nous dispenser des sections du livre qui dépendent fortement de racteurs extérieurs et fournir nos propres racteurs dans les autres cas », dit le juge Fang.

« Ce devrait être réalisable. Je peux fabriquer des ressources de synthèse vocale automatique – pas d'aussi bonne qualité mais toutefois exploitables. » C'est à ce moment que John Percival Hackworth, presque sans y penser, et sans vraiment évaluer les ramifications de ce qu'il faisait, conçut un stratagème qu'il réussit à glisser sous la couverture radar du juge, du Dr X et de tous les membres de l'assistance, qui s'y entendaient pourtant mieux que quiconque pour les déceler. « Tant que j'y suis, et s'il plaît à la cour, ajouta-t-il avec une extrême obséquiosité, je pourrais également en modifier le contenu pour qu'il se conforme mieux aux spécificités culturelles du lectorat han. Mais cela prendra un certain temps.

— Parfait, dit le juge Fang, tous les coups de bâton sauf un sont suspendus, en attendant l'achèvement de ces

modifications. Quant aux dix années d'emprisonnement, je suis gêné d'avouer que cet arrondissement étant fort petit, il ne dispose pas d'une prison, c'est pourquoi le suspect devra être élargi dès ce soir, une fois achevée la procédure de bastonnade. Mais soyez assuré, monsieur Hackworth, que votre sentence sera exécutée, d'une manière ou de l'autre. »

La révélation qu'il allait être rendu à sa famille le soir même frappa Hackworth comme une grande bouffée de fumée d'opium. L'épreuve du bâton se déroula avec efficience et promptitude ; il n'eut guère le temps de s'en inquiéter, ce qui aida un peu. La douleur entraîna une commotion immédiate. Chang dut descendre son corps inerte du chevalet pour le déposer sur un lit de camp, où il resta de longues minutes étendu, dans un état semi-comateux. On lui apporta du thé – un excellent Keemun aux notes de lavande affirmées.

Sans autre forme de procès, il fut reconduit aux portes de l'Empire du Milieu et jeté dans les rues de la République côtière, qui ne s'était jamais trouvée à plus d'un jet de pierre du centre des débats, mais aurait aussi bien pu être à mille lieues et mille ans de là. Il se dirigea sans tarder vers un matri-compilateur public, marchant le dos courbé, jambes écartées, à tout petits pas, et il se compila quelques remèdes d'urgence – des antalgiques et des hémocules censés aider à ressouder les plaies.

Quant à la seconde partie de la sentence, et à l'éventualité de son exécution, il n'y repensa qu'alors qu'il avait déjà parcouru en autopatins la moitié de la Chaussée et que le vent de sa course, traversant l'étoffe de son pantalon, irritait douloureusement les zébrures qui lui marquaient les fesses. Cette fois, il était entouré par un invisible essaim d'aérostats pas plus gros que des guêpes qui volaient en formation elliptique dans un doux bourdonnement, prêts au moindre prétexte à fondre sur lui dans la nuit.

Ce système défensif, qui lui avait paru si formidable lorsqu'il l'avait compilé, lui paraissait maintenant pathétique et dérisoire. Certes il pouvait intercepter une bande de loubards. Mais Hackworth avait transcendé le niveau des délinquants primaires pour atteindre un autre échelon, gouverné par des forces presque entièrement dissimulées aux yeux des gens de sa

compétence, et connues des semblables de John Percival Hackworth seulement dans la mesure où elles venaient perturber la trajectoire des individus ou des pouvoirs insignifiants qui venaient à croiser sa route. Il n'avait guère d'autre option que de continuer à parcourir l'orbite qu'on lui avait assignée. Cette certitude lui apporta plus d'apaisement que tout ce qu'il avait pu espérer depuis bien des années et, quand il s'en revint chez lui, il alla embrasser Fiona endormie, soigna ses blessures, toujours grâce aux technologies thérapeutiques du MC, dissimula ses plaies sous un pyjama et se glissa sous la couette. Attiré par la sombre chaleur émanant de Gwendolyn, il s'endormit lourdement sans même avoir eu le temps de faire une prière.

Nouveaux récits du Manuel ; l'histoire de Dinosaure et Dojo ; Nell apprend une ou deux choses sur l'art de l'autodéfense ; la maman de Nell gagne, et perd, un digne prétendant ; Nell s'affirme face à une jeune brute

Ses compagnons, elle les aimait tous les quatre, mais Dinosaure était devenu son préféré. Elle l'avait trouvé un peu effrayant au début, et puis elle avait fini par comprendre que même s'il pouvait se montrer un redoutable guerrier, il était de son côté et l'aimait. Elle adorait lui réclamer des histoires des jours anciens d'avant l'Extinction, et surtout du temps qu'il avait passé à étudier avec Dojo le souriceau.

Il y avait aussi d'autres élèves…

dit le livre, avec la voix de Dinosaure. Nell l'écouta, attentive, assise toute seule dans un coin de l'aire de jeux.

… En ce temps-là, nous n'avions pas d'humains, mais nous avions des singes, or, un beau jour, une petite fille singe apparut à

l’entrée de notre caverne, l’air un peu perdu. Dojo l’invita à entrer, ce qui me surprit, parce que j’avais toujours cru que Dojo n’aimait que les guerriers. Quand la petite macaque m’aperçut, elle se figea de terreur, mais Dojo me projeta par-dessus son épaule et m’envoya valser à plusieurs reprises contre les murs de la caverne, afin de lui prouver qu’il m’avait bien en main. Puis il lui prépara un bol de soupe et lui demanda ce qu’elle faisait à se promener toute seule dans la forêt. La petite macaque, dont le nom était Belle, lui expliqua que sa mère et son petit ami l’avaient chassée de leur arbre généalogique en lui disant d’aller se balancer dans les lianes pendant une heure ou deux. Mais tous les grands singes occupaient toutes les lianes et n’avaient pas voulu faire de place à Belle, alors elle était partie se balader dans les bois, en quête d’un compagnon de jeu, et elle s’était perdue, pour déboucher finalement à l’entrée de la caverne de Dojo.

« Tu peux rester avec nous tant que tu voudras, lui dit Dojo. Tout ce qu’on fait ici, c’est jouer, et nous t’invitons à partager nos jeux si tu as envie.

— Mais je devrais être bientôt à la maison, se plaignit Belle. Sinon, le petit ami de ma mère va me donner le fouet.

— Eh bien, je te montrerai un itinéraire pour relier ton arbre généalogique à notre caverne, dit Dojo. Ainsi, tu pourras venir ici jouer avec nous chaque fois que ta mère te mettra dehors. »

Dojo et moi, nous avons donc accompagné Nell pour l’aider à retrouver son chemin dans la forêt jusqu’à son arbre généalogique. Au retour, je dis : « Maître, je ne comprends pas.

— Quel est donc ton problème ? dit Dojo.

— Tu es un grand guerrier, et j’étudie pour devenir un grand guerrier à mon tour. Y a-t-il dans ta caverne un endroit pour une petite fille qui veut simplement jouer ?

— Je suis seul juge de ce qui fait ou non un guerrier, dit Dojo.

— Mais notre entraînement et nos exercices nous accaparent tellement, dis-je. Aurons-nous le temps de jouer avec cette enfant, comme tu le lui as promis ?

— Qu’est-ce qu’un jeu, sinon un exercice déguisé d’un costume bariolé ? dit Dojo. Du reste, étant donné que même sans mon instruction tu pèses dix tonnes, tu as une gueule caverneuse remplie de dents aiguisées comme couteaux à découper, et que, moi excepté, toutes les créatures s’enfuient, prises d’une terreur abjecte, au seul bruit de tes pas, je ne pense pas que tu sois le

mieux placé pour mesurer à une pauvre petite fille solitaire quelques Instants de jeu. »

Cette dernière remarque me rendit tout honteux et, sitôt revenu chez nous, je balayai la caverne sept fois de suite, sans même qu'on me l'ait demandé. Deux jours plus tard, quand Belle revint à notre caverne, l'air solitaire et perdue, nous fîmes l'un et l'autre de notre mieux pour la mettre à l'aise. Dojo inventa exprès pour elle un jeu qui lui plut tellement qu'elle continua de revenir par la suite et, crois-le ou non, au bout de deux ans, Belle était devenue capable de me projeter par-dessus son épaule, tout aussi bien que Dojo.

Nell rit à l'idée d'une petite macaque projetant un gros dinosaure par-dessus son épaule. Elle revint une page en arrière pour relire le dernier paragraphe avec plus d'attention :

Deux jours plus tard, quand Belle revint à notre caverne, l'air solitaire et perdu, nous fîmes l'un et l'autre de notre mieux pour la mettre à l'aise. Dojo alla dans sa cuisine lui préparer un bon plat à base de riz, de poisson et de légumes, et il veilla à ce qu'elle le mange jusqu'à la dernière miette. Puis il décida de lui apprendre un nouveau tour appelé la culbute.

Une illustration se matérialisa sur la page opposée. Nell reconnut le terre-plein devant l'entrée de la caverne de Dojo le Souriceau. Assis sur un rocher élevé, Dojo donnait des instructions à Belle et Dinosaure. Dinosaure essayait de faire une culbute, mais ses tout petits bras étaient incapables de supporter le poids de sa tête massive, et il s'aplatissait le nez par terre. C'était ensuite au tour de Belle, qui réussissait une impeccable culbute.

Nell essaya à son tour. C'était déroutant au début, parce que le monde n'arrêtait pas de tourner autour d'elle en même temps. Elle regarda l'illustration du livre et vit Belle reproduire exactement ce qu'elle venait de faire, en commettant les mêmes erreurs. D'un bond, Dojo descendit de son rocher pour expliquer à Belle comment maintenir bien droits son corps et sa tête. Nell suivit le conseil lorsqu'elle fit un nouvel essai, et cette fois, cela se passa bien mieux. Avant la fin de la journée, elle réussissait d'impeccables soleils dans toute l'aire de jeux. Quand

elle revint à l'appartement, Maman ne voulut pas la laisser tout de suite entrer, alors elle attendit en faisant des culbutes d'un bout à l'autre du couloir. Enfin, Maman lui ouvrit la porte, et quand elle s'aperçut que Nell s'était mis du sable plein les cheveux et les chaussures au terrain de jeux, elle lui donna une fessée et l'envoya au lit sans manger.

Mais le lendemain, elle alla au MC et lui demanda le menu spécial que Dojo avait confectionné pour Belle. Le MC lui dit qu'il ne pouvait pas vraiment faire du poisson, mais qu'il pouvait fabriquer du nanosurimi, qui était plus ou moins comme du poisson. Il pouvait également faire du riz. Les légumes posaient un problème. À la place, il lui donna une sorte de pâte verte qui se mangeait à la cuillère. Nell dit au MC que c'était son *bon Belle,* que c'était ce qu'elle allait toujours commander dorénavant et, après ça, le MC sut toujours ce qu'elle voulait.

Nell ne parlait plus désormais de son livre magique, elle l'appelait par le nom imprimé bien en évidence sur la couverture, et qu'elle n'était capable de déchiffrer que depuis peu :

MANUEL ILLUSTRÉ D'ÉDUCATION
POUR JEUNES FILLES

Enchiridion propédeutique
dans lequel on lira l'histoire de la

Princesse Nell

et de ses divers amis, parents, associés, &c.

Le Manuel ne lui parlait plus aussi souvent qu'auparavant. Elle avait découvert qu'elle pouvait fréquemment lire les mots plus vite que le livre ne les prononçait, aussi lui ordonnait-elle en général de rester muet. Malgré tout, elle le glissait souvent sous son oreiller pour qu'il lui lise des histoires avant qu'elle ne s'endorme, même que des fois, elle se réveillait au milieu de la nuit et l'entendait lui murmurer des choses qu'elle croyait simplement avoir rêvées.

Tad avait depuis longtemps disparu du logis familial, non sans avoir auparavant gratifié Maman d'une fracture du nez. Il avait été remplacé par Shemp, qui avait été remplacé par Todd, qui avait cédé la place à Tony. Un jour, la police de Shanghai était venue arrêter Tony, et il avait descendu l'un des flics, en plein séjour, d'une décharge de pistocrâne, trouant le ventre du gars si bien que ses boyaux s'étaient barrés et lui traînaient entre les jambes. L'autre policier avait flingué Tony avec son *Sept minutes spécial,* avant de tirer son camarade blessé dans le couloir, tandis que Tony, beuglant comme une bête enragée et traquée, filait dans la cuisine et, saisissant un couteau, avait commencé à se taillader la poitrine à l'endroit où il pensait que le Sept minutes spécial était entré dans son corps. Le temps que les sept minutes s'écoulent et que les flics soient revenus dans l'appartement, il s'était creusé le muscle pectoral jusqu'aux côtes. Il s'était mis ensuite à menacer les flics de son couteau ensanglanté, et le chef avait alors pianoté quelques chiffres sur le petit boîtier noir qu'il avait à la main, alors Tony s'était plié en deux en hurlant dès la première détonation d'un seul emporte-pièce à l'intérieur de sa cuisse. Il avait laissé tomber le couteau. Les flics s'étaient précipités pour l'emballer sous vide, puis ils avaient entouré son corps momifié sous le plastique luisant et lui avaient balancé des coups de latte pendant deux bonnes minutes, avant de se décider à découper un trou dans le plastique pour qu'il puisse respirer. Ils avaient ensuite soudé quatre poignées à l'emballage rétractable pour le soulever entre eux, laissant Nell nettoyer les taches de sang dans la cuisine et la salle de séjour. Elle ne savait pas encore trop bien faire le ménage et elle avait fini par en mettre partout. Quand Maman était rentrée, elle avait poussé des cris et pleuré pendant quelque temps, puis elle avait fessé Nell pour avoir tout salopé.

Ça l'avait rendue triste, alors elle était allée s'enfermer dans sa chambre, et elle avait pris le Manuel, et elle s'était inventé une histoire à elle, où la méchante marâtre forçait la princesse Nell à nettoyer toute la maison et puis la fouettait parce qu'elle s'y était mal prise. Le Manuel créait les images au fur et à mesure du récit. Le temps d'arriver au bout, elle avait oublié les

événements réels pour ne plus se souvenir que de l'histoire qu'elle avait inventée.

Après cela, Maman se jura de renoncer aux hommes pendant un moment, mais, au bout de deux mois, elle rencontra un gars qui s'appelait Brad et qui était vraiment gentil. Il avait un boulot de maréchal-ferrant à la clave de la Nouvelle-Atlantis et, un jour, il emmena Nell au travail avec lui et il lui montra comment il clouait des souliers en fer aux sabots des chevaux. C'était la première fois que Nell voyait un cheval pour de vrai et elle ne prêta pas vraiment attention à Brad, son marteau et ses clous. Les patrons de Brad avaient une maison gigantesque entourée de vastes prairies verdoyantes, et ils avaient quatre enfants, tous plus grands que Nell, qui sortaient vêtus de drôles d'habits pour aller se promener sur ces chevaux.

Mais Maman rompit avec Brad ; elle n'aimait pas les artisans, qu'elle disait, parce qu'ils ressemblaient par trop à de vrais Victoriens, toujours à dégoiser tout un tas de sottises sur tel ou tel truc qui était mieux que tel autre, ce qui aboutissait fatalement, expliquait-elle, à croire que certains hommes étaient supérieurs à d'autres. Elle se mit avec un gars du nom de Burt qui finit par venir s'installer chez eux. Burt expliqua à Nell et Harv que leur foyer avait besoin de discipline et qu'il avait bien l'intention d'y pourvoir et, après ça, il se mit à leur administrer des claques à tout bout de champ, des fois sur les fesses, des fois sur la figure. Maman aussi y avait souvent droit.

Nell passait de plus en plus de temps au terrain de jeux, où il lui était plus facile de faire tous les exercices que Dojo enseignait à Belle. Elle jouait aussi avec les autres enfants, des fois. Un jour, elle faisait une partie de balle à l'élastique avec une amie et elle n'arrêtait pas de gagner. Et puis, un garçon était arrivé, un garçon plus grand que Nell ou son amie, qui avait insisté pour jouer à son tour. L'amie de Nell lui avait cédé la place, alors Nell avait joué contre le garçon qui s'appelait Kevin. Kevin était un grand gars baraqué, fier de sa carrure et de sa force, et sa philosophie à ce jeu était de gagner par intimidation. Il saisissait la balle, prenait son élan d'un air mélodramatique, en montrant les dents, le visage tout rouge, puis il la frappait comme un sourd, en y rajoutant des bruits de bouche qui ne

manquaient pas de la consteller de postillons. La performance était si impressionnante que la plupart des enfants restaient figés, interdits et respectueux, redoutant de se trouver sur la trajectoire de la balle, si bien que Kevin continuait de frapper de plus belle à chaque rebond, sans cesser de vomir des obscénités à son adversaire. Nell savait que la Maman de Kevin avait fréquenté bon nombre des mêmes mecs que la Maman de Nell ; même qu'il exhibait souvent des coquards qu'il n'avait pas dû se ramasser sur le terrain de jeux.

Kevin avait toujours fait peur à Nell. Mais aujourd'hui, quand il avait pris son élan pour son grand service, il lui avait seulement paru ridicule ; un peu comme Dinosaure, des fois, quand il s'entraînait à boxer avec Belle. Le ballon fila vers elle, tout luisant de salive, et finalement pas si vite que ça. Kevin lui criait dessus, la traitant de conne et autres épithètes, mais pour quelque raison, Nell n'entendait rien et peu lui importait, tout son corps était tendu derrière ses phalanges pour frapper la balle de toutes ses forces, exactement comme Dojo lui avait enseigné. Elle frappa si fort qu'elle ne sentit même pas l'impact ; la balle fila vers le ciel en décrivant un grand arc de cercle qui l'amena nettement derrière la tête de Kevin et, dès lors, elle n'eut plus qu'à lui rajouter quelques impulsions au passage pour gagner définitivement la partie.

« Deux sur trois », dit Kevin, et ils rejouèrent une partie, avec le même résultat. À présent, tous les gamins se moquaient de Kevin, alors il perdit patience, devint tout rouge et fonça sur Nell.

Mais Nell l'avait vu appliquer cette tactique sur d'autres gamins et elle savait qu'elle n'avait réussi que parce que les mioches étaient trop effrayés pour bouger. Dojo avait expliqué à Belle que pour battre Dinosaure, le meilleur moyen était de s'écarter de sa trajectoire et de retourner sa propre force contre lui, et c'est ce que fit Nell avec Kevin : elle s'effaça au dernier moment, tendit la jambe et lui fit un croche-pied. Kevin percuta violemment un portique, reprit ses esprits et revint à la charge. Nell l'esquiva de nouveau et lui refit un croche-pied.

« C'est bon, dit Kevin. T'as gagné. » Il s'approcha, la main droite tendue. Mais Nell l'avait déjà vu faire et elle savait que

c'était une ruse. Elle tendit la main à son tour, comme si elle allait effectivement la serrer. Mais au moment où Kevin allait saisir l'appât, tous les muscles du bras tendus, Nell tourna la paume vers le sol et ramena brusquement sa main vers le bas, puis la fit passer devant elle. Dans le même temps, elle observait Kevin dont les yeux avaient suivi la trajectoire de sa main, fascinés. Elle poursuivit son mouvement en décrivant une ellipse allongée, retourna la paume vers le ciel et la projeta en avant, pour aller planter ses doigts dans les yeux ahuris de Kevin.

Il plaqua les mains contre son visage. Elle lui balança son pied dans l'entrejambe, de toutes ses forces, en prenant tout son temps pour viser avec précision. Alors qu'il se pliait en deux, elle le saisit par les cheveux, lui expédia son genou dans le nez et le poussa en arrière. Il tomba sur le cul et resta planté là, momentanément trop surpris pour brailler.

Hackworth déjeune en bonne compagnie ; dissertation sur l'hypocrisie ; la situation d'Hackworth engendre de nouvelles complications

Hackworth arriva le premier au pub. Il prit une pinte de brune au comptoir – une bière mise en fut dans la communauté voisine de Dovetail[4] – et, en attendant, alla flâner quelques minutes dans la salle. Il avait passé la matinée derrière son bureau sans réussir à tenir en place et il appréciait de pouvoir enfin se dégourdir les jambes. L'endroit était aménagé comme un établissement du Londres ancien aux alentours de la Seconde Guerre mondiale ; on avait même reproduit les dégâts d'un bombardement dans un angle de la structure et collé des croisillons de papier sur chaque vitre – qui ne pouvaient que lui évoquer encore le Dr X. Des photos dédicacées de pilotes

[4] Queue-d'aronde. (*N.d.T.*)

américains et britanniques étaient punaisées un peu partout sur les murs, au milieu d'autres documents évoquant les beaux jours de la coopération anglo-américaine :

ENVOYEZ
une arme
POUR DÉFENDRE
UN FOYER BRITANNIQUE

Confrontés à la menace d'invasion, les civils britanniques ont un urgent besoin d'armes pour défendre leur foyer.

VOUS POUVEZ LES AIDER !
Comité américain de Défense des Foyers britanniques

Partout dans la salle, on voyait des hauts-de-forme accrochés par paquets aux portemanteaux et aux crochets muraux, telles d'énormes grappes de raisins noirs. L'endroit semblait fréquenté par quantité d'ingénieurs et d'artifex, accoudés devant une bière au comptoir, installés aux petites tables derrière un friand ou un pâté en croûte, devisant et rigolant. L'endroit ou la clientèle n'était pas plus sympathique qu'ailleurs, mais Hackworth savait que tous les petits bouts de savoir nanotechnologique rassemblés dans le crâne de ces cols bleus contribuaient en définitive à maintenir la richesse et la sécurité de la Nouvelle-Atlantis. Il devait se demander pourquoi il n'avait pu se contenter de rester l'un d'eux. John Percival Hackworth savait projeter ses pensées dans la matière et il savait s'y prendre mieux que quiconque ici. Mais il avait éprouvé le besoin d'aller plus loin – il avait désiré transcender la matière pour atteindre l'âme de quelqu'un.

Aujourd'hui, qu'il le veuille ou non, il s'apprêtait à atteindre des centaines de milliers d'âmes.

Les clients attablés l'observaient avec curiosité, puis ils lui adressaient un salut poli et détournaient les yeux dès qu'il croisait leur regard. À son arrivée, Hackworth avait noté une Rolls-Royce énorme garée devant l'établissement. Quelqu'un d'important était ici, à coup sûr dans une arrière-salle. Hackworth le savait, comme tous les autres clients, et tous

étaient dans un grand état d'excitation, en se demandant ce qui se tramait.

Le commandant Napier arriva, monté sur une chevaline réglementaire de la cavalerie, et entra à midi pile, ôtant sa casquette d'officier et échangeant un salut hilare avec le patron. Hackworth le reconnut parce qu'il était un héros, et Napier reconnut Hackworth pour des raisons que, par provocation, on s'abstiendra de préciser.

Hackworth transféra sa pinte sur la gauche pour échanger une vigoureuse poignée de main avec le commandant venu au comptoir. Puis ils se dirigèrent vers le fond de la salle, échangeant de bon cœur quelques plaisanteries pesantes et guère mémorables. Napier s'avança prestement pour lui ouvrir une petite porte dans le mur du fond. Trois marches menaient vers une petite arrière-salle en contrebas, dotée de fenêtres à meneaux sur trois côtés, et meublée d'une simple table à dessus de cuivre, installée au milieu. Un homme était assis derrière cette table et, tout en descendant les marches, Hackworth reconnut Lord Alexander Chung-Sik Finkle-McGraw qui se leva, lui rendit son salut et l'accueillit d'une poignée de main chaleureuse, manifestant de tels égards pour mettre à l'aise son hôte que, par certains côtés, il parvint au résultat opposé.

Nouveau badinage, un peu plus retenu. Un garçon entra ; Hackworth commanda un sandwich à la viande – le plat du jour – et Napier se contenta de hocher la tête pour indiquer son complet accord, ce qu'Hackworth prit comme un geste amical. Finkle-McGraw s'abstint.

Hackworth n'avait plus vraiment faim. Il était clair que le Commandement royal interarmes avait, du moins en partie, deviné de quoi il retournait et que Finkle-McGraw était également au courant. Ils avaient décidé de le contacter en privé au lieu de lui tomber sur le râble et de l'expulser du phyle. Cela aurait dû l'emplir d'un soulagement sans borne, mais non. Tout avait paru si simple après les poursuites judiciaires dans le Céleste Empire. À présent, il suspectait que la situation allait devenir infiniment plus compliquée.

« Monsieur Hackworth, dit Finkle-McGraw quand se furent taries les politesses, cette fois sur un autre ton, un ton très *à*

présent venons-en au fait, voudriez-vous me faire part de votre opinion sur l'hypocrisie.

— Je vous demande pardon, *l'hypocrisie*, Votre Grâce ?

— Oui. Vous m'avez entendu.

— C'est un vice, je suppose.

— Un petit, ou un gros ? Réfléchissez bien – la réponse est d'importance.

— Je suppose que cela dépend des circonstances.

— On n'est jamais trop prudent dans ses réponses, n'est-ce pas M. Hackworth ? » nota le Lord actionnaire sur un ton de reproche. Le commandant Napier rit, mais d'un rire un rien forcé, sans trop savoir que penser de cette remarque.

« De récents événements personnels m'ont permis de voir sous un jour nouveau les vertus de la prudence », dit Hackworth. Les deux autres étouffèrent un rire entendu.

« Vous savez, quand j'étais jeune, on considérait l'hypocrisie comme le pire de tous les vices, reprit Finkle-McGraw. Tout cela pour une question de relativisme moral. Voyez-vous, dans ce genre de climat, on ne vous permet pas de critiquer les autres – après tout, s'il n'existe ni mal ni bien absolus, sur quoi fonder ses critiques ? »

Finkle-McGraw marqua un temps, conscient d'avoir accaparé l'attention de son auditoire, et il en profita pour sortir de ses poches une pipe en calebasse et toutes sortes d'ingrédients et d'accessoires associés. Puis, avant de poursuivre, il entreprit de bourrer la calebasse d'un mélange de tabac couleur brun cuir, si aromatique qu'Hackworth se mit à saliver. Il en aurait volontiers mastiqué une cuillerée.

« Tout cela engendre bien sûr une frustration certaine, car les gens sont naturellement sévères pour les autres et n'aiment rien tant que critiquer les imperfections de leur voisin. C'est ainsi qu'ils se sont emparés de l'hypocrisie pour l'élever du statut d'omniprésente peccadille à celui de monarque de tous les vices. Car voyez-vous, même s'il n'y a ni bien ni mal, on peut toujours trouver matière à critiquer son voisin en confrontant ses convictions avec ses actes concrets. Dans ce cas, on ne porte pas le moindre jugement sur la justesse de ses vues ou la moralité de son comportement – on se contente de souligner

qu'il a dit une chose et en a fait une autre. Quasiment tout le discours politique du temps de ma jeunesse était consacré à extirper l'hypocrisie.

« Vous auriez du mal à imaginer les horreurs qu'on racontait alors sur les Victoriens originels. Traiter quelqu'un de victorien à l'époque équivalait presque à le traiter de fasciste ou de nazi. »

Hackworth et le commandant Napier étaient l'un et l'autre abasourdis. « Votre Grâce, s'exclama l'officier. Je n'ignorais pas, naturellement, que leur position morale différait radicalement de la nôtre – mais je suis ébahi d'apprendre qu'ils *condamnaient* effectivement les premiers Victoriens.

— Mais bien entendu, dit Finkle-McGraw.

— Parce que les premiers Victoriens étaient des hypocrites », nota Hackworth, saisissant enfin.

Finkle-McGraw le considéra avec cet air radieux du maître devant son élève favori. « Comme vous pouvez le constater, commandant Napier, mon évaluation de la perspicacité de M. Hackworth n'était pas dénuée de fondement.

— Bien que je n'eusse jamais émis de supposition différente, Votre Grâce, dit l'officier, il est toutefois réconfortant d'en avoir eu la démonstration. » Napier éleva son verre en direction d'Hackworth.

« Et parce qu'ils étaient hypocrites, reprit Finkle-McGraw après avoir allumé sa pipe et rejeté dans les airs quelques spectaculaires volutes de fumée, les Victoriens étaient méprisés à la fin du vingtième siècle. La majorité de ceux qui professaient une telle opinion s'étaient, bien entendu, rendus coupables des pires scélératesses, mais ils ne voyaient aucun paradoxe à tenir de tels raisonnements, n'étant pas eux-mêmes des hypocrites : ils n'avaient aucune attitude morale, et n'en suivaient aucune.

— Et donc ils étaient moralement supérieurs aux Victoriens, ajouta le commandant Napier, encore un peu largué.

— Même si – ou plutôt parce que – ces gens n'avaient aucun sens moral. »

Il y eut un instant de silence, ponctué de hochements de tête incrédules autour de la table.

« Nous avons une vue quelque peu différente sur l'hypocrisie, poursuivit Finkle-McGraw. Dans le

Weltanschauung de la fin du vingtième siècle, un hypocrite était un individu qui embrassait de hautes opinions morales dans le cadre d'une campagne de fraude planifiée – il ne croyait jamais vraiment à ses préceptes et les violait couramment dans l'intimité. Bien entendu, tous les hypocrites ne sont pas ainsi. La plupart du temps, il s'agit plutôt de quelque chose qui est de l'ordre de : "l'esprit voudrait, mais la chair est faible".

— Que l'on enfreigne à l'occasion son propre code moral, observa le commandant Napier, poursuivant son raisonnement personnel, n'implique pas nécessairement qu'on est insincère en acceptant ce code.

— Bien sûr que non, confirma Finkle-McGraw. C'est même parfaitement évident. Personne n'a jamais dit qu'il était facile de se conformer à un code de conduite strict. À vrai dire, ce sont justement les difficultés que cela entraîne – les écueils rencontrés en cours de route – qui font tout l'intérêt de la chose. Ce combat intérieur, et *éternel,* entre nos pulsions fondamentales et les exigences rigoureuses de notre système moral personnel reste fondamentalement humain. C'est notre comportement dans cette lutte qui détermine comment nous serons, le temps venu, jugés par une puissance supérieure. »

Les trois hommes restèrent un instant silencieux, dégustant qui sa bière, qui son tabac, et ruminant la question.

Hackworth rompit enfin le silence : « Je ne peux m'empêcher de conclure que ce petit cours d'éthique comparée – qui m'a paru exposé avec une grande clarté, ce dont je vous suis reconnaissant – doit être, quelque part, mis en parallèle avec mon cas personnel. »

Les deux autres haussèrent le sourcil dans une manifestation guère convaincante de légère surprise. Le Lord actionnaire se tourna vers le commandant Napier, qui prit aussitôt la parole avec entrain.

« Nous ne connaissons pas en détail votre situation – comme vous le savez, les sujets atlantéens ont droit à un traitement de faveur de la part de toutes les sections des Forces interarmes de Sa Majesté, tant qu'ils n'enfreignent pas les normes tribales, et cela signifie, pour commencer, que si l'on se résout à placer les individus sous une surveillance à haute résolution, ce n'est pas

par simple curiosité, disons, pour leurs *inclinations*. En une époque où l'on peut désormais tout surveiller, le seul rempart qui nous reste est la courtoisie. Toutefois, nous contrôlons bien naturellement les allées et venues aux frontières. Or, tout récemment, notre curiosité a été piquée par l'arrivée d'un certain lieutenant Chang, appartenant aux services du tribunal d'instance. Et cet homme portait un sac en plastique dans lequel se trouvait un chapeau haut de forme en assez triste état. Le lieutenant Chang s'est rendu directement à votre appartement, où il a passé une demi-heure, puis il en est ressorti, soulagé du chapeau. »

Les sandwiches à la viande hachée étaient arrivés au début de ce bref exposé. Hackworth se mit à tripatouiller les condiments, comme s'il pouvait amoindrir l'importance de cette conversation en prêtant une attention équivalente au contenu de son sandwich. Il joua durant un certain temps avec sa fourchette, puis entreprit d'examiner les bouteilles de sauces mystérieuses disposées au centre de la table, tel un sommelier expertisant une cave.

« Je me suis fait agresser dans les Territoires concédés, dit Hackworth, d'une voix absente, et le lieutenant Chang a par la suite récupéré mon couvre-chef auprès d'un voyou. » Il s'était mis à fixer, sans raison particulière, une haute bouteille dont l'étiquette était imprimée dans une typographie vieillotte et contournée. « MC WHORTER'S ORIGINAL CONDIMENT », pouvait-on y lire en gros caractères, tout le reste était trop petit pour être déchiffré. Le col de la bouteille s'ornait en outre d'une guirlande de reproductions en noir et blanc d'antiques médailles décernées par des monarchies de l'Europe pré-éclairée, lors d'expositions en des lieux comme Riga. Deux ou trois brèves secousses bien senties suffirent à éjecter quelques giclées de coulée ocre par le minuscule orifice d'un bouchon-verseur que protégeait un demi-centimètre de croûte sédimentée. Le plus gros de la salve toucha son assiette, et une partie atteignit le sandwich.

« Oui », confirma le commandant Napier, qui glissa la main dans sa poche de poitrine pour en sortir une feuille d'intelli-calepin. Il lui dit de se déplier sur la table avant de l'aiguillonner

de la pointe d'un stylo en argent du calibre d'un obus d'artillerie. « Les archives du corps de garde indiquent que vous vous hasardez bien peu souvent dans les TC, monsieur Hackworth, ce qui est certainement compréhensible et plaide pour votre sûreté de jugement. On note toutefois deux incursions au cours de ces derniers mois. La première, vous êtes parti en milieu d'après-midi, pour revenir tard le soir, marqué de lacérations sanguinolentes qui semblaient d'origine récente, s'il faut en croire – et là, le commandant Napier ne put réprimer l'esquisse d'un sourire – la description évocatrice fournie par le douanier de service ce soir-là. La seconde fois, vous êtes là aussi parti dans l'après-midi pour revenir tardivement, porteur cette fois-ci d'une seule lacération profonde sur le fessier – non visible, bien sûr, mais néanmoins relevée par la surveillance. »

Hackworth mordit dans son sandwich, anticipant à juste titre que la viande serait nerveuse et qu'il aurait tout loisir de ruminer sa situation, le temps que ses molaires la domptent. Il eut certes tout le temps voulu ; mais comme bien souvent en de telles circonstances, il se révéla incapable de se concentrer sur le sujet du moment. Il avait l'esprit accaparé par le goût de la sauce. Si le libellé de sa composition avait été lisible, il aurait donné quelque chose comme ceci :

Eau, mélasse, piments cubains d'importation, sel, ail, gingembre, purée de tomate, graisse de pont, vraie fumée de noyer, tabac à priser, mégots de cigarettes à la girofle, boues de fermentation de Guinness brune, déchets de retraitement d'uranium, recharges de filtres à silencieux d'échappement, monoglutamate de sodium, nitrates, nitrites, nitrotes et nitrutes, nutrites, natrotes, nitrures, poils de hure de porc pulvérisés, dynamite, charbon actif, embouts d'allumettes, raclures de cure-pipe, goudron, nicotine, whisky pur malt, ganglions lymphatiques de bœuf fumés, feuilles d'automne, acide nitrique fumant, charbon bitumineux, retombées, encre d'imprimerie, empois d'amidon, détartrant sanitaire, amiante bleu, carraghénates, BHA, BHT, et arômes naturels.

Il ne put se retenir de sourire de sa totale infortune, tant maintenant que lors de la nuit en question. « J'admets bien

volontiers que mes récents déplacements dans les Territoires concédés ne m'engagent pas vraiment à renouveler l'expérience... » Remarque qui ne manqua pas de susciter des sourires entendus chez ses interlocuteurs. Hackworth poursuivit. « Je n'ai vu aucune raison de signaler l'agression aux autorités atlantéennes...

— Il n'y en avait effectivement aucune, nota le commandant Napier. La police de Shanghai aurait pu toutefois se montrer intéressée.

— Ah. Eh bien, je ne la leur ai pas signalée non plus, uniquement à cause de leur réputation. »

Ce genre de propos antichinois aurait dû provoquer quelques rires salaces. Hackworth fut frappé de noter que ni Finkle-McGraw ni Napier n'avaient mordu à l'appât.

« Malgré tout, reprit Napier, le lieutenant Chang a fait mentir cette réputation, n'est-ce pas, en prenant la peine de vous rapporter votre couvre-chef – pourtant bon à jeter – et de vous le remettre en main propre, en dehors de ses heures de service, alors qu'il aurait pu se contenter de vous le poster, ou tout simplement de s'en débarrasser.

— Oui, reconnut Hackworth, je suppose.

— Nous avons trouvé ce comportement pour le moins singulier. Alors que nous n'aurions jamais envisagé d'enquêter sur les détails de votre conversation avec le lieutenant Chang, ou de nous immiscer d'une façon ou de l'autre dans vos affaires, il est effectivement venu à l'esprit de certains ici – sans doute restés trop longtemps au contact des milieux orientaux – que les intentions du lieutenant Chang pouvaient ne pas être entièrement honorables et qu'il mériterait par conséquent de faire l'objet d'une surveillance. Dans le même temps, et pour votre protection, nous avons décidé de porter un œil maternel sur vos activités lors de vos séjours ultérieurs de l'autre coté du rideau de ronces. » Napier se remit à griffonner sur son papier. Hackworth observa ses yeux bleu pâle qui dansaient d'une fenêtre à l'autre de la feuille, à mesure que divers documents se matérialisaient à sa surface.

« Vous avez effectué un autre voyage en Territoires concédés, dit Napier – en fait, de l'autre côté de la Chaussée, en

face de Pudong, dans la vieille ville de Shanghai, où votre appareillage de surveillance a soit connu une défaillance, soit été détruit par des contre-mesures. Vous en êtes revenu au bout de plusieurs heures, avec un bout de fesse en moins. » Napier reposa brutalement la feuille sur son bureau, et, pour la première fois depuis un bout de temps, il considéra Hackworth en plissant les paupières, le temps d'accommoder sur lui, tout en se calant contre le dossier sadiquement inconfortable de sa chaise en bois. « Ce n'est pas vraiment la première fois que l'un des sujets de Sa Majesté s'offre une petite virée nocturne et s'y ramasse une raclée – mais, en temps normal, la raclée est nettement moins sévère et, en temps normal, la victime a payé pour ça. D'après mon évaluation personnelle, toutefois, vous n'êtes pas vraiment attiré par ce genre de perversion.

— Votre évaluation est correcte, monsieur », répondit Hackworth, non sans une certaine vivacité. Mais cette autojustification l'obligeait à fournir une explication un peu plus convaincante à la cicatrice plissée qui lui barrait les fesses. À vrai dire, il n'avait rien à expliquer du tout – c'était un déjeuner décontracté, pas un interrogatoire de police – mais cela ne contribuerait guère à sa crédibilité déjà bien entamée de laisser passer la remarque sans autre commentaire. Comme pour souligner le fait, ses deux interlocuteurs observaient désormais un silence pesant.

« Avez-vous d'autres informations plus récentes sur l'individu nommé Chang ? demanda Hackworth.

— Il est singulier que vous posiez la question. Il se trouve que l'ancien lieutenant, sa collègue – une femme du nom de Pao – et leur supérieur, un magistrat du nom de Fang, ont tous présenté leur démission le même jour, il y a un mois environ. Ils ont refait surface dans l'Empire du Milieu.

« Vous n'avez pas dû manquer d'être frappé par la coïncidence – qu'un juge qui a coutume de bastonner les individus se mette au service de l'Empire du Milieu et que, peu après, un ingénieur originaire de la Nouvelle-Atlantis revienne d'une visite dans la susdite clave, portant des marques de bastonnade.

— Maintenant que vous le dites, c'est effectivement assez frappant », nota le commandant Napier.

Le Lord actionnaire reprit : « Cela pourrait amener à conclure que l'ingénieur en question avait une dette quelconque envers un personnage puissant de cette clave et que le système judiciaire aurait en l'espèce plus ou moins tenu lieu d'organisme de recouvrement. »

Napier était prêt à prendre le relais. « Un tel ingénieur, si tant est qu'il existe, serait surpris d'apprendre que John Zaibatsu manifeste une curiosité extrême pour le citoyen de Shanghai en question – un brave mandarin du Céleste Empire, s'il est ce qu'il s'imagine – et que nous cherchons depuis un certain temps, sans grand succès, à en savoir plus sur ses activités. Donc, si ce citoyen de Shanghai devait contraindre notre ingénieur à prendre part à des activités qu'en temps normal l'on jugerait immorales voire relevant de la trahison, nous pourrions adopter une attitude inhabituellement indulgente. Pourvu, bien sûr, que l'ingénieur en question nous tienne parfaitement informés.

— Je vois. Ce serait quelque chose comme un agent double, n'est-ce pas ? »

Napier grimaça, comme s'il venait lui-même de recevoir la bastonnade. « C'est une expression d'un manque de subtilité flagrant. Mais je puis vous pardonner de l'employer dans ce contexte.

— John Zaibatsu serait-il prêt à participer ouvertement à un tel arrangement ?

— Les choses ne se passent pas ainsi, objecta le commandant Napier.

— J'ai bien peur que si, rétorqua Hackworth.

— En temps normal, de tels engagements sont superflus, car, dans la majorité des cas, les parties en question n'ont guère de choix.

— Oui, dit Hackworth, je vois ce que vous voulez dire.

— L'engagement est avant tout moral... une question d'honneur, précisa Finkle-McGraw. Qu'un tel ingénieur connaisse des ennuis est preuve d'une simple hypocrisie de sa part. Nous sommes enclins à négliger ce genre de défaillance

routinière. Si en revanche son comportement s'assimile à une trahison, cela devient bien sûr une autre affaire ; mais qu'il joue bien son rôle et fournisse des renseignements précieux aux Forces interarmes de Sa Majesté, on dira alors qu'il a su habilement transformer une peccadille en superbe acte d'héroïsme. Vous n'ignorez sans doute pas qu'il est assez fréquent que des héros soient anoblis, sans exclusive d'autres rétributions plus tangibles. »

Durant quelques secondes, Hackworth fut trop abasourdi pour parler. Il s'était attendu à l'exil, un exil sans doute mérité. Le simple pardon était plus qu'il n'aurait osé espérer. Or, Finkle-McGraw lui procurait là une chance d'une tout autre envergure : celle d'accéder aux rangs de la petite noblesse. Une mise d'entrée au sein de l'entreprise tribale. Il ne pouvait donner qu'une seule réponse, qu'il bredouilla très vite avant de risquer de perdre son sang-froid.

« Je vous remercie de votre indulgence, dit-il, et j'accepte votre mission. Veuillez dès cet instant me considérer au service de Sa Majesté.

— Garçon, lança le commandant Napier, apportez-nous du champagne, s'il vous plaît. Je crois que nous avons un événement à fêter. »

Extrait du Manuel, l'arrivée d'un sinistre baron ; pratiques disciplinaires de Burt ; le complot contre le baron ; applications pratiques d'idées glanées grâce au Manuel ; Fuite

Hors les murs du Château noir, la méchante marâtre de Nell continuait de vivre à sa guise et de recevoir des visiteurs. Toutes les deux ou trois semaines, un voilier apparaissait à l'horizon et venait mouiller dans la petite baie où le père de Nell ancrait jadis son bateau de pêche. Un personnage important était alors débarqué en chaloupe par des matelots et il se rendait chez la marâtre de Nell pour un séjour de quelques jours, quelques semaines ou même

quelques mois. Elle finissait toujours par se disputer avec ses visiteurs, et les éclats de voix étaient audibles par Nell et Harv, malgré l'épaisseur des murs du Château noir, et quand le visiteur en avait assez, il remontait à bord en chaloupe et mettait les voiles, laissant la méchante Reine, le cœur brisé, en sanglots sur le rivage. La princesse Nell, qui détestait sa marâtre au début, en était plus ou moins venue à la plaindre et à se rendre compte que la Reine s'était enfermée toute seule dans une prison encore plus sombre et froide que le Château noir.

Un jour, une brigantine aux voiles rouges apparut dans la baie ; en débarqua un homme à la barbe et aux cheveux roux. Comme les autres visiteurs, il s'installa chez la Reine et vécut quelque temps avec elle. Mais, contrairement aux autres, le Château noir l'intriguait, et tous les jours ou presque, il y montait à cheval, se rendait jusqu'à sa porte, en secouait le heurtoir, puis il longeait le mur d'enceinte, en contemplant ses hautes murailles et ses tours.

Trois semaines après son arrivée, Nell et Harv entendirent avec surprise les douze verrous de la grille s'ouvrir l'un après l'autre. Apparut l'homme roux. Quand il découvrit Harv et Nell, il fut aussi étonné qu'eux. « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il d'une grosse voix bourrue.

La princesse Nell s'apprêtait à répondre mais son frère l'arrêta. « C'est vous le visiteur, ici, dit-il. Identifiez-vous. »

À ces mots, le visage de l'homme devint presque aussi rouge que ses cheveux, et il s'avança et frappa Harv au visage, de son poing ganté de fer. « Je suis le baron Jack, dit l'homme, et tu peux considérer cela comme ma carte de visite. » Puis, par pure méchanceté, il décocha un coup de botte vers la princesse Nell, mais la pesante armure ralentit son mouvement, et la princesse Nell, qui se souvenait des leçons de Dinosaure, l'esquiva sans peine. « Vous devez être les deux morveux dont m'a parlé la Reine, dit le baron. Vous devriez être morts, à l'heure qu'il est, dévorés par les trolls. Eh bien, ce soir, ce sera le cas, et demain ce château m'appartiendra ! » Il saisit Harv et se mit à lui ligoter les bras avec une grosse corde. Oubliant ses leçons, la princesse Nell essaya de l'arrêter, et, en un éclair, il l'avait saisie par les cheveux et la ligotait à son tour. Bientôt, tous deux gisaient à terre, impuissants. « Nous verrons bien comment vous réussirez à vaincre les trolls, ce soir ! » dit le baron Jack et, après les avoir, par pure méchanceté, gratifiés

chacun d'une claque et d'un coup de botte, il ressortit à grands pas en refermant les douze verrous derrière lui.

Harv et la princesse Nell durent attendre longtemps que le soleil se couche et que leurs Amis de la Nuit se réveillent et viennent les délivrer. La princesse Nell leur expliqua que la méchante Reine avait un nouvel amant qui avait l'intention de s'emparer du Château noir.

« Nous devons le combattre », dit Pourpre.

La princesse Nell et tous ses autres amis sursautèrent en entendant ces paroles car, d'habitude, Pourpre était patiente et sage, et elle dissuadait toujours de recourir au combat. « Il y a bien des nuances de gris dans le monde, expliqua-t-elle, et, bien souvent, le chemin détourné reste le meilleur ; mais certaines choses relèvent du mal absolu et doivent être combattues jusqu'à la mort.

— S'il n'était qu'un homme, je pourrais simplement l'écraser sous mon pied, dit Dinosaure, mais pas en plein jour ; et même la nuit, la Reine est une sorcière, et ses amis ont moult pouvoirs. Nous aurons besoin d'un plan. »

Cette nuit-là, ils devaient salement dérouiller. Le gamin que Nell avait battu à la balle à l'élastique, Kevin, avait en fait appris ses manières de brute auprès de Burt, parce que Burt avait vécu un certain temps avec sa Maman, même qu'il pouvait bien être son père, alors Kevin était allé voir Burt et il lui avait raconté qu'il s'était fait tabasser par Harv et Nell ligués contre lui. Ce soir-là, Harv et Nell reçurent la plus belle dégelée de leur vie. Ça dura si longtemps que Maman finit par s'interposer pour forcer Burt à se calmer. Mais Burt lui flanqua une claque qui l'expédia par terre. Finalement, Harv et Nell se retrouvèrent tous les deux dans leur chambre. Burt était dans le séjour à descendre quelques bières, plongé dans un ractif de Burly Scudd. Maman avait quitté l'appartement, et ils n'avaient aucune idée de l'endroit où elle avait filé.

Harv avait l'œil au beurre noir et une main inerte. Nell avait terriblement soif et, quand elle alla aux toilettes, elle pissa tout rouge. Elle avait aussi les bras tout brûlés par les cigarettes de Burt, et la douleur ne faisait qu'empirer.

Ils percevaient les mouvements de Burt derrière la cloison et ils pouvaient entendre le ractif de Burly Scudd. Harv devina quand Burt s'était assoupi car un ractif mono-utilisateur passe automatiquement en pause dès que l'utilisateur cesse de ragir. Quand ils furent certains qu'il dormait, ils se faufilèrent dans la cuisine pour demander des médicaments au MC.

Harv se trouva un pansement pour son poignet et une vessie à glace pour son œil, et il demanda au MC quelque chose à mettre sur leurs écorchures et leurs brûlures pour empêcher qu'elles s'infectent. Le MC afficha tout un menu de médiaglyphes correspondant à diverses catégories de remèdes. La plupart étaient des spécialités, qu'il fallait payer en ucus, mais il y avait quelques médicaments génériques gratuits. Entre autres, une crème en tube, comme du dentifrice. Ils la rapportèrent dans leur chambre et se la tartinèrent mutuellement sur leurs diverses brûlures et écorchures.

Nell resta étendue sans bouger jusqu'à ce qu'elle soit sûre que son frère se fût endormi. Alors elle sortit le *Manuel illustré d'éducation pour Jeunes Filles.*

Quand le baron Jack revint au château le lendemain, il devint furieux en découvrant les cordes posées en tas par terre, et pas un seul os brisé et rongé par les trolls. Il entra comme un ouragan dans le château, l'épée brandie, hurlant qu'il tuerait de ses mains Harv et la princesse Nell ; mais en pénétrant dans la salle à manger, il s'immobilisa, interdit, en découvrant qu'un grand festin avait été disposé sur la table à son intention : des miches de pain noir, des pots de beurre frais, de la volaille rôtie, un cochon de lait, du raisin, des pommes, du fromage, du bouillon et du vin.

Harv et la princesse Nell se tenaient près de la table, en tenues de domestiques.

« Bienvenue dans votre château, baron Jack, dit la princesse Nell. Comme vous le voyez, nous sommes vos nouveaux serviteurs et nous vous avons confectionné un petit en-cas qui, nous l'espérons, aura l'heur de vous plaire. » En réalité, c'était Canard qui avait tout préparé, mais, comme il faisait jour, il était redevenu un simple joujou, comme tous les autres Amis de la Nuit.

La colère du baron Jack retomba tandis que ses yeux avides survolaient le festin. « Je vais en grignoter quelques bouchées,

annonça-t-il, mais si jamais l'un de ces plats n'est pas parfait, ou si vous ne me servez pas à ma convenance, vos têtes se retrouveront plantées sur les grilles du château, aussi vite que cela », et il claque ses doigts sous le nez d'Harv.

Harv n'avait pas l'air trop content et il s'apprêtait à laisser échapper quelque terrible repartie, mais la princesse Nell se souvint des paroles de Pourpre, énonçant que le chemin détourné restait toujours le meilleur, et c'est d'une voix douce qu'elle dit : « Pour un service imparfait, ce ne serait que justice. »

Le baron Jack commença à manger, et la cuisine de Canard était si excellente qu'une fois qu'il y eut goûté, il se trouva quasiment incapable d'arrêter. Il ne cessait de renvoyer Harv et Nell aux cuisines pour en avoir toujours plus, et même s'il trouvait constamment à redire au service et se levait pour les battre, il avait manifestement décidé qu'ils lui étaient plus utiles vivants que morts.

« Parfois, il les brûlait aussi avec des cigarettes », murmura Nell.

Les lettres changèrent sur la page du Manuel.

« Et le pipi de la princesse devint rouge aussi, ajouta Nell, parce que le baron était un homme très méchant. Et son vrai nom n'était pas le baron Jack. Son vrai nom était Burt. »

À mesure que Nell parlait, le récit du Manuel se modifiait en conséquence.

« Et Harv ne pouvait pas se servir de son bras à cause de son poignet, si bien qu'il devait tout porter d'une seule main, et c'est parce que Burt était un homme très méchant et qu'il lui avait fait vraiment très mal », ajouta Nell.

Après un long silence, le Manuel se remit à parler, mais la jolie voix de la Victorienne qui racontait l'histoire était soudain devenue rauque et comme étouffée, et on l'entendait buter sur les phrases.

Le baron Burt mangea toute la journée, jusqu'à ce que la nuit finisse par tomber.

« Barricadez les portes, dit une petite voix aiguë, ou l'on va avoir les trolls à nos trousses ! »

Ces paroles émanaient d'un petit bonhomme en complet et haut de forme qui venait de franchir en hâte les grilles et contemplait maintenant le soleil couchant avec une certaine nervosité.

« Quel est ce gringalet qui ose venir interrompre mon dîner ! ? » rugit le baron Burt.

« C'est notre voisin, dit la princesse Nell. Il passe le soir nous rendre visite. S'il vous plaît, laissez-le venir s'asseoir auprès du feu. »

Le baron Burt parut un rien méfiant, mais, au même moment, Harv vint poser devant lui un délicieux soufflé aux fraises, et il en oublia entièrement le petit bonhomme durant quelques minutes, jusqu'à ce que la petite voix aigué se remette à pépier :

Il était une fois un baron,
Burt était son nom,
Si fort qu'il en était invulnérable
Et que de vaincre un ours on le disait capable.
Mais je suis bien certain
Qu'après deux ou trois cannettes,
Il ferait comme un gamin,
Et vomirait sur ses chaussettes.

« Qui ose se moquer du baron ! ? » beugla le baron Burt et, baissant les yeux, il vit le nouveau visiteur négligemment appuyé sur sa canne, et qui levait un verre à sa santé.

Votre Majesté, ne soyez pas contrit
N'ayez pas honte d'aller au lit ;
Car la journée a été dure
Et vous êtes déjà si grognon
Que vous risquez bientôt, c'est sûr,
De mouiller votre pantalon.

« Qu'on m'apporte un tonneau de bière ! s'écria le baron Burt. Et un autre pour ce parvenu, on verra bien qui de nous deux sait tenir la boisson. »

Harv fit rouler dans la pièce deux tonneaux de bière brune. Le baron Burt le porta à ses lèvres et le vida d'un trait. Le petit bonhomme par terre fit de même.

On apporta alors deux outres de vin et, une fois encore, le baron Burt et le petit bonhomme les éclusèrent sans peine.

Finalement, on apporta deux bouteilles de liqueur forte, et le baron et le petit bonhomme en burent une gorgée tour à tour jusqu'à ce que les bouteilles soient vides. Le baron était confondu par la capacité à boire de ce petit homme ; car il restait debout devant lui, sobre et bien droit, alors que le baron Burt commençait à se sentir pompette.

Finalement, le petit bonhomme tira de sa poche une fiasque et dit :

Pour un jeune homme, rien ne vaut la bière
Quand tous les grands de loin le vin préfèrent.
La liqueur est le seul alcool
Qui soit digne d'un roi,
Mais c'est du pipi de chat
Comparé à la gnôle !

Le petit bonhomme déboucha la bouteille et but une lampée, puis il la tendit au baron Burt. Le baron but une gorgée et s'endormit instantanément dans son fauteuil.

« Mission accomplie », dit le petit homme, qui fit un grand salut, chapeau bas, révélant deux longues oreilles fourrées – car il s'agissait de nul autre que Peter, le lapin, déguisé.

La princesse Nell retourna vite dans la cuisine pour en avertir Dinosaure, qui était installé près du feu, avec une longue perche en bois qu'il enfonçait et tournait et tournait dans les braises, pour en aiguiser la pointe. « Il dort ! » murmura-t-elle.

Miranda, installée sur sa scène au Parnasse, sentit le soulagement l'inonder lorsque la ligne suivante apparut sur le prompteur. Elle prit une profonde inspiration avant de la prononcer, ferma les yeux, se concentra, tâchant de se propulser là-bas, dans le Château noir. Elle regarda droit dans les yeux la princesse Nell et lui dit sa réplique en puisant au fond de ses réserves de talent et de technique.

« Bien, dit Dinosaure. Alors, l'heure est venue pour Harv et toi de vous enfuir du Château noir ! Vous devrez procéder avec le maximum de furtivité. Je viendrai plus tard vous rejoindre. »

Va-t'en, je t'en conjure. Fuis, je t'en supplie. Évade-toi de cette salle des tortures tant que tu es encore en vie, Nell, va dans un orphelinat, dans un commissariat, où tu voudras, je te retrouverai. Où que tu sois, je te retrouverai.

Miranda avait déjà tout prévu : elle pouvait compiler un matelas supplémentaire, coucher Nell par terre dans sa chambre et installer Harv dans le séjour de son appartement. Si seulement elle arrivait à découvrir où diable ils habitaient.

La princesse Nell n'avait toujours pas réagi. Elle réfléchissait, ce qui était la dernière chose à faire en la circonstance. *Va-t'en. Va-t'en.*

« Pourquoi que tu mets ce bâton dans le feu ?

— Il est de mon devoir de veiller à ce que le méchant Baron ne te fasse plus jamais de mal, dit Miranda, déchiffrant le prompteur.

— Mais qu'est-ce que tu vas faire avec ce bâton ? »

Je t'en supplie ; ne commence pas. Ce n'est pas le moment de poser des questions. « Tu dois te hâter ! » lut Miranda, essayant une fois encore de mettre tout son talent dans la réplique. Mais cela faisait bientôt deux ans que la princesse Nell jouait avec le Manuel et elle avait pris l'habitude de poser d'interminables séries de questions.

« Pourquoi que tu aiguises le bâton ?

— C'est de cette manière qu'Ulysse s'est débarrassé du Cyclope », expliqua Dinosaure. *Merde. Ça part dans la mauvaise direction.*

« C'est quoi, un Cyclope ? » demanda Nell.

Une nouvelle illustration se développa sur la page suivante, en face de celle montrant Dinosaure auprès du feu. C'était l'image d'un géant à l'œil unique qui gardait des moutons.

Dinosaure raconta comment Ulysse avait tué le Cyclope à l'aide d'un bâton taillé en pointe, comme il s'apprêtait à le faire avec le baron Burt. Nell tenait absolument à entendre ce qui arrivait par la suite. Les récits s'enchaînèrent. Miranda essayait de narrer les histoires le plus vite possible, tout en mettant dans sa voix une touche d'ennui et d'impatience, ce qui n'était pas évident, car en fait elle était au bord de la panique. Elle devait

absolument sortir Nell de cet appartement avant que Burt ne s'éveille, dégrisé.

Le ciel à l'est rosissait déjà…

Merde. Tire-toi, Nell !

Dinosaure était juste en train de raconter à la princesse Nell l'histoire d'une sorcière qui transformait les hommes en cochons quand soudain, pouf, il redevint un animal en peluche. Le soleil s'était levé.

Un rien saisie devant le tour pris par ces événements, Nell referma le Manuel pour rester quelques instants immobile, écoutant dans le noir la respiration sifflante d'Harv et les ronflements sonores de Burt dans la pièce voisine. Elle avait guetté avec impatience le moment où Dinosaure allait tuer le baron Burt, de la même manière qu'Ulysse avec le Cyclope. Et puis voilà, il n'en serait rien. Le baron Burt allait se réveiller, comprendre la supercherie et, continuer à leur faire du mal. Ils resteraient à jamais prisonniers du Château noir.

Nell en avait marre de rester dans le Château noir. Elle savait qu'il était temps d'en sortir.

Elle rouvrit le Manuel.

« La princesse Nell savait ce qu'il lui restait à faire », lut Nell. Puis elle referma le livre et le laissa sur son oreiller.

Même si elle n'avait pas parfaitement appris à lire, elle n'aurait pas de problème à trouver ce qu'elle cherchait grâce aux médiaglyphes du MC. C'était un truc qu'elle avait vu utiliser par les gens dans les vieux passifs, un objet qu'elle avait vu également quand Brad, l'ancien copain de Maman, l'avait emmenée visiter l'écurie à Dovetail. Ça s'appelait un tournevis, et on pouvait le commander au MC dans tout un tas de formes : longs, courts, gros, minces.

Elle lui en fit faire un bien long et très étroit. Dès qu'il eut terminé, la machine siffla comme à son habitude, et Nell crut entendre Burt remuer sur le divan.

Elle jeta un œil dans le séjour. Il était toujours étendu, les yeux fermés, mais ses bras s'agitaient. Sa tête se tourna et elle crut voir filtrer une lueur entre ses paupières mi-closes.

Il allait bientôt se réveiller et recommencer à la faire souffrir.

Elle brandit le tournevis devant elle comme une lance et fonça droit sur lui.

Au dernier moment, elle hésita. L'outil ripa et la lame glissa sur son front, laissant une traînée de piqûres rouges. Nell fut si horrifiée qu'elle le laissa échapper et eut un mouvement de recul. Burt secouait violemment la tête.

Il ouvrit les yeux et dévisagea Nell. Puis il porta la main à son front et la ramena ensanglantée. Il s'assit sur le divan, encore ahuri. Le tournevis roula et rebondit par terre. Il le ramassa, découvrit son extrémité maculée de sang, puis fixa Nell, qui était allée se faire toute petite dans un angle de la pièce.

Nell savait qu'elle avait commis une erreur. Dinosaure lui avait dit de s'enfuir, et, au lieu de ça, elle l'avait assommé avec ses questions.

« Harv ! » s'écria-t-elle. Mais d'une toute petite voix couinante comme celle d'une souris. « Faut qu'on décolle !

— Ouais, çà, tu vas décoller », dit Burt en se tournant pour poser les pieds par terre. « Même que c'est par la fenêtre, que je vais t'faire décoller... »

Harv apparut. Il tenait son nunchaku calé sous son bras blessé, et le Manuel dans sa main valide. Le livre était ouvert sur une illustration montrant Harv et la princesse Nell s'enfuyant du Château noir, le baron Burt lancé à leurs trousses. « Nell, ton bouquin m'a parlé. Il a dit qu'on devait s'enfuir ! » Puis il vit Burt se lever du canapé, tenant dans la main le tournevis ensanglanté.

Harv ne perdit pas de temps avec le nunchaku. Il se précipita vers l'autre bout du salon en lâchant le Manuel pour ouvrir la porte d'entrée de sa main valide. Nell, qui était restée figée dans son coin depuis un bout de temps, fila d'un trait vers la porte, récupérant le livre au passage. Tous deux foncèrent dans le corridor, Burt sur leurs talons.

Le hall des ascenseurs était à quelque distance. Sur un coup de tête, Nell s'arrêta et s'accroupit sur la trajectoire de Burt. Harv se tourna vers elle, terrifiée. « Nell ! » s'écria-t-il.

Les jambes de l'homme vinrent percuter Nell sur le côté. Il partit en vol plané et atterrit rudement sur le sol, en glissant sur quelques mètres. Il se retrouva aux pieds d'Harv qui venait de se retourner et avait déployé son nunchaku. Harv le frappa plusieurs fois à la tête, mais il était paniqué et ne visa pas trop bien. Burt tendit une main et réussit à intercepter la chaîne qui reliait les deux moitiés du fléau. Entre-temps, Nell s'était relevée et elle se jucha sur le dos de Burt ; elle se jeta en avant et lui planta ses dents dans le gras du pouce. Il y eut alors un bref instant de confusion : Nell roulait par terre, Harv la relevait, elle se penchait pour récupérer le Manuel, qu'elle avait encore une fois laissé échapper. Ils réussirent à gagner l'escalier de secours et commencèrent à dévaler ce tunnel d'urine, de graffiti et de détritus, enjambant les corps assoupis çà et là. Burt entra dans la cage et se lança à leur poursuite avec deux ou trois volées de retard. Il voulut prendre un raccourci en sautant par-dessus la rampe comme il l'avait vu faire dans les ractifs, mais avec son corps imbibé de bière, il était loin d'avoir l'agilité d'un média-héros et il dévala d'un étage, hurlant et pestant, désormais fou de colère et de douleur. Nell et Harv couraient toujours.

La gamelle de Burt leur laissa un répit suffisant pour atteindre le rez-de-chaussée. Ils traversèrent d'un trait le hall et débouchèrent dans la rue. C'était le petit matin et il n'y avait presque personne, ce qui était assez inhabituel ; en temps normal, elle aurait dû être truffée de flics en civil et de guetteurs au service des revendeurs de drogue. Mais, aujourd'hui, on ne voyait qu'une seule personne devant le pâté de maisons : un gros Chinois, barbe courte et cheveux ras, vêtu du pyjama indigo et de la calotte de cuir noir traditionnels ; il était planté au beau milieu de la rue, les mains croisées dans ses manches. Il lorgna Nell et Harv d'un œil critique à leur passage. Nell ne lui prêta guère attention. Elle ne songeait qu'à courir le plus vite possible.

« Nell ! disait Harv. Nell ! regarde ! »

Elle avait trop peur de regarder. Elle préférait courir.

« Nell, arrête-toi et regarde ! » répéta Harv. Il semblait exulter.

Finalement, Nell parvint au coin de l'immeuble, s'arrêta et se retourna pour jeter avec précaution un coup d'œil en arrière.

Son regard embrassait la rue déserte au pied de l'immeuble où elle avait passé toute sa vie. Tout au bout de la rue, un grand panneau médiatronique affichait en cet instant une énorme publicité pour Coca-Cola, arborant le rouge traditionnel employé de tout temps par la compagnie.

Se détachant devant à contre-jour, deux hommes : Burt et le gros Chinois à tête ronde.

Ils dansaient ensemble.

Non, seul le Chinois dansait. Burt chancelait comme un homme ivre.

Non, le Chinois ne dansait pas, il effectuait certains de ces exercices que Dojo avait enseignés à Nell. Il évoluait avec grâce et lenteur, sauf à certains moments, quand tous les muscles de son corps concouraient en une seule explosion de mouvement. La plupart de ces explosions étaient dirigées contre Burt.

Burt s'effondra, puis se remit à genoux tant bien que mal.

Le Chinois se recroquevilla comme une graine noire, s'éleva dans les airs, pivota et se déplia comme une fleur qui s'épanouit. Un de ses pieds vint frapper Burt à la pointe du menton et sembla lui traverser le crâne de part en part. Le corps de Burt s'affala comme le contenu d'un seau qu'on répand sur le pavé. Le Chinois retrouva son immobilité parfaite : il reprit son souffle, rajusta sa calotte et la ceinture de sa tunique. Puis il tourna le dos aux deux enfants et s'éloigna, marchant au milieu de la chaussée.

Nell ouvrit le Manuel. Il montrait en illustration Dinosaure, à contre-jour derrière une des fenêtres du Château noir, dressé au-dessus du cadavre du baron Burt, un pieu fumant entre ses griffes.

Nell dit : « Le petit garçon et la petite fille s'enfuirent vers le Pays d'Au-delà. »

Hackworth quitte Shanghai ; ses spéculations quant aux mobiles éventuels du Dr X

Les futurs passagers s'immobilisèrent tant bien que mal sur le sol luisant de crachats de l'Aérodrome de Shanghai alors que l'annonceur braillait dans son micro les noms d'antiques grandes métropoles chinoises. On déposa les sacs, on fit taire les enfants, on fronça les sourcils, les mains en conque autour des oreilles, les lèvres pincées, avec une absolue perplexité. Rien de tout cela n'était facilité par la présence envahissante de deux douzaines de Boers fraîchement débarqués, avec femmes en bonnet et mioches en gros pantalon de coutil, qui s'étaient rassemblés près d'une porte d'embarquement pour se mettre à beugler d'une voix rauque et sonore un cantique d'action de grâces.

Quand le speaker annonça le vol d'Hackworth (San Diego avec escales à Séoul, Vladivostok, Magadan, Anchorage, Juneau, Prince Rupert, Vancouver, Seattle, Portland, San Francisco, Santa Barbara et Los Angeles), il dut décider que c'était sans doute au-dessous de sa dignité ou au-dessus de ses capacités, voire les deux, de parler simultanément coréen, russe, anglais, français, costalien et espagnol dans la même phrase, aussi se contenta-t-il de fredonner quelques instants dans le micro, comme si, loin d'être un professionnel de l'annonce, il n'était qu'un choriste indifférent et timide perdu au milieu d'une vaste chorale.

Hackworth savait parfaitement qu'il allait s'écouler encore bien des heures avant qu'il se retrouve installé à bord d'un aéronef et que une fois accomplie cette étape essentielle, il aurait encore à patienter de longues heures avant de décoller pour de bon. Quoi qu'il en soit, il devait bien à un moment donné faire ses adieux à la famille et l'instant ne semblait pas plus mal choisi qu'un autre. Portant Fiona (maintenant si grande et si forte !) au creux de son bras et tenant Gwen par la main, il se fraya un passage dans la marée de voyageurs, de mendiants, de pickpockets et autres colporteurs d'articles les

plus divers, de l'authentique cocon de vraie soie à la propriété intellectuelle volée. Ils finirent par atteindre un recoin où un remous languide s'était séparé du flot principal et où il put sans risque déposer à terre Fiona.

Il se retourna d'abord vers Gwen. Elle avait toujours cet air un peu distrait et ébahi qu'elle avait plus ou moins en permanence depuis qu'il lui avait annoncé avoir reçu un nouveau poste dont il lui était « interdit de divulguer la nature, hormis qu'elle concernait l'avenir, non seulement de son service, ni même de John Zaibatsu, mais de l'ensemble du phyle au sein duquel elle avait eu la bonne fortune de naître et auquel il avait juré une éternelle fidélité », et qu'il effectuait un déplacement « d'une durée indéterminée » en Amérique du Nord. Ces derniers temps, il était devenu de plus en plus manifeste que Gwen ne saisissait pas. Au début, cela avait gêné Hackworth, qui y voyait le symptôme de faiblesses intellectuelles demeurées jusqu'ici insoupçonnées. Plus récemment, il avait fini par comprendre que cela relevait plus d'une attitude émotionnelle. Hackworth s'embarquait dans une sorte de quête, tendance je-vole-de-mes-propres-ailes, intensément romantique. Gwen en revanche n'avait pas dans sa culture cette fascination pour les aventures en trompe l'œil, et d'ailleurs elle trouvait toute cette histoire passablement insondable. Elle lui fit son petit numéro de reniflements et de larmes furtives, l'embrassa et l'étreignit à la va-vite, avant de se reculer, estimant avoir tenu son rôle dans cette cérémonie avec le minimum de simagrées. Hackworth, pour le moins désarçonné, s'accroupit devant Fiona.

Sa fille semblait intuitivement mieux appréhender la situation ; elle s'était réveillée plusieurs fois ces dernières nuits, se plaignant de cauchemars et, sur le chemin de l'Aérodrome, elle était restée parfaitement silencieuse. Elle fixa son papa avec de grands yeux rougis. Hackworth se sentit gagné par les larmes, et son nez se mit à couler. Il se moucha bruyamment, puis se cacha derrière son mouchoir, le temps de se ressaisir.

Il mit alors la main dans la poche de poitrine de son pardessus et en sortit un paquet plat, enveloppé d'un papier médiatronique à motif de fleurs des champs agitées par une

douce brise printanière. Fiona se dérida aussitôt, et Hackworth ne put retenir un léger rire – ce n'était pas le premier – devant l'adorable prédisposition des tout-petits pour toute corruption délibérée. « Tu ne m'en voudras pas de te gâcher la surprise si je t'avoue qu'il s'agit d'un livre, ma chérie. Un livre magique. Je l'ai fabriqué pour toi, parce que je t'aime et que je ne voyais pas de meilleur moyen de t'exprimer cet amour. Et chaque fois que tu en feuilletteras les pages, si loin que je puisse être, tu m'y retrouveras.

— Oh ! merci tout plein, Père », dit-elle en le saisissant à deux mains, et Hackworth ne put s'empêcher de la prendre dans ses bras pour la serrer très fort et lui donner un baiser. « Au revoir, ma chérie adorée, tu me reverras dans tes rêves », murmura-t-il au creux de sa minuscule oreille délicatement ourlée, puis il la libéra, se retourna et s'éloigna bien vite avant qu'elle ait pu voir les larmes qui commençaient à ruisseler sur son visage.

Hackworth était dorénavant un homme libre, errant dans l'Aérodrome, comme frappé de stupeur émotionnelle et, s'il rejoignit son vol, ce ne fut qu'en recourant au même instinct grégaire que l'ensemble des autochtones pour retrouver le leur. Chaque fois qu'il voyait plus d'un *gwailo* se hâter, l'air décidé, dans une direction, il suivait le groupe, et d'autres se mettaient dès lors à l'imiter, de sorte qu'une foule de diables étrangers eut tôt fait de se coaguler au milieu de cent fois plus d'autochtones, tant et si bien qu'avec deux bonnes heures de retard sur l'horaire annoncé, ils finirent par se regrouper devant une porte pour embarquer à bord du *Hanjin Takhoma* – qui n'était peut-être pas forcément l'aéronef prévu à l'origine, mais les passagers constituaient désormais une majorité suffisante pour le détourner vers l'Amérique, ce qui était en définitive la seule chose qui comptait vraiment en Chine.

Il avait reçu du Céleste Empire une citation à comparaître. À présent, il était en route vers un territoire tout juste encore vaguement connu sous le nom d'Amérique. Il avait les yeux rougis des larmes de sa séparation d'avec Gwen et Fiona, et son sang bouillonnait de nanosites dont la fonction était connue du seul Dr X ; Hackworth s'était allongé, il avait fermé les yeux,

remonté sa manche et fredonné *Rule, Atlantis* tandis que les médecins (enfin, il espérait qu'ils avaient le diplôme) du Dr X lui introduisaient une grosse aiguille dans le bras. L'aiguille était reliée à un tube branché sur un raccord spécial du matri-compilateur ; Hackworth s'était alors retrouvé directement connecté à l'Alim, non pas celle, réglementaire qu'on trouvait à Atlantis, mais la dérivation illicite du Dr X. Il pouvait au mieux espérer qu'ils lui avaient fourni le bon mode d'emploi, car il serait regrettable qu'une machine à laver, une paire de baguettes médiatroniques ou un kilo de blanche chinoise se matérialise dans ses veines. Depuis, il avait ressenti quelques crises de frissons, suggérant que son système immunitaire réagissait à ce qu'avait pu lui injecter le Dr X. Soit son corps allait s'accoutumer, soit il allait (hypothèse préférable) finir par détruire les nanosites importuns.

L'aéronef était un dromon – la catégorie la plus imposante en dehors des bâtiments de fret. Il était divisé en quatre classes. Hackworth était au deuxième niveau depuis le bas, dans un compartiment de troisième. En dessous se trouvait l'entrepont, réservé aux thètes migrants et aux *filles de l'air*, les prostituées des lignes aériennes. Ces dernières cherchaient encore à soudoyer les chefs de cabines pour avoir accès aux salons des troisièmes classes, et elles faisaient les yeux doux à Hackworth comme à tous les *sararimen* en chemise blanche qui utilisaient ce moyen de transport. Tous ces messieurs ayant grandi dans l'un ou l'autre Dragon surpeuplé, ils savaient comment générer la coque artificielle d'un champ d'intimité protecteur en faisant mine de s'ignorer délibérément les uns les autres. Hackworth en était au point où c'était devenu le cadet de ses soucis, aussi les dévisageait-il au contraire sans vergogne, tous ces éléments avancés de leurs divers micro-États, les regardant replier, l'air guindé, leur beau costume bleu marine avant de se faufiler chacun dans sa micro-cabine-cercueil (accompagné ou non), en jouant des coudes comme un GI rampant sous un rouleau de barbelé.

Hackworth se demanda, question futile, s'il était le seul, parmi les quelque deux mille passagers embarqués, à croire que la prostitution (ou quoi que ce soit, d'ailleurs) fut immorale. Il

n'envisageait pas le problème sous l'œil du moraliste satisfait, mais plutôt sous celui du curieux désabusé ; certaines de ces filles de l'air étaient tout à fait séduisantes. Mais alors qu'il s'insinuait dans sa micro-couchette, il ressentit une nouvelle crise de frissons, qui lui rappela que même si son âme avait été bien disposée, sa chair était tout bonnement trop faible.

Une autre explication possible aux frissons était que les nanosites du Dr X traquaient et détruisaient ceux que les Forces interarmes de Sa Majesté avaient introduits auparavant, qu'ils menaient la guérilla dans son organisme et que son système immunitaire faisait des heures supplémentaires pour tenter de gérer le carnage. Hackworth s'endormit à l'improviste alors que le dromon n'avait pas encore quitté son mât d'amarrage, et il rêva des outils menaçants dont il avait vu l'image agrandie sur le médiatron du Dr X lors de sa première visite. Dans l'abstrait, ils étaient déjà passablement terrifiants. Mais savoir qu'on en avait plusieurs millions dans les veines n'était pas fait pour apaiser. Cela dit, ce n'était pas plus grave que d'apprendre qu'on avait le sang infecté de spirochètes, parasites avec lesquels l'homme avait appris à vivre depuis des dizaines d'années. Incroyable, les trucs auxquels on finissait par s'habituer.

Quand il se glissa dans le lit, il entendit un discret carillon, comme une clochette de fée. Le signal provenait du petit stylo accroché à sa chaîne de montre et indiquait qu'il avait du courrier. Peut-être un mot de remerciement de Fiona. De toute façon, il n'arrivait pas à trouver le sommeil, aussi prit-il une feuille de papier médiatronique et commanda de vive voix le transfert du courrier du stylo magique sur la page.

Il nota avec déception que la note était dactylographiée, et non pas manuscrite ; sans doute une correspondance officielle, et pas, hélas, un mot de Fiona. Quand il en eut commencé la lecture, il comprit qu'elle n'était même pas officielle. Elle n'émanait même pas d'un être humain. C'était une notification réexpédiée automatiquement par un appareillage qu'il avait lui-même mis en branle deux années plus tôt. Le corps du message était noyé dans un flot de documents, cartes, graphes, diagrammes et charabia techniques. Il tenait en ces mots :

L'accompagnait une carte animée en 3D de New Chusan, marquée d'un long trait rouge, partant d'une tour d'habitation plutôt miteuse des Territoires concédés, baptisée *Enchantement,* et contournant ensuite l'île selon une trajectoire erratique.

Hackworth rigola jusqu'à ce que ses voisins tambourinent à la cloison en lui demandant de se taire.

Nell et Harv en cavale dans les Territoires concédés ; rencontre avec une gousse de surveillance peu amène ; une révélation concernant le Manuel

Les Territoires concédés étaient par trop précieux pour laisser trop de place à la Nature, mais les géotects de l'Imperial Tectonics Limited avaient entendu dire que les arbres pouvaient épurer et rafraîchir l'atmosphère, c'est pourquoi ils avaient installé des ceintures vertes le long des frontières entre les secteurs. Dès leur première heure de liberté dans la rue, Nell avait avisé une de ces ceintures vertes, même si en fait elle semblait encore toute noire en cette heure matinale. Elle quitta Harv et courut dans sa direction, dévalant une rue qui n'était plus qu'un tunnel luminescent bardé d'enseignes médiatroniques. Harv se lança à sa poursuite ; il avait du mal à la suivre car il avait reçu une raclée plus sévère. Ils étaient à peu près les seuls dans la rue, en tout cas les seuls à se déplacer dans un but précis, raison pour laquelle les messages publicitaires les poursuivaient comme une meute de loups affamés, pour s'assurer qu'ils avaient bien compris qu'à utiliser tel ou tel ractif, tel ou tel produit, on leur garantissait d'avoir des relations sexuelles avec certaines jeunes personnes à la plastique d'une perfection irréaliste. Certaines affiches exposaient des arguments encore plus primaires, pratiquant la vente sexuelle

directe. Les médiatrons de cette artère étaient d'une taille exceptionnelle, car ils étaient destinés à être clairement visibles depuis les landes, falaises, gradins et parcs résidentiels composant la clave de la Nouvelle-Atlantis, qui s'étageaient sur des kilomètres à flanc de coteau.

Une exposition continue à ce genre d'image produisait une réaction allergique aux médiatrons parmi la population cible. Au lieu de les éteindre et de laisser un peu respirer le bon peuple, les propriétaires avaient, bien au contraire, décidé de se joindre à cette course aux armements, en cherchant à trouver l'image magique qui amènerait la cible à ignorer tous les autres messages et à n'avoir d'yeux que pour leurs propres productions. La démarche évidente qui était de fabriquer des médiatrons encore plus volumineux que ceux du voisin avait été conduite au-delà du raisonnable. Depuis déjà un certain temps, leur contenu sémantique avait été défini : tétons, baston et explosions étaient les seuls ingrédients apparemment capables d'attirer l'attention de clients potentiels suprêmement blasés, même s'il leur arrivait de jouer la carte de la juxtaposition en y intégrant un élément incongru, tel qu'un paysage ou un homme en col roulé noir déclamant de la poésie. Une fois que tous les médiatrons eurent atteint trente mètres de haut et furent saturés de nichons, la seule stratégie compétitive qu'on n'eût pas encore exploitée à fond était le recours aux astuces techniques : éclairs stroboscopiques, montage saccadé et fantômes en 3D simulant une charge en règle contre le spectateur soupçonné de ne pas manifester une attention suffisante.

C'est au bout de quinze cents mètres de galerie remplie de stimuli de cet ordre que Nell réussit son échappée impromptue ; pour Harv de plus en plus à la traîne dans son sillage, elle ressemblait désormais à une fourmi trottinant sur un écran de télévision aux réglages de couleur et de contraste poussés à fond, qui changeait de direction par saccades, comme si elle était menacée par le démon virtuel d'un filtre en peigne fondant sur elle depuis la parallaxe décalée d'un tampon de trame mobile, jaillissant telle une comète aveuglante au firmament bidon d'un fondu au noir vidéo. Nell savait que tout cela n'était

qu'illusion et, dans la majorité des cas, elle ne reconnaissait même pas les produits qu'on lui vantait, mais elle avait depuis longtemps appris l'art de l'esquive. Elle ne pouvait s'en empêcher.

Ils n'avaient pas encore découvert le moyen de vous faire arriver les pubs de face, aussi tâchait-elle de se maintenir à peu près dans l'axe de la chaussée, jusqu'au moment où elle put sauter par-dessus la barrière absorbante d'énergie installée au bout de la rue et disparut dans la forêt. Harv la suivit quelques secondes plus tard, même si, à cause de son bras blessé, il manqua son appel et s'étala ignominieusement, comme un motopatineur trop sûr de lui n'ayant pas vu la barrière et venu la percuter de plein fouet. « Nell ! hurlait-il déjà, alors qu'il s'immobilisait, au milieu d'un amoncellement de vieux cartons abandonnés. Tu ne peux pas rester là-dedans ! Tu ne peux pas rester dans les arbres, Nell ! »

Nell s'était déjà enfoncée dans les bois, pour autant qu'on puisse s'enfoncer dans une étroite ceinture de verdure simplement destinée à séparer deux Territoires concédés. Elle tomba à deux reprises et se cogna la tête contre une branche jusqu'à ce que, avec une faculté d'adaptation typiquement enfantine, elle réalise qu'elle évoluait sur une de ces surfaces qui n'étaient pas plates comme un plancher, une rue ou un trottoir. Les chevilles devaient réellement faire preuve d'un minimum de souplesse dans cet environnement. Ça ressemblait à ces endroits décrits dans son Manuel, une zone magique où l'on aurait pu laisser à loisir se développer la dimension fractale du terrain – chaque bosse se voyant recouverte de ses répliques en miniature, la procédure se répétant à l'infini –, puis recouvrir de terre l'ensemble avant d'y planter quelques exemplaires de ces variétés nouvelles de pins Douglas sinistres qui poussaient comme du bambou. Nell tomba bientôt sur un énorme Doug abattu par un typhon récent : sa couronne de racines déterrée avait dégagé une excavation évoquant un nid douillet. Nell s'y précipita.

Durant plusieurs minutes, elle trouva étrangement risible qu'Harv soit incapable de la retrouver. Dans leur appartement, il n'y avait que deux cachettes, deux placards en fait, aussi leurs

exploits habituels au jeu de cache-cache s'étaient révélés d'une valeur ludique minimale et les avaient conduits à s'interroger sur l'intérêt réel de ce jeu stupide. Mais à présent, au fond de ces bois sombres, Nell commençait à saisir.

« T'abandonnes ? » dit-elle enfin, et, bientôt, Harv la retrouva. Il se tenait au bord du fossé et lui demandait d'en sortir aussitôt. Elle refusa. Finalement, il descendit la pente, même si un œil plus critique que celui de sa sœur aurait jugé qu'il la dégringolait. Nell lui sauta sur les genoux avant qu'il ait eu le temps de se relever. « Faut qu'on y aille ! lui dit-il.

— Je veux rester ici. C'est chouette.

— T'es pas la seule de cet avis, observa Harv. C'est pour ça qu'ils ont mis plein de gousses.

— Des gousses ?

— Des aérostats. Pour la sécurité. »

Nell fut ravie de l'entendre, et elle n'arrivait pas à saisir pourquoi son frère parlait de sécurité avec une telle épouvante dans la voix.

Le soprano d'un turboréacteur parut leur arriver dessus, montant et descendant au gré de ses louvoiements parmi la flore. Le souffle sinistre descendit en Doppler de quelques notes lorsqu'il vint s'immobiliser pile au-dessus d'eux. Ils ne pouvaient distinguer qu'une vague lueur colorée, reflet des lointains médiatrons sur l'objet mystérieux. Une voix, reproduite à la perfection et juste un poil trop forte, en sortit : « Les visiteurs sont bienvenus dans ce parc et peuvent y déambuler à leur guise. Nous espérons que le séjour vous a plu. Veuillez indiquer si vous cherchez votre chemin, et cette unité vous assistera.

— Il est sympa, dit Nell.

— Pas pour longtemps, nota Harv. Tirons-nous d'ici avant qu'il en ait sa claque.

— J'me plais bien ici. »

Une explosion de lumière bleuâtre jaillit de l'aérostat. Tous deux braillèrent au moment où leurs iris se convulsèrent. L'engin leur brailla à l'unisson : « Permettez-moi d'éclairer votre chemin jusqu'à la sortie la plus proche !

— Nous nous enfuyons de chez nous », expliqua Nell. Mais Harv était déjà en train de s'extirper du trou, tirant sa sœur derrière lui de sa main valide.

Les turbines de l'appareil sifflèrent brièvement quand l'engin simula une charge. De cette manière, il eut tôt fait de les reconduire vers la rue la plus proche. Quand ils eurent finalement escaladé une barrière et repris pied sur le béton ferme, il éteignit d'un coup ses lumières et fila sans demander son reste.

« Tout va bien, Nell, ils font toujours comme ça.

— Pourquoi ?

— Pour pas que l'endroit soit encombré de transitoires.

— C'est quoi, ça ?

— C'est ce qu'on est devenu, à présent, expliqua Harv.

— Allons nous installer chez tes potes ! » dit Nell. Harv ne lui avait encore présenté aucun de ses potes, elle ne les connaissait que comme les enfants du temps jadis pouvaient connaître Gilgamesh, Roland ou Superman. Elle avait l'impression que les rues des Territoires concédés grouillaient de potes à son frère et qu'ils étaient plus ou moins tout-puissants.

Harv fit une grimace embarrassée, puis il répondit : « D'abord, faut qu'on cause de ton livre magique.

— *Le Manuel illustré d'éducation pour Jeunes Filles ?*

— Ouais, enfin si tu veux.

— Pourquoi devrions-nous en parler ?

— Hein ? » fit Harv, sur ce ton crétin qu'il prenait chaque fois que Nell causait drôlement.

« Pourquoi qu'y faudrait qu'on en cause ? répéta Nell, patiente.

— Il y a un truc que je t'ai jamais dit à propos de ce livre, mais il faut que je te le dise maintenant, expliqua Harv. Allez, viens, restons pas plantés là, où un de ces cons va venir nous faire chier. » Ils se dirigèrent vers la rue principale de Lazy Bay Towne, qui était la Concession où la gousse les avait éjectés. La rue principale suivait la courbe du front de mer, séparant la plage d'une longue rangée de débits de boisson aux façades ornées de médiatrons d'une sinistre obscénité. « J'ai pas envie d'aller par là », dit Nell, encore échaudée par la récente attaque

en règle de ces maquereaux électromagnétiques. Mais Harv lui agrippa le poignet et descendit la pente clopin-clopant, en la tirant derrière lui. « C'est plus sûr de rester planqués dans les ruelles. À présent, laisse-moi t'expliquer pour ce bouquin. Mes potes et moi, on l'a récupéré, avec d'autres trucs, sur un Vicky qu'on avait délesté. C'est Doc qui nous avait dit de le faire.

— Doc ?

— Ce Chinois qui s'occupe du Cirque aux Puces. Il a dit qu'on devait le délester et qu'on devait faire ça bien, pour être sûr d'être chopés par les moniteurs.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— T'occupe. Il a dit aussi qu'il voulait qu'on soulage ce Vicky d'un truc précis – un paquet à peu près gros comme ça. » Harv forma un angle droit entre le pouce et l'index des deux mains, définissant les côtés d'un rectangle, de la taille approximative d'un livre. « Y nous a fait comprendre que c'était un truc de valeur. Bon, on a pas trouvé son fameux paquet. Par contre, ce qu'on a trouvé sur lui, c'est une espèce de vieux bouquin merdique. Je veux dire, ça ressemblait vaguement à un précieux grimoire, mais, de l'avis général, ça pouvait pas être le truc que cherchait Doc, vu qu'il a déjà des flopées de vieux bouquins. Alors, je l'ai pris pour toi.

« Là-dessus, une ou deux semaines plus tard, Doc veut savoir ce qu'est devenu son paquet, alors on lui raconte notre histoire. Quand il a entendu parler du bouquin, il a flippé et nous a dit que le livre et le paquet, c'était du pareil au même. Entre-temps, toi tu restais à jouer avec, le jour et la nuit, Nell, je pouvais quand même pas te l'enlever, alors j'ai menti. Je lui ai dit que je l'avais jeté dans le caniveau quand j'avais vu que c'était qu'un vieux truc, et que, s'il y était plus, c'est que quelqu'un d'autre avait dû passer et le ramasser. Doc était en rogne, mais il a gobé l'histoire.

« Et c'est pour ça que j'ai jamais amené mes potes à l'appart'. Si jamais quelqu'un découvre que t'as encore ce bouquin, Doc va me tuer.

— Qu'est-ce qu'il faudrait qu'on fasse ? »

À voir sa tête, Harv aurait préféré éluder la question. « Pour commencer, trouvons-nous du ravitaillement gratis. »

Ils gagnèrent le front de mer par des chemins détournés, en évitant dans la mesure du possible les groupes de poivrots qui dérivaient dans l'incandescente constellation de bordels, comme autant de masses de rocs obscurs et glacés piquetant l'éclat d'une nébuleuse d'étoiles en gestation. Ils atteignirent un MC public installé au coin d'une rue et choisirent dans le menu à accès gratuit : cartons d'eau et de nutri-pâte, enveloppes de sushis faites de riz et de nanosurimis ; barres sucrées et sachets guère plus gros que la main d'Harv et frappés d'improbables promesses en lettres capitales (« RÉFLÉCHIT JUSQU'À 99 % DES INFRAROUGES ! »), qui se dépliaient pour former d'immenses couvertures métallisées pleines de rides. Nell avait déjà remarqué un certain nombre de masses irrégulières étendues sur la plage, comme autant de larves géantes chromées. Ce devait être d'autres transitoires enveloppés dans ces fameuses couvertures de survie. Sitôt qu'ils eurent récupéré leur butin, ils filèrent vers la mer et se choisirent un coin pour eux. Nell voulait être près des vagues, mais Harv émit quelques observations de bon sens sur les risques à coucher sous le niveau de la marée haute. Ils longèrent donc la digue sur près d'un kilomètre et demi avant de trouver un coin de plage relativement désert où pouvoir s'étendre sous leurs couvertures. Harv tint absolument à ce que l'un des deux reste toujours éveillé pour faire le guet. Nell connaissait bien ça, après ses multiples aventures virtuelles avec le Manuel, et elle se porta donc volontaire pour le premier quart. Harv s'endormit assez vite, et Nell ouvrit son livre. À ces heures de la nuit, le papier rayonnait d'une douce lueur qui faisait parfaitement ressortir les caractères en noir, pareils à des branches d'arbre découpées à contre-jour par la pleine lune.

Réactions de Miranda aux événements de la soirée ; consolation venue d'un quartier inattendu ; extraits du Manuel : la fin d'un héros, la fuite vers le Pays d'Au-delà, et les terres du Roi des Pies

Le Théâtre Parnasse avait un bar agréable, rien de bien spectaculaire, juste un petit salon attenant à l'orchestre, avec un comptoir installé dans un renfoncement. Le mobilier d'époque et les tableaux avaient été saccagés par les Gardes rouges et remplacés ultérieurement par des reproductions post-Mao de qualité bien inférieure. Quand les acteurs travaillaient, les alcools étaient gardés sous clef, la direction de rétablissement ne partageant pas cette idée romantique du génie créatif transcendé par l'ivresse. Miranda redescendit, vidée, de son plateau-cabine, se prépara un club-soda et s'effondra dans un fauteuil en skaï. Ses mains tremblaient. Elle les ouvrit devant elles comme les pages d'un livre pour y enfouir son visage. Après avoir inspiré profondément à plusieurs reprises, elle réussit à faire venir les larmes, mais c'étaient des larmes silencieuses, un soulagement temporaire, pas la catharsis qu'elle avait espérée. Elle n'avait pas encore mérité la catharsis, elle le savait, parce que ce qui venait de se produire n'était que le premier acte. L'incident initial, ou comme on voudra l'appeler dans les ouvrages spécialisés.

« Dure, la séance ? » Miranda reconnut la voix, mais tout juste : c'était Carl Hollywood, le dramaturge, en fait, son patron. Mais ce soir, pour changer, le fils de pute n'avait pas ce ton bourru qui lui était habituel.

Carl était un quadragénaire d'un mètre quatre-vingt-quinze, la carrure imposante, toujours vêtu de longs manteaux noirs qui balayaient presque le sol. Il avait de longs cheveux blonds ondulés tirés en arrière et portait une espèce de barbiche de pharaon. Soit il était célibataire, soit il estimait que les spécificités de ses penchants et besoins sexuels étaient infiniment trop complexes pour être partagées par ses collaborateurs. Toujours est-il que tout le monde était terrorisé

devant lui et ça lui convenait parfaitement ; il était incapable de travailler s'il était pote avec tous ses racteurs.

Elle entendit approcher ses bottes de cow-boy sur le tapis chinois couvert de taches. Il confisqua son club-soda. « Pas conseillé de boire ça quand on a eu une crise de larmes. Ça risque de te remonter par le nez. Il te faut plutôt un truc du genre jus de tomate – pour combler la perte en électrolytes. Tu sais quoi ? – il fit cliqueter l'imposante chaîne de son porte-clefs – je m'en vais enfreindre la règle et te concocter un bloody Mary de derrière les fagots... D'ordinaire, je le prépare avec du tabasco, comme on fait dans mon pays. Mais comme tes muqueuses sont déjà bien assez irritées, je me contenterai de la version morne. »

Le temps qu'il ait terminé cette oraison, Miranda avait enfin ôté ses mains de son visage. Elle détourna les yeux.

« Ça doit quand même faire drôle de ragir dans cette loge exiguë, non ? reprit Carl. On doit éprouver une certaine impression d'isolement... Le théâtre n'a pas toujours été ainsi.

— D'isolement ? Plus ou moins. Je t'avoue que ce soir, j'en supporterais volontiers un supplément.

— T'es en train de me dire de te ficher la paix, ou alors...

— Non ! » s'exclama Miranda, d'une voix qui lui parut désespérée. Elle se força à la maîtriser avant de poursuivre. « Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est juste qu'on ne sait jamais à l'avance quel rôle on va tenir. Et certains peuvent marquer profondément. Si quelqu'un m'avait donné le texte de ce que je viens de jouer en me demandant si le rôle m'intéresse, j'aurais refusé.

— C'était un truc porno ? » demanda Carl Hollywood, d'une voix légèrement étranglée. Il était envahi d'une colère soudaine. Il s'était immobilisé au milieu de la salle, étreignant le verre de bloody Mary comme s'il voulait le pulvériser dans son poing serré.

« Non, pas du tout, dit Miranda. Du moins, ce n'était pas du porno au sens où tu l'entends, même si on ne peut jamais dire ce qui va exciter les gens.

— Est-ce que ton client cherchait à être excité ?

— Non, absolument pas. »

Puis, après un long silence, elle ajouta : « C'était une gosse. Une petite fille. »

Regard inquisiteur de Carl, puis, se souvenant de ses manières, il détourna les yeux, en faisant mine d'examiner d'un œil critique les boiseries décorant le bar.

« Donc, reprit Miranda après s'être ressaisie avec quelques gorgées d'alcool, la question reste de savoir pourquoi un ractif pour gosses devrait me mettre dans un état pareil. »

Carl secoua la tête. « Je n'ai rien dit...

— Mais tu n'en pensais pas moins.

— Ce que je peux penser, c'est mon problème, rétorqua Carl. Pour l'heure, concentrons-nous sur tes problèmes. » Il fronça les sourcils, s'assit devant elle et se passa machinalement la main dans les cheveux. « C'est ce qui correspond à ce gros cachet ? » Il avait accès à ses feuilles de calcul ; il connaissait son emploi du temps.

« Ouais.

— J'ai assisté à plusieurs de ces sessions.

— Oui, je sais.

— Ça m'a l'air différent des productions enfantines habituelles. Le contenu éducatif est bien présent, mais plus sombre. Quantité de thèmes des frères Grimm repris en vrac. Efficace.

— Ouais.

— Moi, ce qui me stupéfie, c'est qu'une gamine puisse y passer un temps pareil...

— Moi aussi. » Miranda but une nouvelle gorgée, puis elle mordit dans une branche de céleri qu'elle se mit à mastiquer lentement, pour retarder l'échéance. « En définitive, dit-elle enfin, ça revient à me substituer aux parents de cette gamine pour son éducation. »

Carl la fixa droit dans les yeux pour la première fois depuis un bout de temps. « Et il vient de se produire un gros pépin...

— Un très gros pépin, oui. »

Carl secoua la tête.

« Si gros, reprit Miranda, que je ne sais même pas si la gamine est vivante ou morte. »

Carl jeta un œil à la pendule publicitaire accrochée au mur, avec son cadran jauni sous les strates d'un siècle et demi de goudron et de nicotine. « Si elle est vivante, alors elle a sans doute besoin de toi.

— Exact. » Miranda se leva pour se diriger vers la sortie. Puis, avant que Carl ait pu réagir, elle pivota brusquement, se pencha et l'embrassa sur la joue.

« Ouille, arrête !

— À plus tard, Carl. Merci. » Elle grimpa au pas de course l'escalier étroit pour regagner sa loge.

Le baron Burt gisait mort sur le sol du Château noir. La princesse Nell était terrifiée par le sang qui jaillissait à flots de la blessure, mais elle s'approcha courageusement pour détacher de sa ceinture la chaîne portant les douze clefs. Puis elle rassembla tous ses Amis de la Nuit, les fourra dans son petit baluchon et prépara en hâte un pique-nique, tandis que son frère rassemblait des couvertures, des cordes et des outils en vue de leur voyage.

Ils traversaient la cour du Château noir, en direction de la grande grille aux douze verrous, quand soudain la méchante Reine apparut devant eux, aussi grande qu'un géant et couronnée d'éclairs et de nuées d'orage ! Les larmes ruisselaient de ses yeux et devenaient du sang en roulant sur ses joues. « Vous me l'avez arraché ! » s'écriait-elle. Et Nell comprit que c'était un terrible drame pour sa vilaine marâtre, car, sans homme, elle était faible et désemparée. « Pour cela, poursuivit la Reine, je vous maudis et vous condamne à rester à jamais enfermés dans ce Château noir ! » Et, abaissant une main griffue, elle arracha le porte-clefs des mains de la princesse Nell. Puis elle se transforma en un grand vautour qui s'envola au-dessus de l'océan pour gagner le Pays d'Au-delà.

« Nous sommes perdus ! s'écria Harv. Maintenant, nous ne pourrons plus jamais nous évader d'ici ! » Mais la princesse n'avait pas perdu espoir, elle.

Peu après que la Reine eut disparu à l'horizon, un autre oiseau s'approcha d'eux à tire-d'aile. C'était le Corbeau, leur ami du Pays d'Au-delà, qui leur rendait de fréquentes visites et leur contait des légendes de pays lointains et de héros fameux. « Voici votre chance de vous échapper, dit le Corbeau. La méchante Reine s'est lancée dans une grande bataille de sorcellerie contre les Rois et Reines

des Fées qui règnent sur le Pays d'Au-delà. Jetez une corde depuis une de ces meurtrières, là-bas, pour descendre de la muraille et gagner la liberté. »

Harv et la princesse Nell gravirent l'escalier de l'un des bastions qui flanquaient la poterne d'entrée du Château noir. Ceux-ci étaient munis d'étroites fenêtres par lesquelles les soldats de jadis décochaient des flèches sur les envahisseurs. Harv fixa l'extrémité d'une corde à un crochet au mur, avant de la jeter par une de ces meurtrières. La princesse Nell lança dehors ses Amis de la Nuit, sachant qu'ils parviendraient en bas sans aucun mal. Puis elle se faufila par l'étroite ouverture et descendit le long de la corde vers la liberté.

« Suis-moi, Harv ! lança-t-elle, une fois parvenue en bas. Tout va bien ici, c'est un endroit bien plus lumineux que tout ce que tu pourrais imaginer.

— Je ne peux pas, répondit-il. Je suis trop gros pour passer par la fente. » Et il se mit à jeter dehors les miches de pain, les pièces de fromage, les outres de vin et les légumes marinés qu'ils avaient emballés pour leur déjeuner.

« Alors, je m'en vais regrimper à cette corde pour rester avec toi », offrit généreusement la princesse Nell.

« Non ! » fit Harv, et il enroula la corde, laissant Nell piégée à l'extérieur.

« Mais je serai perdue sans toi ! s'écria la princesse Nell.

— On croirait entendre ta marâtre, dit Harv. Tu es forte, tu es intelligente, tu es courageuse et tu peux fort bien te débrouiller sans moi.

— Harv a raison, renchérit le Corbeau, du haut du ciel. Ton destin t'attend au Pays d'Au-delà. Dépêche-toi, de peur que ta marâtre revienne et ne te prenne au piège.

— Alors, j'irai au Pays d'Au-delà avec mes Amis de la Nuit, dit la princesse Nell, et je retrouverai les douze clefs, et je reviendrai ici un jour pour te délivrer de ce Château noir.

— Je ne vais pas retenir mon souffle, dit Harv, mais merci quand même. »

En bas sur la plage, était amarrée une barque dont se servait jadis le père de Nell pour canoter autour de l'île. Nell y monta avec ses Amis de la Nuit et se mit à ramer.

Nell rama de longues heures, à en avoir le dos et les épaules endoloris. Le soleil se coucha à l'ouest, le ciel s'assombrit, et il

devint difficile de repérer le Corbeau sur ce fond toujours plus noir. Puis, au grand soulagement de Nell, ses Amis de la Nuit reprirent vie comme tous les soirs. Il y avait toute la place voulue dans le canot pour la princesse Nell, Pourpre, Peter et Canard, mais Dinosaure était si gros qu'il faillit les submerger ; il dut s'asseoir à la proue pour ramer tandis que les autres se regroupaient à la poupe en tâchant de faire contrepoids.

Ils avançaient bien plus vite grâce à la nage vigoureuse de Dinosaure ; mais, au petit jour, une tempête se leva, et bientôt les vagues leur passaient par-dessus la tête, même celle de Dinosaure, et la pluie tombait si dru que Pourpre et la princesse Nell durent écoper en se servant du casque étincelant de Dinosaure en guise de seau. Dinosaure jeta tout le reste de son armure pour les délester, mais il devint bientôt manifeste que ce n'était pas suffisant.

« Alors, je ferai mon devoir de guerrier, dit Dinosaure. Mon rôle auprès de toi s'achève, princesse Nell ; dorénavant, tu devras écouter les sages conseils de tes autres Amis de la Nuit et te servir de ce que je t'aurai enseigné quand rien d'autre ne marchera. » Et sur ces mots, il plongea dans l'eau et disparut sous les vagues. Le canot remonta en dansant comme un bouchon. Une heure plus tard, la tempête se mit à faiblir, et peu avant l'aube, l'océan était devenu lisse comme un miroir, tandis que tout l'horizon ouest était barré par une terre verdoyante, plus vaste que tout ce que la princesse Nell avait jamais pu imaginer : le Pays d'Au-delà.

La princesse Nell pleurait amèrement la disparition de Dinosaure et elle voulut l'attendre sur la grève, au cas où il se serait accroché à une épave et aurait dérivé jusqu'au rivage.

« Il ne faut pas nous attarder ici, dit Pourpre, ou nous risquons d'être repérés par les sentinelles du Roi des Pies.

— Le Roi des Pies ? s'étonna la princesse Nell.

— L'un des douze Rois et Reines des Fées. Cette grève fait partie de son domaine, expliqua Pourpre. Des vols d'étourneaux sont à son service pour garder ses frontières.

— Trop tard ! s'exclama Peter à l'œil de lynx. Nous sommes découverts ! »

En cet instant, le soleil se leva, et les Amis de la Nuit redevinrent des peluches.

Un oiseau solitaire plongeait vers eux du haut du ciel matinal. Quand il fut plus près, la princesse Nell vit qu'il ne s'agissait aucunement d'un des étourneaux du Roi des Pies ; c'était leur ami

le Corbeau. Il se posa sur une branche au-dessus de leur tête et s'écria : « Bonne nouvelle ! Mauvaise nouvelle ! Par quoi dois-je commencer ?

— Par la bonne, dit la princesse Nell.

— La méchante Reine a perdu la bataille. Son pouvoir a été brisé par les douze autres souverains.

— Quelle est la mauvaise ?

— Chacun d'eux s'est emparé d'une des douze clefs en guise de butin et l'a enfermée dans son trésor royal. Jamais tu ne pourras les récupérer toutes.

— Mais j'ai juré de les retrouver, dit la princesse Nell, et Dinosaure m'a montré la nuit dernière qu'un guerrier doit remplir son devoir, même si c'est au prix de sa vie. Montre-moi le chemin du château du Roi des Pies ; nous commencerons par récupérer sa clef. »

Elle s'enfonça dans la forêt et, avant longtemps, elle tomba sur un chemin de terre qui, selon le Corbeau, la conduirait au château du Roi des Pies. Après une pause pour déjeuner, elle se remit en route, en scrutant le ciel d'un œil perçant.

Suivait un bref chapitre assez enlevé, où Nell découvrait sur la route les empreintes de pas d'un autre voyageur, bientôt rejointes par un deuxième, puis par un troisième. Cela continuait ainsi jusqu'à la nuit tombée, quand Pourpre, ayant examiné les empreintes, informa la princesse Nell qu'elle avait passé la journée à tourner en rond.

« Mais j'ai suivi la route avec soin, dit Nell.

— La route est un des pièges du Roi des Pies, dit Pourpre. C'est un chemin circulaire. Pour trouver son château, il nous faut coiffer nos bonnets de réflexion et nous servir de notre cervelle, car, dans ce pays, tout n'est que piège de l'une ou l'autre sorte.

— Mais comment pourra-t-on trouver son château si tous les chemins sont faits pour nous tromper ? demanda Peter Rabbit, le lapin.

— Nell, as-tu ton aiguille à repriser ? demanda Pourpre.

— Oui », dit Nell, qui glissa la main dans sa poche et en sortit sa trousse de couture.

« Peter, as-tu ta pierre magique ? continua Pourpre.

— Oui », dit Peter, en la sortant de sa poche. Elle n'avait pas l'air magique, n'était qu'une simple masse grise, mais elle avait la propriété magique d'attirer les petits bouts de métal.

« Et Canard, peux-tu récupérer le bouchon d'une des bouteilles de limonade ?

— Celle-ci est presque vide, dit Canard.

— Très bien. J'aurai également besoin d'une jatte remplie d'eau », dit Pourpre, et ses trois amis lui fournirent les trois objets.

Nell poursuivit sa lecture, apprenant de la sorte comment Pourpre avait confectionné un compas en magnétisant l'aiguille, puis en la passant au travers du bouchon, avant de la mettre à flotter dans la jatte remplie d'eau. Elle lut le récit des trois jours de leur voyage au pays du Roi des Pies et de tous les pièges qu'il recelait – des animaux qui dérobaient leur nourriture, des sables mouvants, des averses soudaines, des baies appétissantes mais empoisonnées, des collets et des chausse-trappes destinés à piéger les hôtes indésirables. Nell savait qu'à tout moment elle pouvait revenir en arrière, poser par la suite des questions sur tous ces détails et passer de longues heures à relire cette partie de l'aventure. Mais l'essentiel semblait être les discussions avec Peter qui concluaient chaque journée du voyage.

Peter Rabbit était leur guide pour franchir tous ces périls. Il avait l'œil aiguisé, à force de manger des carottes, et ses oreilles géantes lui permettaient d'entendre venir les ennuis à des kilomètres. Son nez frémissant humait le danger, et son esprit était trop acéré pour la majorité des pièges du Roi des Pies. Avant longtemps, ils étaient parvenus dans les faubourgs de sa capitale, qui n'était même pas ceinte d'un mur, tant Le Roi des Pies était convaincu qu'aucun envahisseur ne pourrait jamais franchir tous les pièges et chausse-trappes de la forêt.

La princesse Nell dans la cité du Roi des Pies ; problèmes avec une hyène ; l'histoire de Peter ; Nell se charge d'un étranger

Pour la princesse Nell, la cité du Roi des Pies était plus effrayante qu'une jungle, et elle aurait plus volontiers confié sa vie aux bêtes sauvages de la forêt qu'à bon nombre de ses habitants. Ils voulurent dormir dans une jolie clairière au milieu de la cité, qui rappelait à la princesse Nell les clairières de l'Isle enchantée. Mais avant qu'ils aient eu le loisir de s'installer, une hyène sifflante aux yeux rouges et aux griffes sanguinolentes vint les en chasser.

« Peut-être qu'on pourra discrètement y retourner lorsqu'il fera bien nuit et que l'hyène ne nous verra plus, suggéra Nell.

— L'hyène nous verra toujours, même dans le noir, car elle peut distinguer la lumière infrarouge émise par nos corps », expliqua Pourpre.

En définitive, Nell, Peter, Canard et Pourpre trouvèrent refuge sur un terrain où vivaient d'autres miséreux. Canard installa un petit campement et alluma un feu, et ils mangèrent un bol de soupe avant d'aller au lit. Mais la princesse Nell eut beau faire, elle n'arrivait pas à dormir. Elle vit que Peter Rabbit ne dormait pas non plus : il restait assis, tournant le dos aux flammes, contemplant l'obscurité.

« Pourquoi contemples-tu l'obscurité, et non pas le feu, comme nous ? demanda Nell.

— Parce que c'est de l'obscurité que vient le danger, expliqua Peter, et que du feu ne vient que l'illusion. Alors que je n'étais encore qu'un lapereau qui venait de s'enfuir de chez lui, c'est l'une des premières leçons que j'ai apprises.

Peter poursuivit le récit de son histoire personnelle, tout comme Dinosaure l'avait fait au préalable dans le Manuel. Le récit narrait comment lui et ses frères s'étaient enfuis de chez eux, puis contait leurs divers ennuis avec des chats, des vautours, des fouines, des chiens et des humains qui tendaient à voir en eux non pas de jeunes aventuriers intrépides mais juste

leur déjeuner. Peter avait été le seul à survivre, parce qu'il était le plus malin.

« J'ai décidé alors que, un beau jour, je vengerais mes frères, dit Peter.

— Et tu as réussi ?

— Ma foi, c'est également une longue histoire.

— Raconte-la-moi ! » dit la princesse Nell.

Mais avant que Peter ait pu entamer le chapitre suivant de son récit, ils remarquèrent un inconnu qui s'approchait. « On devrait réveiller Canard et Pourpre, dit Peter.

— Oh ! laissons-les dormir, dit la princesse Nell. Ils ont besoin de repos, et cet inconnu n'a pas l'air si méchant.

— À quoi ça ressemble au juste, un inconnu méchant ? demanda Peter.

— Tu sais bien, à une fouine ou à un vautour, dit la princesse Nell.

— Bonjour, jeune fille, dit l'inconnu, qui portait des habits coûteux et tout plein de bijoux. Je n'ai pu m'empêcher de noter que tu venais d'arriver dans la superbe cité de la Pie, et que tu avais la guigne. Je ne peux rester installé dans ma demeure douillette et confortable, à déguster mes succulents et copieux repas sans me sentir coupable à l'idée que tu es là au-dehors à souffrir. Veux-tu m'accompagner, que je m'occupe de toi ?

— Jamais je n'abandonnerai mes amis, dit la princesse Nell.

— Mais bien sûr que non – ce n'est pas ce que je suggérais, dit l'inconnu. Quel dommage qu'ils dorment. Mais j'ai une idée ! Tu viens avec moi, ton ami lapin reste ici pour veiller sur tes amis endormis, et je te fais visiter ma maison – tu vois, pour te prouver que je ne suis pas une espèce d'étranger sinistre qui chercherait à t'abuser, comme on le voit dans tous ces stupides contes pour enfants tout juste bons pour les petits bébés. Tu n'es plus un petit bébé, n'est-ce pas ?

— Non, je ne pense pas, dit la princesse Nell.

— Alors, viens avec moi, accorde-moi ma chance, mets-moi à l'épreuve, et si je me révèle un type bien, nous reviendrons chercher le reste de ta petite troupe. Allez, viens, on perd du temps ! »

La princesse Nell avait du mal à refuser à l'inconnu. « Ne va pas avec lui, Nell ! » dit Peter. Mais en fin de compte, Nell y alla quand

même. Au fond de son cœur, elle savait que c'était mal, mais dans sa tête elle était bien écervelée, et comme elle n'était encore qu'une petite fille, elle n'avait pas l'impression qu'on puisse dire non à un adulte.

À partir de ce moment, l'histoire devenait très active. Nell resta veiller un moment au sein du actif, en testant diverses possibilités. Des fois, l'homme lui donnait à boire, et elle s'endormait. Mais si elle refusait la boisson, il s'emparait d'elle et la ligotait. Dans l'un ou l'autre cas, l'homme se révélait toujours un pirate, ou alors il vendait la princesse Nell à d'autres pirates qui la séquestraient et ne la laissaient plus repartir. Nell essaya toutes les astuces qui lui vinrent à l'esprit, mais il semblait que le actif était conçu de telle sorte que une fois prise la décision d'accompagner l'inconnu, plus rien ne pouvait l'empêcher de devenir l'esclave des pirates.

Après la dix ou douzième itération, elle laissa tomber le livre dans le sable, se pencha dessus et se mit à pleurer. Elle pleura en silence pour ne pas réveiller Harv. Elle pleura un long moment, ne voyant aucune raison d'arrêter, car elle se sentait prise au piège, tout comme la princesse Nell du livre.

« Hé », dit une voix masculine, tout doucement. Nell crut d'abord qu'elle venait du Manuel, et elle l'ignora parce qu'elle était fâchée après lui.

« Qu'est-ce qui ne va pas, petite fille ? » dit la voix. Nell leva les yeux pour voir d'où elle provenait, mais elle ne put discerner que les grosses taches colorées des médiatrons derrière le rideau de ses larmes. Elle se frotta les yeux, mais elle avait du sable plein les mains. Elle paniqua un instant, parce qu'elle venait de se rendre compte qu'il y avait effectivement quelqu'un, un adulte, et qu'elle se sentait aveugle et désemparée.

Finalement, elle réussit à le distinguer. Il était accroupi, à deux mètres d'elle environ, une distance relativement sûre, et il l'observait, le front tout plissé, l'air terriblement soucieux.

« Tu n'as aucune raison de pleurer, lui dit-il. Ça ne peut pas aller mal à ce point.

— Qui êtes-vous ? demanda Nell.

— Je suis juste un ami qui désire t'aider. Allez, viens, dit-il en indiquant d'un signe de tête la plage. J'ai besoin de te parler une seconde et je ne veux pas réveiller ton ami.

— Me parler de quoi ?

— De mes solutions pour t'aider à t'en sortir. Allez, viens, t'as envie que je t'aide, oui ou non ?

— Bien sûr, fit Nell.

— Parfait, alors viens », dit l'inconnu, en se relevant. Il fit un pas vers Nell, se pencha et lui tendit la main.

Nell lui tendit la gauche et, au dernier moment, elle lui jeta une poignée de sable au visage avec la droite. « Bordel ! s'écria l'inconnu. Espèce de petite salope. Tu vas me le payer. »

Les nunchakus étaient, comme toujours, glissés sous la tête d'Harv. Nell s'en empara et se retourna vers l'étranger, d'un mouvement pivotant de tout le corps, accompagné d'un geste sec du poignet au dernier moment, comme Dojo lui avait enseigné. L'extrémité du nunchaku frappa la rotule gauche comme un cobra d'acier, et elle entendit un craquement. L'étranger poussa un hurlement, incroyablement fort, et s'effondra dans le sable. Nell fit tournoyer le nunchaku, jusqu'à ce qu'il se mette à gronder, elle s'apprêtait à viser la tempe.

Mais avant qu'elle ait pu frapper, Harv lui saisit le poignet. Le fléau extérieur poursuivit sa trajectoire, hors de contrôle, et vint se fracasser contre son arcade sourcilière, qu'il ouvrit, en lui flanquant instantanément une migraine carabinée. Elle avait envie de vomir.

« Bien joué, Nell, dit Harv, mais à présent, il est temps de dégager en vitesse. »

Elle récupéra le bouquin sans demander son reste. Tous deux filèrent vers le bout de la plage, enjambant les larves argentées qui scintillaient avec bruit sous la lumière médiatronique. « On va sans doute avoir les flics aux trousses, maintenant, dit Harv. Faut qu'on se planque quelque part.

— Attrape une de ces couvertures, dit Nell. J'ai une idée. »

Ils avaient abandonné les leurs en partant. Une couverture de survie abandonnée dépassait d'une poubelle au pied de la digue, et Harv la saisit au vol et la tassa en boule.

Nell reconduisit Harv vers le petit carré d'arbres. Ils retrouvèrent la petite cavité où ils s'étaient arrêtés un peu plus tôt. Cette fois, Nell étala la couverture au-dessus de leur tête, puis ils la bordèrent tout autour d'eux pour former une bulle. Ils attendirent sans bouger une minute, cinq, dix. De temps à autre, ils entendaient le faible sifflement d'une gousse passant à proximité, mais elles poursuivaient toujours leur route et, avant qu'ils s'en rendent compte, ils étaient endormis.

Mystérieux souvenir du Dr X ; arrivée d'Hackworth à Vancouver ; visite du quartier atlantéen de cette cité ; il acquiert un nouveau moyen de transport

Le Dr X avait dépêché un émissaire à l'Aérodrome de Shanghai avec pour instruction de rechercher Hackworth. Le messager s'était glissé près de lui alors qu'il dialoguait avec une vespasienne, l'avait salué avec effusion, puis avait pissé à son tour. Les deux hommes avaient alors échangé leurs cartes de visite, les acceptant à deux mains avec un discret signe de tête.

La carte d'Hackworth était aussi peu tapageuse que son propriétaire : blanche, elle était gravée en lettres capitales passablement sévères. Comme la plupart des cartes, elle était en intelli-papier et disposait d'une réserve d'espace-mémoire suffisante pour y stocker de l'information numérique. Cet exemplaire particulier contenait un programme matri-compilateur dérivé de celui qui avait créé l'original du *Manuel illustré d'éducation pour Jeunes Filles.* Cette version utilisait des algorithmes de synthèse vocale automatiques au lieu de s'appuyer sur des racteurs professionnels, et il contenait toutes les bases nécessaires aux codeurs du Dr X pour en traduire le texte en chinois.

La carte du docteur était plus pittoresque. Elle exhibait plusieurs caractères hanzi griffonnés en travers, ainsi que le sceau du Dr X. Avec l'introduction du papier intelligent, les

sceaux étaient devenus dynamiques. Le timbre transférait au papier un programme générateur de petits graphismes qui s'affichaient en boucle perpétuelle. Le sceau du Dr X présentait un contremaître crasseux, le chapeau chinois accroché dans le dos, qui était accroupi sur un rocher au bord d'une rivière, une canne en bambou dans les mains, et qui tirait de l'eau un poisson – non, minute, ce n'était pas un poisson, c'était un dragon qui se tortillait au bout de sa ligne, et, le temps de vous en apercevoir, le contremaître se retournait et vous adressait un sourire insolent. Ce tableau un peu kitsch se figeait alors pour se transformer, par un habile morphing, en idéogrammes représentant le nom du Dr X. Puis il reprenait en boucle au début. Au dos de la carte, quelques médiaglyphes révélaient qu'il s'agissait en fait d'un *minip :* en fait, un programme de pilotage universel pour matri-compilateur, assorti du crédit d'ucus suffisant pour le faire fonctionner. Les médiaglyphes indiquaient qu'il ne pouvait tourner que sur un compilateur de matière d'un volume de huit mètres cubes ou plus, ce qui était énorme : Hackworth ne pourrait l'utiliser qu'après son arrivée en Amérique.

Il débarqua du *Hanjin Takhoma* à Vancouver, cité qui en dehors de posséder l'amarrage pour aéronefs le plus spectaculaire de la planète se vantait d'avoir un phyle atlantéen de taille respectable. Le Dr X ne lui avait donné aucun renseignement précis sur sa destination – juste le minip et un numéro de vol – et donc il ne voyait pas l'intérêt de rester à bord jusqu'au terminus de la ligne. D'ici, il pouvait toujours descendre la côte en TGV si nécessaire.

La cité proprement dite était un bazar de claves aux dimensions tentaculaires. En conséquence, elle était généreusement pourvue en agoras, possédées et gérées par le Protocole, qui offraient aux citoyens et sujets des divers phyles un terrain neutre où se retrouver pour commercer, négocier, forniquer ou autre. Certaines agoras n'étaient que de simples esplanades ouvertes, dans la tradition classique, d'autres tenaient plutôt du palais des congrès ou de l'immeuble de bureau. L'essentiel des quartiers les plus cotés et les mieux situés du vieux Vancouver avaient été acquis par l'Association

de bienfaisance mutualiste d'Hongkong ou par les Nippons ; quant aux Confucéens, ils possédaient les plus grandes tours de bureaux du centre urbain. À l'est, dans le delta fertile de la Fraser, on disait que Slaves et Germains s'étaient réservé de vastes étendues de *Lebensraum,* quadrillées par un réseau de sécurité autrement plus sérieux que les gousses traditionnelles. L'Hindoustan avait un semis de claves minuscules réparties dans toute la zone métropolitaine.

La clave d'Atlantis jaillissait de l'eau à huit cents mètres à l'ouest de l'université, à laquelle la reliait une chaussée. L'Imperial Tectonics lui avait donné l'aspect d'une île parmi les autres, comme si elle avait été là depuis un million d'années. Lorsque, juché sur son vélocipède de location, Hackworth aborda la chaussée et qu'il sentit enfin la fraîcheur de l'air marin fouetter ses joues mal rasées, il commença à se relaxer, se retrouvant en terre de connaissance. Sur un stade vert émeraude installé au-dessus des brise-lames, on voyait des adolescents en short jouer au football ; ils étaient en pleine mêlée.

Du côté opposé de la route, on voyait se dresser l'établissement pour jeunes filles, avec son propre stade, de dimensions identiques, mais entouré d'une haie dense haute de quatre mètres pour permettre aux jeunes filles de courir en petite tenue ou en collant sans soulever de problèmes d'étiquette. Hackworth avait mal dormi dans sa micro-couchette, et il serait volontiers descendu directement à la pension d'hôtes faire une petite sieste, mais il n'était qu'onze heures du matin, et il ne supportait pas l'éventualité de perdre sa journée. Aussi gagna-t-il le centre en vélocipède ; il s'arrêta devant le premier pub pour y déjeuner. Le barman lui indiqua comment se rendre à la Poste centrale, qui n'était qu'à quelques rues.

C'était une poste importante qui exhibait un large assortiment de compilateurs de matière, y compris un modèle de dix mètres cubes, attenant au quai de chargement. Hackworth inséra dans le lecteur la carte du Dr X, puis il retint son souffle. Mais il ne se passa rien de spectaculaire : l'écran du

panneau de commande indiqua simplement que la tâche allait prendre environ deux heures.

Hackworth tua le plus clair de ce temps à déambuler dans la clave. Le centre urbain était assez réduit et laissait rapidement place à des faubourgs verdoyants, parsemés de demeures de style roi George, victorien ou romantique, avec quelques manoirs Tudor perchés sur une crête ou nichés dans un creux de verdure. Au-delà de ces résidences s'étirait une ceinture de fermes transformées en gentilhommières, entrecoupées de parcours de golf et de parcs. Il s'assit sur un banc dans un jardin public fleuri et déplia la feuille de papier médiatronique qui suivait à la trace les mouvements de son exemplaire originel du *Manuel illustré d'éducation pour Jeunes Filles.*

Le livre semblait avoir passé un certain temps dans une ceinture verte avant de remonter la colline dans la direction approximative de la clave de la Nouvelle-Atlantis.

Hackworth sortit son stylo-plume et rédigea une brève lettre adressée à Lord Finkle-McGraw.

Votre Grâce,

Depuis que j'ai accepté la charge que vous avez bien voulu me confier, je me suis toujours efforcé d'être parfaitement franc et de vous communiquer de manière transparente toute information ayant trait à la mission en cours. Dans cet esprit, je dois vous informer qu'il y a deux ans, dans ma quête désespérée de l'exemplaire disparu du Manuel, j'ai pris l'initiative d'une fouille des Territoires concédés... (&c., &c.)

Veuillez trouver ci-joint une carte et d'autres données en rapport avec les mouvements récents de ce livre, dont la situation précise m'était totalement inconnue jusqu'à hier. Je n'ai aucun moyen de savoir qui le détient, mais compte tenu de sa programmation, je soupçonne qu'il s'agit d'une jeune thète, sans doute âgée de cinq à sept ans. Le livre a dû rester ces deux dernières années à l'intérieur d'un bâtiment, ou sinon mes systèmes l'auraient détecté. Si ces suppositions sont correctes, et si mon invention ne s'est pas désespérément trouvée à cours

d'idées, on est en droit de présumer que le livre aura pris désormais une part importante dans la vie de cette petite fille...

Il poursuivit en ajoutant que l'ouvrage ne devrait en aucune circonstance lui être confisqué si tel était bien le cas ; mais, après plus ample réflexion, il biffa cette partie de la lettre, qui aussitôt s'effaça de la page. Le rôle d'Hackworth n'était pas d'indiquer à Finkle-McGraw comment s'occuper de ses affaires. Il signa la lettre et l'envoya.

Une demi-heure plus tard, son stylo carillonna de nouveau et il consulta son courrier.

Hackworth,

Message reçu. Mieux vaut tard que jamais. Impatient de rencontrer la fille.

Bien à vous, &c.

Finkle-McGraw

Quand il retourna à la poste et regarda derrière la fenêtre du grand compilateur de matière, il vit une grosse machine en train de prendre forme dans la pénombre rougeoyante. Son corps était déjà fini et elle était en train de se dresser avec lenteur, au rythme de la compilation de ses quatre pattes. Le Dr X lui avait procuré une chevaline.

Hackworth nota, non sans approbation, que les ingénieurs qui l'avaient conçue avaient accordé la primeur à la robustesse et à la simplicité, au détriment du confort et du style. Très chinois. On n'avait aucunement cherché à la maquiller en animal réel. La plus grande partie du mécanisme des jambes était à l'air libre, dévoilant le mouvement des poussoirs et des articulations, comme si l'on contemplait l'embiellage d'une vieille locomotive à vapeur. Le corps avait un aspect maigre et décharné. Il était composé d'un assemblage de raccords en étoile sur lesquels se rattachaient par groupes de cinq ou six des tiges pas plus épaisses que des cigarettes, cet ensemble de tiges et de raccords formant une trame irrégulière qui habillait une structure géodésique. Les tiges pouvaient changer de longueur.

Hackworth savait, pour avoir vu la même construction ailleurs, que cette trame pouvait modifier sa forme et ses dimensions dans des proportions stupéfiantes, en fonction des combinaisons de raideur et de souplesse exigées à tout moment par le système de contrôle. À l'intérieur de ce volume, Hackworth discernait des sphères et des ellipsoïdes recouverts d'aluminium, où sans aucun doute l'on avait fait le vide, et qui contenaient les entrailles à machine-phase de la monture pour l'essentiel, une logique en barrettes et une source d'énergie.

Les jambes furent rapidement compilées, les pieds, plus complexes, prirent plus longtemps. Quand tout fut fini, Hackworth repressurisa la chambre et ouvrit la porte. « Plié ! » ordonna-t-il. Les jambes de la chevaline se replièrent, et elle s'allongea sur le plancher du MC. Son volume se contracta au maximum, son cou se raccourcit. Hackworth se pencha, glissa les doigts autour de la charpente et souleva la chevaline d'une seule main. Il traversa ainsi le hall de la poste, devant des clients médusés, et ressortit dans la rue.

« Monte ! », dit-il. La chevaline se mit aussitôt en position accroupie. Hackworth enjamba la selle, qui était recouverte d'une espèce d'élastomère, et, bientôt, il se sentit propulsé dans les airs. Ses pieds quittèrent le sol et se balancèrent dans le vide jusqu'à ce qu'il ait chaussé les étriers. Un appui lombaire vint avec prévenance lui caler les reins, et la chevaline partit alors au petit trot en direction de la chaussée.

Ce n'était pas ce qu'il avait prévu. Hackworth s'apprêtait à lui dire de s'arrêter. Et puis il comprit pourquoi il n'avait reçu la carte qu'à la toute dernière minute : les ingénieurs du Dr X avaient programmé des instructions dans le cerveau de sa monture, pour lui indiquer sa destination.

« Nom ? dit Hackworth.

— Non spécifié, répondit la chevaline.

— Renommer Kidnappeur, dit Hackworth.

— Nom : Kidnappeur », dit Kidnappeur ; et, sentant qu'elle approchait des limites du quartier d'affaires, elle passa au petit galop. Au bout de quelques minutes, ils franchissaient la chaussée à bride abattue. Hackworth se retourna vers Atlantis,

mais aucun aérostat ne le poursuivait : si Napier le suivait à la trace, il le faisait avec un minimum de subtilité.

Balade matinale dans les Territoires concédés ; La clave de Dovetail ; un policier fort sympathique

Tout là-haut dans la montagne devant eux, ils pouvaient voir la cathédrale Saint-Mark et entendre ses cloches sonner les heures – en général de simples suites de notes discordantes, mais, parfois, le carillon délivrait une jolie mélodie, telle une gemme inattendue issue des permutations du *Yi King*. Le Palais de Diamant de la Source Victoria jetait des éclats d'ambre et de pêche, éclairé par les rayons du soleil levant, encore dissimulé derrière la montagne. Nell et Harv avaient étonnamment bien dormi sous leur couverture argentée, mais ils ne risquaient pas de faire la grasse matinée : le réveil martial de la clave de Sendero les avait tirés du sommeil, et alors qu'ils regagnaient la rue, les robustes évangélistes incas et coréens avaient déjà franchi les portes de leur domaine pour envahir les allées communes des Territoires concédés, le dos chargé de médiatrons pliants et de lourdes caisses de petits livres rouges. « On pourrait aller se réfugier chez eux, proposa Harv, et Nell se dit qu'il devait plaisanter. On trouve toujours un bol de soupe et un lit chaud à Sendero.

— Ils ne voudraient pas que je garde mon livre », objecta Nell.

Harv la regarda, un brin surpris. « Qu'est-ce que t'en sais ? Oh, ne dis rien, tu l'as appris par le Manuel.

— Ils n'ont qu'un seul livre à Sendero, et il leur dit de brûler tous les autres livres. »

La pente devenait plus rude à l'approche de la ceinture verte, et Harv avait de plus en plus de mal à respirer. De temps en temps, il s'arrêtait, les mains posées sur les genoux, et se mettait à tousser, d'une toux violente, haut perchée, rauque comme un

cri de phoque. Mais l'air était plus propre à cette altitude, ils le sentaient bien quand il passait dans leur gorge, et il était plus froid aussi, ce qui aidait.

Une bande de forêts entourait le haut-plateau central de New Chusan. La clave appelée Dovetail s'adossait à cette ceinture verte ; elle était aussi densément boisée, même si, de loin, la texture en apparaissait plus fine : arbres plus petits mais plus nombreux, et beaucoup de fleurs.

Dovetail était ceinte d'une grille en fer forgé, peinte en noir. Harv y jeta un coup d'œil et dit qu'il y avait de quoi rire, si c'était là leur seul dispositif de sécurité. Puis il nota que la grille était bordée d'une aire gazonnée large comme un jet de pierre et assez lisse pour y disputer un championnat de croquet. Il adressa à Nell un haussement de sourcils éloquent : nul doute que toute personne non autorisée qui s'aviserait de franchir cette zone se retrouverait empalée sur des piques hydrauliques en acier inoxydable, transpercée par des emporte-pièce, ou déchiquetée par des chiens-robots.

Les portes de Dovetail étaient grandes ouvertes, ce qui ne laissa pas d'inquiéter Harv. Il vint se placer devant Nell, de peur qu'elle ne s'avise de les franchir. À la frontière, le revêtement changeait : le pavage habituel en nanomatériau robuste mais flexible, souple mais résistant, était remplacé par une mosaïque irrégulière de dalles de granité.

Le seul être humain visible était un agent de police à cheveux blancs dont la bedaine était à l'origine d'une divergence manifeste entre les deux rangées de boutons de cuivre de son uniforme. Il était penché pour retirer, à l'aide d'une pelle, un étron fumant déposé sur le gazon émeraude. Les circonstances suggéraient qu'il provenait de l'un des deux corgis occupés à jeter l'une sur l'autre leurs anatomies ridicules, non loin de là, comme s'ils cherchaient à se renverser mutuellement, ce qui était contraire à toutes les lois de la mécanique, et l'eût été même pour des corgis minces et élancés, ce qu'ils n'étaient pas, loin de là. Cette lutte, qui semblait n'être qu'une escarmouche dans un conflit séculaire, avait chassé toute autre considération – garder la grille, par exemple – de la sphère d'attention des deux combattants, de sorte que ce fut l'agent de

police qui le premier nota la présence des deux gosses. « Allez, ouste ! glapit-il avec un certain entrain, en agitant sa pelle odoriférante. On n'a pas de boulot pour des gens comme vous aujourd'hui ! Et les matri-compilateurs gratuits sont en bas, sur les quais. »

L'annonce eut sur Harv l'effet inverse de celui espéré par le policier, car elle sous-entendait qu'il pouvait parfois y avoir du boulot pour des gens comme lui. Il s'avança d'un pas décidé. Nell en profita pour se détacher de son côté. « Pardonnez-moi, monsieur l'agent, lança-t-elle, nous ne sommes pas ici pour trouver du travail ou pour quémander quoi que ce soit, mais pour retrouver une personne qui appartient à ce phyle. »

Le policier arrangea sa tunique et redressa les épaules en voyant apparaître cette petite fille, qui ressemblait à une thète mais s'exprimait comme une Vicky. Le soupçon laissa place à la bienveillance, et il descendit vers eux, après avoir crié quelques imprécations à ses chiens, qui souffraient à l'évidence de surdité grave. « Très bien et qui est-ce que vous cherchez au juste ?

— Un homme du nom de Brad. Un maréchal-ferrant. Il travaille aux écuries de la clave de la Nouvelle-Atlantis, il s'occupe des chevaux.

— Je le connais bien, dit le policier. Je serai ravi de lui passer un coup de fil de votre part. Alors comme ça, vous êtes... de ses amis ?

— Nous aimerions à penser qu'il a gardé de nous un souvenir favorable », dit Nell. Harv se retourna et lui fit la grimace en l'entendant s'exprimer ainsi, mais le policier buvait ses paroles.

« La matinée est fraîche, dit ce dernier. Et si vous veniez avec moi dans ma loge ? Elle est douillette et confortable, et je vous ferai une tasse de thé. »

De chaque côté de la porte principale, la clôture se terminait par une petite poterne dotée d'une étroite fenêtre aux vitraux en losange, profondément encastrée dans l'épaisseur du mur. L'agent de police pénétra dans l'un de ces corps de garde par son côté de la grille, puis il ouvrit en façade une lourde porte de bois montée sur d'imposants gonds épais en fer forgé pour faire entrer les deux enfants. La minuscule loge octogonale était encombrée d'un élégant mobilier de bois sombre, d'une étagère

garnie de vieux grimoires et d'un petit réchaud en fonte sur lequel était posée une bouilloire en émail rouge, toute grêlée d'impacts comme un vieil astéroïde, et que surmontait une mince colonne de vapeur. L'agent leur indiqua deux chaises en bois. Lorsqu'ils voulurent les écarter de la table, ils découvrirent qu'elles pesaient dix fois plus que n'importe quel autre siège, étant faites de bois authentique, et fort épais en plus. Sans être spécialement confortables, malgré tout, elles plaisaient bien à Nell, car un objet de cette masse et de cette taille lui procurait une impression de sécurité. Les fenêtres donnant sur le côté de la clave étaient plus larges et elle aperçut les deux corgis à l'extérieur qui la regardaient derrière le treillage de plomb du vitrail, apparemment sidérés d'avoir été, par suite d'une ahurissante lacune réglementaire, laissés dehors ; et ils remuaient la queue, légèrement indécis comme si, dans un monde qui tolérait de telles erreurs, on ne pouvait décidément compter sur rien.

L'agent saisit un plateau en bois, puis parcourut la pièce pour y charger avec précaution tout un assortiment de tasses, soucoupes, cuillers, pinces et autres munitions liées à la consommation du thé. Quand tous les ustensiles nécessaires furent disposés à sa convenance, il prépara le breuvage, en suivant scrupuleusement la procédure traditionnelle, et vint le déposer devant eux.

Nell avisa, posé sur une tablette près de la fenêtre, un objet noir de forme incongrue, qu'elle identifia comme un téléphone, uniquement pour en avoir déjà vu sur les vieux passifs que sa mère aimait tant regarder – où ils semblaient d'ailleurs jouir d'un fétichisme hors de proportion avec leurs caractéristiques effectives. L'agent saisit une feuille de papier sur laquelle avaient été inscrits à la main quantité de noms et de listes de chiffres. Il se plaça le dos à la fenêtre la plus proche et se renversa légèrement en arrière, le dos calé contre la tablette, afin de profiter au maximum de l'éclairage du jour. Puis il inclina le papier vers la lumière et rectifia la hauteur du menton par un gracieux mouvement en arc de cercle, pour trouver une position permettant d'ajuster au mieux le foyer de ses lunettes de lecture entre la pupille et la page. Ayant ainsi manœuvré

pour disposer ces divers éléments selon la géométrie optimale, il émit un léger soupir, comme si la disposition lui agréait, puis, durant quelques secondes, il lorgna Harv et Nell par-dessus ses montures, mimique tendant à leur suggérer qu'un examen attentif pouvait vous suffire à apprendre certains détails précieux. Nell l'observait depuis le début, fascinée, d'autant plus qu'elle voyait fort rarement des gens portant lunettes.

L'agent de police reporta son attention sur la feuille de papier et consacra plusieurs minutes à la parcourir, le front plissé, avant de se mettre à énoncer à haute voix toute une série de numéros, qui parurent aléatoires à ses visiteurs, mais qui semblaient tout à la fois revêtir un sens profond et relever d'une évidence manifeste pour leur locuteur.

Le téléphone noir présentait un disque métallique percé sur sa périphérie d'une série de trous de la taille du doigt. L'agent coinça le combiné téléphonique contre son épaulette, puis il entreprit de glisser l'index dans plusieurs de ces orifices, de manière à faire pivoter le disque en contrebalançant la force de rappel d'un ressort intégré. S'ensuivit une conversation fort brève mais excessivement enjouée. Puis l'agent raccrocha le combiné et croisa les mains sur son ventre, comme s'il avait accompli la tâche qui lui était dévolue de manière si complète que les susdites extrémités n'étaient plus désormais que des appendices décoratifs superflus. « Il faudra une minute, dit-il. Prenez votre temps, je vous en prie, et ne vous ébouillantez pas avec le thé. Voulez-vous quelques sablés ? »

Nell n'avait guère l'habitude de ce genre de friandise. « Non, merci beaucoup, monsieur », dit-elle, mais Harv, toujours pragmatique, avoua que ce ne serait pas de refus. Tout soudain, les mains du policier trouvèrent une nouvelle raison d'exister et s'affairèrent à explorer les plus sombres recoins de vieux placards en bois répartis dans toute la petite loge. « Au fait, dit-il négligemment, tout en poursuivant sa quête, si vous aviez bel et bien l'intention de franchir la grille, c'est-à-dire, de *visiter* Dovetail, comme on ne saurait trop vous y engager, je pense que vous devez au préalable être informé d'un certain nombre de points concernant les règles en vigueur ici. »

Il se redressa et se tourna vers eux, exhibant une minuscule boîte métallique frappée de la mention : SABLÉS.

« Pour être précis, les fléaux du jeune homme, ainsi que son couteau à cran d'arrêt, devront sortir de ses pantalons pour être laissés en garde ici, aux bons soins de votre serviteur et de ses collègues, et il me faudra de même examiner avec la plus extrême attention cette monstrueuse concentration de logique à barrettes, accumulateurs, batteries de capteurs, et Dieu sait quoi encore, que la jeune fille transporte dans son petit sac à dos dissimulé, si je ne me trompe, sous les apparences d'un livre. Hmm ? » Et l'agent de police se tourna vers eux, le sourcil arqué bien haut, tout en secouant la boîte imprimée d'un motif écossais.

L'agent Moore, comme il se présenta lui-même, examina les armes d'Harv avec encore plus d'attention qu'il ne semblait réellement nécessaire, comme s'il s'agissait de reliques fraîchement exhumées d'une pyramide. Il prit soin de féliciter le garçon pour leur efficacité présumée et de méditer à voix haute sur la grave bêtise qui consisterait à venir chercher noise à un jeune gaillard comme Harv. Les armes atterrirent dans un des placards, que l'agent Moore verrouilla par une commande vocale. « Et maintenant, le livre, jeune fille », dit-il à Nell, sur un ton plaisant.

Elle ne voulait pas se dessaisir du Manuel, et puis elle se souvint des gamins de l'aire de jeux qui avaient essayé de le lui subtiliser et qui avaient reçu comme un choc pour leur peine. C'est pourquoi elle le lui tendit. L'agent Moore le prit avec grande précaution à deux mains, et un imperceptible ronchonnement d'approbation s'échappa de ses lèvres. « Je dois vous informer qu'il lui arrive parfois de faire subir des choses assez désagréables aux gens qui, suppose-t-il, essayent de me le voler », dit Nell, puis elle se mordit les lèvres, en espérant que sa formulation n'avait pas laissé entendre que l'agent Moore pût être un voleur.

« Jeune fille, je serais proprement déconfit si tel n'était pas le cas. »

Après que l'agent Moore eut, à plusieurs reprises, retourné le livre entre ses mains, complimentant Nell pour la reliure, le titre

frappé or, et le toucher du papier, il posa l'ouvrage sur la table avec précaution, passant au préalable la main sur le bois pour s'assurer que ni thé ni sucre n'y avaient été répandus. Il s'écarta ensuite et parut comme par hasard tomber sur un duplicateur, tout en chêne et laiton, installé dans l'un des angles obtus de la pièce octogonale. Il récupéra sur son plateau de sortie quelques feuillets qu'il parcourut durant une ou deux minutes, entrecoupées parfois de petits rires désabusés. À un moment, il leva les yeux vers Nell et branla du chef, sans un mot, avant de dire enfin : « Avez-vous la moindre idée... » puis il se remit à rire sous cape, secoua la tête et revint à ses papiers.

« Parfait, dit-il enfin, parfait. » Il réintroduisit les papiers dans le duplicateur et dit à la machine de les détruire. Il fourra les poings dans ses poches de pantalon et parcourut deux fois la pièce de long en large avant de se rasseoir, sans jamais regarder Nell, Harv ou le livre, mais en gardant les yeux perdus dans le vague. « Parfait, répéta-t-il encore. Je ne vais pas confisquer le livre durant votre séjour à Dovetail, si vous vous conformez à certaines conditions. Tout d'abord, vous n'utiliserez en aucune circonstance de compilateur de matière. En second lieu, le livre est pour votre usage personnel, et exclusif. Troisièmement, vous ne copierez ni ne reproduirez aucune des informations contenues dedans. Quatrièmement, vous ne le montrerez à quiconque ici, ni ne révélerez à quiconque son existence. Tout manquement à l'une de ces instructions entraînera votre expulsion immédiate de Dovetail, la confiscation du livre et sa destruction probable. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Tout à fait, monsieur », dit Nell. À l'extérieur, ils entendirent le *cataclop cataclop* d'un cheval qui approchait.

Une nouvelle amie ; Nell voit un vrai cheval ; une chevauchée à travers Dovetail ; Nell et Harv sont séparés

Le cavalier n'était pas Brad ; c'était une femme inconnue des deux enfants. Elle avait des cheveux raides, blond-roux, la peau pâle couverte de milliers de taches de rousseur, et des cils et sourcils poil-de-carotte, qui étaient presque invisibles, sauf quand le soleil lui caressait le visage. « Je suis une amie de Brad, se présenta-t-elle. Il travaille. Est-ce qu'il vous connaît ? »

Nell voulut répondre, mais Harv la fit taire en lui posant la main sur le bras, préférant gratifier la visiteuse d'une version sans doute abrégée du récit que s'apprêtait à donner sa sœur. Il mentionna que Brad avait été durant un temps un « ami » de leur mère, qu'il les avait toujours traités avec bienveillance, et qu'il les avait même emmenés voir les chevaux à la CNA. Bien vite, sur les traits de la jeune femme, l'indifférence initiale laissa place à une certaine méfiance, et elle cessa d'écouter. « Je crois bien que Brad a déjà dû me parler de vous, dit-elle enfin, quand Harv se retrouva fourvoyé dans une impasse. Je sais qu'il se souvient de vous. Alors, que voulez-vous faire au juste, à présent ? »

Là, c'était une colle. Jusqu'ici, Nell et Harv avaient pris l'habitude de se concentrer de toutes leurs forces sur ce qu'ils *ne voulaient pas faire*. Ils étaient déroutés par les options, qui pour eux faisaient toujours figure de dilemme. Harv lâcha le bras de sa sœur et prit plutôt sa main. Tous deux étaient muets.

« Peut-être, dit enfin l'agent Moore, après que la femme se fut tournée vers lui, attendant une réponse, que vous auriez tous les deux intérêt à vous installer quelque temps dans un endroit sûr et tranquille, le temps de faire le point.

— Ce serait une bonne idée, merci, dit Nell.

— Dovetail possède quantité de parcs et jardins publics...

— Il n'en est pas question, intervint la femme, sachant reconnaître la perche tendue par le policier. Je les ramène au Moulin, jusqu'au retour de Brad. Ensuite, ajouta-t-elle, d'un air entendu, on avisera. »

La femme sortit du corps de garde d'un pas décidé, sans se retourner vers Nell et Harv. Elle était grande et portait un pantalon flottant, de couleur kaki, fort usé aux genoux mais presque pas aux fesses, et maculé çà et là de taches indéfinissables. Elle avait passé par-dessus un gros chandail

marin très ample dont les manches roulées étaient retenues par des épingles à nourrice pour former un épais tore de laine orbitant au-dessus de chacun de ses avant-bras couverts de taches de son, motif que reprenaient en écho les bracelets d'argent bon marché entourant ses poignets. Elle grommela quelque chose à son cheval, une jument Appalooza qui avait déjà courbé l'échine pour brouter l'herbe, hélas tondue bien ras, qui poussait du côté intérieur de la clôture, à la recherche d'un malheureux brin qui n'aurait pas subi les assiduités des corgis. Quand elle s'arrêta pour flatter l'encolure de la jument, Nell et Harv la rattrapèrent et découvrirent qu'elle se contentait de lui fournir un rapide résumé de ce qui venait de se dérouler dans la loge du garde et de ce qui allait se dérouler ensuite, tout cela débité sur un ton vaguement distrait, au cas où la jument désirerait savoir. Durant un instant, Nell crut que sa monture était peut-être une chevaline grimée à l'aide d'une fausse peau de cheval, et puis elle émit un flot d'urine épais comme un poteau de clôture et scintillant comme la lame d'un sabre au soleil du matin, tout drapé de volutes de vapeur, et Nell, à l'odeur, comprit que ce cheval était un vrai cheval. La femme ne le monta pas – apparemment, elle chevauchait à cru –, mais elle saisit les rênes, aussi délicatement que si c'étaient des toiles d'araignées, et guida l'animal. Nell et Harv la suivirent, à quelques pas en retrait, tandis que la femme traversait la pelouse, gardant d'abord le silence, apparemment abîmée dans ses pensées, avant de glisser ses cheveux au-dessus d'une oreille et de se retourner vers eux : « L'agent Moore vous a-t-il parlé des règles ?

— Quelles règles ? » bredouilla Harv avant que Nell ait eu l'occasion d'entrer à nouveau dans un niveau de détail propre à les faire voir sous un jour négatif. Nell s'émerveilla pour la centième fois de la variété des talents de fourberie de son frère, qui aurait même réussi à épater un Peter Rabbit.

« On fabrique des choses, dit la femme, comme si cela fournissait une explication suffisante et quasiment parfaite des activités du phyle baptisé Dovetail. Brad fabrique des fers à cheval. Mais Brad est l'exception parce qu'il fournit surtout des services en rapport avec les chevaux. N'est-ce pas, Coquille

d'Œuf ? ajouta la femme, au profit de sa jument. C'est pourquoi il a dû vivre dans les TC durant un temps, parce qu'il y avait un désaccord pour savoir si les valets, les maîtres d'hôtel et autres prestataires de services entraient dans la charte de Dovetail. Mais nous avons voté et décidé de les admettre. Tout ça vous ennuie, n'est-ce pas ? Je m'appelle Rita, et je fabrique du papier.

— Vous voulez dire, dans le MC ? »

La question paraissait évidente pour Nell, mais Rita fut surprise de l'entendre et même elle la fit rire. « Je te montrerai plus tard. Mais là où je voulais en venir, c'est que, contrairement à l'endroit où vous avez vécu, tout ce qu'on a ici à Dovetail a été fabriqué à la main. Nous avons bien sûr quelques compilateurs de matière. Mais si, mettons, on veut une chaise, un de nos artisans va l'assembler à partir de pièces de bois, comme dans l'ancien temps.

— Pourquoi que vous la compilez pas tout simplement ? demanda Harv. Le MC peut fabriquer du bois.

— Il peut fabriquer du faux bois, mais il y a des gens qui n'aiment pas le faux.

— Pourquoi n'aimez-vous pas le faux ? » demanda Nell.

Rita sourit. « Ce n'est pas que nous. C'est surtout eux », dit-elle en pointant du doigt la montagne, par-delà la ceinture de grands arbres qui séparait Dovetail du territoire de la Nouvelle-Atlantis.

Le visage d'Harv s'illumina. « Les Vickys vous achètent vos trucs ! »

Rita parut légèrement surprise, comme si c'était la première fois qu'elle les entendait appeler ainsi. « Bref, où en étais-je ? Ah, oui, l'important, c'est que tout ici est unique, donc vous devez toujours y faire attention. »

Nell avait une vague idée de ce que signifiait le mot *unique,* mais pas Harv, aussi Rita profita-t-elle de la traversée de Dovetail pour leur expliquer le concept. Au bout d'un moment, les deux enfants finirent par saisir : ce que Rita essayait en réalité de leur dire, avec le plus grand luxe de précaution imaginable, c'est qu'elle ne voulait pas les voir courir partout et risquer de casser des trucs. Cette tentative de modification du comportement enfantin divergeait tellement de tout ce qu'ils

avaient pu connaître que, en dépit des efforts de Rita pour être agréable, la conversation se vit bientôt assombrie par une certaine confusion du côté des enfants, et du sien, par une évidente frustration. Et parfois, ses taches de rousseur disparaissaient de son visage rougissant.

Là où Dovetail avait des rues, elles étaient pavées de petits blocs de pierre posés côte à côte. Les véhicules étaient des chevaux, des chevalines et des vélocipèdes aux gros pneus noueux. Hormis à un endroit où un certain nombre de bâtiments se regroupaient autour d'une place centrale, les maisons étaient largement espacées et tendaient à être, ou toutes petites, ou très vastes. Toutes, cependant, semblaient être dotées de beaux jardins et, de temps à autre, Nell quittait la route pour aller humer le parfum d'une fleur. Au début, Rita la surveillait, nerveuse, et l'avertissait de ne pas les cueillir car elles appartenaient à quelqu'un.

Au bout d'un chemin, ils tombèrent sur une clôture en bois munie d'un loquet ridiculement primitif consistant en une simple planche coulissante, patinée par l'usure. Au-delà, le chemin devenait une mosaïque fort inégale de dalles de pierre entre lesquelles l'herbe poussait. Il sinuait entre des prairies ondulantes où paissaient quelques chevaux ou parfois une vache laitière, pour aboutir finalement devant une grande maison en pierre à deux étages, perchée sur la berge d'une rivière qui dévalait la montagne depuis la clave de la Nouvelle-Atlantis. Une roue géante saillissait du côté de la maison et tournait majestueusement, entraînée par le courant. Dehors, devant un billot de taille imposante, un homme débitait en minces planchettes une bûche d'érable à l'aide d'une hachette dotée d'une lame d'une largeur exceptionnelle. Ces planchettes étaient empilées dans un panier d'osier hissé à l'aide d'une corde par un autre homme juché sur le toit, occupé à remplacer les bardeaux usés et gris par ces lamelles de bois neuf toutes rouges.

Harv s'arrêta, interdit de stupeur devant une telle démonstration. Nell, pour sa part, avait déjà vu le même genre de processus dans les pages de son Manuel. Elle suivit Rita qui se dirigeait vers un long bâtiment bas où étaient installés les chevaux.

La plupart des gens ne vivaient pas au Moulin même, mais dans deux annexes allongées, bâties sur deux niveaux, avec les ateliers en bas et les logements au-dessus. Nell nota avec un rien de surprise que, en fait, Rita ne vivait pas avec Brad. Son appartement et son atelier étaient chacun deux fois plus vastes que l'ancien logis de Nell, et remplis de beaux objets de bois massif, de métal, de coton, de lin et de porcelaine qui, Nell commençait à le comprendre, avaient tous été confectionnés par la main de l'homme, sans doute ici même à Dovetail.

L'atelier de Rita était équipé de grands chaudrons dans lesquels elle préparait une espèce de pâte épaisse et fibreuse qu'elle égouttait ensuite en l'étalant en minces couches sur des claies. Puis elle l'aplatissait à l'aide d'une grande presse à main pour faire un papier aux feuilles épaisses, dentelées et subtilement colorées par les milliers de fibres minuscules noyées dedans. Quand elle avait confectionné une rame, elle l'apportait à l'atelier voisin, où régnait une forte odeur d'huile ; là, un barbu au tablier maculé faisait repasser les feuilles sous une autre grosse machine munie d'une grande manivelle. Quand elle en sortait, le haut de la feuille s'ornait de lettres, indiquant le nom et l'adresse d'une dame de la Nouvelle-Atlantis.

Comme jusqu'ici, Nell s'était bien tenue en ne cherchant pas à fourrer ses doigts dans les machines et s'abstenait de distraire qui que ce soit par ses questions, Rita lui permit de visiter d'autres ateliers, pour autant qu'elle demande chaque fois la permission. Nell passa le reste de la journée à se faire des amis avec plein d'autres artisans : un souffleur de verre, un joaillier, un ébéniste, un tisserand, et même un fabricant de jouets qui lui offrit une toute petite poupée en bois vêtue d'une robe en indienne.

Harv resta un moment à tanner les hommes qui réparaient le toit, puis il passa le reste de la journée à se balader dans les champs, à donner des coups de pied dans les cailloux, et à évaluer la disposition et les limites de la communauté centrée sur le Moulin. Nell venait le rejoindre de temps en temps. Au début, il avait l'air crispé, sceptique, puis il se relaxa et parut s'amuser, jusqu'à ce que, en fin de journée, il redevienne

maussade et aille se percher sur un rocher au-dessus du torrent, jetant des galets dans l'eau ou se rongeant l'ongle du pouce, abîmé dans ses réflexions.

Brad rentra tôt de la clave de la Nouvelle-Atlantis. Chevauchant un étalon bai, il descendit droit de la montagne, prenant de biais la ceinture verte et traversant sans dommages le rideau de ronces, car les autorités le connaissaient. Harv s'approcha de lui, l'air compassé, et se racla violemment la gorge avant de s'apprêter à lui fournir une explication et lui soumettre sa requête. Mais les yeux de Brad ne firent que l'effleurer pour venir se poser sur Nell, la jaugeant un bref instant avant de se détourner avec timidité. Le verdict était qu'ils pouvaient rester pour la nuit, mais tout le reste dépendait de subtilités légales au-delà de son pouvoir.

« As-tu fait quoi que ce soit qui serait susceptible d'intéresser la police de Shanghai ? » demanda Brad à Harv, gravement. Harv répondit que non, un non tout simple, sans les habituels points de droit, clauses conditionnelles ou paragraphes annexes.

Nell avait envie de tout avouer à Brad. Mais elle avait également relevé dans le Manuel que chaque fois qu'on posait une question directe à Peter Rabbit, le lapin répondait immanquablement par un mensonge.

« À voir nos vastes champs et nos grandes maisons, on pourrait s'imaginer sur le territoire d'Atlantis, dit Brad, pourtant nous sommes sous la juridiction de Shanghai comme le reste des Concessions. Cela dit, leurs policiers viennent rarement dans le coin, parce que nous sommes des gens paisibles, et puis aussi parce que nous avons conclu certains arrangements avec eux. Mais s'ils venaient à apprendre que nous hébergeons de jeunes délinquants en fuite...

— Pigé... » bredouilla Harv. Il était clair qu'il avait déjà réfléchi à tout ça tandis qu'il était assis au bord de l'eau et qu'il attendait juste que les adultes l'aient rejoint dans ses déductions logiques. Avant que Nell ait saisi de quoi il retournait, il se porta à sa hauteur, la prit dans ses bras et l'embrassa sur les lèvres. Puis il la lâcha et détala à travers la prairie, pour redescendre vers l'océan. Nell lui courut après, mais il allait trop vite et elle

finit par s'étaler dans un parterre de campanules et regarda Harv s'éloigner, les yeux embués d'un rideau de larmes. Quand il fut devenu invisible, elle se pelotonna, en sanglots, et c'est Rita qui vint finalement la prendre dans ses bras vigoureux pour la ramener à pas lents, vers le Moulin dont la roue continuait de tourner, imperturbable.

Des orphelins d'Han sont soumis aux bienfaits de la technologie éducative moderne ; réflexions du juge Fang sur les préceptes fondamentaux du confucianisme

Les bateaux-orphelinats étaient équipés de matri-compilateurs intégrés, mais ceux-ci ne pouvaient bien entendu être raccordés à des Sources. C'est pourquoi, leur approvisionnement en matière provenait de conteneurs cubiques, et non de réservoirs d'atomes arrangés avec précision. Ces conteneurs pouvaient être chargés à bord par des grues ; les compilateurs de matière étaient ensuite branchés dessus, tout comme on les aurait branchés sur des lignes d'alimentation s'ils avaient été installés à terre. Les bateaux venaient souvent faire relâche à Shanghai pour décharger leurs conteneurs vides et en embarquer de nouveaux – leurs populations affamées se nourrissaient presque exclusivement du riz synthétique produit par ces matri-compilateurs.

Il y avait maintenant sept bateaux. Les cinq premiers avaient été baptisés du nom des Cinq vertus cardinales du Maître ; on avait baptisé les suivants en hommage aux grands philosophes confucéens. Le juge Fang s'envola vers celui dont le nom pouvait se traduire approximativement par *Bonté d'âme,* portant en personne le programme de MC glissé dans la manche de son vêtement. C'était ce même bâtiment qu'il avait visité, durant son équipée nocturne à bord du yacht du Dr X et, depuis cette nuit fertile en événements, il s'était quelque part senti plus

proche de ces cinquante mille petites souris que des deux cent cinquante mille autres réparties sur les autres navires.

Le programme avait été conçu pour fonctionner sur un compilateur de masse, capable d'extruder des douzaines de Manuels à chaque cycle. Quand la première série fut terminée, le juge Fang prit au hasard un des volumes neufs, en inspecta la couverture qui avait un aspect de jade marbré, le feuilleta en admirant les illustrations, jeta un œil critique sur la calligraphie.

Puis il emprunta une coursive pour descendre dans une salle de jeux où une centaine de petites souris se dépensaient en courant partout. Il avisa une petite et lui dit de s'approcher. Elle obéit, à contrecœur, poussée par une maîtresse énergique qui faisait alterner les sourires à la gamine et les révérences au juge Fang.

Le juge s'accroupit pour mieux la regarder dans les yeux et il lui tendit le livre. Elle était beaucoup plus intéressée par celui-ci que par le juge, mais elle avait appris les bonnes manières et s'inclina pour remercier ce dernier. Puis elle ouvrit le Manuel. Aussitôt, ses yeux s'agrandirent : le livre s'était mis à lui parler. La voix parut un peu morne au juge, le rythme de l'élocution pas tout à fait adéquat. Mais peu importait pour la petite : elle était fascinée.

Le juge Fang se releva et découvrit qu'il était entouré par une centaine de gamines qui toutes fixaient le livre de jade, debout sur la pointe des pieds, bouche bée.

Au bout du compte, il avait réussi à mettre à profit sa fonction pour accomplir une bonne action indubitable. En République côtière, c'eût été impossible ; dans l'Empire du Milieu, qui restait fidèle à l'esprit et aux paroles du Maître, cela faisait simplement partie de ses devoirs.

Il se retourna et sortit ; aucune des petites ne remarqua son départ, ce qui valait mieux, car elles auraient pu noter que sa lèvre tremblait et qu'il avait les larmes aux yeux. Alors qu'il parcourait les coursives pour regagner le pont supérieur où l'attendait son aéronef, il repassa pour la millième fois le Grand Enseignement, le fond de la pensée du Maître : Les anciens qui voulaient faire montre de vertus illustres dans tout l'Empire s'attachaient à mettre de l'ordre dans leurs propres

États. Voulant mettre de l'ordre dans leurs États, ils s'attachaient à mettre de l'ordre dans leur famille. Voulant ordonner leur famille, ils s'attachaient à cultiver leur personne. Voulant cultiver leur personne, ils s'attachaient à rectifier leur cœur. Voulant rectifier leur cœur, ils s'attachaient à rechercher la sincérité de leurs pensées. Voulant la sincérité de leurs pensées, ils s'attachaient à étendre le plus possible leur savoir. Une telle extension du savoir repose sur la curiosité de toutes choses... Du Fils du Ciel à la masse du peuple, tous doivent considérer que cultiver la personne est à la racine de tout le reste.

Hackworth reçoit un message ambigu ; traversée de Vancouver ; femmes tatouées et mâts totémiques ; il entre dans l'univers caché des Tambourinaires

Kidnappeur disposait d'une sorte de boîte à gants intégrée à la base du cou. Alors qu'il franchissait la chaussée, Hackworth l'ouvrit, car il voulait savoir si elle était assez grande pour contenir son chapeau melon sans qu'il soit forcé de plier, casser, tordre ou froisser l'exquis hyperboloïde de son bord. La réponse fut qu'elle était juste un poil trop étroite. Mais le Dr X avait eu la délicate attention d'y placer un en-cas : une poignée de gâteaux chinois, trois pour être précis. Ils avaient l'air succulents. Hackworth prit le premier et l'ouvrit pour lire le message traditionnellement placé à l'intérieur. Le papier portait une espèce de motif géométrique animé de manière criarde : de longs filaments qui s'entrelaçaient et rebondissaient les uns contre les autres. Leur aspect lui était vaguement familier : ils étaient censés représenter ces tiges d'achillée qu'utilisent les Taoïstes pour la divination. Mais au lieu des former un hexagramme du *Yi-King*, ils commencèrent à se disposer, l'un après l'autre, pour former des lettres dans la pseudo-typographie chinoise utilisée sur les enseignes des gargotes de

cuisine cantonaise. Quand le dernier se fut mis en place, le message indiquait :

RECHERCHE L'ALCHIMISTE

« Merci quand même, docteur X », lâcha Hackworth d'un ton cassant. Il continua d'observer le message, avec l'espoir qu'il se transforme en un libellé un peu plus informatif, mais le papier était définitivement inerte, un détritus comme un autre.

Kidnappeur ralentit au petit trot pour traverser d'un pas précis le campus universitaire, puis il vira au nord et franchit un pont pour accéder à la péninsule où s'étendait l'essentiel de l'agglomération de Vancouver. La chevaline prenait grand soin de n'écraser les pieds de personne, et Hackworth cessa bientôt de s'inquiéter pour laisser parler son instinct. Cela le laissait libre d'admirer le paysage, ce qui n'aurait pas été conseillé s'il avait fait le trajet en vélocipède. Ainsi n'avait-il pas noté jusqu'ici l'exubérance absolument délirante de l'endroit : chaque passant semblait constituer un groupe ethnique à lui tout seul, avec son costume, son dialecte, sa secte et son pedigree particuliers. C'était comme si chaque partie du monde était vouée tôt ou tard à se transformer en Inde et cesser de fonctionner de manière compréhensible pour des rationalistes cartésiens purs et durs comme John Percival Hackworth, sa famille et ses amis.

Peu après avoir dépassé l'Aérodrome, ils arrivèrent au parc Stanley, péninsule vierge de plusieurs kilomètres de circonférence qui avait, Dieu merci, était confiée au Protocole et ainsi conservée à peu près dans son état initial, avec ces mêmes pins Douglas et cèdres rouges qui y poussaient depuis la nuit des temps. Hackworth s'y était déjà rendu à plusieurs reprises, et il avait une vague idée de sa disposition : un semis de restaurants, des sentiers longeant la plage, un zoo et un aquarium, des terrains de jeux.

Kidnappeur avait adopté un gentil trot pour le promener sur une plage de galets, puis il se mit tout de go à escalader une rampe, adoptant pour ce faire une allure jamais vue chez aucun cheval de chair et d'os : ses jambes se raccourcirent et il grimpa

en s'accrochant sur cette pente à quarante-cinq degrés avec l'assurance d'un lion des montagnes. Un zigzag d'une inquiétante promptitude dans un bouquet de pins les fit déboucher sur une prairie dégagée. Puis Kidnappeur ralentit au pas, comme un vrai cheval qui avait besoin de retrouver progressivement son calme, et conduisit Hackworth vers une rangée d'anciens mâts totémiques disposés en demi-cercle.

Une jeune femme se tenait au pied d'un des mâts, les mains croisées dans le dos, ce qui lui aurait donné un air adorablement mutin, si elle n'avait pas été entièrement nue et couverte de tatouages médiatroniques qui changeaient sans cesse. Même ses cheveux, qui flottaient jusqu'à sa taille, avaient dû être imprégnés de nanosites, car la couleur de chaque mèche fluctuait en alternance en suivant un motif qu'Hackworth eût été bien en peine de déchiffrer. La jeune femme examinait attentivement les gravures de ce mât totémique, et ce n'était sans doute pas la première fois, car ses tatouages étaient d'une facture fort analogue.

Le totem qu'elle contemplait était dominé par la représentation d'un orque, la tête basse et la queue dressée, la nageoire dorsale projetée à l'horizontale à angle droit du mât et manifestement gravée sur une pièce de bois séparée. Les évents de l'animal montraient un faciès humain gravé tout autour : la bouche du personnage se confondait avec l'orifice de l'évent. Ce mélange né d'un refus de toute démarcation était omniprésent sur les mâts totémiques comme sur les tatouages de la femme : les yeux écarquillés d'un ours se confondaient de même avec le faciès d'une autre créature. Le nombril de la femme dessinait également la bouche d'un visage humain, à l'instar de l'évent de l'orque et, par moment, ce visage devenait à son tour la bouche d'un visage plus grand, dont les yeux étaient dessinés par les mamelons, et la barbiche par la toison pubienne. Mais à peine avait-il distingué un motif que celui-ci se muait en autre chose, car, au contraire des totems, le tatouage était dynamique et jouait avec les images dans le temps de la même façon que les mâts totémiques jouaient avec celles-ci dans l'espace.

« Salut, John, dit-elle. Pas de veine que je t'aie aimé, parce qu'il fallait que tu partes. »

Hackworth essaya de reconnaître son visage, ce qui aurait dû être aisé, le visage étant ce qui se trouve à l'avant de la tête ; mais son regard ne cessait d'être distrait par tous les autres petits visages qui allaient, venaient et fusionnaient sans cesse, jouant en temps partagé avec les yeux, la bouche et même les narines de la jeune femme. Et il commençait à distinguer également des motifs dans sa chevelure, ce qui était plus qu'il n'en pouvait supporter. Il était toutefois presque certain d'avoir cru y reconnaître les traits de Fiona.

La femme lui tourna le dos et s'éloigna, faisant virevolter sa chevelure comme une jupe qui tournoie, et, durant ce bref instant, il put voir au travers et crut décoder l'image. Il était à présent certain que, quelque part au sein de celle-ci, il avait vu Gwen et Fiona marchant sur une plage.

Il descendit de Kidnappeur et lui emboîta le pas. Kidnappeur le suivit en silence. Ils traversèrent le parc sur sept ou huit cents mètres ; Hackworth gardait ses distances car, dès qu'il se rapprochait trop, son regard était désorienté par les images qui dansaient dans sa chevelure. Elle le conduisit vers une longue plage sauvage, jonchée d'énormes troncs de pins Douglas abattus. Lorsqu'il les agrippait pour les enjamber en tâchant de ne pas se laisser distancer, il découvrait parfois qu'une de ses prises semblait avoir été sculptée par la main de l'homme depuis la nuit des temps.

Les troncs étaient des palimpsestes : deux se dressaient au bord de l'eau, plantés légèrement de biais, comme des flèches dans le sable impermanent. Hackworth passa entre eux et le ressac lui battit les genoux. Il entrevoyait sous la patine des esquisses de visages et de bêtes des bois, des corbeaux, des aigles et des loups entremêlés en écheveaux organiques. Le froid glacial lui mordait les jambes et il fut pris d'une brève quinte de toux, mais la femme avançait toujours ; elle était maintenant dans l'eau jusqu'au-dessus de la taille et ses cheveux flottaient autour d'elle, de sorte que les images translucides étaient redevenues visibles. Puis elle disparut sous une vague de deux mètres.

La déferlante renversa Hackworth sur les fesses et le traîna sur plusieurs mètres. Agitant bras et jambes, il réussit à

retrouver son équilibre et resta assis quelques instants, le torse et la taille fouettés par les vaguelettes, attendant que la femme remonte respirer. Mais elle ne reparut pas.

Il y avait quelque chose là-dessous. Il se releva et, pataugeant, repartit droit vers l'océan. Au moment où les vagues arrivaient au niveau de son visage, ses pieds entrèrent en contact avec une surface dure et lisse qui céda sous son poids. Il fut aspiré vers le bas avec les flots qui plongeaient dans un vide souterrain. Une écoutille se referma avec bruit au-dessus de sa tête et, soudain, il respirait de l'air à nouveau. La lumière était argentée. Il était assis, de l'eau jusqu'à la poitrine, mais bien vite elle descendit, vidangée par un système de pompage quelconque, et il se retrouva devant un long tunnel argenté. La femme était en train de le descendre, à un jet de pierre devant lui.

Hackworth avait déjà parcouru ce genre d'ouvrage, d'ordinaire dans des environnements plus industriels. L'accès avait été creusé dans la plage, mais le reste était un tunnel flottant, simple tube rempli d'air ancré au fond. C'était une méthode économique pour gagner de la place ; les Nippons utilisaient ces ouvrages comme dortoirs pour leurs travailleurs immigrés. Les parois étaient faites de membranes qui absorbaient l'oxygène de l'eau de mer et évacuaient le gaz carbonique, de sorte que pour un poisson, ces tunnels qui excrétaient d'innombrables microbulles de CO_2 pollué fumaient à l'instar de pâtons brûlants mis à refroidir sur une plaque d'acier. Ces tubes s'extradaient dans l'eau, à la manière de germes poussant sur des pommes de terre mal stockées ; ils pouvaient former des fourches, et comme ils emportaient avec eux leur conduite d'Alimentation, ils pouvaient se déployer sur commande : initialement vides et aplatis, ils aspiraient l'oxygène, sitôt terminés, pour se gonfler et se raidir.

Maintenant que l'eau glacée avait quitté ses conduits auditifs, Hackworth pouvait déceler un battement sourd qu'il prit au début pour le fracas du ressac au-dessus de sa tête ; mais son rythme était plus régulier et l'invitait à progresser.

Hackworth descendit donc le tunnel sur les pas de la femme et, à mesure qu'il descendait, la lumière décroissait, le boyau se

faisait plus étroit. Il soupçonnait les parois d'avoir des propriétés médiatroniques, car il ne cessait d'entrevoir des choses qui disparaissaient sitôt qu'il tournait la tête. Il avait cru qu'il atteindrait bientôt une chambre, quelque excroissance du tunnel où il découvrirait les compagnons de la femme assis en train de tambouriner sur d'énormes chaudrons, mais, avant d'y parvenir, il dut franchir un passage où le tunnel devint tout noir, l'obligeant à se mettre à quatre pattes pour progresser à tâtons. Quand ses mains et ses genoux entraient en contact avec la paroi tendue mais élastique, il sentait le bruit de tambour se transmettre dans ses os et comprit que le matériau était équipé de transducteurs audio intégrés ; le tambourinage pouvait provenir de n'importe quelle direction, ou il pouvait avoir été enregistré. Ou peut-être était-ce encore plus simple : peut-être que ces tubes transmettaient parfaitement le son et que quelque part ailleurs, dans ce labyrinthe, des gens tambourinaient sur les parois.

Sa tête entra en contact avec la paroi. Il se mit à plat ventre et poursuivit sa route en rampant. Des essaims de minuscules étincelles s'agitaient sans cesse devant ses yeux et il se rendit compte que c'étaient ses mains ; des nanosites émetteurs de lumière s'étaient incrustés dans sa chair. Ils avaient dû être installés par le médecin du Dr X : mais ils ne s'étaient illuminés qu'après son entrée dans ces tunnels.

Si la femme ne l'avait pas déjà devancé, il aurait sans doute renoncé arrivé à ce point, persuadé d'avoir abouti dans une impasse, un tunnel abandonné qui aurait raté son expansion. Le roulement de tambour lui envahissait à présent les oreilles, venu de toutes parts, l'ébranlant jusqu'aux os. Il n'y voyait plus rien, même si, de temps en temps, il croyait entrevoir une faible lueur jaune vacillante. Le tunnel ondulait légèrement dans les courants de profondeur, ces rivières d'eau glaciale qui serpentaient au fond du détroit. Chaque fois qu'il laissait son esprit divaguer et qu'il se rappelait qu'il se trouvait loin sous la surface de l'océan, il devait s'arrêter et se forcer à ne pas céder à la panique. Avant tout, se concentrer sur ce tunnel rempli de bon air respirable, pas sur ce qu'il y a autour.

Il y avait effectivement de la lumière devant lui. Il se retrouva dans une saillie du tube, juste assez grande pour lui permettre de s'asseoir, puis de s'étendre quelques instants sur le dos et se reposer. Une lampe brûlait au-dessus de lui, un récipient empli d'une sorte d'hydrocarbure qui fondait sans laisser de cendres ni produire de fumée. Les murs médiatroniques étaient couverts de scènes animées, à peine visibles dans la lumière vacillante : des animaux dansant dans la forêt.

Il suivit encore les tubes pendant un laps de temps assez long quoique difficile à évaluer. À intervalles réguliers, il tombait sur une nouvelle chambre avec sa lampe et d'autres peintures. À force de ramper dans ces longs tunnels d'un noir absolu, il en vint à ressentir des hallucinations visuelles et auditives, vagues au début, juste un bruit aléatoire qui se propageait dans son système nerveux, mais qui gagnait progressivement en résolution et en réalisme. Les hallucinations avaient un caractère onirique dans lequel ses expériences visuelles récentes – ainsi Gwen et Fiona, le Dr X, l'aéronef, les adolescents jouant au football – se mêlaient à des images tellement étrangères qu'il les reconnaissait à peine. Cela le troublait de voir son esprit s'emparer d'un élément aussi cher à son cœur que Fiona et le mêler à ce fatras d'images et d'idées complètement étranger à son expérience personnelle.

Il distinguait les nanosites inclus dans son épiderme. Mais pour autant qu'il sache, il pouvait tout aussi bien en avoir un million d'autres dans le cerveau, chevauchant axones et dendrites, échangeant des données dans des flashes de lumière. Un second cerveau confondu avec le sien.

Rien n'interdisait à ces nanosites de relayer de l'information tout au long de son corps jusqu'à ceux implantés dans sa peau et, de là, jusqu'à d'autres, quelque part dans les ténèbres extérieures. Qu'arriverait-il quand il se trouverait à proximité d'autres individus infestés de manière similaire ?

Lorsqu'enfin il déboucha dans la grande chambre, il était incapable de dire s'il contemplait la réalité ou une nouvelle hallucination machinale. La salle avait la forme d'un cornet de glace aplati, avec un plafond en dôme surmontant un plancher

conique en pente douce. Le plafond était un vaste médiatron et le sol tenait lieu d'amphithéâtre. Hackworth s'étala dans la salle au moment où le bruit des tambours atteignait un crescendo. Le sol était glissant et il dévala sans pouvoir se retenir jusqu'au puits central. Roulant sur le dos, il découvrit une scène impétueuse qui s'étalait sur le dôme au-dessus de lui, et sa vision périphérique qui embrassait l'ensemble de la salle entrevoyait en même temps mille constellations vivantes martelant le sol de leurs mains.

Seconde partie

Nés et élevés dans les régions étrangères du bout du monde, les Barbares considèrent que bien des points de l'administration de la Dynastie céleste leur restent difficilement compréhensibles, aussi ne cessent-ils de plaquer des constructions artificielles sur des éléments dont il n'est pas évident de leur expliquer la véritable nature.

Qiying

Hackworth vit une singulière expérience ; le rite des Tambourinaires

Dans un espace sombre et caverneux éclairé seulement par une multitude de feux minuscules, une jeune femme, sans doute guère plus qu'une jeune fille, se tient dressée sur un piédestal, entièrement nue à l'exception d'une peinture corporelle élaborée, à moins que ce ne soit un tatouage médiatronique lui recouvrant tout le corps. Une couronne de branches feuillues est tressée autour de sa tête et son épaisse chevelure lui descend jusqu'aux genoux. Elle tient serré contre son sein un bouquet de roses dont les épines lui pénètrent dans la chair. Tout autour d'elle, une foule, des milliers d'individus peut-être, tambourine avec frénésie et parfois chante et psalmodie.

Dans l'espace séparant la fille des spectateurs sont alors introduits deux douzaines d'hommes. Certains arrivent de leur plein gré, au pas de course, d'autres donnent plutôt l'impression d'avoir été poussés, d'autres enfin évoquent d'innocents promeneurs déambulant dans la rue (tout nus) et qui se seraient trompés de porte. Certains sont asiatiques, d'autres européens, d'autres encore africains. Certains ont été conduits manu militari par des célébrants qui ont jailli de la foule pour les planter là. Au bout du compte, ils forment cercle autour de la fille et, à cet instant, le roulement de tambours atteint un paroxysme assourdissant, accélère pour dégénérer en une grêle crépitante et sans rythme, et puis, tout soudain, s'arrête, d'un coup.

Quelqu'un gémit une plainte ululante d'une voix aiguë, tenace. Hackworth est incapable de comprendre ce qu'elle dit. Puis jaillit un roulement de tambour, unique, retentissant. Nouvelle plainte. Nouveau roulement de tambours. Encore une fois. Le troisième roulement instaure un rythme lourd. Cela se prolonge quelques instants, le rythme s'accélère peu à peu. À

partir d'un certain point, la lamentation ne s'interrompt plus entre les tambourinages, et l'homme se met à tresser son rap entre les mesures, comme une sorte de contrepoint. Le cercle de mâles entourant la fille entame une danse fort primitive, traînant simplement les pieds alternativement dans un sens puis dans l'autre. Hackworth note que tous sont en érection, sous le fourreau de préservatifs médiatroniques bariolés – des capotes qui émettent même leur propre lumière de sorte que tous ces membres tressautant ressemblent à des bâtons lumineux dansant dans les airs.

Le roulement de tambours et la danse accélèrent très progressivement. Les érections expliquent à Hackworth pourquoi le manège prend tout ce temps : en fait, il est en train d'assister aux préliminaires. Au bout d'une demi-heure, à peu près, l'excitation – phallique ou autre – devient insupportable. Le rythme est désormais un rien plus rapide que le battement cardiaque normal, entrelacé de toute une série d'autres rythmes et contre-rythmes, et la psalmodie du soliste est devenue un chœur délirant plus ou moins organisé. À un moment donné, alors que la situation n'a, semble-t-il, plus évolué depuis une demi-heure, tout se produit d'un coup : le martèlement et les chants explosent pour atteindre un nouveau paroxysme d'intensité. Chaque danseur se penche, saisit le réservoir flasque à l'extrémité de la capote radioactive et commence à l'étirer. Quelqu'un passe en courant dans leurs rangs, muni d'un couteau avec lequel il tranche l'extrémité des préservatifs dans une terrifiante parodie de circoncision, révélant le gland de chaque pénis. La fille bouge alors pour la première fois, jetant dans les airs son bouquet, telle une jeune mariée qui s'avance vers la limousine ; les roses cascadent, tourbillonnent en tous sens et retombent sur les danseurs, qui les saisissent au vol ou bien se précipitent pour les ramasser. La fille paraît défaillir, en tout cas, elle bascule en arrière, les bras écartés, comme une rock-star plongeant de la scène, et elle est récupérée par plusieurs danseurs, qui hissent son corps au-dessus de leur tête et se mettent à parader autour de la salle, en la portant comme un corps crucifié qu'on vient de descendre de croix. Elle se retrouve bientôt étendue par terre sur le dos, et l'un des

danseurs se place entre ses jambes et, en quelques coups de reins, il a fini. Deux autres le prennent alors par les bras et l'arrachent à cette étreinte avant qu'il ait eu la moindre chance de lui dire qu'il l'aimera encore au matin, un autre aussitôt prend sa place, et il ne lui faut guère de temps lui non plus – tous ces préliminaires ont mis ces gaillards dans un état d'excitation peu commun. Les danseurs se relaient de la sorte durant plusieurs minutes. Hackworth n'arrive plus à distinguer la fille, qui est entièrement cachée, mais elle ne se débat pas, et, pour autant qu'il puisse dire, ils ne semblent pas la maintenir couchée de force. Vers la fin, une espèce de vapeur ou de fumée commence à s'élever en spirale du centre de l'orgie. Le dernier participant grimace encore plus que l'individu moyen lors d'un orgasme : il s'arrache tout d'un coup de la femme en se tenant la queue et se met à sautiller d'un pied sur l'autre en poussant de grands cris, souffrant visiblement. C'est le signal pour tous les danseurs qui s'écartent à leur tour de la femme, maintenant bien difficile à distinguer : ce n'est plus qu'un paquet inerte, brouillé et nimbé de vapeur.

Des flammes éclatent en plusieurs points, sur tout son corps, simultanément, des veines de lave s'ouvrent au long de ses membres, et son cœur même jaillit hors de sa poitrine et s'élève comme une boule de foudre. Son corps devient une croix embrasée couchée au sol, l'apex étincelant d'un cône renversé de vapeur et de fumées tourbillonnantes. Hackworth note que le martèlement et les chants ont complètement cessé. La foule observe un long moment de silence tandis que le corps continue de brûler. Puis, quand la dernière flammèche s'est éteinte, une espèce de garde d'honneur sort de la foule : quatre hommes au corps peint en noir et portant dessiné en blanc un squelette. Il remarque que la femme était étendue sur une sorte de drap carré lors de son embrasement. Chacun des types saisit un des coins du drap. Ses restes culbutent au centre du linceul, un nuage de cendres s'envole, accompagné d'un pétillement de flammèches incandescentes. Les hommes-squelettes emportent les restes vers un fût d'acier de deux cents litres et les versent dedans. Il en jaillit une bouffée de vapeur accompagnée d'une série de grésillements quand les charbons ardents entrent en

contact avec le liquide que devait contenir le récipient. L'un des hommes-squelettes saisit une longue cuillère et touille la mixture, puis il y plonge une grosse tasse à café fendillée et écaillée, aux armes de l'université de Michigan, et en boit une grande lampée.

Les trois autres viennent boire à leur tour. À présent, les spectateurs ont formé une longue queue. Un par un, ils s'avancent. Le premier des hommes-squelettes leur tend la tasse, offrant à chacun une gorgée. Enfin, tous se dispersent, isolément, ou bien par petits groupes, en bavardant. Le spectacle est terminé.

La vie de Nell à Dovetail ; nouveaux développements au sein du Manuel ; un voyage dans la clave de la Nouvelle-Atlantis ; Nell est présentée à Miss Matheson ; nouvel hébergement chez une « vieille » connaissance

Nell passa plusieurs jours au Moulin. On lui donna un petit lit sous les combles du dernier étage, dans un nid douillet qu'elle était assez menue pour atteindre. Elle prenait ses repas avec Rita, Brad ou l'un des autres pensionnaires tout aussi charmants dont elle vint à faire connaissance. Pendant la journée, elle se baladait dans les prés, se trempait les pieds dans la rivière ou bien partait explorer les bois, en allant parfois jusqu'au rideau de ronces. Elle emmenait toujours le Manuel avec elle. Ces derniers temps, il était tout rempli des exploits de la princesse Nell et de ses amis dans la cité du Roi des Pies. Cela ressemblait de plus en plus à un ractif et de moins en moins à une histoire et, au sortir de chaque chapitre, elle était épuisée par les prodiges d'astuce dont elle avait dû faire preuve rien que pour survivre un jour de plus avec ses amis, sans tomber entre les griffes de pirates, voire celles du Roi des Pies en personne.

En définitive, Peter et elle eurent tôt fait d'ourdir un plan fort astucieux pour s'introduire dans le château, créer une

diversion et s'emparer des grimoires magiques qui étaient la source des pouvoirs du Roi des Pies. Ce plan échoua le premier coup, mais, le lendemain, Nell revint une page en arrière pour recommencer, cette fois avec quelques changements. Nouvel échec, mais la princesse Nell et ses amis avaient malgré tout progressé un peu plus avant à l'intérieur du château. À la sixième ou septième tentative, leur plan se déroula enfin à la perfection : alors que le Roi des Pies était occupé à une joute oratoire avec Peter Rabbit le lapin (joute que Peter remporta), Pourpre usa d'un sort pour forcer la porte de sa bibliothèque secrète, qui recelait des livres encore plus magiques que le *Manuel illustré d'éducation pour Jeunes Filles*. Dissimulée dans les pages d'un de ces livres, elle trouva une clef ouvragée. La princesse Nell prit la clef, tandis que Pourpre en profitait pour mettre la main sur plusieurs précieux grimoires du Roi des Pies.

Ils filèrent à corps perdu, traversèrent le fleuve et gagnèrent le pays voisin, où le Roi des Pies ne risquerait pas de les pourchasser, et, là, ils restèrent camper plusieurs jours dans une jolie prairie pour récupérer. La journée, quand ses compagnons n'étaient à nouveau que de simples peluches, la princesse Nell prenait connaissance des nouveaux livres magiques dérobés par Pourpre. Dès qu'elle en ouvrait un, son image sur l'illustration s'agrandissait jusqu'à emplir toute la page, et le Manuel se transformait lui-même en ce livre magique jusqu'au moment où elle décidait de le mettre de côté.

Le préféré de Nell était un Atlas magique qui pouvait lui servir à explorer n'importe quel pays, réel ou imaginaire. La nuit, Pourpre passait le plus clair de son temps à lire un très gros grimoire tout corné, usé, taché et brûlé, intitulé le *PANTECHNICON*. Sa reliure était munie d'un fermoir cadenassé. Dès que Pourpre cessait de le consulter, elle le refermait au cadenas. Plusieurs fois, Nell lui demanda si elle pouvait y jeter un œil, mais Pourpre lui répondait toujours qu'elle était trop jeune pour connaître le genre de choses qui étaient écrites dans ce livre.

Pendant ces périodes, Canard, comme toujours, s'affairait autour du campement : il mettait de l'ordre, préparait les repas, lavait le linge sur les rochers au bord de l'eau et ravaudait leurs

habits usés à force de pérégrinations. Peter, quant à lui, devenait nerveux. Il était vif d'esprit, mais il n'avait pas encore réussi à apprendre à lire, de sorte que les livres de la bibliothèque du Roi des Pies n'avaient d'autre utilité que rendre son nid plus douillet. Aussi prit-il l'habitude d'explorer les bois environnants, en particulier vers le nord. Au début, il ne disparaissait que pour quelques heures, mais, une fois, on ne le revit plus de toute la nuit et il ne revint que le lendemain à midi. Puis il se mit à faire des escapades de plusieurs journées.

Un beau jour, Peter s'enfonça dans les bois vers le nord, titubant sous un lourd paquetage, et ne revint plus jamais.

Nell cueillait des fleurs dans la prairie, quand un jour une belle dame – une Vicky – vint vers elle, juchée sur un cheval. Lorsqu'elle fut plus près, Nell constata avec surprise que la monture était Coquille d'Œuf et la dame Rita, toute belle dans sa robe longue comme aiment en porter les dames Vickys, la tête coiffée d'une bombe et, qui plus est, chevauchant en amazone.

« Vous êtes drôlement jolie, dit Nell.

— Merci, Nell, dit Rita. Veux-tu toi aussi me ressembler, pendant un petit moment ? J'ai une surprise pour toi. »

L'une des dames qui vivaient au Moulin était modiste, et elle avait confectionné une robe pour Nell, entièrement cousue à la main. Rita l'avait apportée et elle aida Nell à la passer, là, au beau milieu de la prairie. Puis elle lui tressa les cheveux et s'amusa même à y glisser quelques fleurs des champs. Enfin, elle aida Nell à monter avec elle sur Coquille d'Œuf et c'est dans cet équipage qu'elles reprirent la direction du Moulin.

« Il faudra que tu laisses ici ton livre, aujourd'hui, dit Rita.

— Pourquoi ?

— Je t'emmène de l'autre côté de la grille, dans la clave de la Nouvelle-Atlantis. L'agent Moore m'a prévenue que je ne devais sous aucun prétexte te laisser traverser la grille avec ton livre. Il a dit qu'il risquait de tout chambouler. Je sais que tu vas me demander pourquoi, Nell, mais je n'ai pas de réponse. »

Nell courut à l'étage (en se prenant deux ou trois fois les pieds dans sa robe) déposer le Manuel dans son petit cagibi. Puis elle remonta en selle avec Rita. Elles franchirent le petit pont de pierre surmontant la roue à aubes et s'enfoncèrent dans les bois, et bientôt Nell perçut le chuintement discret des aérostats de surveillance. Coquille d'Œuf ralentit au pas pour se frayer avec précaution un passage parmi les larmes argentées en suspension. Nell tendit même le bras pour en effleurer une, mais elle ramena vivement sa main, même si l'objet n'avait rien fait de plus que la repousser. Le reflet de son visage dérivait à la surface des gousses tandis qu'elles passaient.

Elles parcoururent le territoire de la Nouvelle-Atlantis pendant un certain temps sans rien voir d'autre que des arbres, des fleurs des champs, des ruisseaux, parfois un écureuil ou un cerf.

« Pourquoi les Vickys ont-ils une clave aussi grande ? demanda Nell.

— Ne t'avise jamais de les traiter de Vickys !

— Pourquoi ?

— C'est ainsi que les appellent ceux qui ne les aiment pas, pour les qualifier de manière inamicale, expliqua Rita.

— Comme un terme péjoratif ? »

Rita laissa échapper un rire, plus nerveux qu'amusé. « Tout juste.

— Pourquoi les Atlantéens ont-ils une clave aussi vaste ?

— Eh bien, chaque phyle agit à sa guise et certaines méthodes réussissent mieux pour gagner de l'argent, si bien que certains ont beaucoup de territoires et d'autres, non.

— Comment cela, *à sa guise ?*

— Pour gagner de l'argent, il faut travailler dur – pour pouvoir vivre sa vie à sa guise. Les Atlantéens vivent tous ainsi, cela fait partie de leur culture. Les Nippons également. De sorte que, à eux deux, ils ont autant d'argent que tous les autres phyles réunis.

— Pourquoi n'êtes-vous pas une Atlantéenne ?

— Parce que je ne veux pas vivre ainsi. Tous les gens de Dovetail aiment manufacturer de beaux objets. Pour nous, tout ce que font les Atlantéens – se déguiser avec leurs costumes,

passer des années interminables à l'école –, ça ne tient pas debout. Ce n'est pas ces occupations qui nous aideront à confectionner de beaux objets, vois-tu. Je préfère encore porter mes blue-jeans et fabriquer du papier.

— Mais le MC peut fabriquer du papier, objecta Nell.

— Pas celui qu'apprécient les Atlantéens.

— Mais si vous gagnez de l'argent avec votre papier, c'est parce que les Atlantéens gagnent de l'argent en travaillant dur. »

Le visage de Rita s'empourpra et elle resta quelques instants sans rien dire. Puis, d'une voix tendue, elle reprit : « Nell, tu devrais demander à ton livre le sens du mot *discrétion*. »

Elles tombèrent sur une allée cavalière parsemée de gros tas de crottin, qu'elles empruntèrent dans le sens de la montée. Bientôt, le chemin se retrouva coincé entre deux murets de pierre sèche qui, expliqua Rita, avaient été montés par un de ses amis de Dovetail. La forêt céda la place aux pâturages, puis ceux-ci à des pelouses lisses comme des glaciers de jade, entourant de grandes demeures bâties au sommet des collines, cernées de haies géométriques et de remparts de fleurs. Le chemin devint une route pavée qui s'élargissait à mesure qu'elles approchaient de la ville. La montagne dominait toujours l'horizon dans le lointain et, à son sommet verdoyant, à demi masquée par une fine couche de nuages, Nell aperçut la Source Victoria.

Vue d'en bas, depuis les Territoires concédés, la clave de la Nouvelle-Atlantis avait toujours paru propre et belle, et c'était sans aucun doute le cas. Mais Nell fut surprise par la fraîcheur de l'air, surtout comparée au climat des TC. Rita lui expliqua que les Atlantéens venaient des contrées nordiques et qu'ils n'appréciaient guère la chaleur, raison pour laquelle ils avaient installé leur cité en altitude pour jouir d'un air plus frais.

Rita tourna dans un boulevard barré d'une large veine fleurie en son milieu. De part et d'autre s'alignaient des rangées de maisons de pierre rouge, tout hérissées de tourelles, de gargouilles et de fenêtres aux glaces en biseau. Des hommes coiffés de hauts-de-forme et des femmes vêtues de robes longues déambulaient, poussaient des landaus, ou se

promenaient à cheval ou sur des chevalines. Des robots laqués de vert foncé, analogues à des réfrigérateurs couchés sur le flanc, bourdonnaient sur la chaussée en progressant à l'allure d'un bambin, se posant sur les tas de crottin pour les inhaler. De temps en temps, on voyait un messager à vélocipède, ou quelque personnage fantasque au volant d'une voiture de pleine voie toute noire.

Rita immobilisa Coquille devant une maison et paya un petit garçon pour qu'il tienne les rênes. Elle sortit des sacoches une rame de papier neuf, soigneusement emballée dans le papier d'emballage spécial qu'elle fabriquait également. Chargée de son fardeau, elle escalada le perron et sonna à la porte. La maison était dotée d'une tour ronde en façade, flanquée de bow-windows couronnés de vitraux, et, derrière les fenêtres aux rideaux de dentelle, Nell pouvait entrevoir, aux étages, des lustres de cristal, de la porcelaine fine et des rayonnages de bois foncé garnis de livres par milliers.

Une bonne fit entrer Rita. Par la fenêtre, Nell vit cette dernière déposer une carte de visite sur un plat d'argent tendu par la femme – un plateau, comme ils disaient. La domestique emporta le tout, pour réapparaître deux minutes plus tard et conduire Rita vers l'arrière de la maison.

Rita resta une demi-heure absente. Nell aurait bien voulu avoir le Manuel pour lui tenir compagnie. Alors, elle discuta un peu avec le petit garçon ; il s'appelait Sam, il vivait dans les Territoires concédés et, tous les matins, il enfilait un costume et prenait le bus pour passer sa journée dans la rue à garder les chevaux des gens ou faire d'autres petits boulots analogues.

Nell se demanda si Tequila travaillait dans une de ces maisons et si elles ne risquaient pas de tomber sur elle par accident. Son cœur se serrait toujours chaque fois qu'elle pensait à sa mère.

Rita ressortit de la maison. « Désolée, dit-elle, je suis sortie aussi vite que j'ai pu, mais il fallait bien que je reste à papoter. Le protocole, comprends-tu.

— Définition protocole », dit Nell. C'était toujours ainsi qu'elle parlait au Manuel.

« Là où nous nous rendons, il faudra que tu surveilles tes manières. Ne pas dire “explique ceci ou cela”.

— Serait-ce abuser indûment de votre patience que de vous demander de me fournir une explication concise du terme *protocole ?* » reprit Nell.

À nouveau, Rita eut ce rire nerveux et considéra Nell avec une expression qui dissimulait mal son inquiétude. Alors qu’elles descendaient la rue, Rita lui parla un certain temps du protocole, mais Nell n’écoutait pas vraiment, car elle essayait surtout de comprendre comment il se faisait que, tout d’un coup, elle soit capable d’effrayer des adultes comme Rita.

Elles traversèrent la partie la plus bâtie de la ville, où édifices, jardins et statues étaient tous également magnifiques et où il n’y avait pas deux rues qui se ressemblaient. Certaines décrivaient des arcs de cercle, d’autres formaient des cours, des places rondes ou ovales, des squares avec des carrés de verdure, et même les grandes artères sinuaient ici ou là. Elles passèrent bientôt dans une zone moins urbanisée avec de nombreux parcs et terrains de jeux, avant de déboucher devant une bâtisse à l’architecture fantasque ornée de tours ouvragées, isolée par une clôture en fer forgé et une haie de verdure. Au-dessus de la porte, on pouvait lire ACADÉMIE DES TROIS GRÂCES DE MISS MATHESON.

Miss Matheson les reçut dans un petit salon douillet. Nell estima son âge entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans ; elle buvait du thé dans de drôles de tasses à peine plus grosses qu’un dé à coudre, décorées d’images peintes. Nell essayait de se tenir assise bien droite et de rester attentive, à l’image de ces jeunes filles bien comme il faut citées par le Manuel, mais ses yeux ne cessaient de dévier vers les rayons des bibliothèques, vers les images peintes sur le service à thé et vers le tableau accroché au mur dans le dos de Miss Matheson, qui représentait trois dames en tenue diaphane batifolant dans les bois.

« Nos listes sont bouclées, le trimestre a commencé, et vous ne répondez à aucun des critères requis. Mais les recommandations dont vous faites état sont irrésistibles », dit Miss Matheson après avoir longuement examiné sa petite visiteuse.

« Pardonnez-moi, madame, mais je ne saisis pas », articula Nell.

Miss Matheson sourit, visage soudain épanoui dans un radieux foisonnement de rides. « C'est sans importance. Disons simplement que nous vous avons fait de la place. L'institution a pour habitude d'admettre un petit nombre d'étudiants qui ne sont pas des sujets néo-atlantéens. La propagation du modèle atlantéen est au centre de notre mission, comme école et comme société. Au contraire de certains phyles, qui se propagent par la conversion ou par l'exploitation, sans discernement, des capacités biologiques naturelles que partage, pour le meilleur ou pour le pire, l'ensemble des individus, nous avons quant à nous recours aux facultés de raisonnement. Tous les enfants possèdent des facultés de raisonnement innées qui ne demandent qu'à être développées. Notre académie a récemment accueilli plusieurs jeunes femmes d'origine non atlantéenne, et nous escomptons bien que toutes parviendront, le moment venu, jusqu'à la prestation de Serment.

— Pardonnez-moi, madame, mais laquelle est Aglaé ? demanda Nell, qui contemplait toujours le tableau derrière l'épaule de Miss Matheson.

— Je vous demande pardon ? dit Miss Matheson, avant d'entreprendre une manœuvre de rotation de la tête afin de regarder, ce qui, à son âge, était une prouesse de génie civil d'une longueur et d'une complexité intimidantes.

— Puisque votre établissement s'appelle l'école des Trois Grâces, je me suis hasardée à supposer que le tableau ici présent dépeignait ce même sujet, dit Nell, puisque les personnages évoquent plus des Grâces que des Furies ou des Parques. Je voulais donc savoir si vous auriez l'extrême obligeance de m'indiquer laquelle de ces dames représente Aglaé, alias l'éclat ?

— Les deux autres étant... ? » intervint Miss Matheson, la bouche de biais, car, à ce point, elle était déjà parvenue à effectuer la moitié de sa rotation.

« Euphrosyne ou la joie, et Thalie ou l'épanouissement, dit Nell.

— Voudriez-vous hasarder une opinion ?

— Celle sur la droite porte des fleurs, ce pourrait donc être Thalie.

— J'avoue que la supposition est sensée.

— Celle du milieu paraît si heureuse que ce doit être Euphrosyne ; quant à celle sur la gauche, elle est illuminée de rayons de soleil, donc peut-être est-ce Aglaé.

— Eh bien, comme vous pouvez le constater, aucune ne portant de plaque d'identité, nous devons donc nous satisfaire de conjectures, conclut Miss Matheson. Mais je ne vois aucune faille dans votre raisonnement. Et, effectivement, je ne pense pas non plus qu'il s'agisse de Parques ou de Furies. »

« C'est un pensionnat, ce qui veut dire qu'une majorité d'élèves habitent ici. Mais ce ne sera pas ton cas, dit Rita, parce que ça ne serait pas bien vu. » Elles revenaient chez elles à présent, en menant Coquille à travers bois.

« Et pourquoi ça ne serait pas bien vu ?

— Parce que tu t'es enfuie de chez toi, ce qui soulève des problèmes légaux.

— Était-ce illégal que je m'en aille ?

— Dans certaines tribus, on considère que les enfants sont un avantage économique pour les parents. Aussi, lorsqu'un phyle abrite des fugueurs d'un autre phyle, cela peut avoir un impact économique qui est du ressort de la PEC. »

Rita se retourna vers Nell, la jaugeant froidement. « Tu as comme une sorte de garant à la Nouvelle-Atlantis. J'ignore qui. J'ignore pourquoi. Mais il semble que cette personne ne puisse courir le risque d'être la cible de poursuites légales de la PEC. D'où ces arrangements pour que, dorénavant, tu séjournes à Dovetail.

« Cela dit, nous savons que certains des bons amis de ta mère t'ont maltraitée, d'où ce sentiment qu'à Dovetail on se devait de t'héberger. Mais nous ne pouvons pas te garder au sein de la communauté du Moulin, car, en cas de frictions avec le Protocole, nos relations avec nos clients néo-atlantéens pourraient tourner à l'aigre. On a donc décidé que tu resterais avec la seule personne de Dovetail qui n'ait aucun client ici.

— Qui ça ?

— Tu le connais », dit Rita.

La maison de l'agent Moore était mal éclairée et si encombrée d'un tas de vieilleries que même Nell était par endroits obligée d'avancer de biais. De longs rubans de papier de riz jauni, éclaboussés de larges caractères chinois et tout grêlés de marques rouges, pendaient accrochés à une moulure qui courait autour du séjour, à une cinquantaine de centimètres sous le plafond. Sur les pas de Rita, Nell contourna un angle pour entrer dans une pièce encore plus petite, sombre et encombrée, dont la décoration principale était un tableau imposant représentant un grand gaillard à l'air pas commode, exhibant des moustaches à la Fu Manchu, une barbiche et des favoris broussailleux qui lui retombaient jusque sous les aisselles, revêtu d'une armure et d'une cotte de mailles à la décoration élaborée de têtes de lion. Nell eut un mouvement de recul involontaire devant ce portrait farouche et buta contre le bourdon d'une grosse cornemuse qui traînait dans ses jambes pour aller choir dans une espèce de bassine en cuivre martelé, avec un fracas épouvantable. Le sang se mit à couler tranquillement d'une belle entaille qu'elle s'était faite dans le gras du pouce, et c'est à ce moment qu'elle réalisa que la bassine servait à entreposer toutes sortes de vieilles épées rouillées.

« Tu ne t'es pas fait mal ? » demanda Rita. Elle apparaissait à contre-jour dans la lumière bleue tombant d'une porte-fenêtre. Nell se releva tout en suçant son doigt blessé.

La double porte vitrée donnait sur le jardin de l'agent Moore, une orgie de géraniums, vulpins, glycines et crottes de corgis. De l'autre côté d'un petit bassin aux eaux brunâtres se dressait un pavillon de jardin aux murs de moellons brun rougeâtre et au toit en dalles irrégulières d'ardoise gris-vert. L'agent Moore en personne était visible derrière un rideau de rhododendrons pour le moins étiolés, maniant avec vigueur une pelle et continuellement harcelé par les deux corgis qui lui mordillaient les talons.

Il ne portait pas de chemise, non, il était vêtu d'une *jupe* en tissu écossais rouge. Nell releva à peine cette incongruité, car les corgis entendirent Rita tourner la crémone et se précipitèrent aussitôt en jappant, détournant l'agent de son activité ; ce dernier s'approcha à son tour, les lorgnant derrière ses lunettes

noires, et, sitôt qu'il ne fut plus caché par le rideau de verdure, Nell nota que sa peau avait quelque chose d'anormal. Dans l'ensemble, l'homme était bien proportionné, musclé, quoique avec un léger embonpoint ; il était à l'évidence en bon état physique. Mais son épiderme avait deux couleurs, ce qui lui donnait un aspect marbré. On aurait dit que les vers lui avaient dévoré le torse, y creusant un réseau de galeries intérieures qu'on aurait comblées par la suite d'un matériau pas tout à fait assorti.

Avant qu'elle ait pu mieux voir, il ramassa une chemise posée sur le dossier d'une chaise de jardin et l'enfila d'un mouvement d'épaules. Puis il soumit les corgis à un bref exercice de dressage, se servant d'un bout de terrasse couverte de mousse en guise de champ de parade, critiquant vertement leur performance sur un ton propre à traverser les portes vitrées. Les corgis faisaient mine d'écouter avec attention. À l'issue de la séance, l'agent Moore fit enfin irruption par la porte-fenêtre. « Je suis à vous dans un instant », dit-il avant de s'éclipser pour un quart d'heure dans une pièce attenante. À son retour, il avait revêtu un complet de tweed et un chandail de grosse laine passé sur une chemise blanche de fort belle coupe. Ce dernier article semblait trop fin pour empêcher les autres de lui gratter abominablement la peau, mais l'agent Moore avait atteint l'âge où les hommes peuvent soumettre leur corps aux pires sévices – whisky, cigares, habits de laine, cornemuse – sans broncher ou, du moins, sans le laisser paraître.

« Désolé de vous surprendre ainsi, dit Rita, mais il n'y a pas eu de réponse lorsque nous avons sonné.

— Vous avez bien fait, dit l'agent Moore, sur un ton pas franchement convaincant. Il y a une bonne raison pour que je ne vive pas là-haut. » Il pointa le doigt dans la direction approximative de la clave de la Nouvelle-Atlantis. « J'essaye juste de repérer d'où vient le réseau de racines de cette espèce de saleté envahissante. J'ai bien peur que ce soit du kudzu. » Le policier avait prononcé ce mot en plissant les paupières, et Nell ignorait ce qu'était le kudzu, mais elle estima que si ledit kudzu pouvait se laisser attaquer au sabre, briller, étrangler, matraquer ou dynamiter, il ne ferait sûrement pas long feu dans

le jardin de l'agent Moore... encore faudrait-il que ce dernier réussisse à mettre la main dessus.

« Puis-je vous proposer du thé ? Ou bien » – à l'adresse de Nell – « une tasse de chocolat chaud ?

— Ce serait avec plaisir, dit Rita, mais je ne peux pas m'attarder.

— Dans ce cas, je m'en vais vous raccompagner », dit l'agent Moore, en se levant. Rita parut quelque peu désarçonnée par cette précipitation, mais bientôt elle avait repris les rênes de Coquille pour redescendre au Moulin.

« Une femme admirable », grommela l'agent Moore, depuis la cuisine. « Elle a bien du mérite d'avoir fait tout ce qu'elle a pu faire pour toi. Oui, une bien brave femme. Bon, peut-être pas de celles qui sont le plus à même de s'occuper des enfants. Surtout les enfants à problèmes.

— Est-ce que je vais devoir habiter ici, monsieur ? demanda Nell.

— Non, dans le petit pavillon », dit-il en revenant chargé d'un plateau fumant, et il indiqua de la tête le fond du jardin derrière les portes-fenêtres. « Il est vide depuis un certain temps. Étriqué pour un adulte, parfait pour un enfant. Puis, il ajouta, en balayant du regard la pièce : Le décor de cette maison ne convient pas vraiment à une jeune personne.

— Qui est cet homme effrayant ? » dit Nell en indiquant le grand tableau.

« Guan Di. L'empereur Guan. Auparavant, un soldat du nom de Guan Yu. Il n'a jamais été vraiment empereur, mais il est devenu par la suite le dieu de la Guerre pour les Chinois, et ils lui ont donné ce titre en pure marque de respect. Terriblement respectueux, les Chinois – c'est leur plus grand défaut, et leur plus grande qualité.

— Comment un homme peut-il devenir dieu ? demanda Nell.

— En vivant dans une société extrêmement pragmatique, dit l'agent Moore, après avoir réfléchi quelques instants et sans fournir d'autre explication. Au fait, as-tu toujours le livre ?

— Oui, monsieur.

— Tu as franchi la frontière avec ?

— Non, monsieur, conformément à vos instructions.

— C'est bien. L'aptitude à obéir aux ordres est chose fort utile, surtout quand on vit avec un bonhomme habitué à en donner. » Voyant que Nell avait pris un air terriblement sérieux, l'agent se mit à bougonner avec un rien d'exaspération : « Bon, tout ça n'a pas vraiment d'importance. Tu as des amis haut placés. Mais on tâche simplement de rester discret. » L'agent Moore lui avait apporté sa tasse de chocolat. Nell avait besoin d'une main pour la tasse et d'une autre pour la soucoupe, aussi dut-elle cesser de sucer son pouce.

« Qu'est-ce que tu t'es fait à la main ?

— Une coupure, monsieur.

— Fais-moi voir. L'agent lui prit la main, écarta le pouce de la paume. Une belle estafilade. C'est tout récent.

— C'est avec vos épées...

— Ah, oui. C'est le problème, avec les épées, nota l'agent Moore, distraitement, puis il fronça les sourcils et se retourna vers Nell. Mais tu n'as pas pleuré... tu ne t'es même pas plainte.

— Toutes ces épées, vous les avez prises à des voleurs ?

— Non – et pourtant, ça n'aurait pas été trop difficile. L'agent continuait de l'observer, pensif. Nell, je crois qu'on va bien s'entendre, tous les deux, dit-il enfin. Bon, je m'en vais chercher ma trousse de secours. »

Activités de Carl Hollywood au Parnasse ; conversation derrière un milk-shake ; explication du système médiatique ; Miranda perçoit la futilité de sa quête

Miranda retrouva Carl Hollywood assis au milieu du cinquième rang de l'orchestre. Il tenait devant lui une grande feuille de papier ministre interactif sur lequel il avait griffonné le diagramme d'encombrement de leur prochaine production en direct. Il l'avait apparemment croisée avec une copie du texte, car alors qu'elle descendait l'étroite allée, elle entendit bientôt des voix qui débitaient le dialogue sur un ton passablement

mécanique et, quand elle fut plus près, elle put distinguer les petits ronds et les petites croix qui repéraient les mouvements des acteurs sur le diagramme de la scène dessiné par Carl.

Le diagramme portait également un certain nombre de petites flèches sur toute sa périphérie, toutes orientées vers l'intérieur. Miranda réalisa qu'elles devaient symboliser les mini-projecteurs montés sur le devant des balcons, et que Carl était occupé à les programmer.

Elle tendit le cou d'avant en arrière, cherchant à décrisper ses muscles, et vint à contempler le plafond. Les anges ou les Muses, elle n'aurait su trop dire, se pavanaient là-haut, accompagnés de quelques chérubins. Miranda pensa à Nell. Elle pensait toujours à Nell.

Le texte parvint à la fin de la scène et Carl le mit en pause. « Tu as une question ? demanda-t-il, distraitement.

— Je surveillais ton travail depuis ma cabine.

— Oh, la vilaine. Au lieu de nous faire gagner de l'argent.

— Où as-tu appris tout ça ?

— Quoi donc ? La mise en scène ?

— Non, la partie technique – programmer les éclairages, et ainsi de suite. »

Carl se retourna pour la fixer. « C'est peut-être en désaccord avec tes idées sur la pédagogie, mais j'ai dû tout apprendre tout seul. Quasiment plus personne ne vit du théâtre, nous avons donc dû développer notre technologie personnelle. C'est moi qui ai conçu l'ensemble du logiciel que j'utilisais à l'instant.

— As-tu également conçu les mini-projecteurs ?

— Non. Je ne suis pas aussi doué en nanotechnologie. C'est un ami londonien qui les a mis au point. On s'échange des trucs en permanence – son médiatériel contre mon médiagiciel.

— Eh bien, je veux t'offrir à dîner quelque part, dit Miranda, j'ai envie que tu m'expliques le fonctionnement de tout ce fourbi.

— Plutôt ambitieux, comme programme, observa calmement Carl, mais j'accepte volontiers l'invitation. »

« Bien. Tu veux que je te fasse un cours complet, en remontant aux machines de Turing, ou quoi ? » railla gentiment Carl. Miranda décida de ne pas se fâcher. Ils étaient dans une

alcôve tapissée de vinyle gris, dans un restaurant près du Bund. L'établissement était censé restituer l'ambiance d'un petit resto américain à la veille de l'assassinat de Kennedy. De jeunes Chinois bon chic bon genre – dégaine classique des ados de République côtière : coiffures et sapes de luxe – étaient assis en rang d'oignon sur les tabourets du bar, sirotant un soda et décochant des sourires torves à toutes les jeunes femmes qui entraient.

« Je crois bien qu'oui », répondit Miranda.

Carl Hollywood rit et hocha la tête. « Je plaisantais. Il faut que tu me dises exactement ce que tu veux savoir. Pourquoi cet intérêt soudain pour la technique ? Ça ne te suffit pas d'en tirer des revenus substantiels ? »

Miranda resta silencieuse, fascinée par le jeu de lumières colorées qui clignotaient sur le juke-box d'époque.

« C'est en rapport avec la princesse Nell, pas vrai ?

— Ça se voit à ce point ?

— Ouais. Bon, alors qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux savoir qui elle est », dit Miranda. Elle ne pouvait guère être moins explicite. Elle n'avait pas l'impression que ça faciliterait les choses d'entraîner Carl dans le dédale de ses émotions.

« Tu veux localiser l'origine d'un payeur. »

Présenté en ces termes, ça paraissait affreux.

Carl aspira vigoureusement son milk-shake pendant quelques secondes tout en contemplant, par-dessus l'épaule de Miranda, l'animation du Bund. « Ta princesse Nell est une petite gamine, pas vrai ?

— Oui. J'estime son âge entre cinq et sept ans. »

Ses yeux revinrent la fixer. « Tu en es sûre ?

— Parfaitement sûre. » Le ton était sans réplique.

« Donc, ce n'est sans doute pas elle qui règle la note, de toute façon. Le payeur est un tiers. Il faut tout d'abord que tu localises ce dernier et, à partir de là, que tu remontes la trace de Nell. Carl détourna de nouveau les yeux, hocha la tête, essaya vainement de siffler entre ses lèvres givrées. Même la première étape est impossible. »

Miranda était saisie. « Voilà qui me paraît pour le moins définitif. Je m'attendais à entendre « difficile » ou « coûteux ». Mais...

— Non. C'est impossible. Ou peut-être – Carl réfléchit quelques secondes – peut-être qu'*astronomiquement improbable* serait une meilleure façon de décrire la chose. Puis il manifesta une légère inquiétude en voyant le changement d'expression de Miranda. Tu ne peux pas remonter à la source d'une connexion. Ce n'est pas ainsi que fonctionne le média.

— Et comment fonctionne-t-il ?

— Regarde dehors. Pas vers le Bund – examine la route de Yan'an. »

Miranda tourna la tête pour regarder par la grande vitrine, en partie recouverte de publicités Coca-Cola bariolées et de descriptions en images des spécialités de la maison. Comme la plupart des grandes artères de Shanghai, la roue de Yan'an était encombrée, de cette devanture à celle d'en face, par une masse compacte de cyclistes et de moto-patineurs. En plusieurs endroits, le trafic était si dense qu'on avançait plus vite en allant à pied. Plusieurs voies de circulation dans chaque sens étaient occupées par des véhicules immobiles, écueils polis échoués dans un lent flot brunâtre.

Le spectacle était si familier que Miranda n'y vit rien de spécial. « Que suis-je censée chercher ?

— As-tu noté que personne n'a les mains vides ? Tous ces gens portent quelque chose. »

Carl avait raison. Chacun tenait au minimum dans la main un petit sac en plastique. Bien des gens, les cyclistes par exemple, étaient lourdement chargés.

« Bien. À présent, garde un instant cette image en tête et réfléchis à la meilleure façon d'organiser un réseau mondial de télécommunications. »

Rire de Miranda. « Je n'ai pas la moindre base pour imaginer une chose pareille.

— Bien sûr que si. Jusqu'à maintenant, tu as toujours pensé en termes de réseau téléphonique, celui des vieux passifs. Dans un tel système, chaque transaction a deux participants – les deux correspondants. Et ils sont connectés par un fil qui a

traversé un standard téléphonique. Alors, quels sont les traits caractéristiques de ce système ?

— Je n'en sais rien – je te pose la question.

— En premier lieu : seulement deux individus, ou deux entités, peuvent interagir. En deuxième lieu : le recours à une connexion spécifique, établie puis rompue, réservée uniquement à cette conversation précise. En troisième lieu : le système est par essence centralisé. Il ne peut fonctionner sans un standard téléphonique pour assurer la commutation.

— D'accord, je crois que jusqu'ici je te suis.

— Notre système médiatique actuel – celui qui nous fait vivre, toi et moi – est l'héritier du système téléphonique uniquement dans la mesure où il peut servir en gros au même usage – et à quantité d'autres. Mais le point essentiel à garder à l'esprit est que, par sa structure, *il est radicalement différent de l'ancien système téléphonique*. L'ancien système – et son cousin technologique, le réseau câblé de télévision – a coulé. Il s'est effondré il y a des décennies, et nous avons quasiment dû repartir de zéro.

— Pourquoi ? Il marchait, non ?

— Pour commencer, nous avions besoin d'établir des interactions entre plus de deux entités. Qu'entends-je par entité ? Eh bien, songe aux ractifs. Songe à *Première Classe pour Genève*. Tu es dans ce train – en même temps que deux douzaines d'autres personnes. Certains de ces individus ragissent : il se trouve dans ce cas précis que les entités sont des êtres vivants. Mais d'autres passagers du train – les serveurs et les porteurs, par exemple – sont de simples robots logiciels. Par ailleurs, la rame est remplie d'accessoires : bijoux, argent, armes, bouteilles de vin. Chacun est également un élément logiciel – une entité séparée. Dans notre jargon, on appelle ça des objets. Le train est lui-même un autre objet, tout comme l'est le paysage qu'il traverse.

« Tiens, le paysage est un bon exemple. Il se trouve qu'il s'agit d'une carte numérique de la France. D'où vient-elle ? Les réalisateurs de *Première Classe pour Genève* ont-ils dépêché leur propre équipe de topographes pour établir le relevé d'une nouvelle carte de France ? Non, bien sûr que non. Ils ont utilisé

des données existantes – un atlas mondial numérique, accessible à tout créateur de ractif qui en a besoin, contre argent, bien entendu. La carte numérique est un objet séparé. Il réside dans la mémoire d'un ordinateur, quelque part. Où, au juste ? Je n'en sais rien. Le ractif non plus. Peu importe. Les données pourraient être en Californie, elles pourraient être à Paris, elles pourraient être au bout de cette rue – ou bien réparties dans tous ces endroits et bien d'autres à la fois. *Cela n'a aucune importance !* Parce que notre système médiatique ne fonctionne plus comme l'ancien – avec des liaisons spécialisées transitant par un commutateur central. Il fonctionne *comme ça*. » Carl indiqua la cohue à l'extérieur.

« Donc, chaque individu dans la rue est comme un objet ?

— Ça se pourrait. Mais une meilleure analogie serait de dire que les objets sont des gens comme nous, installés dans les divers immeubles donnant sur cette rue. Imagine qu'on veuille envoyer un message à quelqu'un résidant à Pudong. On rédige le message sur un bout de papier, on va à la porte et on le confie au premier passant en lui disant : "Allez porter ceci à M. Gu, à Pudong." Il file au bout de la rue sur ses patins, tombe sur un cycliste qui lui semble se diriger vers Pudong et lui dit : "Allez porter ceci à M. Gu." Une minute après, ce cycliste est pris dans un embouteillage et confie le message à un piéton qui pourra plus aisément se tirer des embarras, et ainsi de suite, jusqu'à ce que notre billet finisse par parvenir à M. Gu. Si ce dernier désire y répondre, il pourra nous renvoyer un message par la même méthode.

— De sorte qu'il n'y a pas moyen de retracer l'itinéraire emprunté par un message...

— Tout juste. Et la situation réelle est encore plus compliquée. Le réseau médiatique a été conçu à la base pour garantir confidentialité et sécurité, afin que les usagers puissent l'utiliser pour des échanges d'argent. C'est l'une des raisons de l'effondrement des États-nations – sitôt que le maillage médiatique s'est mis à fonctionner à plein régime, les transactions financières ont échappé à la mainmise des gouvernements, et le système de collecte des impôts s'est enrayé. Alors, si l'inspection des finances de jadis n'a pas été

fichue de dépister ces messages, tu ne risques pas de repérer la princesse Nell.

— D'accord, j'imagine que ça répond à ma question.

— À la bonne heure ! » dit Carl avec entrain. Il était manifestement ravi d'avoir pu aider Miranda, aussi s'abstint-elle de lui avouer le sentiment qu'avaient fait naître en elle ses paroles. Elle y voyait un défi d'actrice : parviendrait-elle à abuser Carl Hollywood, spécialiste s'il en est du jeu théâtral, en faisant mine de ne pas broncher ?

Apparemment, oui. Il la raccompagna jusqu'à son appartement, situé dans une tour de cent étages, sur la rive opposée, à Pudong, et elle parvint à tenir le coup assez longtemps pour lui dire au revoir, rentrer, se déshabiller et faire couler un bain. Puis elle entra dans l'eau brûlante et là se répandit en un flot abject et glougloutant de larmes d'auto-apitoiement.

Elle finit par reprendre le dessus. Elle devait remettre tout cela en perspective. Elle pouvait toujours interagir avec Nell, et c'est ce qu'elle faisait, jour après jour. Alors, si elle se montrait attentive, tôt ou tard, elle trouverait bien un moyen de percer le barrage. Cela mis à part, elle commençait à comprendre que, qui que soit cette Nell, elle avait été en quelque sorte désignée et que, le moment venu, elle était appelée à devenir un personnage très important. D'ici quelques années, Miranda s'attendait à entendre parler d'elle dans les journaux. Un peu rassérénée, elle sortit du bain et se mit au lit, pour avoir une bonne nuit de sommeil, afin d'être prête le lendemain à s'occuper de nouveau de sa petite protégée.

Description générale de la vie avec l'agent ; son métier et ses autres particularités ; un spectacle troublant ; Nell apprend des choses sur son passé ; une conversation d'après-dîner

Le pavillon de jardin avait deux pièces, une pour dormir et une pour jouer. Cette dernière disposait de deux portes-fenêtres, à tout petits carreaux, donnant sur le jardin de l'agent Moore. Nell avait été mise en garde au sujet de ces petits carreaux, car ils étaient faits de vrai verre. Le verre était plein de bulles et irrégulier, comme l'eau à la surface d'un récipient juste avant l'ébullition, et Nell aimait bien regarder les choses au travers, parce que, même si elle savait que cette vitre n'était pas aussi solide qu'une vitre ordinaire, elle se sentait plus en sécurité, comme si elle pouvait se cacher derrière.

Le jardin proprement dit essayait en permanence d'engloutir la petite maison ; de vigoureux buissons de lierre, de glycine et d'églantiers s'étaient entièrement engagés dans le vaste projet d'escalader les murs en s'enroulant autour des descentes de gouttière en cuivre vert-de-grisé ou en prenant appui sur les arêtes irrégulières des briques et du mortier. Le toit d'ardoise du cottage était phosphorescent de mousse. À intervalles réguliers, l'agent Moore chargeait dans la brèche avec un sécateur pour couper une partie des branches qui faisaient un si joli cadre autour des portes-fenêtres de Nell, de peur qu'elles ne l'emprisonnent.

Nell résidait depuis deux ans dans son pavillon lorsqu'elle demanda au policier si elle ne pouvait pas avoir son bout de jardin potager à elle et, après une phase initiale de choc et de doute, l'agent finit par accepter de retirer quelques dalles de pavage pour délimiter une petite parcelle, puis il fit confectionner par l'un des artisans de Dovetail plusieurs bacs à fleurs en laiton, qu'il fixa ensuite aux murs du cottage. Dans son lopin, Nell sema des carottes, en songeant à son ami Peter qui avait disparu depuis si longtemps et, dans les bacs, elle planta des géraniums. Le Manuel lui avait enseigné comment faire et il lui rappela également de déterrer une pousse de carotte tous les trois ou quatre jours pour l'examiner afin qu'elle s'initie à leur croissance. Nell apprit que si elle tenait le livre au-dessus d'une carotte et fixait une page bien précise, cette dernière se transformait en illustration magique qui se mettait à grandir jusqu'à ce qu'elle puisse distinguer les minuscules filaments qui sortaient des racines, et les organismes unicellulaires accrochés

à ces fibres, et les mitochondries à l'intérieur des cellules. Le même tour marchait avec n'importe quoi, et elle passa bien des jours à examiner les yeux des mouches, la moisissure du pain et les cellules sanguines qu'elle extrayait de son propre corps en se piquant le bout du doigt. Elle pouvait également monter au sommet des collines par les nuits claires et froides et se servir de même du Manuel pour voir les anneaux de Saturne et admirer les lunes de Jupiter.

L'agent Moore continuait d'effectuer sa tâche quotidienne au corps de garde. Quand il rentrait le soir, Nell et lui dînaient souvent ensemble dans sa maison. Au début, ils demandaient au MC des plats préparés, à moins que l'agent ne prépare quelque chose de tout simple, comme des œufs sur le plat ou des saucisses grillées. Durant cette période, la princesse Nell et les autres personnages du Manuel se retrouvèrent eux aussi à manger quantité d'œufs et de saucisses, jusqu'à ce que Canard manifeste sa grogne et enseigne à la princesse un régime plus sain. Nell prit dès lors l'habitude de préparer une cuisine plus équilibrée, avec de la salade et des légumes, plusieurs fois par semaine, l'après-midi au retour de l'école. Au début, l'agent bougonna un peu, mais il nettoyait toujours son assiette et faisait même parfois la vaisselle.

L'agent consacrait beaucoup de temps à la lecture. Nell était la bienvenue chez lui quand il s'y consacrait, pourvu qu'elle se tienne sage. Fréquemment, il la mettait dehors pour se mettre en liaison avec un vieil ami, via le grand médiatron fixé au mur de sa bibliothèque. En général, Nell regagnait alors son petit pavillon, mais parfois, surtout les nuits de pleine lune, elle allait se promener dans le jardin. Celui-ci paraissait plus grand qu'il n'était en réalité, grâce à sa subdivision en quantité de petites parcelles. Depuis quelque temps, son endroit favori ces nuits-là était une plantation de grands bambous verts parsemés de jolis rochers. Elle s'asseyait, le dos calé contre un rocher, lisait son Manuel, et parfois elle surprenait le bruit des conversations de l'agent Moore au médiatron : en général, un rire grave et sonore, et des explosions de jurons lancés sur un ton jovial. Pendant un temps, elle avait cru que ce n'était pas le policier qui émettait ces bruits, mais plutôt son correspondant, quel qu'il

puisse être : parce que, en sa présence, l'agent Moore était toujours très poli et réservé, quoique un brin excentrique. Mais une nuit, elle entendit un gémissement sonore provenant de chez lui, et elle sortit en rampant de la bambouseraie pour voir de quoi il retournait.

De son point de vue derrière les portes-fenêtres, elle ne pouvait voir le médiatron, dont l'écran était tourné dans la direction opposée. Il illuminait toute la pièce, arrosant de grands éclairs blafards cet espace d'habitude chaud et douillet, en y jetant de longues ombres dentelées. L'agent Moore avait repoussé tout le mobilier contre les murs et roulé le tapis chinois pour dégager le plancher, que Nell avait toujours cru en chêne massif – comme dans sa petite maison ; mais le plancher était en fait un autre grand médiatron, un peu moins lumineux que son homologue mural, et qui affichait quantité de documents en haute résolution : textes, graphiques détaillés, voire ciné-séquences. À quatre pattes au beau milieu, le policier braillait comme un gosse, et ses larmes s'accumulaient dans les soucoupes plates de ses demi-lunettes, avant d'éclabousser le médiatron qui les illuminait bizarrement par en dessous.

Nell avait terriblement envie d'entrer le réconforter, mais elle avait trop peur. Elle resta donc à regarder, interdite, indécise, et, ce faisant, se rendit compte que les éclairs jaillis de l'écran lui évoquaient des explosions ou, plutôt, des images d'explosions. Elle battit bien vite en retraite vers le refuge de sa maisonnette.

Une demi-heure plus tard, elle entendit le bruit surnaturel de la cornemuse de l'agent Moore qui montait de derrière le rideau de bambous. Il lui était déjà arrivé de la prendre pour en sortir quelques couinements, mais c'était bien la première fois qu'elle entendait un authentique récital. Sans être experte en la matière, elle estima qu'il ne se débrouillait pas trop mal. Il jouait un morceau lent, un *coronach,* et ce chant funèbre irlandais était si triste que Nell en eut le cœur presque chaviré ; le spectacle de l'agent à quatre pattes et pleurant à chaudes larmes n'était pas aussi triste que la musique qu'il jouait à présent.

Peu à peu, il adopta le rythme plus rapide et plus gai d'un *pibroch*. Nell émergea de son cottage. L'agent n'était qu'une silhouette tailladée en cent rubans par le rideau vertical de bambous, mais il lui suffisait d'osciller sur place, pour qu'une espèce d'illusion d'optique lui permette de reconstituer l'image. La lune l'éclairait. Il s'était changé : il portait maintenant son kilt, avec une chemise et un béret qui semblaient constituer une sorte d'uniforme. Quand ses poumons étaient vides, il prenait une profonde inspiration, sa poitrine se soulevait, et toute une rangée de médailles et d'insignes argentés miroitaient au clair de lune.

Il avait laissé les portes ouvertes. Nell pénétra dans la maison, sans chercher à se faire discrète, sachant qu'il était impossible qu'on l'entende, avec le son de la cornemuse.

Le mur et le plancher étaient deux médiatrons géants, et l'un comme l'autre avaient été recouverts d'une profusion de média-fenêtres, ouvertes par centaines, comme un mur dans une rue passante qui disparaît sous l'amoncellement des affiches et des placards superposés. Certaines fenêtres n'étaient pas plus grandes que la main de Nell, et d'autres avaient la taille d'une publicité murale. La plupart des fenêtres ouvertes par terre affichaient des documents écrits, des tableaux de chiffres, des diagrammes schématiques (quantité d'organigrammes) ou des cartes superbes, tracées avec une clarté et une précision à couper le souffle, révélant les cours d'eau, les reliefs et les noms des villages inscrits en caractères chinois. Tandis que Nell arpentait ce panorama, elle sursauta une ou deux fois, en croyant avoir vu quelque bestiole ramper par terre : mais il n'y avait aucun insecte dans la pièce, ce n'était qu'une illusion engendrée par les imperceptibles fluctuations de la carte, des rangées et des colonnes de chiffres. Tous ces éléments étaient ractifs, à l'instar des mots du Manuel ; mais, contrairement à celui-ci, ils ne réagissaient pas aux actions de Nell mais, supposa-t-elle, à des événements qui se déroulaient très loin.

Quand elle réussit à détacher son regard du plancher pour examiner les médiatrons alignés aux murs, elle constata que la plupart des fenêtres étaient de bien plus grande taille, que presque toutes affichaient des ciné-séquences et que la majorité

de celles-ci étaient en pause. Les images étaient parfaitement nettes et définies. Certaines montraient des paysages : un bout de chemin de campagne, un pont enjambant une rivière à sec, un village poussiéreux, illuminé par les flammes vomies des fenêtres de plusieurs maisons. Certaines montraient des individus : des plans serrés de Chinois en uniformes crasseux, sur fond de montagnes sombres, de nuages de fumée ou d'engins vert kaki.

Sur l'une des ciné-séquences, on voyait un homme gisant à terre : son uniforme poussiéreux se confondait presque avec la couleur du sol. Soudain l'image s'anima ; la séquence n'avait pas été figée comme les autres. Quelqu'un passait devant la caméra : un Chinois en pyjama indigo, décoré de rubans écarlates noués autour de la tête et de la taille, même si ces derniers avaient viré au marron crasseux. Quand il sortit du champ, Nell observa plus attentivement l'autre personnage, celui qui gisait dans la poussière, et elle se rendit compte alors seulement qu'il n'avait plus de tête.

L'agent Moore dut entendre son cri couvrir le son de sa cornemuse, car il était dans la pièce en l'affaire de quelques instants, hurlant des ordres aux médiatrons qui s'éteignirent aussitôt, pour redevenir simplement un plancher et des murs. La seule image restant désormais dans la pièce était le grand portrait de Guan Di, le dieu de la Guerre, qui les toisait comme toujours de son air menaçant. L'agent Moore était extrêmement mal à l'aise chaque fois que Nell manifestait telle ou telle émotion, mais il semblait plus à l'aise devant une crise d'hystérie que, par exemple, devant une invitation *faire comme si* ou une crise de fou rire. Il saisit Nell, la prit avec précaution dans ses bras pour aller la déposer à l'autre bout de la pièce dans un vaste fauteuil en cuir. Il ressortit quelques instants et revint avec un grand verre d'eau qu'il lui donna en refermant délicatement les mains autour des siennes. « Respire à fond et bois », dit-il, presque tout bas ; Nell eut l'impression que cela faisait un bout de temps qu'il lui répétait cela.

Elle constata avec un rien de surprise qu'elle ne pleurait pas de manière incontrôlable, même si elle dut encore maîtriser quelques crises de sanglots. Elle ne cessait de chercher à

répéter : « Je peux pas m'empêcher de pleurer », en martelant les syllabes une à une.

Au bout de la dix ou onzième fois, l'agent Moore lui dit : « Tu ne peux pas t'empêcher de pleurer parce que tu es complètement bouleversée psychologiquement. » Il avait pris une espèce de ton professionnel un peu las qui aurait pu paraître cruel ; mais pour Nell, c'était, quelque part, tout à fait rassurant.

« Que voulez-vous dire ? réussit-elle à demander quand elle put de nouveau parler sans que ça lui fasse tout drôle dans la gorge.

— Je veux dire que tu es un vieux soldat, fillette, tout comme moi, et que tu portes des cicatrices... – il dégrafa soudain sa chemise, envoyant les boutons valser dans toute la pièce, pour révéler son torse bigarré – exactement comme moi. La seule différence, c'est que moi je sais que je suis un vieux soldat. Toi, tu persistes à croire que tu n'es qu'une petite fille, comme toutes ces satanées Vickys avec qui tu vas à l'école. »

De temps en temps, une fois l'an, peut-être, il repoussait l'invitation à dîner, enfilait son uniforme, enfourchait un cheval et filait dans la direction de la clave de la Nouvelle-Atlantis. Le cheval le ramenait aux petites heures, tellement ivre qu'il tenait tout juste en selle. Parfois, Nell l'aidait à se mettre au lit et, une fois qu'il avait plongé dans l'inconscience, elle pouvait à loisir examiner ses insignes, rubans et médailles, à la lueur de la bougie. Les rubans en particulier utilisaient un code de couleurs passablement élaboré. Mais le Manuel avait un certain nombre de pages en fin de volume, regroupées sous le nom *d'Encyclopédie* et, en les compulsant, Nell put établir que l'agent Moore était – ou du moins avait été – général de brigade commandant la Deuxième Brigade de la Troisième Division du Premier Corps expéditionnaire d'Application du Protocole. Un ruban laissait entendre qu'il avait été durant un temps officier de liaison dans une division nippone, mais que son corps d'affectation restait apparemment la Troisième Division.

D'après l'Encyclopédie, les soldats de la Troisième étaient souvent appelés les *chiens de dépotoir* ou plus simplement les *Bâtards,* parce qu'elle avait tendance à recruter parmi la diaspora blanche : Uitlanders, loyalistes d'Ulster, Blancs de Hongkong, et toutes sortes de déracinés anglo-américains venus des quatre coins du monde.

L'un des insignes épinglés à l'uniforme de l'agent indiquait qu'il avait une formation supérieure en ingénierie nanotechnologique. Cela correspondait à son affectation à la Deuxième Brigade, spécialisée dans la guerre nanotechnologique. L'Encyclopédie disait que sa constitution datait de trente ans auparavant, pour régler à l'époque quelque sale guerre en Europe orientale où les belligérants avaient eu recours à des armes nanotechnologiques primitives.

Deux années plus tard, la division avait été expédiée, en catastrophe, en Chine méridionale. La révolte y grondait depuis que Jang Han Hua avait fait sa Longue Marche et contraint les marchands à la soumission. Jang en personne avait libéré plusieurs camps de *lao gai,* où des travailleurs esclaves trimaient dur à fabriquer des breloques destinées à l'exportation en Occident : il avait défoncé les écrans d'ordinateurs avec sa canne ornée d'une lourde poignée à tête de dragon, avant de s'en prendre aux contremaîtres qu'il avait réduits en chair à pâté sanguinolente. Ces méthodes d'« inspection » musclée d'un certain nombre d'affaires florissantes, situées pour la plupart dans le sud du pays, avaient mis au chômage des millions de personnes. Tous ces gens étaient descendus dans la rue où ils avaient fomenté des émeutes, bientôt rejoints par des unités sympathisantes de l'Armée populaire de libération. La rébellion avait finalement été matée par des unités de l'APL venues du nord, mais les meneurs s'étaient évanouis dans la « forêt de béton » du delta, tant et si bien que Jang s'était vu contraint d'instaurer un état de siège permanent dans le sud. Les troupes nordistes avaient réussi à maintenir l'ordre avec brutalité mais efficacité durant plusieurs années, jusqu'à ce qu'un soir une division entière, soit près de quinze mille hommes, soit liquidée par une infestation de nanosites.

Les chefs de la rébellion avaient alors jailli de leurs cachettes, proclamé la République côtière et appelé à la rescousse les troupes d'Application du Protocole pour qu'elles assurent leur protection. Le colonel Arthur Hornsby Moore, vétéran des combats d'Europe orientale, avait été placé à leur tête. Natif d'Hongkong, il en était para, encore enfant, quand la Chine avait récupéré le territoire, et il avait passé une bonne partie de sa jeunesse à bourlinguer en Asie avec ses parents pour finir par s'établir dans les îles Britanniques. Il avait obtenu ce commandement parce qu'il parlait couramment le cantonais et ne se débrouillait pas trop mal en mandarin. Les vieux ciné-clips de l'Encyclopédie montraient à Nell un agent Moore plus jeune : le même homme, avec plus de cheveux et moins de doutes.

La guerre de Sécession chinoise devait commencer pour de bon trois ans plus tard, quand les Nordistes, qui n'avaient pas accès à la nanotechnologie, se mirent à balancer des bombes atomiques. Bientôt, ayant enfin réussi à s'unir, les nations musulmanes envahirent presque toute la province du Xinjiang, tuant une partie de la population chinoise han et chassant les survivants vers l'est, au cœur de la guerre civile. Le colonel Moore souffrit d'une infestation particulièrement grave de nanosites primitifs et dut être évacué et placé en longue convalescence. Dans l'intervalle, la ligne de cessez-le-feu entre le Céleste Empire et la République côtière avait été instaurée.

Depuis cette époque, comme Nell l'avait appris par ses études à l'Académie, Lau Ge avait succédé à Jang à la tête du Céleste Empire. Après avoir laissé s'écouler un intervalle décent, il avait opéré une purge radicale des derniers reliquats d'idéologie communiste, dénoncé un complot impérialiste occidental et s'était autoproclamé le Chambellan du Roi sans trône. Le Roi sans trône était Confucius, et Lau Ge était désormais le plus haut en grade de tous les mandarins.

L'Encyclopédie ne donnait guère d'autres renseignements sur le colonel Arthur Hornsby Moore, sinon qu'il avait refait surface comme conseiller, quelques années plus tard, au cours des émeutes sporadiques de terrorisme nanotech en Allemagne ; par la suite, il avait pris sa retraite et s'était

reconverti en consultant en sécurité. C'est à ce dernier titre qu'il avait contribué à l'élaboration du concept de défense en profondeur, autour duquel toutes les cités modernes – dont Atlantis/Shanghai – étaient aujourd'hui construites.

Un samedi, Nell prépara pour l'agent Moore un dîner particulièrement succulent et, quand ils eurent terminé le dessert, elle commença à lui parler d'Harv et de Tequila, et des récits de son frère sur l'incomparable Bud, leur cher père disparu. Soudain, trois heures s'étaient écoulées et Nell continuait de parler au policier des amis de Maman, et le policier continuait d'écouter, levant tout au plus parfois la main pour tripoter ses favoris blancs, mais gardant sinon une attitude extrêmement grave et songeuse. Enfin, Nell arriva à l'épisode Burt, narrant comment elle avait tenté de le tuer avec un tournevis, comment il les avait pourchassés dans les escaliers et comment il avait sans doute trouvé la mort face au mystérieux Chinois à tête ronde. L'agent trouva tout cela fort intéressant et posa quantité de questions, d'abord sur le déroulement tactique détaillé de l'attaque au tournevis, puis sur le type de danse effectué par le Chinois, ainsi que sur sa tenue vestimentaire.

« J'en veux à mon Manuel depuis cette nuit-là, expliqua Nell.

— Pourquoi ? » L'agent parut surpris, même s'il ne l'était sûrement pas autant que la petite fille. Nell avait en effet raconté quantité de choses ce soir-là, sans même y avoir une seule fois réfléchi auparavant ; du moins, croyait-elle n'y avoir jamais réfléchi.

« Je ne peux m'empêcher de penser qu'il m'a trompée. Il m'a amenée à croire que tuer Burt serait une simple formalité et que cela améliorerait mon existence ; mais quand j'ai voulu mettre ces idées en pratique... Elle ne savait comment exprimer le reste.

— ... le reste de ton existence a continué de se dérouler, termina l'agent. Petite fille, tu dois admettre que ta vie, Burt étant mort, a constitué un progrès par rapport à ta vie de son vivant.

— Oui.

— Donc, le Manuel avait raison sur ce point. À présent, pour ce qui est du fait que tuer les gens s'avère plus compliqué en pratique qu'en théorie, je te concède volontiers le point. Mais je crois que c'est loin d'être le seul exemple où la vraie vie se révèle plus compliquée que ce que tu en as vu dans le livre. Telle est la *Leçon du Tournevis*, et tu ferais bien de t'en souvenir. En bref : tu dois être prête à apprendre à d'autres sources que ton livre magique.

— Mais dans ce cas, à quoi sert-il ?

— Je le soupçonne d'être fort utile. Le seul coup à prendre, c'est de savoir traduire ses leçons dans le monde réel. Par exemple, dit l'agent en récupérant sa serviette pour la poser sur la table, prenons quelque chose de tout à fait concret, comme de flanquer une dérouillée aux gens. » Il se leva de table et sortit à grands pas dans le jardin. Nell lui courut après. « Je t'ai vu faire des exercices d'arts martiaux, dit-il en prenant une voix sonore et péremptoire, celle d'un officier s'adressant à ses troupes. Les arts martiaux, c'est l'art de flanquer une dérouillée aux gens. Bon, voyons voir ce que tu donnes face à moi. »

Des négociations s'ensuivirent, le temps pour Nell de s'assurer que l'agent était sérieux. Ce point vérifié, elle s'assit sur les pavés de la terrasse pour ôter ses chaussures. L'agent la regarda faire, le sourcil arqué.

« Oh ! voilà qui est formidable. Messieurs les malandrins n'ont qu'à bien se tenir, sauf si la petite Nell se trouve porter ses satanées chaussures. »

Nell fit quelques exercices d'assouplissement, ignorant les autres railleries du policier. Elle s'inclina vers lui, et il lui répondit par un geste d'impatience. Elle se mit alors dans la posture que lui avait enseignée Dojo. En réaction, l'agent écarta les pieds d'à peine trois centimètres et fit saillir sa bedaine, ce qui était apparemment une attitude héritée de quelque mystérieuse technique de combat écossaise.

Rien ne se produisit durant un long moment : chaque adversaire tournait autour de l'autre : Nell dansait sur place, l'agent se trémoussait sans trop savoir quoi faire. « Qu'est-ce que c'est que ça ? lança-t-il. Tu ne connais que la défense ?

— En gros, oui, m'sieur. Je ne crois pas que l'intention du Manuel était de m'apprendre à agresser les gens.

— Oh, alors, quel intérêt ? » ricana le policier, et, soudain, il tendit la main et empoigna Nell par les cheveux – pas assez fort pour lui faire mal. Il la tint ainsi plusieurs secondes avant de la lâcher. Fin de la première leçon.

— Vous pensez que je devrais me couper les cheveux ? »

Le policier avait l'air terriblement déçu. « Oh non, surtout pas. Ne va jamais te couper les cheveux. Si je t'avais saisie au poignet, irais-tu te trancher le bras ?

— Non, m'sieur.

— Le livre t'a-t-il appris que les petits amis de ta mère te tabasseraient et qu'elle ne te protégerait pas ?

— Non, m'sieur, à part que jusqu'ici il m'a raconté tout plein d'histoires de gens qui faisaient le mal.

— Les gens qui font le mal sont toujours très instructifs. Ce que tu as pu voir là-dedans il y a quelques semaines – et Nell savait qu'il faisait ainsi référence au soldat décapité sur le médiatron – est une application de cette leçon, mais elle est trop flagrante pour être d'une utilité quelconque. En revanche, ta mère qui s'abstient de te protéger de ses petits amis – voilà qui révèle une certaine subtilité, non ? »

Et l'agent poursuivit, changeant de ton pour indiquer que la leçon touchait à sa fin : « Nell, la différence entre les ignorants et les gens cultivés, c'est que ces derniers connaissent davantage de faits. Mais cela n'a rien à voir avec l'intelligence ou la stupidité. La différence entre les gens intelligents et stupides – et cela reste valable, qu'ils soient cultivés ou non – est que les gens intelligents savent manier la subtilité. Ils ne sont pas désarçonnés par des situations ambiguës, voire contradictoires – en fait, ils s'y attendent même et seraient bien au contraire enclins à la méfiance quand les choses semblent par trop évidentes.

« Ton Manuel te procure de quoi être extrêmement cultivée, mais il ne pourra jamais te rendre intelligente. Cela, c'est la vie qui l'enseigne. Ton existence jusqu'ici t'a offert toutes les expériences nécessaires, mais tu dois pour cela y réfléchir. Si tu ne le fais pas, tu souffriras d'un malaise psychologique. Si en

revanche tu y réfléchis, tu deviendras non seulement cultivée mais intelligente et, dans quelques années d'ici, tu m'amèneras sans doute à regretter de n'avoir pas quelques dizaines d'années de moins. »

L'agent Moore se détourna pour regagner la maison, laissant Nell seule dans le jardin, à ruminer le sens de cette dernière déclaration.

Elle supposa que ce devait être le genre de chose qu'elle comprendrait plus tard, quand elle serait devenue intelligente.

Carl Hollywood revient de l'étranger ; il discute avec Miranda de son statut de ractrice et de son avenir professionnel

Carl Hollywood revint d'un séjour d'un mois à Londres, où il était allé rendre visite à de vieux amis, voir des pièces de théâtre et rencontrer en tête à tête plusieurs grands développeurs de ractifs dans l'espoir de négocier des contrats. À son retour, toute la compagnie organisa une fête en son honneur dans le petit foyer du théâtre. Miranda estimait avoir assez bien joué le coup.

Mais, le lendemain, il la coinça dans les coulisses. « Dis donc, qu'est-ce qui se passe ? Et ce n'est pas une figure de style. Je veux réellement savoir ce qui t'est passé par la tête. Pourquoi as-tu pris le roulement du soir pendant mon absence ? Et pourquoi ce comportement bizarre durant toute la soirée ?

— Eh bien, Nell et moi avons vécu des moments intéressants, ces derniers mois. »

Carl parut abasourdi ; il se recula d'un pas, poussa un soupir, roula des yeux.

« Bien sûr, son altercation avec Burt a causé un traumatisme, mais il semble qu'elle ait assez bien réussi à la surmonter.

— Qui est Burt ?

— Je n'en ai aucune idée. Un individu qui lui a fait subir des sévices. Apparemment, elle a réussi à trouver assez rapidement une nouvelle existence, sans doute avec l'aide de son frère Harv, qui n'est toutefois pas resté auprès d'elle – il est toujours coincé dans le même sale pétrin, alors que Nell a réussi à s'en tirer.

— Sûr ? à la bonne heure », dit Carl, ne plaisantant qu'à moitié.

Miranda lui sourit. « Tu vois ? c'est exactement le genre de rétroaction dont j'ai besoin. Je ne parle de tout cela à personne parce que j'ai peur qu'on me prenne pour une folle. Merci. Continue comme ça.

— Quelle est la nouvelle situation de Nell ? » enchaîna aussitôt Carl, tout penaud.

« Je crois qu'elle est à l'école, quelque part. Il semble qu'elle apprenne de nouvelles matières qui ne sont pas explicitement embrassées par le Manuel et qu'elle soit en train de développer de nouvelles formes de relations sociales un peu plus complexes qu'auparavant, ce qui laisserait entendre qu'elle passe plus de temps en la compagnie de personnes d'une classe plus élevée.

— Excellent.

« Elle semble moins obnubilée par les questions d'autodéfense, j'en conclus donc qu'elle est dans une situation moins risquée. Toutefois, son nouveau tuteur doit se montrer assez distant du point de vue émotionnel, car elle cherche bien souvent le réconfort sous l'aile protectrice de Canard. »

Mimique éloquente de Carl : « Canard ?

— L'un des quatre personnages qui accompagne et conseille la princesse Nell. Canard incarne les valeurs domestiques et maternelles. En fait, Peter et Dinosaure ont à présent disparu – c'étaient deux personnages de sexe masculin qui incarnaient les dons de survie.

— Et le quatrième ?

— Pourpre. Je crois que cette dernière prendra bien plus d'importance à l'approche de la puberté.

— La puberté ? tu disais que Nell avait entre cinq et sept ans.

— Et alors ?

— Tu penses qu'elle va encore continuer ainsi pendant... La voix de Carl s'éteignit tandis qu'il envisageait déjà toutes les implications.

« ... pendant au moins sept ou huit ans. Oh oui, j'en suis absolument convaincue. Élever une enfant, c'est un engagement tout à fait sérieux.

— Dieu tout-puissant ! » s'exclama Carl, et il se laissa tomber dans un gros fauteuil capitonné avachi qu'on gardait en coulisse précisément pour ce genre de scène.

« C'est bien pour ça que je suis passée au roulement du soir. Depuis que Nell va à l'école, elle s'est mise à n'ouvrir le Manuel qu'en soirée. Apparemment, elle se trouve dans un fuseau qui n'a pas plus de deux heures de décalage avec le nôtre.

— Bien, grommela Carl, cela réduit le champ d'investigation grosso modo à la moitié de la population de la planète.

— Quel est le problème ? rétorqua Miranda. Ce n'est pas comme si je devais faire ça gratis. »

Carl lui adressa un long regard scrutateur et désabusé. « Oui. Effectivement, cela rapporte des revenus convenables. »

Trois petites filles en exploration ; une conversation entre Lord Finkle-McGraw et Mme Hackworth ; après-midi au domaine

Trois petites filles évoluaient sur la pelouse lisse comme un billard devant un grand manoir, tournoyant et se regroupant autour d'un centre de gravité commun pour repartir cabrioler tel un vol d'hirondelles. Parfois elles s'arrêtaient, se dévisageaient toutes les trois et s'engageaient aussitôt dans une discussion animée. Puis elles repartaient soudain au pas de course, apparemment dégagées des contraintes de l'inertie, voletant comme des pétales emportés par une bouffée de brise printanière. Chacune portait au-dessus de sa robe un long manteau de grosse laine pour se protéger de l'air humide et frais

balayant le haut plateau central de New Chusan. Il semblait qu'elles se dirigeaient vers une étendue de terrain accidenté, située à quelque sept ou huit cents mètres de là et séparée des jardins entretenus du domaine par un mur de pierre grise, éclaboussé de vert citron et de bleu lavande aux endroits où mousses et lichens avaient pris le dessus. Le terrain de l'autre côté était d'une teinte noisette délavée, comme une coupe de tweed Harris tombée de l'arrière d'un fourgon pour se dévider par terre, même si la floraison naissante des bruyères l'avait saupoudrée d'une brume mauve, presque transparente mais d'un éclat surprenant aux endroits où la ligne de visée de l'observateur se trouvait raser la pente naturelle du terrain – si le mot *naturel* pouvait s'appliquer au moindre trait de cette île. Bien qu'aussi libres et légères que des oiseaux, chacune des petites filles était lestée d'un petit fardeau d'aspect incongru dans un tel décor, car les efforts des adultes pour les convaincre de renoncer à leurs livres s'étaient, comme toujours, montrés vains.

Parmi les observateurs, se trouvait une femme qui n'avait d'yeux que pour la petite fille aux longs cheveux de flammes. Sa parenté avec l'enfant était suggérée par ses cheveux et ses sourcils auburn. Elle était vêtue d'une robe de coton tissé cousue main, dont l'aspect encore apprêté trahissait qu'elle venait de sortir d'un atelier de couture de Dovetail. Si la réunion avait compris un nombre plus élevé d'anciens combattants de cet état prolongé de guerre larvée connue sous le nom de Société, cette observation aurait sans aucun doute fait l'objet de l'examen attentif des *soi-disant* sentinelles postées au-dessus des fortifications, pour guetter l'éventuelle attaque de goujats qui se hasarderaient à escalader le vaste glacis séparant les esclaves salariés des Participants à l'Actionnariat. Il eût été dès lors scrupuleusement noté et répété, dans la bonne tradition orale, que Gwendolyn Hackworth, femme pourtant séduisante, à la taille bien prise et au port altier, manquait assez de confiance en elle, lorsqu'elle devait se rendre chez Lord Finkle-McGraw, pour se croire obligée de passer une robe neuve confectionnée tout exprès pour cette occasion.

La lumière grise qui baignait le salon par ses hautes fenêtres était aussi douce qu'une bruine. Mme Hackworth en était toute nimbée et, au moment où elle portait à ses lèvres une tasse de thé en porcelaine de Chine translucide, elle baissa soudain sa garde et trahit partiellement son véritable état d'esprit. Lord Finkle-McGraw, son hôte, la crut abattue et troublée, même si la vivacité de son comportement, lors de la première heure de leur entretien, l'avait conduit à supposer le contraire.

Sentant que son regard s'était attardé sur les traits de la jeune femme plus longtemps qu'il n'était strictement convenable, il reporta vivement son attention sur les trois petites filles qui se promenaient dans le jardin. L'une avait des cheveux de jais qui trahissaient une ascendance en partie coréenne ; mais ayant ainsi établi ses origines comme une sorte de point de référence, il reporta son attention sur la troisième, dont la chevelure était à mi-chemin d'une transition progressive et naturelle du châtain au blond. Cette dernière était la plus grande des trois, même si elles étaient toutes à peu près du même âge ; et bien qu'on la vît participer sans contrainte à tous leurs jeux désinvoltes, elle en prenait rarement l'initiative et, sitôt qu'elle se retrouvait livrée à elle-même, elle avait tendance à présenter une mine grave qui la faisait paraître de plusieurs années plus âgée que ses camarades de jeu. Observant la progression du trio, le Lord actionnaire nota que même sa gestuelle était différente de celle des deux autres gamines ; elle était souple et posée, alors que ses camarades sautillaient de manière imprévisible, comme des balles de caoutchouc sur une pierre mal équarrie.

La différence était (comme le lui révéla un examen plus attentif), que Nell savait toujours où elle allait. Au contraire d'Elizabeth ou Fiona. C'était moins une question d'intelligence innée (les tests et les observations de Miss Matheson le démontraient à l'envi) que d'attitude émotionnelle. Quelque chose dans le passé de la petite fille lui avait enseigné, à son corps défendant, l'importance d'une réflexion approfondie.

« Je vous demande une prédiction, madame Hackworth. Laquelle selon vous atteindra la première la lande ? »

Au son de sa voix, Mme Hackworth se ressaisit. « On dirait une lettre adressée au spécialiste de l'étiquette du *Times*. Si j'essaye de vous flatter en suggérant que ce sera votre petite-fille, est-ce que je l'accuse implicitement d'impulsivité ? »

Sourire bienveillant du Lord actionnaire. « Laissons de côté l'étiquette – une convention sociale qui n'a rien à voir avec cette enquête – et répondez-moi en scientifique.

— Ah ! si seulement mon John était ici. »

Mais il est ici, songea Lord Finkle-McGraw, *dans chacun de* ces *livres*. Mais il n'en dit rien. « Très bien, je vais m'exposer au risque de l'humiliation en prédisant qu'Elizabeth atteindra le mur la première ; que Nell trouvera le passage secret ; mais que votre fille sera la première à s'y aventurer.

— Je suis sûre que jamais vous ne pourriez vous sentir humilié en ma présence, Votre Grâce », dit Mme Hackworth. C'était une phrase difficile à prononcer, et d'ailleurs il ne l'entendit pas vraiment.

Ils reportèrent leur attention vers les fenêtres. Quand les petites furent à un jet de pierre du mur, on vit se faire la décision. Elizabeth se détacha du groupe, partit en courant et fut la première à toucher les pierres froides, suivie à quelques pas par Fiona. Nell restait loin derrière, n'ayant pas altéré sa démarche régulière.

« Elizabeth est une petite-fille de duc, habituée à n'en faire qu'à sa tête, et elle n'a aucune réticence naturelle ; elle se porte en avant et va revendiquer le but comme lui revenant de droit, expliqua Finkle-McGraw. Mais elle n'a pas vraiment réfléchi à ses actes. »

Elizabeth et Fiona venaient à leur tour de poser les mains sur les pierres, comme si elles jouaient à chat perché. Mais Nell s'était arrêtée et tournait la tête de chaque côté pour inspecter sur toute sa longueur le parcours sinueux du mur dans ce paysage de plus en plus vallonné. Après quelques instants, elle tendit la main pour en désigner une section voisine et entreprit aussitôt de s'y diriger.

« Nell se tient au-dessus de la mêlée pour réfléchir, expliqua Finkle-McGraw. Pour les autres petites, le mur est un élément décoratif, n'est-ce pas ? Un truc joli à parcourir et à explorer.

Mais pas pour Nell. Nell sait ce qu'est un mur. C'est un savoir qu'elle a intégré précocement, sur lequel elle n'a pas besoin de réfléchir. Nell s'intéresse plus aux portes qu'aux murs. Les portes secrètes, dérobées, sont particulièrement intéressantes. »

Fiona et Elizabeth la suivirent en hésitant, caressant de leurs petites mains roses la pierre humide, sans trop savoir où les menait Nell. Cette dernière progressait dans l'herbe d'un pas décidé et parvint bientôt à une légère déclivité. On l'y vit presque disparaître lorsqu'elle descendit vers les fondations du mur.

« Un chenal d'écoulement, expliqua Finkle-McGraw. Surtout, ne vous inquiétez pas. Il se trouve que j'y suis passé à cheval ce matin. L'eau ne monte que jusqu'aux chevilles, et le diamètre du conduit convient tout à fait à des fillettes de huit ans. Le passage est long de quelques mètres – plus prometteur que menaçant, oserai-je espérer. »

Fiona et Elizabeth avancèrent avec précaution, surprises par la découverte de Nell. Toutes trois disparurent dans le boyau. Quelques instants plus tard, on pouvait discerner un éclair rouge vif traversant rapidement les bruyères par-delà le mur. Fiona escalada le léger affleurement rocheux qui marquait le début de la lande et, tout excitée, fit signe à ses compagnes.

« Le passage secret a été découvert par Nell, mais elle est prudente et patiente. Elizabeth se trouve décontenancée par son impulsivité antérieure... elle se sent idiote, voire un rien renfrognée. Quant à Fiona...

— Fiona voit sans aucun doute un portail magique ouvrant sur un royaume enchanté, dit Mme Hackworth, et doit encore être toute déconfite de constater que vous n'avez pas peuplé l'endroit de licornes et de dragons. Sinon, elle n'aurait pas hésité un seul instant à se précipiter dans ce tunnel. Ce monde-ci n'est pas celui où ma Fiona désire vivre, Votre Grâce. Elle désire un autre monde, où la magie est partout, où les contes se réalisent et où... »

Sa voix s'éteignit, et elle se racla la gorge, mal à l'aise. Lord Finkle-McGraw la regarda et lut sur ses traits une souffrance, vite masquée. Il comprit le reste de la phrase sans l'avoir entendue... *et où mon mari est ici avec nous.*

Deux cavaliers, un homme et une femme, remontaient au trot l'allée gravillonnée qui longeait les jardins, jusqu'au portail en fer forgé percé dans le mur de pierre, dont les deux vantaux s'ouvrirent à leur approche. L'homme était Colin, le fils de Lord Finkle-McGraw, la femme son épouse, et ils étaient sortis sur la lande pour surveiller leur fille et ses deux jeunes amies. Constatant que leur supervision n'était plus requise, Lord Finkle-McGraw et Mme Hackworth s'éloignèrent de la fenêtre pour se rapprocher instinctivement du feu qui brillait dans une cheminée de pierre vaste comme un garage.

Mme Hackworth s'assit dans un petit fauteuil à bascule, tandis que le Lord actionnaire choisissait un vieux fauteuil en cuir incongrûment défoncé. Un domestique leur resservit du thé. Mme Hackworth posa la soucoupe et la tasse en équilibre sur ses genoux, les maintenant des deux mains, puis elle rassembla ses idées.

« J'ai toujours désiré enquêter sur le lieu de résidence et les activités de mon mari, qui me sont restés un mystère depuis son départ, expliqua-t-elle ; j'ai toutefois cru comprendre, sur la foi de quelques déclarations très générales et fort prudentes qu'il a pu me faire, que la nature de ses activités était secrète et que, si Votre Grâce en avait la moindre connaissance – tout ceci n'étant, bien sûr, que simple hypothèse commode de ma part –, vous seriez contraint de traiter cette information avec une discrétion sans faille. Il va sans dire, j'imagine, que jamais ne me viendrait à l'idée d'user de mes faibles pouvoirs de persuasion pour vous inciter à violer la confiance placée en vous par une instance supérieure.

— Considérons comme acquis que nous saurons l'un et l'autre choisir ce que nous dicte l'honneur », répondit Finkle-McGraw avec un sourire désinvolte et rassurant.

« Merci. Mon mari continue de m'écrire des lettres, presque toutes les semaines, mais elles sont extrêmement générales, vagues et superficielles. Depuis ces derniers mois, toutefois, ces lettres m'ont paru remplies d'images et d'émotions étranges. Elles sont... bizarres. J'en suis venue à craindre pour l'équilibre mental de mon époux et pour les conséquences de toute entreprise qui reposerait sur sa seule sûreté de jugement. Et si

je n'hésite pas à tolérer son absence aussi longtemps qu'il lui sera nécessaire pour accomplir sa tâche, l'incertitude commence à me ronger.

— Je ne suis pas entièrement ignorant en la matière et je ne pense pas violer la confiance de quiconque si je vous avoue que je ne suis pas le seul à avoir été surpris par la durée de son absence. Sauf erreur de ma part, les concepteurs de sa mission n'avaient jamais imaginé qu'elle durerait si longtemps. Vous serez sans doute en partie soulagée d'apprendre qu'on ne pense pas qu'il coure un quelconque danger. »

Mme Hackworth sourit respectueusement, mais cela ne dura pas.

« La petite Fiona semble bien supporter l'absence de son père.

— Oh, mais pour Fiona, il n'est jamais vraiment parti, dit Mme Hackworth. C'est le livre, voyez-vous, le livre ractif. Quand John le lui a donné, juste avant son départ, il lui a dit qu'il était magique et qu'il pourrait lui parler par son entremise. Je sais bien que c'est absurde, mais la petite croit vraiment que chaque fois qu'elle ouvre ce livre, son père lui lit une histoire, voire joue avec elle dans un monde imaginaire, de sorte qu'il ne lui manque pas du tout. Je n'ai pas le cœur de lui dire qu'il ne s'agit que d'un vulgaire média-programme informatisé.

— Je suis enclin à croire que, dans ce cas précis, la tenir dans l'ignorance est une politique fort sage.

— En tout cas, jusqu'ici, elle lui a bien servi. Mais, à mesure que le temps passe, elle devient de plus en plus étourdie, de moins en moins disposée à se concentrer sur ses études. Elle vit dans un monde imaginaire et elle y est très heureuse. Mais quand elle apprendra que l'imaginaire n'est que cela, j'ai bien peur qu'elle l'accepte mal.

— Elle n'est sûrement pas la première jeune personne à montrer les signes d'une imagination vivace, nota le Lord actionnaire. Tôt ou tard, tout cela semble rentrer dans l'ordre. »

Les trois petites exploratrices et leurs deux chaperons adultes regagnèrent bientôt la grande demeure. La lande désolée appartenant à Lord Finkle-McGraw était aussi éloignée des goûts des petites que pouvaient l'être le whisky pur malt,

l'architecture gothique, les couleurs ternes et les symphonies de Bruckner. Une fois là-bas, ayant pu constater que l'endroit était dépourvu de licornes roses, de vendeurs de barbes-à-papa, de bandes d'adolescents ou de toboggans liquides vert fluo, leur intérêt retomba et elles commencèrent à se rapprocher du manoir – qui était en soi bien loin de Disneyland, mais entre les murs duquel une jeune utilisatrice aussi expérimentée et autoritaire qu'Elizabeth serait toujours susceptible de trouver quelques pépites consolatrices, par exemple un personnel de cuisine employé à plein temps et formé (entre autres talents parfaitement inutiles) à préparer du chocolat chaud.

Ayant autant qu'il était possible osé effleurer le sujet de la disparition de John Percival Hackworth, avant de s'en éloigner bien vite sans autre dommage que peut-être une rougeur des joues et des yeux brillants, Lord Finkle-McGraw et Mme Hackworth s'étaient repliés, d'un commun accord, vers des sujets moins brûlants. Les petites allaient rentrer déguster leur chocolat chaud, et bientôt pour les invitées sonnerait l'heure de regagner les quartiers à eux assignés pour la journée, où elles pourraient se débarbouiller et s'apprêter en vue du grand événement : le dîner.

« Je serais ravie de veiller sur l'autre petite – Nell – jusqu'à l'heure du dîner, dit Mme Hackworth. J'ai noté que le gentleman qui l'avait amenée ce matin n'est pas encore revenu de la chasse. »

Le Lord actionnaire étouffa un rire à l'idée que le général Moore aide une petite fille à s'habiller pour dîner. L'homme avait la grâce de connaître ses limites, aussi passait-il la journée à aller chasser jusqu'aux confins extrêmes du domaine. « La petite Nell sait fort bien se débrouiller toute seule et il se pourrait bien qu'elle n'ait ni le besoin ni l'envie d'accepter votre offre, si généreuse soit-elle. Mais sans doute sera-t-elle ravie de passer cet intermède avec Fiona.

— Pardonnez-moi, Votre Grâce, mais je m'inquiète à l'idée que vous puissiez laisser une enfant de son âge livrée à elle-même la plus grande partie de l'après-midi.

— Elle ne doit pas voir les choses ainsi, je puis vous l'assurer, et cela pour la même raison que la petite Fiona ne s'imagine pas que son père ait pu abandonner le logis familial. »

L'expression qui se lut à cet instant sur les traits de Mme Hackworth suggérait une légère incompréhension. Mais avant qu'elle ait pu expliquer à son hôte son erreur de jugement, ils furent interrompus par les éclats perçants d'un conflit acerbe qui leur parvenait depuis le hall. La porte s'entrouvrit, et Colin Finkle-McGraw apparut. Il avait encore le visage rougi par le vent sur la lande, et il arborait un sourire forcé qui ne différait pas franchement d'un rictus ; son front se plissait toutefois à intervalles réguliers au rythme des cris particulièrement perçants poussés par Elizabeth. Dans une main, il tenait un exemplaire du *Manuel illustré d'éducation pour Jeunes Filles*. On pouvait voir derrière lui Mme Finkle-McGraw qui tenait par le poignet la jeune Elizabeth, avec une force évoquant les pinces d'un forgeron approchant de l'enclume un lingot dangereusement brûlant ; et l'éclat des joues rubicondes de la petite renforçait encore cette analogie. La femme s'était penchée de sorte que son visage était à la hauteur de celui d'Elizabeth, et elle était en train de la tancer d'une voix basse et sifflante.

« Désolé, père, dit le jeune Finkle-McGraw d'une voix empreinte d'un enjouement forcé pas vraiment convaincant. C'est l'heure de la sieste, apparemment. Et, se tournant avec un signe de tête : madame Hackworth. » Puis il fixa de nouveau le visage de son père et suivit son regard, baissé vers le livre. « Comme elle était impolie avec les domestiques, on lui a confisqué son livre pour le reste de l'après-midi. C'est la seule punition qui semble la marquer – aussi l'employons-nous avec une certaine fréquence.

— Alors peut-être qu'elle ne la marque pas autant que vous ne le supposez », observa Lord Finkle-McGraw, l'air désabusé et le ton perplexe.

Colin Finkle-McGraw choisit d'interpréter cette remarque comme un trait d'esprit visant d'abord Elizabeth – mais il faut bien dire que les parents d'enfants en bas âge doivent par nécessité avoir un sens de l'ironie bien différent de celui du reste de l'humanité non affligée d'un tel fardeau.

« On ne peut tout de même pas la laisser passer sa vie fourrée dans les pages de votre livre magique, Père. C'est pour elle comme un petit empire interactif, avec Elizabeth jouant les impératrices soumettant ses fidèles sujets à toutes sortes de décrets propres à vous glacer le sang. Il est important qu'on la ramène à la réalité de temps en temps, histoire de remettre les choses à leur vraie place.

— Leur vraie place... Parfait. Eh bien, je vous attends tous les deux, et avec Elizabeth à sa vraie place, pour l'heure du dîner.

— Bon après-midi, Père... Madame Hackworth », dit le jeune homme, et il referma la porte, lourd chef-d'œuvre d'ébénisterie et fort efficace piège à décibels.

Gwendolyn Hackworth crut alors discerner sur les traits de Lord Finkle-McGraw une expression qui lui donna envie de quitter la pièce. Après s'être acquittée des amabilités d'usage, c'est d'ailleurs ce qu'elle fit. Elle récupéra Fiona dans l'angle de cheminée où elle s'était installée pour déguster le reste de son chocolat chaud. Nell était là, elle aussi, plongée dans son exemplaire du Manuel, et Gwendolyn nota non sans surprise qu'elle n'avait pas du tout touché à sa boisson.

« Qu'est-ce que c'est ! ? s'exclama-t-elle en croyant prendre le ton sucré qui s'imposait. Une petite fille qui n'aime pas son bon chocolat chaud ! »

Nell était entièrement absorbée par son livre, et, durant un instant, Gwendolyn crut qu'elle ne l'avait pas entendue. Mais quelques secondes plus tard, il apparut évident que l'enfant ne faisait que retarder sa réaction, le temps qu'elle soit parvenue à la fin d'un chapitre.

Alors elle leva lentement les yeux de la page du livre. Nell était une petite fille raisonnablement séduisante, comme peuvent l'être presque toutes les petites filles avant que le déferlement immodéré des hormones amène certaines parties de leur visage à se développer de manière disproportionnée aux autres ; elle avait des yeux noisette, qui avaient des reflets orange à la lueur des flammes, et comme un éclat sauvage. Gwendolyn avait du mal à en détacher son regard ; elle se sentait pareille à un papillon prisonnier qui contemple à travers

le verre grossissant d'une loupe l'œil calme et aiguisé du naturaliste.

« Le chocolat est parfait, dit Nell. La question est : en ai-je besoin ? »

Il y eut un assez long silence, le temps que Gwendolyn trouve une réponse adéquate. Nell ne semblait pas en attendre : elle avait livré une opinion, point final.

« Ma foi, dit enfin Gwendolyn, si jamais tu décides que tu pourrais éventuellement avoir besoin de quoi que ce soit, dis-toi bien que je serai dans ce cas ravie de t'assister.

— Votre offre est fort aimable. Et je vous en suis infiniment reconnaissante, madame Hackworth », dit Nell, sur le ton parfait des princesses dans les livres.

« Très bien. Bon après-midi », dit Gwendolyn. Elle prit Fiona par la main et la conduisit à l'étage. Fiona lambinait d'une manière presque idéalement calculée pour ennuyer, et elle ne répondait aux questions de sa mère que par des hochements de tête dans un sens ou dans l'autre parce que, comme toujours, elle avait l'esprit ailleurs. Une fois parvenues à leurs quartiers temporaires dans l'aile réservée aux invités, Gwendolyn mit au lit Fiona pour sa sieste, puis elle s'installa devant un secrétaire pour finir de rédiger sa correspondance. Mais c'était à présent au tour de Mme Hackworth de découvrir qu'elle avait l'esprit ailleurs, hanté par ces trois bien étranges petites filles – les trois plus intelligentes de l'académie de Miss Matheson – qui toutes entretenaient une relation bien spécifique avec leur Manuel. Son regard délaissa les feuilles éparses de papier médiatronique sur le secrétaire, pour se porter vers la fenêtre et contempler la lande sur laquelle un léger crachin s'était mis à tomber. Elle passa ainsi presque une heure à se torturer l'esprit avec des petites filles et des Manuels.

Puis il lui revint une affirmation énoncée par son hôte, au cours de l'après-midi, et qu'elle n'avait pas sur le coup appréciée à sa juste valeur : ces petites n'étaient pas plus étranges que toutes les autres petites filles, et faire retomber sur le Manuel les bizarreries de leur comportement était faire preuve d'une totale incompréhension.

Nettement rassurée, elle sortit alors son stylo en argent et entama une lettre à son époux disparu et qui ne lui avait jamais paru si lointain.

Miranda reçoit un message ractif inhabituel ; un trajet dans les rues de Shanghai ; l'hôtel Cathay ; une soirée raffinée ; Carl Hollywood la présente à deux personnages peu communs

Dans quelques minutes il serait minuit, et Miranda s'apprêtait à terminer sa vacation de la soirée et à descendre de scène. On était vendredi soir. Nell avait apparemment décidé pour une fois de ne pas passer une nuit blanche.

Les soirs d'école, on pouvait compter qu'elle aille au lit entre dix heures trente et onze heures, mais, le vendredi, c'était sa nuit pour s'immerger dans le Manuel comme elle le faisait étant petite, six ou sept ans plus tôt, au début de toute cette aventure. Pour l'heure, Nell était embarquée dans une partie de l'histoire qui devait lui paraître particulièrement frustrante : en gros, tenter de débrouiller l'énigme des rites sociaux d'une secte de fées passablement bizarres qui l'avaient jetée dans un labyrinthe souterrain. Elle finirait bien par trouver la solution – elle la trouvait toujours – mais pas ce soir.

Miranda s'offrit quatre-vingt-dix minutes de supplément en scène pour intervenir dans un ractif de samouraïs fort prisé au Japon : elle y jouait une fille de missionnaire blond platine enlevée de Nagasaki par un méchant rônin. Son rôle se limitait à piailler sans cesse en attendant d'être sauvée par un gentil samouraï. C'était vraiment malheureux qu'elle ne parle pas la langue et (par-dessus le marché) qu'elle connaisse mal le style théâtral nippon, car, d'après le script, ils étaient censés faire des trucs assez radicaux et intéressants au niveau du *karamaku* – l'« écran vide » ou « jeu vide ». Huit ans plus tôt, elle aurait fait le vol d'une heure jusqu'à l'archipel nippon pour apprendre la

langue. Quatre ans plus tôt, elle aurait à tout le moins été dégoûtée d'elle-même à se voir jouer ce rôle stupide. Mais cette nuit elle lançait ses répliques au signal, couinait et se trémoussait aux bons moments, et elle repartit avec son cachet, en même temps qu'un joli pourboire et l'inévitable petit mot envoyé par le client – un cadre moyen d'Osaka qui tenait à faire plus ample connaissance. Bien entendu, la même technologie qui empêchait Miranda de retrouver Nell empêchait ce connard de retrouver Miranda.

Une offre d'emploi urgente clignota sur son écran juste au moment où elle remballait ses affaires. Elle consulta l'écran *RENSEIGNEMENTS* ; le boulot ne payait pas si bien que ça, mais il était de très courte durée. Elle l'accepta donc. Elle se demandait qui pouvait bien lui adresser ses offres d'emploi urgentes ; six ans plus tôt, c'était encore fréquent ; mais, depuis qu'elle s'était mise à travailler le soir, elle était plus ou moins devenue une de ces minettes occidentales interchangeables affublées d'un nom à coucher dehors.

Cela vous avait des allures de bizarre création d'art bohème, genre projet d'atelier ractif surgi de son passé lointain : un paysage surréaliste de formes géométriques abstraites et colorées, avec des visages qui surgissaient çà et là, en deux dimensions, à l'instant de dire la réplique. Ces visages étaient affichés en placage de texture, donnant ainsi l'impression d'être recouverts d'un maquillage élaboré ou d'avoir été modelés pour évoquer une pelure d'orange, une peau d'alligator ou une coque de noix exotique.

« Elle nous manque », dit l'un des visages ; la voix, vaguement familière, était numéritraitée pour donner un gémissement aux résonances spectrales inquiétantes.

« Où est-elle ? » s'enquit un autre visage, d'aspect déjà un peu plus familier.

« Pourquoi nous a-t-elle abandonnés ? » dit un troisième visage, et malgré le placage de texture et le traitement numérique de la voix, Miranda reconnut Carl Hollywood.

« Si seulement elle daignait venir à notre fête ! » s'écria un autre personnage, que Miranda identifia comme une ractrice de

la compagnie du Parnasse – Christine ou quelque chose comme ça.

Le prompteur lui souffla sa réplique : Désolée, les enfants, mais je bosse tard ce soir.

« D'accord, d'accord, dit Miranda. Je vais improviser. Où êtes-vous tous ?

— La soirée de la troupe, idiote ! lança Carl. Tu as un taxi qui t'attend dehors – on s'est même fendu d'un modèle de pleine voie ! »

Miranda décrocha du ractif, acheva de ranger son plateau-cabine en la laissant ouverte pour qu'un autre membre de la compagnie puisse y pénétrer d'ici quelques heures pour travailler durant la période la plus demandée. Elle descendit l'escalier en spirale avec sa théorie de chérubins, muses et Troyens en stuc, traversa le foyer où un duo de ractifs stagiaires à l'œil vague étaient en train de nettoyer les détritus de la représentation en direct de la soirée, et sortit par la porte principale. Et là, dans la rue, illuminée par le néon rose et mauve nauséeux cernant l'enseigne, l'attendait effectivement un taxi de pleine voie, tous feux allumés.

Elle fut vaguement surprise quand le chauffeur prit la direction du Bund, et non celle des quartiers d'immeubles de faible hauteur de Pudong, résidences traditionnelles des Occidentaux sans tribu et de revenus modestes. Les soirées se passaient en général dans le séjour de l'un ou l'autre membre de la troupe.

Puis elle se souvint que le Parnasse était désormais une compagnie théâtrale à succès, qu'ils avaient quelque part un immeuble entier occupé par des développeurs qui mettaient au point de nouveaux ractifs ; que leur production actuelle de *Macbeth* avait coûté un paquet ; que Carl s'était envolé pour Tokyo, Shenzhen et San Francisco, à la recherche d'investisseurs, et qu'il n'en était pas revenu les mains vides. Pour le premier mois, les représentations se jouaient à guichets fermés.

Mais ce soir, il y avait eu beaucoup de sièges vides dans la salle, car la majorité du public de la générale était non chinois,

or les non-Chinois hésitaient à sortir la nuit dans les rues à cause des rumeurs sur les Poings de la juste harmonie.

Miranda était nerveuse, elle aussi, même si elle refusait de l'admettre. Le taxi tourna à l'angle d'une rue et ses phares balayèrent un groupe de jeunes Chinois assemblés sous un porche, et quand l'un d'eux porta une cigarette à sa bouche, elle entrevit l'éclat d'un ruban écarlate noué à son poignet. L'angoisse l'étreignit, son cœur battit la chamade, sa gorge se serra. Mais les jeunes ne pouvaient rien discerner à travers les vitres miroirs du taxi. Ils ne fondirent pas sur elle, en brandissant des armes et en criant *« Sha ! Sha ! »*

L'hôtel Cathay se dressait au milieu du Bund, à l'intersection de la route de Nankin, la *Rodeo Drive* de l'Extrême-Orient. À perte de vue – et peut-être jusqu'à Nankin – l'artère était bordée de boutiques et de grands magasins, occidentaux et nippons, et l'espace aérien la surmontant était saupoudré d'aérostats guère plus gros que des amandes, équipés d'une ciné-caméra avec logiciel de reconnaissance de forme, qui leur permettait de surveiller tout rassemblement un peu louche de jeunes gens susceptibles d'appartenir à une cellule du Poing.

Comme tous les autres grands édifices occidentaux en bordure de rivage, le Cathay était souligné de bandeaux lumineux blancs, ce qui n'était sans doute pas un mal, car autrement il n'aurait guère fait impression. De jour, son aspect extérieur était en effet pour le moins sordide et délabré.

Miranda s'amusa à jouer au dégonflé avec le portier : elle se dirigea vers l'entrée, d'un pas décidé, certaine qu'il allait lui ouvrir la porte, mais l'autre restait derrière, les mains croisées dans le dos, en la lorgnant d'un air maussade. Finalement, il céda et lui ouvrit, même si elle dut quand même ralentir le pas pour ne pas s'écraser le nez contre la vitre.

George Bernard Shaw était descendu ici ; Noel Coward y avait écrit une pièce. Le hall était haut et étroit, en marbre Arts Déco, avec de splendides lustres en fer forgé et des arches de vitraux à travers lesquelles filtrait la lumière blanche des immeubles du Bund. Un orchestre de jazz rétro jouait au bar, slap-bass et percussions sur bidons. À l'entrée, Miranda se dressa sur la pointe des pieds pour repérer où se déroulait la

soirée ; elle ne vit rien, hormis un groupe d'aérotouristes européens d'âge moyen en train de danser le slow et la brochette habituelle de jeunes gommeux Chinois, installés en rang d'oignon au bar et comptant bien la voir entrer.

Finalement, elle monta jusqu'au septième, où se trouvaient tous les restaurants originaux. La grande salle de banquets avait été louée par une vague organisation outrageusement fortunée, et elle était remplie de messieurs vêtus de costumes d'un luxe intimidant, de dames portant des robes encore plus intimidantes, et saupoudrée de quelques Victoriens aux tenues beaucoup plus sobres – quoique toujours coquettes et coûteuses. La musique était pour le moins discrète – juste un Chinois en smoking jouant du jazz derrière un piano à queue, mais, sur la scène au fond de la salle, un orchestre plus conséquent était en train d'installer son matériel.

Elle allait s'éclipser, en se demandant dans quelle arrière-salle pouvait bien se dérouler leur nouba de bateleurs minables, quand elle entendit une voix l'appeler de l'intérieur.

Carl Hollywood approchait, traversant par le milieu la salle de banquets comme s'il était chez lui, resplendissant avec ses bottes de cow-boy taillées main dans la peau souple de quantité de repaies et d'oiseaux exotiques, et portant un ample vêtement, sorte de croisement entre une cape et un cache-poussière occidental, qui balayait presque le sol et donnait l'impression qu'il mesurait deux mètres dix et non son malheureux mètre quatre-vingt-quinze. Ses longs cheveux blonds étaient peignés en arrière, et sa barbiche pharaonique pointait raide et taillée en pointe comme un sarcloir. Il était superbe, et il le savait, et ses yeux bleus transperçaient Miranda, la clouant sur place devant les portes ouvertes de l'ascenseur par lequel elle avait failli s'échapper.

Il l'étreignit à l'étouffer, puis la fît virevolter. Elle se ratatina contre lui, protégée de la foule du banquet sous le bouclier enveloppant de sa cape. « J'ai l'air d'une vraie pomme, souffla-t-elle. Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue que ce serait une soirée de ce style ?

— Pourquoi ne l'aurais-tu pas su ? » rétorqua Carl. En bon metteur en scène, l'un de ses talents était de vous poser les questions les plus difficiles qu'il se puisse imaginer.

« J'aurais mis autre chose. J'ai l'air...

— T'as l'air d'une jeune *artiste* bohème, dit Carl, en reculant d'un pas pour examiner son justaucorps noir typiquement collant, qui se contrefiche des tenues prétentieuses et qui, dès qu'elle entre quelque part, fait paraître tous les autres trop habillés, et qui peut se le permettre parce qu'elle a ce petit quelque chose de spécial.

— Espèce de chien à la langue trop bien pendue, tu sais très bien que c'est du flan.

— Il y a quelques années, tu aurais traversé cette pièce en levant ton joli petit menton comme un bélier, et tout le monde se serait écarté pour t'admirer. Pourquoi plus maintenant ?

— Je n'en sais rien, admit Miranda. Je crois que c'est cette histoire avec Nell. J'ai hérité de tous les inconvénients de la maternité sans même réussir à avoir de gosse. »

Carl se détendit et se radoucit, et Miranda sut qu'elle avait prononcé les mots qu'il attendait. « Allez, viens, je veux te présenter quelqu'un.

— Si tu comptes essayer de me caser avec un de ces fils de pute pleins aux as...

— Loin de moi pareille idée...

— Pas question de devenir une femme au foyer qui joue la comédie à ses heures perdues.

— J'entends bien, dit Carl. À présent, veux-tu bien te calmer une minute ? »

Miranda se forçait à ignorer qu'ils étaient maintenant parvenus au beau milieu de la salle. Carl Hollywood monopolisait toute l'attention, ce qui lui convenait parfaitement. Elle échangea des sourires avec un couple de racteurs qui étaient apparus sur l'invitation interactive qui l'avait convoquée ici ; tous deux semblaient plongés dans une conversation fort agréable avec des gens très bien, sans doute des investisseurs.

« Qui m'emmènes-tu voir ?

— Un type nommé Beck. Une de mes vieilles connaissances.

— Mais pas un ami ? »

Carl eut un sourire gêné, puis il haussa les épaules. « On a été amis, durant un temps. On a également été collaborateurs. Partenaires en affaires. C'est la vie, Miranda : au bout d'un moment, on se bâtit un réseau de relations. On leur transmet des éléments de données susceptibles de les intéresser, et eux font de même. Vis-à-vis de moi, c'est ce genre de type.

— Je ne vois toujours pas pourquoi tu tiens à me le présenter.

— Je crois bien, dit Carl très doucement, mais en jouant sur sa voix en acteur de sorte qu'elle distingua parfaitement chaque mot, que ce gentleman est en mesure de t'aider à retrouver Nell. Et que tu es en mesure de lui fournir quelque chose qu'il recherche. »

Sur quoi, il s'écarta dans un grand mouvement de cape pour lui reculer un siège. Ils étaient maintenant à l'angle de la salle de banquets. De l'autre côté de la table, tournant le dos à la large baie vitrée à l'appui de marbre, le Bund illuminé et la cacophonie médiatronique de Pudong jetant une lueur sanglante sur les épaulettes lustrées de son costume, était assis un jeune Africain à nattes rasta, le nez chaussé de lunettes noires dont les minuscules lentilles circulaires contenaient une espèce de réseau spatial métallique d'une complexité ostentatoire. À ses côtés, mais c'est à peine si Miranda nota sa présence, se tenait un homme d'affaires nippon, vêtu du kimono noir traditionnel, qui fumait un truc sentant le vieux cigare démodé et foncièrement cancérigène.

« Miranda, voici M. Beck et M. Oda, tous deux corsaires. Messieurs, voici Miranda Redpath. »

Les deux hommes inclinèrent la tête dans un pathétique vestige de salut, mais aucun ne fit mine de vouloir lui serrer la main, ce qui était aussi bien – de nos jours, c'était incroyable les saloperies qui pouvaient se transmettre par simple contact épidermique. Miranda ne leur rendit même pas leur salut ; elle s'assit simplement et laissa Carl faire les présentations. Elle n'aimait pas les gens qui se présentaient comme des corsaires. C'était juste une façon prétentieuse de dire *thète* – un individu sans tribu.

C'était ça, ou alors ils appartenaient effectivement à une tribu – à leur dégaine, sans doute quelque phyle synthétique tordu dont elle n'avait jamais entendu parler –, mais pour quelque raison prétendaient le contraire.

Mais Carl poursuivait : « J'ai déjà expliqué à ces messieurs, sans entrer dans le détail, que tu désirerais réaliser l'impossible. Puis-je t'apporter quelque chose à boire, Miranda ? »

Après son départ, il y eut un assez long silence, sans doute mis à profit par M. Beck pour toiser Miranda, bien qu'elle n'aurait su dire, à cause des lunettes noires. La fonction essentielle de M. Oda semblait de jouer les spectateurs nerveux, comme s'il avait parié la moitié de sa fortune sur le réseau à deviner qui parlerait le premier, de Miranda ou de M. Beck.

Un stratagème lui vint à l'esprit. Il indiqua de la main l'estrade et hocha la tête d'un air entendu : « Vous aimez ce groupe ? »

Miranda les observa : une demi-douzaine d'individus des deux sexes et d'ethnies assorties. La question de M. Oda n'était pas évidente, car ils n'avaient pour l'instant pas encore interprété la moindre note. Elle reporta son attention sur ledit M. Oda qui pointait à présent le doigt sur sa propre personne, de manière éloquente.

« Oh ! vous êtes l'imprésario ? » dit Miranda.

M. Oda sortit de sa poche un petit objet scintillant qu'il fit glisser sur la table vers Miranda. C'était une broche émaillée en forme de libellule. Elle avait remarqué des ornements similaires portés par plusieurs invités. Elle la saisit avec précaution. M. Oda tapota son revers avec un signe de tête, l'encourageant à les imiter.

Elle préféra, provisoirement, la laisser où elle était, sur la table.

« Je ne vois rien du tout, dit enfin M. Beck, apparemment à l'intention de M. Oda. En première approximation, elle me paraît nette. » Miranda comprit que M. Beck l'avait inspectée en recourant à quelque système d'affichage intégré à ses verres phénoménoscopiques.

Elle cherchait encore à imaginer une réponse cinglante quand M. Oda se pencha vers elle, dans le nuage de fumée de

son cigare. « Nous avons cru comprendre que vous désiriez établir certaine connexion. Et que ce désir était très fort. »

Des *corsaires.* Le terme sous-entendait également que ces messieurs, à leurs propres yeux tout du moins, avaient comme qui dirait leur petite entreprise, un moyen personnel de tirer des revenus de leur propre manque d'affiliation tribale.

« On m'a dit qu'une telle chose était impossible.

— Il serait plus correct de parler en termes probabilistes », dit M. Beck. Son accent était principalement d'Oxford, avec un rythme jamaïcain et une netteté qui avait quelque chose d'indien.

« Astronomiquement improbable, *dans ce cas, reprit Miranda.*

— Tout juste », dit M. Beck.

À présent, la balle avait en quelque sorte réussi à se retrouver dans le camp de Miranda. « Les gars, si vous croyez avoir trouvé un moyen de battre les probabilités, pourquoi n'entrez-vous pas dans les ractifs de Vegas pour faire fortune ? »

La blague parut à vrai dire amuser ces messieurs plus qu'elle ne l'aurait escompté. Ils n'étaient pas insensibles à l'ironie. Enfin un signe favorable dans le barrage presque insurmontable de signes négatifs qu'elle avait obtenus d'eux jusqu'ici.

L'orchestre se mit à jouer, un air de musique de danse bien rythmé. Les lumières s'atténuèrent, et la salle se mit à scintiller de la multitude d'éclats clignotants jetés par toutes les broches à libellules.

« Ça ne marcherait pas, expliqua M. Beck, parce que Vegas est un pur jeu de chiffres sans aucune signification humaine. L'esprit ne s'interface pas avec de simples chiffres.

— Mais les probabilités demeurent, dit Miranda.

— Imaginez que vous ayez rêvé une nuit que votre sœur est victime d'une catastrophe et que, la voyant le lendemain, vous apprenez qu'elle vient de rompre avec son petit ami ?

— Ce pourrait être une coïncidence.

— Oui. Mais guère probable. Voyez-vous, il est peut-être possible de vaincre les probabilités, quand le cœur intervient en même temps que l'esprit. »

Miranda supposa qu'aucun des deux hommes n'était conscient de la cruauté foncière de ce qu'ils étaient en train de lui dire. Mieux valait encore n'avoir aucun espoir. « Vous ne seriez pas tous les deux embringués dans une espèce de trip religieux ? »

MM. Beck et Oda se dévisagèrent de manière éloquente. M. Oda entreprit un petit rituel personnel de suçotement de dents et de raclements de gorge, qui devait sans aucun doute véhiculer des torrents d'informations pour un de ses compatriotes, mais ne dévoilait absolument rien à Miranda, en dehors de l'indication vague que la situation était passablement compliquée. M. Beck exhiba une antique boîte à priser en argent – peut-être une simple réplique –, prit une pincée de poussière de nanosites et se l'enfourna dans une de ses grandes narines circulaires, avant de se gratter nerveusement le dessous du nez. Il fit descendre ses lunettes, exposant ses grands yeux bruns, et fixa distraitement derrière Miranda le milieu de la salle, observant l'orchestre et la réaction des danseurs à sa prestation. Il portait lui aussi une libellule montée en broche, qui s'était mise à scintiller et à clignoter en jetant de superbes éclats multicolores, comme une flotte de voitures de police et de camions de pompiers assemblés autour d'un immeuble en flammes.

Le groupe enchaîna sur un bizarre magma sonore détonnant et sans rythme, qui engendra de lents courants de convection dans la foule des danseurs.

« Comment avez-vous connu Carl, tous les deux ? » demanda Miranda, espérant ainsi plus ou moins rompre la glace.

M. Oda hocha la tête pour s'excuser. « Je n'avais pas eu le plaisir de faire sa connaissance jusqu'à tout récemment.

— Et moi, j'étais sur sa production de *thyuh-tuh* à Londres.

— Vous êtes racteur ? »

Ricanement ironique de M. Beck. Un mouchoir de soie multicolore fleurit dans sa main, et il se moucha rapidement et proprement, en priseur expérimenté. « Je suis machiniste, expliqua-t-il.

— Vous programmez des ractifs ?

— Entre autres activités.

— Vous vous occupez des lumières et des décors ? ou plutôt des trucs numériques ? ou alors vous êtes nanotech ?

— Les distinctions désobligeantes ne m'intéressent pas. Je ne m'intéresse qu'à une chose, dit M. Beck, en levant son index, surmonté de la griffe d'un ongle imposant mais parfaitement manucuré, à savoir l'utilisation de la technologie pour véhiculer du sens.

— Ce qui couvre un vaste domaine, de nos jours.

— Certes, mais ça ne devrait pas. Ou si l'on veut, les distinctions en la matière sont bidons.

— Qu'y a-t-il de mal à simplement programmer des ractifs ?

— Absolument rien, de même qu'il n'y a rien de mal à pratiquer le théâtre traditionnel en direct, ou tant qu'on y est, à s'installer autour d'un feu de camp pour raconter des histoires, comme j'aimais le faire sur la plage quand j'étais môme. Mais, dès qu'il s'agit de trouver de nouvelles méthodes, c'est mon boulot de technicien de les découvrir. Votre art, madame, est de savoir être ractrice. Le mien, c'est de découvrir de nouvelles technologies. »

Le bruit venant de l'orchestre était devenu une suite de pulsations aléatoires. Alors qu'ils parlaient, les pulsations se regroupèrent pour composer un rythme plus régulier. Miranda se retourna pour regarder les danseurs sur la piste. Tous avaient un regard lointain, étrangement concentré. Les libellules à leur revers s'étaient mises à clignoter avec frénésie, émettant une puise cohérente de lumière blanche éclatante sur chaque temps de la musique. Miranda réalisa que les broches devaient être connectées par un moyen quelconque au système nerveux de leur porteur et qu'elles dialoguaient entre elles, créant collectivement la musique. Un guitariste se mit à tisser une ligne mélodique improvisée sur ce motif sonore qui se fondait graduellement, et le son vint se condenser autour, à mesure que les danseurs percevaient la mélodie. Une boucle de rétroaction était en train de s'instaurer. Une jeune femme se mit à psalmodier une espèce de récitatif qui semblait improvisé. Peu à peu, une mélodie en naquit. La musique était toujours bizarre et

informe, mais elle commençait à s'approcher de ce qu'on était susceptible d'entendre sur un enregistrement professionnel.

Miranda se retourna pour dévisager M. Beck. « Vous pensez avoir inventé une nouvelle façon de véhiculer du sens par la technologie...

— Un moyen d'expression.

— Un nouveau moyen d'expression, et vous pensez qu'il peut m'aider à obtenir ce que je cherche... Parce que dès que le sens intervient, les lois de la probabilité peuvent être contournées.

— Il y a deux idées fausses dans votre raisonnement. Un : je n'ai pas inventé le moyen d'expression. D'autres l'ont fait, peut-être dans un but différent, et je suis tombé dessus par hasard, ou peut-être cela m'a-t-il été suggéré incidemment.

« Pour ce qui est des lois probabilistes, chère madame, il est impossible de les enfreindre, pas plus qu'on ne peut enfreindre n'importe quel autre principe mathématique. Mais les lois de la physique et les mathématiques sont comme un système de coordonnées, qui ne travaillerait que dans une seule dimension. Peut-être en existe-t-il une autre, perpendiculaire, invisible de ces lois de la physique, et qui décrit les mêmes choses avec des règles différentes, des règles écrites dans nos cœurs, en un recoin profond qui nous reste à jamais inaccessible, hormis peut-être dans nos rêves. »

Miranda jeta un œil vers M. Oda, espérant de lui un clin d'œil ou quelque autre signe, mais il fixait la piste avec une expression terriblement sérieuse, en dodelinant légèrement du chef, comme s'il était lui aussi absorbé dans de profondes réflexions. Miranda inspira un grand coup, puis soupira.

Quand elle regarda de nouveau M. Beck, il l'observait, ayant noté sa curiosité vis-à-vis de M. Oda. Il leva la main, paume vers le haut, et se frotta le gras du pouce avec les autres doigts.

Ainsi donc, Beck était le pirate et Oda le commanditaire. La relation la plus ancienne et la plus gênante qui soit dans le monde technologique.

« Nous avons besoin d'un troisième participant, dit M. Beck, rejoignant ses pensées.

— Pour faire quoi ? dit Miranda, à la fois évasive et sur la défensive.

— Toutes les entreprises technomédiatiques ont la même structure », expliqua M. Oda, s'activant pour la première fois depuis un bout de temps. Mais, désormais, une agréable synergie s'était développée entre le groupe et la salle, bon nombre de participants s'étaient mis à danser – des chorégraphies complexes et intimidantes mais aussi des piétinements pour le moins primitifs. « Une assise en trépied. » Oda leva le poing et se mit à tendre les doigts pour ponctuer son énumération. Miranda nota que ces doigts étaient noueux et courbés, comme s'ils avaient subi des fractures à répétition. M. Oda était peut-être un pratiquant aguerri de certains arts martiaux aujourd'hui dédaignés par la majorité des Nippons, à cause de leurs origines prolétaires. « Pied numéro un : une nouvelle idée technologique. M. Beck. Pied numéro deux : un financement adéquat. M. Oda. Pied numéro trois : l'artiste. »

MM. Beck et Oda regardèrent Miranda de manière éloquente. Elle rejeta la tête en arrière et réussit à rire de bon cœur, un grand rire qui lui secoua le diaphragme. Ça faisait du bien. Elle secoua la tête, balayant ses épaules avec sa chevelure. Puis elle se pencha au-dessus de la table, en criant pour surmonter la musique. « Faut-il que vous soyez aux abois, tous les deux. Je suis un vieux croûton, les mecs. Rien que dans cette salle, il doit bien y avoir une demi-douzaine de racteurs qui ont bien plus d'avenir que moi. Carl ne vous a donc pas mis au courant ? Je suis coincée depuis bientôt six ans sur le même plateau-cabine à faire des trucs pour enfants. Je ne suis pas une vedette.

— Le vedettariat est synonyme de maîtrise du ractif conventionnel. Ce qui est précisément la technologie que nous cherchons à dépasser », dit M. Beck, un rien dépité qu'elle n'ait pas saisi.

M. Oda indiqua l'orchestre en train de jouer. « Aucun n'était musicien professionnel – certains n'étaient pas même amateurs. Le talent musical n'a rien à voir dans l'affaire – ces gens symbolisent une nouvelle race d'artistes nés trop tôt.

— *Presque* trop tôt, précisa M. Beck.

— Oh ! mon dieu », dit Miranda qui commençait à saisir, Pour la première fois, elle se dit que ce dont parlaient Beck et

Oda – quoi que ce puisse être – était une vraie possibilité. Ce qui voulait dire qu'elle était à quatre-vingt-dix pour cent convaincue – même si seuls ses deux interlocuteurs étaient à même de le comprendre.

Il y avait maintenant trop de bruit pour parler. En reculant, un danseur vint buter contre la chaise de Miranda et manqua la renverser. Beck se leva, contourna la table et tendit la main, l'invitant à danser. Miranda contempla l'agitation dionysiaque qui avait envahi la piste et comprit que le seul moyen d'être tranquille était de se joindre à la danse. Elle récupéra sur la table la broche à libellule et suivit Beck au milieu de la piste. Sitôt agrafée, la broche se mit à clignoter et Miranda crut déceler qu'un nouveau motif venait de s'ajouter à la trame musicale.

Extrait du Manuel, la princesse Nell pénètre sur les terres du Roi Coyote

Tout cet après-midi torride, Nell peina pour grimper les innombrables lacets, en saisissant à intervalles réguliers le sac pendu à sa ceinture pour en sortir une poignée des cendres de Pourpre qu'elle répandait derrière elle comme des semences. Chaque fois qu'elle s'arrêtait pour récupérer, elle pouvait contempler l'étendue de désert brûlé qu'elle venait de franchir : une plaine fauve saupoudrée de rochers volcaniques brun-rouge et de plaques gris-vert d'épineux aromatiques qui s'accrochaient comme de la moisissure dans tous les recoins protégés du vent perpétuel. Elle avait espéré que, en escaladant le flanc de la montagne, elle s'élèverait au-dessus de la couche de poussière, mais celle-ci l'avait suivie, lui recouvrant d'une croûte les lèvres et les orteils. Dès qu'elle respirait par le nez, l'air sec ne réussissait qu'à irriter ses narines desséchées, aussi avait-elle renoncé à vouloir sentir quoi que ce soit. Mais en toute fin d'après-midi, un souffle d'air humide et frais descendit de la montagne et lui baigna le visage. Elle inspira,

espérant en profiter avant qu'il ne glisse vers le désert en contrebas. Il sentait les arbres à feuilles persistantes.

De lacet en lacet, elle traversait et retraversait ces délicieuses bouffées d'air parfumées, si bien qu'après chaque épingle qu'elle négociait sur la piste, elle était incitée à grimper vers la suivante. Les petits buissons accrochés aux roches et tapis dans les fissures devenaient de plus en plus nombreux et vigoureux, et bientôt des fleurs apparurent, d'abord de minuscules boutons blancs, pareils à des poignées de sel jetées sur la rocaille, puis des corolles plus larges, bleues, magenta ou orange vif, débordantes d'un nectar parfumé qui attirait des abeilles toutes duveteuses et jaunes de pollen dérobé. Des chênes noueux et des sapins épais et bas jetaient de courtes ombres en travers du chemin. La ligne de crête approchait, et les virages s'élargirent à mesure que la pente décroissait. Nell se réjouit quand les lacets disparurent et que la piste partit en ligne droite pour couper à travers les molles ondulations d'une prairie d'altitude couverte de bruyère aux fleurs pourpres et ponctuée de rares bosquets de grands sapins. Un instant, elle redouta que cette prairie ne soit qu'une corniche et qu'elle ait d'autres montagnes à gravir, mais en fait le chemin redescendait. La démarche hésitante, maintenant que de nouveaux muscles devaient soutenir son poids à la descente, elle traversa, mi-courant, mi-marchant, un vaste glacis, grêlé de minuscules bassins d'eau limpide, avec çà et là, des plaques de neige humide, jusqu'au moment où le sol se déroba brutalement devant elle ; elle dérapa et s'arrêta au dernier moment ; juchée en équilibre précaire, tel un faucon pèlerin, elle pouvait contempler une immense contrée ponctuée de lacs bleus et de montagnes vertes, drapée de nappes tournoyantes de brouillard argenté.

Nell tourna la page et vit le panorama tel que l'avait décrit le livre. C'était une reproduction en double page – une peinture en couleurs, estima-t-elle. Chaque fragment était aussi réaliste qu'une ciné-séquence. Mais la géométrie du tableau était bizarre, empruntant plusieurs effets surréalistes propres à la peinture de paysage classique chinoise ; les montagnes étaient trop escarpées, et elles s'éloignaient à l'infini jusqu'à l'horizon, et pour peu que Nell regarde attentivement, elle pouvait apercevoir de hauts châteaux accrochés au-dessus d'insondables précipices, et les bannières colorées ondulant à leurs mâts

portaient des meubles héraldiques qui étaient animés : les griffons étaient prêts à bondir, les lions rugissaient, et elle pouvait distinguer tous ces détails, quand bien même ces châteaux devaient être à des kilomètres de distance ; chaque fois qu'elle contemplait un détail, il grossissait pour constituer une nouvelle image, et dès que son attention se relâchait – qu'elle cligne des paupières ou tourne la tête – l'image initiale reprenait aussitôt la place.

Elle passa un long moment à jouer de la sorte, parce qu'il y avait pour le moins des douzaines de châteaux sur l'image, et elle en vint à se dire que si elle continuait à regarder et à compter, elle pourrait bien continuer ainsi éternellement. Mais il n'y avait pas que les châteaux : il y avait aussi des montagnes, des cités, des fleuves, des lacs, des oiseaux et des animaux, des caravanes et toutes sortes de voyageurs.

Elle examina pendant un certain temps un groupe de voyageurs qui avaient arrêté leurs chariots dans une prairie au bord de la route et monté un camp ; assis autour d'un feu de joie, ils tapaient des mains au rythme du quadrille joué par un des leurs sur une petite cornemuse, à peine audible à cette distance de plusieurs kilomètres. Puis elle se rendit compte que le livre n'avait plus parlé depuis un long moment. « Que s'est-il passé ensuite ? » demanda-t-elle. *Le Manuel illustré d'éducation pour Jeunes Filles* ne dit rien. « Nell chercha un passage sûr pour descendre », hasarda-t-elle. Son point de vue se modifia soudain. Une plaque de neige apparut dans le champ. « Non, attends, s'exclama-t-elle. Nell introduisit de la neige fraîche dans sa gourde vide. »

Sur le tableau, Nell vit ses mains roses et nues ramasser de la neige et la glisser, morceau par morceau, par le goulot du récipient. Quand il fut plein, elle remit le bouchon (Nell n'eut pas besoin de spécifier ce détail), puis se mit à contourner le rocher, à la recherche d'un passage pas trop escarpé. Là non plus, Nell n'eut pas besoin de s'expliquer en détail ; dans le ractif, elle explorait le rocher d'une manière assez rationnelle et, au bout de quelques minutes, elle découvrait un escalier taillé dans la roche, qui descendait en sinuant à l'infini à flanc de montagne, jusqu'au moment où il disparaissait à travers la mer

de nuages, bien loin en contrebas. La princesse Nell entama la descente, une marche après l'autre.

Au bout d'un moment, Nell tenta une expérience : « La princesse Nell descendit l'escalier durant de longues heures. »

Cela déclencha une succession de fondus enchaînés comme ; dans les vieux passifs : l'image se transforma en un gros plan de ses pieds, en train de descendre péniblement les marches, qui s'enchaîna sur une vue prise de beaucoup plus bas à flanc de montagne, à son tour suivie d'un cadrage serré sur la princesse Nell en train de déboucher sa gourde pour boire de la neige fondue ; une autre vue, toujours plus bas ; Nell assise pour récupérer ; un aigle prenant son essor ; l'approche de la mer de nuages ; de grands arbres ; la traversée de la brume ; enfin, Nell descendant pesamment les dix dernières marches et débouchant dans une clairière au milieu d'une forêt de sombres conifères, tapissée d'aiguilles de pins couleur de rouille. C'était le crépuscule et les loups commençaient à hurler. Nell prit ses dispositions habituelles pour la nuit, alluma un feu et se blottit pour dormir.

Étant parvenue à une halte convenable, Nell s'apprêtait à refermer le livre. Il faudrait qu'elle reprenne cette aventure un peu plus tard.

Elle venait d'entrer dans le pays du plus vieux et du plus puissant des Souverains des Fées. Les nombreux châteaux perchés sur les montagnes appartenaient à tous ses comtes et ducs, et elle subodorait qu'elle allait devoir les visiter tous, avant d'obtenir ce qu'elle était venue chercher. Ce n'était pas une aventure à expédier un petit matin de samedi. Mais alors qu'elle refermait le Manuel, de nouveaux mots apparurent avec une illustration sur la page qu'elle venait de lire, et un détail sur l'image l'amena à rouvrir le livre. Elle montrait un corbeau perché sur une branche au-dessus de la princesse Nell, tenant dans son bec un collier. Il était formé d'onze clefs ouvragées accrochées à une chaîne en or. La princesse Nell l'avait portée à son cou ; apparemment, le prochain événement du récit était que cet oiseau allait la lui dérober pendant son sommeil. Sous l'image, il y avait un poème, dit par le corbeau depuis son perchoir.

Châteaux, jardins, or et joyaux :
Satisfaction, pour les idiots
Comme la princesse Nell ; mais ceux qui
Cultivent leur esprit,
Tels que le Roi Coyote et ses corbeaux
Compilent leur pouvoir, morceau après morceau,
Le cachant en des lieux secrets
Que personne ne connaît.

Nell referma le livre. Tout cela était trop déroutant pour qu'elle y réfléchisse immédiatement. Elle avait couru après ces clefs presque toute sa vie. La première, elle l'avait subtilisée au Roi des Pies, juste après être arrivée avec Harv à Dovetail. Les dix autres, elle les avait récupérées une par une au cours des années ultérieures. Elle y était parvenue en se rendant dans les pays des divers Souverains des Fées qui les détenaient et en appliquant les tours appris de ses Amis de la Nuit. Elle avait ainsi récupéré chacune des clefs d'une manière différente.

L'une des plus difficiles à obtenir avait appartenu à une vieille Reine des Fées qui avait su déjouer tous les tours que Nell avait pu imaginer et détourner toutes ses attaques. Finalement, en désespoir de cause, la princesse Nell s'était abandonnée à la merci de cette reine en lui narrant la triste histoire de son frère Harv prisonnier du Château noir. La reine lui avait alors offert un bon bol de consommé de volaille avant de lui tendre sa clef avec un sourire.

Peu de temps après, Canard avait croisé sur son chemin une jeune et fringante cane colvert et il s'était envolé avec elle pour fonder une famille. Pourpre et la princesse Nell avaient alors continué à voyager de concert durant plusieurs années, et souvent, le soir venu, quand elles étaient assises autour d'un feu de bois au clair de lune, Pourpre enseignait à Nell les secrets qu'elle tenait de son livre magique et les savoirs anciens qu'elle gardait en mémoire.

Ces derniers temps, elles avaient parcouru mille milles à dos de chameau à travers un grand désert rempli de djinns, de démons, de sultans et de califes, pour finalement atteindre le

palais coiffé d'un grand dôme en oignon qui abritait le souverain local – lui-même un djinn de grand pouvoir – régnant sur tous les déserts. La princesse Nell avait ourdi un plan compliqué pour mettre la main sur le trésor du djinn. Pour le réaliser, Pourpre et elle devaient vivre pendant deux ans dans la cité entourant le palais et effectuer de fréquentes expéditions dans le désert, à la recherche d'anneaux et de lampes magiques, de cavernes secrètes et autres éléments du même genre.

Finalement, Pourpre et la princesse Nell avaient pénétré dans la salle du trésor du roi djinn et trouvé la onzième clef. Mais voilà qu'elles avaient été surprises par le djinn en personne, qui les avait attaquées, déguisé en serpent cracheur de flammes. Pourpre s'était alors transformée en un aigle géant aux ailes métalliques et pourvu de serres résistantes au feu – à la grande surprise de la princesse Nell qui n'avait jamais imaginé que sa compagne eût possédé de tels pouvoirs.

La bataille entre Pourpre et le djinn avait fait rage durant un jour et une nuit, les deux combattants se transformant successivement en toutes sortes de créatures fantastiques et se jetant mutuellement toutes sortes de sorts dévastateurs, jusqu'à ce qu'en définitive l'imposante forteresse ne soit plus que ruines, le désert brûlé et défoncé à plusieurs kilomètres à la ronde, et Pourpre et le roi djinn étendus morts l'un et l'autre, sur le sol de ce qui avait été la salle du trésor.

Nell avait ramassé par terre la onzième clef, l'avait glissée sur sa chaîne, puis elle avait incinéré la dépouille de Pourpre et répandu ses cendres à travers le désert au cours des nombreux jours de marche de sa traversée, jusqu'aux montagnes et à cette terre verdoyante où les onze clefs venaient à présent de lui être dérobées.

Expériences de Nell à l'école ; une confrontation avec Miss Stricken ; les rigueurs du Complément d'études ; philosophie de l'éducation selon Miss Matheson ; trois amies se séparent

AGLAÉ	BRILLANT
EUPHROSYNE	JOIE
THALIE	ÉPANOUISSEMENT

Les noms des trois Grâces, ainsi que les diverses conceptions de ces dames par toutes sortes d'artistes, étaient gravés, peints et sculptés à foison à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Académie de Miss Matheson. Nell ne pouvait tourner son regard sans voir l'une ou l'autre gambader parmi les fleurs des champs, distribuer des couronnes de lauriers aux héros valeureux, brandir de concert une torche vers le ciel, ou déverser des rayons chatoyants sur des pupilles réceptives.

La partie du programme que préférait Nell était Thalie, qui était prévue à une heure du matin et une heure de l'après-midi. Dès que Miss Matheson tirait sur la vieille corde qui pendait du beffroi pour faire retentir un unique glas douloureux sur tout le campus, Nell et les autres filles de sa section se levaient, faisaient la révérence à leur institutrice, sortaient en file indienne dans le corridor pour sortir – puis couraient comme des dératées rejoindre la salle de culture physique, où elles troquaient aussitôt leur uniforme pesant, rugueux et compliqué, contre un uniforme léger, ample, rugueux et compliqué, mais qui leur laissait plus de liberté de mouvement.

Le cours d'Épanouissement était donné par Miss Ramanujan ou l'une de ses assistantes. En général, elles réservaient à la matinée les exercices vigoureux, tels que le hockey sur gazon, et à l'après-midi les plus gracieux, tels que les danses de salon, voire ces disciplines bizarres qui faisaient pouffer les filles, telles qu'apprendre à marcher, se tenir et s'asseoir comme une Dame.

Le Brillant était le domaine de Miss Matheson, même si elle laissait en général le travail à ses assistantes, se contentant de venir inspecter les salles de classe dans son vieux fauteuil roulant en bois et osier. Durant la période Aglaé, les filles se rassemblaient en groupes d'une demi-douzaine pour répondre aux questions ou résoudre les problèmes posés par les enseignants : par exemple, elles comptabilisaient le nombre d'espèces animales et végétales qu'on pouvait trouver dans un pied carré de forêt derrière l'école. Elles montaient une scène d'une tragédie grecque. Elles se servaient d'une simulation ractive pour modéliser l'économie d'une tribu lakota avant l'introduction du cheval. Elles concevaient des machines simples grâce à un système de nanoprésence, puis elles essayaient de les compiler dans le MC et de les faire fonctionner. Elles tissaient du brocart et faisaient de la porcelaine, comme jadis les dames chinoises. Et il y avait un océan de connaissances historiques à apprendre : l'histoire biblique, grecque et romaine pour commencer, puis celle de quantité d'autres peuples de par le monde, qui servaient pour l'essentiel d'assise à l'histoire des peuples anglo-saxons.

Curieusement, ce dernier sujet ne faisait pas partie du programme de Brillant ; il était confié aux mains fermes de Miss Stricken, maîtresse de la Joie[5].

En sus des deux périodes quotidiennes d'une heure, Miss Stricken retenait l'attention de l'ensemble des étudiantes, une fois le matin, une autre le midi et une dernière en soirée. Lors de ces assemblées, sa fonction essentielle était de rappeler à l'ordre les élèves ; de réprimander publiquement les brebis qui auraient par trop divagué depuis la dernière réunion ; de leur infliger les méditations qui pouvaient lui avoir dernièrement accaparé l'esprit ; et finalement, en termes révérencieux, de leur présenter le Père Cox, vicaire des lieux, qui se chargeait de conduire la prière. Miss Stricken héritait également de l'ensemble des étudiantes pendant deux heures le dimanche matin, et elle pouvait éventuellement requérir leur attention

[5] Notons qu'en anglais, Miss Stricken se traduit par... Melle Affligée. (*N.d.T.*)

durant jusqu'à huit heures les samedis, pour peu qu'elle estime qu'elles avaient besoin d'un supplément d'orientation.

La première fois que Nell s'assit dans l'une des salles de classe de Miss Stricken, elle s'aperçut, détail pervers, que son pupitre avait été installé directement derrière celui d'une autre fille, de sorte qu'elle était incapable de voir quoi que ce soit, à part le nœud dans les cheveux de sa voisine de devant. Elle se leva, essaya de déplacer le pupitre et découvrit qu'il était boulonné par terre. En fait, tous les pupitres étaient disposés selon une trame parfaitement régulière, et tous tournés vers Miss Stricken ou l'une de ses deux assistantes, Miss Bowlware et Mme Disher.

Miss Bowlware leur enseignait l'histoire des Peuples anglo-saxons, en démarrant avec les Romains de Londinium, puis en cavalant à travers la conquête normande, la Grande Charte, la guerre des Deux-Roses, la Renaissance et la guerre de Sécession ; mais elle ne s'emballait réellement qu'à l'abord de la période géorgienne où, là, elle écumait littéralement en expliquant les défauts de ce monarque syphilitique, qui avaient amené les vertueux Américains à rompre avec dégoût avec la mère patrie. Elles étudiaient ensuite les passages les plus sordides de Dickens qui, prenait grand soin d'expliquer Miss Bowlware, étaient *qualifiés* de littérature victorienne parce qu'ils avaient été *rédigés* sous le règne de Victoria II mais qui *traitaient* en fait de temps pré-victoriens, avant d'ajouter que les mœurs des Victoriens originels – ceux qui avaient édifié l'Empire britannique d'antan – étaient en fait une réaction au comportement regrettable de leurs parents et grands-parents, dépeint en détail de manière si convaincante par Dickens, leur romancier le plus populaire.

Les filles devaient en définitive s'installer derrière leur pupitre et jouer quelques ractifs montrant à quoi ressemblait la vie à cette époque : elle n'avait en gros rien d'agréable, sauf si l'on sélectionnait l'option éliminant toutes les maladies. À ce point, Mme Disher ne manquait pas d'intervenir pour remarquer que si les élèves trouvaient ça effrayant, elles feraient mieux de voir comment vivaient les gens à la fin du vingtième siècle. Effectivement, après avoir vu en ractif l'existence d'un

enfant du centre urbain de Washington D.C. dans les années 1990, la plupart des jeunes filles devaient bien convenir qu'elles auraient à tout coup préféré choisir de vivre dans une maison de correction de l'Angleterre pré-victorienne.

Tout ce qui précédait plantait le décor d'un examen parallèle sur trois fronts : l'Empire britannique ; l'Amérique d'avant le Viêt-Nam ; enfin l'histoire moderne et contemporaine de la Nouvelle-Atlantis. En général, Mme Disher traitait des éléments les plus récents et de tout ce qui concernait l'Amérique.

Miss Stricken se chargeait du grand dénouement à l'issue de chaque période et à la fin de chaque module. Elle débarquait en fanfare pour expliquer les conclusions auxquelles il convenait d'aboutir et s'assurer que chacune de ses élèves s'en était bien imprégnée. Elle avait également une façon bien à elle de s'introduire à l'improviste, tel un prédateur, dans la salle de classe pour venir caresser les phalanges des filles surprises à chuchoter, faire des grimaces aux professeurs, se passer des billets, griffonner, rêvasser, s'agiter, se gratter les jambes, se curer le nez, soupirer ou s'assoupir.

De toute évidence, elle devait les surveiller sur des moniteurs depuis le cagibi de son bureau voisin. Une fois, Nell était en salle de Joie et écoutait avec assiduité un cours sur le programme de prêt-bail. Lorsqu'elle entendit le grincement de la porte du bureau de Miss Stricken qui s'ouvrait derrière elle, elle réprima, comme toutes ses camarades, une envie panique de se retourner. Elle entendit les talons de Miss Stricken claquer dans sa rangée, entendit vrombir la règle et sentit soudain ses phalanges exploser.

« Se coiffer est une activité à laquelle on se livre en privé, pas en public, Nell, dit Miss Stricken. Les autres filles le savent ; à présent, vous aussi. »

Nell était cramoisie, et elle referma comme un bandage sa main valide autour de ses doigts blessés. Elle n'y comprenait rien, jusqu'au moment où l'une des autres filles accrocha son regard et fit un mouvement circulaire de son index plaqué contre la tempe : selon toute apparence, Nell s'était roulé les cheveux autour d'un doigt, comme bien souvent elle le faisait

machinalement lorsqu'elle lisait le Manuel ou réfléchissait intensément à quelque chose.

La règle était une forme de discipline tellement ridicule, surtout comparée à une vraie raclée, qu'au début Nell fut incapable de la prendre au sérieux ; elle trouva même ça plutôt drôle les premières fois. Malgré tout, à mesure que les mois passaient, la punition lui semblait devenir de plus en plus douloureuse. Soit elle devenait douillette, soit – éventualité plus probable – la vraie dimension du châtiment commençait à la pénétrer. Elle s'était sentie tellement étrangère au début que rien n'avait d'importance. Mais à mesure qu'elle se mit à exceller dans les autres classes et à gagner le respect de ses enseignants comme de ses camarades, elle découvrit qu'elle avait de l'orgueil à perdre. Quelque chose en elle voulait se rebeller, tout balancer pour ne pas qu'on puisse le retourner contre elle. Mais elle appréciait tant ces autres cours qu'elle ne pouvait se résoudre à envisager plus longtemps une telle éventualité.

Un jour, Miss Stricken décida de porter toute son attention sur Nell. Cela n'avait rien d'inhabituel – il était de pratique courante de sélectionner au hasard certaines étudiantes pour une formation intensive. Alors qu'il ne restait que vingt minutes de cours et que Miss Stricken lui avait déjà frappé la main droite pour s'être tortillé les cheveux, et la gauche, pour s'être rongé les ongles, Nell réalisa avec horreur qu'elle était en train de se curer le nez et que Miss Stricken se tenait dans l'allée en la fixant de son œil de rapace. Nell planqua aussitôt ses deux mains sur ses genoux, sous le pupitre.

Miss Stricken se dirigea vers elle d'un pas décidé, plop, plop, plop. « Votre main droite, Nell, à cette hauteur. » Et elle indiqua du bout de la règle une altitude convenable pour l'attaque – assez loin au-dessus du bureau, pour que tout le monde dans la salle puisse bien en profiter.

Nell hésita un moment, puis elle tendit la main.

« Un peu plus haut, Nell », dit Miss Stricken.

Nell éleva un peu plus sa main.

« Deux centimètres encore, et ça devrait aller », dit Miss Stricken, jaugeant la main comme une sculpture de marbre récemment exhumée des ruines d'un temple grec.

Nell ne put se résoudre à l'élever plus.

« Encore deux centimètres, Nell, insista Miss Stricken, pour que les autres filles puissent observer et en profiter avec vous. »

Nell souleva imperceptiblement la main.

« Cela fait moins de deux centimètres, me semble-t-il », dit Miss Stricken.

Les autres filles de la classe se mirent à glousser bêtement – toutes s'étaient retournées vers Nell, et elle pouvait sentir leur exultation et, quelque part, Miss Stricken et sa règle perdirent soudain toute importance face aux autres filles. Nell releva sa main de deux bons centimètres, vit du coin de l'œil le mouvement ascendant de la règle, l'entendit vrombir. À la dernière seconde, sur une impulsion, elle retourna la main, prit la règle sur la paume, la saisit et la fit tourner de la manière que lui avait enseignée Dojo, la faisant tourner entre les doigts de Miss Stricken, de sorte que celle-ci fut contrainte de lâcher prise. À présent, c'était Nell qui tenait la règle et Miss Stricken était désarmée.

Son adversaire était une femme un rien bouffie, plus grande que la moyenne, assez imposante sur ses hauts talons, le genre d'enseignante dont l'embonpoint fait auprès de ses jeunes élèves l'objet d'un respect morbide et mêlé de crainte, et dont les pratiques de toilette personnelle – la tendance aux pellicules, le rouge à lèvres qui s'étale, les gouttes de salive figée à la commissure des lèvres – prennent dans l'esprit des élèves une ampleur plus intimidante encore que les pyramides d'Égypte, ou l'expédition de Lewis et Clark. Comme toutes les femmes, Miss Stricken bénéficiait d'une absence d'attributs sexuels extérieurs qui compliquait la tâche de Nell pour la mettre hors d'état de nuire, mais cette dernière n'avait toutefois aucune difficulté à imaginer une demi-douzaine de façons de la réduire en bouillie sanglante gisant au sol, et cela, sans perdre plus d'une quinzaine de secondes. Durant son séjour auprès de l'agent Moore, ayant noté l'intérêt de son bienfaiteur pour la guerre et les armes, elle s'était de nouveau intéressée aux arts

martiaux ; aussi avait-elle repris dans son Manuel l'épisode de Dinosaure pour y découvrir avec plaisir, mais sans grande surprise, que Dojo continuait de donner ses cours, reprenant son enseignement à l'endroit précis où Belle la petite guenon l'avait abandonné.

En songeant à son ami le Dinosaure et à son *sensei,* Dojo le Souriceau, elle éprouva soudain une honte bien plus profonde que tout ce qu'avaient cru pouvoir lui infliger Miss Stricken ou ses camarades de classe avec leurs ricanements. Miss Stricken était une vieille taupe stupide, et ses camarades de classe étaient de petites morveuses clownesques, mais Dojo était son ami et son maître, il l'avait toujours respectée, lui avait accordé toute son attention, et lui avait enseigné avec soin les voies de l'humilité et de l'autodiscipline. Et voilà qu'elle avait perverti son enseignement pour prendre la règle de Miss Stricken. Elle n'aurait pu éprouver plus grande honte.

Elle rendit l'instrument, leva la main bien haut et entendit mais sans les sentir les impacts de la règle – dix en tout. « Je vous attends à mon bureau après les prières du soir, Nell, dit Miss Stricken lorsqu'elle eut terminé.

— Bien, Miss Stricken, dit Nell.

— Qu'est-ce que vous regardez, mesdemoiselles ? bredouilla Mme Disher, qui faisait cours aujourd'hui. Retournez-vous et faites un peu plus attention ! » Et, sur ces mots, l'incident fut clos. Nell termina l'heure assise derrière son pupitre, aussi immobile que si on l'avait sculptée dans un bloc de gypse.

Son entretien avec Miss Stricken en fin de journée fut bref et sérieux, sans violence ni même comédie. Nell fut informée que ses résultats au module Joie de son programme étaient si déficients qu'ils la mettaient en danger d'échouer et d'être définitivement renvoyée de l'établissement, et que son seul espoir était de venir chaque samedi faire huit heures d'études supplémentaires.

Nell aurait voulu plus que tout au monde pouvoir refuser. Le samedi était le seul jour de la semaine où elle n'avait pas à assister aux cours. Elle passait toujours sa journée à lire le Manuel, à explorer les champs et les bois autour de Dovetail, voire redescendre dans les Concessions rendre visite à Harv.

Elle sentait que, malgré ses erreurs personnelles, elle avait gâché sa vie à l'Académie de Miss Matheson. Jusqu'à ces derniers temps, la classe de Miss Stricken n'était tout au plus qu'une corvée routinière – une épreuve qu'elle devait subir afin de mieux goûter les parties plus distrayantes du programme. Elle n'avait qu'à revenir deux mois en arrière pour se rappeler comment elle rentrait chez elle l'esprit enflammé par tout ce qu'elle avait pu apprendre en cours de Brillant ; à ce moment-là, la partie Joie ne formait qu'une tache indistincte et périphérique. Mais ces dernières semaines, pour une raison quelconque, Miss Stricken avait acquis une place de plus en plus considérable. Et d'une manière ou de l'autre, elle avait réussi à déchiffrer les pensées de Nell et elle avait su choisir son moment pour entamer sa campagne de harcèlement. Elle avait minuté à la perfection les événements de la journée écoulée : elle avait fait remonter à la surface les sentiments les plus profondément enfouis de Nell, tel un maître boucher qui expose les entrailles en un ou deux habiles coups de couteau. Et, à présent, tout était gâché. À présent, l'Académie de Miss Matheson avait disparu, remplacée par la chambre des tortures de Miss Stricken, et le seul moyen pour Nell de s'en évader était de renoncer, quand ses amis du Manuel lui avaient appris qu'elle ne devrait jamais faire une chose pareille.

Le nom de Nell apparut sur un tableau devant la classe, surmonté, en grosses lettres de cuivre, de l'intitulé : ÉLÈVES EN COMPLÉMENT D'ÉTUDES. En l'espace de quelques jours, deux autres noms avaient rejoint le sien : Fiona Hackworth et Elizabeth Finkle-McGraw. Le désarmement par Nell de la redoutable Miss Stricken était déjà devenu l'objet d'une légende orale, et ses deux amies avaient à tel point été inspirées par cet acte de défi qu'elles avaient fait de considérables efforts pour se mettre elles aussi dans le pétrin. Désormais, les trois meilleurs éléments de l'Académie de Miss Matheson se retrouvaient condamnés au Complément d'études.

Tous les samedis, Nell, Fiona et Elizabeth arrivaient donc à l'école à sept heures du matin, elles entraient dans la salle et s'asseyaient au premier rang à trois places adjacentes. Cela faisait partie intégrante du plan diabolique de Miss Stricken. Un

bourreau moins subtil aurait disposé les filles avec l'écart maximal pour les empêcher de se parler, mais Miss Stricken voulait au contraire les voir côte à côte, pour qu'elles soient plus tentées de copier et de se passer des notes.

Il n'y avait jamais aucun enseignant dans la salle. Elles supposaient qu'on devait les surveiller, mais sans jamais en avoir la certitude. Quand elles entraient, chacune trouvait une pile de livres sur son pupitre – de vieux bouquins à la reliure de cuir usée. Leur tâche était de recopier les livres à la main et de déposer les pages soigneusement empilées sur le bureau de Miss Stricken avant de rentrer chez elles. En général, les livres étaient les minutes de débats à la Chambre des lords datant du dix-neuvième siècle.

À leur septième samedi de Complément d'études, Elizabeth Finkle-McGraw lâcha subitement son stylo, referma brutalement le livre et l'expédia contre le mur.

Nell et Fiona ne purent s'empêcher d'éclater de rire. Mais Elizabeth ne donnait pas l'impression d'être d'humeur franchement badine. Le vieux registre avait à peine échoué par terre qu'Elizabeth se précipitait pour le piétiner et taper dedans. À chaque coup de pied, un grognement furieux s'échappait de sa gorge. Le livre encaissait cette violence sans broncher, ce qui ne fit qu'accroître la rage d'Elizabeth ; elle tomba à genoux, rabattit violemment la couverture et entreprit d'arracher les pages par poignées.

Nell et Fiona se dévisagèrent, soudain redevenues sérieuses. Les coups de pied, c'était encore rigolo, mais il y avait quelque chose dans l'arrachage des pages qui les mettait toutes deux mal à l'aise. « Elizabeth ! arrête ! » dit Nell, mais Elizabeth ne semblait pas l'avoir entendue. Elle courut vers son amie et la maîtrisa par derrière. Fiona se précipita quelques instants après pour récupérer le livre.

« Bon Dieu de merde ! rugit Elizabeth. J'en ai rien à cirer de tous ces putains de livres, et rien à cirer non plus du Manuel ! »

La porte s'ouvrit à la volée. Miss Stricken entra d'un pas lourd, délogea Nell d'une simple bourrade, passa les deux bras autour des épaules d'Elizabeth et la fit sortir manu militari.

Quelques jours plus tard, Elizabeth partait en vacances prolongées avec ses parents, et sautant de clave en clave appartenant à la Nouvelle-Atlantis avec l'aéronef familial, ils devaient ainsi traverser le Pacifique et l'Amérique du Nord pour aboutir à Londres où ils s'installèrent pour plusieurs mois. Les tout premiers jours, Nell reçut un mot d'Elizabeth, et Fiona en eut deux. Par la suite, leurs propres lettres restèrent sans réponse et, bientôt, elles cessèrent de lui écrire. Le nom d'Elizabeth fut retiré de la plaque du cours de Complément d'Études.

Nell et Fiona continuèrent à tirer au flanc. Nell était arrivée au point où elle était capable de transcrire les vieux grimoires à longueur de journée sans en absorber en fait un seul mot. Lors de ses premières semaines de Complément d'Études, elle avait été terrifiée ; en fait, elle avait été surprise de l'intensité de sa terreur et en était venue à réaliser que l'Autorité, même en dehors de toute violence, pouvait se révéler un spectre largement aussi inquiétant que tout ce qu'elle avait pu connaître au cours des années précédentes. Après l'incident avec Elizabeth, elle était restée de longs mois à s'ennuyer, puis elle avait traversé une période de colère, jusqu'à ce que ses conversations avec Canard et Pourpre l'amènent à comprendre que cette colère la dévorait de l'intérieur. Aussi, au prix d'un effort conscient, avait-elle choisi de retourner à son ennui.

Sa colère venait du constat que perdre son temps à recopier ces vieux grimoires était d'une impardonnable stupidité. Elle ne comptait plus tout ce qu'elle aurait pu apprendre en lisant son Manuel au long de ces huit heures. Sur ce plan, le programme normal délivré par l'Académie de Miss Matheson eût été d'ailleurs parfaitement adéquat. Ce qui la torturait, c'était le côté irrationnel de cet établissement.

Un jour, alors qu'elle revenait des toilettes, elle nota avec ahurissement que Fiona avait à peine recopié une seule page, alors qu'elles étaient là depuis des heures.

Par la suite, Nell prit l'habitude de surveiller Fiona du coin de l'œil. Elle nota que celle-ci écrivait sans interruption, mais qu'elle ne prêtait aucune attention aux vieux bouquins. Dès qu'elle avait fini une page, elle la pliait et la glissait dans son

réticule. De temps en temps, elle s'arrêtait pour regarder par la fenêtre en rêvassant durant quelques minutes, puis elle se remettait à écrire ; ou bien elle plaquait les deux mains sur son visage et se mettait à osciller sans bruit sur sa chaise, avant de se replonger dans une longue bouffée d'écriture frénétique qui pouvait l'amener à couvrir plusieurs pages en quelques minutes.

Miss Stricken entra dans la salle en fin d'après-midi, prit la pile de pages terminées posées sur le bureau de Nell, les feuilleta rapidement, et s'accorda un mouvement de menton vers le bas d'une amplitude de quelques minutes d'arc. Ce presque imperceptible vestige d'acquiescement était sa façon de signifier à Nell que c'était terminé pour aujourd'hui. Nell avait fini par comprendre qu'un des moyens employés par Miss Stricken pour mettre en relief son pouvoir sur les filles était de communiquer ses desiderata en utilisant les signes les plus imperceptibles qui soient, afin que ses ouailles soient forcées de l'observer avec anxiété en permanence.

Nell prit congé ; mais, après avoir fait quelques pas dans le couloir, elle fit demi-tour et revint en catimini jusqu'à la porte pour regarder par le carreau à l'intérieur de la classe.

Miss Stricken avait sorti les feuillets pliés du sac de Fiona et elle était en train de les lire avec attention, tout en faisant les cent pas devant l'estrade, telle la lente oscillation d'un pendule qui bat sur un rythme incomparablement laborieux. Fiona restait écrasée sur sa chaise, la tête basse rentrée dans les épaules.

Après avoir lu les feuillets durant un temps interminable, Miss Stricken les laissa choir sur le bureau et fit une sorte de brève déclaration, en hochant la tête avec une incrédulité navrée. Puis elle se retourna et quitta la salle.

Quand Nell rejoignit Fiona, elle avait toujours les épaules agitées de soubresauts silencieux. Nell l'entoura de ses bras, et Fiona se remit à sangloter et à soupirer. Au cours des minutes ultérieures, elle passa graduellement à ce stade des larmes où le corps semble se gonfler et mariner dans ses propres fluides.

Nell réprima un sursaut d'impatience. Elle savait fort bien, comme toutes les autres filles, que le père de Fiona avait disparu bien des années plus tôt et n'était jamais revenu. La

rumeur disait qu'il s'était comporté en homme d'honneur lors d'une mission officielle ; mais les années passant, s'était peu à peu instauré à la place le soupçon de quelque acte infamant. Nell n'aurait guère eu de mal à faire observer qu'elle avait traversé bien pire. Mais, au vu du désespoir de Fiona, elle devait à présent envisager la possibilité que cette dernière se retrouve à présent dans une situation encore moins enviable.

Quand sa mère arriva dans une petite auto-tandem de location pour la récupérer et qu'elle vit le visage rouge et décomposé de sa fille, une rage noire l'envahit aussitôt et elle emmena Fiona sans même un regard pour Nell. Fiona apparut à l'église le lendemain, comme si de rien n'était, et elle ne dit pas un mot à Nell de toute la semaine suivante à l'école. En fait, Fiona ne parlait quasiment plus à personne, car elle passait désormais tout son temps à rêvasser.

Quand Nell et Fiona se présentèrent à sept heures du matin le samedi suivant, elles découvrirent avec surprise Miss Matheson qui les attendait devant la classe, assise dans son fauteuil roulant de cuir et d'osier, engoncée dans une couverture thermogène. Les piles de livres et de feuilles et les stylos-plumes n'étaient plus là, et leurs noms avaient été retirés de la plaque devant la salle. « C'est une journée de printemps magnifique, dit Miss Matheson. Allons cueillir des digitales. »

Elles traversèrent les aires de jeux pour gagner la prairie où poussaient les fleurs des champs ; les deux petites marchaient, et le fauteuil roulant de Miss Matheson la propulsait avec ses intelli-roues à rayons.

« Du jambon délicatement ciselé, grommela Miss Matheson derrière elle.

— Je vous demande pardon, Miss Matheson ? dit Nell.

— J'étais en train de regarder les intelli-roues, et ça m'a rappelé une publicité du temps de ma jeunesse, expliqua Miss Matheson. C'est que j'étais une battante, dans le temps. Je sillonnais les rues en planche à roulettes. Aujourd'hui, je suis toujours sur des roues, mais d'un autre genre. J'ai dû avoir largement ma dose de plaies et de bosses au début de ma carrière, j'en ai peur. »

« C'est une chose merveilleuse que d'être intelligent, et vous ne devriez jamais avoir d'autre idée en tête. Mais ce que vous apprenez en prenant de l'âge, c'est qu'il existe de par le monde quelques milliards d'autres individus qui cherchent tous à être malins en même temps et, quoi que vous fassiez, votre vie sera certainement vaine – engloutie dans l'océan – à moins que vous le fassiez avec des gens de même disposition d'esprit qui seront à même de se rappeler votre contribution et de la poursuivre. C'est pour cela que le monde est divisé en tribus. Il existe quantité de Phyles de moindre importance, et trois Grands. Quels sont les trois Grands ?

— La Nouvelle-Atlantis, commença Nell.

— Nippon, dit Fiona.

— Han, conclurent-elles ensemble.

— C'est exact, dit Miss Matheson. On inclut traditionnellement Han dans cette liste, à cause de sa taille et de son ancienneté qui sont considérables – même s'il est diminué depuis un certain temps par les querelles intestines. Et certains y ajouteront l'Hindoustan, alors que d'autres y verront un conglomérat hétéroclite de micro-tribus unies par une formule qui nous reste indéchiffrable.

« Cela dit, il fut un temps où l'on croyait que ce que pouvait accomplir l'esprit humain était déterminé par des facteurs génériques. Fariboles, bien sûr, mais cela parut convaincant durant de longues années, les distinctions entre tribus étant si manifestes. Nous savons aujourd'hui que toutes ces différences sont culturelles. Que c'est, après tout, ce qui caractérise une culture : un groupe d'individus qui partagent un certain nombre de caractères acquis.

« La technologie de l'information a libéré les cultures de la nécessité de posséder des territoires spécifiques pour se propager : aujourd'hui, nous pouvons vivre n'importe où. Le Protocole économique commun spécifie de quelle manière il convient de procéder.

« Certaines cultures sont prospères ; d'autres non. Certains font grand cas du discours rationnel et de la méthode

scientifique ; d'autres, non. Certains encouragent la liberté d'expression, d'autres la découragent. Le seul point qu'elles aient en commun est que si elles ne se propagent pas, elles se feront absorber par d'autres. Tout ce qu'elles auront bâti sera détruit : tout ce qu'elles auront accompli sera oublié ; tout ce qu'elles auront appris et écrit sera dispersé aux quatre vents. Dans le temps, il était encore aisé d'en conserver la mémoire à cause de la nécessité constante de défendre ses frontières. Aujourd'hui, tout cela s'oublie si vite.

« La Nouvelle-Atlantis, à l'instar de bien des tribus, se propage essentiellement par l'éducation. C'est la raison d'être de cette Académie. Ici, vous développez votre corps par l'exercice et la danse, votre esprit par la conception de projets. Et puis vous allez chez Miss Stricken. À quoi sert une telle classe ? Celle-ci ou une autre ? Parlez, je vous prie. Vous risquez des ennuis, quoi que vous disiez. »

Après quelque hésitation, Nell répondit : « Je ne suis pas sûre qu'elle serve à quoi que ce soit. » À ces mots, Fiona se contenta de la regarder avec un sourire triste.

Miss Matheson souriait, elle aussi. « Vous n'êtes pas loin du compte. L'enseignement de Miss Stricken frôle dangereusement l'absence de tout contenu. Alors, dans ce cas, pourquoi s'y intéresser ?

— Je ne vois vraiment pas, dit Nell.

— Quand j'étais gamine, j'ai suivi des cours de karaté, dit Miss Matheson, révélation surprenante. J'ai laissé tomber au bout de quelques semaines : j'en avais ma claque. Je pensais que mon sensei m'enseignerait à me défendre quand je filerais dans la rue sur ma planche. Au lieu de ça, il a commencé par me faire balayer la salle. Puis il m'a expliqué que si je voulais me défendre, je ferais mieux de m'acheter un flingue. Je suis revenue la semaine d'après, et il m'a fait de nouveau balayer. Je ne faisais qu'un truc : passer le balai. Franchement, quel intérêt, là aussi ?

— Celui de vous enseigner l'humilité et l'autodiscipline, dit Nell. C'était une leçon apprise de Dojo depuis bien longtemps.

— Précisément. Deux qualités morales. C'est sur les qualités morales que se fonde en définitive une société. Toute la

prospérité, tous les prodiges technologiques de la planète ne servent de rien sans ce fondement – nous l'avons appris à la fin du vingtième siècle, quand il est devenu démodé d'enseigner de telles vertus.

— Mais comment pouvez-vous dire que c'est moral ? dit Fiona. Miss Stricken n'est pas morale. Elle est si cruelle.

— Miss Stricken n'est pas quelqu'un que j'inviterais volontiers chez moi à dîner. Je ne l'engagerais pas comme gouvernante pour mes enfants. Ses méthodes ne sont pas les miennes. Mais les gens de cette sorte sont indispensables.

« Il n'est rien de plus difficile au monde que d'amener des Occidentaux à s'entendre, poursuivit Miss Matheson. C'est le boulot de personnes comme Miss Stricken. Nous devons oublier leurs imperfections. C'est comme un avatar – savez-vous, mes enfants, ce qu'est un avatar ? C'est l'incarnation physique d'un principe. Ce principe est qu'à l'extérieur des frontières confortables et bien gardées de notre phyle, il existe un monde impitoyable qui viendra nous faire du mal si nous n'y prenons pas garde. Ce n'est pas une tâche facile à assumer. Nous devons tous plaindre Miss Stricken. »

Elles ramenèrent à l'école des brassées de digitales pourpres et magenta, qu'elles répartirent dans des vases pour chaque classe, en déposant un bouquet particulièrement fourni sur le bureau de Miss Stricken. Puis elles prirent le thé avec Miss Matheson, et chacune s'en retourna chez soi.

Nell ne pouvait se résoudre à admettre ce qu'avait dit Miss Matheson ; mais elle découvrit qu'après cette conversation tout lui devenait plus facile. Elle cernait à présent parfaitement les néo-Victoriens. La société s'était miraculeusement transmuée en un système ordonné, comme les ordinateurs élémentaires qu'elles programmaient à l'école. Maintenant que Nell connaissait toutes les règles, elle pouvait faire tout ce qu'elle voulait.

Joie reprit son statut antérieur d'inconvénient mineur aux lisières d'une merveilleuse journée scolaire. Miss Stricken la caressait bien de sa férule de temps à autre, mais bien moins souvent, quand bien même Nell se grattait ou somnolait.

Fiona Hackworth eut plus de mal et, en moins de deux mois, elle se retrouvait sur la liste du Complément d'Études. Quelques mois plus tard, elle cessait définitivement de fréquenter l'école. On annonça qu'elle et sa mère étaient parties s'installer à Atlantis/Seattle, et sa nouvelle adresse fut affichée dans le hall pour celles qui désiraient lui écrire.

Mais Nell avait entendu sur Fiona des rumeurs colportées par les autres filles qui les tenaient de leurs parents. Fiona était partie depuis un an environ quand le bruit courut que sa mère avait obtenu le divorce – qui, dans leur tribu, n'était prononcé qu'en cas de viol ou d'adultère. Nell écrivit à son ancienne camarade une longue lettre où elle lui disait qu'elle était affreusement désolée si son père s'était comporté de manière odieuse et lui offrait tout son soutien dans ce cas. Quelques jours plus tard, elle reçut un bref message dans lequel Fiona déchargeait son père de toute accusation. Nell lui renvoya une lettre d'excuses, mais n'eut plus jamais de nouvelles de Fiona Hackworth par la suite.

C'est deux années plus tard environ qu'on put lire sur tous les médias d'information l'histoire extraordinaire de la jeune héritière Elizabeth Finkle-McGraw, disparue du domaine familial dans la banlieue de Londres et qu'on disait avoir aperçue par la suite à Londres, Los Angeles, Hongkong, Miami et bien d'autres lieux, en présence d'individus qu'on suspectait d'appartenir aux plus hautes sphères de CryptNet.

Hackworth s'éveille d'un rêve ; retraite du monde des Tambourinaires ; discordances chronologiques

Hackworth s'éveilla d'un rêve de plaisir insoutenable et se rendit compte que ce n'était pas un rêve ; son pénis était à l'intérieur d'une autre personne, et il peinait en soufflant comme une locomotive emballée en s'acheminant vers l'éjaculation. Il n'avait aucune idée de ce qui se passait ; mais ne

pouvait-on lui pardonner de ne pas faire ce qu'il fallait ? Avec un tortillement par ci, une poussée par là, il réussit à se faufiler, passer la barrière, les muscles lisses de l'appareil en question exécutant leur algorithme spinal.

Le temps de souffler rapidement pendant la période de rétraction, et il s'était déjà désengagé, poussant un petit cri provoqué par l'étincelle électrique du retrait ; il se releva aussitôt sur un coude pour voir qui il venait ainsi de violer. La lueur du feu suffit à lui révéler ce qu'il savait déjà : qui que soit cette femme, ce n'était pas Gwen. Hackworth avait enfreint le serment le plus important qu'il ait jamais prononcé, et il ne connaissait même pas l'identité de sa partenaire.

Mais il savait que ce n'était pas la première fois. Loin de là. Il avait eu des rapports sexuels avec quantité de gens ces dernières années – il s'était même fait *enculer*.

Il y avait par exemple cette femme...

Non, plutôt, cet homme qui...

Fait curieux, il ne pouvait se fixer sur un exemple précis. Il savait toutefois qu'il était coupable. C'était comme de s'éveiller d'un rêve avec une suite d'idées parfaitement claires en tête, et d'être parfaitement incapable de retrouver le raisonnement qu'on tenait à peine quelques secondes plus tôt, comme si votre conscience s'était écaillée à en devenir méconnaissable. À l'image d'un gosse de trois ans qui a le génie de se perdre dans la foule chaque fois qu'on a le dos tourné, les souvenirs d'Hackworth s'étaient enfuis vers ce lieu mystérieux où se réfugient les mots qu'on a sur le bout de la langue, les impressions de déjà vu, les rêves de la nuit passée.

Il savait qu'il avait de gros problèmes avec Gwen, mais que Fiona l'aimait toujours – Fiona, plus grande que sa mère, maintenant, si complexée par sa silhouette d'éternel échalas, toujours privée de ces *dérivées secondes* qui donnent du piment à l'existence.

Plus grande que Gwen ? Comment était-ce possible ?

Mieux valait se tirer d'ici avant de baiser une autre inconnue.

Il n'était plus dans la chambre centrale, plutôt dans un des anévrismes du tunnel, en compagnie d'une vingtaine d'autres personnes, aussi nues que lui. Il savait quel tunnel débouchait

sur la sortie (pourquoi ?) et il s'y engouffra aussitôt en rampant, tant bien que mal, car il apparut bientôt qu'il était perclus de crampes. Ses dernières galipettes sexuelles n'avaient pas dû être très athlétiques – plutôt effectuées sur le mode tantrique.

Parfois, ils baisaient pendant des journées entières.

Comment savait-il cela ?

Les hallucinations avaient disparu, ce qui lui convenait tout à fait. Il rampa dans les tunnels durant un long moment. S'il essayait de penser à sa destination, il se perdait et se retrouvait finalement à son point de départ. Ce n'est que lorsque son esprit se mit à divaguer qu'il poursuivit sa route comme en pilotage automatique et finit par aboutir dans une longue chambre au sol en pente ascendante, éclairée d'une lumière argentée. Voilà qui avait quelque chose de familier, il avait déjà vu cet endroit quand il était encore jeune homme. Il monta jusqu'au bout et, là, sentit sous ses pieds un contact rocheux inhabituel. Un sas s'ouvrit au-dessus de lui, et plusieurs tonnes d'eau de mer glacée lui déboulèrent sur la tête.

Il rejoignit en titubant la terre ferme et se retrouva dans le parc Stanley, sol gris dans son dos, mur vert devant lui. Bruissement des fougères : Kidnappeur fit son apparition, il semblait lui aussi tout vert et duveteux. Il avait l'air d'ailleurs bien coquet pour un cheval-robot, avec le chapeau-melon d'Hackworth perché sur sa tête.

Hackworth leva les mains pour se tâter et découvrit avec surprise les poils sur son visage : il portait une barbe de plusieurs mois. Mais encore plus étrange, son torse était bien plus velu qu'auparavant. Une partie des poils étaient gris, les seuls poils gris qu'il ait jamais vus naître de ses follicules pileux.

Kidnappeur était vert et duveteux parce qu'il était envahi de mousse. Le melon était également en piteux état et couvert de moisissures. Hackworth tendit machinalement la main et le posa sur sa tête. Son bras était plus épais et velu que dans son souvenir, un changement pas vraiment désagréable, et même le chapeau semblait un peu serré.

Extrait du Manuel, la princesse Nell croise la route d'une énigmatique Armée des souris ; une visite à un invalide

La clairière, à peine visible à travers les arbres devant elle, était une apparition bienvenue, car les forêts du roi Coyote étaient d'une profondeur incomparable et perpétuellement noyées dans la fraîcheur des brumes. Des rais de soleil avaient commencé de percer les nuages, aussi la princesse Nell décida-t-elle de se reposer dans un endroit dégagé et, avec un peu de chance, de lézarder au soleil. Mais, lorsqu'elle déboucha dans la clairière, elle découvrit que ce n'était pas l'étendue de verdure jonchée de fleurs qu'elle avait escomptée ; c'était plutôt un andain taillé dans la forêt par quelque force titanesque, qui aurait couché les arbres et retourné le sol sur son passage. Une fois remise de son étonnement et de sa frayeur, la princesse Nell résolut de mettre à profit les talents de pisteuse qu'elle avait appris lors de ses nombreuses aventures, afin d'en savoir plus sur la nature de l'auteur mystérieux de ce prodige.

Comme elle le découvrit bientôt, il n'était pas nécessaire en l'occurrence d'avoir des talents de pisteur expérimenté. Un simple coup d'œil au sol piétiné révélait non pas (comme elle l'avait anticipé) des empreintes de pas géantes, mais au contraire des millions de petites, superposées en un tel nombre qu'aucune parcelle de sol n'était vierge de la marque de minuscules griffes ou pattes. Un torrent de chats était passé par ici ; même si la princesse Nell n'avait pas reconnu les empreintes, les pelotes de poil et les petites crottes, visibles partout, étaient suffisamment révélatrices.

Des chats se déplaçant en troupeau ! C'était un comportement des plus singuliers. Nell suivit leur piste durant un certain temps, espérant deviner la cause de ce prodige. Au bout de quelques kilomètres, la route s'élargissait pour déboucher sur un campement abandonné piqueté des restes d'innombrables feux de camp. Nell passa la zone au peigne fin, à la recherche d'autres indices, non sans succès d'ailleurs : elle trouva quantité de crottes de souris, ainsi que la marque de leurs pas autour des cendres. La disposition des empreintes indiquait que les chats avaient dû se regrouper sur

quelques zones bien délimitées, alors que les rongeurs avaient apparemment déguerpi.

La dernière pièce du puzzle était un minuscule bout de cuir entortillé que Nell retrouva sur le sol près de l'un des feux de camp. En le retournant entre ses doigts, elle s'avisa qu'il ressemblait fort à une bride de cheval – sauf par sa taille, prévue pour se conformer à la tête d'un chat.

Elle se trouvait sur la piste d'une vaste armée de souris qui progressaient juchées sur le dos de chats, à la manière de chevaliers chevauchant leur monture.

Elle avait déjà entendu parler de l'Armée des souris, en d'autres régions du Pays d'Au-delà, et n'y avait vu que de vieilles superstitions.

Mais une fois, il y a bien des années, dans une auberge de montagne où elle avait passé la nuit, la princesse Nell avait été réveillée le matin par le bruit d'une souris fouillant dans son paquetage.

La princesse Nell avait alors prononcé une formule magique que lui avait enseignée Pourpre et qui fit jaillir une boule de lumière en suspension au milieu de la chambre. L'énoncé de la formule avait été masqué par le hurlement des vents de la montagne soufflant parmi les charpentes branlantes de l'auberge, aussi la souris fut-elle totalement surprise par l'irruption soudaine de la lumière. Nell découvrit alors avec ébahissement que la souris n'était pas en train de grignoter ses réserves de nourriture, comme toute souris qui se respecte, mais qu'elle fouinait plutôt dans ses papiers. Et ce n'était pas l'habituelle quête destructrice de matériaux pour tapisser son nid – pas du tout : cette souris-là savait lire et elle était en train de chercher des informations.

La princesse referma la main sur la souris espionne pour l'empêcher de s'échapper. « Qu'est-ce que tu cherches ? Dis-le-moi, et je te rendrai la liberté ! » dit-elle. Ses aventures lui avaient appris à être à l'affût des pièges de toute nature, et il était important qu'elle sache qui lui avait envoyé cet espion minuscule mais efficace.

« Je ne suis qu'une inoffensive souris ! couina l'espionne. Je ne désire même pas ta nourriture… juste de l'information !

— Je te donnerai un gros bout de fromage, rien que pour toi, si tu me fournis quelques renseignements », dit la princesse Nell. Elle prit la souris par la queue et l'éleva dans les airs, pour qu'elles

puissent se parler face à face. Dans le même temps, de l'autre main, elle dénoua le lacet de son sac et en sortit une succulente portion de Stilton bleu.

« Nous cherchons notre Reine perdue, expliqua la souris.

— Je puis te garantir qu'aucun de mes papiers ne détient la moindre information sur un monarque rongeur disparu, dit la princesse Nell.

— Quel est votre nom ? demanda la souris.

— Ça ne te regarde pas, espèce d'espionne ! dit la princesse Nell. C'est moi qui pose les questions.

— Mais il est très important que je sache votre nom, dit la souris.

— Pourquoi ? Je ne suis pas une souris. Et je n'ai pas vu le moindre souriceau avec une couronne sur la tête. »

La souris espionne ne dit rien. Elle fixait attentivement la princesse Nell de ses petits yeux en vrille. « Viendriez-vous, par le plus grand des hasards, d'une île enchantée ?

— Tu as écouté bien trop de contes de fées, répondit la princesse Nell qui avait du mal à dissimuler sa surprise. Tu n'as guère été coopérative, aussi ne mérites-tu pas de fromage – mais comme j'admire ton culot, je vais t'en donner quand même un bout. Régale-toi ! » Elle redéposa la souris par terre et sortit son couteau pour trancher un morceau de Stilton ; mais le temps qu'elle ait fini, la souris s'était volatilisée. Elle eut juste le temps d'entrevoir sa petite queue rose qui disparaissait sous la porte.

Le lendemain, elle la retrouva morte sur le sol du couloir. Le chat de l'aubergiste l'avait attrapée…

Donc, l'Armée des souris existait bel et bien ! La princesse Nell se demanda si elles avaient réussi depuis à localiser leur Reine disparue. Elle suivit leur piste encore un jour ou deux, car elle se dirigeait à peu près dans la bonne direction, et qu'elle était presque aussi pratique qu'une route. Chemin faisant, elle dépassa plusieurs autres campements. Sur un de ces sites, elle découvrit même une petite sépulture, marquée par une minuscule pierre tombale formée d'un éclat de stéatite.

Les inscriptions gravées sur ce monument lilliputien étaient trop petites pour être déchiffrées. Mais la princesse Nell avait sur elle une loupe qu'elle avait chapardée dans le trésor de l'un des Souverains des Fées ; elle la sortit donc de son boîtier capitonné, la fit glisser hors de son étui de velours et s'en servit pour examiner l'inscription.

Le sommet de la pierre s'ornait d'un petit bas-relief représentant un chevalier souriceau, vêtu de son armure, l'épée à la main, et prosterné devant un trône. L'inscription disait :

Ci-gît Trèfle, de queue en cap,
Dont on dit que les vertus
De loin dépassaient les failles.
De sa selle, un jour elle chut,
Et périt sous les griffes de son chat de bataille.
Qui sait si son ultime chevauchée
L'a conduite en Enfer ou au Ciel
Mais où qu'elle réside désormais
Elle restera fidèle à la princesse Nell.

La princesse Nell examina les restes du feu, la surface du bois coupé par l'Armée des souris, l'état de dessiccation de leurs crottes, et en déduisit qu'elles étaient passées par ici bien des semaines auparavant. Un jour, elle les retrouverait et découvrirait enfin l'origine d'un tel attachement à son égard ; mais, pour l'heure, elle avait des considérations plus pressantes.

L'Armée des souris, il faudrait qu'elle s'en occupe plus tard. Demain, on était samedi, et, le samedi matin, elle descendait toujours dans les Territoires concédés rendre visite à son frère. Elle ouvrit la penderie au coin de sa chambre et sortit sa robe de voyage. Décelant ses intentions, son chaperon sortit de sa niche à l'arrière et se mit à geindre près de la porte.

Même à son âge encore tendre, quelques années à peine par-delà le seuil de la féminité, Nell avait déjà eu matière à se féliciter de la présence du mini chaperon bourdonnant qui la suivait partout dès qu'elle s'aventurait seule hors de chez elle. La maturité lui avait donné un certain nombre de traits propres à attirer l'attention du sexe opposé, voire des femmes ayant cette inclination. La plupart des commentateurs ne manquaient pas d'évoquer ses yeux, qu'on disait avoir un aspect vaguement exotique. Il n'y avait en fait rien de particulièrement inhabituel dans leur forme ou leur taille, et leur couleur – un mélange très

tweed, de gris et de brun clair pailleté d'or – n'avait rien de remarquable au sein d'une culture à dominante anglo-saxonne. Mais le regard de Nell avait une vivacité sauvage qui captivait l'attention de quiconque venait à le croiser. La société néo-victorienne produisait quantité de jeunes femmes qui, bien que parfaitement éduquées et cultivées, étaient encore des ardoises vierges à l'âge de Nell. Mais les yeux de Nell révélaient bien autre chose. Quand on l'avait présentée à la bonne société quelques mois auparavant, avec d'autres jeunes filles du contingent de *Dissémination extérieure* issu de l'Académie de Miss Matheson, elle n'avait pas été la plus jolie du bal, et certainement pas la mieux mise ou la plus brillante en société. Elle avait pourtant attiré une foule de jeunes gens. Certes, ils ne s'étaient pas risqués ouvertement à former cercle autour d'elle : ils avaient plutôt préféré cherché à se maintenir à une distance minimale, de sorte que chaque fois qu'elle entrait dans la salle de bal, la densité locale de jeunes gens atteignait une valeur peu commune.

Elle avait tout particulièrement excité l'intérêt d'un garçon qui était le neveu d'un Lord actionnaire d'Atlantis/Toronto. Il lui avait écrit plusieurs lettres enflammées. Elle avait répondu en disant qu'elle ne souhaitait pas poursuivre cette relation, et il avait, peut-être avec l'aide de quelque moniteur caché, réussi à les rencontrer, elle et son mini chaperon, un matin qu'elle chevauchait en direction de l'Académie de Miss Matheson. Elle lui avait alors remis en mémoire la récente rupture de leurs relations en ne daignant pas le reconnaître ; il avait malgré tout persisté, et le temps qu'elle atteigne les portes de l'Académie, le mini chaperon avait recueilli des preuves suffisantes pour justifier des poursuites pour harcèlement sexuel, si Nell avait voulu s'engager dans une telle voie.

Elle n'y songeait évidemment pas, car cela aurait soulevé un nuage d'opprobre susceptible de ruiner la carrière du jeune homme. Au lieu de cela, elle prit un extrait de cinq secondes de la ciné-séquence enregistrée par le mini-chaperon : celle où, abordée par le garçon, Nell répondait : « Je suis désolée, mais j'ai peur que vous ne forciez votre avantage », tandis que le jeune homme, oublieux des conséquences éventuelles, insistait

comme s'il n'avait pas entendu. Nell incorpora cette information dans une carte de visite interactive qu'elle s'arrangea pour faire déposer non loin du domicile familial du jeune homme. Elle ne tarda pas à recevoir de sa famille des excuses en bonne et due forme, et elle ne devait plus jamais entendre parler de l'importun.

Maintenant qu'elle avait été présentée à la bonne société, ses préparatifs de visite des Territoires concédés étaient aussi élaborés que ceux de n'importe quelle dame de la Nouvelle-Atlantis. Hors de l'enclave, elle et sa chevaline étaient entourées de toutes parts par une armure volante de gousses de surveillance qui tenaient lieu de première ligne de défense personnelle. Le corps de la chevaline d'une dame à la page affectait une sorte de forme creusée en Y qui éliminait la nécessité de monter en amazone, aussi Nell pouvait-elle à loisir porter une tenue parfaitement normale : un justaucorps qui mettait en valeur sa taille d'une étroitesse à la mode, si délicatement affinée sur les appareils de gymnastique de l'Académie qu'on aurait pu la croire façonnée au tour dans du bois de noyer. Par-dessus, la jupe, les manches, le col et le chapeau veillaient à ce qu'aucun des jeunes bandits des Territoires concédés n'ait l'occasion, par leur regard, de porter atteinte à son espace corporel, et de peur que ses traits remarquables ne se révèlent une trop grande tentation, elle portait également un voile.

Le voile était un champ de microscopiques aérostats en forme d'ombrelle, programmés pour voler en formation serrée à quelques centimètres de son visage. Tous pointaient vers l'extérieur. Normalement, les aérostats demeuraient fermés, ce qui les rendait presque invisibles ; tout au plus aurait-on dit une ombre devant son visage, même si, vu de côté, le mur qu'ils formaient était trahi par un subtil miroitement de l'air. Sur un ordre de Nell, ils s'ouvraient en partie. Entièrement déployés, ils se touchaient presque. Leur surface extérieure était réfléchissante, leur surface intérieure noir mat, de sorte que Nell pouvait voir au travers comme si elle regardait au travers d'une plaque de verre fumé. Mais les autres ne distinguaient qu'un voile chatoyant. On pouvait programmer les ombrelles

selon diverses inclinaisons – afin qu'elles gardent toujours la même forme rigide, comme un masque d'escrimeur, ou bien ondulent comme une voilette de soie fine, selon le mode choisi.

Le voile offrait à Nell une protection contre les curiosités indésirables. Beaucoup de femmes actives de la Nouvelle-Atlantis utilisaient également le voile comme un moyen d'affronter le monde à leur avantage, en se garantissant qu'on les jugerait sur leurs mérites propres et non sur leur apparence. Le voile avait en outre une fonction protectrice, en réfléchissant les rayons solaires nocifs et en interceptant une bonne partie des nanosites délétères qui auraient sinon risqué de s'introduire sans obstacles dans la bouche ou les fosses nasales.

Sa dernière fonction était un souci particulier pour l'agent Moore, ce matin-ci. « Ça tourne au vilain, ces temps derniers, dit-il. Les combats ont été particulièrement méchants. » Nell avait déjà pu le déduire de certaines bizarreries de comportement du policier : il veillait tard la nuit, ces temps derniers, gérant quelque entreprise complexe étalée sur son plancher médiatronique, et elle soupçonnait qu'il devait s'agir d'une sorte de bataille, pour ne pas dire une guerre.

À la faveur de sa traversée de Dovetail, elle parvint avec sa chevaline au sommet d'une éminence qui offrait, par temps clair, une vue magnifique sur les Territoires concédés, Pudong et Shanghai. Mais aujourd'hui, l'humidité s'était figée en nappes de nuages qui formaient un tapis ininterrompu à quelque trois cents mètres sous leur niveau, de sorte que ce haut plateau surmontant New Chusan ressemblait à une île, seule dans l'univers, à l'exception du cône couronné de neige de la clave de Nippon, quelques kilomètres plus haut sur la côte.

Elle sortit par la porte principale et descendit la colline. Elle continuait d'approcher la couche de nuages mais sans jamais tout à fait y parvenir ; plus elle descendait, plus la lumière s'adoucissait et, après quelques minutes, elle n'était plus en mesure, lorsqu'elle se retournait, de distinguer l'entassement anarchique de petites communautés de Dovetail, pas plus que les clochers de St. Mark ou la Source Victoria au-dessus. Encore quelques minutes de descente, et le brouillard devint si épais que sa visibilité s'était réduite à quelques mètres ; déjà, elle

percevait la puanteur primitive de l'océan. Elle dépassa le site originel de la clave Sendero. Les Senderos en avaient été extirpés de manière sanglante, quand l'Application du Protocole avait découvert qu'ils collaboraient avec les Rebelles du Néo-Taiping, un culte fanatique opposé à la fois aux Poings et à la République côtière. Ce bout de terrain était alors passé aux mains des Dong, minorité ethnique originaire de Chine du Sud-Ouest et chassée de ses terres natales par la guerre civile. Ils avaient abattu la haute muraille pour bâtir à la place une de leurs pagodes à degrés si caractéristiques.

À part cela, les TC n'avaient guère changé. Les opérateurs des gigantesques médiatrons muraux qui avaient tant effrayé Nell lors de sa première nuit dans les Territoires concédés avaient poussé la luminosité au maximum, pour tenter de compenser le brouillard.

Sur les quais, non loin de l'Aérodrome, les compilateurs de New Chusan avaient, geste charitable, dégagé un petit espace pour le Vatican. Les premières années, il n'avait abrité qu'une mission dont le bâtiment d'un étage logeait les thètes qui avaient poussé leur style de vie jusqu'à son terme logique et s'étaient donc retrouvés sans logis, drogués, traqués par les créanciers, ou fuyant les rigueurs de la loi et les abus de leurs proches.

Plus récemment, ces fonctions étaient devenues annexes, et le Vatican avait programmé les fondations de l'édifice pour extruder en quantité des étages supplémentaires. Le Vatican exprimait un certain nombre de réticences éthiques sérieuses vis-à-vis de la nanotechnologie, mais il avait finalement décidé qu'on pouvait l'admettre aussi longtemps qu'elle évitait de chambouler l'ADN ou de créer des interfaces directes avec le cerveau humain. Recourir à la nanotech pour extruder des bâtiments ne posait pas de problème, encore heureux, car Vatican/Shanghai devait chaque année ajouter deux étages au Libre Sanatorium de Phtisie. Désormais, le bâtiment dominait largement tous les autres édifices bâtis sur le front de mer.

Comme toujours avec les structures extrudées, le style était d'une monotonie extrême, tous les étages étant parfaitement identiques. Les murs étaient construits avec un matériau beige

qui n'avait rien d'exceptionnel, déjà utilisé pour une bonne partie des bâtiments des TC, un détail malheureux, car il avait une attraction presque magnétique pour les cadavres cendrés des mites en suspension dans l'air. Comme tous les autres édifices constitués de la sorte, le Libre Sanatorium de Phtisie avait donc au cours des ans viré au noir, et même pas de manière homogène, mais en traînées verticales à cause de la pluie. Une plaisanterie éculée disait que l'extérieur du Sanatorium ressemblait fort à l'intérieur des poumons de ses locataires. Les Poings de la juste harmonie avaient toutefois fait de leur mieux pour l'égayer en y placardant nuitamment leurs affiches rouges.

Harv était étendu tout en haut d'une couchette à trois niveaux, au vingtième étage, partageant une petite salle et sa réserve d'air purifié avec une douzaine d'autres asthmatiques chroniques. Son visage était masqué par un phantascope et le pansement plaqué autour de ses lèvres enserrait un tube épais connecté à la prise d'alimentation murale. Ce tube véhiculait un nébulisat de médicaments directement issus du matri-compilateur et injectés dans les poumons pour empêcher le blocage spasmodique des bronches.

Nell attendit quelques instants avant de le tirer de son ractif. Certaines semaines, il avait l'air mieux que d'autres ; cette fois-ci, il n'avait pas l'air bien du tout. Son corps était bouffi, son visage rond et boursouflé, ses doigts tout gonflés : on l'avait mis sous corticoïdes. Mais elle aurait deviné de toute manière qu'il avait passé une mauvaise semaine, car, d'habitude, Harv n'était pas très porté sur les ractifs en immersion. Il préférait ceux qu'on tient sur les genoux, sur une feuille d'intelli-papier. Nell tâchait de lui écrire chaque jour une lettre simplement écrite en médiaglyphes et, pendant un certain temps, il avait essayé de lui répondre de la même manière. Mais depuis un an, il y avait également renoncé, même si elle continuait scrupuleusement à lui écrire.

« Nell ! dit-il après avoir décollé de ses yeux les épaisses lunettes. Désolé, j'étais occupé à chasser les riches Vickys.

— Pas possible ?

— Ouais. Enfin, Burly Scudd, je veux dire. Dans le ractif... tu vois, sa nana est tombée enceinte, alors bon, faut qu'elle se paye une Libératoire pour être débarrassée, alors elle arrive à se faire engager comme bonne à tout faire chez deux ou trois vieux cons de Vickys, et elle décide de les soulager de quelques vieilleries pas dégueu, en s'imaginant que c'est le moyen le plus rapide de se ramasser le fric.

Là-dessus, la nana se tire et ils la poursuivent avec leurs chevys, et c'est à ce moment que Burly Scudd se pointe avec son gros bahut, et ni une ni deux, v'là qu'il se lance à leurs trousses. Si tu te débrouilles bien, tu peux réussir à faire tomber tous les Vickys dans une grande fosse à purin ! L'éclate ! Tu devrais essayer, conclut Harv, puis, épuisé par un tel effort, il agrippa son tube d'oxygène et tira dessus pendant un certain temps.

— Effectivement, ça a l'air distrayant », réussit à dire Nell.

Momentanément bâillonné par le tube d'oxygène, Harv la dévisagea avec attention, sans paraître trop convaincu. « Désolé, bredouilla-t-il entre deux halètements, j'avais oublié que t'appréciais pas trop mon genre de ractif. J'parie qu'ils l'ont même pas mis dans ton Manuel, le Burly Scudd... »

Nell se força à sourire de la vanne que son frère répétait chaque semaine. Elle lui tendit la corbeille de biscuits et de fruits frais qu'elle avait apportés de Dovetail, et resta assise auprès de lui une heure encore, devisant des trucs dont ils aimaient bien discuter, jusqu'au moment où elle nota que son attention dérivait à nouveau vers les lunettes. Alors elle lui dit au revoir et à la semaine prochaine, puis l'embrassa avant de partir.

Elle régla son voile au niveau d'opacité maximal et se dirigea vers la porte. Harv agrippa spontanément son tube d'oxygène et prit plusieurs inspirations profondes, avant d'appeler son nom juste comme elle allait sortir.

« Oui ? dit-elle en se retournant vers lui.

— Nell, je voulais te dire combien t'étais super, exactement comme les plus belles de toutes les Vickys d'Atlantis. Je n'arrive pas à croire que tu es la même Nell à moi à qui je rapportais des trucs quand on créchait dans notre vieil appart' – tu te souviens ? Je sais bien que toi et moi, on a pris des routes

différentes, depuis ce fameux marin à Dovetail, et je sais que ça a pas mal à voir avec c'te Manuel. Je voulais seulement te dire, sœurette, que même si je dis des fois des horreurs sur les Vickys, je suis aussi fier de toi qu'il est possible de l'être, et tout ce que j'espère, c'est que lorsque tu liras ton Manuel – qu'est si plein de trucs que j'ai jamais pu réussir à piger ou même à lire – tu repenseras à ton vieux frangin Harv, qui l'avait trouvé jeté au caniveau, il y a toutes ces années, et s'était mis dans l'idée de le ramener à sa petite sœur. Dis, est-ce que tu t'en souviendras, Nell ? » Sur ces derniers mots, il se fourra de nouveau le tube d'oxygène dans la bouche et Nell vit ses côtes commencer à se soulever.

« Bien sûr que oui, Harv », murmura Nell, les yeux emplis de larmes, avant de retraverser en titubant la chambre pour serrer le corps boursouflé de son frère entre ses bras vigoureux. Le voile tourbillonna comme un rideau liquide devant les traits du garçon, toutes les ombrelles microscopiques se rétractant lorsqu'elle lui souleva la tête pour l'approcher de son visage et lui plaquer un gros baiser sur la joue.

Le voile se figea de nouveau lorsque Harv retomba sur le matelas de mousse – tout pareil aux matelas qu'il lui avait appris à faire compiler par le MC, il y avait si longtemps – et elle se retourna bien vite pour s'échapper de la chambre, en sanglots.

Hackworth se remet à jour grâce au grand Napier

« Avez-vous déjà eu l'occasion de parler à votre famille ? » demanda le colonel Napier, dont la voix sortait du dessus de table médiatronique ; il lui parlait de son bureau d'Atlantis/Shanghai.

Hackworth était quant à lui installé dans un pub d'Atlantis/Vancouver.

Napier était superbe maintenant qu'il avait un âge rassis – et même un rien plus imposant. Il avait travaillé sa prestance.

Hackworth avait d'ailleurs été fugitivement impressionné au moment où l'image de l'officier s'était matérialisée sur le médiatron, et puis il se souvint de son propre aspect dans la glace. Une fois débarbouillé et la barbe taillée – il avait décidé de la garder – il s'était rendu compte qu'il avait lui aussi une certaine prestance. Même si l'origine d'une telle métamorphose le laissait toujours terriblement perplexe.

« J'ai pensé qu'il valait mieux que je sache d'abord ce qui était arrivé. Du reste... » Il s'arrêta un instant. Il avait du mal à retrouver son débit normal.

« Oui ? dit Napier, en feignant une patience excessive.

— Je venais juste de parler avec Fiona, ce matin.

— Après votre sortie des tunnels ?

— Non. Avant. Avant que je... que je me réveille, enfin, je ne sais pas. »

Napier fut légèrement décontenancé et il ne put que crisper une ou deux fois ses maxillaires, saisir sa tasse de thé, regarder sans raison par la fenêtre de son bureau qui devait donner sur une rue quelconque de New Chusan. Sur l'autre rive du Pacifique, Hackworth se contenta de fixer les profondeurs d'encre de sa pinte de bière brune.

Une image onirique lui revint à l'esprit, tel un débris remontant à la surface après un naufrage, chassant inexorablement au passage des tonnes de ténèbres verdâtres. Il vit un projectile d'un bleu étincelant jaillir entre les mains gantées de beige du docteur, suivi d'un épais cordon, il le vit se déplier et, mieux, s'épanouir pour former un bébé.

« Pourquoi ai-je pensé à ça ? » dit-il.

Napier parut intrigué par cette remarque.

« Fiona et Gwendolyn sont à Atlantis/Seattle, maintenant – à une demi-heure de métro de l'endroit où vous vous trouvez.

— Bien sûr ! Elles vivent – nous vivons – à Seattle, à présent. Ça, je le sais quand même. » Il se souvenait de Fiona arpentant la caldeira d'un volcan couvert de neige.

« Si vous avez l'impression d'avoir été en contact avec elle récemment – ce qui est tout à fait hors de question, j'en ai peur – alors ce ne peut être que par le truchement du Manuel. Nous sommes incapables de casser le cryptage des signaux qui

ressortent de la caverne des Tambourinaires, mais les analyses de trafic suggèrent que vous avez passé un temps considérable à ragir au cours de ces dix années écoulées.

— Dix années ?

— Oui. Mais vous avez sûrement dû le suspecter, en fonction des indices.

— Ça m'a paru dix ans. Certes, je sens bien que dix années d'événements me sont arrivées. Mais l'hémisphère cérébral de l'ingénieur a toujours du mal à l'appréhender.

— Nous avons du mal à saisir pourquoi le Dr X a choisi de vous faire purger votre peine parmi les Tambourinaires, poursuivit Napier. Il nous semblait plutôt que votre hémisphère d'ingénieur, comme vous dites, restait votre trait le plus intéressant pour lui – vous n'ignorez pas que les Célestes souffrent d'une terrible pénurie d'ingénieurs.

— Je travaillais sur un truc », dit Hackworth. Des images d'un système nanotechnologique, d'une élégance et d'une compacité admirables, scintillaient devant son œil mental. La réalisation paraissait superbe, de celles qu'il n'était capable de produire qu'au prix d'un intense et long travail de réflexion. Comme celui que pourrait produire un prisonnier.

« Quel genre de truc, au juste ? demanda Napier, d'une voix soudain tendue.

— Impossible de cerner quoi », avoua finalement Hackworth avec un hochement de tête désabusé. Les vues détaillées d'atomes et de liaisons avaient été remplacées, dans son image mentale, par une espèce de grosse graine brune flottant dans l'espace, comme dans un tableau de Magritte. Avec un arrondi dédoublé à un bout, évoquant une paire de fesses, qui convergeait à l'autre extrémité vers une pointe en forme de mamelon.

« Bon sang, mais qu'est-ce qui s'est passé ?

— Avant votre départ de Shanghai, le Dr X vous a branché sur un matri-compilateur, non ?

— Oui.

— Vous a-t-il dit ce qu'il introduisait dans votre organisme ?

— J'ai pensé qu'il s'agissait d'hémocules d'une sorte ou d'une autre.

— Nous avons effectué des prélèvements sanguins avant votre départ de Shanghai.

— Comment ça ?

— Nous avons nos méthodes, dit le colonel Napier. Nous avons également procédé à un examen complet de l'une de vos amies de la caverne et trouvé dans son cerveau plusieurs millions de nanosites.

— Plusieurs millions ?

— Minuscules, précisa Napier, sur un ton rassurant. Ils s'introduisent par le sang, bien sûr – les hémocules empruntent la circulation sanguine qui les amène jusqu'aux capillaires du cerveau ; là, ils franchissent la barrière hémato-encéphalique pour se fixer à l'axone le plus proche. Dès lors, ils peuvent surveiller l'activité de cet axone ou le déclencher. Ces zites dialoguent en utilisant la lumière visible.

— Donc, dès que j'étais livré à moi-même, mes zites bavardaient entre eux, dit Hackworth, mais dès que je me trouvais à proximité immédiate d'une autre personne au cerveau infesté par ces trucs...

— Peu importe dans quel cerveau peut se trouver le zite. Tous dialoguent sans discrimination aucune, en formant un réseau. Réunissez quelques Tambourinaires dans une pièce sombre, et ils constituent une société-ruche.

— Mais l'interface entre les nanosites et le cerveau proprement dit...

— Oui, j'admets que quelques millions de ces spécimens juchés sur des neurones choisis au hasard constituent une bien piètre interface pour quelque chose d'aussi complexe que le cerveau humain. Nous ne prétendons pas que vous ayez partagé un cerveau commun avec ces gens.

— Dans ce cas, qu'ai-je partagé au juste avec eux ?

— De la nourriture. De l'air. De la compagnie. Des fluides corporels. Peut-être des sensations ou des émotions d'ordre général. Sans doute plus.

— C'est tout ce que j'ai fait pendant dix ans ?

— Vous avez fait tout un tas de choses, dit Napier, mais que vous avez accomplies dans une sorte d'état inconscient, onirique. Vous étiez somnambule. Quand nous avons réussi à

résoudre cette énigme – après avoir réalisé la biopsie sur votre compagne troglodyte – nous avons réalisé que, d'un certain côté, vous n'aviez plus votre libre arbitre, et nous avons aussitôt conçu un traqueur-tueur chargé de repérer et de détruire les nanosites infestant votre cerveau. Nous l'avons injecté, sous une forme inactivée, dans le système sanguin de cette femme tambourinaire avant de la réintroduire dans votre colonie. Quand vous avez eu des rapports avec elle... ma foi, vous pouvez déduire vous-même la suite...

— Vous m'avez donné des informations, colonel Napier, et je vous en suis reconnaissant, mais cela ne fait qu'ajouter à ma confusion. Que désirait de moi le Céleste Empire, selon vous ?

— Le Dr X vous a-t-il demandé quoi que ce soit ?

— Juste de retrouver l'Alchimiste. »

Le colonel Napier parut ébahi. « Il vous a demandé ça il y a dix ans ?

— Oui. Sans autre explication.

— Voilà qui est fort singulier, admit Napier après un long interlude passé à triturer ses moustaches. Nous n'avons pris conscience de l'existence de ce mystérieux personnage que depuis cinq ans, tout au plus, et nous ne savons virtuellement rien de lui – sinon qu'il s'agit d'un artifex de génie qui complote avec le Dr X.

— Y a-t-il quelque autre information...

— Je ne puis rien révéler de plus, coupa brutalement Napier, qui en avait peut-être déjà trop dit. Prévenez-nous malgré tout si jamais vous le retrouvez. Et... euh, Hackworth, il n'est guère délicat d'aborder ce sujet, mais vous a-t-on averti que votre épouse a obtenu le divorce ?

— Oh ! Ça oui, dit doucement Hackworth. J'imagine que je m'en doutais. » Mais il n'en avait pas eu conscience jusqu'à cet instant.

« Elle s'est montrée remarquablement compréhensive devant une aussi longue absence, poursuivit Napier, mais, au bout d'un moment, il est devenu manifeste que, comme tous les Tambourinaires, vous aviez fini par vous livrer à une débauche sexuelle extrême.

— Comment l'a-t-elle su ?

— Nous l'avions mise en garde.

— Je vous demande pardon ?

— J'ai mentionné tout à l'heure que nous avions trouvé certains éléments dans votre sang. Ces hémocules étaient spécifiquement conçus pour se propager par l'échange de fluides corporels.

— Qu'en savez-vous ? »

Pour la première fois, Napier parut perdre patience. « Pour l'amour du ciel, mon vieux, nous savons ce que nous faisons. Ces particules ont deux fonctions : se disséminer par le truchement d'un échange de fluides corporels et interagir les unes avec les autres. Une fois que nous l'avons constaté, nous n'avions d'autre choix éthique que de prévenir votre femme.

— Bien sûr. Vous avez absolument raison. Au fait, d'ailleurs, je vous en remercie, dit Hackworth. Et il n'est guère difficile de comprendre les sentiments de Gwen à cette perspective de partager ses fluides corporels avec des milliers de Tambourinaires.

— Vous ne devriez pas ainsi battre votre coulpe. Nous-mêmes avons envoyé des explorateurs là-dessous.

— Vraiment ?

— Oui. Les Tambourinaires s'en contre-fichent. Les explorateurs ont relaté un comportement fort semblable à celui des individus dans leurs rêves : "Un moi aux frontières mal définies", telle était leur phrase, si mes souvenirs sont exacts. Quoi qu'il en soit, votre comportement là-dessous n'était pas nécessairement une transgression morale en soi – votre esprit ne vous appartenait plus.

— Vous dites que ces particules interagissent les unes les autres ?

— Chacune est un réceptacle contenant quelques circuits logiques en barrettes et un peu de mémoire, expliqua Napier. Quand deux particules viennent à se rencontrer, *in vivo* ou *in vitro,* elles s'arriment l'une à l'autre et échangent des données pendant un laps de temps limité. En général, elles se désengagent ensuite pour poursuivre chacune leur route. Parfois, elles restent accolées pendant un temps plus long : c'est qu'un calcul intervient – on s'en rend compte à la chaleur

dégagée par le circuit logique. Puis elles se déconnectent. Parfois, les deux particules repartent chacune de son côté, parfois l'une des deux meurt. Mais il en reste toujours une pour continuer. »

Les implications de cette dernière phrase n'avaient pas échappé à Hackworth. « Les Tambourinaires ont-ils des relations sexuelles uniquement entre eux ou bien...

— Ce fut également notre première question. La réponse est non. Ils ont des relations sexuelles avec quantité d'autres individus de tous les milieux. En fait, ils tiennent même des bordels à Vancouver. Ils visent en particulier la clientèle des Aérodromes et des gares de transit. Il y a quelques années, ils sont entrés en conflit avec les maisons de passe déjà installées parce que c'est tout juste s'ils monnayaient leurs services. Ils ont haussé leurs tarifs uniquement par diplomatie. Mais ils ne veulent pas d'argent – que diable pourraient-ils en faire ? »

Extrait du Manuel, une visite au Castel Turing ; un ultime bavardage avec Miss Matheson ; l'erreur fatale de Nell ; fuite ; aide d'un mystérieux bienfaiteur ; évasion de la clave de la Nouvelle-Atlantis

Le nouveau territoire dans lequel la princesse Nell venait de pénétrer était de très loin le plus complexe de tous les Royaumes féeriques décrits par le Manuel. Revenant à la double page de la première illustration panoramique, elle compta sept grands châteaux perchés au sommet de montagnes, et elle savait pertinemment qu'elle devrait les visiter tous et accomplir dans chacun une tâche délicate, pour y récupérer les onze clefs qu'on lui avait dérobées et la douzième qui restait encore à trouver.

Elle se fit du thé et des sandwiches qu'elle mit dans un panier pour emporter dans la prairie où elle aimait bien s'asseoir au milieu des fleurs des champs pour bouquiner. La maison de l'agent Moore était un endroit mélancolique en

l'absence du policier, et cela faisait plusieurs semaines qu'elle ne l'avait plus revu. Au cours des deux dernières années, il avait été de plus en plus souvent appelé par ses affaires, disparaissant (comme elle le supposait) en Chine intérieure pendant des jours, puis des semaines et revenant déprimé, épuisé, pour ne trouver l'apaisement que dans le whisky (qu'il consommait en étonnamment petites quantités mais avec une concentration farouche), et dans des récitals nocturnes de cornemuse qui réveillaient tout le monde à Dovetail, voire pour certains dormeurs au sommeil léger, jusque dans la clave de la Nouvelle-Atlantis.

Lors de son voyage entre le campement de l'Armée des souris et le premier des châteaux, Nell avait dû mobiliser tous les talents de trappeur qu'elle avait appris au bout de plusieurs années de pérégrination dans le Pays d'Au-delà : elle avait dû combattre un lion des neiges, éviter un ours, traverser à gué des torrents, allumer des feux, bâtir des abris. Le temps que Nell ait réussi à conduire la princesse jusque devant les antiques portes couvertes de mousse du premier château, le soleil brillait déjà au ras de la colline et l'air commençait à fraîchir. Nell se drapa dans un châle thermogène et régla le thermostat un poil plus frais que le niveau de confort ; elle avait constaté que son esprit s'émoussait lorsqu'elle était trop à l'aise. Dans son panier, elle avait mis une bouteille isotherme remplie de thé au lait brûlant, et les sandwiches pourraient tenir un bout de temps.

La plus haute des nombreuses tours du château était surmontée d'une grande aile de moulin à quatre branches qui tournait avec régularité, même si la princesse Nell ne notait qu'une faible brise à son altitude, plusieurs centaines de mètres plus bas.

Encastré dans la porte principale, il y avait un guichet, et, encastré dans le guichet, il y avait un judas. Sous le judas, un grand heurtoir de bronze qui avait la forme de la lettre T, même si celle-ci était devenue indistincte, tant elle était recouverte de mousse et de lichen. La princesse Nell ne réussit à manœuvrer le heurtoir qu'au prix d'un gros effort et, vu son état de décrépitude, elle n'escomptait pas de réponse ; mais à peine le premier coup avait-il retenti que le judas s'ouvrit et qu'elle se trouva confrontée à un heaume : car le portier de l'autre côté était vêtu de pied en cap d'une armure toute

rouillée et couverte de mousse. Mais le portier ne dit rien, se contentant de dévisager la princesse Nell ; du moins le supposa-t-elle, car elle ne pouvait voir ses traits derrière la mince fente de la visière du heaume.

« Bon après-midi, dit la princesse Nell. Je vous demande pardon, mais je parcours ces contrées, et je me demandais si vous auriez la bonté de m'accorder l'hospitalité pour la nuit. »

Sans un mot, le portier referma violemment le judas. Nell entendit grincer et cliqueter son armure tandis qu'il s'éloignait à pas lents.

Quelques minutes plus tard, elle l'entendit revenir, mais, cette fois, le bruit était dédoublé. Les verrous rouillés du guichet grognèrent et couinèrent. La porte s'ouvrit en grand et la princesse Nell fit un brusque écart pour éviter les éclats de rouille, fragments de lichen et autres paquets de mousse tombant en averse autour d'elle. Deux hommes en armure se tenaient à présent devant elle, l'invitant à entrer.

Nell franchit la porte et pénétra dans les sombres ruelles de la forteresse. La porte claqua dans son dos. Deux mains de fer se refermèrent de ses bras ; les hommes l'avaient saisie entre leurs gantelets. Ils la soulevèrent dans les airs et la transportèrent ainsi durant plusieurs minutes, à travers les rues, les escaliers et les passages du château. Tous étaient complètement déserts. Elle ne vit pas même une souris ou un rat. Nulle fumée ne s'élevait des cheminées, nulle lumière ne sourdait des fenêtres et, dans la longue galerie conduisant à la salle du trône, les torches pendaient, froides et noircies dans leurs appliques. De place en place, la princesse Nell remarqua d'autres soldats en armure, figés au garde-à-vous, mais, comme aucun ne bougeait, elle ne put dire s'il s'agissait d'armures vides ou de vrais hommes.

Nulle part elle ne vit les signes habituels du commerce et de l'activité humaine : crottin de cheval, pelures d'orange, aboiements de chiens, eaux usées dans les caniveaux. Non sans une certaine inquiétude, elle nota en revanche un nombre inusité de chaînes. Toutes étaient identiques, d'un dessin pour le moins étrange, et elle en voyait partout : empilées au coin des rues, débordant de corbeilles métalliques, pendant du haut des toits, tendues entre les tours.

Le cliquetis et le grincement de ses porteurs l'empêchaient presque complètement de distinguer d'autres bruits ; mais, à

mesure qu'ils montaient et s'enfonçaient dans la forteresse, elle prit lentement conscience d'un sourd grincement, d'un feulement qui imprégnait jusqu'aux pierres de taille. Le bruit monta en crescendo, alors qu'ils se pressaient vers l'extrémité de l'ultime galerie, pour devenir un grondement quasiment sismique lorsqu'ils pénétrèrent enfin sous les voûtes de la salle du trône, sise au cœur même du château.

La salle était froide et obscure, même si un rai de lumière passait à travers les fenêtres hautes au ras des voûtes. Le pied des murs était tapissé d'hommes en armes, parfaitement immobiles. Assis au milieu de la salle, installé sur un trône deux fois haut comme un homme, un géant les attendait, vêtu d'une armure resplendissante comme un miroir. En dessous de lui, un soldat en armure, muni d'un chiffon et d'un tampon métallique, polissait d'un bras vigoureux une des jambières de son seigneur.

« Bienvenue au Castel Turing », dit le seigneur d'une voix métallique.

Dans l'intervalle, les yeux de la princesse Nell s'étaient accoutumés à la pénombre, et elle nota quelque chose derrière le trône : un Axe monstrueux, aussi épais que le grand mât d'un dromon, fait du tronc d'un arbre gigantesque ligaturé et renforcé par des colliers et des plaques de laiton. L'Axe tournait avec régularité, et la princesse Nell réalisa qu'il devait transmettre le mouvement du gigantesque moulin installé tout là-haut sur le toit. D'énormes rouages, noirs et collants de graisse, étaient fixés à l'Axe et transmettaient son mouvement à d'autres arbres, plus petits, qui couraient à l'horizontale dans toutes les directions pour disparaître par des trous dans les murs. Les grincements et les couinements de tous ces arbres étaient à l'origine du bruit omniprésent qu'elle avait noté un peu plus tôt.

Un arbre horizontal courait le long de chaque mur de la salle du trône, à peu près à hauteur d'homme. À intervalles réguliers, l'axe traversait un carter d'engrenages. Un autre arbre, court et carré, sortait à angle droit de chaque carter, en saillie du mur. Ces boîtiers avaient tendance à coïncider avec la disposition des soldats.

Le soldat qui polissait l'armure du seigneur contourna le protège-genoux clouté du suzerain et, ce faisant, il tourna le dos à la princesse Nell. Celle-ci découvrit alors avec ébahissement le grand trou carré qu'il avait au milieu du dos.

Nell savait, vaguement, que ce nom de Castel Turing était un indice ; elle avait eu quelques notions concernant Turing à l'Académie de Miss Matheson. L'homme avait quelque chose à voir avec les ordinateurs. Elle aurait pu tourner les pages de l'Encyclopédie et consulter l'article, mais elle avait appris à laisser le Manuel lui raconter les choses à sa guise. Il était manifeste que les soldats n'étaient pas des hommes en armes, mais tout bêtement des créatures mécaniques, et il devait en aller de même du duc de Turing lui-même.

Après un entretien bref et guère intéressant, au cours duquel la princesse Nell tenta vainement d'établir si le duc était ou non humain, ce dernier lui annonça, sans broncher, qu'il la jetait au cachot jusqu'à la fin de ses jours.

Ce genre d'événement ne surprenait ni ne troublait plus Nell depuis belle lurette, car il s'était déjà produit des centaines de fois, lors de ses relations avec le Manuel. Du reste, elle avait su, dès le premier jour où Harv lui avait donné le livre, de quelle façon s'achèverait l'histoire. Le seul problème était que ce récit était de nature fractale ; plus on le lisait en détail, plus il développait de ramifications.

Un des soldats se détacha de son carter d'engrenages au mur et gagna d'un pas lourd l'angle de la salle pour y saisir une corbeille métallique emplie de ces chaînes bizarres que la princesse Nell avait vues partout. Il la rapporta devant le trône, pécha dedans pour en trouver l'extrémité qu'il inséra dans un orifice à l'angle du trône. Dans l'intervalle, un deuxième soldat s'était également détaché du mur pour prendre position de l'autre côté du trône. Le soldat releva sa visière, révélant une espèce d'appareillage à l'endroit où aurait dû se trouver sa tête.

Un cliquetis assourdissant jaillit de l'intérieur du trône. Le second soldat saisit l'extrémité de la chaîne lorsqu'elle émergea de son côté, pour l'insérer dans l'ouverture de sa visière. Un instant après, elle ressortait d'une trappe sur sa poitrine. Cela fait, le tronçon entier de chaîne, soit une longueur de sept ou huit mètres, fut lentement et bruyamment extrait du panier, pour pénétrer dans le bruyant mécanisme dissimulé sous le trône, entrer dans le gosier du second soldat et enfin ressortir de sa poitrine pour finir par s'accumuler en un tas graisseux. L'opération dura bien plus

longtemps que ne l'avait au début imaginé la princesse Nell, car la chaîne changeait fréquemment de direction ; à plusieurs reprises, alors que le panier était presque vide, elle repartit en arrière jusqu'à ce qu'il se retrouve à nouveau presque plein. Mais, dans l'ensemble, la tendance générale était à un mouvement vers l'avant et, finalement, le dernier maillon quitta le panier pour disparaître à l'intérieur du trône. Quelques secondes plus tard, le tintamarre qui en émanait s'arrêta ; Nell pouvait maintenant déceler le cliquetis plus discret émis par le second soldat. Finalement, il se tut à son tour, et la chaîne tomba de sa poitrine. Le soldat la ramassa à pleins bras pour la déposer dans un panier vide, judicieusement disposé non loin de là. Puis il se dirigea vers Nell d'un pas décidé, s'inclina en se cassant presque en deux, lui plaquant son épaule dure, froide et passablement inconfortable au creux de l'estomac, afin de la soulever comme un sac de blé. Il la trimballa ainsi durant plusieurs minutes à travers le château, descendant la plupart du temps d'interminables escaliers de pierre, pour déboucher dans un cachot très profond, très sombre et très froid, et, arrivé là, il la déposa dans une cellule exiguë et parfaitement obscure.

Nell dit : « La princesse Nell recourut à l'une des formules magiques enseignées par Pourpre pour faire de la lumière. »

La princesse Nell put constater que la cellule mesurait environ deux pas sur trois, avec le long d'un mur, un banc de pierre en guise de lit et un trou dans le sol en guise de toilettes. Sur le mur du fond, une minuscule fenêtre à barreaux donnait sur un puits d'aération. Celui-ci était bien sûr fort étroit et profond, et le cachot de Nell devait être situé presque tout en bas, car aucun jour n'y parvenait. Le soldat sortit de la cellule et referma la porte derrière lui ; ce qui permit à Nell de constater que le verrou monté sur celle-ci était extraordinairement volumineux : presque aussi gros qu'une boîte à biscuits en tôle, tout plein de rouages et muni d'une grosse manivelle qui pendait en son milieu.

La porte était équipée d'un petit guichet. En regardant par l'ouverture, Nell constata que le soldat n'avait pas de clef à proprement parler : à la place, il saisit un court tronçon de chaîne, à peu près long comme son bras, qui pendait d'un crochet près de la porte et qu'il inséra dans le verrou géant. Puis il se mit à tourner la manivelle. Les rouages cliquetèrent, la chaîne grinça et, au bout du

compte, le pêne sortit et s'engagea dans le chambranle, bouclant la princesse Nell dans le cachot. Aussitôt après, la chaîne sortit du verrou et dégringola par terre. Le soldat la ramassa et alla la raccrocher au mur. Puis il s'éloigna en ferraillant pour ne reparaître que plusieurs heures plus tard, chargé d'une miche de pain et d'un cruchon d'eau, qu'il glissa par le petit guichet ouvert au milieu de la porte, juste au-dessus du verrou mécanique.

Il ne fallut pas longtemps à la princesse Nell pour explorer l'espace confiné de sa cellule. Dans un coin, enfoui sous la poussière et les détritus, elle trouva quelque chose de dur et de froid qu'elle tira pour mieux l'examiner : c'était un bout de chaîne, passablement rouillé, mais à l'évidence d'un type identique à toutes celles qu'elle avait vues partout à Castel Turing.

La chaîne était plate. Chaque maillon était muni d'une barrette : un tronçon de métal monté sur un axe, qui pouvait pivoter pour basculer et s'enclencher dans deux positions fixes : parallèle ou perpendiculaire à la chaîne.

Lors de sa première nuit de détention, Nell fit deux autres découvertes : tout d'abord, le verrou du portillon par lequel on lui avait fait passer la nourriture était en partie accessible de l'intérieur et, au prix d'un léger effort, elle réussit à le tordre pour qu'il ne puisse plus se verrouiller convenablement. Cela fait, elle était désormais en mesure de passer la tête par le guichet pour examiner les alentours, y compris le fameux verrou mécanique. Ou bien elle pouvait passer un bras par l'ouverture pour tâter le verrou, tourner la manivelle, et ainsi de suite.

La seconde découverte intervint au milieu de la nuit, quand elle fut réveillée par un fracas métallique venant de la petite fenêtre du puits d'aération. Elle tendit la main dans le noir et parvint à repérer à tâtons l'extrémité de la chaîne pendue au mur. Elle tira dessus et, après une résistance initiale, celle-ci vint sans peine. Bientôt, elle avait réussi à en tirer plusieurs mètres qui s'amassèrent sur le sol de la cellule.

Nell savait à peu près quoi faire de la chaîne. Commençant par un bout, elle examina les barrettes et entreprit de relever leur position (le Manuel lui fournissait toujours des pages de brouillon si nécessaire). Elle inscrivait une marque horizontale pour les verrous parallèles à la chaîne, et une marque verticale pour ceux qui lui étaient perpendiculaires, ce qui donna ceci :

II – IIIIIIIIIIIIIII – IIIIIIIIIIIIII – IIIIIIIII – IIIIIIIIIIIII – IIIIIIIIIIIIIIIIIII – IIIIIIIIIIIIIIIII – – IIIIIIIII – IIIII – – IIIIIIIIIIIIIIIII – IIIIIIIIIIIIIIIIIII – IIIIIIIII – IIIIIIIIIIIIIIIII – – – IIII – IIIIIIIIIIIIIIIIIII – III – – – – – IIIIIIIIIIIIIIIIII – IIIIIIIIIIIIIIIIII – IIIIIIIIIIIIIIII – IIIIIIII – IIIIIIIIIII – IIIIIII –

Si elle comptait les marques verticales et les remplaçait par des chiffres, elle trouvait :

2 – 15 – 14 – 10 – 14 – 21 – 18 – –10 – 5 – –19 – 21 – 9 – 19 – – – 4 – 21 – 3 – – – – – 20 – 21 – 18 – 9 – 14 – 7 –

et si les chiffres correspondaient à des lettres de l'alphabet, les marques horizontales simples servant de séparation entre les lettres et les doubles marques horizontales indiquant les espaces, on obtenait :

BONJOUR JE SUIS – – – DUC – – – – – TURING

Peut-être que les marques horizontales multiples servaient de code pour les mots courants :

– – – *le/la*
– – – – (non utilisé : peut-être *un/une ?)*
– – – – – *de*

Si c'était le cas, alors le message devenait : BONJOUR JE SUIS LE DUC DE TURING, ce qui était intéressant, car le géant en armure s'était déjà également identifié sous ce nom, et Nell jugeait improbable qu'il ait décidé de lui envoyer un message par ce biais. Celui-ci devait donc émaner d'un autre individu qui se faisait lui aussi appeler le duc de Turing – peut-être un véritable être humain, bien vivant celui-ci.

Quelques années plus tôt, Nell aurait parié là-dessus. Mais les années passant, le Manuel était devenu bien plus subtil qu'au début et présentait quantité de pièges cachés : il n'était plus question de se reposer sur des suppositions faciles. Il était

tout aussi possible que cette chaîne provienne directement de la salle du trône et que le duc mécanique, pour quelque obscure raison, cherche à la duper. Aussi, tout en étant ravie de répondre à ce message par la même méthode, Nell avait bien l'intention de rester prudente jusqu'à ce qu'elle ait pu établir si son auteur était un être humain ou une créature mécanique.

La suite du message était : DONNE – A – – – CHAÎNE – – – – SECOUSSE – – – – – – RÉPONDRE. En supposant que quatre marques horizontales correspondaient bien à *un/une* et six à *pour*, elle obtenait : DONNE À LA CHAÎNE UNE SECOUSSE POUR RÉPONDRE.

Nell se mit à faire basculer les barrettes des maillons, effaçant à mesure le message de ce personnage qui s'appelait le duc, pour le remplacer par : JE SUIS LA PRINCESSE NELL POURQUOI M'AVOIR EMPRISONNÉE. Puis elle imprima une secousse à la chaîne et, au bout d'un moment, celle-ci commença à se rétracter. Quelques minutes après, revenait le message :

BIENVENUE PRINCESSE NELL DÉCIDONS D'UN MOYEN DE COMMUNICATION PLUS EFFICACE

suivi d'instructions sur un mode d'emploi plus compact des barrettes basculantes pour représenter des chiffres, et sur la procédure pour convertir ces derniers en lettres et signes de ponctuation. Ce point une fois réglé, le duc dit :

JE SUIS LE VRAI DUC. J'AI CRÉÉ CES MACHINES, ET ELLES M'ONT EMPRISONNÉ DANS UNE HAUTE TOUR LOIN AU-DESSUS DE VOUS. LA MACHINE QUI SE FAIT APPELER LE DUC N'EST QUE MA CRÉATION LA PLUS IMPOSANTE ET LA PLUS COMPLEXE.

Nell répondit : LA CHAÎNE PÈSE DES CENTAINES DE KILOS VOUS DEVEZ ÊTRE DRÔLEMENT MUSCLÉ POUR UN ÊTRE HUMAIN.

Le duc répondit : TU ES FUTÉE, PRINCESSE NELL ! LE POIDS TOTAL DE LA CHAÎNE EST EN FAIT DE PLUSIEURS TONNES, ET JE LA MANŒUVRE GRÂCE À UN TREUIL SITUÉ DANS MA CHAMBRE QUI TIRE SA FORCE MOTRICE DE L'ARBRE PRINCIPAL.

La nuit était depuis longtemps tombée sur la prairie. Nell referma le Manuel et s'en retourna chez elle.

Elle veilla tard cette nuit-là, le livre ouvert sur les genoux, comme elle le faisait quand elle était petite, et c'est pourquoi

elle fut en retard à l'église le lendemain matin. On y dit une prière particulière pour Miss Matheson, qui, paraît-il, ne sortait plus à cause de sa mauvaise santé. Nell passa la voir quelques minutes, après le service religieux, puis elle rentra directement chez elle pour se replonger dans son Manuel.

Elle s'attaquait à deux problèmes à la fois. Tout d'abord, il fallait qu'elle découvre le mécanisme du verrou de la porte. Ensuite, il fallait qu'elle découvre si l'individu qui lui envoyait les messages était humain ou mécanique. Si elle établissait avec une raisonnable certitude qu'il était humain, elle pourrait alors lui demander de l'aide pour crocheter le verrou, mais tant qu'elle n'aurait pas réglé ce dilemme, elle devrait garder ses activités secrètes.

Le verrou n'avait qu'un nombre limité de pièces visibles : la manivelle, le pêne et deux tambours de cuivre encastrés dans la partie supérieure, portant gravés les chiffres de 0 à 9, de sorte qu'en les faisant tourner dans un sens ou dans l'autre, il était possible d'afficher tous les nombres de 00 à 99. Ces tambours étaient en mouvement presque continu dès que la manivelle tournait.

Nell avait réussi à détacher plusieurs mètres sur la chaîne qu'elle utilisait pour converser avec le duc, aussi put-elle introduire divers messages dans le verrou afin de juger du résultat produit.

Le nombre affiché au sommet changeait à chaque maillon qui entrait dans la machine et il semblait déterminer dans certaines limites le comportement de celle-ci : par exemple, elle avait appris que si le nombre se trouvait être 09 et si le maillon suivant de la chaîne était en position verticale (ce que le duc appelait un *un),* les tambours pivotaient pour afficher le nombre 23. Mais si le maillon suivant était au contraire un *zéro* (comme le duc appelait les maillons à barrette horizontale), alors les chiffres des tambours affichaient 03. Mais ce n'était pas tout : dans ce dernier cas, l'appareillage inversait, pour une raison quelconque, le mouvement de la chaîne à l'intérieur de la machine et faisait en outre basculer la barrette du maillon de la position zéro à la position un. De sorte que la machine pouvait écrire sur la chaîne aussi bien qu'y lire.

Elle avait appris, incidemment, de ses conversations avec le duc, que les nombres inscrits sur les tambours étaient qualifiés *d'états*. Au début, elle ignorait quels états conduisaient à quels autres, de sorte qu'elle passait au jugé de l'un à l'autre, en notant sur papier les connexions. Bien vite, toutefois, elle obtint un tableau consignant trente-deux états différents avec les réactions du verrou à zéro ou à un quand il se trouvait dans l'une ou l'autre position. Il lui fallut du temps pour remplir toutes les cases vides du tableau, car certains états n'étaient pas évidents à obtenir – on ne pouvait les atteindre qu'en amenant la machine à inscrire sur la chaîne une série bien précise de uns et de zéros.

Tous ces uns et ces zéros auraient fini par la rendre folle s'il n'y avait pas eu les fréquentes interruptions du duc, qui n'avait manifestement rien de mieux à faire que de lui envoyer des messages. Ces deux recherches menées de front occupèrent intégralement les loisirs de Nell durant une quinzaine de jours, au cours desquels elle fit des progrès lents mais réguliers.

« Tu dois apprendre à manœuvrer le verrou de ta porte, dit le duc. Cela te permettra de t'évader et de venir me secourir. Je te donnerai des instructions. »

Tout ce qu'il voulait, en fait, c'était parler de technologie, ce qui n'aiderait guère Nell à décider s'il s'agissait d'un homme ou d'une machine. « Pourquoi ne forceriez-vous pas votre propre verrou, répondit-elle, pour venir me secourir ? Je ne suis qu'une pauvre petite chose sans défense, si seule au monde, terrifiée et abandonnée, quand vous semblez si héroïque et brave ; votre histoire m'a l'air tout à fait romantique et j'ai hâte d'en voir le dénouement, maintenant que nos destins sont liés.

— Les machines ont fixé sur ma porte un verrou spécial, expliqua le duc, pas une machine de Turing.

— Décrivez-vous, écrivit Nell.

— Rien d'original, j'en ai peur, écrivit le duc. Et toi ?

— Un peu plus grande que la moyenne, des yeux vert flamboyant, des cheveux de jais cascadant en vagues luxuriantes jusqu'à ma taille, sauf quand je les coiffe en chignon pour souligner mes pommettes hautes et mes lèvres charnues. Taille

fine, seins altiers, jambes longues, teint d'albâtre qui devient écarlate dès que la passion m'habite, ce qui est fréquent.

— Ta description me rappelle ma défunte épouse, Dieu ait son âme.

— Parlez-moi de votre femme.

— Le sujet m'emplit d'une tristesse tellement inexprimable que je ne puis supporter de la décrire par des mots. À présent, attelons-nous plutôt à la tâche de travailler sur la machine de Turing. »

Puisque l'ouverture lascive avait abouti à une impasse, Nell essaya une tactique différente : jouer les idiotes. Tôt ou tard, le duc allait finir par s'irriter. Mais il se montrait avec elle d'une patience infinie, même après qu'elle eut répété pour la vingtième fois : « Pourriez-vous me le réexpliquer en le formulant autrement ? Je ne saisis toujours pas. » Bien sûr, pour autant qu'elle sache, il pouvait fort bien s'écorcher les mains à tambouriner sur les murs de sa prison, là-haut, tout en faisant simplement mine d'être patient avec elle. Mais un homme qui avait passé des années bouclé dans un donjon devait apprendre à être d'une patience extrême.

Elle essaya de lui envoyer des poèmes. Il lui renvoya des critiques vibrantes, mais se refusa à lui montrer ses propres créations, au prétexte qu'elles n'étaient pas assez bonnes pour être confiées au métal.

À son vingtième jour de cachot, la princesse Nell réussit enfin à forcer le verrou. Plutôt que de s'évader aussitôt, elle se boucla de nouveau et s'assit pour réfléchir à l'étape suivante.

Si le duc était humain, elle devrait le prévenir, afin qu'ils puissent élaborer un plan d'évasion. Si c'était une machine, agir ainsi conduirait au désastre. Elle devait avoir défini l'identité du duc avant de décider quoi que ce soit.

Elle lui transmit un autre poème.

Pour l'amour de ce Grec, elle donna son cœur,
Son père, sa couronne et sa terre natale.
Dans l'île de Naxos, ils avaient fait relâche.
Elle s'éveilla seule sur le rivage
Lors que du navire de son amant les voiles

Disparaissaient avec lenteur
Sous la courbe de l'horizon.
Sur le sable dur, Ariane
Alors tomba évanouie.
Et rêva de son pays.
Minos, aveuglé de rancœur,
Ne lui pardonna point :
Il la fit jeter dans le Labyrinthe.
Seule à présent, Ariane
Dut errer bien des nuits
Au milieu des ténèbres sans fin.
Mais toujours elle butait sur le souvenir
Qui partout encore demeurait lové.
Alors elle le roula sous ses doigts repliés
Comme on fait pour dénouer un lacet :
Ainsi réussit-elle à l'effacer.
Le lien fit un cadeau pour son geôlier.
Aveuglé de larmes, c'est du bout des doigts
Qu'il le déchiffra,
Avant de lui ouvrir alors ses bras.

La réponse arriva bien trop vite, et c'était toujours la même : « Si tu savais comme j'envie ton talent à manier les mots. Cela dit, si tu n'y vois pas d'inconvénient, reportons notre attention sur les rouages de la machine de Turing. »

Elle avait essayé d'être aussi claire que possible, et le duc n'avait toujours pas saisi le message. Ce devait être une machine.

Pourquoi cette duperie ?

À l'évidence, le duc mécanique désirait l'instruire sur les machines de Turing. Enfin, si l'on pouvait dire qu'une machine pût désirer quelque chose.

Il devait y avoir un problème dans la programmation du duc. Il avait dû s'en rendre compte et il avait besoin d'un humain pour être réparé.

Une fois que Nell fut parvenue à cette déduction, le reste de l'histoire du Castel Turing se résolut bien vite et sans difficulté. Elle se glissa hors de sa cellule pour explorer furtivement le

château. Les soldats la remarquaient rarement et, quand c'était le cas, ils étaient incapables d'initiative : ils devaient retourner voir le duc pour se faire reprogrammer. La princesse finit par trouver, sous les ailes du moulin, une salle qui contenait une sorte de mécanisme d'embrayage. En désengageant celui-ci, elle réussit à arrêter l'Arbre de transmission. Au bout de quelques heures, les ressorts montés dans le dos des soldats s'étaient dévidés, et tous avaient fini par s'immobiliser sur place. Tout le château était figé, comme si elle lui avait jeté un sort.

Désormais libre de ses mouvements, elle ouvrit le trône du duc et découvrit à l'intérieur une machine de Turing. De chaque côté de la machine, une fente étroite traversait le sol à la verticale et s'enfonçait dans les profondeurs de la terre, aussi loin que portait le faisceau de sa torche. La chaîne qui contenait le programme du duc et qui pendait de chaque côté s'enfonçait dans ces failles. Nell essaya d'y jeter des cailloux mais ne les entendit jamais heurter le fond : la chaîne devait être d'une longueur insondable.

Tout en haut, dans l'une des tours du château, la princesse Nell découvrit un squelette, il était assis dans un fauteuil, le buste affalé au-dessus d'une table encombrée d'imposantes piles de livre. Les souris, les insectes et les oiseaux avaient grignoté toute la chair, mais des traces de cheveux gris et de poils de moustache jonchaient la table, et autour des vertèbres cervicales restait accrochée une chaîne en or portant un sceau marqué de la lettre T.

Elle passa un certain temps à parcourir les livres du duc. La plupart étaient des carnets dans lesquels il avait dessiné les inventions qu'il n'avait pas encore eu le temps de fabriquer. Il avait ainsi tracé les plans d'armadas de machines de Turing destinées à fonctionner en parallèle, de chaînes dont les anneaux pouvaient adopter plus de deux positions, de machines capables de lire et d'écrire sur des réseaux de mailles à deux dimensions au lieu de chaînes unidimensionnelles, ainsi que d'un réseau cubique de quinze cents mètres d'arête, parcouru par une machine de Turing mobile, qui aurait calculé tout en progressant dans les trois dimensions.

Peu importait la complexité croissante de ses plans, le duc trouvait toujours le moyen d'en simuler le comportement en introduisant une chaîne d'une longueur suffisante dans l'une de ses machines de Turing traditionnelles. Autant dire que si les machines parallèles et multidimensionnelles travaillaient plus vite que le modèle originel, leur fonctionnement restait identique à la base.

Un après-midi, Nell était assise dans sa prairie favorite, à lire tout cela dans son Manuel, quand une chevaline sans cavalier émergea des bois et galopa droit vers elle. Le fait n'était pas si inhabituel en soi ; les chevalines étaient suffisamment intelligentes pour qu'on les envoie, seules, retrouver telle ou telle personne. On les envoyait toutefois rarement à la recherche de Nell.

La chevaline fonça au triple galop puis, parvenue à quelques mètres de Nell, elle planta ses sabots dans le sol et s'arrêta pile – un tour qu'elle pouvait aisément réaliser quand elle n'avait pas un humain sur le dos. Sa seule charge, en l'occurrence, c'était un billet de la main de Miss Stricken : « Nell, je vous prie de venir immédiatement. Miss Matheson a réclamé votre présence et le temps presse. »

Nell n'hésita pas. Elle rassembla ses affaires, les entassa dans le petit compartiment à bagages de sa monture, puis enfourcha celle-ci. « Lu avant ! Puis, s'étant bien calée et saisissant les rênes, elle ajouta :

Vitesse illimitée. » En quelques instants, la chevaline se faufilait entre les arbres avec la vélocité d'un guépard au sprint, filant vers le sommet de la colline, en direction du rideau de ronces.

Au vu de la disposition des tuyaux, Nell devina que Miss Matheson était connectée à l'Alim de deux ou trois façons différentes, même si l'on avait pudiquement dissimulé le tout sous plusieurs épaisseurs de couvertures au crochet, empilées sur son corps comme les couches d'un millefeuille. Seuls son visage et ses mains demeuraient visibles et, en les regardant, Nell réalisa, pour la première fois depuis le jour où elles avaient fait connaissance, à quel point Miss Matheson était âgée. Sa

force de personnalité avait masqué à Nell comme aux autres filles la brutale vérité de son âge.

« Je vous en prie, laissez-nous, Miss Stricken », dit Miss Matheson, et Miss Stricken se retira, résignée, non sans jeter derrière elle des regards emplis de réticence et de réprobation.

Nell s'assit au bord du lit et souleva une des mains de Miss Matheson, aussi délicatement que s'il s'agissait de la feuille séchée d'un arbre rare. « Nell, dit Miss Matheson, ne gâche pas mes quelques derniers instants avec des badinages.

— Oh, Miss Matheson... » commença Nell, mais les yeux de la vieille dame s'élargirent, et elle lui jeta un regard, aiguisé par des dizaines d'années de classe, qui n'avait en rien perdu sa force d'intimidation.

« Je t'ai fait venir parce que tu es mon étudiante préférée. Non ! ne dis pas un mot, l'admonesta Miss Matheson, alors que Nell s'avançait, les yeux emplis de larmes. Les enseignants ne sont pas censés avoir de favoris, mais le moment approche où je dois confesser tous mes péchés, alors voilà.

« Je sais que tu as un secret, Nell, même si je suis incapable d'imaginer de quoi il s'agit, et je sais que ton secret t'a rendue différente de toutes les autres filles à qui j'ai enseigné. Je me demande ce que tu comptes faire une fois que tu auras quitté cette Académie, comme il le faudra bientôt, pour entrer dans la vie...

— Prêter Serment, bien sûr, dès que j'aurai atteint l'âge d'éligibilité. Et je suppose que j'aimerais étudier l'art de la programmation et la conception des ractifs. Un jour, bien sûr, après que je serai devenue l'un des sujets de Sa Majesté, j'aimerais me trouver un gentil mari et peut-être élever des enfants...

— Oh, arrête, dit Miss Matheson. Tu es une jeune femme... et bien sûr, tu penses au moment où tu auras des enfants... comme toutes les jeunes femmes. Le temps m'est compté, Nell, et nous devons faire abstraction de ce qui te rend semblable aux autres filles pour nous concentrer sur ce qui te rend différente. »

À cet instant, la vieille dame agrippa la main de Nell avec une énergie surprenante et leva imperceptiblement la tête de l'oreiller. Les plis et les rides énormes de son front se creusèrent

encore, et son regard prit une intensité brûlante sous les paupières tombantes. « D'une certaine façon, ta destinée est tracée, Nell. Je le sais depuis le jour où Lord Finkle-McGraw est venu me voir pour te demander de t'accepter – petite thète déguenillée – dans mon Académie.

« Tu peux essayer de te comporter comme les autres – nous avons essayé de te rendre identique aux autres – tu pourras toujours faire semblant à l'avenir, et si tu y tiens, tu pourras même prêter Serment – mais ce ne sera qu'un mensonge. Tu es différente. »

Ces paroles frappèrent Nell comme une bise soudaine d'air pur des montagnes, balayant le nuage soporifique de la sentimentalité. Désormais, elle se sentait exposée et totalement vulnérable. Mais ce n'était pas si désagréable.

« Êtes-vous en train de me suggérer de quitter le sein de la tribu d'adoption qui m'a nourrie ?

— Ce que je suggère, dit Miss Matheson, c'est que tu es l'une de ces rares personnes qui transcendent les tribus, et que tu n'as certainement plus besoin d'être nourrie au sein. Tu t'apercevras, en son temps, que cette tribu en vaut une autre – et même les surpasse, en fait. Miss Matheson poussa un profond soupir et donna l'impression de se dissoudre sous ses couvertures. Le temps m'est compté, désormais. Alors, embrassons-nous, et, ensuite, va ton chemin, petite. »

Nell se pencha et pressa ses lèvres contre la joue de la vieille femme – son aspect était tanné mais sa douceur surprenante. Puis, réticente à prendre congé de manière aussi abrupte, elle tourna la tête pour la reposer quelques instants sur la poitrine de Miss Matheson. Cette dernière lui caressa faiblement les cheveux avec un petit *tsk-tsk* désapprobateur.

« Adieu, Miss Matheson, dit Nell. Je ne vous oublierai jamais.

— Moi non plus, chuchota Miss Matheson, même s'il faut bien reconnaître que ça ne m'engage guère... »

Une chevaline imposante attendait, flegmatique, devant la maison de l'agent Moore, croisement, par la taille et la masse, entre un percheron et un éléphanteau. C'était l'un des objets les plus sales que Nell ait jamais vus – à elle seule, la croûte qui le

recouvrait devait peser plusieurs quintaux et il en émanait une odeur de terreau nocturne et d'eaux stagnantes. Un bout de branche de mûrier encore garnie de feuilles et même de quelques baies s'était coincé dans la jointure flexible entre deux plaques de blindage adjacente, et de longs filaments d'achillée s'accrochaient à ses chevilles.

L'agent était assis au milieu de son bosquet de bambous, enfermé dans une armure d'hoplite, également crasseuse et balafrée, qui était deux fois plus grande que lui et rapetissait ridiculement sa tête chauve. Il avait arraché le casque et l'avait lâché dans le bassin aux poissons, où il flottait comme la coque éviscérée d'un cuirassé sabordé. Il paraissait décharné et il fixait, l'œil vide et sans ciller, les plans de kudzu qui étaient en train de conquérir, lentement mais sûrement, la glycine. Sitôt que Nell vit son regard, elle lui prépara du thé et le lui apporta. L'agent saisit la minuscule tasse d'albâtre entre des mains gantées de fer capables d'écraser les pierres comme des miches de pain rassis. Les lourds barillets des canons intégrés aux bras de son armure révélaient leurs compartiments noirs de suie. Il prit la tasse des mains de Nell avec une précision de robot chirurgical, mais il ne la porta pas à ses lèvres, redoutant peut-être que son épuisement le conduise à mal évaluer la distance et, par un geste malencontreux, briser la porcelaine contre sa mâchoire, voire se décapiter. Il se contenta donc de la tenir et de contempler la vapeur naissant à sa surface, ce qui parut l'apaiser. Ses narines se dilatèrent une première fois, une seconde. « Darjeeling, dit-il. Excellent choix. J'ai toujours considéré que l'Inde était un lieu plus civilisé que la Chine. Faudra me larguer tout cet oolong, à présent, et le Keemun, le lung jang, le lapsang souchong. Grand temps de passer au Ceylan, au pekoe, à l'Assam. » Il étouffa un rire.

Des traînées de sel desséché partaient du pli des paupières et disparaissaient sous ses cheveux. Il avait dû chevaucher nu-tête à toute vitesse. Nell aurait bien aimé le voir ainsi traverser la Chine au galop tonitruant de sa chevaline de guerre.

« J'ai pris ma retraite pour de bon, expliqua-t-il. Il hocha la tête en direction de la Chine. J'étais parti faire un peu de conseil pour un gentleman de là-bas. Compliqué, le bonhomme. Mort, à

présent. Il avait bien des facettes, mais l'histoire ne se souviendra de lui que comme d'un de ces satanés chefs de guerre Chinois, un de plus, qui n'aura pas réussi. Un sentiment fort remarquable, l'amour, dit-il en considérant Nell pour la première fois, l'argent qu'il peut vous faire dilapider à ramer à contre-courant. Au bout du compte, on a tout intérêt à se retirer du jeu avant que la chance tourne. Pas très honorable, je suppose, mais enfin, on ignore l'honneur chez les consultants. »

Nell doutait que l'agent Moore avait envie de s'appesantir sur les événements récents, aussi changea-t-elle de sujet. « Je crois que j'ai fini par saisir ce que vous cherchiez à m'expliquer, il y a tant d'années, sur l'intérêt qu'il y a à devenir intelligent. »

L'ancien policier se dérida tout soudain. « Ravi de l'entendre.

— Les Vickys ont un code de conduite élaboré. Il est né de la misère morale d'une génération précédente, tout comme les Victoriens d'origine ont été précédés par les Géorgiens et la Régence. La vieille garde croit en ce code parce qu'elle avait dû s'y résoudre de force. Ils en ont inculqué à leurs enfants le respect – mais si leurs enfants y croient, c'est pour des raisons bien différentes.

— Ils y croient, poursuivit l'agent, parce qu'on les a endoctrinés pour y croire.

— Oui. Certains ne le mettent jamais en doute – ils sont destinés à devenir des gens d'esprit simpliste, capables de vous dire en quoi ils croient, mais pas *pourquoi* ils y croient. D'autres reviennent désillusionnés par l'hypocrisie de la société et se rebellent – comme Elizabeth Finkle-McGraw.

— Alors, quelle voie comptes-tu prendre, Nell ? dit l'agent, sur un ton fort intéressé. Conformisme ou rébellion ?

— Aucune des deux. Les deux sont simplistes – elles ne conviennent qu'aux individus incapables d'assumer la contradiction et l'ambiguïté.

— Ah ! excellent ! » s'exclama l'agent. Pour ponctuer ce propos, il frappa le sol de sa main libre, faisant jaillir une pluie d'étincelles et envoyant une vibration intense qui se propagea jusqu'aux pieds de Nell.

« Je soupçonne Lord Finkle-McGraw, en homme intelligent, de ne pas être dupe de toute l'hypocrisie de cette société, mais de tenir malgré tout à ses principes, parce que c'est ce qu'il y a de mieux à long terme. Et je le soupçonne de s'être préoccupée du meilleur moyen d'inculquer cette attitude à de jeunes gens qui ne sont pas à même d'en comprendre, comme lui, les antécédents historiques – ce qui pourrait expliquer son intérêt pour moi. Le Manuel pourrait bien venir d'une idée de Finkle-McGraw – une première tentative pour aborder la question de manière systématique.

— Le duc joue serré, observa l'agent Moore, de sorte que je ne peux pas dire si tes suppositions sont correctes. Mais j'admets que le raisonnement se tient.

— Merci.

— Que comptes-tu faire à présent que tu as réuni toutes les pièces du puzzle ? Encore quelques années d'éducation et de peaufinage, et tu seras en état de prêter Serment.

— Je suis, certes, consciente d'avoir des ouvertures favorables dans le phyle atlantéen, mais je ne pense pas qu'il serait approprié que j'emprunte la voie droite et étroite. Je m'en vais plutôt en Chine courir ma chance.

— Dans ce cas, dit l'agent Moore, fais attention aux Poings. Son regard erra sur son armure crasseuse et cabossée pour venir reposer sur le casque qui flottait toujours dans le bassin. Ils ne vont pas tarder à débarquer. »

Les meilleurs explorateurs, comme Burton, faisaient de gros efforts pour s'intégrer. Dans le même esprit, Nell s'arrêta à un MC public, ôta sa robe longue et se compila une nouvelle garde-robe – un bleu de travail ajusté, outremer foncé, orné de l'inscription LES EMMERDES, ÇA EXISTE, en lettres clignotantes orange fluo. Sur les quais, elle troqua ses anciens vêtements contre une paire de patins à moteurs, puis fila droit vers la Chaussée. Celle-ci s'élevait en pente douce pendant quelques kilomètres, puis la Zone économique de Pudong apparut à ses pieds, suivie de Shanghai, et, soudain, ses patins prirent de la vitesse et elle dut couper leur moteur auxiliaire. Elle venait de franchir la ligne frontière au-dessus des eaux. Nell était désormais seule en Chine.

Les Hackworth tiennent une réunion de famille ; Hackworth se lance dans sa quête ; un compagnon inattendu

Atlantis/Seattle était conçue avec efficience et compacité ; le détroit du Puget Sound, resserré, tortueux et déjà fort encombré d'îles naturelles, ne laissait guère de place pour des îlots artificiels. C'est pourquoi l'île qu'on y avait créée était étroite et allongée, parallèle aux courants et aux chenaux de navigation, en lésinant quelque peu du côté des parcs, prairies, landes, gentilhommières et autres domaines campagnards. La zone de Seattle était pour l'essentiel encore suffisamment riche, civilisée et policée pour qu'un Néo-Atlantéen ne trouve pas d'objection à y vivre, aussi de petites mini claves victoriennes avaient-elles essaimé un peu partout, mais principalement à l'est du lac, autour des domaines forestiers noyés de brume des khans logiciels. Gwen et Fiona s'étaient choisi une résidence urbaine dans un de ces secteurs.

Ces minuscules fragments de la Nouvelle-Atlantis se démarquaient des bois environnants comme un pasteur en soutane et col romain dans une caverne de Tambourinaires. L'architecture dominante dans le secteur, du moins pour ceux qui n'avaient pas adopté les préceptes néo-victoriens, était nettement troglodyte ; comme si ces gens étaient, quelque part, honteux de leur propre humanité et ne pouvaient supporter l'idée d'abattre ne fût-ce qu'une poignée des immenses pins Douglas qui montaient, en lignes monotones, à l'assaut des pentes jusqu'aux crêtes humides et couronnées de neige des Cascades. Même quand elle était à demi enfouie, une maison n'en était pas une à proprement parler : c'était plutôt une association de modules, essaimés de ci de là, et simplement reliés par des passages couverts ou des tunnels. Convenablement réunis et bâtis en hauteur, ces modules

auraient pu constituer une maison fort convenable, et même d'une certaine grandeur ; mais pour Hackworth qui traversait le territoire pour aller rendre visite à sa famille, tout cela demeurait fort déroutant et même déprimant. Dix années parmi les Tambourinaires n'avaient pas affecté son sens esthétique néo-victorien. Il était incapable de dire où finissait une maison et où commençait la suivante, tant elles étaient entremêlées comme des neurones dans le cerveau.

Son imagination parut reprendre le contrôle du cortex visuel : les pins avaient disparu, remplacés par des axones et des dendrites suspendus dans un espace tridimensionnel tout noir, avec des paquets de circuits logiques naviguant entre eux comme des sondes spatiales, se croisant et copulant au milieu des fibres nerveuses.

Tout cela était un peu trop agressif pour une simple rêverie, et trop abstrait pour une hallucination. L'image ne se dissipa que lorsqu'une bouffée de vent froid lui ayant fouetté le visage, il rouvrit les yeux pour découvrir que Kidnappeur, au sortir du couvert des arbres, venait de s'immobiliser au sommet d'une crête moussue. Sous ses pieds s'ouvrait une cuvette rocheuse sillonnée d'un réseau d'allées pavées, un parc verdoyant bordé de géraniums rouges, une église au clocher blanc, des bâtiments géorgiens de trois étages aux murs chaulés et ceints de clôtures en fer forgé peintes en noir. La grille de sécurité apparaissait bien ténue : dans ce domaine, les khans logiciels étaient largement aussi doués que les spécialistes de Sa Majesté, et la clave de la Nouvelle-Atlantis pouvait dans cette région compter sur les voisins pour endosser l'essentiel du fardeau.

Kidnappeur entreprit avec précaution de descendre la pente escarpée, tandis qu'Hackworth parcourait du regard la minuscule clave, en notant, songeur, à quel point elle lui semblait familière. Depuis son retour de chez les Tambourinaires, il ne s'était jamais écoulé plus de dix minutes sans que ne l'assaille une impression de déjà vu et, en cet instant, elle était particulièrement vivace. Peut-être parce que toutes les communautés de la Nouvelle-Atlantis se ressemblaient plus ou moins. Mais il soupçonnait qu'il avait

déjà contemplé cet endroit, d'une manière ou l'autre, lors de ses communications avec Fiona tout au long de ces années.

Un carillon retentit, et des adolescentes vêtues uniformément de jupes écossaises sortirent d'une école au toit en dôme. Hackworth savait que c'était l'école de Fiona et qu'elle était loin d'y être heureuse. Il attendit que la cohue des élèves eût dégagé la cour pour y pénétrer avec Kidnappeur et faire le tour de l'édifice, en lorgnant par les fenêtres. Il n'eut guère de difficultés à repérer sa fille dans la bibliothèque. Assise à une table, elle était penchée sur un livre, effectuant à l'évidence une punition quelconque.

Il avait terriblement envie d'entrer pour la serrer dans ses bras, car il savait qu'elle avait passé bien des heures à endurer des châtiments analogues et qu'elle était une pauvre petite fille solitaire. Mais il était à la Nouvelle-Atlantis, il y avait des priorités à respecter. Chaque chose en son temps.

Gwendolyn résidait à deux pas. Hackworth sonna, bien décidé à observer les formes, maintenant qu'il était un étranger sous ce toit.

« Puis-je m'enquérir du motif de votre visite ? » demanda la bonne, alors qu'Hackworth déposait négligemment sa carte sur le plateau. Il n'aimait pas cette femme, qui s'appelait Amelia, parce que Fiona ne l'aimait pas non plus, et si Fiona ne l'aimait pas, c'est parce que Gwen lui avait confié une certaine autorité disciplinaire dans son foyer, et qu'Amelia était femme à y avoir pris goût.

Il essaya de ne pas s'embrouiller l'esprit en se demandant comment il pouvait bien connaître tous ces détails.

« Pour affaires, répondit-il d'un ton agréable. Des affaires de famille. »

Amelia était à mi-hauteur de l'escalier quand ses yeux se portèrent enfin sur la carte d'Hackworth. Elle faillit laisser échapper son plateau et dut s'agripper d'une main à la rampe pour garder son équilibre. Elle resta ainsi figée durant plusieurs secondes, essayant de résister à la tentation de se retourner, pour y céder en définitive. Son expression était un mélange d'absolu mépris et de fascination.

« Veuillez vous acquitter de votre tâche, dit Hackworth, et dispensez-moi de toute comédie vulgaire. »

Visiblement déconfite, Amelia reprit son ascension en martelant les pas pour aller porter la carte maudite. Suivit une grande agitation dont les échos assourdis retentirent à l'étage. Au bout de plusieurs minutes, Amelia s'aventura jusqu'au palier pour encourager Hackworth à se mettre à l'aise au salon. Ce qu'il fit, en notant qu'en son absence Gwendolyn avait réussi à mettre en œuvre toutes les stratégies à long terme d'achat de mobilier qu'elle avait passé si longtemps à ourdir durant les premières années de leur mariage. Les veuves (et les veufs) des agents secrets du Protocole n'avaient pas de souci à se faire, on s'occupait bien d'eux, et Gwen n'avait pas laissé dormir le montant de son salaire.

Son ex-épouse descendit l'escalier avec précaution, puis s'arrêta pendant une minute derrière les glaces biseautées de la porte du salon pour le scruter derrière les rideaux de tulle, avant enfin de se glisser dans la pièce, sans croiser son regard, et d'aller s'asseoir à bonne distance. « Bonjour, monsieur Hackworth, dit-elle.

— Madame Hackworth... Ou dois-je à nouveau dire mademoiselle Lloyd ?

— Absolument.

— Ah. C'est dur. » Quand Hackworth entendait ce nom de Mlle Lloyd, cela lui évoquait l'époque où ils se faisaient la cour.

Ils restèrent une bonne minute sans rien se dire, dans un silence meublé seulement par le cliquetis pesant de l'horloge de parquet.

« Très bien, se lança Hackworth. Je ne vais pas vous ennuyer en évoquant des circonstances atténuantes, puisque je ne sollicite pas votre pardon et, en toute honnêteté, je ne suis pas sûr de le mériter.

— Merci de cette sollicitude.

— J'aimerais que vous sachiez, mademoiselle Lloyd, que je vois avec sympathie votre démarche pour obtenir un divorce sans pour cela nourrir la moindre amertume.

— C'est toujours bon à savoir.

— Vous devez également savoir que, quel qu'ait été mon comportement passé, et aussi inexcusable fut-il, jamais il n'a été motivé par un rejet de votre personne ou de notre mariage. À vrai dire, il s'agissait moins d'une réflexion vous concernant que d'une réflexion sur moi-même.

— Merci d'éclaircir ce point.

— Je me rends bien compte que, si sincère soit-il, tout espoir qu'en mon for intérieur j'aurais pu nourrir de renouer notre relation d'antan serait futile et donc voué à l'échec, aussi ne vous dérangerai-je plus après aujourd'hui.

— Je ne puis vous dire à quel point je suis soulagée de constater que vous comprenez aussi bien la situation.

— J'aimerais toutefois vous rendre service, à Fiona et à vous-même, en vous aidant éventuellement à résoudre les derniers détails.

— Vous êtes fort aimable. Je vous donnerai la carte de mon avocat.

— Et, bien entendu, j'escompte pouvoir rétablir un contact quelconque avec ma fille. »

La conversation qui, jusqu'ici, s'était déroulée avec l'aisance d'une machine bien huilée, se grippa tout soudain. Gwendolyn s'empourpra, se raidit.

« Espèce... espèce de *salopard*. »

La porte d'entrée s'ouvrit. Fiona entra dans le hall, portant ses livres de classe. Amelia s'avança aussitôt, manœuvrant pour s'interposer devant la porte du salon et bloquer la vue de Fiona, tout en s'adressant à elle à voix basse, sur un ton irrité.

Hackworth entendit la voix de sa fille. C'était une voix adorable, un alto un peu rauque, qu'il aurait reconnu n'importe où. « Ne me mens pas, j'ai reconnu sa chevaline ! » dit-elle, avant de repousser Amelia pour entrer en trombe dans le salon, dégingandée, godiche et superbe, l'incarnation même du bonheur. Elle fit deux pas sur le tapis oriental, puis elle plongea sur le canapé-lit pour se jeter dans les bras de son père, où elle resta blottie plusieurs minutes, partagée entre le rire et les larmes.

Gwen dut être accompagnée dehors par Amelia, qui revint immédiatement pour se poster à proximité, les mains croisées

dans le dos, comme une sentinelle militaire, observant les moindres mouvements d'Hackworth. Hackworth avait du mal à imaginer de quelle horreur on le croyait capable – un inceste dans le salon ? Mais il était inutile de se mettre martel en tête et de gâcher ces instants, aussi évacua-t-il Amelia de son esprit.

On laissa père et fille converser durant un quart d'heure – à vrai dire, juste le temps de lister les sujets d'une conversation future. Dans l'intervalle, Gwen s'était suffisamment ressaisie pour revenir dans la pièce se poster aux côtés d'Amelia, tremblant à l'unisson, jusqu'au moment où cette dernière intervint.

« Fiona, ton... *père*... et moi, étions au milieu d'une conversation très sérieuse, quand tu as fais irruption en nous interrompant. Je te prierai de nous laisser seuls quelques minutes. »

Fiona obtempéra, à contrecœur. Gwen reprit aussitôt sa place antérieure, et Amelia ressortit de la pièce. Hackworth nota que, dans l'intervalle, Gwen était allée chercher une liasse de documents, retenus par un ruban rouge.

« Voici les papiers fixant les termes de notre divorce, y compris toutes les dispositions relatives à Fiona, dit-elle. Vous êtes déjà en infraction, j'en ai peur. Bien entendu, on peut passer l'éponge, puisque l'absence d'adresse où faire suivre votre courrier, nous a mis dans l'impossibilité de vous transmettre cette information. Inutile d'ajouter qu'il est impératif que vous vous familiarisiez avec ces documents avant de venir à nouveau assombrir le seuil de cette demeure.

— Naturellement, dit Hackworth. Merci de les avoir conservés à mon intention.

— Et maintenant, si vous voulez bien avoir l'amabilité de quitter les lieux.

— Bien entendu. Je vous salue », dit Hackworth, qui saisit la liasse de papiers avant de se retirer sans tarder. Il fut quelque peu surpris d'entendre Amelia le héler depuis le seuil.

« Monsieur Hackworth, Mlle Lloyd désire savoir si vous avez une nouvelle résidence où l'on puisse expédier vos effets personnels.

— Pas pour l'instant, je suis en transit. »

Le visage d'Amelia s'épanouit. « En transit pour où ?

— Oh, je n'en sais trop rien. » Un mouvement accrocha son regard et il avisa Fiona derrière une fenêtre à l'étage. Elle était en train de déverrouiller le châssis mobile pour le soulever. « Je me suis lancé dans une sorte de quête.

— La quête de quoi, monsieur Hackworth ?

— Je ne peux guère en dire plus. Secret d'État et tout le tremblement, si vous voyez ce que je veux dire... C'est en rapport avec un alchimiste. Qui sait, d'ici qu'on arrive au bout, il y aura peut-être également des fées et des lutins. Je serai ravi de vous tenir au courant à mon retour. D'ici là, veuillez demander à Mlle Lloyd si elle serait assez compréhensive pour garder encore quelque temps mes effets personnels. Cela ne devrait pas prendre plus d'une dizaine d'années encore. »

Sur quoi, Hackworth éperonna Kidnappeur, pour le faire partir d'un bon pas.

Fiona avait un vélocipède à roues assistées, qui avalait comme de rien les pavés inégaux. Elle avait rattrapé son père juste avant la grille de sécurité. Maman et Amelia venaient d'apparaître à bord d'une auto-tandem, une rue seulement derrière elle, et la brusque sensation de danger poussa Fiona à plonger fougueusement de la selle du vélocipède vers l'arrière-train de Kidnappeur, comme un cow-boy de cinéma sautant d'une monture à l'autre en plein galop. Ses jupes, mal adaptées à ce genre d'exercice, se prirent dans ses jambes, et elle se retrouva juchée derrière Kidnappeur comme un vulgaire sac de patates, agrippant d'une main le bouton résiduel où aurait dû se trouver sa queue s'il avait été un cheval, et l'autre bras enserrant la taille de son père.

« Je t'aime, maman ! s'écria-t-elle au moment où ils franchissaient la grille et sortaient de la juridiction des lois sur la famille de la Nouvelle-Atlantis. Je ne peux en dire autant de toi, Amelia ! Mais je serai bientôt de retour, ne vous en faites pas pour moi ! Au revoir ! » Et puis les fougères et la brume se refermèrent derrière elles, et ils se retrouvèrent seuls dans la forêt profonde.

Carl Hollywood prête Serment ; promenade au bord de la Tamise ; une rencontre avec Lord Finkle-McGraw

Carl prêta Serment à l'abbaye de Westminster, par une journée d'avril d'une surprenante douceur, puis il alla faire une grande promenade au long du fleuve, sans rejoindre directement la réception organisée en son honneur au théâtre Hopkins, non loin de Leicester Square. Même sans pédomobile, il marchait aussi vite que d'autres couraient. Depuis sa toute première visite à Londres, alors encore petit étudiant en art dramatique sous-alimenté, il avait toujours préféré la marche à tout autre moyen de transport. La marche, en particulier le long des quais relativement peu fréquentés par les autres piétons, lui donnait en outre la liberté de fumer ses gros barreaux de chaise authentiquement d'époque, voire à l'occasion une pipe de bruyère. Le seul fait d'être un Victorien ne signifiait pas qu'il devait renoncer à ses excentricités ; tout au contraire, même. Alors qu'il dépassait l'ancien obélisque de Cléopâtre criblé d'éclats d'obus, au milieu d'un halo cométaire de rouleaux de fumée visqueuse, il se dit qu'il pourrait même finir par y prendre goût.

Un gentleman en haut de forme se tenait accoudé au garde-fou, contemplant les eaux, flegmatique, et, lorsque Carl s'approcha, il reconnut lord Alexander Chung-Sik Finkle-McGraw qui, un ou deux jours plus tôt, lui avait annoncé, lors d'une conversation au cinéphone, qu'il aimerait bien le rencontrer en tête à tête dans un proche avenir pour discuter avec lui.

Se souvenant de sa nouvelle affiliation tribale, Carl Hollywood alla même jusqu'à se découvrir et saluer d'une inclination de tête. Finkle-McGraw lui rendit son salut, assez distraitement. « Je vous prie d'accepter mes sincères félicitations, monsieur Hollywood. Bienvenue au phyle.

— Merci.

— Je regrette de n'avoir pas été jusqu'ici en mesure d'assister à vos productions du Hopkins – mes amis toutefois ne tarissent pas d'éloges.

— Vos amis sont trop aimables », dit Carl Hollywood. Il n'était pas encore trop sûr de l'étiquette. Prendre le compliment pour argent comptant eût été faire preuve de vantardise ; sous-entendre que les amis de Sa Grâce étaient des juges incompétents ne valait guère mieux : il opta pour l'accusation moins dangereuse que ses amis souffraient d'une bonté excessive.

Finkle-McGraw quitta la balustrade et se mit à marcher le long du fleuve, d'un pas alerte pour un homme de son âge.

« Je suppose que vous constituerez une adjonction appréciable dans notre phyle qui, si brillant soit-il dans les domaines du commerce et de la science, a jusqu'ici souffert d'un cruel manque d'artistes. »

Refusant de se joindre à la critique d'une tribu à laquelle il venait de jurer solennellement fidélité, Carl pinça les lèvres tout en ruminant des réponses possibles.

Mais Finkle-McGraw poursuivait : « Selon vous, est-ce faute d'avoir réussi à encourager nos enfants à s'intéresser à l'art, ou d'avoir réussi à attirer suffisamment d'hommes de votre envergure, voire les deux ?

— Avec tout le respect que je vous dois, Votre Grâce, je ne partage pas obligatoirement vos présupposés. La Nouvelle-Atlantis a de nombreux artistes de talents.

— Oh, allons donc. Pourquoi tous viennent-ils de l'extérieur de la tribu, comme vous ? Réellement, monsieur Hollywood, auriez-vous prêté Serment si votre statut éminent de producteur de théâtre ne vous avait pas rendu la chose avantageuse ?

— Je crois que je vais choisir de voir en cette question un élément de dialogue socratique destiné à mon édification, avança prudemment Carl Hollywood, et non une allégation d'insincérité de ma part. À vrai dire, juste avant de vous rencontrer, je dégustais un bon cigare en contemplant Londres, en me faisant la réflexion que tout cela me convenait à merveille.

— Cela vous convient à merveille, parce que vous avez atteint un certain âge. Vous êtes un artiste à succès, désormais établi. La vie de bohème n'a plus aucun charme pour vous. Mais seriez-vous parvenu à votre position actuelle si vous n'aviez pas connu cette vie, étant jeune ?

— Maintenant que vous présentez les choses ainsi, dit Carl, j'admets que nous pourrions, à l'avenir, songer à prendre certaines dispositions à l'égard des jeunes bohèmes qui...

— Ça ne marcherait pas, coupa Finkle-McGraw. J'y songe depuis des années. J'ai eu la même idée : des sortes de parcs à thème pour jeunes artistes bohèmes, répartis autour de toutes les grandes métropoles, où les adolescents néo-atlantéens motivés en ce sens pourraient se retrouver et faire preuve d'esprit subversif quand ça leur chante. L'idée même est contradictoire. Monsieur Hollywood, j'ai consacré de gros efforts, au cours des dix dernières années, à l'encouragement systématique de la subversion.

— Pas possible ? Ne craignez-vous pas que nos jeunes subversifs n'aillent émigrer vers d'autres phyles ? »

Si Carl Hollywood avait pu se botter le cul, il l'aurait fait volontiers sitôt la phrase sortie de sa bouche : il avait oublié Elizabeth Finkle-McGraw et sa défection récente et largement commentée pour CryptNet. Mais le duc le prit sereinement.

« Certains le feront, comme le prouve le cas de ma petite-fille. Mais qu'est-ce que cela signifie réellement quand de jeunes gens comme elle partent s'installer dans un autre phyle ? Cela signifie qu'ils ont transcendé leur crédulité juvénile et ne désirent plus appartenir à une tribu sous prétexte que c'est la pente la plus facile – ils ont désormais acquis des principes, ils sont soucieux de leur intégrité personnelle. Cela veut dire, en bref, qu'ils sont mûrs pour devenir citoyens de plein droit de la Nouvelle-Atlantis – sitôt qu'ils auront acquis la sagesse de voir que c'est, en définitive, la meilleure tribu possible.

— Votre stratégie était par trop subtile pour que je puisse la suivre. Je vous remercie de me l'avoir exposée. Ainsi vous encouragez la subversion parce que vous pensez qu'elle aura un effet opposé à celui que l'on pourrait naïvement supposer...

— Oui. Et c'est tout l'intérêt d'être un Lord actionnaire, voyez-vous : veiller aux intérêts de la société dans son ensemble au lieu de se polariser sur sa seule entreprise personnelle, par exemple. Quoi qu'il en soit, cela nous ramène au sujet de l'annonce que j'ai passée dans la section ractifs du *Times* et à notre conversation cinéphonique subséquente.

— Oui, dit Carl Hollywood, vous recherchez les racteurs qui ont joué dans un projet intitulé le *Manuel illustré d'éducation pour Jeunes Filles*.

— Le Manuel était mon idée, à l'origine. Je l'ai commandité. J'ai payé les cachets des racteurs. Bien entendu, compte tenu de l'organisation du système médiatique, je n'avais aucun moyen de déterminer l'identité des racteurs à qui j'envoyais les cachets – d'où la nécessité de cette annonce publique.

— Votre Grâce, je me dois de vous le dire aussitôt – je vous en aurais d'ailleurs averti au cinéphone, si vous n'aviez pas insisté pour reporter toute discussion à un entretien en face à face : je n'ai personnellement jamais ragi dans le manuel. Mais une de mes amies, si. Dès que j'ai eu pris connaissance de l'annonce, j'ai pris sur moi d'y répondre en son nom.

— Je crois savoir que les ractrices sont souvent victimes des assiduités excessives de certains de leurs admirateurs, dit Finkle-McGraw, c'est pourquoi je pense deviner pourquoi vous avez choisi de jouer les intermédiaires en ce cas précis. Laissez-moi vous assurer que mes motivations sont parfaitement bénignes. »

Carl prit un air blessé. « Votre Grâce ! jamais je n'aurais supposé autre chose. Je me suis arrogé ce rôle, non pour protéger la jeune femme en question d'une supposée malignité de votre part, mais simplement parce que sa situation actuelle rend passablement délicat l'établissement d'un contact avec elle.

— Dans ce cas, dites-moi, je vous prie, ce que vous savez de la jeune femme. »

Carl fournit au Lord actionnaire une brève description de la relation de Miranda avec le Manuel.

Finkle-McGraw se montra vivement intéressé par le temps que la jeune comédienne y consacrait chaque semaine. « Même si vos estimations ne sont qu'approximativement exactes, cette

jeune personne doit à elle seule avoir réalisé au moins quatre-vingt-dix pour cent du travail de racteur associé à cet exemplaire du Manuel.

— *Cet* exemplaire ? Vous voulez dire qu'il y en a d'autres ? »

Finkle-McGraw marcha sans un mot durant quelques instants avant de reprendre, d'une voix plus calme : « Il y a eu trois exemplaires en tout. Le premier est allé à ma petite-fille – vous l'aurez noté : je vous l'avoue en toute confiance. Un deuxième est allé à Fiona, la fille de l'artifex qui l'a créé. Le troisième est tombé entre les mains de Nell, une jeune thète.

« En résumé, les trois jeunes filles ont évolué de manière fort différente. Elizabeth est rebelle et fougueuse, et s'est totalement désintéressée du Manuel depuis plusieurs années. Fiona est brillante mais déprimée, le schéma classique de l'artiste maniaco-dépressive. Tout au contraire, Nell se révèle une jeune femme pleine de promesses.

« J'ai préparé une analyse des habitudes des trois jeunes filles, qui sont largement obscurcies par les procédures de secret inhérentes au système des médias, mais qu'on peut déduire des factures réglées pour la location des racteurs. Il est devenu clair que, dans le cas d'Elizabeth, la raction a été effectuée par des centaines d'artistes différents. Dans le cas de Fiona, les factures étaient notablement moins élevées, parce que l'essentiel du travail de racteur a été effectué par une personne qui ne facturait pas ses services – sans doute son père. Mais il s'agit ici de tout autre chose. Dans le cas de Nell, virtuellement tout le travail de racteur a été l'œuvre d'une seule et même personne.

— À vous entendre, nota Carl, on dirait que mon amie a établi une relation privilégiée avec l'exemplaire de Nell...

— Et, par extension, avec Nell, observa Lord Finkle-McGraw.

— Puis-je vous demander pourquoi vous désirez contacter la ractrice ?

— Parce qu'elle est le pivot de toute cette histoire, répondit le Lord actionnaire, ce que je n'avais absolument pas envisagé. Le plan initial ne prévoyait pas que le racteur pût acquérir une telle importance.

— Elle l'a fait, reprit Carl Hollywood, en sacrifiant sa carrière et une bonne partie de sa vie. Il est important que vous

compreniez, Votre Grâce, qu'elle n'était pas simplement la tutrice de Nell. Elle est devenue sa mère. »

Ces mots semblèrent visiblement marquer Lord Finkle-McGraw. Il chancela, puis se mit à arpenter la berge sans un mot, perdu dans ses pensées.

« Vous m'avez laissé entendre, il y a quelques minutes, qu'établir le contact avec la ractrice en question ne serait pas une démarche facile, dit-il enfin, d'une voix plus calme. N'est-elle plus associée à votre troupe ?

— Elle s'est mise en congé, il y a déjà plusieurs années, afin de se consacrer entièrement à Nell et au Manuel.

— Je vois, dit le Lord actionnaire, en insistant légèrement sur les mots pour leur donner un ton d'exclamation. Il commençait à se passionner. Monsieur Hollywood, j'espère que vous ne vous formaliserez pas de mon indélicatesse, mais j'aimerais savoir s'il s'agissait d'un congé *sans solde ?*

— S'il avait fallu, je l'aurais volontiers garanti moi-même. Le fait est qu'il existe un autre bailleur de fonds.

— Un autre bailleur de fonds », répéta Finkle-McGraw. Il était à l'évidence fasciné, et quelque peu alarmé, par ce recours au jargon financier dans un tel contexte.

« La transaction était relativement simple, comme je suppose que le sont *au fond* toutes les transactions, expliqua Carl Hollywood. Miranda désirait localiser Nell. La pensée classique édicte que c'est impossible. Il est toutefois des penseurs non conformistes qui vous soutiendront que c'est réalisable par le truchement de processus irrationnels, inconscients. Il existe une tribu appelée les Tambourinaires, qui vivent normalement sous les eaux...

— Je les connais, coupa Lord Finkle-McGraw.

— Miranda a rejoint les Timbourinaires il y a quatre ans, dit Carl. Elle y était entrée dans un partenariat. Les deux autres partenaires étaient un gentleman de ma connaissance, également issu du milieu théâtral, et un bailleur de fonds.

— Qu'espérait y gagner le bailleur ?

— La concession d'un accès à l'inconscient collectif, dit Carl Hollywood. Il s'imaginait qu'il jouerait pour l'industrie du spectacle le rôle de la pierre philosophale pour l'alchimie.

— Et les résultats ?

— Nous avons tous attendu d'avoir des nouvelles de Miranda.

— Vous n'en avez eu aucune ?

— Seulement dans mes rêves », avoua Carl Hollywood.

Passage de Nell dans Pudong ; on la retrouve dans les bureaux de Madame Ping ; entretien avec cette dernière

La ville de Shanghai proprement dite était tout juste visible dans les minces fentes verticales séparant les hautes tours de la Zone économique de Pudong, tandis que Nell continuait de patiner en direction de l'ouest. Le centre de Pudong jaillit de l'étendue des rizières sur la rive est de la rivière Huangpu. Presque tous les gratte-ciel utilisaient des matériaux de construction médiatroniques. Certains s'ornaient de caractères profilés de l'alphabet japonais, peints avec un rendu bariolé, mais la majorité des panneaux étaient rédigés avec les caractères plus denses, à résolution plus élevée, de l'écriture chinoise, et ces derniers étaient généralement inscrits en rouge vif, ou bien en noir sur fond de cette même couleur.

Les Anglo-Américains avaient leur Manhattan, les Japonais avaient Tokyo. Hongkong était de la belle ouvrage, mais de style essentiellement occidental. Quand les Chinois d'outremer étaient revenus au pays pour bâtir leur propre monument à l'entreprise, ils l'avaient réalisé ici, en décidant qu'il serait plus grand, plus beau, et sans conteste plus rouge que ceux de toutes les autres cités. La ruse nanotechnologique permettant de bâtir des structures résistantes quoique plus légères que l'air était arrivée pile au bon moment, alors que les dernières rizières étaient remplacées par d'immenses fondations en béton, et qu'une flopée de constructions neuves avait fleuri au-dessus du sous-bois d'immeubles de soixante-dix ou quatre-vingts étages. Cette architecture nouvelle était naturellement de taille

monumentale et de forme ellipsoïdale : le modèle typique était une immense boule ceinturée de néon et fichée sur une pique, si bien que la densité de Pudong était plus élevée à trois cents mètres au-dessus du sol qu'au niveau de la rue.

Vu depuis le sommet de la grande arche du Passage et à travers plusieurs kilomètres d'air pollué, le panorama apparaissait curieusement terne et sans relief comme si toute la scène avait été tissée dans un brocart fabuleusement complexe qu'on aurait laissé prendre la poussière pendant plusieurs décennies avant de l'accrocher à trois mètres du nez de Nell. Le soleil s'était couché peu de temps auparavant, et le ciel était encore d'un orange pâle tirant sur le pourpre, divisé en segments irréguliers par une demi-douzaine de colonnes de fumée qu'on voyait jaillir à la verticale jusqu'à la voûte sombre et polluée des deux, plusieurs kilomètres à l'horizon l'ouest, du côté des plantations de thé et de mûriers à soie qui s'étendaient entre Shanghai et Sou-Tcheou.

Toujours juchée sur ses patins à moteur, elle redescendit la pente ouest de l'arche, abordant la côte chinoise, et, déjà, le déferlement des néons lui passait au-dessus de sa tête, s'étalait pour l'embrasser, s'enflait en trois dimensions – alors qu'elle en était encore à plusieurs kilomètres. Les abords de la côte étaient formés d'une succession d'immeubles d'habitation de trois ou quatre étages en béton renforcé, d'aspect encore plus décrépit que la Grande Muraille, quand leur âge réel ne devait pas dépasser quelques dizaines d'années ; les façades donnant sur les rues étaient décorées, de larges panneaux d'affichage de style bande dessinée, parfois médiatroniques, voire simplement peints. Sur le premier kilomètre, en gros, la majorité de ces messages visaient les hommes d'affaires tout juste débarqués de New Chusan, et tout particulièrement ceux de la clave de la Nouvelle-Atlantis. Un coup d'œil au passage permit à Nell de conclure que les visiteurs de la Nouvelle-Atlantis jouaient un rôle important dans le marché des casinos et des bordels, l'un et l'autre type d'établissement se partageant entre le style classique et celui, plus récent, des supermarchés interactifs *dont vous pouvez être le héros*. Nell ralentit pour en examiner plusieurs de cette dernière catégorie, mémorisant les adresses

de ceux dont la signalétique lui semblait particulièrement novatrice ou qu'elle trouvait bien exécutée.

Elle n'avait pas encore en tête de plan bien précis. Sa seule certitude était qu'elle devait toujours paraître avancer d'un air décidé. De cette manière, les jeunes gens accroupis sur les trottoirs pour discuter dans leur téléphone cellulaire continueraient à la lorgner mais la laisseraient tranquille. Au premier signe imperceptible d'hésitation de sa part, ils fondraient sur elle.

L'air moite et chaud le long du Huangpu soutenait des millions de tonnes de bouées aériennes, et Nell en sentait le moindre kilogramme peser sur ses côtes et ses épaules alors qu'elle sillonnait en patins le quartier des quais, cherchant toujours à maintenir son élan et son air pseudo-affairé. On était en République côtière, où les seuls principes établis semblaient être que l'argent était le roi et qu'il valait mieux être riche. Chaque tribu de la planète semblait y avoir son gratte-ciel ; certaines, comme la Nouvelle-Atlantis, s'abstenaient de tout recrutement actif, la taille et la splendeur de leur bâtiment suffisant à tenir lieu de monument à leur propre gloire. D'autres, comme les Boers, les Parsis ou les Juifs jouaient plutôt sur la discrétion, mais à Pudong, toute manifestation discrète était plus ou moins vouée à rester invisible. D'autres encore – les Mormons, la Première République dispersée et, bien entendu, la République côtière de Chine – utilisaient le moindre centimètre carré de leurs murs médiatroniques pour faire du prosélytisme.

Le seul phyle qui ne semblait guère apprécier l'esprit œcuménique de l'endroit était le Céleste Empire. Nell tomba par hasard sur son territoire, un demi-pâté de maisons ceint d'un mur de maçonnerie stuquée et percé à intervalles réguliers de portes circulaires, protégeant une structure à trois niveaux édifiée en style Ming classique, avec des avant-toits aux angles fortement incurvés et des dragons sculptés sur la panne faîtière. L'ensemble était si minuscule comparé au reste de Pudong qu'on pouvait s'imaginer trébucher dessus. Les portes étaient gardées par des hommes en armes, sans doute renforcés par d'autres systèmes de défense moins visibles.

Nell était quasiment certaine d'avoir été discrètement filée par au moins trois jeunes hommes, qui l'avaient suivie dès son premier passage et qui guettaient pour savoir si elle avait réellement un but précis ou si elle simulait juste. Elle avait déjà parcouru les quais d'un bout à l'autre, en jouant la touriste désireuse de contempler le Bund sur l'autre rive. Elle s'en retournait maintenant plonger vers le centre urbain de Pudong, où elle avait intérêt à donner l'impression de faire quelque chose.

En dépassant l'entrée principale d'un gratte-ciel – un édifice de la République côtière, pas un de ces trucs de barbares –, elle reconnut son logo médiaglyphique à l'un des signes qu'elle avait déjà aperçus en pénétrant en ville.

Nell pouvait toujours remplir un formulaire d'inscription : ça n'engageait à rien et ça lui permettrait déjà de tuer une heure dans un endroit relativement sûr et propre. L'important, comme Dojo le lui avait enseigné, il y avait bien longtemps dans un autre contexte, était de ne jamais s'arrêter ; immobile, elle était incapable de rien faire.

Hélas, la suite de bureaux de Madame Ping était fermée. Deux ou trois lumières étaient visibles à l'arrière, mais les portes étaient verrouillées et aucun réceptionniste n'était de garde. Nell ne savait pas si elle devait s'en amuser ou s'en formaliser : qui avait jamais entendu parler d'un bordel qui fermait dès la nuit tombée ? Cela dit, il ne s'agissait ici que des services administratifs.

Elle s'attarda quelques minutes dans le hall, puis se dirigea vers un ascenseur pour redescendre. À l'instant même où les portes se fermaient, un inconnu se précipita pour appuyer sur le bouton et les rouvrir. Un jeune Chinois, à la carrure fine et élancée, une tête forte, bien vêtu, portant des papiers. « Pardonnez-moi, lui dit-il, avez-vous besoin de quelque chose ?

— Je suis venue postuler un emploi. »

Les yeux de l'homme la toisèrent de haut en bas, avec un regard froidement professionnel, presque entièrement dénué de lubricité, partant de son visage pour y revenir enfin. « Comme interprète. » L'intonation était mi-interrogative, mi-affirmative.

« Comme scénariste. »

L'homme eut un sourire aussi soudain qu'inattendu.

« J'ai des qualifications que j'expliquerai en détail.

— Nous avons déjà des auteurs. Nous gérons leurs contrats par le réseau.

— Je m'étonne. Comment un auteur sous contrat perdu dans le Minnesota peut-il fournir à vos clients les services personnalisés qu'ils sont en droit d'exiger ?

— Vous pourriez presque à coup sûr décrocher un boulot d'interprète, insista le jeune homme. Vous débuteriez dès ce soir. Ça paye bien.

— Rien qu'à voir vos affiches en arrivant, j'ai compris que ce que payent vos clients, ce n'est pas des corps, mais des idées. C'est cela, votre valeur ajoutée, n'est-ce pas ?

— Excusez-moi ? dit le jeune homme, souriant à nouveau.

— Votre valeur ajoutée. La raison pour laquelle vos tarifs sont plus élevés que ceux d'un bordel, passez-moi l'expression, est que vous fournissez un scénario fantasmatique taillé sur mesure pour satisfaire aux exigences du client. Ça c'est dans mes cordes, dit Nell. Je connais ces gens-Là, et je peux vous faire gagner un tas d'argent.

— Vous connaissez quels gens ?

— Les Vickys. Je les connais de bout en bout.

— Entrez donc, je vous en prie, dit le jeune homme, en indiquant la porte à caissons en pointe de diamant avec l'inscription MADAME PING inscrite en lettres rouges. Vous prendrez bien une tasse de thé ? »

« Il n'y a que deux industries. Cela a toujours été vrai », dit Madame Ping, tenant entre ses doigts ridés une ravissante tasse en porcelaine, les ongles de cinq centimètres délicatement entrelacés comme les rémiges d'un rapace repliant les ailes après une longue et rude journée de vol dans les ascendances. « Il y a l'industrie des biens matériels et l'industrie du loisir. L'industrie des biens matériels passe d'abord. C'est elle qui nous fait vivre. Mais produire des biens est devenu facile maintenant que nous avons l'Alim. Cela a cessé d'être une activité lucrative.

« Une fois que les gens possèdent les biens nécessaires pour vivre, tout le reste relève du loisir. Et ça, c'est l'affaire de Madame Ping. »

Madame Ping avait ses bureaux au cent onzième étage et jouissait d'une vue superbement dégagée sur la rivière Huangpu et le centre de Shanghai. Quand le temps n'était pas brumeux, elle pouvait même apercevoir la façade de son théâtre qui était situé dans une venelle, deux rues en retrait du Bund, avec son enseigne médiatronique qu'on voyait scintiller entre les branches gris louvet d'un vieux sycomore. Elle avait fait fixer sur une de ses fenêtres une longue-vue qui était braquée sur l'entrée du théâtre et, notant la curiosité de Nell, elle l'invita à y mettre un œil.

Nell n'avait encore jamais regardé dans une véritable lunette. L'instrument avait tendance à vibrer, la mise au point à se dérégler, il était dépourvu de zoom, et faire un panoramique était délicat. Malgré cela, la qualité d'image était bien meilleure que photographique, et elle eut tôt fait de s'oublier et de s'en servir pour balayer toute la cité. Elle repéra, au cœur de la vieille ville, la petite clave du Céleste Empire et détailla deux mandarins, arrêtés sur un pont en zigzag enjambant un bassin, qui contemplaient un banc de carpes dorées, avec leur fine barbe argentée recouvrant la soie bariolée de leurs revers et les boutons bleu saphir de leur casquette qui miroitaient dès qu'ils hochaient la tête. Elle contempla une haute tour, située beaucoup plus à l'intérieur des terres, sans doute une concession étrangère, où des Euros avaient organisé un cocktail, certains s'aventurant sur le balcon, le verre de vin à la main, pour espionner eux aussi. Finalement, elle releva l'appareil vers l'horizon, par-delà ces immenses banlieues investies par les dangereuses triades, où l'on avait exilé de force, par millions, les pauvres de Shanghai pour faire place aux gratte-ciel. Plus loin, c'était la véritable terre agricole, un réseau fractal de canaux et de ruisseaux qui miroitaient comme un filet doré aux reflets blafards du couchant, et plus loin encore, comme toujours, quelques colonnes de fumée, éparses, tout près de l'horizon, marquant les endroits où les Poings de la juste harmonie brûlaient les lignes d'Alim des diables étrangers.

« Tu es curieuse, dit Madame Ping. C'est tout naturel. Mais tu ne devrais jamais laisser quiconque – surtout pas un client – remarquer ta curiosité. Ne cherche jamais d'information. Reste assise en silence et laisse-les te la servir. Ce qu'ils cachent t'en dira toujours plus que ce qu'ils révèlent. Comprends-tu ?

— Oui, madame », dit Nell, en se tournant vers son interlocutrice avec une petite révérence. Plutôt que de singer l'étiquette chinoise en en faisant tout un plat, elle avait choisi la voie victorienne, tout aussi efficace. En vue de cet entretien, Henry (le jeune homme qui lui avait offert du thé) avait avancé quelques ucus en espèces sonnantes, qu'elle avait utilisés pour se compiler une robe longue raisonnablement décente, un chapeau, des gants et un réticule. À son entrée, elle était nerveuse, mais, au bout de quelques minutes, elle avait réalisé que la décision de l'engager avait été en fait déjà prise et que ce bref tête-à-tête était tout au plus une session d'orientation.

« Pourquoi le marché victorien est-il si important pour nous ? demanda Madame Ping en fixant Nell de son regard pénétrant.

— Parce que la Nouvelle-Atlantis est l'un des trois phyles de première catégorie.

— Inexact. La richesse de la Nouvelle-Atlantis est considérable, certes. Mais sa population ne pèse que quelques pour cent. L'homme arrivé de la Nouvelle-Atlantis est débordé et n'a que peu de temps à consacrer aux fantasmes scénarisés. Il a beaucoup d'argent, c'est entendu, mais guère d'occasions pour le dépenser. Non, ce marché est important parce que tout le monde – dans tous les autres phyles, dont bon nombre à Nippon – veut ressembler aux Victoriens. Regarde plutôt les Ashantis, les Juifs, la République côtière. Portent-ils le costume traditionnel ? Parfois. Néanmoins, en temps normal, ils préféreront un costume de coupe victorienne. Ils portent un parapluie venu d'Old Bond Street. Ils ont un livre de Sherlock Holmes. Ils jouent dans les ractifs victoriens et, quand ils éprouvent le besoin de satisfaire leurs impulsions naturelles, ils viennent me voir et je leur fournis une fantaisie scénarisée, qui me fut demandée pour la première fois par un gentleman venu en catimini de la Nouvelle-Atlantis par la Chaussée. » Geste

pour le moins incongru, Madame Ping transforma deux de ses doigts griffus en jambes qu'elle fit courir sur le dessus de la table, imitant un Vicky essayant furtivement de se glisser à Shanghai à l'insu des moniteurs. Saisissant l'allusion, Nell gloussa en se couvrant la bouche d'une main gantée.

« Ainsi, Madame Ping réalise un tour de magie : elle transforme un client satisfait de la Nouvelle-Atlantis en un millier de clients de toutes les autres tribus.

— Je dois confesser ma surprise, hasarda Nell. J'ai si peu d'expérience en la matière que j'avais supposé que chaque tribu manifesterait une préférence spécifique.

— Nous modifions quelque peu le script, indiqua Madame Ping, en fonction des différences culturelles. Mais la trame de l'histoire ne change jamais. Il y a des tas de gens et des tas de tribus, mais seulement un nombre limité de récits. »

Pratiques bizarres dans les bois ; la République dispersée réformée ; une conversation extraordinaire dans une cabane en rondins ; CryptNet ; le départ des Hackworth

Une demi-journée de lente chevauchée vers l'est les avait conduits déjà assez haut sur les contreforts des Cascades où les nuages, sans cesse amenés par le Pacifique et chassés en altitude par l'élévation du terrain, venaient s'y délester de leurs énormes réserves d'humidité. Les arbres étaient géants, dressant loin au-dessus d'eux leur tronc lisse et luisant de mousse. Le paysage était un damier de forêt ancienne et de parcelles tronçonnées au cours du siècle écoulé ; Hackworth essayait de guider Kidnappeur vers ces dernières, car la faible densité du sous-bois et du tapis de feuilles mortes Facilitait la progression. Ils traversèrent les ruines d'un village de bûcherons abandonné, moitié cabanes en planches à clin, moitié maisons mobiles couvertes de mousse et de traînées de rouille.

Derrière leurs fenêtres crasseuses, des pancartes à demi effacées portant inscrit au pochoir un slogan, tout juste lisible : CE FOYER VIT DU BOIS DE CONSTRUCTION. De jeunes arbres hauts de trois mètres avaient poussé dans les fissures de la chaussée. Myrtilles et mûres de ronces jaillissaient des caniveaux ceinturant les maisons et des épaves de voitures gigantesques, gisant de guingois sur leurs pneus à plat ou craquelés, servaient à présent de treillage au lierre et au liseron. Ils dépassèrent également un ancien campement minier abandonné depuis plus longtemps encore. Dans la majorité des cas, les signes d'habitat moderne étaient relativement discrets. Les maisons dans ces montagnes tendaient toutes à reproduire ce style sans prétention élu par les khans logiciels des environs de Seattle, et, de temps en temps, ils en voyaient un certain nombre regroupées autour d'une place centrale, avec équipements de loisir, cafés, magasins et autres aménagements. Fiona et lui s'arrêtèrent en deux de ces hameaux pour troquer leurs ucus contre du café, des sandwiches et des gâteaux parfumés à la cannelle.

Ce réseau maillé en croix de chemins non balisés aurait été déroutant pour qui n'était pas natif de la région. Hackworth n'était encore jamais venu ici. Il avait trouvé l'itinéraire dans la boîte à gants de Kidnappeur, avec le second biscuit chinois dont le message était bien moins sibyllin que celui du premier. Il n'avait aucun moyen de savoir s'il allait vraiment déboucher quelque part. Sa confiance ne mollit qu'à l'approche du soir, alors que les nuages éternels passaient de l'argent au gris foncé, quand il nota que la chevaline les emmenait toujours plus haut, vers des terrains encore moins densément peuplés.

Puis il vit les rochers et sut qu'il avait choisi la bonne route. Un mur de granité brun, humide et sombre de brouillard condensé se matérialisa devant eux. Ils l'entendirent avant même de le voir : il n'émettait aucun son mais sa seule présence modifiait l'acoustique de la forêt. La brume se refermait sur eux, et c'est tout juste s'ils pouvaient apercevoir les silhouettes d'arbustes rabougris et tordus par le vent, alignés tant bien que mal sur la crête de la falaise.

Parmi ces arbustes, il y avait la silhouette d'un être humain.

« Silence », articula sans bruit Hackworth en se tournant vers sa fille, puis il tira sur les rênes de Kidnappeur.

La personne avait les cheveux taillés court et portait une grosse doudoune et un pantalon en tissu extensible ; la courbure des hanches leur révéla qu'il s'agissait d'une femme. Autour de ces hanches, elle avait fixé tout un harnachement de sangles vert fluo : un harnais d'escalade. Elle ne portait toutefois aucun autre équipement de plein air : ni sac à dos ni casque et, derrière elle, sur la crête, ils distinguaient simplement la silhouette d'un cheval, en train de renifler le sol. De temps en temps, la femme consultait son bracelet-montre.

Le mince filament d'une corde fluo était visible contre le flanc de la falaise au bord de laquelle elle se tenait. Les derniers mètres pendaient dans la brume devant une petite niche douillette protégée par le surplomb.

Hackworth se retourna pour attirer l'attention de Fiona, puis il lui indiqua du doigt quelque chose : un autre individu, en train de progresser au pied de la falaise, invisible de la femme postée au sommet. Avançant prudemment et sans bruit, l'homme réussit à gagner l'abri du surplomb. Il saisit avec précaution l'extrémité de la corde et l'attacha à quelque chose, apparemment un objet fixé dans la roche. Puis il repartit par où il était venu, silencieusement, en restant plaqué contre la paroi.

La femme resta calme et silencieuse plusieurs minutes encore, mais elle consultait sa montre de plus en plus fréquemment.

Finalement, elle s'écarta de plusieurs pas du bord de la falaise, sortit les mains de ses poches de blouson, parut prendre deux ou trois inspirations profondes, puis se rua en avant pour se jeter dans le vide. Elle poussa en même temps un cri, un cri destiné à chasser sa terreur.

La corde passait sur une poulie fixée près du sommet. La femme dégringola de plusieurs mètres, la corde se tendit, le nœud fait par l'homme résista, et la corde qui était légèrement élastique l'arrêta, avec fermeté mais relativement en douceur, juste au-dessus du méchant tas de déblais et de souches accumulés au pied de la falaise. Suspendue au bout de la corde, la femme la saisit d'une main et se renversa en arrière, ouvrant

sa gorge à la brume, se laissant pendre sans énergie pendant quelques minutes, éperdue de soulagement.

Un troisième personnage, resté jusqu'ici invisible, émergea du couvert des arbres. Il s'agissait cette fois d'un homme d'âge mûr, vêtu d'une veste portant certains traits vaguement officiels, tels que brassard et insigne sur la poche de poitrine. Il s'avança vers la femme suspendue et passa un certain temps sous le surplomb, jusqu'à ce qu'il ait réussi à détacher la corde et à la déposer à terre saine et sauve. La femme se libéra toute seule de la corde, puis du harnais, et se lança dans une discussion affairée avec l'homme, qui leur servit à tous deux des boissons chaudes d'un Thermos.

Hackworth se tourna vers Fiona : « As-tu déjà entendu parler de ces gens ? La République dispersée réformée, lui dit-il, toujours à voix basse.

— Je ne connaissais que la Première.

— La Première République dispersée n'a pas d'homogénéité réelle – en un sens, elle n'a jamais été conçue pour ça. Au départ, ce n'était qu'un ramassis de types à tendance anarchiste. Comme tu l'as sans doute appris à l'école, elle a éclaté en une pléiade de groupuscules.

— J'ai des amis à la PRD, dit Fiona.

— Tes voisins ?

— Oui.

— Des khans logiciels, dit Hackworth. La PRD travaille pour eux, parce qu'ils ont un point commun – le bon vieil argent des programmes. Ils sont presque comme des Victoriens : la plupart franchissent la frontière pour venir prêter Serment dès qu'ils prennent de l'âge. Mais pour le gros de la classe moyenne, la PRD n'offre aucune religion fondamentale, aucune identité ethnique.

— D'où sa balkanisation.

— Tout juste. Ces gens, en revanche, dit Hackworth en désignant le couple au pied de la falaise, font partie de la RDR, la République dispersée réformée. Très semblable à la PRD. À une différence près. Essentielle.

— Le rituel auquel on vient d'assister ?

— Rituel est une bonne description. Un peu plus tôt aujourd'hui, cet homme et cette femme ont reçu l'un et l'autre la visite de messagers qui leur ont donné un lieu et une heure – rien de plus. Dans ce cas précis, le boulot de la femme était de sauter du haut de la falaise à l'heure dite. Celui de l'homme était d'attacher l'extrémité de la corde avant qu'elle ne saute. Un boulot tout simple...

— Mais qu'il ait omis de l'effectuer, et la femme serait morte.

— Précisément. Les noms sont tirés au sort dans un chapeau. Les participants ne sont prévenus que quelques heures à l'avance. Ici, le rituel est pratiqué avec une falaise et une corde, parce qu'une falaise se trouve à proximité. Dans d'autres sites de la RDR, le mécanisme sera différent. Par exemple, l'individu A pourra entrer dans une pièce, sortir d'une boîte un pistolet, le charger à balles réelles, le remettre dans sa boîte, puis sortir dix minutes. Pendant ce temps, l'individu B est censé entrer dans la pièce et remplacer le chargeur de balles réelles par des balles à blanc de même poids. Puis l'individu A va réintégrer la pièce, plaquer le canon contre sa tempe et presser la détente.

— Mais sans que l'individu A ait aucun moyen de savoir si l'individu B a fait son boulot ?

— Exactement.

— Quel est le rôle de la tierce personne ?

— C'est un censeur. Un fonctionnaire de la RDR qui veille à ce que les deux participants n'essayent pas de communiquer.

— Doivent-ils souvent se soumettre à ce rituel ?

— Aussi souvent que leur nom est désigné par le sort, peut-être une fois tous les deux ans. C'est un moyen de créer une dépendance mutuelle. Ces gens savent qu'ils peuvent se faire mutuellement confiance. Dans une tribu comme la RDR, dont la vision du monde ne contient aucun absolu, ce rituel sert à créer un absolu artificiel. »

La femme termina sa boisson chaude, serra la main du censeur, puis elle escalada une échelle de polymère fixée à la roche, qui lui permit de retrouver son cheval. Hackworth éperonna Kidnappeur qui se mit en route, le long d'un chemin courant au pied de la falaise sur cinq cents mètres environ,

avant d'être rejoint par un autre sentier descendant en biais du sommet. Quelques minutes plus tard, la femme approcha, juchée sur son cheval, un antique modèle biologique.

C'était une femme vigoureuse, au visage ouvert, aux joues rebondies, encore vivifiée par son saut dans l'inconnu, et elle l'accueillit de loin, sans aucunement marquer cette réserve propre aux néo-Victoriens.

Hackworth la salua poliment en soulevant son melon.

La femme eut à peine un regard pour Fiona. Elle tira doucement les rênes de son cheval, sans cesser de dévisager Hackworth. Elle avait un regard éperdu. « Je vous connais, dit-elle. Mais j'ignore votre nom.

— Hackworth, John Percival, pour vous servir. Et voici ma fille, Fiona.

— Je suis sûre de n'avoir jamais entendu ce nom, dit la femme.

— Et moi, je suis bien sûr de n'avoir jamais entendu le vôtre, nota gaiement Hackworth.

— Maggie, dit la femme. Tout ça me rend folle. Où nous sommes-nous rencontrés ?

— Cela pourra vous sembler passablement étrange, dit doucement Hackworth, mais si nous pouvions vous et moi, nous souvenir de tous nos rêves – ce qui est bien sûr impossible – et si nous prenions le temps de comparer nos notes, nous trouverions sans doute que nous avons dû en partager un certain nombre au cours des ans.

— Des tas de gens ont des rêves similaires, observa Maggie.

— Excusez-moi, mais ce n'est pas ce que je voulais dire... Je fais référence à une situation où l'un comme l'autre conserveraient son point de vue personnel. Je vous vois. Vous me voyez. Nous pouvons dès lors partager certaines expériences – vues par chacun de sa propre perspective.

— Comme un ractif ?

— Oui, dit Hackworth. Mais sans avoir à payer. En argent, tout du moins. »

Le climat local incitait à boire chaud. Maggie ne retira même pas son blouson pour se rendre à la cuisine et placer une bouilloire sur le feu. Ils étaient dans une cabane en rondins, plus aérée qu'on n'aurait pu l'imaginer de l'extérieur, et Maggie la partageait apparemment avec plusieurs autres locataires qui n'étaient pas tous là pour l'instant. Fiona, qui n'arrêtait pas d'entrer et sortir de la salle de bains, semblait fascinée par ces preuves de la cohabitation d'hommes et de femmes qui vivaient, dormaient et se baignaient ensemble.

Alors qu'ils s'étaient assis tous les trois pour prendre le thé, Hackworth convainquit Maggie de glisser son doigt dans un appareil grand comme un dé à coudre. Quand il sortit l'objet de sa poche, Fiona ressentit une forte impression de déjà vu. Oui, elle l'avait déjà eu sous les yeux, et il était caractéristique. Elle savait que son père l'avait conçu ; il était absolument typique de son style.

Puis ils continuèrent de deviser tranquillement durant quelques minutes ; Fiona avait tout un tas de questions à poser sur l'organisation de la RDR, auxquelles Maggie, en adepte sincère, était trop heureuse de répondre. Hackworth avait étalé sur la table une feuille de papier vierge et, à mesure que s'écoulaient les minutes, des mots et des images apparurent, défilant vers le haut de la page dès qu'elle était remplie. Le dé, expliqua-t-il, avait injecté dans la circulation sanguine de Maggie un certain nombre de mites de reconnaissance qui avaient recueilli de l'information, puis s'étaient échappées des pores de la peau sitôt remplies leurs sauvegardes à bande, pour venir transférer au papier les données enregistrées.

« Il semble bien que vous et moi nous connaissions mutuellement, Maggie, dit-il au bout de quelques minutes. Nous avons un certain nombre de doublets en commun dans notre circulation sanguine. Or, ils ne peuvent se transmettre que par certaines formes de contact.

— Vous voulez dire, comme par... l'échange de fluides corporels ? » dit Maggie, d'un air déconcerté.

Fiona songea fugitivement aux transfusions sanguines de jadis, et elle n'aurait sans doute pas saisi le sens réel de cette

phrase si son père n'avait pas rougi en lui jetant un regard à la dérobée.

« Je crois que nous nous comprenons à demi-mot... oui », dit-il enfin.

Maggie réfléchit un instant et parut contrariée, du moins aussi contrariée que pouvait l'être une personne d'une nature épanouie et généreuse comme la sienne. Elle s'adressa à Hackworth mais elle observait Fiona, comme si elle cherchait à élaborer la phrase suivante. « Malgré ce que vous autres Atlantéens pourriez penser de nous, je ne couche pas... je veux dire... je n'ai pas de relations sex... enfin, je n'ai pas tant de partenaires que ça.

— Je suis désolé de vous avoir donné l'impression erronée que je nourrirais des préjugés fâcheux à l'endroit de vos critères moraux, dit Hackworth. Mais soyez assuré que je ne me considère pas en position de juger les autres à cet égard. Toutefois, si vous voulez bien avoir la franchise de me dire qui, ou avec qui, au cours de l'année écoulée...

— Rien qu'un, dit Maggie. C'était une année tranquille. » Puis elle reposa sa tasse à thé sur la table (Fiona avait été ébahie par l'absence de soucoupes) et se cala contre le dossier de son siège, en fixant Hackworth, l'esprit en alerte. « C'est drôle que vous me racontiez tout cela... vous, un étranger.

— Permettez-moi de vous recommander de vous fier à vos instincts et de ne pas me traiter en étranger.

— J'ai eu une aventure. Il y a des mois et des mois. Rien de plus.

— Où ça ?

— À Londres. L'ombre d'un sourire apparut sur les traits de Maggie. On pourrait croire que, vivant ici, j'aurais plutôt choisi un endroit chaud et ensoleillé. Mais je suis allée à Londres. J'imagine qu'il y a un peu de Victorien en chacun de nous.

— C'était un mec, poursuivit Maggie. J'étais allée à Londres avec deux amies. La première était citoyenne de la RDR et la seconde, Trish, l'a quittée il y a trois ans environ pour devenir cofondatrice d'un point d'accès local à CryptNet. Ils ont installé une petite base à Seattle, non loin du marché.

— Veuillez m'excuser de vous interrompre ainsi, intervint Fiona, mais auriez-vous l'amabilité de m'expliquer la nature de CryptNet ? L'une de mes anciennes amies de classe semble s'y être inscrite.

— C'est un phyle synthétique. Insaisissable à l'extrême, répondit Hackworth.

— Chaque site est indépendant et autogéré, expliqua Maggie. Vous pourriez en trouver un demain si vous le vouliez. Les sites sont définis par contrat. On signe un contrat dans lequel on accepte de fournir certains services, à la demande.

— Quel genre de services ?

— En général, la livraison de données par le truchement de son organisme. On les traite avant de les transmettre à d'autres sites. Cela semblait une chose naturelle pour Trish parce qu'elle était codeuse, tout comme moi, mes compagnes de chambre et la plupart des gens du coin.

— Les sites ont donc des ordinateurs ?

— Ce sont les gens qui en ont, typiquement des systèmes intégrés, dit Maggie, en se massant inconsciemment l'os mastoïde, derrière l'oreille.

— Le site est donc synonyme d'individu ?

— Dans bien des cas, oui, mais, parfois, ce sont plusieurs personnes avec des systèmes intégrés qui se retrouvent liées par le même contrat de confiance.

— Puis-je vous demander l'échelon atteint par le site de votre amie Trish ? »

Maggie parut indécise. « Huit ou neuf, peut-être. Toujours est-il que nous sommes allées à Londres. Nous en avons profité pour assister à certains spectacles. Je voulais surtout voir les grosses productions. Elles étaient super – nous avons vu en particulier un *Docteur Faust* extra au Laurence Olivier.

— Le Faust de Marlowe ?

— Oui. Mais Trish avait le chic pour dénicher tous ces petits théâtres miteux dans des coins pourris que je n'aurais jamais pu trouver même au bout d'un million d'années – ils n'étaient répertoriés nulle part, ils étaient anonymes et, pour autant que je sache, ils ne faisaient pas vraiment de publicité. On y a vu des

trucs d'un style pour le moins radical... franchement radical, même.

— Je devine que vous n'utilisez pas le terme dans son sens politique.

— Effectivement, non. Je fais allusion au style de la mise en scène. Dans l'un de ces spectacles, on entrait dans une vieille bâtisse de Whitechapel éventrée par les bombes, au milieu de toute une foule assemblée, et il a commencé de se passer des trucs pas possibles et, au bout d'un moment, j'ai réalisé qu'une partie de ces gens étaient des acteurs, que d'autres étaient le public, et que tous, nous étions quelque part les deux à la fois. C'était vraiment chouette – je suppose qu'on peut trouver ce genre de truc à tout moment sur le réseau, en ractif, mais c'était tellement mieux d'être là, entouré de vrais corps, vivants et chauds. Je me sentais heureuse. Bref, ce gars dont je vous parlais se rendait au bar prendre une bière, et il m'a proposé d'aller m'en chercher une. On a entamé la conversation. Et puis, de fil en aiguille... Il était vraiment intelligent, vraiment sexy. C'était un Africain qui en connaissait un bout sur le théâtre. L'endroit avait des pièces en coulisses. Certaines avec des lits...

— Par la suite, demanda Hackworth, avez-vous éprouvé des sensations bizarres ? »

Maggie rejeta la tête en arrière et se mit à rire, croyant à quelque humour tordu de la part de son interlocuteur. Mais Hackworth était sérieux.

— Par la suite ? *répéta Maggie.*

— Oui. Disons, au bout de plusieurs minutes. »

Elle parut soudain déconcertée. « Ouais, à vrai dire, je suis devenue brûlante. Vraiment brûlante. Il a fallu qu'on s'en aille, j'ai même cru que j'avais attrapé la grippe ou je ne sais quoi. Nous sommes rentrés à l'hôtel, et je me suis déshabillée et je suis sortie sur le balcon. J'avais plus de quarante de fièvre. Mais, le lendemain, je me sentais en pleine forme. Et je le suis restée depuis.

— Merci, Maggie », dit Hackworth, qui se leva et remit le papier dans sa poche. Fiona se leva également, sur un signe de son père. « Avant votre visite à Londres, votre vie sociale pouvait-elle être qualifiée d'activé ? »

Maggie rosit un peu plus. « Relativement active depuis quelques années, oui.

— Quel milieu fréquentiez-vous ? Le genre CryptNet ? Des gens qui passaient beaucoup de temps au bord de l'eau ? »

Maggie hocha la tête. « Au bord de l'eau ? Je ne saisis pas.

— Demandez-vous pourquoi vous êtes restée à ce point inactive, Maggie, depuis votre liaison avec ce monsieur... ?

— Beck, M. Beck.

— Avec M. Beck. Serait-ce parce que l'expérience vous a paru pour le moins... inquiétante ? Un échange de fluides corporels, suivi d'une violente poussée de fièvre ? »

Le visage de Maggie demeura de marbre.

« Je vous suggère de vous pencher sur le sujet de la combustion spontanée », dit Hackworth. Et, sans autre cérémonie, il récupéra dans l'entrée chapeau-melon et parapluie, puis sortit devant Fiona pour regagner la forêt.

Il s'adressa à sa fille : « Maggie ne t'a pas tout dit sur CryptNet. Pour commencer, on estime que le réseau entretient un certain nombre de connexions peu recommandables et qu'il est perpétuellement sous la menace d'enquêtes des services de l'Application du Protocole. Et... – Hackworth eut un rire désabusé – il est notoirement inexact que dix soit l'échelon le plus élevé.

— Quel est le but de cette organisation ? demanda Fiona.

— Elle se présente comme un simple collectif de traitement de données, au succès relativement modeste. Mais son objectif réel n'est accessible qu'à ceux qui ont eu le privilège insigne d'être admis au sein du trente-troisième échelon, et la voix d'Hackworth ralentit, comme il cherchait à se souvenir d'où il tenait tous ces détails. La rumeur prétend que, dans ce cercle très fermé, chaque membre peut tuer son voisin rien qu'en pensant à l'acte. »

Fiona se pencha en avant, serra fort les bras autour du corps de son père et vint nicher sa tête entre ses omoplates. Elle crut que le sujet de CryptNet était clos ; mais, un quart d'heure plus tard, alors que Kidnappeur redescendait à bonne allure vers Seattle, son père reprit la parole, poursuivant sa phrase là où il l'avait laissée, comme s'il s'était juste interrompu pour

reprendre son souffle. Il parlait d'une voix lente, lointaine, presque comme s'il était en transe – tandis que les souvenirs percolaient depuis les profondeurs de sa mémoire, presque sans intervention consciente de sa part. « Le désir véritable de CryptNet est la Graine – une technologie qui, dans leur plan diabolique, est inéluctablement destinée un jour à supplanter l'Alim, sur laquelle se fondent notre société et tant d'autres. Pour nous, le Protocole a été ferment de paix et de prospérité – pour CryptNet, en revanche, c'est un système oppressif détestable. Ils croient que l'information détient un pouvoir quasi mystique de libre circulation et d'auto-réplication, tout comme l'eau est vouée à stagner à l'horizontale ou les étincelles à s'envoler dans les airs – et, privés de tout code moral, ils confondent l'inéluctable avec le Bien. Dans leur optique, un jour, au lieu d'avoir des Alims reliées à des compilateurs de matière, nous aurons des Graines qui, semées en terre, donneront des maisons, des hamburgers, des astronefs et des bouquins – la Graine naîtra inéluctablement de l'Alim, et c'est sur elle qu'on édifiera une société bien plus évoluée. »

Il s'arrêta un instant, prit une profonde inspiration, et parut s'éveiller de sa transe ; quand il reparla, c'était d'une voix plus claire, plus assurée. « Bien entendu, on ne peut le permettre – l'Alim n'est pas un système de contrôle ou d'oppression comme le soutient CryptNet. C'est simplement le seul moyen de maintenir l'ordre dans une société moderne – si chacun possédait une Graine, chacun pourrait produire des armes dont la puissance de destruction rivaliserait avec celle des armes nucléaires élizabéthaines. C'est pour cela que l'Application du Protocole voit d'un si mauvais œil les activités de CryptNet. »

Les arbres s'effacèrent, révélant un lac bleu allongé en dessous d'eux. Kidnappeur rejoignit bientôt la route et Hackworth le talonna pour qu'il prenne un petit galop. En quelques heures à peine, père et fille étaient installés dans les couchettes d'une cabine de seconde de l'aéronef *Iles Falkland*, en route pour Londres.

Extrait du Manuel, les activités de la princesse Nell, devenue duchesse de Turing ; Le Château des Écluses ; autres châteaux ; le marché aux Chiffreurs ; Nell se prépare pour son ultime voyage

La princesse Nell demeura plusieurs mois au Castel Turing. Au cours de sa quête des douze clefs, elle avait pénétré dans bien des châteaux, berné leurs sentinelles, forcé leurs serrures et raflé leurs trésors ; mais Castel Turing était un endroit bien différent, un endroit qui obéissait à des règles et des programmes conçus par des hommes et qui pouvaient être récrits par ceux qui étaient des adeptes de la langue des uns et des zéros. Pour elle, il n'était pas seulement question de s'introduire furtivement, s'emparer d'une breloque et prendre la fuite. Elle fit sien le Castel Turing. Son domaine devint le royaume de la princesse Nell.

Pour commencer, elle offrit au duc de Turing des funérailles décentes. Puis elle étudia ses livres jusqu'à ce qu'elle en eût maîtrisé le contenu. Elle se familiarisa avec les diverses procédures qui permettaient de programmer les soldats et le duc mécanique. Elle chargea le duc d'un nouveau programme maître, puis elle remit en route le grand Arbre qui actionnait l'ensemble du château. Ses premiers efforts restèrent vains, car son programme contenait de nombreuses erreurs. Le duc originel lui-même n'y avait pas échappé non plus ; il les appelait des bogues, ou parfois des punaises, par allusion à un gros scarabée qui s'était coincé dans une des chaînes lors d'une de ses expérimentations initiales, provoquant l'arrêt brutal de la première machine de Turing. Mais, au prix d'une patience inébranlable, la princesse Nell nettoya ces bogues et transforma le duc mécanique en un serviteur dévoué. Le duc, en échange, avait le tour de main pour charger les soldats de programmes simples, de sorte que tout ordre que lui donnait Nell était rapidement propagé à l'ensemble de la troupe.

Pour la première fois de sa vie, la princesse Nell disposait d'une armée et de serviteurs. Mais ce n'était pas une armée conquérante, car les ressorts montés dans le dos des soldats se détendaient rapidement, et ils n'avaient pas non plus les facultés d'adaptation des soldats humains. Malgré tout, c'était une force efficace derrière les murs du château, et qui la protégeait de tout agresseur

imaginable. Se conformant aux programmes d'entretien établis par le duc originel, la princesse Nell chargea les soldats de graisser les rouages, réparer les arbres fissurés et les roulements usés, et de construire de nouveaux soldats à partir des stocks de pièces détachées.

Son succès la réconforta. Mais Castel Turing n'était que l'un des sièges ducaux de son royaume, et elle savait qu'elle avait encore bien du travail en perspective.

Le territoire alentour était recouvert de forêts épaisses, mais des prairies étaient visibles sur les collines à quelques kilomètres de là et, du haut des murs du château, en se servant de la longue-vue du duc originel, Nell pouvait distinguer des chevaux sauvages en train de paître. Pourpre lui avait enseigné les secrets du dressage des chevaux sauvages, aussi Nell monta-t-elle une expédition vers ces prairies pour revenir quinze jours après avec deux superbes mustangs, Café et Crème. Elle les équipa de la plus belle sellerie des écuries du Duc, marquée des armoiries au T – car les armes étaient désormais les siennes, et elle pouvait de plein droit se faire appeler la duchesse de Turing. Elle prit également une selle ordinaire, sans aucune marque, de manière à se faire passer pour une roturière si jamais le besoin s'en faisait sentir – bien que la princesse Nell fût devenue si belle avec les ans et qu'elle ait acquis un tel port de reine que bien peu auraient pu la confondre avec une roturière, même si elle avait choisi d'aller nu-pieds et vêtue de haillons.

Étendue sur sa couchette dans le dortoir de Madame Ping, lisant les mots inscrits sur une page qui luisait doucement au milieu de la nuit, Nell s'interrogea. Les princesses n'étaient pas génétiquement différentes des roturières.

De l'autre côté d'une cloison bien mince, elle entendait couler l'eau d'une demi-douzaine de lavabos, tandis que les jeunes femmes procédaient à leurs ablutions vespérales. Nell était la seule rédactrice à séjourner dans le dortoir de Madame Ping : les autres étaient des actrices, tout juste revenues d'une longue et vigoureuse séance de travail, pour se passer du liniment sur les épaules, endolories à force d'étriller le postérieur des clients, ou renifler à pleines narines des paquets de mites programmées pour aller se loger dans leurs fesses en

feu et remettre en état dans la nuit leurs capillaires endommagés. Sans oublier, bien entendu, toutes sortes d'autres activités plus classiques, telles que prendre sa douche, se démaquiller, se réhydrater, et ainsi de suite. Les filles effectuaient toutes ces tâches avec entrain, avec cette efficacité sans aucune gêne qui semblait propre à toutes les Chinoises, tout en discutant des événements du jour au rythme sec du dialecte de Shanghai. Nell vivait depuis un mois maintenant parmi elles, et elle commençait tout juste à saisir deux ou trois mots. De toute façon, toutes parlaient anglais.

Elle veilla jusque tard dans la nuit, plongée dans son Manuel. Le dortoir était l'endroit idéal ; les filles de Madame Ping étaient des professionnelles et, après quelques minutes de murmures, de gloussements et autres *chut !* faussement scandalisés, elles finissaient toujours par s'endormir.

Nell sentait bien qu'elle approchait de la fin du livre.

C'eût été manifeste, sans même qu'elle soit parvenue à proximité de Coyote, le douzième et dernier des Rois des Fées. Au cours des dernières semaines, depuis que Nell avait pénétré dans le domaine du roi Coyote, le caractère du livre avait changé. Auparavant ses Amis de la Nuit ou les autres personnages agissaient de leur propre initiative, même quand Nell se contentait de suivre passivement. La lecture du Manuel avait toujours été pour elle synonyme d'interaction avec les autres personnages du livre en même temps que d'une réflexion sur le meilleur moyen de se tirer soi-même d'une grande variété de situations intéressantes.

Mais, ces derniers temps, le premier élément avait presque disparu. Castel Turing n'avait été qu'un simple échantillon du domaine du roi Coyote : un endroit presque dépourvu d'êtres humains, quoique rempli de lieux et de situations fascinants.

Elle parcourut, solitaire, le domaine du roi Coyote, visitant un par un ses châteaux et rencontrant chaque fois une énigme différente. Le second (après Castel Turing) était bâti au flanc d'une montagne et possédait un système d'irrigation élaboré grâce auquel l'eau jaillissant d'une source bouillonnante était dirigée par tout un jeu de vannes d'écluse. Il y en avait plusieurs milliers, reliées entre elles par petits groupes, conçus de telle

sorte que l'ouverture ou la fermeture d'une seule vanne influait, d'une certaine façon, sur toutes les autres du même groupe. Ce domaine avait ses propres cultures vivrières et souffrait d'une terrible famine, car le fonctionnement des écluses d'irrigation s'était plus ou moins détérioré. Un mystérieux chevalier noir était en effet venu visiter les lieux et à la faveur de la nuit, il s'était apparemment faufilé hors de sa chambre pour tripoter les connexions entre plusieurs vannes de telle manière que plus une goutte d'eau ne s'écoulait dans les champs. Puis il avait disparu, laissant derrière lui un billet déclarant qu'il réglerait le problème en échange d'une importante rançon en or et en bijoux.

La princesse Nell passa un certain temps à étudier le problème et finit par remarquer que le système d'écluses était en fait une version très élaborée de l'une des machines du duc de Turing. Une fois qu'elle eut saisi que le comportement des vannes d'écluse était réglé et prévisible, il ne lui fallut pas longtemps pour être en mesure de programmer leur fonctionnement et de localiser les virus que le chevalier noir avait introduits dans le système. Bientôt, l'eau coulait à nouveau dans le système d'irrigation et la famine était vaincue.

Les habitants du château étaient reconnaissants, ce qu'elle avait prévu. Mais voilà qu'ils lui mirent une couronne sur la tête et la prirent pour souveraine, ce qu'elle n'avait pas prévu.

Réflexion faite, toutefois, ce n'était que logique. Ils étaient promis à la mort si leur système d'irrigation ne fonctionnait pas parfaitement. La princesse Nell était la seule à savoir comment il marchait ; elle tenait entre ses mains leur destin. Ils n'avaient guère d'autre choix que de se soumettre à son bon vouloir.

Et c'est ainsi que, progressant de château en château, la princesse Nell se retrouva sans l'avoir voulu à la tête d'une rébellion en règle contre le roi Coyote. Chaque château était tributaire d'un système programmable, chaque fois un peu plus compliqué que le précédent. Après le château des Écluses, elle arriva à un château doté d'un orgue magnifique, mû par l'air comprimé et piloté par un ensemble déroutant de cames, qui pouvaient reproduire de la musique enregistrée sur un rouleau de carton perforé. Un mystérieux chevalier noir avait

programmé l'orgue pour qu'il joue un air triste et déprimant, plongeant les lieux dans une dépression si profonde que personne ne travaillait ou même ne quittait son lit. Après quelques tâtonnements, la princesse Nell put établir qu'on pouvait simuler le comportement de l'orgue avec un arrangement fort complexe d'écluses et de vannes, d'où il découlait qu'on pouvait aussi bien le réduire à un programme pour machine de Turing de longueur et de complexité insondables.

Quand elle eut réussi à faire de nouveau fonctionner l'orgue correctement et que les résidents eurent retrouvé leur entrain, elle se dirigea vers un château qui fonctionnait selon les règles d'un grand livre rédigé dans une langue étrange. Certaines pages avaient été arrachées par le mystérieux chevalier noir et la princesse Nell dut les reconstituer et apprendre ce langage qui était extrêmement lapidaire et recourait abondamment aux parenthèses. Ce faisant, elle parvint à la conclusion prévisible que le système permettant de traiter cette langue se ramenait pour l'essentiel à une version plus élaborée de l'orgue mécanique, et qu'il s'agissait donc essentiellement d'une machine de Turing.

Le château suivant était divisé en une multitude de petites salles, dotées d'un système de transmission de messages par tubes pneumatiques. Dans chaque salle se trouvait un groupe de personnes qui y répondaient en se conformant à un certain nombre de règles écrites impliquant en général l'envoi de nouveaux messages dans d'autres salles. Après s'être familiarisée avec plusieurs de ces recueils et avoir établi que ce château était une nouvelle machine de Turing, la princesse Nell régla un problème dans le système de délivrance des messages, créé par l'irritant chevalier noir, hérita d'une nouvelle couronne ducale et se dirigea vers le château numéro six.

Cet endroit était entièrement différent. Il était bien plus vaste et plus riche. Et, contrairement aux autres châteaux du domaine du roi Coyote, il fonctionnait. Tout en approchant, elle apprit à son cheval à garder le bord de la route, car des messagers la doublaient et la croisaient sans cesse, fonçant au triple galop.

La cour du château était une vaste place de marché ouverte, avec des milliers d'emplacements, encombrés de chariots et de quantité de coursiers portant des marchandises dans toutes les directions. Mais ni légumes, ni poissons, ni épices, ni fourrage n'étaient visibles ; les seuls produits étaient de l'information rédigée dans des livres. Les livres étaient transbahutés d'un endroit à l'autre dans des charrettes à bras, puis déplacés sur de longs tapis roulants faits de chanvre et de toile d'emballage. Les coursiers se cognaient les uns contre les autres, comparaient listes et destinations et s'échangeaient les livres qu'ils transportaient. Des piles d'ouvrages étaient bruyamment vendues aux enchères – et payées non pas en or mais en autres livres. Aux abords du marché, il y avait des stands où l'on troquait les livres contre de l'or et, plus loin encore, quelques allées où cet or pouvait enfin être échangé contre de la nourriture.

Au milieu de ce charivari, la princesse Nell avisa un chevalier noir assis sur une monture tout aussi noire que lui. L'homme feuilletait un de ces livres. Sans demander son reste, Nell piqua des fers et dégaina son épée. Elle le tua en combat singulier, au beau milieu de la place du marché, et les vendeurs de livres s'étaient simplement écartés du passage, ignorant leur bataille furieuse. Dès que le chevalier noir fut tombé, raide mort, et que la princesse eut remis son épée au fourreau, l'agitation reprit autour d'elle, comme les eaux d'un torrent tumultueux se referment autour d'une pierre jetée.

Nell récupéra le livre que lisait le chevalier noir et découvrit qu'il ne contenait que du charabia. Il était rédigé dans une sorte de langage chiffré.

Elle passa un certain temps en reconnaissance, cherchant le centre de la place, et n'en trouva aucun : chaque étal était identique à son voisin. Il n'y avait ni donjon, ni salle du trône, ni système de pouvoir clairement établi.

Examinant chacun de ces éventaires plus en détail, elle nota toutefois qu'on y voyait toujours un homme installé derrière une table, qui se contentait apparemment de déchiffrer les livres, d'en recopier le contenu sur de longues feuilles de papier ministre qu'il tendait ensuite à d'autres individus, lesquels en

examinaient la teneur, puis consultaient leur règlement avant de dicter leur réponse à un greffier muni d'une plume d'oie qui la chiffrait à son tour avant de la reporter sur de nouveaux livres, remis ensuite en circulation dans le marché pour être livrés. Elle nota que tous les hommes aux plumes d'oie portaient des clefs ouvragées accrochées à des chaînes pendues à leur cou ; la clef était apparemment l'insigne de la guilde des chiffreurs.

Ce château se révéla traîtreusement difficile à cerner, et Nell passa plusieurs semaines à travailler dessus. Le problème venait en partie du fait que c'était le premier château qu'elle visitait qui fonctionnait en réalité comme prévu ; le chevalier noir n'avait pas réussi à y mettre la pagaille, sans doute parce que tout ici se faisait par code et que tout était décentralisé. Nell découvrit ainsi qu'un système qui fonctionnait sans à-coups était bien plus difficile à déchiffrer qu'un système en panne.

Au bout du compte, la princesse Nell dut s'initier auprès d'un maître chiffreur et apprendre tout ce qu'on pouvait savoir sur les codes et les clefs qui les déverrouillaient. Cela fait, on lui attribua sa clef personnelle, insigne de sa fonction, et elle trouva un emploi dans l'un des stands du marché, pour chiffrer et déchiffrer les livres. Il s'avéra que la clef était plus qu'une simple décoration : roulé à l'intérieur de sa tige creuse, un fragment de parchemin portait inscrit un long chiffre qui pouvait vous servir à déchiffrer un message, si son expéditeur en exprimait le désir.

De temps en temps, elle gagnait la lisière du marché, échangeait un livre contre de l'or, puis allait s'acheter à manger et à boire.

À l'une de ces occasions, elle avisa un autre membre de la ligue des chiffreurs, qui observait lui aussi sa pause, et elle remarqua que la clef suspendue à son cou avait un aspect familier : c'était une des onze clefs que Nell et ses Amis de la Nuit avaient subtilisées aux Souverains des Fées ! Elle dissimula son excitation et fila le chiffreur jusqu'à son éventaire, prenant note de l'endroit où il travaillait. Au cours des jours suivants, en passant de stand en stand pour en examiner les chiffreurs, elle réussit à localiser le reste des onze clefs.

Elle parvint à jeter un œil à la dérobée sur les recueils de règles dont se servaient ses employeurs pour répondre aux messages codés. Ils étaient rédigés dans le même langage particulier utilisé dans les deux châteaux précédents.

En d'autres termes, une fois que la princesse Nell eut déchiffré les messages, son stand fonctionnait comme une nouvelle machine de Turing.

Il eût été facile de conclure que l'ensemble de ce château était, comme les autres, une nouvelle machine de Turing. Mais le Manuel lui avait appris à ne pas faire de suppositions à la légère. Le simple fait que son stand fonctionne selon les règles de Turing ne signifiait pas qu'il en allait de même de tous les autres. Et, même si chaque éventaire de ce château était effectivement une machine de Turing, elle ne pouvait malgré tout en déduire aucune conclusion définitive. Elle avait vu des cavaliers transporter des livres d'un château l'autre, ce qui signifiait que d'autres stands de chiffreurs devaient être à l'œuvre ailleurs dans ce royaume. Elle ne pouvait vérifier que tous étaient des machines de Turing.

Il ne fallut pas longtemps à Nell pour atteindre la prospérité. Au bout de quelques mois (qui, dans le Manuel, étaient résumés en autant de phrases), ses employeurs lui annoncèrent qu'ils avaient plus de travail qu'ils n'en pouvaient traiter. Ils décidèrent donc de fractionner leur affaire. Ils érigèrent un nouveau stand en lisière du marché et confièrent à Nell une partie de leurs recueils de règles.

Ils lui obtinrent également une nouvelle clef. La procédure consistait à transmettre un message codé particulier au château du roi Coyote, qui se trouvait à trois jours de cheval plus au nord. Sept jours plus tard, la clef de Nell lui revint dans un écrin écarlate frappé du sceau personnel du roi Coyote.

De temps en temps, un client venait à son éventaire et lui proposait de la lui racheter. Elle refusait toujours, mais trouva intéressant que les clefs puissent se négocier de cette façon.

Tout ce que Nell recherchait, c'était de l'argent, qu'elle amassa rapidement par d'habiles tractations au marché. Avant longtemps, les onze clefs étaient en sa possession et, après avoir liquidé ses avoirs pour acheter des pierres précieuses qu'elle

cousit dans ses vêtements, elle enfourcha son cheval, quitta le sixième château et prit la route du nord, pour se rendre au septième : le château du roi Coyote, terme ultime de sa longue quête.

Nell se rend au théâtre de Madame Ping ; rumeurs sur la présence des Poings ; un client important ; attaque des Poings de la juste harmonie ; méditations sur les rouages internes des ractifs

Comme une bonne partie de ce qui était réalisé par nanotechnologie, les lignes d'Alim étaient principalement assemblées à partir d'un nombre réduit d'atomes simples et de petite taille situés dans l'angle supérieur droit de la table de Mendeleïev : carbone, azote, oxygène, silicium, phosphore, soufre et chlore. Les Poings de la juste harmonie avaient découvert, pour leur plus grande joie, que les objets fabriqués à partir de ces atomes brûlaient avec un bel entrain dès qu'on les enflammait. Les plaines basses du delta du Yangzi, à l'est de Shanghai, étaient une zone de sériciculture où abondaient les mûriers : il suffisait de les abattre, de les empiler sous les lignes d'Alim et d'y mettre le feu pour que celles-ci finissent par s'embraser comme des fusées éclairantes.

L'Alim nipponne était riche en phosphore et brûlait en jetant d'ardentes flammes blanches qui illuminaient le ciel nocturne en plusieurs endroits visibles du haut des tours de Pudong. Une ligne principale se dirigeait vers Nanjing, une autre vers Suzhou, une autre encore vers Hangzhou : ces feux lointains suscitaient inévitablement la rumeur, parmi les hordes de réfugiés de Shanghai, que ces cités étaient elles-mêmes la proie des flammes.

L'Alim néo-atlantéenne avait une forte proportion de soufre et, une fois enflammée, elle engendrait une puanteur plutonienne qui imprégnait toutes choses sur des dizaines de

kilomètres dans le lit du vent, donnant l'impression que les incendies étaient bien plus proches qu'en réalité. Nell nota l'odeur soufrée qui empestait tout Shanghai lorsqu'elle y pénétra par l'un des ponts reliant le centre de Pudong au quartier plus ancien et bien plus bas du Bund. La rivière Huangpu était bien trop large pour être franchie aisément jusqu'à l'arrivée de la nanotechno ; c'est pourquoi les quatre ponts du centre-ville étaient fabriqués avec les nouveaux matériaux et semblaient incroyablement fragiles comparés aux monstres de béton renforcé, bâtis au nord comme au sud au cours du siècle précédent.

Quelques jours plus tôt, alors qu'elle travaillait sur un scénario, dans les bureaux de Madame Ping aux étages supérieurs, Nell avait remarqué par sa fenêtre une barge recouverte de bâches de couleur beige qui descendait le fleuve, tirée par un vieux remorqueur diesel délabré. Quelques centaines de mètres en amont de l'ouvrage imposant qu'elle était à présent en train de franchir, les bâches s'étaient mises à bouillonner et se tortiller, et une douzaine de jeunes gens en tunique blanche en avaient soudain jailli, ceinture de tissu écarlate nouée à la taille, rubans de même couleur attachés aux poignets et ceignant le front. Ils avaient envahi le pont de la barge, tranchant au couteau les cordages fixant les bâches qui étaient tant bien que mal retombées, révélant une couche de peinture rouge neuve irrégulière, et alignées sur le pont comme une rangée d'énormes pétards, plusieurs douzaines de bidons de gaz comprimé, également repeints en rouge vif pour l'occasion. Vu les circonstances, elle ne douta pas un instant que ces hommes soient des Poings et que le gaz soit de l'hydrogène ou autre matière hautement inflammable. Mais avant qu'ils aient pu atteindre le pont, les réservoirs avaient explosé, enflammés par un projectile trop petit et trop rapide pour être visible par Nell depuis son poste élevé. Sans un bruit, la barge se transforma en une escarboucle de flammes blanches qui prit la moitié de la largeur du Huangpu et, même si la fenêtre en diamant filtra entièrement la chaleur du rayonnement, Nell n'eut qu'à plaquer la main sur la vitre pour sentir la chaleur absorbée, guère supérieure à celle de la peau. L'ensemble de

l'opération révélait une touchante infortune, dans une époque où une batterie tenant dans la paume pouvait stocker une énergie équivalente à toutes ces bonbonnes de gaz. Tout cela avait un relent vingtième siècle un peu suranné et rendit Nell bizarrement nostalgique d'un temps révolu où le danger était une fonction du volume et de la masse. Les passifs de cette époque étaient si rigolos à regarder, avec leurs grosses voitures stupides, leurs grosses armes stupides et leurs grosses foules stupides.

En amont comme en aval du pont, les jetées funéraires étaient encombrées de familles de réfugiés venues livrer des dépouilles au Huangpu ; les corps émaciés, roulés dans des linceuls blancs, ressemblaient à des cigarettes. Les autorités de la République côtière avaient instauré sur les ponts un système de visa d'accès pour empêcher les réfugiés de la campagne de venir submerger les artères, esplanades, forums et galeries relativement spacieux du centre de Pudong, et ainsi entraver la libre circulation des personnels de bureau. Le temps que Nell ait réussi à gagner l'autre rive, deux cents réfugiés avaient déjà repéré en elle le bon pigeon à plumer et l'attendaient de pied ferme avec leur numéro de mendiants bien rodé : des femmes brandissant leur bébé émacié ou serrant dans leurs bras des enfants plus grands entraînés à rester inertes et comateux ; des hommes exhibant des blessures ouvertes et de vieux culs-de-jatte intrépides, fendant la cohue à grands coups de tête dans les genoux des passants. Les chauffeurs de taxi restaient toutefois plus vigoureux et plus agressifs que les ruraux, et leur redoutable réputation leur ouvrait un espace dans la foule, plus précieux encore qu'un véritable véhicule : un véhicule se retrouvait toujours coincé dans les embouteillages, quand la casquette d'un chauffeur de taxi générait un champ de force magique autorisant son porteur à évoluer plus rapidement que n'importe qui.

Les chauffeurs de taxi convergeaient également sur Nell, qui choisit le plus imposant et se mit à marchander avec lui, les doigts tendus, tout en s'essayant à baragouiner en dialecte de Shanghai. Quand les chiffres eurent grimpé au niveau qu'il estimait convenable, il pivota d'un coup pour affronter la foule.

La soudaineté du mouvement fit reculer tout le monde, il faut dire que la canne en bambou longue d'un mètre qu'il tenait en main y était pour quelque chose. Il s'ébranla, et Nell se hâta de le suivre, ignorant les myriades de doigts tirant sur sa jupe longue et tâchant de ne pas se demander lesquels de ces mendiants étaient des Poings dissimulant un coutelas. Si ses habits n'avaient pas été en nanomatériau parfaitement indéchirable, elle se serait retrouvée à poil avant le bout de la rue.

Chez Madame Ping, les affaires tournaient toujours gentiment. Sa clientèle était prête à affronter tous ces menus inconvénients pour se rendre chez elle. L'établissement n'était qu'à quelque distance de la tête de pont et la tenancière du bordel avait retenu par avance quelques truculents chauffeurs de taxi pour servir de gardes du corps personnels. L'entreprise occupait une surface étonnante compte tenu de la rareté du terrain à Shanghai ; elle mobilisait aujourd'hui presque tout un immeuble de quatre étages en béton renforcé datant de la dynastie Mao, après avoir commencé par deux appartements, pour s'étendre, chambre après chambre, au fil des ans.

Le hall d'accueil évoquait celui d'un hôtel décent, hormis l'absence de restaurant ou de bar ; aucun des clients n'avait envie de voir les autres ou d'être vu par eux. La réception était tenue par des concierges dont le boulot était d'éclipser les clients le plus rapidement possible, et ils s'y prenaient si bien qu'un passant non prévenu aurait pu croire que l'établissement de Madame Ping était une espèce d'officine d'enlèvement immédiat.

L'une de ces employées, un petit bout de femme d'allure étrangement guindée et asexuée, surtout au vu de sa minijupe de cuir noir, s'empressa de conduire Nell au dernier étage où l'on avait aménagé de vastes appartements ; c'est là qu'on réalisait maintenant les scénarios élaborés pour les clients de Madame Ping.

Étant scénariste, Nell n'entrait bien sûr jamais en personne dans la même pièce que le client. La femme en minijupe l'accompagna jusqu'au salon d'observation voisin, où une ciné-

liaison en haute définition avec la pièce voisine couvrait presque tout un mur.

Si elle n'avait pas été déjà au courant, Nell aurait vu à l'uniforme du client qu'il s'agissait d'un colonel des Forces interarmes de Sa Majesté. Il portait un uniforme d'apparat, et les divers insignes et médailles accrochés à sa vareuse indiquaient qu'il avait passé une bonne partie de sa carrière attaché à diverses unités de l'Application du Protocole, qu'il avait été plusieurs fois blessé au combat et que, en une occasion, il avait manifesté un héroïsme exceptionnel. En fait, il était indéniable qu'il s'agissait d'un personnage important. En repassant l'enregistrement de la demi-heure précédente, Nell ne fut pas surprise de découvrir qu'il était arrivé en civil, sa tenue militaire pliée dans une sacoche en cuir. Porter l'uniforme devait faire partie du scénario.

Pour l'heure, il était assis dans un salon assez typiquement victorien et sirotait du thé dans une tasse en porcelaine de Chine *roi Albert*, décorée d'un motif d'églantines passablement hideux. Il paraissait nerveux ; il faut dire qu'on l'avait laissé poireauter une demi-heure – ce qui faisait également partie du scénario. Madame Ping n'arrêtait pas de répéter que personne ne s'était jamais plaint d'avoir dû trop longtemps attendre un orgasme ; que les hommes pouvaient se faire ça tout seul quand bon leur semblait et que ce qu'ils payaient, c'était ce qui les amenait jusque-là. Les données biologiques semblaient confirmer la règle de Madame Ping : le taux de sudation et le pouls étaient déjà élevés, et l'homme avait un début d'érection.

Nell entendit une porte s'ouvrir. Basculant sur un autre angle, elle vit entrer une femme de chambre. Son uniforme n'était pas aussi ouvertement sexy que la plupart de ceux fournis par la garde-robe de Madame Ping ; le client était raffiné. La femme était chinoise, mais elle jouait son rôle avec l'accent médio-atlantique actuellement en vogue chez les néo-Victoriens. « Mme Braithwaite va vous recevoir. »

Le client passa dans le salon voisin, où l'attendaient deux femmes : une Anglo massive d'âge mûr et une fort séduisante Eurasienne d'une trentaine d'années. On procéda aux présentations : la femme la plus âgée était Mme Braithwaite, la

plus jeune était sa fille. Madame était un rien gâteuse et c'était, manifestement Mademoiselle qui dirigeait les opérations.

Cette partie du scénario ne changeait jamais et Nell l'avait vue et revue cent fois pour essayer de la peaufiner. Le client se fendit d'un petit speech pour informer Mme Braithwaite que son fils Richard était mort au combat, en manifestant tous les signes d'un grand héroïsme, et qu'il le proposait pour la *Victoria Cross* à titre posthume.

Nell s'était déjà occupée du plus immédiat, en parcourant scrupuleusement les archives du *Times* pour vérifier s'il s'agissait ou non de la reconstitution d'un événement réel survenu dans la vie du client. Pour autant qu'elle puisse dire, c'était plutôt une composition à partir d'une multitude d'événements similaires, peut-être avec une bonne dose d'imaginaire.

À ce point du synopsis, la vieille dame était prise de vapeurs et devait être évacuée par la femme de chambre aidée d'autres domestiques, laissant le client seul avec Mlle Braithwaite, qui semblait prendre la chose avec un grand stoïcisme. « Votre sang-froid est admirable, mademoiselle Braithwaite, dit le client, mais soyez assurée que personne ne vous reprochera de laisser libre cours à vos émotions en un moment pareil. » Lorsqu'il énonça cette phrase, sa voix avait un frémissement d'excitation parfaitement audible.

« Eh bien, parfait », dit Mlle Braithwaite. Elle sortit de son réticule un petit boîtier noir et pressa un bouton. Le client grogna en arquant le dos avec une telle violence qu'il tomba de sa chaise sur le tapis où il resta étendu, paralysé.

« Des mites... vous avez infecté mon corps d'insidieux nanosites... dit-il dans un souffle.

— Dans le thé.

— Mais c'est impossible – la majorité des mites sont extrêmement sensibles aux attaques thermiques – l'eau bouillante aurait dû les détruire.

— Vous sous-estimez les capacités de CryptNet, colonel Napier. Notre technologie est bien plus avancée que vous ne l'imaginez – comme vous aurez l'occasion de le découvrir au cours des prochains jours !

— Quel que soit votre plan... soyez certaine qu'il échouera !

— Oh ! je n'ai aucun plan en particulier, dit Mlle Braithwaite. Il ne s'agit pas d'une opération de CryptNet. Mais d'une affaire personnelle. Vous êtes responsable de la mort de mon frère Richard – et je compte bien vous obliger à faire pénitence.

— Croyez bien que je suis profondément attristé... »

Elle lui rebalança une dose. « Je n'ai que faire de votre tristesse. Je veux vous voir admettre la vérité : que vous êtes responsable de sa mort. »

Elle pressa un autre bouton, et le corps du colonel Napier devint inerte. Aidée d'une bonne, elle le fourra sur un monte-plats pour le faire redescendre à un étage inférieur où, après l'avoir rejoint par l'escalier, elles le ligotèrent sur un chevalet.

C'était à ce point que surgissait le problème. Le temps qu'elles aient fini de l'attacher, il ronflait profondément.

« Voilà qu'il recommence, dit la femme qui jouait le rôle de Mlle Braithwaite en s'adressant à Nell et à ceux qui surveillaient le déroulement de l'action. Ça va faire maintenant six semaines d'affilée. »

Quand Madame Ping avait expliqué la chose à Nell, cette dernière s'était demandé où était le problème. Qu'on laisse roupiller le bonhomme, tant qu'il continuait de venir et de payer sa note. Mais Madame Ping connaissait ses clients et redoutait que le colonel Napier perde intérêt et aille chercher son bonheur dans un autre établissement, à moins qu'elles n'insufflent un peu de variété dans le scénario.

« Les combats ont été violents, dit l'actrice. Il est sans doute épuisé.

— Je ne pense pas que ce soit ça », dit Nell. Elle venait d'ouvrir un canal d'ordres relié directement au tympan de la femme. « Je crois plutôt à un changement personnel.

— Ils ne changent jamais, ma choute, dit l'actrice. Une fois qu'ils y ont pris goût, ils s'y tiennent définitivement.

— Oui, mais des situations différentes peuvent déclencher ces sentiments à diverses périodes de l'existence, objecta Nell. Dans le passé, c'était la culpabilité pour la mort de ses soldats. Aujourd'hui, il a accompli son travail de deuil. Il a accepté sa

culpabilité, et donc il accepte le châtiment. Il n'y a plus de conflit de volontés, puisqu'il s'est soumis.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Nous devons lui recréer un authentique conflit de volontés. Nous devons le forcer à faire une chose qu'il n'a vraiment pas envie de faire », dit Nell, qui pensait tout haut. Comment remplir un tel programme ? Elle reprit : « Réveillez-le ! Expliquez-lui que vous lui avez menti en lui affirmant que ce n'était pas une opération de CryptNet. Dites-lui que vous cherchez de vraies informations. Que vous voulez des secrets militaires. »

Mlle Braithwaite envoya la bonne chercher un seau d'eau froide qu'elle déversa sur le corps du colonel Napier. Puis elle joua le rôle que Nell lui avait suggéré, et elle le joua fort bien ; Madame Ping engageait des filles douées pour l'improvisation et, comme la plupart n'avaient en définitive jamais besoin d'avoir des rapports sexuels avec les clients, elle n'avait aucun mal à en trouver de bonnes.

Le colonel Napier parut surpris, mais pas désagréablement, par la modification du scénario. « Si vous croyez que je vais divulguer des informations susceptibles de conduire à la mort d'autres contingents de mes soldats, vous vous trompez lourdement. » Mais sa voix semblait un peu lasse et déçue, et les bio-mesures émises par les nanosites implantés dans son organisme ne montraient aucun des signes d'excitation sexuelle pour laquelle il payait sans doute. Elles ne répondaient toujours pas aux attentes de leur client.

Nell en informa Mlle Braithwaite sur son canal d'ordres : « Il n'accroche toujours pas. Ce n'est plus un scénario imaginaire. C'est la réalité. Madame Ping est effectivement une base de CryptNet. Depuis plusieurs années, nous avons cherché à l'attirer ici. Dorénavant, il nous appartient, et il va nous fournir des informations, et il continuera de le faire, car il est notre esclave. »

Mlle Braithwaite joua la scène comme suggéré, improvisant à mesure des dialogues toujours plus fleuris. Surveillant les bio-mesures, Nell constata que le colonel Napier était désormais aussi effrayé et excité que lors de sa toute première visite chez

Madame Ping, bien des années plus tôt (on tenait scrupuleusement les archives). Elles étaient en train de réussir à lui rendre sa jeunesse et sa vivacité d'antan.

« Êtes-vous en rapport avec le Dr X ? demanda le colonel Napier.

— C'est nous qui posons les questions, souffla Nell.

— C'est moi qui pose les questions. Lotus, donne-lui trente coups de canne pour la peine ! » dit Mlle Braithwaite, et la femme de chambre se mit à rosser le colonel à coups de badine.

Le reste de la séance se déroula quasiment sur la lancée, ce qui convenait parfaitement à Nell, car elle avait été ébranlée par l'allusion de Napier au Dr X, qui l'avait soudain rendue songeuse, car elle se souvenait des commentaires de son frère concernant le même individu, bien des années auparavant.

Mlle Braithwaite connaissait son boulot et elle avait saisi instantanément la stratégie de Nell : le scénario n'excitait le client que s'il y avait un authentique affrontement de volontés, et le seul moyen pour elles de créer cet affrontement était de forcer Napier à dévoiler des renseignements confidentiels. Et certes il en dévoila, petit bout par petit bout, encouragé à la fois par la canne en bambou de Lotus et la voix de Mlle Braithwaite. L'essentiel concernait des mouvements de troupes et d'autres détails qu'il jugeait sans doute de la plus extrême importance. Pas Nell.

« Tâchez d'en savoir plus sur le Dr X, souffla-t-elle. Pourquoi a-t-il supposé une connexion entre CryptNet et le Dr X ? »

Après quelques minutes encore de bastonnade et de domination verbale, le colonel était prêt à tout déballer. « C'est un des gros coups qu'on prépare depuis maintenant de nombreuses années – le Dr X collabore avec un personnage haut placé dans la hiérarchie de CryptNet, l'Alchimiste. Ils travaillent sur un objet qu'on ne doit pas les laisser détenir.

— Ne te risque pas à me cacher quoi que ce soit... » menaça Mlle Braithwaite.

Mais avant qu'elle ait pu extraire d'autres informations sur l'Alchimiste, le bâtiment fut ébranlé par un choc terrible qui fit aussitôt courir un mince lacis de fissures sur le béton de l'antique bâtisse. Dans le silence qui suivit, Nell entendit des

cris de femmes résonner dans tout l'immeuble, puis un son chuintant, crépitant, qui accompagnait un jet de poussière et de sable jailli d'une fissure au plafond. Puis ses oreilles réussirent à discerner un autre son : des hommes en train de crier *« Sha ! Sha ! »*

« D'après moi, quelqu'un vient de faire une brèche dans la façade de votre immeuble à l'aide d'une charge explosive, dit le colonel Napier, parfaitement impassible. Si vous vouliez bien avoir l'amabilité de terminer maintenant votre scénario et de me libérer, je tâcherai de me rendre utile quels que soient les événements à venir. »

Quels que soient les événements à venir. Les exclamations signifiaient simplement « Tue ! Tue ! » et c'était le cri de guerre des Poings de la juste harmonie.

Peut-être voulaient-ils s'en prendre au colonel Napier. Mais il était plus probable qu'ils avaient décidé d'attaquer cet endroit à cause de sa valeur symbolique d'antre de la décadence barbare.

Mlle Braithwaite et Lotus avaient déjà libéré de ses entraves le colonel Napier qui était en train de rajuster son pantalon. « Le fait que nous ne soyons pas tous morts implique qu'ils n'ont pas recouru à des méthodes nanotechnologiques, dit-il doctement. D'où l'on peut supposer sans grand risque que l'attaque émane d'une cellule voisine de niveau inférieur. Confiants en la doctrine du Poing, les assaillants se croient sans doute immunisés contre toute forme d'armement. Face à une telle situation, ça ne fait jamais de mal de leur remettre un peu les idées en place. »

La porte de la chambre de Napier s'ouvrit à la volée, dans le sifflement d'une salve d'échardes de bois blanc filant au ras du sol. Nell observait la scène, comme s'il s'agissait d'un vieux film, alors que le colonel Napier dégainait de son fourreau un sabre de cavalerie ridiculement étincelant et transperçait la poitrine de son premier adversaire. Celui-ci s'effondra contre le suivant, créant une confusion momentanée ; Napier en tira profit et, se carrant dans une attitude passablement efféminée, les épaules effacées, le bras tendu négligemment comme s'il se servait de la pointe de son arme pour fouiller dans une penderie obscure, il

glissa celle-ci sous le menton du second assaillant, lui tranchant négligemment la gorge au passage. Sur ces entrefaites, un troisième Poing avait fait irruption dans la chambre ; ce dernier brandissait une longue perche munie d'un poignard fixé avec ce ruban de polymère gris que les paysans utilisent comme corde. Mais, lorsqu'il voulut faire tournoyer l'arme, le bas de sa perche se prit dans le râtelier auquel Napier était encore ligoté quelques instants plus tôt. Napier s'avança avec précaution en vérifiant où il mettait les pieds, comme s'il ne voulait pas tacher de sang ses bottes et, parant une attaque tardive, il poinçonna le thorax du dernier Poing de trois coups de sabre portés en succession rapide.

On donnait des coups de pied dans la porte de la pièce où se trouvait Nell.

« Ah, soupira le colonel Napier quand il parut manifeste qu'il ne restait plus aucun assaillant dans ce groupe, il est réellement fort singulier que, par le plus grand des hasards, l'idée me soit venue de prendre aujourd'hui mon grand uniforme d'apparat, car les armes tranchantes ne font pas partie de la panoplie habituelle. »

Plusieurs coups de pied n'avaient pu réussir à défoncer la porte de Nell, qui – au contraire de celles prévues pour les chambres du scénario – était construite en matériaux modernes impossibles à briser de cette façon. Mais Nell entendait des voix dans le couloir et elle suspectait que, contrairement aux spéculations du colonel, les assaillants pourraient bien disposer d'appareils nanotechnologiques primitifs – disons de petites charges d'explosifs susceptibles de faire sauter une porte.

Elle se débarrassa de sa robe longue, qui risquait juste de l'entraver, et se mit à quatre pattes pour lorgner sous la fente de la porte. Elle aperçut deux paires de pieds. Elle entendait les hommes discuter à voix basse, sur un ton affairé.

Nell ouvrit brusquement la porte d'une main, tendant l'autre pour plonger son stylo-plume dans la gorge de l'homme posté le plus près de l'ouverture. L'autre voulut saisir le vieux fusil mitrailleur qu'il avait en bandoulière. Cela fournit à Nell tout le temps voulu pour lui expédier son pied dans le genou : même s'il ne lui fit pas grand-mal, il le déséquilibra assurément. Le

Poing cherchait toujours à épauler son arme tandis que Nell continuait à le bourrer de coups de pied. À la fin, elle réussit à subtiliser le fusil qu'il arrivait à peine à tenir d'une seule main, à le retourner contre lui, et à lui fracasser la crosse sur le crâne.

Le Poing au stylo fiché dans le cou était assis par terre et l'observait calmement. Elle braqua le canon vers lui et il éleva une main en détournant les yeux. Sa blessure saignait, mais pas tant que ça : Nell lui avait gâché sa semaine, mais sans toucher de point vital. Elle se dit qu'il lui serait de toute façon salutaire à long terme d'être débarrassé de cette croyance superstitieuse en son immunité aux armes.

L'agent Moore lui avait enseigné deux ou trois trucs en matière d'armes à feu. Elle retourna dans sa chambre, verrouilla la porte et consacra une petite minute à se familiariser avec les commandes du fusil, à en vérifier le chargeur (à moitié plein seulement) et à tirer un seul projectile (dans le battant de la porte, qui l'arrêta), juste pour voir s'il fonctionnait.

Elle essaya de réprimer un souvenir rétrospectif de l'incident avec le tournevis. Il la terrifiait toujours, jusqu'au moment où elle se rendit compte que, cette fois-ci, elle maîtrisait bien mieux la situation. Ses conversations avec l'agent n'étaient pas restées sans effet.

Puis elle retourna dans le couloir et prit l'escalier pour gagner le hall du rez-de-chaussée, en recueillant au passage une petite bande de jeunes femmes terrorisées. Elles passèrent devant plusieurs clients, en majorité des hommes, des Européens pour la plupart, que les terroristes avaient extraits sans ménagement de leurs salles de scénario avant de les massacrer en règle. À trois reprises, elle dut ouvrir le feu, étonnée chaque fois par la complexité de la manœuvre : habituée à l'univers du Manuel, Nell devait désormais prendre en compte les contraintes de la réalité.

Leur petite troupe retrouva dans le hall un colonel Napier presque aux trois quarts habillé, lancé dans un épique combat à l'épée avec un couple de Poings sans doute laissés en arrière pour couvrir la fuite de leurs compagnons. Nell songea à les abattre puis elle se ravisa, doutant de son adresse au tir, mais surtout magnétisée par cette scène.

Nell aurait été éblouie par le colonel Napier si elle ne l'avait pas vu, peu auparavant, ligoté sur un râtelier. Pourtant, et peut-être même à cause de cette contradiction, il y avait chez lui (et par extension chez tous les Victoriens) quelque chose qui le rendait fascinant. Ces gens vivaient dans un refus quasiment total de toute émotion – une forme d'ascétisme aussi extrême que celui d'un stylite médiéval. Et, pourtant, ils avaient des émotions, comme tout un chacun, mais auxquelles ils ne donnaient libre cours que dans des circonstances soigneusement choisies.

Napier embrocha calmement un terroriste tombé après avoir trébuché, puis il reporta son attention sur un nouvel adversaire, un personnage formidable et habile au maniement de l'épée. La confrontation entre arts martiaux d'Orient et d'Occident entraîna chacun des bretteurs d'un bout à l'autre du hall, chacun commençant par fixer dans les yeux son adversaire pour tâcher de deviner ses pensées et son état émotionnel. Lorsqu'il se déclencha, l'enchaînement d'assauts, de parades et de ripostes était trop rapide pour être analysé. Le style du Poing était absolument superbe à contempler, avec d'amples mouvements pleins de lenteur similaires aux étirements des grands félins au zoo. Le style de Napier dégageait en revanche un ennui profond : il tournait en effet autour de son adversaire, l'air maussade, le détaillant avec calme, et comme plongé dans d'intenses réflexions.

Regardant Napier dans ses œuvres, avec tous ces galons et médailles qui brinquebalaient en scintillant sur sa poitrine, Nell comprit que c'était précisément cette répression de toute émotion qui avait permis aux Victoriens de devenir le peuple le plus riche et le plus puissant de la planète. Loin d'être pathologique, leur aptitude à enfouir leurs sentiments relevait plutôt d'un art mystique qui leur donnait des pouvoirs presque magiques sur la nature et sur les autres tribus, plus intuitives. Telle était également la force des Nippons.

Avant que le duel ne soit parvenu à sa conclusion, une fléchette intelligente, pas plus grosse qu'un taon et traînant derrière elle une antenne-fouet mince comme un cheveu et longue comme le doigt, traversa en sifflant une fenêtre brisée

pour venir se ficher dans le gras de la nuque du Poing. La piqûre n'était pas très profonde mais elle avait dû injecter un poison quelconque dans le cerveau de la victime. L'homme tomba brusquement assis, ferma les yeux et mourut sur-le-champ.

« Pas très chevaleresque, observa le colonel Napier, avec dédain. Je suppose que je dois en remercier un quelconque bureaucrate de New Chusan. »

Une inspection prudente du bâtiment révéla plusieurs autres Poings décédés de la même façon. Dehors, la sempiternelle foule de réfugiés, mendiants, passants et livreurs à vélo continuait de s'écouler dans la rue, aussi paisible que les eaux du Yangzi.

Le colonel Napier ne revint pas chez Madame Ping la semaine suivante, mais la tenancière du bordel ne tint pas rigueur à Nell de la perte de son client. Tout au contraire, elle la loua d'avoir correctement su deviner les souhaits de Napier et d'avoir su improviser aussi bien. « Une superbe performance », commenta-t-elle.

Nell n'avait pas vraiment envisagé son travail sous l'angle d'une performance, et, pour une raison quelconque, le fait que Madame Ping ait choisi ce terme l'agaça à tel point qu'elle mit du temps à s'endormir ce soir-là, restant les yeux grands ouverts dans le noir, à réfléchir, étendue sur sa couchette.

Depuis qu'elle était toute petite, elle avait inventé des histoires qu'elle récitait à son Manuel, histoires que, le plus souvent, ce dernier digérait pour les incorporer à ses propres récits. Nell avait eu le même réflexe naturel avec Madame Ping. Mais voilà que sa patronne appelait ça une performance, et Nell devait bien admettre que, dans un sens, ce n'était pas faux. Ses histoires étaient digérées, non plus par le Manuel, mais par un autre être humain, pour devenir partie intégrante de son mental.

Il n'y avait rien de bien sorcier là-dedans, mais l'idée la troublait pour une raison qui ne s'éclaircit qu'au bout de plusieurs heures de rumination dans un demi-sommeil.

Le colonel Napier ne la connaissait pas et ne la connaîtrait jamais. Leurs relations s'étaient exclusivement déroulées via le

truchement de l'actrice jouant le rôle de Mlle Braithwaite, et de divers artifices technologiques.

Malgré tout, elle l'avait touché profondément. Elle avait pénétré plus loin dans son âme que n'importe quelle amante. Si le colonel Napier avait choisi de revenir la semaine d'après et si Nell n'avait pas été présente pour lui inventer son histoire, lui aurait-elle manqué ? Nell soupçonnait que oui. Du point de vue du colonel, quelque essence indéfinissable aurait fait défaut, et il serait reparti insatisfait.

Si cela pouvait arriver au colonel Napier dans son commerce avec Madame Ping, pouvait-il en aller de même avec Nell dans son commerce avec le Manuel ? Elle avait toujours pressenti qu'il y avait quelque chose de fondamental dans ce livre, une essence qui la comprenait, voire l'aimait, qui lui pardonnait si elle se trompait et la félicitait dans le cas contraire.

Toute petite, elle ne s'était guère posé de questions : tout cela faisait partie de la magie du livre. Plus récemment, elle avait réalisé que c'était la résultante des calculs d'un gigantesque ordinateur parallèle d'une puissance phénoménale, programmé avec soin pour comprendre l'esprit humain et lui offrir ce dont il avait besoin.

À présent, elle en était moins sûre. Les récents voyages de la princesse Nell dans les terres du roi Coyote et ses visites des multiples châteaux avec leurs ordinateurs toujours plus complexes mais qui n'étaient en définitive que des machines de Turing l'avaient prise au piège d'un cercle logique déroutant. Au Castel Turing, elle avait appris qu'une machine de Turing ne pouvait pas vraiment comprendre l'être humain. Mais le Manuel était lui-même une machine de Turing, du moins, c'est ce qu'elle suspectait ; alors comment pouvait-il comprendre Nell ?

Se pouvait-il que le Manuel ne soit qu'un conduit, un dispositif technologique assurant la médiation entre elle et un être humain de chair et de sang qui l'aimait réellement ? Elle savait bien que c'était en définitive à cela que se ramenait le fonctionnement des ractifs. L'idée était trop dérangeante pour être abordée de front, aussi tourna-t-elle autour avec circonspection, tâtant de diverses approches, comme une

femme des cavernes qui découvre le feu pour la première fois. Mais plus elle s'en approchait, et plus elle trouvait sa chaleur réconfortante, et lorsqu'enfin son esprit glissa vers les brumes du sommeil, elle ne pouvait plus s'en défaire, ne pouvait plus envisager de retrouver l'univers obscur et froid qu'elle n'avait cessé de parcourir depuis tant d'années.

Carl Hollywood retourne à Shanghai ; ses ancêtres du territoire des Aigles solitaires ; la maison de thé de Mme Kwan

Une grosse pluie d'orage était venue de l'ouest se déverser sur Shanghai, tel un messager des Poings de la juste harmonie, héraut tonitruant de l'avènement du Céleste Empire. À peine descendu de l'aéronef de Londres, Carl Hollywood se sentit aussitôt dans une ville différente de celle qu'il avait quittée ; la vieille cité avait toujours été un peu sauvage, mais c'était une sauvagerie urbaine et raffinée, quand, aujourd'hui, il s'agissait de la sauvagerie d'une ville-frontière. Il perçut cette ambiance alors qu'il n'avait pas encore quitté l'Aérodrome ; elle suintait des rues comme l'ozone avant un orage. Derrière les vitres, il voyait dégringoler l'averse, nettoyant l'air de tous ses nanotechs qui filaient dans les caniveaux, d'où ils iraient polluer le Huangpu puis le Yangzi. Que ce soit le climat de folie ou la perspective de se faire doucher, il arrêta ses porteurs au seuil de la sortie principale pour pouvoir changer de couvre-chef. Ses cartons à chapeaux étaient empilés sur l'un des chariots ; le melon alla dans la plus petite boîte, tout en haut de la pile, qui était vide, puis il récupéra la plus grosse, qui était tout en bas, renversant l'empilement, pour sortir un imposant Stetson d'une largeur à couper le souffle, quasiment le diamètre d'un parapluie. Après avoir jeté un coup d'œil dans la rue, où un torrent impétueux d'eau brune emportait vers les égouts détritus divers, terre, effluents urbains saturés de vibrions

cholériques et tonnes de nanotechs prisonniers, il décida d'échanger ses souliers de cuir contre une paire de bottes de cow-boy, taillées dans les peaux de reptiles et de volatiles criards, et dont on avait obturé les pores avec des mites destinées à lui garder les pieds au sec même s'il lui prenait l'envie de patauger dans le caniveau.

Ainsi reconfiguré, Carl Hollywood s'engagea dans les rues de Shanghai. Alors qu'il franchissait les portes de l'Aérodrome, son manteau s'enfla, soulevé par les rafales de vent glacial, et même les mendiants s'effacèrent devant lui. Il s'arrêta pour allumer un cigare avant de poursuivre sa route et personne ne vint le molester ; même les réfugiés, qui mouraient de faim ou à tout le moins le laissaient paraître, semblaient tirer plus de plaisir à le voir dans cet appareil qu'à briguer les pièces qu'ils pouvaient éventuellement avoir dans les poches. Il rejoignit son hôtel quatre rues plus loin, suivi obstinément par les porteurs et par une foule de gamins fascinés par le spectacle d'un authentique cow-boy.

Le grand-père de Carl était un Aigle solitaire qui, dans les années quatre-vingt-dix, avait un beau jour enfourché son cheval pour fuir la foule sordide de Silicon Valley et partir squatter un ranch abandonné au bord d'un torrent glacial et impétueux coulant au flanc oriental de la chaîne de Wind River. De sa retraite, il avait gagné confortablement sa vie en travaillant comme codeur et consultant indépendant. Sa femme l'avait quitté, préférant les lumières et l'éclat de la vie mondaine en Californie, et elle avait été fort surprise lorsqu'il avait réussi à convaincre un juge qu'il était plus à même qu'elle d'élever leur fils. Grand-papa avait surtout gratifié le père de Carl Hollywood d'une éducation au grand air : chasser, pêcher et couper du bois quand il n'était pas sur un banc à faire du calcul. Les années passant, ils avaient été peu à peu rejoints par d'autres compagnons partageant les mêmes idées et le même vécu, si bien que, lorsque survint l'Interrègne, ils avaient formé une communauté de plusieurs centaines d'individus, essaimés sur quelques milliers de kilomètres carrés de désert presque total mais, sous l'angle de l'électronique, aussi étroitement soudée que n'importe quelle bourgade au temps de la Conquête de

l'Ouest. Leurs prouesses technologiques, leur fortune prodigieuse et leur stock d'armes de gros calibre en avaient fait un groupe dangereux, et les quelques desperados qui s'étaient risqués, au volant de leur plateau-cabine, à attaquer un ranch isolé, s'étaient retrouvés encerclés et défaits avec une promptitude cataclysmique. Grand-papa adorait raconter l'histoire de ces criminels, leurs efforts pathétiques pour excuser leurs forfaits en plaidant la détresse économique ou les effets nuisibles de l'abus de substances illicites, et la réaction des Aigles solitaires (dont beaucoup avaient eux-mêmes connu et surmonté la pauvreté et la drogue) qui les avaient passés par les armes avant d'abandonner les cadavres à la lisière de leur territoire, en guise de pancartes défense d'entrer déchiffrables même par le dernier des analphabètes.

L'instauration du Protocole économique commun avait calmé le jeu et, aux yeux des anciens, commencé à ramollir et à gâcher ce bel esprit communautaire. Pour entretenir celui-ci et renforcer le sens des responsabilités, rien ne valait en effet de se lever à trois heures du matin et de parcourir le périmètre de défense par cinq degrés sous zéro, le fusil chargé dans la main. Pour Carl Hollywood, ses meilleurs souvenirs, et les plus vivaces, étaient ceux de ces chevauchées avec son père. Mais lorsqu'ils étaient accroupis sur la neige damée autour du feu sur lequel bouillait le café, ils allumaient la radio et entendaient parler de la jihad qui ravageait le Sin-Kiang, repoussant les Han vers l'est, et des premiers ravages du terrorisme nanotechnologique en Europe de l'Est. Son père n'eut pas besoin de dire à Carl que leur communauté était rapidement en train de se muer en parc à thème historique et que, d'ici peu, ils devraient troquer les patrouilles montées contre des systèmes de défense plus au goût du jour.

Même après qu'on eut procédé à ces innovations et que la communauté eut pratiquement rejoint la Première République distribuée, Carl et ses père et grand-père avaient continué de vivre à l'ancienne, chasser l'élan, se chauffer avec des poêles à bois et veiller tard dans la nuit derrière leur écran pour bidouiller des lignes de code en langage assembleur. Leur foyer était purement masculin (la mère de Carl était morte dans un

accident de rafting quand il avait neuf ans), et Carl avait fui sitôt qu'il en avait eu l'occasion pour se rendre à San Francisco, à New York et enfin à Londres, mettre ses talents au service des productions théâtrales. Mais plus il prenait de l'âge, et plus il comprenait à quel point il restait enraciné dans l'endroit qui l'avait vu grandir, et jamais il ne l'avait ressenti aussi intensément qu'en parcourant les rues bondées de Shanghai sous l'orage, tirant sur son gros cigare et regardant la pluie goutter du rebord de son chapeau. Les sensations les plus intenses et les plus vivaces de toute sa vie avaient inondé son jeune esprit sans défense lors de sa première patrouille à l'aube, quand il avait pris conscience que les desperados étaient tapis dans les parages. Il n'avait cessé de retourner ces souvenirs par la suite, en cherchant à retrouver la même pureté, la même intensité des sensations, ou en tâchant d'amener ses racteurs à l'éprouver eux-mêmes. Et aujourd'hui, pour la première fois depuis trente ans, il ressentait la même chose, cette fois dans les rues de Shanghai, enfiévrées et palpitantes au seuil d'une rébellion dynamique, comme les artères d'un vieillard sur le point de connaître son premier orgasme depuis des années.

Il ne fit que passer à l'hôtel, poser ses affaires, garnir ses poches de manteau d'un calepin, d'un stylo-plume, d'un étui en argent rempli de cigares comme un chargeur de munitions et de plusieurs minuscules boîtiers de nanobidules divers qui pourraient toujours lui servir à rajuster le fonctionnement de son cerveau et de son organisme. Il prit également une lourde canne de marche, une vraie baguette de sorcier bourrée d'aérostats de sécurité capables de le ramener à son hôtel en cas d'émeute. Puis il redescendit dans la rue, jouant des coudes pour parcourir les quinze cents mètres jusqu'à une maison de thé où il avait passé tant de longues nuits, du temps où il exerçait au Parnasse. La vieille Mme Kwan l'accueillit chaleureusement avec force courbettes, puis elle le conduisit à sa table de prédilection, à l'angle de la salle, d'où il pouvait surveiller l'intersection de la route de Nankin et d'une ruelle étroite encombrée de minuscules étals de marché. Tout ce qu'il en voyait pour l'instant, c'étaient le dos et les fesses des passants, plaqués contre la vitre par la pression de la cohue. Il

commanda une grande théière de son thé vert favori, la variété la plus chère, cueillie en avril quand les feuilles sont encore jeunes et tendres, puis il étala sur la table ses feuilles de calepin. Cette maison de thé était totalement intégrée au réseau de communication mondial, aussi les pages se connectèrent-elles automatiquement. Sous ses ordres murmurés à voix basse, elles commencèrent à se garnir de colonnes de texte animé et de fenêtres remplies d'images et de ciné-séquences. Il but sa première gorgée de thé – toujours la meilleure – sortit de sa poche le gros stylo-plume, ôta son capuchon et se mit à rédiger des commandes sur la page, sous forme de mots et de dessins. Sitôt inscrits, les ordres se réalisaient devant lui, et dès qu'il reliait d'un trait les cases et les cercles, des liens s'établissaient et l'information circulait.

Au bas de la page, il écrivit le mot MIRANDA et l'entoura d'un cercle. Il n'était pour l'instant encore connecté à rien d'autre sur le diagramme. Il espérait bien que cela changerait d'ici peu. Carl Hollywood plancha sur ses papiers jusqu'à une heure fort avancée, et Mme Kwan continuait de remplir sa théière, de lui apporter des biscuits et de décorer le bord de sa table de bougies tandis que le soir tombait et que la nuit envahissait la salle, car elle se souvenait qu'il aimait travailler à la chandelle. Dehors, séparés de lui par un petit centimètre et demi de diamant treillissé, les Chinois le regardaient, leurs nez faisaient de blanches ellipses contre la vitre, et, à la lueur de la bougie, leurs visages luisaient comme des pêches mûres sous un feuillage sombre et luxuriant.

Les Hackworth en transit, puis à Londres ; l'East End ; une traversée remarquable ; Dramatis Personæ ; une soirée au théâtre

De lisses nuages arctiques au grain serré ondulaient doucement comme des congères dans le lointain, au-dessus

d'une étendue de milliers de kilomètres, plate comme une cour en ciment, éclairée mais sans être chauffée par un soleil bas couleur d'abricot qui ne se couchait jamais. Étendue sur le ventre dans la couchette supérieure, Fiona regardait par le hublot et regardait sa respiration se condenser sur la vitre avant de s'évaporer dans l'air desséché.

« Père ? » murmura-t-elle, pour voir s'il était éveillé.

Non, mais il se réveilla tout de suite, comme au sortir d'un de ces rêves qui affleurent à la surface de la conscience, tel un aéronef rasant le sommet des nuages. « Oui ?

— Qui est l'Alchimiste ? Pourquoi le recherches-tu ?

— J'aimerais mieux ne pas avoir à t'expliquer pourquoi je le recherche. Disons que j'ai contracté des obligations qu'il convient de remplir. » La seconde partie de la question semblait préoccuper son père plus qu'elle ne l'avait envisagé, et sa voix était empreinte de regrets.

« Qui est-ce ? insista-t-elle doucement.

— Oh. Eh bien, ma chérie, si je le savais, je l'aurais trouvé.

— Père !

— Quel genre d'individu est-ce, c'est ce que tu me demandes ? On ne m'a guère fourni d'indices, malheureusement. J'ai essayé de tirer un certain nombre de déductions à partir des individus qui le recherchent, et de l'individu que moi-même je suis.

— Pardonne-moi, Père, mais quel rapport y a-t-il entre ta nature et celle de l'Alchimiste ?

— Certaines personnes bien informées sont parvenues à la conclusion que j'étais le mieux situé pour retrouver cet individu, même si je n'y connais rien en matière de criminalité, d'espionnage et ainsi de suite. Je ne suis jamais qu'un ingénieur en nanotechnologie.

— Ce n'est pas vrai. Père ! Tu es tellement plus que ça. Tu connais tant d'histoires – tu m'en as tant raconté quand tu n'étais pas là, souviens-toi...

— Je suppose que tu as raison, concéda-t-il, avec un curieux manque d'assurance.

« Et j'en lisais tous les soirs. Et même si c'étaient des histoires de fées, de pirates, de djinns et ainsi de suite, j'arrivais

toujours à déceler ta présence derrière. Comme le marionnettiste qui tire les ficelles et donne à ses personnages voix et personnalité. Alors, j'estime que tu es plus qu'un ingénieur. Simplement, il te faut un livre magique pour l'exprimer.

— Ma foi...je n'avais pas envisagé la chose sous cet angle », dit son père, d'une voix soudain attendrie. Elle résista à la tentation de se pencher par-dessus le bord du lit pour regarder le visage de son père, car cela l'aurait plongé dans l'embarras. Au lieu de cela, elle se blottit dans sa couchette et ferma les yeux.

« Quoi que tu puisses penser de moi, Fiona – et j'avoue être agréablement surpris que tu me voies sous un jour aussi favorable –, pour ceux qui m'ont confié cette mission, je reste un ingénieur. Sans faire preuve d'arrogance, je pourrais ajouter que j'ai progressé rapidement dans ce domaine pour atteindre un poste de responsabilité non négligeable. Comme c'est la seule caractéristique qui me distingue des autres, ce ne peut être que l'unique raison qui m'a fait choisir pour retrouver l'Alchimiste. D'où j'en déduis que l'Alchimiste est lui-même un chercheur de pointe en nanotechnologie, apparemment occupé à mettre au point un produit intéressant bon nombre de Puissances.

— Tu parles de la Graine ? »

Il resta silencieux quelques instants. Quand il reparla, ce fut d'une voix crispée, aiguë. « La Graine. Comment es-tu au courant ?

— C'est toi qui m'en as parlé, Père. Tu m'as dit que c'était quelque chose de dangereux, et que l'Application du Protocole ne devait pas la laisser créer. Sans compter que...

— Sans compter quoi ? »

Elle faillit lui rappeler que ses propres rêves étaient depuis des années remplis de graines, et que toutes les histoires qu'elle avait vues dans le Manuel en étaient gorgées : graines qui poussaient dans les châteaux ; dents de dragon qui, une fois semées, engendraient des soldats ; graines qui germaient pour donner des fèves géantes ouvrant sur des univers alternatifs situés dans les nuages ; et graines que de vieilles sorcières

offraient à des couples infertiles et qui donnaient des plantes aux gousses protubérantes abritant des bébés pleins de vigueur et de joie.

Mais elle sentait bien que si elle évoquait directement la chose, il lui refermerait au nez cette porte d'acier, qui venait tout juste de s'entrouvrir, bien tentante.

Elle se risqua : « Pourquoi selon toi les Graines sont-elles aussi intéressantes ?

— Elles sont intéressantes au même titre qu'un becher rempli de nitroglycérine. C'est une technologie subversive. Tu ne dois plus parler de la Graine, Fiona – des agents de CryptNet pourraient être n'importe où, espionnant notre conversation. »

Fiona soupira. Quand son père parlait librement, elle retrouvait l'homme qui lui avait conté les histoires. Mais dès qu'on abordait certains sujets, il se refermait pour redevenir un gentleman victorien comme un autre. C'était crispant. Mais elle sentait à quel point la même caractéristique, chez un autre homme que son père, pouvait être attirante. C'était une faiblesse si insigne que ni elle ni aucune femme ne pouvait résister à la tentation de l'exploiter – suggestion malicieuse et par conséquent séduisante qui devait accaparer les pensées de Fiona au cours des jours suivants, alors qu'ils avaient l'occasion de rencontrer d'autres membres de leur tribu à Londres.

Après un dîner rapide – bière et pâtisseries – dans un pub à l'orée de la City, ils franchirent le Pont de la Tour, traversèrent la mince couche d'un quartier chic en cours d'aménagement sur la rive droite du fleuve et pénétrèrent dans Southwark. Comme dans les autres districts atlantéens de Londres, on avait inséré les lignes d'Alim dans l'armature du site : elles se glissaient à l'intérieur des tunnels de service, s'accrochaient sous les arches gluantes des ponts et s'insinuaient dans les bâtiments par de minces orifices percés dans les fondations. Les petites maisons anciennes, les appartements exigus de ce quartier jadis déshérité avaient été presque tous réaménagés en pied-à-terre pour de jeunes Atlantéens issus de toute l'Anglosphère, pauvres

en capitaux mais riches d'espérance, venus dans la grande métropole pour faire fructifier leur carrière. Les commerces installés aux rez-de-chaussée étaient en majorité des pubs, des cafés et des salles de spectacle. Tandis que père et fille progressaient vers l'est, à peu près parallèlement au fleuve, le lustre si manifeste aux abords du pont commença à s'étioler par plaques, et le caractère ancien du quartier ressortit peu à peu, comme les os des phalanges révèlent leur anatomie sous la peau tendue d'un poing refermé. De larges zones béantes s'ouvraient entre les programmes immobiliers des berges, leur offrant une vue sur les quartiers de l'autre rive, où la nappe de brume vespérale était déjà éclaboussée par les taches aux teintes sucrées et carcinogènes des grands médiatrons.

Fiona Hackworth remarqua dans l'air un scintillement qui se résolvait en une constellation dès qu'elle plissait les paupières pour accommoder. Une pointe d'aiguille de lumière verte, un infinitésimal éclat d'émeraude lui effleura la cornée, s'épanchant en un nuage lumineux. En deux battements de cils, il avait disparu. Tôt ou tard, celui-ci, comme tant d'autres, finirait par s'accumuler au pli des paupières, donnant à son regard une apparence grotesque. Elle sortit de sa manche un mouchoir et s'essuya les yeux. La présence d'une telle quantité de mites à émetteur lidar lui suggéra qu'ils avaient dû, depuis plusieurs minutes, pénétrer dans une vaste nappe de brouillard sans vraiment s'en rendre compte ; l'humidité du fleuve se condensait autour de ces gardes-frontières microscopiques. De vagues éclairs colorés illuminaient l'écran de brume devant eux, découpant la silhouette d'une colonne de pierre plantée au milieu de la route – ailes de griffon, corne de licorne – tranchant en noir sur un cosmos blafard. Un agent de police se tenait près du fronton, gardant symboliquement la barrière. Il salua de la tête les Hackworth et grommela sous sa mentonnière un vague commentaire bourru mais poli, au moment où père et fille quittaient la Nouvelle-Atlantis pour pénétrer dans une clave criarde et pleine de thètes rustauds qui se bousculaient en chantant à l'entrée des pubs. Fiona avisa un vieux drapeau britannique, puis marqua une pause en réalisant que les barres de la croix de Saint-André avaient été agrémentées d'étoiles,

comme l'étendard de bataille des Sudistes. Elle fit accélérer sa chevaline pour venir se porter presque à la hauteur de son père.

Bientôt la cité devint plus sombre et plus calme – mais la foule restait toujours aussi dense – et ils longèrent plusieurs pâtés de maisons devant lesquels ils ne virent que des hommes bruns à moustache et des femmes réduites à l'aspect de colonnes d'étoffe noire. Puis Fiona perçut une odeur d'ail et d'anis, et ils traversèrent sur une brève distance le territoire vietnamien. Elle se serait volontiers arrêtée à une échoppe au bord du trottoir pour manger un bol de pho, mais son père ne ralentit pas, suivant le jusant qui redescendait la Tamise et, au bout de quelques minutes, ils avaient retrouvé la berge que longeaient d'antiques entrepôts de brique – catégorie d'ouvrages si obsolètes aujourd'hui qu'ils défiaient l'explication – reconvertis en bureaux.

Un embarcadère s'avançait sur le fleuve, oscillant au gré des marées, relié au quai de granité par une passerelle articulée. Un bâtiment noir et délabré y était amarré, sans la moindre lumière, seulement visible par son ombre noire se détachant des eaux gris fusain. Sitôt que les chevalines se furent immobilisées et que les Hackworth furent descendus, ils purent déceler des voix venant d'en bas.

John Hackworth sortit des billets de sa poche de poitrine et leur demanda de s'illuminer ; mais ils étaient imprimés sur un papier démodé qui ne contenait aucune source d'énergie propre, si bien qu'il dut recourir à la microtorche suspendue à sa chaîne de montre. Apparemment rassurés sur leur destination, il offrit son bras à Fiona et l'aida à emprunter la passerelle pour rejoindre l'embarcadère. Une minuscule lanterne dansait dans leur direction et se résolut bientôt en un Antillais, chaussé de lunettes sans monture et portant une antique lampe-tempête. Fiona le dévisagea tandis que ses yeux énormes, jaunis comme d'antiques boules de billard, épluchaient leurs billets. Sa peau somptueuse et chaude luisait à la lueur de la flamme, et il émanait de lui une discrète senteur d'agrume mêlée d'une odeur plus sombre et moins doucereuse. Lorsqu'il eut terminé son inspection, il releva la tête, mais son regard ignora les Hackworth pour se perdre dans le lointain, puis il tourna les

talons et s'éloigna à grands pas. John Hackworth resta interdit quelques instants, attendant d'éventuelles instructions, puis il se redressa, effaça les épaules et, précédant sa fille, s'avança sur l'embarcadère pour rejoindre le bateau.

Celui-ci faisait huit à dix mètres de long. Il n'y avait aucune passerelle d'embarquement, et ceux qui étaient déjà montés durent se pencher et les agripper par les bras pour les hisser à bord, un manquement aux usages compassés qui survint si rapidement qu'ils n'eurent pas le temps d'en concevoir de la gêne.

Le bateau se ramenait en gros à une grosse baignoire plate, guère plus qu'un radeau de survie, avec quelques instruments à la proue, et fixé au tableau arrière, un quelconque système de propulsion moderne et donc d'une taille négligeable. Une fois que leurs yeux se furent accoutumés à la pénombre, ils purent, en scrutant le brouillard, aviser une petite douzaine d'autres passagers alignés sur le plat-bord, assis de manière à ne pas être éclaboussés par le sillage des bâtiments croiseurs. Constatant la sagesse de cette option, John conduisit Fiona vers le seul espace encore libre, et ils s'installèrent entre deux autres groupes : un trio de jeunes Nippons s'entraînant mutuellement à tirer sur des cigarettes, et un couple aux vêtements bohèmes mais luxueux, sirotant d'imposants bidons de bière et devisant avec un accent canadien.

De l'embarcadère, l'Antillais coupa les amarres et sauta à bord. Un autre employé avait pris la barre pour accélérer doucement dans le sens du courant, coupant les gaz au moment où ils allaient croiser le sillage d'une autre embarcation. Quand le bateau entra dans le chenal principal et prit de la vitesse, le temps fraîchit soudain, et tous les passagers murmurèrent pour demander plus de chaleur à leurs vêtements thermogènes. L'Antillais fit la tournée, traînant derrière lui une lourde caisse pleine de boîtes de bière blonde et de fillettes de pinot noir. Les conversations s'interrompirent quelques minutes tandis que les passagers, tous poussés par le même instinct originel, tournaient leur visage vers la brise et se relaxaient pour goûter le doux clapotis des vagues contre la coque.

La traversée prit presque une heure. Au bout de quelques minutes, les conversations reprirent, la plupart des passagers restant avec leur petit groupe. La caisse de rafraîchissements circula de nouveau. John Hackworth commença à réaliser, à quelques détails subtils, que l'un des jeunes Nippons était bien plus imbibé qu'il ne le laissait paraître et qu'il avait dû sans doute passer quelques heures dans un pub des quais avant de monter à bord. Il se servait chaque fois que la caisse de boissons passait devant lui et, au bout peut-être d'une demi-heure de trajet, il se leva tant bien que mal, se pencha par-dessus le bastingage et vomit. John se retourna vers sa fille avec un sourire narquois. Le bateau prit par le travers une vague invisible et roula dans le creux. Hackworth agrippa la main-courante, puis le bras de sa fille.

Fiona poussa un cri. Elle regardait les jeunes Nippons par-dessus l'épaule de son père. John se retourna et découvrit qu'ils n'étaient plus que deux : le malade avait disparu, et les deux autres s'étaient jetés à plat ventre sur le plat-bord, les bras tendus, leurs doigts scintillant comme des rayons blancs dans l'eau noire. John sentit le bras de Fiona se dégager, et il se tourna juste à temps pour la voir sauter dans l'eau.

Tout était terminé avant qu'il ait eu vraiment l'occasion d'avoir peur. L'équipage réagit avec une promptitude et une efficacité qui amenèrent Hackworth à soupçonner que le Nippon était en fait un acteur et tout cet incident un coup monté de la production. L'Antillais jura et leur cria de tenir bon, d'une voix claire et puissante comme un violoncelle Stradivarius, une voix de scène. Il renversa la glacière, vidant sur le pont toute la bière et le vin, puis en verrouilla le couvercle avant de la balancer par-dessus le tableau arrière, en guise de bouée de sauvetage. Dans le même temps, le pilote avait viré de bord pour tourner en rond. Plusieurs passagers, dont Hackworth, avaient allumé des microtorches et braqué leur faisceau sur Fiona, dont les jupes s'étaient gonflées quand elle avait sauté les pieds devant, et l'entouraient maintenant comme un radeau de fleurs. D'une main, elle tenait le jeune Nippon par le col, et de l'autre, la poignée de la glacière. Elle n'avait ni la force ni la flottabilité pour maintenir le jeune homme hors de

l'eau, aussi l'un et l'autre étaient-ils régulièrement submergés par les vagues roulant dans l'estuaire.

L'homme aux nattes rasta hissa en premier Fiona et la confia à son père. Les microtissus constituant ses vêtements – ces innombrables mites reliées au coude à coude en un réseau bidimensionnel – s'attelèrent aussitôt à la tâche d'évacuer l'eau piégée dans les interstices de l'étoffe. Fiona se retrouva drapée dans un voile sinueux de brume qui flamboyait en interceptant la lumière des torches. Ses épais cheveux roux étaient libérés du confinement de son chapeau arraché par les vagues, et ils retombaient autour d'elle comme une cape de feu.

Elle fixait avec un air de défi son père, dont les sécrétions d'adrénaline avaient visiblement fini par se jeter dans la mêlée endocrine : au spectacle de sa fille en pareille posture, il avait l'impression qu'on faisait remonter inexorablement un bloc de glace de cinquante kilos le long de sa colonne vertébrale. Quand la sensation atteignit son bulbe rachidien, il tituba et dut presque s'asseoir. Elle s'était comme jetée à travers une barrière invisible et inconnue pour devenir une créature surnaturelle, naïade surgie des flots, toute drapée de vapeur et de feu. Dans quelque recoin de son esprit rationnel qui n'avait désormais plus voix au chapitre, Hackworth se demanda si *Dramatis Personæ* (car tel était le nom de la troupe qui montait ce spectacle) avait introduit des nanosites dans son système nerveux et, si oui, quels étaient au juste leurs effets sur son mental.

L'eau ruisselait des jupes de Fiona pour courir entre les planches, et bientôt elle était à nouveau sèche, visage et cheveux exceptés. Elle s'essuya d'un revers de manche, dédaignant le mouchoir tendu par son père. Aucun mot ne fut échangé entre eux, nulle étreinte, comme si Fiona était dorénavant consciente de l'impact qu'elle avait sur son géniteur comme sur tous les autres – une faculté, supposait Hackworth, qui devait être extrêmement pénétrante chez les jeunes filles de seize ans. Entre-temps, le jeune Nippon avait à peu près fini de cracher l'eau de ses poumons et il cherchait son souffle avec des halètements pitoyables. Sitôt que ses voies aériennes furent dégagées, il se mit à parler longuement d'une voix rauque. L'un

de ses compagnons traduisit. « Il dit que nous ne sommes pas seuls – que l'eau est remplie d'esprits – qu'ils lui ont parlé. Il les a suivis sous les ondes. Mais sentant que son âme était sur le point de quitter son corps, il a pris peur et a nagé vers la surface où il fut sauvé par la jeune femme. Il ajoute que les esprits parlent à chacun de nous et que nous devons les écouter ! »

Inutile de dire que c'était fort embarrassant, aussi tous les passagers éteignirent-ils leurs torches en tournant le dos à leur compagnon éprouvé. Mais quand les yeux d'Hackworth se furent réhabitués à l'obscurité, il jeta un nouveau coup d'œil à l'homme et vit que les parties visibles de son épiderme s'étaient mises à irradier d'une lueur colorée.

Puis il regarda Fiona et vit qu'un bandeau de lumière blanche lui enserrait la tête comme une tiare, assez brillante pour filtrer en rouge au travers de sa chevelure, et portant une pierre précieuse dans l'axe du front. Hackworth avisa ce spectacle en gardant ses distances, ayant déjà compris qu'elle voulait dorénavant se libérer de son influence.

De larges lumières traînaient au ras des flots, dessinant la silhouette de vastes bâtiments qui n'arrêtaient pas de se dépasser, au gré des changements de parallaxe dus à la progression régulière de leur embarcation. Ils étaient parvenus non loin de l'embouchure de l'estuaire en un point à l'écart des chenaux de circulation habituels, où les navires venaient mouiller dans l'attente des retournements de marée, de vent... ou des marchés. Une constellation lumineuse demeurait immobile, se contentant de grandir à mesure qu'ils en approchaient. Se fondant sur les ombres et examinant les jeux de lumière plaqués sur les eaux par le bâtiment, Hackworth conclut que les faisceaux lumineux étaient délibérément braqués sur leurs visages, de sorte qu'ils ne pouvaient émettre aucun jugement sur la nature de leur source.

La brume se concrétisa lentement en un mur de rouille, si lisse et vaste qu'il aurait aussi bien pu se trouver à dix comme à cent pieds de distance. Le timonier attendit jusqu'à ce qu'ils soient sur le point de l'éperonner, puis il coupa les moteurs. Le radeau perdit instantanément de la vitesse et vint caresser la coque du grand vaisseau. Des chaînes visqueuses et

dégoulinantes descendirent du firmament, divergeant sous les yeux d'Hackworth comme des rayons émanant de quelque demi-dieu de l'industrie lourde, messagers de ferraille cliquetante que l'équipage, la tête rejetée en arrière dans une pose extatique, la gorge exposée à cette bizarre révélation, reçut en son sein. Les hommes arrimèrent les chaînes aux anneaux métalliques insérés dans le plancher du bateau. Ainsi entravé, le bateau s'éleva hors des flots pour grimper le long de la muraille de rouille, vision fugitive et vertigineuse dans l'infini de la brume. Soudain, apparut une main-courante, derrière, un pont découvert et, çà et là, les îlots de lumière de quelques braseros rouge cigare ponctuant l'espace. Le pont glissa sous eux, puis grandit pour accueillir la coque de leur frêle esquif. Quand ils débarquèrent, ils purent noter des canots identiques répartis sur le pont.

« Douteuse » était une litote pour décrire la réputation de Dramatis Personæ dans les quartiers néo-atlantéens de Londres, mais c'était l'adjectif qui revenait néanmoins toujours prononcé dans un demi-murmure, avec force haussements de sourcils jusqu'à la racine des cheveux et coups d'œil entendus en douce. Hackworth avait rapidement compris qu'on pouvait se faire une mauvaise réputation, rien qu'en ayant eu vent de l'existence de ce groupe – et, dans le même temps, il était manifeste que presque tout le monde en avait entendu parler. Alors, plutôt que se voir encore éclaboussé d'opprobre, il était allé chercher les billets auprès d'autres tribus.

Après tout, cela ne le surprenait pas le moins du monde de voir que la plupart des autres spectateurs étaient des compatriotes victoriens, et pas seulement des célibataires venus s'encanailler pour la nuit, mais des couples ostensiblement respectables, qui déambulaient sur les ponts en haut de forme et voilette.

Fiona bondit du canot, avant même qu'il ait touché le pont, et disparut. Elle avait reconfiguré sa robe, troquant le motif à fleurs en indienne contre un blanc tout simple, avant de s'éclipser dans le noir, sa tiare intégrée scintillant comme une auréole. Hackworth fit lentement un tour du pont, en observant le manège de ses compagnons de tribu pour tenter de résoudre

le problème suivant : s'approcher suffisamment d'un autre couple pour le reconnaître, sans toutefois s'en approcher au point qu'il puisse vous reconnaître à son tour. De temps à autre, des couples se reconnaissaient simultanément, ce qui les obligeait à dire quelque chose : les dames gloussaient malicieusement, et les messieurs émettaient un rire de gorge en se traitant mutuellement de canailles, des mots qui rebondissaient sur les planches du pont pour aller se perdre dans le brouillard comme des flèches tirées contre une balle de coton.

Une espèce de musique amplifiée émanait des compartiments des niveaux inférieurs ; de puissants accords atonaux traversaient le pont comme des perturbations sismiques. Le bâtiment était un cargo de vrac, pour l'heure vide, et qui dansait sur l'eau avec une facilité déconcertante pour une telle masse.

Hackworth était seul et isolé de toute humanité, un sentiment auquel il avait fini par s'accoutumer, comme à un ami d'enfance vivant au voisinage. Il avait trouvé Gwen comme par miracle et, durant quelques années, il avait perdu de vue cette vieille amie appelée solitude, mais voilà qu'ils s'étaient retrouvés pour cette petite balade, agréable et familière. Un bar improvisé à mi-pont avait attiré une douzaine de chalands, mais Hackworth savait qu'il ne pourrait pas se joindre à leur compagnie. Il était, de naissance, dépourvu de la capacité à se fondre et à se lier aux autres, comme certains, de naissance, sont dépourvus de mains.

« On reste au-dessus de tout ça ? dit une voix. Ou plutôt à l'écart, peut-être ? »

C'était un homme en costume de Clown. Hackworth y reconnut, vaguement, le symbole publicitaire d'une ancienne chaîne de restauration rapide américaine. Mais son costume était visiblement mal utilisé, comme si c'était l'unique vêtement d'un réfugié. Il était entièrement recouvert d'un damier de pièces en chintz, soie de Chine, cuir noir clouté, tissu rayé gris foncé, et toile de camouflage. Le Clown portait un maquillage intégral – son visage scintillait, évoquant ces jouets du siècle précédent en plastique moulé par injection, dotés d'une

ampoule électrique à l'intérieur de la tête. C'était déroutant de le voir parler : on avait l'impression de contempler l'animation tomographique d'un homme en train de déglutir.

« Alors, vous en êtes ? Ou vous y êtes simplement ? » dit le Clown, en jetant sur Hackworth un regard rempli d'expectative.

Sitôt qu'Hackworth avait réalisé, depuis déjà plusieurs minutes, que ce spectacle de Dramatis Personæ allait relever du théâtre participatif, il avait redouté cet instant : celui de sa première réplique. « Veuillez m'excuser, dit-il d'une voix crispée et pas franchement assurée, ce n'est pas mon milieu.

— Ça, putain, c'est bougrement certain, dit le Clown. Passez ça », poursuivit-il en sortant quelque chose de sa poche. Il tendit le bras vers Hackworth qui se trouvait à deux ou trois mètres de lui – mais, horrible spectacle, sa main se détacha du bras pour s'envoler, le gant blanc noirci de suie évoquant une boule de neige sale traversant selon une trajectoire elliptique l'orbite des planètes intérieures. Il vint lui fourrer un objet dans sa poche de poitrine, puis se retira ; mais, sous les yeux d'Hackworth, la main décrivit un brusque huit dans l'espace avant de venir se recoller au moignon d'avant-bras. Hackworth comprit alors que le Clown était mécanique. « Mettez-les et soyez vous-même, môssieur le grand couillon de technocrate rationaliste méta-hautain, le genre loup des steppes perplexe, solitaire et aliéné. » Le personnage tourna les talons pour repartir ; ses chaussures de Clown à claquettes étaient équipées d'une sorte de dispositif à semelles pivotantes, de sorte que, lorsqu'il tourna les talons, il le fit au sens propre et décrivit même plusieurs rotations complètes avant de s'immobiliser, le dos tourné à Hackworth. « Révolutionnaire, non ? » lança-t-il, en filant comme le vent.

L'objet dans la poche d'Hackworth était une paire de lunettes de soleil foncées, aux verres panoramiques, avec un traitement de surface arc-en-ciel, le genre d'accessoire qu'on aurait vu porter, quelques dizaines d'années plus tôt, par un flic rebelle à pistolet Magnum, héros d'une série télé prématurément déprogrammée. Hackworth les déplia et fit glisser précautionneusement sur ses tempes les branches polies. Comme les lentilles approchaient de ses yeux, il vit qu'elles

émettaient de la lumière : c'étaient des phénoménoscopes. Même si dans ce contexte, le terme *phantascope* eût été plus approprié. L'image grandit pour emplir son champ visuel, mais ne devenait nette que s'il chaussait complètement les montures ; il accepta donc à contrecœur de se plonger dans l'hallucination jusqu'à la fin de la séquence, mais voilà que les branches, comme prises d'une vie propre, s'étirèrent derrière ses oreilles pour lui enserrer la nuque comme un élastique qui claque, se rejoignant pour former un bandeau inviolable. « Libération », dit Hackworth, avant de parcourir toute la litanie des commandes d'irvu standardisées. Rien n'y fit : les lunettes refusaient de lui lâcher la tête. Finalement, un cône de lumière transperça l'espace, plongeant d'un point élevé situé derrière lui, pour venir éclabousser une scène. Des rampes de projecteurs s'allumèrent, et un homme en haut de forme émergea de derrière un rideau. « Bienvenue à votre spectacle, lança-t-il. Vous pouvez à tout moment ôter les lunettes en obtenant une ovation debout d'au moins quatre-vingt-dix pour cent du public. » Puis lumières et rideau s'évanouirent, et Hackworth se retrouva avec ce qu'il avait déjà vu : en gros, renforcée par un dispositif cybernétique de vision nocturne, l'image du pont du navire.

Il testa plusieurs autres commandes. La majorité des phénoménoscopes disposaient d'un mode transparent, ou du moins translucide, qui permettait à l'utilisateur de discerner ce qui était vraiment là. Mais celles-ci restaient obstinément opaques et ne lui présentaient qu'un rendu médiatronique de la scène. La foule bavarde des spectateurs était représentée par des silhouettes fil de fer schématisées à outrance, une technologie d'affichage abandonnée depuis au moins quatre-vingts ans et manifestement employée pour irriter Hackworth. Chaque personnage portait une grande pancarte accrochée sous la poitrine :

JARED MASON GRIFFIN III, 35 ans
(trop tard, pour devenir un personnage
intéressant comme toi !)
Neveu d'un Lord actionnaire portant le titre de comte
(n'es-tu pas jaloux ?)
Marié à la triste toupie qui est à sa droite
Ils se livrent à ces petites escapades
Pour échapper à leurs pauvres existences d'infirmes
(Et toi, que fais-tu ici ?)

Hackworth baissa les yeux pour essayer de déchiffrer sa propre pancarte, mais il ne pouvait converger dessus.

Quand il parcourait le pont, son point de vue se modifiait à mesure. Il disposait également d'une interface classique qui lui permettait de « survoler » le bateau ; Hackworth restait lui-même immobile, bien sûr, mais la perspective offerte par les lunettes perdait tout lien avec ses coordonnées réelles. Chaque fois qu'il recourait à ce mode, la légende suivante venait se superposer à son champ visuel, affichée en grosses lettres capitales rouges et clignotantes :

POINT DE VUE DIVIN DE JOHN PERCIVAL HACKWORTH

parfois accompagnées de l'image d'une espèce de magicien juché au sommet d'une montagne et scrutant un village peuplé de nains sordides. À cause de cet inconvénient, Hackworth évitait dans la mesure du possible de recourir à cette fonction. Mais à la faveur de sa reconnaissance initiale, il découvrit deux ou trois choses intéressantes.

Pour commencer, le Nippon passé par-dessus bord après son malaise avait rencontré, par une remarquable coïncidence, un groupe d'autres personnes qui étaient également tombées de leur canot avant d'arriver ici et qui, après leur sauvetage, s'étaient elles aussi mises à émettre une lumière colorée et avoir des visions qu'elles tenaient absolument à présenter à leur entourage. Tous ces individus formaient une belle cacophonie, criant en chœur pour décrire des visions qui semblaient plus ou moins reliées – comme s'ils venaient tous de s'éveiller du même

rêve et se montraient tous aussi maladroits à le décrire. Ils restaient groupés malgré leurs différences, attirés par la même mystérieuse force d'attraction qui poussait les doux dingues harangueurs à poser leurs caisses à savon côte à côte, au même coin de rue. Peu après qu'Hackworth eut zoomé sur eux avec ses lunettes phénoménoscopiques, ils se mirent à délirer sur le thème d'un œil géant qui les scruterait du haut des cieux, avec la peau noire de ses paupières toutes piquetées d'étoiles.

Hackworth s'éclipsa discrètement pour se concentrer sur un autre vaste rassemblement : deux douzaines d'autres individus un peu plus âgés, le genre actif, mince et en forme, chandail de tennis jeté négligemment sur les épaules, et chaussures de marche lacées fermement (quoique pas trop serrées), en train de débarquer d'un petit aéronef qui venait de s'amarrer sur l'ancienne zone d'atterrissage pour hélicos aménagée à l'arrière du navire. L'aéronef possédait de nombreux hublots et il était décoré de guirlandes de publicités médiatroniques pour des visites guidées de Londres vu des airs. Sitôt descendus, les touristes avaient tendance à s'immobiliser sur place, de sorte qu'un sérieux engorgement se formait en permanence. Ils devaient être aiguillonnés vers les ténèbres extérieures par leur guide touristique, une jeune actrice attifée d'une tenue de diable, avec trident et cornes rouges clignotantes.

« Alors, c'est ça, Whitechapel ? » lança à la cantonade un des touristes, dans le brouillard. Il avait un accent américain. Ces gens étaient évidemment membres de la tribu d'Heartland, phyle prospère proche de la Nouvelle-Atlantis qui avait absorbé en masse les Blancs cultivés, sains, responsables, des classes moyennes du Midwest. Surprenant leurs conversations furtives, Hackworth devina que ces touristes avaient dû être ramassés à l'Holiday Inn de Kensington, appâtés par la promesse d'un tour de Whitechapel sur les traces de Jack l'Éventreur. Il put ainsi entendre la guide diabolique expliquer que l'ivrogne qui pilotait leur aéronef les avait débarqués par erreur sur un théâtre flottant et qu'ils pouvaient librement profiter du spectacle qui justement n'allait pas tarder à commencer ; une représentation gratuite de *Cats,* la comédie musicale la plus longtemps jouée de

toute l'histoire du théâtre, et que la plupart avaient d'ailleurs déjà vue lors de leur première soirée à Londres.

Lorgnant toujours au travers des sous-titres en capitales écarlates et railleuses, Hackworth scruta rapidement les ponts inférieurs. La coque d'origine était divisée en une douzaine de compartiments caverneux. Quatre avaient été aménagés en une vaste salle de théâtre ; quatre autres tenaient lieu de scène et de coulisses. Hackworth localisa sa fille à cet endroit. Juchée sur un trône de lumière, elle était en train de répéter son texte. Apparemment, on l'avait déjà engagée pour l'un des premiers rôles.

« Je ne veux pas que tu me surveilles comme ça », dit-elle avant de disparaître de l'écran d'Hackworth dans un éclair de lumière.

La corne de brume du navire retentit. Un son que reprirent, en échos sporadiques, les autres bâtiments croisant dans les parages. Hackworth reprit sa vision naturelle du pont juste à temps pour voir un délire flamboyant se ruer sur lui : encore le Clown, qui avait apparemment le pouvoir bien particulier de traverser l'affichage d'Hackworth comme un phantasme. « Vous comptez peut-être veiller ici et passer la nuit à estimer la distance des autres navires en mesurant les échos ? Ou puis-je vous indiquer votre place ? »

Hackworth décida que le mieux encore était de ne pas se braquer. « Je vous en prie, faites.

— Eh bien, c'est ici », dit le Clown, en indiquant d'un gant maculé une bête banquette en bois installée devant eux sur le pont. Hackworth n'arrivait pas à croire qu'elle soit vraiment là, car il ne l'avait pas vue auparavant. Mais, avec ces lunettes, il n'aurait su dire.

Il s'avança, de la démarche de celui qui se dirige vers les toilettes dans une salle inconnue et mal éclairée : genoux fléchis, mains tendues, avançant le pied avec précaution pour ne pas s'érafler les tibias ou les orteils contre un obstacle. Le Clown s'était mis à l'écart pour l'observer avec dédain. « C'est comme ça que vous comptez entrer dans votre rôle ? Vous croyez vous en tirer jusqu'au bout de la nuit à coup de raisonnements

scientifiques ? Qu'est-ce qui va se passer quand vous allez enfin vous décider à croire à ce que vous voyez ? »

Hackworth trouva son siège à l'endroit précis que lui avait indiqué son écran d'affichage, mais ce n'était plus une simple banquette en bois : il était recouvert de mousse et muni d'accoudoirs. C'était comme un fauteuil de théâtre, mais quand il voulut tâter de chaque côté, il n'en trouva pas d'autre. Alors il rabattit l'assise et s'y laissa choir.

« Vous allez en avoir besoin », dit le Clown en lui plaquant dans la paume un objet tubulaire. Hackworth venait d'y reconnaître une espèce de torche, quand une violente commotion se produisit juste en dessous de lui. Ses pieds, qui jusqu'ici reposaient sur le caillebotis du pont ballaient maintenant dans le vide. En fait, il n'y avait pas que ses pieds : une trappe venait de s'ouvrir, béante, sous lui, et il était en train de tomber en chute libre. « Amusez-vous bien ! » lança le Clown, en inclinant son chapeau ; il l'observait depuis le bord d'un orifice carré dont la taille diminuait à toute vitesse. « Et tandis que vous vous précipitez vers le centre de la terre avec une accélération constante de neuf virgule huit mètres par seconde au carré, répondez donc à cette devinette : on peut simuler des sons, on peut simuler des images, on peut même simuler le vent vous fouettant le visage, mais comment diantre simule-t-on la sensation de chute libre ? »

Des pseudopodes avaient jailli de la mousse du siège pour lui envelopper la taille et le haut des cuisses. C'était heureux, car il s'était mis lentement à basculer en arrière pour se retrouver bientôt en train de dégringoler la tête la première, dépassant de grands nuages lumineux informes : une collection de vieux lustres que la troupe de Dramatis Personæ avait récupérés dans des immeubles en démolition. Le Clown avait raison : Hackworth était bel et bien en chute libre, une sensation qu'il n'était pas question de simuler avec des lunettes. S'il devait en croire ses yeux et ses oreilles, il plongeait droit vers le parterre du grand théâtre qu'il avait reconnu peu auparavant. Mais la salle n'était pas sillonnée de rangées régulières de fauteuils, comme celle d'un théâtre ordinaire. Les sièges étaient certes présents, mais semés au hasard. Et certains se déplaçaient.

Le parterre se précipitait toujours vers lui de plus en plus vite jusqu'au moment où, vraiment paniqué, Hackworth se mit à hurler. Alors, il ressentit à nouveau la gravité au moment où une force indéfinie commençait à le faire ralentir. Son fauteuil culbuta : il contemplait maintenant la constellation irrégulière de lustres, en même temps qu'il ressentait une brutale accélération de plusieurs G. Puis tout redevint normal. Le fauteuil pivota, de sorte qu'il se retrouva à l'horizontale, tandis que le phénoménoscope l'aveuglait d'un éclat d'une blancheur éblouissante. Les écouteurs lui déversaient du bruit blanc dans le crâne : mais quand il décrut, Hackworth se rendit compte qu'il s'agissait en fait d'un tonnerre d'applaudissements.

Il était incapable de distinguer quoi que ce soit jusqu'à ce que, à force de tâtonner avec l'interface, il réussisse à obtenir une vue moins schématique du théâtre. Cela lui permit alors de constater que la salle était presque à moitié remplie de spectateurs évoluant librement dans leurs fauteuils, qui semblaient motorisés, et que ces spectateurs étaient plusieurs dizaines à braquer leur torche sur lui, d'où l'éclat aveuglant. Il était l'attraction principale de la scène centrale. Il se demanda s'il était censé dire quelque chose. Une réplique vint défiler en travers de ses lunettes : *Merci beaucoup, mesdames et messieurs, de me laisser ainsi vous tomber dessus à l'improviste... Nous vous avons concocté pour ce soir un grand spectacle...*

Hackworth se demanda s'il était franchement obligé de lire cette phrase. Mais bientôt les torches se détournèrent, comme d'autres participants se mettaient à pleuvoir du plan astral des lustres. Les regardant dégringoler, Hackworth réalisa qu'il avait déjà vu un spectacle analogue dans les parcs d'attractions : ce n'était jamais que du saut à l'élastique. La seule différence était que ses verres avaient omis de lui révéler son propre élastique, histoire d'ajouter une pointe *de frisson* supplémentaire à l'expérience.

Les accoudoirs de son siège intégraient diverses commandes qui lui permirent d'évoluer dans la salle dont le plancher formait une cuvette fortement pentue vers le centre. Un piéton aurait eu du mal à s'y déplacer, mais la chaise était pourvue de

puissants moteurs nanotechnologiques qui compensaient l'inclinaison.

C'était un théâtre en rond, sur le modèle du Globe. Le parterre conique était entouré d'un mur circulaire, percé çà et là d'ouvertures de tailles variées. Certaines étaient visiblement des bouches d'aération, d'autres les baies de loges ou de régies techniques, mais la plus vaste, et de loin, était une avant-scène qui occupait le quart de la circonférence et demeurait, pour l'heure, fermée par un rideau.

Hackworth nota que la partie centrale de la salle, en contrebas, était encore inoccupée. Il dirigea son fauteuil motorisé vers le bas de la pente et se retrouva soudain, avec un choc, enfoncé jusqu'à la taille dans une eau douloureusement glaciale. Il passa aussitôt la marche arrière mais le fauteuil ne répondait plus aux commandes. « En plein dans la flotte ! » s'écria le Clown ; sa voix résonnait, triomphante, comme s'il était tout près même si Hackworth ne pouvait pas le voir. Il réussit à détacher les fixations intégrées au siège et remonta tant bien que mal le plancher incliné, les jambes raidies de froid, empestant la marée. Il était évident que le tiers central du parterre plongeait en fait sous le niveau de l'eau et qu'il était ouvert sur la mer – autre point que les lunettes d'Hackworth n'avaient pas cru bon de lui dévoiler.

Une fois encore, des dizaines de torches étaient braquées sur lui. Le public rigolait, il entendit même quelques applaudissements sarcastiques. *Allons, venez donc, elle est bonne !* suggéraient les lunettes, mais, une fois encore, Hackworth refusa de lire la réplique. Apparemment, ce n'étaient que des suggestions fournies par les auteurs de Dramatis Personæ, qui s'effaçaient dès qu'elles perdaient leur pertinence.

Les événements de ces dernières minutes – les phénoménoscopes qui se révélaient inamovibles, le saut à l'élastique imprévu, le plongeon dans l'eau de mer glaciale – avaient laissé Hackworth en état de choc. Il éprouvait un intense besoin d'aller se planquer dans un coin pour se remettre de sa désorientation. Il se hissa tant bien que mal jusqu'au périmètre de la salle, esquivant quelques fauteuils en goguette, et toujours poursuivi par les torches d'autres participants qui

semblaient plus particulièrement intéressés par son histoire personnelle. Il y avait au-dessus de lui une ouverture baignée d'une chaude lumière et, l'ayant traversée, Hackworth se retrouva dans un petit bar confortable dont la verrière incurvée offrait une vue excellente sur la salle. C'était un refuge à plus d'un titre ; ici, il voyait normalement à travers les lunettes, qui semblaient enfin lui offrir une vision non trafiquée de la réalité. Il commanda au serveur une pinte de brune et alla s'installer sur un tabouret au comptoir devant la verrière. Aux alentours de sa trois ou quatrième lampée de bière, il se rendit compte qu'il s'était déjà soumis aux exigences du Clown : la plongée dans l'eau lui avait enseigné qu'il n'avait d'autre choix que de croire aux éléments que les lunettes présentaient à ses yeux et à ses oreilles – même s'il était conscient de leur fausseté – et d'en accepter les conséquences. La pinte de bière contribua en partie à lui réchauffer les jambes et à lui détendre l'esprit. Il était venu ici pour le spectacle – de ce côté, il n'était pas volé – et il n'avait aucune raison de résister. La troupe de Dramatis Personæ avait peut-être une douteuse réputation, mais personne encore ne les avait accusés de tuer des gens parmi leur public.

L'éclairage des lustres s'atténua. Les spectateurs maniant les torches s'agitèrent comme des étincelles ravivées par un courant d'air, certains se dirigeant vers les hauteurs, d'autres préférant rester au bord de l'eau. Tandis que le noir se faisait peu à peu dans la salle, ils s'amusaient à faire courir leurs faisceaux sur les murs et le rideau de scène, créant un ciel d'apocalypse vrillé par des centaines de comètes. Une langue de lumière gluante couleur d'algue apparut sous les eaux, laissant apparaître un long praticable étroit qui vint percer la surface, telle une résurgence de l'Atlantide. L'assistance le remarqua et braqua aussitôt ses torches vers l'élément liquide, interceptant quelques taches sombres sous leur feu croisé : les têtes d'une petite douzaine d'acteurs, surgissant lentement des flots. Tous se mirent à baragouiner à l'unisson, et Hackworth réalisa qu'il s'agissait de la bande de déjantés aperçue un peu plus tôt.

« Remonte-moi, Nick, dit une voix féminine dans son dos.

— Tu les avais repliés, hein ? dit le barman.

— Des clous. »

Hackworth se retourna et découvrit que c'était la jeune femme en costume de diablotin qui avait jusqu'ici joué les guides touristiques.

Elle était toute menue, vêtue d'une longue robe de soie noire fendue jusqu'à la hanche, et elle avait des cheveux superbes, très épais, d'un noir de jais. Elle rapporta un verre de bière blonde sur le comptoir, écarta du passage sa queue de diable, l'air guindé, dans un mouvement qu'Hackworth trouva désespérément aguichant, et prit un siège. Puis elle laissa échapper un énorme soupir et posa la tête sur les bras durant quelques instants, ses cornes rouges clignotantes se reflétant dans la baie incurvée, tels les feux arrière d'une limousine. Hackworth croisa les doigts autour de sa chope et huma son parfum. En bas, le chœur s'était lâché, pour se lancer dans une interprétation pour le moins ambitieuse d'un numéro de danse de Busby Berkeley. Ils révélaient une inquiétante capacité à agir de concert – sans doute en rapport avec les zites qui avaient investi leur cerveau – toutefois les corps restaient raides, débiles et mal coordonnés. Mais tout ce qu'ils faisaient, ils le faisaient avec une absolue conviction, ce qui compensait.

« Et ils ont gobé ça ? demanda Hackworth.

— Je vous demande pardon ? dit la femme, en levant brusquement la tête, comme un oiseau en alerte, à croire qu'elle n'avait pas remarqué sa présence.

— Ces Heartlanders croient-ils vraiment à cette histoire de pilote soûl ?

— Oh ! quelle importance ? »

Hackworth rit, ravi qu'un membre de la troupe lui délivre cette confidence.

« Là n'est pas la question, n'est-ce pas ? » reprit la femme, d'une voix plus basse, devenant un rien philosophe. Elle pressa une tranche de citron dans sa bière blonde, puis but une gorgée. « La conviction n'est pas un état binaire, pas ici, tout du moins. Est-ce que quelqu'un croit à quelque chose à cent pour cent ? Croyez-vous tout ce que vous voyez au travers de ces binocles ?

— Non, concéda Hackworth, les seules choses auxquelles je crois pour l'instant, c'est que j'ai les jambes mouillées, que cette brune a bon goût et que votre parfum me plaît. »

Elle parut certes un rien surprise, mais pas désagréablement, même si elle n'était pas du genre à se laisser aussi aisément séduire. « Alors, pourquoi êtes-vous ici ? Quel spectacle êtes-vous venu voir ?

— Que voulez-vous dire ? Je suppose que je suis venu voir celui-ci.

— Mais il n'y a pas de *celui-ci*. Il s'agit de toute une famille de spectacles. Entrelacés. » Elle rangea sa bière et exécuta la Phase 1 de la manœuvre dite "à-droite-la-petite-église". Le spectacle auquel vous assistez dépend du canal que vous visionnez.

— Je n'ai pas l'impression de pouvoir le moins du monde maîtriser ce que je vois.

— Ah, donc vous êtes un acteur.

— Jusqu'ici, j'ai plutôt l'impression de m'être montré un bouffon passablement inepte.

— Un bouffon inepte ? N'est-ce pas un rien redondant ? »

Ce n'était pas si drôle que ça, mais elle l'avait dit avec esprit, et Hackworth gloussa poliment.

« Il semblerait qu'on vous ait sélectionné pour être acteur.

— Allons donc...

— Cela dit, je n'ai pas pour habitude de révéler nos secrets de cuisine, poursuivit la femme en baissant le ton, mais, en général, quand quelqu'un est choisi pour jouer, c'est qu'il est venu ici avec une autre idée en tête que celle d'assister, passif, à un simple divertissement. »

Hackworth bégaya, cherchant ses mots. « Est-ce que... est-ce que c'est fait ?

— Oh, que oui ! Et la femme quitta son tabouret pour prendre celui voisin d'Hackworth. Le théâtre, ce n'est pas simplement trois pelés et quatre tondus qui font les clowns sur scène, sous les yeux de ce troupeau de veaux. Je veux dire, parfois, ce n'est que ça. Mais cela peut être tellement plus – réellement, cela peut-être n'importe quelle sorte d'interaction entre des individus, ou entre des individus et de l'information. » La femme s'abandonnait maintenant, entièrement prise par son sujet. Hackworth retirait un plaisir infini rien qu'à l'observer. Quand elle était entrée dans le bar, il avait cru tout d'abord

qu'elle avait un visage assez quelconque, mais plus elle laissait tomber sa garde pour s'exprimer sans embarras, et plus elle devenait mignonne. « Nous sommes reliés absolument à tout, ici – branchés sur la galaxie entière de l'information. C'est un véritable théâtre virtuel. Au lieu d'être câblés, la scène, les décors, la troupe, le texte, tout est logiciel... l'ensemble peut être à tout moment reconfiguré par simple déplacement de quelques éléments.

— Oh. Et donc le spectacle – ou l'ensemble de spectacles entrelacés – peut être différent chaque soir ?

— Non, vous n'avez toujours pas saisi », dit-elle, s'excitant de plus en plus. Elle tendit la main, agrippa son avant-bras juste sous le coude et se pencha vers lui, avide de lui faire comprendre ce qu'elle allait dire. « Ce n'est pas simplement jouer un spectacle, le reconfigurer, puis en jouer un autre le lendemain. Les changements sont dynamiques et ils interviennent en temps réel. La représentation se remodèle dynamiquement en fonction de ce qui se produit *à chaque instant* – et, voyez-vous, de ce qui se produit, pas seulement ici, mais dans le monde entier... C'est une *pièce interactive* – un organisme intelligent.

— Donc, si, mettons, une bataille entre les Poings de la juste harmonie et la République côtière se déroulait en Chine continentale en ce moment même, alors, les renversements de la bataille pourraient d'une certaine manière...

— Pourraient changer la couleur d'un projecteur ou une réplique du dialogue – pas nécessairement d'une manière simple et déterministe, voyez-vous...

— Je crois que je comprends. Les variables internes de la pièce dépendent de la totalité du continuum d'information extérieur... »

La femme hocha la tête avec vigueur, et le ravissement faisait briller ses yeux noirs.

Hackworth poursuivit : « De même que, par exemple, l'état d'esprit d'un individu à un moment donné dépend des concentrations relatives d'un nombre incalculable de substances chimiques circulant dans son sang.

— Oui, dit la femme, comme lorsqu'on se trouve dans un bar, qu'un séduisant jeune homme vous tient la jambe, et que les mots qui sortent de votre bouche sont affectés par la quantité d'alcool que vous avez introduite dans votre organisme et, bien entendu aussi, par les concentrations d'hormones naturelles – là encore, pas d'une manière purement déterministe –, tous ces éléments sont des signaux d'entrée.

— Je crois que je commence à saisir ce que vous voulez dire...

— Remplacez la représentation de ce soir par le cerveau, et l'information circulant sur le réseau par les molécules contenues dans la circulation sanguine, et vous avez le topo », conclut la femme.

Hackworth était un peu déçu qu'elle ait choisi de laisser tomber la métaphore du bar, qu'il avait trouvée plus immédiatement intéressante.

La femme poursuivit. « Ce manque de déterminisme en amène certains à réfuter l'ensemble du processus pour n'y voir que de la branlette intellectuelle. Mais, en fait, c'est un outil incroyablement puissant. Certains l'ont compris.

— Je crois bien que j'en suis », dit Hackworth, qui voulait désespérément qu'elle le croie.

« Et c'est pourquoi certains viennent ici, parce qu'ils sont embarqués dans telle ou telle quête : tenter de retrouver un amour perdu, mettons, ou de comprendre pourquoi tel bouleversement terrible est intervenu dans leur vie, ou pourquoi il y a tant de cruauté dans le monde, ou pourquoi ils ne sont pas heureux dans leur vie professionnelle... La société a toujours eu du mal à répondre à ces interrogations – le genre de questions qu'on ne peut pas résoudre simplement en consultant une base de données de référence.

— Alors que le théâtre dynamique permet de s'interfacer de manière plus intuitive avec l'univers des données.

— C'est *précisément* le point. Je suis tellement ravie que vous ayez saisi.

— Quand je travaillais sur l'information, il m'est souvent venu à l'esprit, sans que j'approfondisse, qu'une telle idée pouvait être désirable, dit Hackworth. Mais tout cela dépasse l'entendement.

— Où avez-vous entendu parler de nous ?

— J'ai été envoyé ici par un ami qui s'est trouvé associé avec vous par le passé, plus ou moins vaguement.

— Oh ! Puis-je vous demander qui ? Peut-être que nous avons un ami commun », dit la femme, comme si cela pouvait être merveilleux.

Hackworth se sentit rougir et il laissa échapper un gros soupir. « Très bien, dit-il. J'ai menti. Ce n'était pas réellement un ami. C'était une personne qu'on m'a indiquée.

— Ah, nous y voilà...Je sentais bien qu'il y avait quelque chose de mystérieux chez vous. »

Hackworth resta interdit. Il plongea le nez dans son verre de bière. La femme le dévisageait, et il sentait son regard le vriller, aussi intense que la chaleur d'un projecteur de poursuite.

« Donc, vous êtes bien venu ici à la recherche de quelque chose. N'est-ce pas ? Une chose que vous ne pouviez pas trouver en consultant une base de données.

— Je recherche un type appelé l'Alchimiste. »

Soudain, tout devint éblouissant. Le côté du visage de la femme tourné vers la fenêtre était brillamment illuminé, comme une sonde spatiale frappée d'un côté par les rayons directifs du soleil. Hackworth perçut, quelque part, qu'il ne s'agissait pas d'un simple renversement de situation. Se tournant vers la salle de théâtre, il vit que presque tous les spectateurs braquaient leurs torches vers l'intérieur du bar, et que tous les autres clients avaient depuis le début observé et écouté sa conversation avec la femme. Les lunettes l'avaient trompé en rajustant le niveau d'éclairage apparent. La femme avait également un aspect différent ; ses traits avaient retrouvé l'aspect qu'ils avaient à son entrée dans la salle, et Hackworth comprenait désormais que son image à travers les lunettes avait évolué graduellement au cours de leur dialogue, en rétroaction avec les données reçues de la partie de son cerveau qui réagissait lorsqu'il voyait une femme superbe.

Le rideau s'ouvrit, révélant une large enseigne lumineuse qui descendait des cintres : JOHN HACKWORTH dans LA QUÊTE DE L'ALCHIMISTE avec en vedette JOHN HACKWORTH dans SON PROPRE RÔLE.

Le Chœur entonna :

Ce sacré John Hackworth
Il est tellement coincé !
Pas fichu de trahir une émotion
Mêm'si sa vie en dépendait
D'où méchantes répercussions,
D'ailleurs voyez plutôt :
L'a perdu son boulot,
L'a perdu sa moitié.
Alors il s'est lancé
Dans une sacrée Quête
Et il parcourt le monde
Traquant cet Alchimiste
Hormis quand il s'arrête
Pour lever une poulette.
Mais ce soir sur la piste
Peut-être qu'il saura
Enfin bien se tenir
Et remplir son contrat :
Aventure fabuleuse
Plein de bruit, de fureur,
De visions prodigieuses.
Alors, vas-y, ô John Hacker
Et mets-y tout... ton... cœur !

Quelque chose tira violemment Hackworth par le cou. La femme lui avait passé un nœud coulant pendant qu'il regardait par la baie vitrée, et elle s'en servait pour le tirer vers la porte du bar tel un cabot récalcitrant. Sitôt qu'elle eut franchi le seuil, sa cape se dilata comme sous l'effet d'une explosion à retardement, et elle jaillit à quatre mètres de hauteur, propulsée par des jets d'air comprimé apparemment intégrés à son costume – elle avait donné du mou à sa laisse pour éviter qu'Hackworth ne se retrouve pendu. Survolant l'assistance comme le cône de flammes d'un moteur-fusée, elle traîna un Hackworth titubant jusqu'au bas du plancher incliné, au bord de l'eau. L'avant-scène était reliée à la rive par deux étroites passerelles et

Hackworth se hasarda sur l'une d'elles, sentant sur ses épaules la chaleur de centaines de projecteurs, intense au point, lui semblait-il, d'enflammer ses vêtements. La femme lui fit traverser directement le centre du Chœur, passer sous l'enseigne électrique, gagner les coulisses et franchir une porte qui se referma en claquant derrière lui. Puis elle disparut.

Hackworth se retrouva entouré sur trois côtés par des murs bleus qui luisaient doucement. Il étendit la main pour effleurer une de ces parois et reçut une faible décharge pour sa peine. Il fit un pas et trébucha sur un objet qui glissa par terre : un os desséché, long et massif, plus gros qu'un fémur humain.

Il franchit la seule ouverture disponible et découvrit d'autres murs. On l'avait déposé au cœur d'un labyrinthe.

Il lui fallut une heure pour se rendre compte que toute évasion par des moyens traditionnels était impossible. Il ne chercha même pas à définir le plan du dédale ; au contraire, partant du fait qu'il ne pouvait logiquement être plus vaste que le navire, il suivit la méthode éprouvée qui consistait à tourner à droite à chaque coin et qui, comme le savent tous les garçons intelligents, doit fatalement conduire à une sortie. Mais pas cette fois-ci, et il ne comprit pas pourquoi, jusqu'au moment où, du coin de l'œil, il vit l'un des panneaux coulisser et refermer un passage existant pour en ouvrir un autre. C'était un labyrinthe dynamique.

Il trouva par terre un boulon rouillé, le ramassa et le jeta contre un mur. Il ne rebondit pas mais passa au travers et résonna en tombant de l'autre côté. Donc, les murs n'étaient que des fictions créées par ses lunettes. Le labyrinthe était constitué d'informations. S'il voulait s'évader, il faudrait qu'il joue les pirates logiciels.

Il s'assit par terre. Nick le barman apparut, traversant les murs sans encombre, avec un plateau sur lequel était posée une autre pinte de brune qu'il lui tendit, en même temps qu'une soucoupe de cacahuètes salées. À mesure que la soirée avançait, d'autres personnes se mirent à passer devant lui : des gens qui dansaient, chantaient, se battaient en duel, s'engueulaient ou faisaient l'amour. Aucun de ces individus n'avait de lien particulier avec la Quête d'Hackworth, et d'ailleurs ils n'avaient,

semblait-il, rien à voir non plus les uns avec les autres. Apparemment, la Quête d'Hackworth n'était (comme le lui avait expliqué la femme-diable) qu'une des multiples histoires en lice ce soir, coexistant dans le même espace.

Donc, quel rapport pouvait avoir tout ceci avec la vie de John Hackworth ? Et que venait y faire sa fille Fiona ?

Alors qu'il songeait à sa fille, un panneau coulissa devant lui, révélant plusieurs mètres de couloir. Au cours des deux heures suivantes, il nota que cela se reproduisait à plusieurs reprises : chaque fois qu'une idée lui venait, un mur se déplaçait.

C'est ainsi qu'il se mit à progresser par à-coups dans le labyrinthe, au rythme de ses passages d'une idée à l'autre. Indubitablement, le sol continuait de descendre, ce qui allait finir par le conduire en dessous du niveau de la mer ; et, effectivement, il commençait à percevoir un lourd martèlement qui traversait les caillebotis du pont et qui aurait pu être le bruit de puissants moteurs hormis le fait que ce navire, pour autant qu'il sache, n'allait nulle part. Il sentit devant lui une odeur marine et avisa bientôt de pâles lueurs brillant sous la surface, fragmentées par les vagues, et devina que les ballasts immergés du bâtiment devaient être tissés de tout un réseau de tunnels sous-marins, lesquels tunnels étaient occupés par les Tambourinaires. Ce ne devait sans doute toujours pas être le clou du spectacle : au plus un épiphénomène dans le cadre d'un processus plus vaste et mystérieux au sein de leur esprit collectif.

Un panneau coulissa pour lui livrer passage vers la mer. Hackworth resta quelques minutes accroupi au bord de l'eau, écoutant les tambours, puis il se leva et entreprit de dénouer sa cravate.

Il avait terriblement chaud, il était en nage, il avait des lumières éblouissantes dans les yeux, et aucun de ces éléments ne cadrait avec le fait d'être sous l'eau. Il s'éveilla et découvrit un ciel bleu éclatant au-dessus de lui, tâtonna son visage et s'aperçut que les lunettes avaient disparu. Fiona était là, vêtue

de sa robe blanche, et elle l'observait, souriant avec timidité. Il sentait le sol vibrer contre ses fesses. Manifestement, il était resté étendu un bon moment, car les saillies osseuses de son postérieur étaient écorchées et douloureuses. Il réalisa qu'ils se trouvaient sur le plancher du canot, sur le chemin du retour vers les docks de Londres ; qu'il était nu et que Fiona l'avait recouvert d'une feuille de plastique pour le protéger de la morsure du soleil. Quelques spectateurs du théâtre étaient visibles à bord, avachis les uns contre les autres, totalement passifs, comme des réfugiés, ou comme des gens au sortir de la plus grande partouze de toute leur vie, ou au lendemain d'une cuite mémorable.

« Tu as fait un sacré tabac », dit Fiona. Et soudain, Hackworth se revit parcourant l'avant-scène en triomphe, nu et dégoulinant, sous les tonnerres d'applaudissements du public debout.

« La Quête est finie, bafouilla-t-il. On rentre à Shanghai.

— Tu rentres à Shanghai, rectifia Fiona. Je t'accompagne jusqu'au ponton. Ensuite, j'y retourne. » D'un signe de tête, elle indiqua la poupe.

« Tu retournes à bord ?

— J'ai encore eu plus de succès que toi, expliqua-t-elle. J'ai trouvé ma voie, Père. J'ai accepté une invitation à entrer dans la troupe de Dramatis Personæ. »

Carl Hollywood joue les pirates

Pour la première fois depuis de longues heures, Carl Hollywood se laissa aller contre le dossier de laque dure de sa chaise d'angle et se massa le visage des deux mains, en se raclant les paumes contre ses favoris. Cela faisait bientôt vingt-quatre heures qu'il était assis dans la maison de thé, il avait consommé douze théières et, par deux fois, fait appel aux masseuses pour qu'elles lui dénouent le dos. La lumière de l'après-midi filtrant par les baies derrière lui se mit à trembloter

tandis que la foule à l'extérieur commençait à se disperser. Ils avaient eu droit à un remarquable spectacle multimédia gratuit, passant des heures à regarder par-dessus son épaule se dérouler les exploits dramaturgiques de John Percival Hackworth, pris sous divers angles de vue, affichés dans les ciné-fenêtres ouvertes sur les pages posées devant Carl Hollywood. Aucun ne savait lire l'anglais, aussi avaient-ils été incapables de suivre l'histoire des aventures de la princesse Nell au pays du roi Coyote, qui continuait dans le même temps de défiler sur les pages, le scénario fluctuant et se rebouclant sur lui-même tel un nuage de fumée qui tournoie et se déchire, entraîné par d'invisibles courants d'air.

Toutes les pages étaient redevenues blanches et vierges. Carl tendit paresseusement le bras et entreprit de les remettre en tas, histoire de s'occuper les mains pendant que son esprit travaillait – même si, pour l'instant, il travaillait moins qu'il ne trébuchait à l'aveuglette dans un labyrinthe obscur, à la John Percival Hackworth.

Carl Hollywood suspectait depuis longtemps qu'entre autres caractéristiques le réseau des Tambourinaires tenait lieu de mégasystème de décryptage. Les algorithmes de codage qui permettaient au réseau médiatique de fonctionner en toute sécurité, ceux qui permettaient des transactions monétaires sûres, étaient tous fondés sur l'utilisation comme clefs magiques de nombres premiers gigantesques. En théorie, ces clefs pouvaient être forcées, pour peu que l'on attelle au problème une puissance de calcul suffisante. Mais pour un niveau donné de puissance de calcul, l'élaboration d'un code était toujours considérablement plus facile que son décryptage, de sorte qu'aussi longtemps que le système continuerait de recourir à des nombres premiers de plus en plus grands à mesure de l'accroissement de la vitesse de calcul des machines, les cryptographes garderaient éternellement plusieurs longueurs d'avance sur les craqueurs de code.

Toutefois, l'esprit humain ne fonctionnait pas comme un ordinateur numérique et il était capable de réaliser des exploits singuliers. Carl Hollywood se remémora l'un des Aigles solitaires, un vieillard qui était capable d'additionner

mentalement d'interminables colonnes de chiffres aussi vite qu'on les énonçait. Cela n'était en soi que la simple duplication d'une possibilité d'un ordinateur numérique. Mais cet homme était également capable de réaliser des tours mathématiques bien moins évidents à programmer sur ordinateur.

Si un grand nombre d'esprits se trouvaient reliés dans le réseau des Tambourinaires, peut-être réussiraient-ils de la même façon à déchiffrer la marée de données cryptées qui déferlait en permanence sur les canaux de l'espace médiatique, et à conduire tous ces bits en apparence aléatoires à se combiner d'une manière qui ait un sens. Les hommes qui étaient venus parler à Miranda et l'avaient persuadée d'entrer dans le monde des Tambourinaires avaient laissé entendre que la chose était possible ; que par leur entremise, Miranda pourrait retrouver Nell.

Au premier abord, le résultat serait désastreux, car cela détruirait le système utilisé pour les transactions financières. Ce serait comme si dans un monde au commerce régi sur l'échange d'or, quelqu'un avait trouvé le moyen de transmuter le plomb en or. Un Alchimiste.

Mais Carl Hollywood se demandait si cela faisait réellement une différence. Les Tambourinaires ne pouvaient réaliser pareils exploits qu'en se fondant dans une société-ruche. Comme le démontrait l'exemple d'Hackworth, sitôt qu'un Tambourinaire se retirait de cette ruche, il perdait entièrement contact avec elle. La communication entre les Tambourinaires et la société normale des hommes s'effectuait au niveau inconscient, par l'entremise de leur influence sur le Réseau, grâce à des motifs qui apparaissaient de manière subliminale dans les ractifs que chacun jouait chez soi ou voyait défiler sur les murs des immeubles. Les Tambourinaires savaient casser le code, mais ils étaient incapables d'en tirer un avantage flagrant, ou peut-être simplement n'y voyaient-ils pas d'intérêt. Ils savaient fabriquer de l'or, mais en posséder ne les intéressait plus.

En un sens, John Hackworth était plus doué que quiconque pour assurer la transition entre la société des Tambourinaires et la tribu victorienne et, chaque fois qu'il traversait la frontière, il

semblait rapporter quelque chose avec lui, accroché à ses vêtements comme une trace de parfum. Ces échos impalpables de données interdites ramenés dans son sillage entraînaient de part et d'autre de la frontière toute une série de répercussions aussi embrouillées qu'imprévisibles, et dont Hackworth n'était peut-être même pas conscient. Carl Hollywood savait encore bien peu de chose sur Hackworth jusqu'à ces dernières heures, quand, alerté par une amie de Dramatis Personæ, il s'était connecté à l'histoire en cours sur les ponts clandestins du bateau-théâtre. À présent, il avait l'impression de connaître une foule de détails : qu'Hackworth était le précurseur du *Manuel illustré d'éducation pour Jeunes Filles* et qu'il avait noué une relation étroite avec les Tambourinaires, relation qui allait bien au-delà d'un lien aussi simpliste que la captivité. Il ne s'était pas contenté de manger du lotus et de prendre son pied durant toutes ces années passées sous les ondes.

Désormais, Carl avait les clefs et, vis-à-vis du Réseau, il était désormais indiscernable de Miranda, de Nell ou du Dr X, voire d'Hackworth en personne. Tous étaient transcrits à la surface d'une page étalée devant lui, en longues colonnes de chiffres regroupés par blocs de quatre. Carl Hollywood dit à la feuille de se replier avant de la fourrer dans sa poche de poitrine. Il pourrait ultérieurement s'en servir pour démêler toute cette affaire, mais ça, ce serait pour une prochaine nuit de piratage. Tabac à priser et caféine avaient fait leur possible. Il était temps de rentrer à l'hôtel, prendre un bon bain, dormir un peu et se préparer pour le dernier acte.

Extrait du Manuel, le voyage de la princesse Nell jusqu'au château du roi Coyote ; description du château ; une audience avec un Sorcier ; son triomphe final sur le roi Coyote ; une armée enchantée

Dans sa chevauchée vers le nord, la princesse Nell rencontra un orage épouvantable. Les chevaux étaient quasiment rendus fous de terreur par la véritable canonnade du tonnerre et les éclairs d'un bleu surnaturel de la foudre, mais usant d'une main ferme et de mots apaisants chuchotés à l'oreille, Nell les pressa de continuer. Les monticules d'ossements essaimés au bord du chemin témoignaient que ce col n'était pas un endroit où il faisait bon lambiner et, de toute façon, les pauvres bêtes n'auraient pas été plus rassurées en restant blotties sous un surplomb rocheux. Pour ce qu'elle en savait, le grand roi Coyote était capable de contrôler jusqu'aux éléments, et il avait préparé cette réception pour mettre à l'épreuve la détermination de la princesse Nell.

Enfin, elle parvint au sommet du col, et ce n'était pas trop tôt, car les sabots des chevaux commençaient à déraper sur une épaisse couche de glace, sans parler du givre qui s'était mis à recouvrir les rênes et à lester la queue et la crinière des bêtes. Redescendant tant bien que mal la route en lacet, elle laissa derrière elle le plus gros de l'orage pour s'enfoncer dans des rideaux de pluie aussi dense qu'une jungle. Elle avait bien fait de prendre quelques jours de repos avant l'ascension et d'en profiter pour réviser tous les manuels de magie de Pourpre, car, à l'occasion de cette traversée nocturne des montagnes, elle avait dû recourir à tous les charmes que Pourpre lui avait enseignés : des charmes pour créer de la lumière, pour choisir le bon itinéraire à une fourche, pour calmer les bêtes et réchauffer les corps frigorifiés, pour se redonner du courage, pour déceler l'approche de tout monstre assez stupide pour s'aventurer dehors par un temps pareil, et pour vaincre ceux assez désespérés pour attaquer. Ce voyage de nuit était peut-être un acte téméraire, mais la princesse Nell avait su se montrer à la hauteur du défi. Le roi Coyote ne s'attendrait sûrement pas à la voir effectuer une telle traversée. Dès demain, une fois dissipée la tempête en altitude, il dépêcherait ses corbeaux sentinelles qui franchiraient le col et redescendraient dans la plaine pour l'espionner comme ils l'avaient fait tous ces derniers jours, et ils en reviendraient avec une nouvelle consternante : la princesse avait disparu ! Même les meilleurs pisteurs du roi Coyote seraient incapables de repérer son itinéraire depuis son bivouac de la veille, tant elle avait habilement maquillé ses vraies traces pour les remplacer par des fausses.

L’aube la trouva au cœur d’une grande forêt. Le château du roi Coyote était bâti sur un haut plateau cerné de montagnes ; elle estima qu’elle avait encore plusieurs heures de trajet. Passant au large de la grande route empruntée par les messagers du Marché aux Chiffreurs, elle bivouaqua sous un surplomb rocheux au bord d’une rivière, abritée de la bise humide et protégée des regards inquisiteurs des corbeaux sentinelles, et là, elle alluma un tout petit feu sur lequel elle se prépara du thé et des flocons d’avoine.

Elle fit un somme jusqu’au milieu de l’après-midi, puis se leva, se baigna dans l’eau glaciale du torrent et ouvrit le paquet emballé dans une toile cirée qu’elle avait pris avec elle. Il contenait l’un des costumes portés par les messagers à cheval qui faisaient la navette avec le Marché aux Chiffreurs. Il contenait également plusieurs livres remplis de messages chiffrés – des messages authentiques émanant de divers stands du marché et adressés au château du roi Coyote.

Alors qu’elle sortait des bois pour rejoindre la grand-route, elle entendit passer une bruyante cavalcade et comprit que le premier contingent de messagers venait de franchir le col après avoir attendu la fin de la tempête. Elle attendit quelques minutes, puis elle les suivit. Dès qu’elle eut quitté les bois touffus et rejoint la grand-route, elle serra la bride de sa jument et s’arrêta, interdite, en contemplant pour la première fois le château du roi Coyote.

Elle n’avait jamais rien vu de semblable dans tous ses voyages au Pays d’Au-delà. Sa base était large comme une montagne, et ses murailles s’élevaient, lisses et verticales, pour se perdre dans les nuages. Une nuée galactique de lumière scintillait de sa myriade de fenêtres. L’édifice était défendu par d’imposantes fortifications, équivalentes chacune à un château de bonne taille, quoique pas édifiées sur des fondations de pierre mais à même les nuages ; car le roi Coyote, dans sa grande ingéniosité, avait conçu le moyen de bâtir des édifices qui flottaient dans les airs.

La princesse Nell piqua des fers, car, nonobstant sa torpeur, elle pressentait qu’on pouvait fort bien surveiller la grand-route depuis l’une des fenêtres sous auvent scintillant au sommet des tours. Tout en fonçant au galop vers le château, elle était partagée entre la conscience de sa stupidité à oser s’attaquer à une aussi puissante forteresse et son admiration pour l’œuvre du roi Coyote. De minces nuages de ténèbres diaphanes suintaient entre tours et palissades et, lorsqu’elle fut plus près, la princesse vit qu’il s’agissait en réalité

de régiments de corbeaux pratiquant leurs exercices militaires. Ils étaient ce qui chez le roi Coyote se rapprochait le plus d'une armée ; car, comme le lui avait expliqué un de ces volatiles, après qu'il lui eut dérobé la onzième clef suspendue à son cou,

Châteaux, jardins, or et joyaux :
Satisfaction, pour les idiots
Comme la princesse Nell ; mais ceux qui
Cultivent leur esprit,
Tels que le roi Coyote et ses corbeaux
Compilent leur pouvoir, morceau après morceau,
Le cachant en des lieux secrets
Que personne ne connaît.

Le roi Coyote ne maintenait pas son pouvoir par la force armée, mais par l'ingéniosité, et les sentinelles étaient la seule armée dont il ait besoin, et l'information sa seule arme.

Alors qu'elle galopait pour franchir les derniers kilomètres menant à la grille, en se demandant si ses jambes et son dos allaient tenir le coup, un mince panache noir jaillit d'un étroit portail tout en haut de l'une des courtines flottantes, puis grossit pour former une boule transparente avant de plonger vers elle comme une comète en piqué. Elle ne put s'empêcher de rentrer la tête dans les épaules devant cette illusion de masse et de vitesse, mais, parvenu à un jet de pierre de son crâne, le vol de corbeaux se divisa en plusieurs contingents qui se mirent à tournoyer et à converger sur elle de plusieurs directions à la fois, la frôlant de si près que leurs battements d'ailes lui soulevaient les cheveux, avant finalement de se regrouper en formation bien disciplinée qui regagna sa courtine sans demander son reste. Apparemment, elle avait réussi l'inspection. Quand elle parvint à l'imposant portail, on l'avait ouvert pour elle et personne ne le gardait. La princesse Nell s'avança dans les larges rues du château du roi Coyote.

C'était la plus belle cité qu'elle ait jamais vue : ici, l'or et le cristal n'étaient pas dissimulés au fond du trésor royal, mais servaient de matériaux de construction. Plantes et verdure étaient omniprésentes, car le roi Coyote était fasciné par les secrets de la nature, et il avait dépêché ses agents jusqu'aux confins du monde pour qu'ils lui ramènent des semences exotiques. Les larges boulevards de la cité du roi Coyote étaient bordés d'arbres dont les

branches maîtresses s'incurvaient au-dessus des parements en pierre de taille pour former de hautes voûtes bruissantes. Le dessous des feuilles était argenté et semblait émettre une douce lumière, et les branches étaient chargées de broméliacées violettes et magenta, vastes comme des chaudrons, d'où émanait une suave odeur épicée, aux corolles recouvertes de nuées de colibris à gorge rouge et remplies d'eau où vivaient des scarabées et de minuscules rainettes fluorescentes.

La Route des Messagers était jalonnée de plaques de laiton poli encastrées entre les pavés. Son itinéraire empruntait un grand boulevard qui menait dans un parc encerclant la ville, puis une rue qui grimpait en spirale autour du promontoire central. Plus sa monture se rapprochait de la couche de nuages, plus la princesse Nell sentait ses oreilles claquer, et chaque coude de la route lui offrait un nouveau panorama sur la cité en contrebas et sur la constellation de courtines flottantes d'où s'envolaient toujours les corbeaux sentinelles, allant et venant par compagnies et par escadrons pour rapporter des nouvelles des quatre coins de l'empire.

Elle passa devant un site où le roi Coyote faisait procéder à des agrandissements ; mais, au lieu d'une armée de maçons et de charpentiers, elle ne vit qu'un seul ouvrier, un gros bonhomme à barbe grise, qui tirait sur une longue pipe fine, un sac en cuir accroché à la ceinture. Arrivé au centre du chantier de construction, il plongea la main dans son sac et en ressortit une graine de la taille d'une pomme qu'il planta dans le sol. Le temps de rejoindre le bord de la route en spirale, une grande hampe de cristal scintillant avait jailli du sol et montait déjà loin au-dessus de leur tête, étincelante au soleil, pour se diviser en branches comme un arbre. Lorsque la princesse Nell le perdit de vue au coin de la route, le bâtisseur tirait sur sa pipe d'un air satisfait en contemplant une voûte cristalline qui recouvrait à présent presque entièrement la parcelle.

La princesse Nell contempla tout cela, et bien d'autres prodiges, durant sa longue ascension sur la route en spirale. Les nuages se dissipèrent et Nell découvrit que la vue portait jusque fort loin dans toutes les directions. Le domaine du roi Coyote était situé au cœur même du Pays d'Au-delà, et son château était bâti sur un haut plateau au centre de son domaine de sorte que, depuis ses fenêtres, il pouvait voir jusqu'aux rives scintillantes de l'océan ceignant l'île. Nell ne cessait de scruter l'horizon tandis qu'elle

grimpait vers le donjon intérieur du Roi, espérant toujours apercevoir l'île lointaine où Harv se languissait, prisonnier du Château noir : mais il y avait quantité d'îles sur la mer au loin, et il était difficile de distinguer les tours du Château noir des escarpements rocheux.

Enfin, la route devint plate et obliqua vers l'intérieur pour franchir un autre porche, toujours non gardé, percé dans une autre imposante muraille ; bientôt la princesse Nell se retrouva dans une cour gazonnée et fleurie, sous le donjon du Roi – un haut palais qui semblait avoir été taillé dans un seul diamant de la taille d'un iceberg. Maintenant que le soleil s'enfonçait à l'ouest, ses rayons orangés enflammaient les murs de l'édifice en projetant une myriade de minuscules arcs-en-ciel, pareils aux éclats d'un vase en cristal brisé. Une douzaine de messagers faisaient la queue aux portes du donjon. Ils avaient laissé leurs chevaux dans un coin de la cour où se trouvaient un abreuvoir et une mangeoire. La princesse Nell fit de même puis se joignit à la file.

« Je n'ai encore jamais eu l'honneur de porter un message au roi Coyote, dit la princesse Nell au messager qui la précédait dans la queue.

— Vous verrez, c'est une expérience inoubliable, dit le messager, un jeune homme puant d'assurance, brun et barbichu.

— Pourquoi faut-il attendre dans cette queue ? Dans les stands du Marché aux Chiffreurs, on dépose les livres sur la table et on passe son chemin. »

Plusieurs messagers se retournèrent alors pour toiser la princesse Nell avec dédain. Le messager barbichu fit un visible effort pour maîtriser son amusement et dit : « Le roi Coyote n'est pas un de ces moins-que-rien installés derrière un étal du Marché aux Chiffreurs ! D'ailleurs, vous ne tarderez pas à le constater par vous-même !

— Mais ne prend-il pas ses décisions de la même façon que tous les autres : en consultant un manuel de règles ? »

À ces mots, les autres messagers ne cherchèrent même plus à retenir leur amusement. Le barbichu adopta un ton nettement sarcastique : « Dans ce cas, quel serait l'intérêt d'avoir un Roi ? Il n'a besoin de nul manuel pour inspirer ses décisions. Le roi Coyote a construit une puissante machine à penser, Magicien 0.2, qui contient toute la sagesse du monde. Quand nous lui apportons un livre, ses acolytes le déchiffrent et consultent Magicien 0.2. Parfois,

il faut des heures au Magicien pour qu'il prenne sa décision. Je vous conseille de patienter respectueusement et d'observer le silence quand vous serez en présence de la grande machine !

— Je n'y manquerai pas », dit la princesse Nell, plus amusée que fâchée par l'impertinence de cet humble messager.

La queue progressait régulièrement et, tandis que le soir tombait et que s'éteignaient les rayons orangés du soleil, la princesse Nell nota des lumières bariolées qui flamboyaient à l'intérieur du donjon. Ces lumières semblaient redoubler d'intensité chaque fois que Magicien 0.2 cogitait et scintiller d'un pâle éclat le reste du temps. La princesse Nell essaya de distinguer d'autres détails de ce qui se passait à l'intérieur de la forteresse, mais les innombrables facettes brisaient la lumière et la réfractaient dans toutes les directions, de sorte qu'elle ne voyait que des fragments épars : tenter de voir à l'intérieur du sanctuaire du roi Coyote était comme chercher à vouloir se remémorer les détails d'un rêve oublié.

Finalement, le messager barbichu émergea, gratifia la princesse Nell d'un ultime sourire condescendant et lui rappela de faire preuve du respect voulu.

« Suivant ! » annonça l'acolyte d'une voix chantante, et la princesse Nell pénétra dans le donjon.

Cinq acolytes se tenaient dans l'antichambre, chacun derrière un bureau encombré de piles de vieux registres poussiéreux et de longs rouleaux de ruban de papier. Nell avait apporté trente livres du Marché aux Chiffreurs et, selon leurs instructions, elle les distribua aux divers acolytes pour qu'ils les déchiffrent. Les acolytes n'étaient ni jeunes ni vieux, mais au mitan de leur vie, et tous vêtus de blouses blanches frappées des armes du roi Coyote brochées de fil d'or. Chacun portait en outre une clef autour du cou. La princesse attendit qu'ils aient déchiffré le contenu des registres qu'elle avait apportés et qu'ils aient inscrit les résultats en perforant les bandes de papier à l'aide de petites machines astucieusement intégrées à leurs tables.

Alors, avec grande cérémonie, les treize bandes de papier furent enroulées et disposées sur un énorme plateau d'argent porté par un jeune enfant de chœur. Deux larges portes s'ouvrirent toutes grandes, et les acolytes, l'enfant de chœur et la princesse Nell formèrent une manière de procession qui s'introduisit à pas lents dans la Chambre du Magicien, une vaste salle voûtée, et en descendit la longue allée centrale.

Tout au bout de la chambre se trouvait… rien. Une sorte de vaste espace vide entouré par tout un attirail complexe de machines et de mouvements d'horlogerie avec devant, un petit autel. Cela évoquait pour la princesse une scène de théâtre, mais sans décor ni rideaux. À proximité de la scène se tenait un grand prêtre, plus âgé que les autres, et vêtu d'une robe blanche encore plus impressionnante.

Quand ils furent parvenus au bout de l'allée, le prêtre accomplit un cérémonial de pure forme, pour louer la beauté du Magicien et requérir sa coopération. Alors qu'il prononçait ces mots, des lumières s'allumèrent et la machinerie se mit à ronronner. La princesse Nell vit que cette cave n'était en définitive que l'antichambre d'un espace bien plus vaste contenu à l'intérieur et que cet espace était rempli de tout un appareillage complexe : d'innombrables tringles fines et brillantes, à peine plus larges que des mines de crayon, disposées en un fin lacis, et qui coulissaient en avant et en arrière, mues par des cames montées sur des arbres de transmission qui traversaient la pièce de part en part. Tout ce dispositif dégageait de la chaleur en fonctionnant, et la température dans la salle était passablement élevée, malgré le vigoureux courant d'air glacé des montagnes chassé par des ventilateurs aussi grands que des moulins à vent.

Le prêtre prit sur le plateau le premier des treize rouleaux de bande perforée et l'introduisit dans une fente au-dessus de l'autel. C'est à cet instant que Magicien 0.2 entra véritablement en action, et la princesse Nell constata que tous les bourdonnements, tous les vrombissements qu'elle avait perçus jusqu'ici n'avaient été qu'un prélude : le bruit de la machine tournant à l'extrême ralenti. Chacune de ses millions de cames était minuscule, mais la force nécessaire pour les mouvoir toutes en même temps était d'une amplitude sismique, et Nell percevait les vibrations formidables des arbres de transmission et des réducteurs à l'œuvre sous le robuste plancher du donjon.

Des lampes s'allumèrent tout autour de la scène, certaines étant incorporées à sa surface même, d'autres dissimulées dans la machinerie alentour. La princesse Nell vit avec surprise une sorte de forme lumineuse tridimensionnelle commencer à se concrétiser au centre de la scène vide. Apparut graduellement une tête qui acquit de nouveaux détails tandis que l'appareillage tonnait et sifflait de plus belle : c'était un vieillard chauve à la longue barbe blanche,

le visage profondément ridé par la réflexion. Au bout de quelques instants, la barbe explosa en une nuée d'oiseaux blancs et la tête devint une montagne rocailleuse autour de laquelle tournoyaient les oiseaux, puis la montagne entra en éruption, crachant un fleuve de lave orange qui remplit graduellement le volume entier de la scène, jusqu'à former un cube massif et scintillant de lumière orangée. C'est ainsi que chaque image se fondait en une autre, spectacle fort prodigieux qui se prolongea plusieurs minutes, et, durant tout ce temps, l'appareillage gémissait tout ce qu'il savait, au grand effroi de la princesse Nell qui suspectait que si elle n'avait pas déjà eu l'occasion de voir à l'œuvre d'autres machines moins complexes au Castel Turing, elle aurait sans doute tourné les talons et pris la fuite.

Finalement, malgré tout, les images s'éteignirent, la scène redevint vide et l'autel cracha un ruban de papier perforé, que le prêtre replia soigneusement avant de le confier à l'un de ses acolytes. Après une brève prière d'action de grâces, le prêtre introduisit la deuxième bande dans l'autel, et tout le processus recommença, cette fois avec des images différentes mais tout aussi remarquables.

Et cela continua, bande après bande. Quand la princesse Nell se fut accoutumée au bruit et aux vibrations du Magicien, elle se mit à prendre goût à ces images qui lui semblaient refléter une certaine qualité artistique – plus proche d'une création de l'esprit humain, sans aucun caractère mécanique.

Le Magicien toutefois était indéniablement une machine. Elle n'avait pas encore eu le loisir de l'étudier en détail, mais, après toutes ses expériences dans les autres châteaux du roi Coyote, elle avait l'impression qu'il s'agissait encore une fois d'une machine de Turing.

Son étude approfondie du Marché aux Chiffreurs, et en particulier des livres de règles employés par ces derniers pour répondre aux messages, lui avaient en effet enseigné qu'en dépit de toute sa complexité ce n'était jamais qu'une nouvelle machine de Turing. Elle était montée jusqu'au château du roi Coyote pour vérifier si le Roi répondait à ses messages en se conformant à des règles analogues. Auquel cas, l'ensemble du système – l'ensemble du royaume – ne serait rien d'autre qu'une vaste machine de Turing. Et comme elle l'avait constaté, durant son séjour au cachot, en communiquant avec le duc mystérieux par l'entremise de messages inscrits sur une chaîne, une machine de Turing, si

complexe soit-elle, n'avait rien d'humain. Elle n'avait pas d'âme. Elle était incapable de faire ce que faisait un homme.

La treizième bande fut introduite dans l'autel, et la machinerie se mit à gémir, puis à ronfler, puis à gronder. Les images apparaissant au-dessus de la scène se firent encore plus exotiques et délirantes, et, en contemplant les visages du prêtre et des acolytes, la princesse Nell put constater que même eux étaient surpris ; qu'ils n'avaient encore jamais rien vu de semblable. Plus les minutes passaient, et plus les images devenaient fragmentées et bizarres, pures incarnations de concepts mathématiques ; finalement, l'obscurité complète envahit la scène, seulement traversée de rares éclairs colorés aléatoires. Le Magicien s'était mis dans un tel état que tous se sentaient piégés dans les entrailles d'une machine colossale capable à tout moment de les pulvériser. Le jeune enfant de chœur finit par craquer et s'enfuit par l'allée centrale. En moins d'une minute, les acolytes firent de même, l'un après l'autre, reculant pas à pas jusqu'à mi-longueur de l'allée, avant de faire demi-tour pour détaler au pas de course. Finalement, même le grand-prêtre tourna les talons et s'enfuit. Le grondement des machines avait atteint désormais une intensité propre à faire croire à un séisme mémorable, et Nell dut se retenir en posant une main sur l'autel. La chaleur émanant de l'arrière de la machine était comparable à celle d'une forge, et Nell apercevait un faible éclat émanant de ses entrailles, preuve que certaines bielles étaient chauffées au rouge.

Finalement, tout cessa. Le silence était assourdissant. Nell réalisa qu'elle s'était faite toute petite et elle se redressa. La lueur rouge émanant des entrailles du Magicien s'éteignit peu à peu.

Une lumière blanche se déversa soudain, venue de partout. La princesse Nell se rendit compte qu'elle provenait de l'extérieur des murs de diamant du donjon. Quelques minutes auparavant, c'était encore la nuit. À présent régnait la lumière, mais ce n'était pas celle du jour ; elle provenait de toutes les directions à la fois, et c'était une lumière froide et sans couleur.

Nell se précipita dans l'allée pour ouvrir la porte de l'antichambre mais elle n'était plus là. Il n'y avait plus rien. L'antichambre avait disparu. Et plus loin, le jardin fleuri également, et les chevaux, et le mur d'enceinte, et la route en spirale, la cité du roi Coyote, et le Pays d'Au-delà. Ne restait plus à la place que cette douce lumière blanche.

Elle se retourna. La chambre du Magicien était toujours là.

Tout au bout de l'allée, elle avisa un homme assis sur l'autel, qui la contemplait. Il portait une couronne. Autour de son cou était une clef – la douzième clef du Château noir.

La princesse Nell redescendit l'allée vers lui. Le roi Coyote était un homme d'âge mûr, aux cheveux blond pâle et décolorés, aux yeux gris, portant une barbe un rien plus foncée que les cheveux, et pas franchement bien taillée. Alors que la princesse approchait, il parut prendre conscience de la présence de la couronne sur sa tête. Il éleva la main, l'ôta et la jeta négligemment sur l'autel.

« Très drôle, dit-il, vous avez réussi à glisser une division par zéro à travers toutes mes défenses. »

La princesse Nell refusa de se laisser entraîner par cette décontraction étudiée. Elle s'immobilisa à quelques pas de lui. « Puisque je ne vois personne ici pour procéder aux présentations, je prendrai la liberté de le faire moi-même. Je suis la princesse Nell, duchesse de Turing », sur quoi elle lui tendit la main.

Le roi Coyote parut légèrement embarrassé. Il descendit d'un bond de l'autel, s'approcha de la princesse Nell et lui baisa la main. « Le roi Coyote, pour vous servir.

— Ravie de faire votre connaissance.

— Tout le plaisir est pour moi. Désolé ! j'aurais dû me douter que le Manuel vous aurait enseigné les bonnes manières.

— Je n'ai pas l'heur de connaître le Manuel auquel vous faites référence, dit la princesse Nell. Je ne suis qu'une princesse lancée dans une quête : obtenir les douze clefs du Château noir. Je note que l'une d'elles est en votre possession. »

Le roi Coyote leva les mains, les paumes en avant. « N'en dites pas plus. Un combat singulier ne sera pas nécessaire. Vous avez déjà la victoire. » Il ôta de son cou la douzième clef et la tendit à la princesse Nell. Elle la prit avec une légère révérence ; mais, au moment où la chaîne glissait autour de ses doigts, le roi resserra brusquement son étreinte, de sorte que tous deux se trouvaient liés par la chaîne. « À présent que votre quête est achevée, pouvons-nous mettre bas les masques ?

— Je ne suis pas sûre de comprendre ce que vous voulez dire, Majesté. »

Il fit mine de contrôler son exaspération. « Quelle était votre intention réelle en venant ici ?

— Obtenir la douzième clef.

— À part ça ?

— En savoir plus sur Magicien 0.2.

— Ah.

— Découvrir que c'était, en fait, une machine de Turing.

— Eh bien, vous tenez votre réponse. Magicien 0.2 est assurément une machine de Turing – la plus puissante jamais construite.

— Et le Pays d'Au-delà ?

— Intégralement créé à partir de graines. Des graines inventées par moi.

— Et c'est donc également une machine de Turing ? Entièrement contrôlée par Magicien 0.2 ?

— Non, dit le roi Coyote. Gérée par Magicien. Contrôlée par moi.

— Mais les messages du Marché aux Chiffreurs contrôlent bien tous les événements qui se produisent au Pays d'Au-delà, n'est-ce pas ?

— Vous êtes fort perspicace, princesse Nell.

— Ces messages transmis à Magicien… encore une machine de Turing.

— Ouvrez l'autel », dit le roi Coyote, en indiquant une large plaque de laiton percée en son centre d'un trou de serrure.

La princesse Nell utilisa sa clef pour ouvrir la serrure et le roi Coyote rabattit le couvercle de l'autel. À l'intérieur, se trouvaient deux petites machines, une pour lire les bandes, l'autre pour les écrire.

« Suivez-moi », dit le roi Coyote et il rabattit une trappe encastrée dans le sol derrière l'autel.

La princesse Nell descendit derrière lui un escalier en colimaçon qui accédait à une petite salle. Les tringles de liaison sortant de l'autel y descendaient pour aboutir à une petite console.

« Magicien n'est même pas raccordé à l'autel ! Il ne fait rien, s'étonna la princesse Nell.

— Oh, mais Magicien en fait beaucoup. Il m'aide à garder la trace des choses, il fait des calculs, et ainsi de suite. En revanche, tout ce cinéma, là-haut sur la scène, n'est là que pour la galerie – juste pour impressionner les gens du commun. Quand un message arrive ici du Marché aux Chiffreurs, je le lis moi-même et j'y réponds de même.

« Vous pouvez donc constater, princesse Nell, que le Pays d'Au-delà n'est en fait pas du tout une machine de Turing. C'est en réalité une personne – plusieurs personnes, pour être précis. Maintenant, elle est tout à vous. »

Le roi Coyote reconduisit la princesse Nell au cœur de son donjon et lui offrit une visite guidée des lieux. Le clou en était la bibliothèque. Il lui montra les livres contenant les règles de programmation de Magicien 0.2, et d'autres expliquant comment amener les atomes à s'organiser pour créer des machines, des bâtiments, des univers entiers.

« Vous voyez, princesse Nell, vous venez aujourd'hui de conquérir ce monde et, maintenant que vous l'avez conquis, vous n'allez pas tarder à découvrir que c'est un endroit passablement ennuyeux. Votre responsabilité dorénavant sera de créer, pour les autres, d'autres mondes à leur faire explorer et conquérir. » D'un geste de la main vers la fenêtre, le roi Coyote indiqua le vaste espace vide occupé naguère par le Pays d'Au-delà. « Ce n'est pas la place qui manque…

— Qu'allez-vous faire, roi Coyote ?

— Appelez-moi John, Votre Altesse Royale. Dorénavant, je n'ai plus de royaume.

— John, qu'allez-vous faire ?

— Je me suis, moi aussi, lancé dans une quête.

— Et quelle est-elle ?

— Retrouver l'Alchimiste, qui qu'il puisse être.

— Et y a-t-il… »

Nell suspendit un instant sa lecture du Manuel. Ses yeux s'étaient emplis de larmes.

« Y a-t-il quoi ? demanda la voix de John sortant du livre.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre ? une autre personne qui m'aurait accompagnée tout au long de ma quête ?

— Oui, effectivement », dit John, tranquillement, après une brève pause. En tout cas, j'ai toujours senti sa présence.

— Est-elle là en ce moment ?

— Seulement si tu lui fais une place, dit John. Lis les livres, et ils te montreront comment faire. »

Sur quoi, John, ex-roi Coyote et empereur du Pays d'Au-delà, s'évanouit dans un grand éclair, laissant la princesse Nell seule dans la grande bibliothèque poussiéreuse. La princesse Nell posa la tête sur un vieux grimoire relié de cuir et huma son parfum intense. Une larme de joie roula de chacun de ses yeux. Mais elle maîtrisa l'envie de pleurer et ouvrit plutôt le grimoire.

Tous ces livres étaient des livres magiques, et ils absorbèrent à tel point la princesse Nell que, durant de longues heures, et même des jours peut-être, elle oublia tout ce qui l'entourait ; ce qui n'importait guère, car rien ne subsistait du Pays d'Au-delà. Mais à la longue, elle finit par sentir quelque chose lui chatouiller le pied. Machinalement, elle tendit la main pour se gratter. Quelques instants plus tard, le chatouillement reprit. Cette fois, elle baissa les yeux et découvrit avec surprise que le plancher de la bibliothèque était intégralement recouvert d'un tapis gris-brun, moucheté çà et là de taches blanches et noires.

C'était un tapis mobile et vivant. C'était en fait, l'Armée des souris. Tous les autres édifices, lieux et créatures vus par la princesse Nell au Pays d'Au-delà avaient été des inventions produites par Magicien 0.2 ; mais, apparemment, les souris constituaient une exception, car elles existaient indépendamment des machinations du roi Coyote. Quand le Pays d'Au-delà avait disparu, tous les obstacles divers qui avaient tenu l'Armée des souris éloignée de la princesse Nell avaient disparu en même temps, et sous peu, elles avaient réussi à la situer et converger sur leur Reine tant recherchée.

« Que voulez-vous me voir faire ? » demanda la princesse Nell. Car elle n'avait encore jamais été reine et elle ignorait tout du protocole.

Un chœur de couinements excités émana des souris tandis qu'elles lançaient et relayaient des ordres. Le tapis fut agité d'une commotion violente mais parfaitement organisée, à mesure que les souris se regroupaient en pelotons, compagnies, bataillons et régiments, commandés chacun par un officier. Une souris escalada le pied de la table de la princesse Nell, s'inclina devant elle, puis entreprit de couiner des ordres depuis ce poste élevé. Comme à la parade, les souris exécutèrent alors un mouvement de repli jusqu'aux extrémités de la pièce, se disposant en forme de boîte vide et laissant un vaste rectangle ouvert au milieu du plancher.

La souris juchée sur la table, que Nell avait décidé de surnommer la Généralissime, émit une longue série d'instructions, en courant aux quatre coins pour s'adresser aux divers contingents de son armée. Quand la Généralissime eut terminé, une musique aiguë se fit entendre, lorsque les cornemuseux de l'Armée des souris se mirent à souffler dans leur instrument et les tambours à frapper leurs peaux.

De petits groupes de souris se mirent à gagner l'espace vide, chaque groupe se dirigeant vers un endroit différent. Une fois que chacun eut atteint son emplacement désigné, chacune des souris se disposa de telle manière que le groupe tout entier dessinait une lettre. De la sorte, le message suivant apparut sur le plancher de la bibliothèque :

SOMMES ENSORCELÉES
DEMANDONS ASSISTANCE
REPORTEZ-VOUS AUX LIVRES

« Je ferai tout mon possible pour vous désensorceler », promit la princesse Nell et, aussitôt, un formidable cri de gratitude jaillit, assourdissant, de toutes les gorges minuscules de l'Armée des souris.

Trouver le livre requis ne fut pas long. L'Armée des souris éclata en petits détachements, chacun se chargeant qui d'aller récupérer un livre sur une étagère, qui de le déposer par terre, qui de l'ouvrir et de courir de page en page, à la recherche des formules magiques idoines. En moins d'une heure, la princesse Nell nota qu'un large corridor dégagé s'était ouvert au sein de l'Armée des souris et qu'un grimoire l'empruntait pour se diriger vers elle, semblant flotter à deux centimètres au-dessus du sol.

Avec précaution, elle le récupéra sur le dos des rongeurs qui le transportaient et le feuilleta jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une formule pour désenvoûter les souris. « Bon, très bien », dit-elle, et elle se mit à lire la formule ; mais soudain l'air s'emplit de couinements surexcités et toutes les souris se mirent à détaler, prises de panique. La Généralissime escalada la page, sautant sur place dans un état d'excitation extrême, en agitant avec frénésie ses petites pattes avant au-dessus de sa tête.

« Ah ! je comprends », dit la princesse Nell. Elle prit le livre et sortit de la bibliothèque, en prenant garde de n'écraser aucun de ses sujets, et elle les suivit dans le vaste espace vide à l'extérieur.

Une fois encore l'Armée des souris effectua un exercice époustouflant pour emplir la plaine vide et blême, regroupée en pelotons, compagnies, bataillons, régiments et brigades ; mais, cette fois, la parade occupait un espace bien plus vaste, car les souris avaient pris soin de se disposer avec un espacement égal à une longueur de bras humain. Certains pelotons durent ainsi parcourir l'équivalent, pour eux, de plusieurs lieues pour parvenir jusqu'aux lisières de la formation. La princesse Nell profita de ce délai pour passer en revue les troupes et répéter la formule.

Finalement, la Généralissime s'approcha, fit une profonde révérence et lui donna le feu vert en levant le pouce, même si la princesse Nell dut d'abord repérer le minuscule chef, puis loucher pour déceler son geste.

Elle se rendit à l'emplacement qu'on lui avait laissé à la tête de la formation, ouvrit le livre et prononça la formule magique.

Il y eut un violent coup de tonnerre, et un coup de vent brutal qui la fit tomber à la renverse. Elle leva les yeux, hébétée, et découvrit qu'elle était entourée par une armée gigantesque composée de centaines de milliers de jeunes filles, de quelques années à peine ses cadettes. Un concert délirant de vivats s'éleva, et toutes s'agenouillèrent comme un seul homme, dans une scène de jubilation tapageuse, jurant fidélité à la reine Nell.

Hackworth en Chine-, déprédations des Poings ; une rencontre avec le Dr X ; une procession inhabituelle

On disait que les Chinois avaient le plus grand respect pour les fous, et que durant la Guerre des Boxers certains missionnaires occidentaux, sans doute déjà de caractère fragile, étant restés plusieurs semaines coincés sous des amoncellements de décombres, ayant fui pour éviter les tirs croisés des assaillants Boxers et des troupes impériales, ayant entendu les cris de leurs ouailles brûlées vives et torturées dans

les rues de Pékin, ces hommes avaient définitivement perdu l'esprit et avaient pu rejoindre, indemnes, les rangs des assiégeants qui les avaient nourris et traités avec déférence.

John Percival Hackworth s'était installé dans une suite au dernier étage du Shangri-La de Pudong (ou *Shong-euh-li-lah* pour reprendre l'accent chantant des chauffeurs de taxi) et il venait d'enfiler une chemise propre ; son plus beau gilet, ceint d'une chaîne en or d'où pendaient son sceau, ses boîtes à priser, sa montre de gousset ainsi qu'un visiophone ; un long manteau de cheval à queue de pie ; des bottes de cuir noir aux éperons de cuivre astiqués à la main dans le hall du Shong-euh-li-lah par un coolie aussi servile qu'insolent, et qu'Hackworth soupçonnait d'être un Poing ; des gants neufs en chevreau ; et son chapeau melon, certes débarrassé de sa mousse et plus ou moins rafistolé, mais qui avait assurément connu bien des tribulations en terrain difficile.

Alors qu'il traversait la rive gauche du Huangpu, la foule habituelle de paysans affamés et d'amputés professionnels vint l'encercler comme une vague déferlant sur une grève plate car, même s'il était toujours risqué de se déplacer ici à cheval, cela n'avait rien d'insensé, et Hackworth n'avait d'ailleurs pas la réputation d'un forcené. Il gardait ses yeux gris obstinément fixés sur la palissade de lignes d'Alim en flammes, qui délimitaient une frontière de la République côtière se rétrécissant comme peau de chagrin, et il les laissait tirer sur ses basques mais ne faisait même pas attention à eux. À plusieurs reprises, trois tout jeunes paysans, identifiables comme tels à leur hâle prononcé et à leur ignorance des technologies modernes de sécurité, commirent l'erreur de tendre la main vers sa chaîne de montre et reçurent une décharge d'avertissement pour leur peine. L'un d'eux refusa de lâcher jusqu'à ce que l'odeur de chair brûlée monte de sa paume, alors il ôta sa main avec une lenteur étudiée, en dévisageant Hackworth pour lui montrer qu'il n'était pas douillet, tout en ajoutant d'une voix forte et claire une remarque qui fit courir dans la foule un rire étouffé.

Il emprunta la route de Nankin, qui lui fit traverser le cœur du quartier commerçant de Shanghai, aujourd'hui réduit à un

interminable gantelet de mendiants basanés accroupis sur leurs talons, agrippant les sacs de plastique bariolés qui leur tenaient lieu de valise, et se passant tranquillement des mégots de cigarettes. Dans les vitrines des échoppes au-dessus de leur tête, des mannequins animés paradaient et posaient, vêtus du dernier cri de la mode en République côtière. Hackworth nota que leur style était bien plus classique que dix ans auparavant, lors de son dernier passage par la route de Nankin. Les mannequins de femme n'exhibaient plus de jupes fendues. Beaucoup ne portaient même plus de jupe du tout, mais des pantalons de soie, ou des robes longues qui en révélaient encore moins. Un étalage était centré sur un personnage de patriarche allongé sur une estrade, coiffe d'un bonnet rond à pompon bleu : un mandarin. Un jeune lettré s'inclinait devant lui. Autour de l'estrade, quatre groupes de mannequins manifestaient les quatre autres formes de relations filiales.

Donc, il était de nouveau chic d'être confucéen, ou à tout le moins de bonne politique. D'ailleurs, cette vitrine était l'une des rares à n'être pas entièrement recouverte d'affiches rouges du Poing.

Hackworth passa devant des villas de marbre bâties par des Juifs irakiens aux siècles passés, devant l'hôtel où Nixon avait séjourné jadis, devant les enclaves de tours qui avaient servi de tête de pont aux hommes d'affaires occidentaux lors du développement post-communiste qui avait conduit à la sordide abondance de la République côtière. Il passa devant des boîtes de nuit vastes comme des stades ; des fosses de *jai-lai* où des réfugiés hébétés contemplaient, bouche bée, la bousculade des parieurs ; des venelles remplies d'échoppes ; une rue consacrée aux produits de luxe en alligator ; une autre aux fourrures ; une autre aux objets en cuir ; un district nanotech formé de minuscules entreprises qui faisaient de l'ingénierie à façon ; des stands de fruits et légumes : un cul-de-sac où des trafiquants vendaient des antiquités posées sur des charrettes à bras, l'un spécialisé dans les écrins en cinabre, l'autre dans le kitsch maoïste. Chaque fois que la densité faisait mine de décroître et qu'il pensait avoir atteint les limites de la ville, il retombait sur

un nouveau faubourg composé de galeries marchandes miniatures serrées sur trois niveaux, et tout recommençait.

Mais, alors que la journée tirait à sa fin, il parvint quand même par atteindre les limites de la ville et poursuivit sa route vers l'ouest : dès lors, il devint évident qu'il était fou et les passants se mirent à le considérer avec une crainte respectueuse en s'écartant sur son passage. Vélos et piétons se firent plus rares, remplacés par des engins militaires, plus lourds et plus rapides. Hackworth n'aimait pas chevaucher sur le bas-côté des grandes voies de communication, aussi demanda-t-il à Kidnappeur de lui trouver un itinéraire moins direct pour Suzhou, qui emprunterait des routes plus étroites. On était en plein delta du Yangzi, à quelques centimètres seulement au-dessus du niveau des eaux, où les canaux de transport, d'irrigation et de drainage étaient plus nombreux que les routes. Les canaux se ramifiaient dans ce terrain noir et puant comme des vaisseaux sanguins irriguant les tissus du cerveau. La plaine était fréquemment ponctuée de petits tumulus contenant les cercueils de tel ou tel ancêtre, disposés juste assez haut pour rester hors d'atteinte des inondations régulières. Plus à l'ouest, des collines escarpées s'élevaient au-dessus des rizières, noires de végétation. Les postes de contrôle installés par la République côtière aux carrefours étaient gris et floconneux, telles des plaques de moisissure grandes comme des maisons, tant était forte la densité du réseau fractal de défense et, lorsque son regard voulut transpercer le nuage d'aérostats macro et microscopiques, Hackworth eut du mal à distinguer les hoplites postés en leur centre, avec les ondes de chaleur qui s'élevaient des radiateurs accrochés dans leur dos et faisaient vibrer cette soupe aérienne. Ils le laissèrent passer sans encombre. Hackworth s'attendait à rencontrer d'autres postes de contrôle, à mesure qu'il s'enfoncerait en territoire contrôlé par les Poings, mais le premier devait être le dernier ; la République côtière n'avait pas les moyens d'assurer une défense en profondeur et ne pouvait mobiliser qu'un barrage unidimensionnel.

Quinze cents mètres après le poste, à une autre petite intersection, Hackworth découvrit deux croix improvisées taillées fort récemment dans des troncs de mûrier – des feuilles

vertes flottaient encore sur les branches. Deux jeunes Blancs avaient été ligotés aux croix par des serre-câbles en plastique gris, brûlés à plusieurs endroits puis méthodiquement éviscérés. À leur coupe de cheveux, aux strictes cravates noires qu'on leur avait ironiquement laissées autour du cou, Hackworth jugea qu'il devait s'agir de Mormons. Un long écheveau d'intestin traînait de l'un des ventres jusque dans la poussière du chemin, au milieu duquel un porc efflanqué tirait dessus avec obstination.

Hackworth vit peu d'autres cadavres mais leur odeur imprégnait l'air moite et chaud. Il crut à un moment entrevoir un réseau de barrières de défense nanotechnologique jusqu'au moment où il réalisa qu'il s'agissait d'un phénomène naturel : chaque voie d'eau d'un épais rideau noir de grosses mouches lymphatiques. Dès lors, il sut que s'il tirait légèrement sur les rênes de sa monture pour la guider vers les berges de l'un ou l'autre canal, il découvrirait que ses eaux charriaient des monceaux de corps ballonnés.

Dix minutes après avoir passé le poste frontière de la République côtière, il traversa le centre d'un campement du Poing. N'ayant détourné le regard ni à gauche ni à droite, il ne put vraiment en estimer la taille ; les Poings avaient investi un village aux bâtiments bas de brique stuquée. Une longue balafre noire rectiligne courant au sol marquait la trace d'une ligne d'Alim brûlée et, en la franchissant, Hackworth s'imagina que c'était un méridien gravé à même la chair du globe par quelque cartographe astral. La plupart des Poings allaient sans chemise, vêtus d'un pantalon indigo, retenu par une large ceinture écarlate passée à la taille, avec parfois un bandeau de même couleur noué autour du cou, du front, ou du biceps. Ceux qui n'étaient pas occupés à filmer ou dormir faisaient des exercices d'arts martiaux. Hackworth traversa lentement leurs rangs, et ils firent mine de ne pas le remarquer, sauf un type isolé qui sortit en courant d'une maison, brandissant un couteau et criant *« Sha ! Sha ! »*, et dut être maîtrisé par trois de ses camarades.

Sur les soixante kilomètres du trajet jusqu'à Suzhou, rien ne changea dans le paysage, sinon que les ruisseaux devinrent des rivières et les étangs des lacs. Les camps des Poings devenaient

de plus en plus vastes et resserrés. Quand, trop rarement, l'air lourd daignait souffler en brise, il décelait la puanteur moite et métallique des eaux stagnantes, preuve qu'il était proche du grand lac de Tai Wu – ou Taifu comme le prononçaient les habitants de Shanghai. Un dôme d'écaille grise s'élevait au-dessus des rizières à quelques kilomètres de distance, et Hackworth devina qu'il devait s'agir de Suzhou, aujourd'hui place forte du Céleste Empire, drapée sous son écran de protection aérienne comme une courtisane derrière un voile translucide en soie du pays.

À l'approche des rives du grand lac, il rejoignit une route importante qui descendait vers le sud en direction de Hangzhou. Il fit obliquer Kidnappeur vers le nord. Suzhou avait lancé des vrilles d'urbanisation le long des grands axes et, à mesure qu'il s'approchait du centre, il vit apparaître allées marchandes et concessions commerciales, aujourd'hui détruites, abandonnées ou colonisées par des réfugiés. La plupart de ces établissements s'adressaient aux chauffeurs routiers : motels, casinos, maisons de thé et de restauration rapide. Mais plus un seul camion désormais ne parcourait la route, et Hackworth chevauchait au beau milieu de la chaussée, transpirant d'abondance sous ses grands habits noirs et se désaltérant fréquemment à la gourde réfrigérée rangée dans la boîte à gants de Kidnappeur.

Un panonceau McDonald gisait, décapité, en travers de la route, telle une monstrueuse barrière de péage ; quelque chose avait carbonisé le pylône unique qui naguère encore le dressait en l'air. Deux jeunes étaient postés devant, cigarette au bec, et, comme Hackworth le comprit bientôt, ils guettaient son arrivée. Dès qu'il fut assez près, ils écrasèrent leurs cigarettes, s'avancèrent vers lui et s'inclinèrent. Hackworth effleura son chapeau melon. L'un des jeunes saisit les rênes de Kidnappeur, geste purement cérémonial dans le cas d'un cheval-robot, tandis que son compagnon invitait Hackworth à descendre de sa monture. Les deux hommes étaient vêtus de combinaisons pesantes mais souples, munies de tout un réseau de tubes et de câbles traversant l'étoffe : la couche intérieure d'une armure. Ils pouvaient à tout moment se transformer en hoplites prêts au

combat en encliquetant les éléments de blindage les plus massifs, sans doute planqués quelque part à portée de main. Leur bandeau écarlate les désignait comme des Poings. Hackworth devait être un des rares membres des Tribus extérieures à se trouver en présence de rebelles qui ne se ruaient pas sur lui, le couteau brandi en glapissant « Tue ! Tue ! », et il trouva intéressant de les voir d'humeur plus indulgente. Ils se montraient dignes, compassés et pleins de retenue, comme de vrais soldats, en s'abstenant de ces hennissements paillards tant à la mode en République côtière chez les jeunes de leur âge.

Hackworth gagna le McDonald en traversant le parking, suivi à distance respectueuse par un des soldats. Un autre lui ouvrit la porte, et Hackworth poussa un soupir de soulagement quand un courant d'air sec et froid lui baigna le visage, commençant à chasser la chaleur moite des fibres de ses vêtements. L'endroit avait subi un début de pillage. Il décela une odeur graisseuse froide, presque clinique, émanant de derrière le comptoir où les conteneurs de matière grasse avaient été déversés sur le sol et s'étaient figés comme de la neige. L'essentiel en avait été récupéré par les pillards : Hackworth distingua les traces parallèles de doigts féminins. La décoration de la salle s'inspirait du thème de *la Route de la Soie*, avec des panneaux médiatroniques translucides présentant les superbes panoramas essaimés sur son itinéraire, jusqu'au terminus antique de la Route, à Cadix.

Le Dr X était installé dans une stalle d'angle, visage rayonnant dans la lumière froide du soleil aux UV filtrés. Il était coiffé d'un bonnet de mandarin, avec des dragons brodés en fil d'or, et vêtu d'une somptueuse robe de brocart. La robe était ouverte à l'encolure et dotée de manches courtes, dévoilant à Hackworth la sous-combinaison d'une tenue de hoplite. Le Dr X était en guerre, il avait quitté le périmètre sûr de Suzhou et devait être prêt à une attaque. Il buvait dans une tasse McDonald géante du thé vert préparé selon la tradition locale : grands nuages de grosses feuilles vertes nageant dans un gobelet d'eau bouillante. Hackworth ôta son melon et s'inclina à la mode victorienne, ce qui était parfaitement approprié en la circonstance. Le Dr X lui rendit son salut et, lorsque sa tête

s'inclina, Hackworth remarqua le bouton de son bonnet : il était rouge, couleur des échelons les plus élevés de la hiérarchie, mais en corail, le désignant comme un mandarin de second rang. Un bouton de rubis l'aurait placé tout en haut de l'échelle. Suivant la terminologie occidentale, cela faisait du Dr X l'équivalent approximatif d'un secrétaire d'État ou d'un général de corps d'armée. Hackworth supposa que c'était l'échelon le plus élevé que les Mandarins daignaient conférer à des barbares.

Hackworth s'assit en face de lui. Une jeune femme sortit à petits pas des cuisines et posa devant lui un autre gobelet de thé vert. La regardant s'éloigner en se dandinant dans ses chaussons de soie, Hackworth fut à peine choqué de voir que ses pieds ne mesuraient guère plus d'une vingtaine de centimètres. Il devait exister des moyens moins brutaux de procéder de nos jours, peut-être par régulation de la croissance des tarsiens durant l'adolescence. Cela ne devait sans doute même pas être douloureux.

Réalisant cela, Hackworth réalisa également, pour la première fois, qu'il avait fait le bon choix dix ans plus tôt.

Le Dr X l'observait, et sans doute avait-il lu ses pensées. Cela parut le rendre songeur. Il resta quelques instants sans rien dire, se contentant de regarder dehors, en buvant juste parfois une gorgée de thé. Hackworth n'y voyait aucun inconvénient, lui qui avait fait une longue route.

« Avez-vous tiré un enseignement de votre peine de dix ans ? dit enfin le Dr X.

— Il semblerait. Mais ça n'a pas mordu tout de suite », répondit Hackworth.

L'expression était un peu trop idiomatique pour le Dr X. En guise d'explication, Hackworth sortit une carte de visite, vieille de dix ans et portant le tampon dynamique du Dr X. Lorsque le vieux pêcheur sortit des eaux le dragon, le Dr X saisit soudain et sourit avec appréciation. Cela trahissait une grande sensibilité – à supposer qu'elle fût authentique – mais peut-être que l'âge et la guerre l'avaient rendu téméraire.

« Avez-vous trouvé l'Alchimiste ? demanda le Dr X.

— Oui, dit Hackworth. C'est moi.

— Quand vous en êtes-vous rendu compte ?

— Seulement depuis peu, avoua Hackworth. Ensuite, j'ai tout compris en un instant – *ça avait mordu*, dit-il en mimant le geste du pêcheur ferrant une prise. Le Céleste Empire avait du retard sur Nippon et Atlantis en matière de nanotechnologie. Les Poings pouvaient toujours brûler les lignes d'Alim des barbares, mais cela ne ferait que plonger dans la pauvreté les masses paysannes et amener la population à convoiter d'autant plus les produits étrangers. On décida par conséquent de court-circuiter les tribus barbares en développant la technologie de la Graine. Au début, vous avez poursuivi le projet en coopération avec des phyles de second ordre comme Israël, l'Arménie et la Grande Serbie, mais ils se révélèrent peu fiables. Et sans cesse, vos réseaux soigneusement élaborés étaient dispersés par l'Application du Protocole.

« Mais ces échecs vous avaient pour la première fois mis en contact avec CryptNet, en qui vous avez sans doute dû voir une autre forme de triade – une bande de conspirateurs méprisables. Toutefois, CryptNet était lié à une structure plus sérieuse et plus intéressante – la société des Tambourinaires. Avec leur point de vue d'Occidental, parcellaire et sans profondeur, les membres de CryptNet n'ont pas saisi toute la force de l'esprit collectif des Tambourinaires. Vous, en revanche, vous en avez été tout de suite conscient.

« Tout ce qu'il vous fallait pour lancer le *projet Graine*, c'était l'esprit rationnel, analytique d'un ingénieur en nanotechnologie. Je faisais parfaitement l'affaire. Vous m'avez lâché dans la société des Tambourinaires, comme on plante une graine dans un sol fertile, et mon savoir s'est disséminé parmi eux, imprégnant leur esprit collectif – de même que leurs pensées se diffusaient dans mon inconscient. Ils devinrent comme une extension de mon propre cerveau. Des années durant, j'ai peiné sur le problème, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

« Et puis, avant d'avoir pu achever la tâche, j'ai été muté par les supérieurs à l'Application du Protocole. J'avais quasiment fini. Mais pas encore tout à fait.

— Vous supérieurs avaient découvert vos plans ?

— Soit ils sont parfaitement ignorants, soit ils savent tout et font semblant de rien, dit Hackworth.

— Mais vous leur avez certainement tout révélé, à l'heure qu'il est, murmura le Dr X, d'une voix presque inaudible.

— Si je devais répondre à cette question, rien ne vous empêcherait alors de me tuer », avoua Hackworth.

Le Dr X hocha la tête, moins pour admettre le fait que pour exprimer sa sympathie devant le cynisme admirable des réflexions de son interlocuteur – comme si Hackworth, après une série de mouvements apparemment peu concluants, avait tout soudain fait basculer un large territoire de pierres sur un damier de go.

« D'aucuns seront enclins à défendre ce point de vue, à cause de ce qui s'est passé avec les filles », observa le Dr X.

Hackworth fut si abasourdi d'entendre cela qu'il fut pris d'un léger vertige et momentané trop embarrassé pour parler. « Les Manuels d'éducation se sont-ils révélés utiles ? » demanda-t-il finalement, en tâchant de ne pas paraître trop frivole.

Le Dr X eut un large sourire. Puis le sentiment repassa sous la surface, comme une baleine en plongée. « Ils ont bien dû être utiles à quelqu'un, confia-t-il. Mon avis est que nous avons commis une erreur en sauvant les filles.

— Comment un acte humanitaire peut-il avoir été une erreur ? »

Le Dr X pesa la question. « Il serait plus exact de dire que, même s'il était vertueux de les sauver, il était erroné de croire qu'on pouvait les éduquer convenablement. Comme nous manquions des ressources pour les élever individuellement, nous les avons élevées grâce aux livres. Mais le seul moyen convenable d'élever un enfant est au sein d'une famille. Le Maître ne nous aurait pas dit autre chose, si nous avions écouté ses paroles.

— Certaines de ces filles choisiront un jour de suivre la voie du Maître, dit Hackworth, et dès lors sera démontrée la sagesse de vos décisions. »

Voilà qui semblait une idée parfaitement inédite pour le Dr X. Son regard se reporta vers la fenêtre. Hackworth sentit

que l'affaire des filles et des Manuels d'éducation venait d'être conclue.

« Je serai ouvert et franc, dit le Dr X, après quelques gorgées de thé méditatives, même si vous n'allez pas me croire parce que, dans les Tribus extérieures, on s'est mis dans la tête que nous ne parlons jamais avec franchise. Mais peut-être qu'avec le temps vous discernerez la vérité de mes paroles.

« La Graine est presque achevée. Après votre départ, sa construction s'est fortement ralentie – plus que nous ne l'avions escompté. Nous pensions qu'au bout de dix ans les Tambourinaires auraient absorbé tout votre savoir et pourraient poursuivre la tâche sans vous. Mais il y a dans votre esprit un élément hérité tout au long de ces années d'études savantes et que les Tambourinaires, s'ils l'ont jamais détenu, ont renoncé à garder et ne peuvent récupérer à moins de ressortir de leurs ténèbres pour revivre à nouveau en pleine lumière.

« La guerre contre la République côtière est parvenue à une phase critique. Nous vous demandons maintenant de nous aider.

— Je dois avouer qu'il m'est presque inconcevable de vous aider en la circonstance, dit Hackworth, à moins que cela soit dans l'intérêt de ma tribu, ce qui ne me paraît pas une éventualité réaliste.

— Nous avons besoin de vous pour nous aider à finir d'élaborer la Graine », s'obstina le Dr X.

Seules des décennies d'entraînement au refoulement des émotions empêchèrent Hackworth de lui rire au nez. « Monsieur, vous êtes un homme d'expérience et un fin lettré. Vous êtes sans aucun doute au courant de la position du gouvernement de Sa Majesté, et en tout cas de celle du Protocole économique commun, au sujet des technologies de la Graine. »

Le Dr X souleva la main de quelques centimètres, la paume tournée vers la table, et fit mine de balayer l'air. Hackworth reconnut le geste des Chinois aisés pour congédier les mendiants, voire rayer d'un trait un argument considéré comme risible. « Ils ont tort, dit-il. Ils ne comprennent pas. Ils voient la Graine avec l'œil de l'Occidental. Vos cultures – et celle de la

République côtière – sont bien mal organisées. Il n'y a aucun respect de l'ordre établi, aucune révérence pour l'autorité. L'ordre doit être appliqué d'en haut, sinon c'est l'anarchie. Vous avez peur de donner la Graine à votre population parce qu'elle pourrait s'en servir pour fabriquer des armes, des virus, ses propres drogues, et détruire l'ordre établi. Vous imposez l'ordre par le contrôle de l'Alim. Mais dans le Céleste Empire, nous sommes disciplinés, nous respectons l'autorité, l'ordre règne dans nos esprits, et c'est pourquoi la famille est disciplinée, le village est discipliné, l'État est ordonné. Entre nos mains, la Graine serait inoffensive.

— Pourquoi en avez-vous besoin ?

— La technologie nous est indispensable pour vivre, expliqua le Dr X., mais nous devons l'associer à notre propre *ti. »*

Un bref instant, l'oreille d'anglophone d'Hackworth crut entendre une allusion au breuvage. Mais les doigts du docteur tracèrent rapidement des idéogrammes sur le dessus de la table, d'un mouvement preste et gracieux, la manche de brocart raclant le revêtement de plastique. « Le *yong* est la manifestation extérieure d'une chose. Le *ti* en est l'essence sous-jacente. La technologie est un *yong* associé à une forme de *ti* particulier, qui est... – à ce point, le docteur hésita et, au prix d'un effort manifeste, se retint d'employer des termes péjoratifs comme *barbares* ou *gwailo* – qui reste occidental et nous est donc totalement étranger. Depuis des siècles, depuis l'époque des Guerres de l'opium, nous luttons pour absorber le *yong* de la technologie sans importer le *ti* occidental. Mais cela s'est révélé impossible. Tout comme nos ancêtres n'ont pu ouvrir nos ports à l'Occident sans accepter le poison de l'opium, nous n'avons pu ouvrir nos existences à la technologie de l'Occident sans accueillir en même temps ses idées, qui ont été un véritable fléau pour notre société. La conséquence en a été des siècles de chaos. Nous vous demandons de mettre fin à cela en nous donnant la Graine.

— Je ne vois pas en quoi la Graine pourra vous aider.

— La Graine est une technologie ancrée dans le *ti* chinois. Nous vivons à son rythme depuis cinq mille ans, expliqua le Dr X. D'un geste de la main, il indiqua la fenêtre. Il y avait des

rizières avant qu'il y ait des parkings. Le riz était la base de notre société. Les paysans qui semaient les graines avaient le statut le plus élevé dans la hiérarchie confucéenne. Comme l'a dit le Maître : *Que les producteurs soient nombreux, et rares les consommateurs.* Quand l'Alun a débarqué d'Atlantis, de Nippon, nous avons cessé de semer, parce que le riz sortait désormais des compilateurs de matière. Ce fut la destruction de notre société. Quand notre société était fondée sur l'agriculture, on pouvait dire à juste titre, en répétant les paroles du Maître : *La vertu est la racine ; l'abondance le résultat.* Mais avec le *ti* occidental, l'abondance ne vient plus de la vertu mais de l'astuce. De sorte que les relations filiales en sont bouleversées. C'est le chaos... conclut le Dr X, avec regret ; puis, quittant des yeux sa tasse de thé pour indiquer la fenêtre : les parkings et le chaos. »

Hackworth demeura silencieux une bonne minute. Des images lui étaient revenues à l'esprit et, cette fois, pas des hallucinations fugitives mais la vision parfaitement concrète d'une Chine libérée du joug de l'Alim étrangère. C'était une situation qu'il avait déjà vue, peut-être même contribué à créer. Elle révélait un spectacle qu'aucun *gwailo* n'aurait jamais l'occasion de voir : le Céleste Empire à l'avènement de l'Ère de la Graine. Des paysans cultivaient leurs champs et leurs rizières, et même en période de sécheresse ou d'inondation, la terre procurait une moisson abondante : des vivres, bien sûr, mais aussi quantité de plantes inhabituelles, des fruits qui donnaient des médicaments, des bambous mille fois plus résistants que les variétés naturelles, des arbres qui produisaient du caoutchouc synthétique et des granulés de carburant propre et sans danger. En bon ordre, des paysans hâlés apportaient leurs productions aux grands marchés dans des villes propres nettoyées des conflits et du choléra, où tous les jeunes gens étaient des étudiants studieux et respectueux, et où tous les anciens étaient honorés et bien soignés. C'était une simulation ractive vaste comme la Chine entière, et Hackworth aurait pu s'y perdre, et peut-être s'y perdit-il durant un laps de temps qu'il n'aurait su estimer. Mais finalement il cligna les yeux pour dissiper le rêve et but une gorgée de thé pour revenir sur la voie de la raison.

« Vos arguments ne sont pas sans mérite, dit-il au Dr X. Merci de m'avoir aidé à envisager la question sous un jour différent. Je vais y réfléchir en retournant à Shanghai. »

Le Dr X le raccompagna jusqu'au parking du McDonald. La chaleur lui parut d'abord agréable, comme un bain relaxant, même si Hackworth savait qu'il ne tarderait pas à avoir l'impression de s'y noyer. Kidnappeur s'approcha au pas et replia les jambes, pour aider Hackworth à l'enfourcher plus aisément.

« Vous nous avez aidés de votre plein gré pendant dix ans, dit le Dr X. Votre destin est de créer la Graine.

— Balivernes, dit Hackworth. J'ignorais tout de la nature du projet. »

Sourire du Dr X. « Vous le connaissiez parfaitement bien. » Il sortit une main des longues manches de sa robe et agita le doigt, comme un instituteur indulgent qui fait mine de gronder un élève intelligent mais dissipé. « Vous avez agi non pas pour servir votre Reine mais pour servir votre propre nature, John Hackworth, et votre nature, je la comprends. Pour vous, l'ingéniosité est un but en soi, et une fois que vous avez découvert une manière ingénieuse de réaliser quelque chose, vous n'avez d'autre choix que de la réaliser, tout comme l'eau qui trouve une fissure dans une digue n'a d'autre choix que de s'y introduire pour inonder les terres de l'autre côté.

— Adieu, docteur X, dit Hackworth. Vous comprendrez que, même si je vous tiens personnellement en très haute estime, je ne puis honnêtement vous souhaiter bonne chance dans vos efforts actuels. » Il effleura son chapeau et s'inclina bien bas, forçant Kidnappeur à rectifier légèrement sa position pour lui permettre de garder l'équilibre. Le Dr X lui rendit son salut, lui présentant une dernière fois le bouton corallin de son bonnet. Hackworth piqua des fers pour regagner Shanghai.

Pour le retour, il suivit un itinéraire plus septentrional, empruntant une des nombreuses radiales qui convergeaient sur la métropole. Après un certain temps de chevauchée, il prit

nettement conscience d'un son resté jusqu'ici aux limites de sa perception : un martèlement sourd, lointain, rapide, peut-être deux fois plus rapide que son propre pouls. Il songea bien sûr immédiatement aux Tambourinaires, et il fut tenté d'aller explorer les canaux proches pour voir si leur colonie avait étendu ses vrilles jusqu'aussi loin à l'intérieur des terres. Et puis il tourna ses regards en direction du nord et vit à trois kilomètres de là, sur la plaine, une longue procession qui progressait sur un autre grand axe, noire colonne de piétons marchant sur Shanghai.

Il nota que leurs deux itinéraires convergeaient, aussi poussa-t-il Kidnappeur au petit galop, dans l'espoir de parvenir à l'intersection avant qu'elle soit obstruée par cette colonne de réfugiés. Kidnappeur les distança sans peine mais en vain ; quand il parvint à la fourche, ce fut pour découvrir qu'elle avait été réquisitionnée par l'avant-garde de la colonne qui y avait établi un barrage et refusait de le laisser passer.

Le contingent qui contrôlait maintenant le carrefour était entièrement composé de jeunes filles, certaines âgées à peine d'une douzaine d'années. Elles étaient plusieurs dizaines, et elles avaient apparemment enlevé l'objectif à un groupe de Poings inférieur en nombre, qu'on pouvait voir allongés, ligotés, sous un bosquet de mûriers, saucissonnés avec de la corde en plastique. Les trois quarts des filles étaient de faction, presque toutes armées de pieux de bambou aiguisés, même si l'on pouvait noter également quelques fusils et des armes blanches. Le quart restant était de repos : accroupies en cercle près de l'intersection et buvant des tasses d'eau bouillie, elles étaient toutes plongées dans des livres. Hackworth reconnut ceux-ci : ils étaient tous identiques, et tous avaient une couverture couleur jade marbrée, même si tous avaient été personnalisés par des autocollants, des graffiti et autres décorations au fil des années.

Hackworth s'avisa que plusieurs autres filles, organisées en groupes de quatre, l'avaient suivi sur la route à bicyclette : elles venaient de le dépasser pour rejoindre leur groupe.

Il n'avait d'autre choix que d'attendre que la colonne soit passée. Le roulement de tambour continua de s'amplifier

jusqu'à ce que la chaussée tremble à chaque martèlement et que les amortisseurs incorporés aux jambes de Kidnappeur entrent en action, fléchissant imperceptiblement à chaque secousse. Une autre avant-garde passa devant eux ; Hackworth put sans peine en évaluer la taille à deux cent cinquante-six éléments : un bataillon était formé de quatre pelotons, eux-mêmes formés de quatre compagnies de quatre pelotons de quatre filles. L'avant-garde était constituée d'un tel bataillon, avançant au pas redoublé, sans doute pour prendre de l'avance sur le gros de la troupe avant le prochain grand carrefour.

Puis ce fut enfin la colonne principale, divisée en bataillons, chaque pied heurtant le sol à l'unisson de tous les autres. Chaque bataillon portait plusieurs chaises à porteur, qui passaient de peloton en peloton toutes les deux minutes pour répartir le fardeau entre les filles. Ce n'étaient pas des palanquins luxueux : on les avait improvisées avec du bambou et de la corde en nylon, puis garnies de matériaux récupérés de vieux mobilier de cafétéria en plastique. Juché sur ces chaises, Hackworth vit des filles qui ne semblaient pas différentes des autres, sinon qu'elles pouvaient avoir un ou deux ans de plus. Elles n'avaient pas l'apparence d'officiers : elles ne donnaient pas d'ordre, ne portaient aucun insigne particulier. Hackworth ne comprenait pas pourquoi elles voyageaient en chaise à porteur jusqu'au moment où il en détailla une, qui avait croisé les jambes et ôté l'un de ses chaussons. Son pied souffrait d'une malformation : il était trop court de plusieurs centimètres.

Mais toutes les autres filles en chaise étaient profondément absorbées par leur Manuel. Hackworth dégrafa un petit instrument d'optique fixé à sa chaîne de montre ; c'était un combiné télescope/microscope nanotech qui était souvent bien pratique, et il s'en servit pour regarder par-dessus l'épaule de la jeune fille. Elle examinait le diagramme d'un petit appareil nanotechnologique, parcourant un didacticiel rédigé par Hackworth plusieurs années auparavant.

La colonne passa devant Hackworth bien plus vite qu'il ne l'avait redouté ; elle glissait sur la route comme un piston. Chaque bataillon avait sa bannière, modeste étendard improvisé avec un drap de lit peint. Chaque bannière arborait le numéro

du bataillon et un blason qu'Hackworth connaissait bien, car il jouait un rôle important dans le Manuel. Au total, il compta deux cent cinquante-six bataillons.

Soixante-cinq mille filles étaient passées devant lui au pas de course, fonçant à toute allure sur Shanghai.

Extrait du Manuel, le retour de la princesse Nell au Château noir ; la mort d'Harv ; Les Livres du Livre et de la Graine ; la quête de la princesse Nell pour retrouver sa mère. Destruction de la Chaussée ; Nell tombe aux mains des Poings ; une évasion débouchant sur un plus grand danger ; délivrance

La princesse Nell aurait pu user de tous les pouvoirs qu'elle avait acquis durant sa grande quête pour creuser la tombe d'Harv ou bien confier la tâche à l'Armée désenvoûtée, mais cela ne lui semblait pas convenable, aussi alla-t-elle plutôt dénicher une vieille pelle rouillée accrochée dans l'un des communs du Château noir. Le terrain était sec, rocailleux et veiné de racines de buissons épineux et, plus d'une fois, sa pelle cogna contre des ossements anciens. La princesse Nell creusa la fosse toute la journée, ramollissant de ses larmes le sol aride, mais elle ne relâcha pas ses efforts tant qu'elle n'y fut pas enfoncée jusqu'au cou. Alors, elle retourna dans la petite chambre du Château noir où Harv était mort de phtisie, enveloppa délicatement son corps émacié d'un linceul de soie blanche et le porta en terre. Comme elle avait trouvé des lis sauvages qui avaient envahi le jardin d'agrément près du cottage du petit pêcheur, elle en jeta une brassée dans la tombe avec lui, en même temps que le petit livre de contes pour enfants qu'Harv lui avait offert en cadeau bien des années plus tôt. Harv ne savait pas lire, et bien souvent, la nuit, alors qu'ils étaient assis auprès du feu dans la cour du Château noir, Nell lui avait lu ces contes, et elle se dit qu'il aimerait peut-être les avoir avec lui, quelle que puisse être à présent sa destination.

Remplir la tombe ne prit pas longtemps : la terre émiettée emplissait sans peine le trou. Nell déposa d'autres lis au-dessus du tertre bas et allongé qui marquait désormais la dernière demeure de son frère. Puis elle tourna les talons et pénétra dans le Château noir. Les murs de granité terne avaient accroché les reflets saumon du ciel au crépuscule, et elle soupçonnait qu'un superbe soleil couchant devait être visible depuis la chambre au sommet de la haute tour où elle avait installé sa bibliothèque.

Lente était l'ascension par l'escalier humide et moisi qui montait en colimaçon à l'intérieur de la plus haute tour du Château noir. Dans la chambre circulaire aménagée au sommet et dotée tout autour de fenêtres à meneaux, Nell avait rangé tous les ouvrages qu'elle avait réunis durant sa quête : des livres offerts en cadeau par Pourpre, des livres de la bibliothèque personnelle du Souverain des Pies, le premier Roi des Fées qu'elle ait vaincu, et d'autres livres encore, venus du palais du djinn, de Castel Turing, et de quantité d'autres bibliothèques secrètes ou salles au trésor qu'elle avait découvertes ou pillées en cours de route. Et, bien sûr, il y avait la librairie entière du roi Coyote, qui contenait tant de livres qu'elle n'avait même pas encore eu le temps d'y jeter un œil.

Il y avait tant de travail à faire. Réaliser des copies de l'ensemble de ces ouvrages pour les distribuer à toutes les filles de l'Armée désenvoûtée. Le Pays d'Au-delà avait disparu et la princesse Nell voulait le recréer. Elle voulait consigner par écrit sa propre histoire dans un grand livre destiné aux jeunes filles. Et il lui restait encore à accomplir une quête qui lui avait occupé l'esprit ces derniers temps, durant son long voyage sur la mer vide pour rallier l'île du Château noir : elle voulait résoudre l'énigme de ses propres origines. Elle voulait retrouver sa mère. Même après la destruction du Pays d'Au-delà, elle avait décelé la présence de quelqu'un d'autre auprès d'elle, quelqu'un qui avait toujours été là. Le roi Coyote en personne le lui avait confirmé. Il y avait bien longtemps, elle avait été offerte à son père adoptif, le gentil pêcheur, par des sirènes ; mais où les sirènes l'avaient-elles trouvée ?

Elle soupçonnait que la réponse était inaccessible sans la sagesse contenue dans la bibliothèque. Elle entreprit donc d'établir un catalogue, débutant par les premiers livres qu'elle avait reçus lors de ses aventures initiales avec ses Amis de la Nuit. Dans le même temps, elle installa dans la grande salle du château un atelier

de copie, où des milliers de filles, assises à de longues tables, recopiaient scrupuleusement tous les ouvrages.

L'essentiel des livres du roi Coyote avait trait aux secrets de l'atome et à leur méthode d'assemblage pour construire des machines. Naturellement, tous étaient des livres magiques : les illustrations étaient animées, et on pouvait leur poser des questions et obtenir des réponses. Certains étaient des manuels d'initiation et d'exercices pour débutants, et la princesse Nell consacra quelques jours à étudier l'art d'assembler des atomes pour constituer des machines simples, puis à les regarder fonctionner.

Venait ensuite une vaste collection d'ouvrages assortis contenant simplement des listes d'articles : un catalogue de milliers de paliers manchonnés, un autre d'ordinateurs à barrettes, un autre d'appareils de stockage d'énergie, et tous étaient ractifs, de sorte qu'elle pouvait s'en servir pour adapter les diverses machines à ses propres spécifications. Puis, il y avait d'autres manuels, traitant des principes généraux d'assemblage de tels appareils pour constituer des systèmes.

En dernier, la bibliothèque du roi Coyote possédait plusieurs ouvrages rédigés de la main même du souverain et qui contenaient les plans de ses plus grands chefs-d'œuvre. Parmi ceux-ci, les deux plus beaux étaient le Livre du Livre et le Livre de la Graine. C'étaient de superbes infolio, aussi épais que la main de la princesse était large, reliés d'un cuir somptueux, enluminé de motifs entrelacés aux filets dorés fins comme des cheveux et dotés de lourdes ferrures et de robustes fermoirs en laiton.

Le fermoir du Livre du Livre cédait à la clef que la princesse Nell avait prise au roi Coyote. Elle s'en était aperçue au tout début de son exploration de la bibliothèque, mais n'avait pas été capable de saisir le contenu de ce volume tant qu'elle n'avait étudié les autres et appris les secrets de ces machines. Le Livre du Livre contenait un jeu complet de plans pour un livre magique qui racontait des histoires à une jeune personne, les adaptant aux besoins et aux intérêts de l'enfant – allant même jusqu'à lui apprendre à lire si nécessaire. C'était un travail redoutablement complexe, et la princesse Nell se contenta de le parcourir au début, consciente qu'en saisir les détails pourrait requérir des années d'étude.

Le fermoir du Livre de la Graine refusait de céder à la clef du roi Coyote comme à toutes les autres clefs en sa possession, et comme ce livre avait été construit atome par atome, il était plus

solide que toute autre substance mortelle et était donc Impossible à forcer. La princesse Nell ignorait donc de quoi il traitait ; mais sa couverture était illustrée en incrustation d'une graine dénudée, analogue à la graine grosse comme une pomme qu'elle avait vu utiliser pour bâtir un pavillon de cristal dans la cité du roi Coyote, et cet indice présageait assez clairement du sujet de l'ouvrage.

Nell ouvrit les yeux et se redressa sur un coude. Le Manuel se referma et glissa de son ventre sur le matelas. Elle s'était assoupie en le lisant.

Les filles dormaient étendues sur leurs couchettes tout autour d'elle ; elles respiraient avec régularité et sentaient bon le savon. Cela lui donna envie de s'étendre pour dormir à son tour. Mais pour quelque raison, elle était là, relevée sur un coude. Un vague instinct lui avait dicté de se lever.

Elle se redressa, remonta les genoux contre sa poitrine, dégageant de sous les draps l'ourlet de sa chemise de nuit, puis elle pivota et sauta sur le plancher sans un bruit. Ses pieds nus la menèrent en silence entre les rangées de lits jusqu'au petit espace aménagé à l'angle de la salle, où les filles pouvaient s'asseoir pour boire du thé, se recoiffer, regarder de vieux passifs. L'endroit était vide à cette heure, les lampes étaient éteintes, et les fenêtres d'angle révélaient un vaste panorama : au nord-est, les lumières de New Chusan et des concessions hindoustani et nippone, situées à quelques kilomètres au large, et celles des faubourgs de Pudong. Le centre de Pudong les entourait de toutes parts, avec ses gratte-ciel médiatroniques flottants, pareils à de bibliques colonnes de feu. Au nord-ouest, c'étaient le Huangpu, Shanghai, ses faubourgs et, plus loin, les terres ravagées des plantations de thé et des cultures de soie. Plus aucun incendie n'était visible : toutes les lignes d'Alim avaient brûlé jusqu'aux portes de l'agglomération, et les Poings s'étaient arrêtés à la périphérie de celle-ci où ils restaient tapis, attendant de trouver un moyen de pénétrer les lambeaux du rideau de sécurité.

Le regard de Nell fut attiré par les eaux. De nuit, le centre de Pudong offrait le panorama urbain le plus spectaculaire qui soit, mais elle se surprenait toujours à regarder plus loin, vers la

rivière Huangpu ou le Yangzi, plus au nord, voire la courbe de la côte pacifique, derrière New Chusan.

Elle s'aperçut qu'elle avait rêvé. Ce n'était pas une perturbation extérieure qui l'avait réveillée, mais un événement survenu dans ce rêve. Il fallait qu'elle se le remémore ; mais bien sûr, elle en était incapable.

Tout juste quelques bribes : un visage de femme, jeune et belle, peut-être coiffée d'une couronne, mais qui restait brouillé, comme vu à travers des eaux turbulentes. Et un objet qui scintillait dans ses mains.

Non, qui pendait sous ses mains. Un bijou au bout d'une chaîne en or.

Une clef, peut-être ? Nell était incapable de recomposer l'image, mais son instinct le lui assurait.

Un autre détail encore : un éclair scintillant qui passait rapidement devant son visage, une, deux, trois fois. Quelque chose de jaune, tissé d'un motif répétitif : un blason composé d'un livre, d'une graine et de clefs entrecroisées.

Un drap d'or. Il y avait bien longtemps, quand les sirènes l'avaient apportée à son père adoptif, elle avait été enveloppée dans un drap d'or, et c'est pour cela qu'elle avait toujours su qu'elle était une princesse.

La femme du rêve, voilée d'eaux tourbillonnantes, devait être sa mère. Le rêve était un souvenir de sa petite enfance perdue. Et avant de la confier aux sirènes, sa mère avait donné à la princesse Nell une clef dorée accrochée au bout d'une chaîne.

Nell se jucha sur l'appui de fenêtre, se cala le dos contre la vitre, ouvrit le Manuel et le feuilleta pour revenir au tout début. Il recommença comme toujours sur la même histoire, mais narrée maintenant dans une prose plus adulte. Elle lut le récit expliquant comment son père adoptif l'avait reçue des sirènes, et le relut encore, extrayant de nouveaux éléments, posant des questions, réclamant des illustrations toujours plus détaillées.

Et là, sur une des images, elle le vit : le coffre à secrets de son père adoptif, une humble malle en bois aux ferrures rouillées, munie d'un lourd cadenas à l'ancienne et glissée sous son lit. C'était dans cette malle qu'il avait rangé le drap d'or – et peut-être également la clef.

Avançant dans les chapitres, elle tomba sur un récit, oublié depuis longtemps, qui narrait comment à la suite de la disparition de son beau-père, sa méchante marâtre avait emporté le coffre à secrets sur une haute falaise dominant la mer et l'avait jeté dans les vagues, détruisant ainsi toute preuve que la princesse Nell fut de sang royal. Elle n'avait jamais su que sa fille adoptive l'observait derrière les branches d'un bosquet où elle allait souvent se réfugier lors des accès de colère de sa marâtre.

Nell se porta à la dernière page du *Manuel illustré d'éducation pour Jeunes Filles.*

Comme la princesse Nell parvenait au bord de la falaise, progressant avec précaution dans l'obscurité, en prenant garde de ne pas accrocher aux ronces la traîne de sa chemise de nuit, elle eut l'impression singulière que l'océan tout entier était devenu vaguement luminescent. Elle avait souvent noté ce phénomène du haut des fenêtres de sa bibliothèque dans la tour et conclu que les vagues devaient refléter l'éclat de la lune et des étoiles. Mais le temps cette nuit était nuageux, le ciel était comme une coupe creusée dans l'onyx, ne laissant passer la moindre lumière céleste. La lumière qu'elle voyait devait émaner des profondeurs océanes.

S'avançant avec précaution jusqu'au bord de la falaise, elle vit que sa conjecture était exacte : l'océan – la seule constante dans ce monde – le lieu d'où elle était sortie, nouveau-née, celui où le Pays d'Au-delà s'était développé à partir de la graine du roi Coyote, et au sein duquel il était retourné se dissoudre – l'océan était vivant. Depuis le départ du roi Coyote, la princesse Nell s'était toujours figurée qu'elle était seule au monde. Mais, à présent, elle discernait des cités de lumière sous les vagues et comprit qu'elle n'était solitaire que de son propre choix.

« "La princesse Nell saisit à deux mains l'ourlet de sa chemise de nuit et la leva par-dessus sa tête, laissant le vent froid caresser son corps et emporter la chemise", lut Nell à haute voix. "Puis, inspirant à fond et fermant les yeux, elle fléchit les jambes et sauta dans le vide." »

Elle était en train de lire la description des vagues illuminées se précipitant vers elle quand soudain la pièce fut inondée de

lumière. Elle se retourna vers la porte, pensant que quelqu'un venait d'entrer et d'allumer, mais elle était toujours seule, et la lumière vacillait sur le mur. Elle tourna la tête de l'autre côté.

Le tronçon central de la Chaussée n'était plus qu'une boule de lumière blanche projetant dans la nuit son bouclier marbré de matière sombre et froide. La sphère s'étendit jusqu'à paraître occuper presque tout l'intervalle entre New Chusan et la plage de Pudong, même si entre-temps, la couleur s'était assombrie pour devenir rouge orangé et si l'explosion avait creusé sur les eaux un cratère d'envergure qui se muait en une onde circulaire de vapeur et d'embruns, filant maintenant sans obstacle à la surface de l'océan comme le rond de lumière jeté par une lampe de poche.

Des fragments de la ligne d'Alim géante qui constituait l'essentiel de la masse de la Chaussée avaient été projetés dans les airs par l'explosion et tourbillonnaient à présent dans le ciel avec une lenteur qui trahissait leur masse ; ils brûlaient avec ardeur, jetant sur la ville la lueur de flammes jaune soufré attisées par le vent de leur rotation. Cette lueur délimitait deux formidables colonnes de vapeur qui jaillissaient de l'océan au nord et au sud de la Chaussée ; Nell réalisa que les Poings avaient dû faire sauter les Alims nippone et hindoustani au même moment. Donc les Poings de la juste harmonie disposaient désormais d'explosifs nanotechnologiques ; ils avaient fait des progrès depuis leur première tentative de destruction du pont enjambant le Huangpu à l'aide de quelques malheureuses bonbonnes d'hydrogène.

L'onde de choc ébranla la fenêtre, réveillant brusquement plusieurs filles. Nell les entendit murmurer entre elles dans le dortoir. Elle se demanda si elle devait retourner les avertir que Pudong était désormais coupée du monde, que l'assaut final des Poings avait commencé. Mais même si elle n'arrivait pas à comprendre ce qu'elles se disaient, le ton de leur voix était sans équivoque : l'événement ne les surprenait pas ; et ne les chagrinait pas non plus.

Elles étaient toutes des Chinoises qui deviendraient sujettes du Céleste Empire en enfilant simplement la tenue traditionnelle de cette tribu et en manifestant le respect dû au

premier mandarin qui se présenterait. Nul doute que ce serait leur attitude, sitôt que les Poings auraient investi Pudong. Certaines subiraient peut-être privations, emprisonnement ou viol, mais, d'ici un an, toutes se retrouveraient intégrées au C.E. comme si la République côtière n'avait jamais existé.

Mais si les infos venues de l'intérieur disaient vrai, les Poings tueraient Nell à petit feu en lui tailladant et lui brûlant la peau, une fois qu'ils se seraient lassés de la violer. Ces derniers jours, elle avait souvent vu de jeunes Chinoises discuter par petits groupes en lui jetant des regards à la dérobée, et le soupçon l'avait prise que certaines aient pu être averties de l'attaque à l'avance et n'aient décidé de la livrer aux Poings comme preuve de leur loyalisme.

Elle entrouvrit la porte et vit deux de ces filles se diriger à petits pas vers le cagibi où elle dormait d'habitude, munies de longs rubans de polymère rouge.

Dès qu'elles se furent introduites dans sa chambre, Nell fila dans le couloir et gagna les ascenseurs. Elle attendit la cabine, en proie à une terreur comme elle n'en avait jamais connu : la vision des cruels rubans rouges dans les petites mains de ces filles avait, pour quelque raison, suscité chez elle une frayeur plus grande encore que la vue des couteaux dans les mains des Poings.

Un cri perçant jaillit du cagibi.

La cloche de l'ascenseur retentit.

Elle entendit la porte du cagibi s'ouvrir à la volée, puis des pas précipités.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit.

Une des filles surgit dans le hall, la vit et cria quelque chose aux autres avec un couinement de dauphin.

Nell pénétra dans la cabine, pressa le bouton rez-de-chaussée et maintint le doigt sur la touche de fermeture de la porte. La fille réfléchit un instant, puis s'avança pour retenir la porte. Plusieurs autres arrivaient derrière elle. Nell lui expédia son pied dans la figure et elle bascula à la renverse dans une gerbe de sang. La porte de la cabine se refermait déjà. Juste avant que les deux panneaux se rejoignent, par la fente qui se refermait elle vit l'une des filles plonger vers le bouton d'appel.

Les portes se refermèrent. Il y eut un bref temps d'arrêt, puis elles s'ouvrirent à nouveau en coulissant.

Nell s'était déjà mise en position de défense. S'il fallait qu'elle batte à mort chaque fille une par une, elle n'hésiterait pas. Mais aucune n'envahit la cabine. Au lieu de cela, la meneuse avança d'un pas et braqua quelque chose sur Nell. Il y eut un petit bruit sec, Nell sentit une piqûre d'aiguille au thorax et, en quelques secondes, ses bras devinrent d'un poids insurmontable. Elle s'affaissa ; inclina la tête ; fléchit les genoux. Elle était incapable de garder les yeux ouverts ; alors qu'ils se refermaient, elle vit les filles se précipiter vers elle, souriant de plaisir, en agitant leurs rubans rouges. Nell était incapable de bouger le petit doigt mais elle demeurait parfaitement lucide, alors qu'elles la ligotaient avec leur ruban. Elles procédaient avec lenteur, méthode et application : c'est ce qu'elles faisaient chaque jour de leur vie.

Les tortures des heures qui suivirent furent d'une nature purement expérimentale et préliminaire. Elles ne durèrent pas longtemps et n'occasionnèrent aucun dommage irrémédiable. Ces filles s'étaient fait un métier de ligoter et torturer les gens d'une manière qui ne laissait pas de trace, et c'était à vrai dire la seule chose qu'elles savaient faire. Quand la meneuse s'avisa de plaquer une cigarette contre la joue de Nell, c'était entièrement inédit, et les autres filles en restèrent plusieurs minutes interdites et silencieuses. Nell sentit que la plupart n'avaient pas le cran de se livrer à de telles exactions et voulaient simplement la remettre aux Poings en échange de leur statut de citoyennes du Céleste Empire.

Les Poings commencèrent d'arriver une douzaine d'heures plus tard. Certains étaient vêtus de stricts complets civils, d'autres portaient l'uniforme des vigiles de l'immeuble, d'autres encore donnaient l'impression de s'être fringués pour aller en boîte draguer les filles.

Tous avaient une mission précise dès leur arrivée. Il était évident que cette suite allait plus ou moins tenir lieu de Q.-G. local quand la rébellion aurait commencé pour de bon. Ils se mirent à apporter des fournitures avec le monte-charge et paraissaient passer un temps considérable au téléphone. De

nouveaux contingents arrivaient d'heure en heure, jusqu'au moment où ils furent près de deux douzaines à occuper la suite de Madame Ping. La plupart étaient crevés, crasseux, et ils filaient se coucher pour s'endormir aussitôt.

En un sens, Nell aurait préféré qu'ils fassent ce qu'ils avaient à faire et qu'on n'en parle plus. Mais il ne se passa rien durant un bon bout de temps. À l'arrivée des premiers Poings, les filles les conduisirent auprès de Nell qu'on avait fourrée sous un lit et qui gisait maintenant dans une mare de sa propre urine. Le chef lui braqua brièvement une lampe sur le visage, avant de se détourner, pas intéressé le moins du monde. On aurait dit qu'une fois vérifié que les filles avaient accompli leur part pour la révolution, Nell cessait pour lui d'avoir le moindre intérêt.

Elle supposa qu'il était inévitable que, le moment venu, ces hommes prendraient avec elle ces libertés qu'on a toujours considérées, pour ces combattants rebelles qui se sont délibérément coupés des influences féminines débilitantes de la société civilisée, comme un droit de réquisition à l'égard de celles qui ont eu l'infortune d'être leurs captives. Pour rendre cette perspective encore moins attrayante, elle avait pris la mesure désespérée de se laisser souiller par les émissions fétides de ses fonctions naturelles. Mais la plupart des Poings étaient trop occupés et, dès que le plus moche des fantassins se pointait, les filles de Madame Ping étaient trop heureuses de se rendre utiles en ce domaine. Nell réfléchit qu'une poignée de soudards qui se retrouvaient consignés dans un bordel arrivaient tout naturellement avec un certain nombre d'idées préconçues et que les occupantes des lieux seraient bien mal avisées de les décevoir à cet égard.

Nell était entrée dans le siècle pour trouver son destin, et voilà ce qu'elle avait trouvé. Elle comprenait dorénavant mieux que jamais la sagesse des remarques de Miss Matheson sur l'hostilité du monde et l'importance d'appartenir à une tribu puissante ; tout l'intellect de Nell, tout son vaste savoir, tous ses talents accumulés au long d'une vie de formation intense ne pesaient d'aucun poids en face d'une poignée de paysans organisés. Elle n'arrivait pas vraiment à dormir dans sa position actuelle : elle divaguait au seuil de la conscience, visitée parfois

par des hallucinations et des rêves éveillés. Plus d'une fois, elle rêva que l'Agent avait revêtu sa tenue d'hoplite pour venir la sauver ; et sa douleur quand elle reprenait entièrement conscience et réalisait que son esprit lui avait menti était pire que n'importe quelle torture infligée par ses bourreaux.

À la longue, ils se lassèrent de la puanteur émanant de sous le lit et la tirèrent de sa mare de fluides corporels à demi desséchés. Sa capture remontait à trente-six heures au moins. La meneuse des filles, celle qui lui avait collé la cigarette sur la joue, trancha le ruban rouge, coupant en même temps la chemise de nuit d'une saleté immonde. Les membres de Nell s'affalèrent au sol, inertes. La meneuse avait apporté un de ces fouets qu'elles employaient parfois avec leurs clients et elle s'en servit pour la frapper jusqu'à ce que la circulation revienne. Cela attira un petit groupe de rebelles qui s'entassèrent dans la chambre pour mieux jouir du spectacle.

La fille traîna Nell, à quatre pattes, vers un placard à balais et la força à en sortir un seau et une serpillière. Puis elle l'obligea à nettoyer les saletés sous le lit, inspectant fréquemment le résultat et la battant ensuite, dans un simulacre apparent de riche Occidental grondant un pauvre chien errant. Il devint clair, au bout de la troisième ou quatrième séance de récurage, que ce manège visait plus la distraction des soldats que des raisons d'hygiène.

Puis, ce fut le retour au placard à balais, où Nell fut de nouveau ligotée, cette fois avec des entraves ultralégères, et abandonnée là, par terre dans l'obscurité, nue et sale. Quelques minutes après, on vint y jeter ses possessions – quelques habits qui ne plaisaient pas aux filles, et un bouquin qu'elles étaient incapables de lire.

Quand elle fut certaine que la fille au fouet était partie, elle s'adressa à son Manuel et lui demanda de faire de la lumière.

Elle avisa un gros matri-compilateur posé au fond du placard ; les filles s'en servaient pour fabriquer les objets de grande taille dont elles avaient besoin. Cet immeuble était apparemment relié à l'Alim de Pudong en République côtière, puisque les services d'Alim n'avaient pas été coupés avec l'explosion de la Chaussée ; d'ailleurs, les Poings n'y auraient

sans doute pas établi leur quartier général s'il avait été coupé de tout.

Une fois toutes les deux heures environ, un Poing entrait dans ce cagibi et ordonnait au MC de créer quelque chose, en général un banal produit en vrac, genre ration alimentaire. En deux de ces occasions, Nell subit les outrages dont elle avait depuis le début redouté la survenue inéluctable. Elle ferma les yeux durant l'accomplissement de ces atrocités, sachant que, quoi que ces individus et leurs acolytes puissent faire endurer au simple réceptacle de son âme, cette dernière demeurait aussi sereine, aussi protégée de leur étreinte que l'est la pleine lune des incantations furieuses d'un chaman aborigène. Elle essaya plutôt de réfléchir à la machine qu'elle était en train de concevoir avec l'aide du Manuel, à l'engrènement de ses rouages et à la disposition de ses roulements, à la programmation de la logique à barrettes et au stockage de sa force motrice.

Lors de sa seconde nuit au placard, après que la majorité des rebelles se furent couchés et que l'utilisation du matri-compilateur eut apparemment cessé pour la nuit, elle donna l'ordre au Manuel de charger son plan dans la mémoire du MC, puis elle rampa jusqu'à la machine et actionna le bouton marche avec la langue.

Dix minutes plus tard, la machine se repressurisait avec un cri perçant. Toujours avec la langue, Nell commanda l'ouverture de la porte. Un sabre et un couteau reposaient sur le plancher du MC. Elle se retourna, à tout petits mouvements précautionneux, respirant profondément pour ne pas gémir de la douleur émanant des parties de son corps les plus fragiles et les plus vulnérables, malgré tout vicieusement lésées par ses ravisseurs. Elle tendit vers l'arrière ses mains entravées et saisit le manche du couteau.

Des pas se rapprochaient dans le couloir. Quelqu'un avait dû entendre siffler le MC et se dire qu'il était l'heure de manger. Mais Nell ne pouvait précipiter les choses ; elle devait rester prudente.

La porte s'ouvrit. C'était un des officiers, peut-être l'équivalent d'un sergent. Il lui braqua une torche sur le visage, puis étouffa un rire et alluma le plafonnier.

Le corps de Nell lui bloquait la vue de la machine, mais il était évident que la prisonnière cherchait à attraper quelque chose. Sans doute se dit-il que ce n'était que de la nourriture.

Il entra dans le placard et lui flanqua négligemment un coup de pied dans les côtes avant de la saisir par le bras pour l'éloigner du MC, lui faisant tellement mal aux poignets que les larmes ruisselèrent sur son visage. Mais elle ne lâcha pas le couteau.

Le Poing regardait à l'intérieur du MC. Il resta abasourdi, et ça devait durer un certain moment. Nell manœuvra le couteau pour que la lame ne touche que le lien reliant les menottes, puis elle pressa le bouton MARCHE. Ça réussit : le fil de la lame s'anima, telle une tronçonneuse nanotech, et cisailla le lien en un instant, aussi facilement qu'on coupe un ongle. Sur son élan, Nell ramena ensuite l'arme devant elle et l'enfouit dans les reins du rebelle.

Il chut sans un mot – ne ressentant aucune douleur de la blessure, ni d'ailleurs d'aucun point situé au-dessous de la ceinture. Avant qu'il ait pu saisir de quoi il retournait, elle avait de nouveau plongé le couteau à la base du crâne.

Il portait la tenue toute simple des paysans : pantalon indigo et débardeur. Elle les enfila. Puis elle noua ses cheveux sur la nuque à l'aide de bouts de ficelle coupés sur un balai à frange et consacra une ou deux précieuses minutes à faire des étirements des quatre membres.

Aussitôt après, direction le couloir, le couteau glissé dans la ceinture, le sabre tenu à deux mains. Au premier coin, elle coupa en deux un homme à l'instant même où il sortait de la salle de bains : emportée par l'inertie, la lame du sabre creusa dans le mur une longue entaille. Cet assaut avait engendré l'épanchement d'une quantité de sang prodigieuse, que Nell préféra oublier le plus vite possible. Un autre homme était en faction sur le palier de l'ascenseur et, lorsqu'il arriva, attiré par le bruit, elle le transperça rapidement à plusieurs reprises, emportant cette fois une page du livre de Napier.

Les ascenseurs étaient désormais soumis à un contrôle centralisé et sans doute placés sous surveillance ; au lieu de presser le bouton d'appel, elle découpa un trou dans les portes,

rengaina son épée, pénétra dans la cage et s'accrocha à une échelle de service qui courait sur la paroi.

Elle se força à descendre avec lenteur et précaution, en s'aplatissant contre les barreaux chaque fois qu'une cabine passait. Le temps qu'elle ait descendu une cinquantaine d'étages, l'immeuble s'était réveillé pour de bon : toutes les cabines étaient en service, et quand elles passaient à sa hauteur, elle pouvait entendre à l'intérieur des voix discuter avec animation.

La cage était inondée de lumière plusieurs niveaux en dessous. On avait forcé les portes. Deux Poings passèrent prudemment la tête à l'intérieur et se mirent à scruter la cage de haut en bas, en braquant çà et là leurs torches. Plusieurs étages en dessous, d'autres Poings finissaient de forcer une autre porte, mais ils durent prestement rentrer la tête, quand une cabine montante faillit les décapiter.

Elle avait imaginé tout d'abord que le bordel de Madame Ping avait accueilli une cellule isolée de rebelles, mais il était maintenant clair que les Poings avaient investi la plupart, sinon la totalité des étages de l'immeuble. D'ailleurs, l'intégralité de Pudong faisait peut-être dorénavant partie du Céleste Empire. Nell était considérablement plus isolée qu'elle ne l'avait craint.

La peau de ses bras s'éclaira en rose jaunâtre dans le faisceau d'une torche venant d'en dessous. Elle ne commit pas l'erreur de baisser les yeux au risque d'être éblouie ; c'était d'ailleurs inutile : la voix excitée de l'homme lui révéla qu'elle avait été découverte. Un instant après, la lumière disparut et la cabine montante s'interposa entre Nell et les Poings qui l'avaient repérée.

Elle se souvint d'Harv et de ses copains avec leurs séances de surf sur ascenseur dans leur vieil immeuble et estima le moment opportun pour s'y mettre. Au moment où la cabine parvenait à sa hauteur, elle sauta de l'échelle, tâchant de se donner une poussée suffisante pour égaler sa vélocité. Elle atterrit rudement sur le toit, car la cabine montait plus vite qu'elle ne pouvait sauter. Sous le choc, ses pieds se dérobèrent et elle tomba à la renverse, projetant les bras en arrière comme Dojo le lui avait

enseigné, pour absorber l'impact avec les poings et les avant-bras plutôt que le dos.

Redoublement de voix surexcitées à l'intérieur de la cabine. La trappe d'accès au toit jaillit dans les airs, délogée de son cadre par un adroit coup de pied jeté d'en dessous. Une tête apparut brusquement par l'ouverture ; Nell l'embrocha sur son poignard. L'homme retomba dans la cabine. Il était inutile de s'attarder ; les événements se précipitaient, et Nell n'avait d'autre choix que la violence. Elle roula sur le ventre et, projetant violemment les pieds en avant, sauta par la trappe dans la cabine, atterrit lourdement sur un cadavre et, chancelante, se redressa sur un genou. En sautant, elle s'était éraflé la pointe du menton au rebord de la trappe et s'était de surcroît mordu la langue, aussi était-elle un peu étourdie. Un type émacié coiffe d'un bonnet de cuir noir se tenait juste au-dessus d'elle ; il voulut saisir son arme et, alors qu'elle lui transperçait le thorax de son poignard, elle heurta quelque chose derrière elle. Elle se releva d'un bond et pivota, terrifiée, le couteau prêt à frapper, pour découvrir un autre homme, bien plus terrifié qu'elle, vêtu d'un bleu de travail, figé près du panneau de commande de l'ascenseur, et qui était en train de hurler, les bras levés devant son visage.

Nell recula d'un pas, rabaissa la pointe du couteau. L'homme portait l'uniforme d'un ouvrier d'entretien, et on l'avait manifestement arraché à ses activités pour lui confier les commandes de l'ascenseur. Celui que Nell venait de tuer, le type au bonnet de cuir noir, devait être un vague sous-officier de la rébellion qui ne pouvait se rabaisser à presser les boutons lui-même.

« Vous arrêtez pas ! montez ! montez ! » lui dit-elle en indiquant le plafond. La dernière chose qu'elle voulait, c'était qu'il arrête la cabine à l'étage de Madame Ping.

L'homme s'inclina rapidement plusieurs fois de suite, tripota son tableau de commande, puis se retourna vers Nell, avec un sourire reconnaissant.

En tant que citoyen de la République côtière employé dans les services, il connaissait quelques mots d'anglais, et Nell savait

quelques mots de chinois. « En bas... des Poings ? demanda-t-elle.

— Beaucoup Poings.

— Rez-de-chaussée... Poings ?

— Oui. Beaucoup Poings rez-de-chaussée.

— La rue... Poings ?

— Poings, armée se battre dans la rue.

— Autour de cet immeuble ?

— Poings autour immeuble partout. »

Nell avisa le panneau de commande de l'ascenseur : quatre colonnes serrées de boutons, aux couleurs différentes selon l'affectation de chaque niveau : en vert, les commerces ; en jaune, les logements ; en rouge, les bureaux ; en bleu, les étages de service. La plupart de ces derniers étaient en sous-sol, mais il y en avait un, cinq niveaux avant le toit.

« Service d'entretien ? demanda-t-elle en l'indiquant.

— Oui.

— Poings, là-haut ?

— Non. Poings tous en bas. Mais Poings sur le toit !

— Allez à cet étage. »

Quand la cabine s'arrêta à cinq étages du sommet, Nell ordonna au machiniste de l'immobiliser, puis elle remonta sur son toit et détruisit les moteurs pour la bloquer sur place. Elle sauta sur le plancher de la cabine, en évitant de regarder les corps ou de sentir l'odeur de sang et d'autres fluides corporels qui l'avaient envahie et qui étaient en train de s'écouler par les portes ouvertes et de goutter dans la cage. Il ne faudrait pas longtemps avant que tout ceci soit découvert.

Elle avait toutefois un léger répit ; tout ce qu'il fallait, c'était décider comment l'employer. Le placard d'entretien de l'étage avait un compilateur de matière, analogue à celui qu'elle avait utilisé pour lui confectionner des armes, et elle savait qu'elle pourrait y compiler des explosifs pour piéger le palier. Mais les Poings avaient eux aussi leurs explosifs, et ils pouvaient fort bien régler la question en faisant sauter les derniers étages de l'immeuble.

D'ailleurs, ils étaient sans doute quelque part au sous-sol, dans un poste de commande, à surveiller le trafic sur le réseau

d'Alim du bâtiment. Utiliser le MC risquait tout simplement de trahir sa position ; ils n'auraient qu'à couper l'Alim et monter tranquillement la cueillir.

Elle fit un rapide tour de l'étage pour évaluer ses ressources. Un coup d'œil par les baies panoramiques du bureau, lui permit de constater le nouvel état des lieux régnant dans les rues de Pudong : une bonne partie des gratte-ciel avaient été raccordés aux lignes d'Alim extérieures et se retrouvaient à présent plongés dans le noir, même si, par endroits, des flammes jaillissaient des fenêtres défoncées et jetaient une lueur primitive sur les rues trois cents mètres en contrebas. Ces édifices avaient été presque entièrement évacués, de sorte que les artères étaient encombrées d'une foule bien supérieure à leur capacité. L'esplanade jouxtant la tour où Nell se trouvait prisonnière avait été bouclée par un barrage de Poings et était relativement dégagée.

Elle trouva une pièce sans fenêtre équipée d'un mur médiatronique qui affichait un vertigineux collage d'images : fleurs, détails de cathédrales européennes et de temples shintoïstes, estampes de paysages chinois, photos agrandies d'insectes et de grains de pollen, divinités indiennes aux bras multiples, planètes et lunes du système solaire, motifs abstraits du monde islamique, graphes d'équations mathématiques, portraits de modèles des deux sexes. En dehors de cela, la pièce était vide, à l'exception d'une maquette du bâtiment qui se dressait au beau milieu, presque aussi grande que Nell. Le revêtement extérieur de la maquette était médiatronique, tout comme celui du bâtiment réel, et il reproduisait (du moins le supposa-t-elle), les images qui étaient en ce moment même affichées sur les façades de l'édifice : pour l'essentiel, des panonceaux publicitaires, même si quelques Poings avaient apparemment réussi à s'introduire pour les recouvrir de graffiti.

Nell avisa, posés sur le toit du modèle réduit, un stylet – en fait, une simple tige noire pointue à son extrémité – et une palette exhibant un disque chromatique et diverses autres commandes. Nell s'en empara, effleura de la pointe du stylet la zone verte du disque chromatique et l'appliqua ensuite à la surface de la maquette. Un trait lumineux vert apparut sur la

trace du stylet, défigurant une publicité pour une compagnie aérienne.

Quelles que soient les initiatives qu'elle puisse prendre dans le peu de temps qui lui restait, il y avait une chose bien précise qu'elle pouvait faire ici, vite et bien. Elle ne savait pas trop pourquoi, mais une intuition lui dictait que ce pourrait être utile ; à moins que ce soit une pulsion artistique, le besoin de créer une œuvre qui lui survivrait, ne fût-ce que quelques minutes. Elle commença donc par effacer tous les grands panneaux publicitaires des étages supérieurs du gratte-ciel. Puis elle traça un simple dessin au trait, en couleurs primaires : un écu bleu avec pour meubles un livre dessiné en rouge et blanc ; deux clefs jaune d'or entrecroisées ; et une graine marron. Elle commanda l'affichage de sa création sur les quatre façades de l'édifice, entre les cent et deux centièmes étages.

Puis elle réfléchit au meilleur moyen de s'évader de ces lieux. Peut-être y avait-il des aéronefs sur le toit. Il devait certainement y avoir des gardes, mais peut-être que par une combinaison de surprise et de furtivité, elle parviendrait à en venir à bout. Elle emprunta l'escalier d'incendie pour gagner l'étage supérieur, puis le suivant, et le suivant. Deux niveaux au-dessus, elle entendit les gardes postés sur le toit, qui bavardaient et jouaient au mah-jong. Loin en contrebas, elle entendait d'autres Poings en train de gravir l'escalier, volée après volée, à sa recherche.

Elle méditait sur sa prochaine action quand les gardes au-dessus d'elle furent brutalement interrompus par des ordres aboyés dans leurs émetteurs radio. Aussitôt, plusieurs Poings dévalèrent l'escalier au pas de charge, en poussant des cris surexcités. Nell, bloquée dans la cage, se prépara à les cueillir par surprise, mais, au lieu de cela, ils traversèrent au galop le dernier étage pour gagner le palier de l'ascenseur. En moins de deux minutes, une cabine était arrivée et les embarquait. Nell attendit quelques instants, aux aguets, sans parvenir à entendre le contingent qui approchait par en dessous.

Elle escalada les dernières volées de marches pour émerger enfin sur le toit de l'immeuble, soulagée à la fois par le contact de l'air pur et par la découverte que l'endroit était entièrement

désert. Elle gagna le bord du toit et scruta la rue, presque huit cents mètres en contrebas. Dans les fenêtres obscures du gratte-ciel mort d'en face, elle apercevait l'image inversée du blason de la princesse Nell.

Au bout d'une minute ou deux, elle nota qu'un phénomène assimilable à une onde de choc était en train de descendre la rue tout en bas, progressant au ralenti, recouvrant un nouveau pâté de maisons toutes les deux minutes. Les détails étaient difficiles à distinguer à cette distance : il semblait s'agir d'un groupe de piétons parfaitement structuré, tous vêtus de la même tenue sombre, qui s'enfonçaient dans la cohue des réfugiés, chassant les barbares paniqués vers le barrage de Poings ou sur les côtés, dans les halls des immeubles abandonnés.

Nell resta plusieurs minutes fascinée par le spectacle. Puis son œil se porta, par hasard, vers une autre rue, et elle y vit se dérouler un phénomène identique.

Elle parcourut rapidement le périmètre du toit du gratte-ciel. En définitive, c'étaient plusieurs colonnes qui avançaient inexorablement vers les fondations de l'édifice au sommet duquel elle était juchée.

À la longue, une colonne traversa l'ultime barrage de réfugiés et parvint à la lisière de la vaste esplanade au pied de son immeuble, où elle se retrouva face aux défenses rebelles. À ce point, la petite troupe stoppa brutalement et attendit quelques minutes, le temps de se reprendre et d'attendre l'arrivée des autres colonnes.

Nell avait supposé d'abord qu'il pouvait s'agir de renforts de Poings convergeant vers cet immeuble qui était visiblement destiné à servir de Q.-G. aux rebelles avant leur assaut final contre la République côtière. Mais il fut bientôt évident que ces nouveaux venus avaient d'autres projets. Après quelques minutes d'une tension insupportable dans un silence presque parfait, au même signal non audible, toutes les colonnes se ruèrent soudain sur l'esplanade. Sitôt après avoir débouché des rues étroites, elles éclatèrent pour se disposer en éventail avec précision, comme à la parade, avant de charger les groupes de rebelles soudain paniqués et totalement désorganisés, en poussant un formidable cri de guerre. Quand ce cri se répercuta

sur les deux cents niveaux de la tour pour parvenir jusqu'aux oreilles de Nell, celle-ci sentit ses cheveux se dresser sur la tête, parce que ce n'était pas le cri grave et puissant de guerriers mâles, mais un piaillement furieux sorti de la gorge de milliers de jeunes filles, aigu et strident comme un bagad de cornemuses.

C'était la tribu de Nell, et elles étaient venues sauver leur chef. Nell tourna les talons et se précipita dans l'escalier.

Le temps qu'elle ait rejoint le rez-de-chaussée et jailli, assez étourdiment, dans le hall d'accueil, les filles avaient défoncé en plusieurs endroits les murs de l'immeuble pour y faire irruption et submerger ses derniers défenseurs. Elles agissaient par groupes de quatre : une fille (la plus grande) se ruait sur un adversaire, brandissant un pieu de bambou aiguisé pointé sur sa poitrine. Pendant qu'elle accaparait son attention de la sorte, deux autres filles (les plus petites) convergeaient sur lui de part et d'autre. Elles le saisissaient chacune par une jambe et, avec ensemble, le soulevaient dans les airs. Dans l'intervalle, la quatrième (la plus rapide) était passée derrière la victime pour lui enfoncer dans le dos la lame d'un couteau ou toute autre arme blanche. Nell vit appliquer cette technique six ou sept fois, sans le moindre échec, et sans autre dommage pour les filles que quelques bleus ou éraflures.

Elle ressentit soudain un instant de panique totale, lorsqu'elle crut qu'elles s'apprêtaient à lui faire subir le même sort ; mais après qu'elles l'eurent soulevée dans les airs, aucune attaque ne survint de l'avant ou de l'arrière, et pourtant des filles continuaient d'arriver de partout, ajoutant chacune sa modeste contribution au but suprême qui était d'élever Nell le plus haut possible dans les airs. Tandis que les derniers opposants étaient traqués et anéantis jusque dans les ultimes recoins du hall, Nell se retrouva juchée sur les épaules de ses petites sœurs et conduite vers l'entrée de l'immeuble pour gagner l'esplanade, où près de cent mille filles – Nell était incapable de compter tous les régiments et les brigades – s'agenouillèrent avec ensemble, comme toutes frappées par un vent divin, et lui présentèrent la panoplie de leurs armes, pieux de bambou, pics, pioches, tuyaux de plomb et nunchakus. Les

commandantes provisoires de ses divisions se tenaient au premier rang, accompagnées de ses ministres provisoires de la défense, des affaires étrangères, de la recherche et du développement : toutes s'inclinèrent avec une révérence de leur cru, intermédiaire entre la courbette chinoise et le salut victorien.

Nell aurait dû être muette et paralysée de stupeur, mais non : pour la première fois de sa vie, elle comprenait pourquoi on l'avait mise au monde et se sentait enfin à l'aise dans sa situation. À un moment, son existence n'était qu'une horreur absurde, l'instant d'après, tout prenait un sens éclatant. Elle se mit à parler, les mots lui venaient avec la même aisance que si elle les avait lus sur les pages du Manuel. Elle acceptait l'allégeance de l'Armée des Souris, les félicitait pour leurs actes héroïques et, balayant du geste l'esplanade, par-delà les têtes de ses petites sœurs, elle embrassa les milliers et milliers de résidents isolés en Nouvelle-Atlantis, à Nippon, en Israël et dans toutes les autres Tribus extérieures. « Notre premier devoir est de les protéger, dit-elle. Montrez-moi la situation de la ville et de tous ceux qui l'habitent. »

Elles voulaient la porter, mais elle sauta sur les pavés de l'esplanade pour se diriger à pied vers leurs rangs, qui s'ouvrirent pour lui laisser le passage. Les rues de Pudong étaient remplies de réfugiés affamés et terrifiés, et, passant parmi eux, vêtue d'une simple tenue de paysanne maculée de son sang et de celui des autres, les entraves brisées pendant encore aux poignets, suivie du cortège de ses généraux et de ses ministres, s'avançait la princesse barbare, avec son livre et son épée.

Carl Hollywood va se promener sur les quais

Carl Hollywood fut réveillé par un carillonnement à ses oreilles et une brûlure à la joue qui s'avéra due à un éclat de vitre long de trois centimètres enfoncé dans sa chair. Quand il

s'assit sur le lit, celui-ci émit une série de cliquetis et de craquements en se délestant d'un lourd fardeau de verre brisé, en même temps que l'assaillait un flot d'exhalaisons fétides venues de l'extérieur par la fenêtre défoncée. Les vieux hôtels avaient leur charme, mais leurs inconvénients aussi – comme des carreaux en matériaux antiques.

Par chance, un reste d'instinct de cow-boy du Wyoming l'avait amené à laisser ses bottes au pied du lit la veille au soir. Il les renversa l'une après l'autre et vérifia qu'elles ne contenaient aucun éclat de verre avant de les enfiler. Ce ne fut qu'après s'être entièrement habillé et avoir récupéré toutes ses affaires qu'il se rendit à la fenêtre.

Son hôtel était situé près des quais du Huangpu. Regardant sur l'autre rive, il vit que de vastes secteurs de Pudong apparaissaient comme des taches noires sur le fond indigo du ciel au petit matin. Quelques immeubles, raccordés aux Alims indigènes, étaient encore éclairés. Sur sa rive, la situation n'était pas aussi simple ; contrairement à Pudong, Shanghai avait connu bien des guerres et avait par conséquent été prévue pour résister ; la cité était truffée de sources d'approvisionnement secrètes : vieux groupes électrogènes, Alims et Sources privées, réservoirs d'eau et citernes. La population avait gardé l'habitude d'élever des poulets à l'ombre du gratte-ciel de la *Hongkong & Shanghai Banking Corporation*. Shanghai saurait résister à l'assaut des Poings bien mieux que Pudong.

Mais Carl Hollywood était un Blanc, et lui risquait de ne pas y résister du tout. Mieux valait traverser la rivière et rejoindre Pudong, avec le reste des Tribus extérieures.

D'ici aux quais, il y avait trois pâtés de maisons ; mais on était à Shanghai et cet intervalle était truffe de l'équivalent, dans toute autre cité, de kilomètres de complications. Le problème essentiel allait être les Poings : il entendait déjà les *« Sha ! Sha ! »* qui montaient de la rue, et, en glissant une lampe de poche à travers les barreaux de son balcon, il découvrit des masses de Poings, enhardis par la destruction des Alims étrangères, qui couraient en exhibant sans honte leurs brassards et bandeaux écarlates.

S'il n'avait pas eu les yeux bleus et mesuré un mètre quatre-vingt quinze, il aurait sans doute essayé de se grimer en Chinois pour se glisser jusqu'aux quais, et cela n'aurait sans doute pas marché. Il fouilla dans la penderie et sortit son grand pardessus, qui lui battait presque les chevilles. Il était à l'épreuve des balles et des projectiles nanotech.

Il y avait dans ses bagages un étui allongé qu'il avait posé sur l'étagère sans l'ouvrir. Ayant entendu parler de désordres, il avait pris la précaution d'apporter avec lui ces reliques : un fusil à pompe de calibre 44 à culasse gravée, équipé d'une lunette de visée optique et, ultime recours, un revolver Colt. C'étaient des armes inutilement prestigieuses, mais il s'était depuis longtemps débarrassé de toutes celles qui étaient dénuées de valeur historique ou artistique.

Deux détonations retentirent à l'intérieur de l'immeuble, tout près de sa chambre. Bientôt, on frappa à sa porte. Carl s'enveloppa dans son pardessus, au cas où l'intrus se déciderait de tirer à travers le battant, puis il jeta un œil par le judas. À sa surprise, il découvrit un gentleman anglo-saxon à cheveux blancs et moustache en guidon de vélo, qui tenait un semi-automatique. Carl l'avait rencontré la veille au bar de l'hôtel ; il essayait de régler une vague affaire avant la chute de Shanghai.

Il ouvrit la porte. Les deux hommes se dévisagèrent brièvement. « On pourrait croire qu'on est venus assister à un congrès d'amateurs d'armes de collection, marmonna le gentleman dans sa moustache. Dites, je suis affreusement désolé de vous déranger ainsi, mais j'ai pensé qu'il vous intéresserait de savoir que l'hôtel est truffé de Poings. » Il indiqua le corridor avec le canon de son arme. Carl glissa la tête dehors et découvrit le cadavre d'un chasseur étendu devant une porte ouverte, tenant encore en main un long coutelas.

« Il se trouve que j'étais déjà levé, répondit Carl Hollywood, et que j'envisageais d'aller faire un tour sur les quais. Ça vous dit de m'accompagner ?

— Avec plaisir. Colonel Spence, des Forces royales interarmes. En retraite.

— Carl Hollywood. »

Pendant la descente de l'escalier d'incendie, Spence tua deux autres employés de l'hôtel qu'il avait, sur des indices pour le moins ambigus, identifiés comme des rebelles. Dans l'un et l'autre cas, Carl était resté sceptique jusqu'à ce que Spence ouvre leur chemise et révèle la ceinture écarlate cachée dessous. « Ce n'est pas qu'ils appartiennent réellement à leur bande, expliqua Spence sur un ton jovial. C'est simplement que, lorsque les Poings débarquent, ce genre de bêtise devient terriblement à la mode. »

Après avoir échangé quelques blagues forcées sur l'intérêt ou non de régler leur note avant de partir et sur le montant du pourboire à donner au chasseur qui vous tombe sur le râble avec un couteau à découper, ils estimèrent d'un commun accord qu'il était sans doute plus sûr de s'éclipser par les cuisines. Une demi-douzaine de cadavres de Poings jonchaient le sol, le corps lacéré de marques d'emporte-pièce. Parvenus à la porte, ils trouvèrent deux autres clients de l'hôtel, des Israéliens, qui les fixaient avec ce regard figé qui trahit l'existence d'un pistocrâne. Quelques secondes après, ils étaient rejoints par deux conseillers de gestion zoulous qui étaient munis de longues perches télescopiques à l'extrémité desquelles étaient fixées des nanolames et grâce auxquelles ils détruisaient toutes les appliques lumineuses sur leur passage. Il fallut à Carl une minute pour prendre la mesure de leur plan : tous s'apprêtaient à déboucher dans une ruelle sombre et ils auraient besoin de leur vision nocturne.

La porte se mit à trembler dans son chambranle et à résonner de coups violents. Carl s'avança pour regarder par le judas : c'étaient deux espèces de loubards qui l'attaquaient à la hache d'incendie. Il s'écarta, décrocha le fusil de son épaule, chargea un projectile et tira au travers du battant, en visant à côté des ados. Les coups cessèrent brusquement, puis ils entendirent le tintement d'une lame heurtant le pavé.

L'un des Zoulous ouvrit la porte d'un coup de pied et bondit dans la ruelle, en faisant décrire à sa lance un large cercle aussi meurtrier qu'un rotor d'hélicoptère, mais il ne réussit qu'à découper une poubelle sans faire de mal à personne. Quand Carl déboula dehors quelques secondes plus tard, il vit plusieurs

jeunes loubards qui s'égaillaient au bout de l'impasse, en esquivant quelques douzaines de réfugiés, rôdeurs et badauds qui tous s'empressèrent de montrer du doigt le dos des fuyards, afin qu'il soit bien entendu que la seule raison de leur présence dans cette ruelle à cette heure nocturne était de tenir lieu plus ou moins d'îlotiers pour les visiteurs *gwailo*.

Sans avoir eu à se donner le mot, ces derniers improvisèrent une avance en formation, maintenant qu'ils avaient un peu plus de place pour évoluer : les Zoulous marchaient devant, faisant tournoyer leurs perches au-dessus de la tête et poussant une espèce de cri de guerre traditionnel propre à écarter de leur chemin la majorité des Chinois. L'un des juifs suivait, utilisant son pistocrâne pour abattre les Poings qui les chargeaient. Puis venait Carl Hollywood qui, compte tenu de sa taille et de son arme à feu, semblait avoir hérité de la tâche de reconnaissance et défense à longue portée. Enfin, le colonel Spence et l'autre Israélien fermaient la marche, avançant à reculons la plupart du temps.

Cela leur permit d'atteindre le bout de la ruelle sans trop d'encombre, mais c'était la partie la plus facile ; quand ils débouchèrent dans la rue principale, ils cessèrent d'être le point focal pour redevenir de simples poussières dans une tempête de sable. Le colonel Spence dut tirer en l'air presque un chargeur entier ; les détonations étaient quasiment inaudibles dans ce chaos, mais les traits de lumière jaillis du canon attirèrent suffisamment l'attention pour que les passants du voisinage immédiat s'écartent devant eux. Carl vit un des Zoulous commettre un acte fort regrettable avec sa longue pique et détourna vivement le regard ; puis il se dit que c'était la tâche des Zoulous d'ouvrir la voie et la sienne de se concentrer sur des menaces plus lointaines. Il tournait lentement sur lui-même tout en avançant, en tâchant d'ignorer les menaces immédiates pour mieux embrasser l'ensemble de la scène.

Ils étaient tombés dans un combat de rue complètement désorganisé entre les forces de la République côtière et les Poings de la juste harmonie, situation d'autant moins claire qu'une bonne partie des Côtiers avaient déserté en nouant des bouts de chiffon rouge autour de leurs manches d'uniforme, et

qu'une bonne partie des Poings ne portaient aucune marque distinctive, et qu'enfin nombre d'autres individus qui n'avaient pas de préférence affichée profitaient de la situation pour piller les boutiques et se retrouvaient aux prises avec des vigiles ; par ailleurs, un certain nombre de pillards étaient eux-mêmes agressés par des bandes organisées.

Ils étaient sur la route de Nankin, une large artère qui filait droit vers le Bund et le Huangpu, bordée d'immeubles de trois et quatre étages, de sorte que de nombreuses fenêtres les dominaient, qui toutes pouvaient abriter un tireur embusqué.

Quelques-unes en abritaient effectivement, Carl s'en rendit compte, mais la plupart se canardaient mutuellement d'un côté à l'autre de la rue, et ceux qui tiraient vers le bas auraient aussi bien pu tirer sur n'importe qui. Carl vit un type équipé d'un fusil à visée laser vider à la file ses chargeurs dans la rue, et il reconnut que cela constituait un danger immédiat ; donc, pour l'heure, leur progression était momentanément arrêtée et, tandis que les Zoulous attendaient qu'une mêlée Côtiers contre Poings particulièrement acharnée trouve sa conclusion devant eux, Carl prit position, épaula son arme, visa et tira. Dans la vague lumière des torches et des feux s'élevant de la rue, il vit une gerbe de poussière jaillir de l'encadrement en pierre de la fenêtre, juste au-dessus de la tête du tireur embusqué. L'homme se recroquevilla, puis se mit à balayer la rue avec son laser, cherchant l'origine du tir.

Carl sentit quelqu'un le secouer par-derrière : c'était Spence ; il avait été touché et il avait perdu l'usage d'une jambe. Un Poing était juste devant lui. Carl lui balança le canon de son arme dans le menton, l'envoyant bouler à reculons dans la mêlée, les yeux révulsés. Puis il chargea une autre balle, épaula de nouveau et essaya de repérer la fenêtre de son copain le franc-tireur.

Il était toujours là, dessinant patiemment une ligne rouge rubis à la surface bouillonnante de la foule. Carl inspira profondément, souffla lentement, pria pour que personne ne le bouscule et pressa la détente. Le recul le frappa sèchement à l'épaule et, au même instant, il vit l'arme du franc-tireur dégringoler par la fenêtre en tournoyant, le faisceau laser

balayant le brouillard et la fumée comme un spot sur un écran radar.

Ce n'avait pas été une si bonne idée : si jamais d'autres tireurs embusqués avaient assisté à la scène, ils voudraient se débarrasser de lui, quel que soit leur camp. Carl engagea une autre balle dans la culasse, puis laissa son fusil pendre négligemment, pointé vers le sol, histoire de moins se faire remarquer. Il glissa sa main libre sous l'aisselle du colonel pour l'aider à continuer de marcher. Les bouts de sa moustache frétillaient, tandis qu'il continuait imperturbablement son inénarrable baratin ; Carl n'en saisit pas un traître mot mais lui adressa un signe de tête encourageant. Même le plus farouche néo-Victorien n'aurait pu se laisser prendre à ce numéro de flegme forcé ; Carl se rendit bientôt compte qu'il fallait le prendre au second degré. Pour le colonel Spence, c'était moins une façon de dire qu'il n'avait pas la trouille que, par une sorte de code, d'admettre sans perdre la face qu'il avait bien au contraire le trouillomètre à zéro et, pour Carl, de reconnaître qu'il ne valait guère mieux.

Un groupe de Poings les attaqua simultanément ; les Zoulous en descendirent deux, l'Israélien de tête un troisième, mais un quatrième parvint à s'infiltrer et son couteau rebondit sur le gilet de protection de l'Israélien. Carl releva son fusil, calant la crosse entre le bras et le corps, et tira à hauteur de hanche. Le recul manqua lui faire échapper son arme ; le Poing fit quasiment un saut périlleux arrière.

Il n'arrivait pas à croire qu'ils n'aient toujours pas réussi à attendre les quais ; cela faisait des heures qu'ils se tapaient ce cirque. Quelqu'un le heurta violemment dans le dos, ce qui le fit trébucher vers l'avant ; il se retourna et vit un type qui cherchait à le transpercer à la baïonnette. Un autre se précipita et essaya de lui arracher le fusil des mains. Carl, trop surpris pour réagir aussitôt, finit par lâcher Spence pour se retourner et lui fourrer les doigts dans les yeux. Une violente explosion l'assourdit : il se retourna et vit que Spence avait pivoté pour tirer sur l'assaillant à la mitraillette. L'Israélien qui fermait la marche avait purement et simplement disparu. Carl braqua son arme vers les hommes qui convergeaient sur eux de l'arrière ; son fusil plus le

pistolet de Spence dégagèrent un espace bienvenu dans leur sillage. Mais quelque chose de plus puissant, de plus effrayant chassait d'autres personnes qui arrivaient par leur flanc, et quand Carl voulut se rendre compte de la situation, il s'aperçut qu'il y avait maintenant une vingtaine de Chinois entre les Zoulous et lui. La panique et la souffrance se lisaient sur leurs traits ; ils n'attaquaient pas : ils étaient attaqués.

Soudain, tous les Chinois eurent disparu. Carl et le colonel Spence se retrouvèrent mêlés à une petite douzaine de Boers – pas seulement des hommes, mais des femmes, des enfants et des vieillards, tout un *laager*, un camp entier en déplacement. D'instinct, tous se ruèrent vers l'avant, réabsorbant bientôt l'avant-garde du petit groupe de Carl. Ils n'étaient plus qu'à un pâté de maisons du fleuve.

Le chef des Boers, un quinquagénaire corpulent, dut estimer que Carl Hollywood était le meneur de la petite troupe, et, rapidement, ils redéployèrent leurs maigres effectifs pour l'ultime assaut en direction des quais. Le seul souvenir que Carl devait garder de cette conversation fut la remarque de l'homme : « À la bonne heure, vous avez des Zoulous. » Les Boers de l'avant-garde portaient des armes automatiques chargées de balles nanotechs garnies d'explosifs à forte puissance qui, utilisées sans discrimination, auraient pu facilement transformer la foule en rempart de chair à pâté ; mais ils tiraient par salves disciplinées, même quand les charges des Poings arrivaient à moins d'une longueur d'épée. De temps en temps, l'un d'eux levait la tête et arrosait une rangée de fenêtres d'une salve en tir automatique ; des fantassins basculaient dans l'obscurité pour dégringoler vers la rue en tournoyant comme des poupées de chiffon. Les Boers devaient être équipés d'un dispositif quelconque de vision nocturne. Le colonel Spence se fit soudain bien pesant sur le bras de Carl, qui réalisa que l'officier était inconscient, ou pas loin. Carl repassa le fusil sur son épaule, se pencha et souleva Spence pour le porter comme un secouriste.

Ils débouchèrent enfin sur les quais et établirent aussitôt un périmètre de défense. La question immédiate était : y avait-il des embarcations ? Mais cette région de la Chine était à moitié

sous les eaux et possédait apparemment autant de bateaux que de vélos. La plupart avaient apparemment réussi à descendre le cours de la rivière jusqu'à Shanghai durant l'attaque progressive des Poings. Aussi, lorsqu'ils arrivèrent sur la berge, purent-ils découvrir des milliers de personnes dans des embarcations, avides de faire des affaires. Mais comme le fit remarquer à juste titre le chef des Boers, ce serait du suicide de faire éclater leur groupe en le répartissant sur plusieurs barques minuscules et sans moteur : les Poings avaient mis à prix leurs têtes de barbares. Il était bien plus sûr d'attendre qu'accoste un des bâtiments de plus grande taille qui parcourait le chenal : ils pourraient alors marchander avec le capitaine et monter tous ensemble à bord.

Plusieurs navires, du yacht à moteur au chalutier, rivalisaient déjà pour être le premier à accoster : ils couraient bord à bord, inexorablement, pour traverser ce paillis de minuscules embarcations agglutinées le long de la berge.

Un battement rythmé s'était mis à résonner dans leurs poitrines. Au début, on aurait cru un roulement de tambours, mais, à mesure qu'il s'approchait, ce devint le chœur de centaines de milliers de voix chantant à l'unisson : *« Sha ! Sha ! Sha ! Sha ! »* La route de Nankin se mit à vomir une foule immense, chassée sur le Bund comme des gaz d'échappement propulsés par un piston, qui s'étala tout au long des berges.

Une armée d'hoplites – des guerriers professionnels en armure de combat – marchait vers la rivière, à vingt de front, prenant toute la largeur de la route de Nankin. Ce n'étaient pas des Poings ; mais l'armée régulière, l'avant-garde du Céleste Empire, et Carl Hollywood découvrit, consterné, que le seul obstacle à subsister entre eux et les trente pas qui les séparaient encore des rives du Huangpu était formé par Carl Hollywood, son calibre 44, et une poignée de civils faiblement armés.

Un yacht élégant venait d'arriver à quelques encablures de la rive. Le dernier Israélien, qui parlait couramment mandarin, avait déjà entamé des négociations avec le capitaine.

L'une des Boers, une grand-mère sèche et nerveuse à chignon blanc et béret noir crânement posé dessus, conféra

brièvement avec un chef boer. Il acquiesça, puis saisit son visage entre ses mains et l'embrassa.

Elle tourna le dos au fleuve et se mit à marcher vers la tête de la colonne de Célestes qui avançait toujours. Les quelques Chinois assez inconscients pour demeurer le long des quais, par respect pour son âge et sa démence probable, lui ouvrirent le passage.

Les négociations à bord semblaient plus ou moins dans l'impasse. Carl Hollywood voyait certains hoplites bondir à une hauteur d'un ou deux étages pour se précipiter, tête la première, contre les fenêtres de l'Hôtel Cathay.

La grand-mère boer continuait obstinément à progresser, jusqu'au moment où elle se retrouva au milieu du Bund. Le meneur de la colonne céleste s'avança alors, braquant sur elle une espèce d'arme à feu intégrée au bras de son armure, et lui faisant signe de s'écarter avec les autres. La femme boer s'agenouilla avec précaution au milieu de la route, joignit les mains en signe de prière et inclina la tête.

Puis elle devint une perle de lumière blanche dans la gueule du dragon. En un instant, la perle s'enfla jusqu'aux dimensions d'un aéronef. Carl Hollywood eut la présence d'esprit de fermer les yeux et de détourner la tête, mais il n'eut pas le temps de se jeter à terre ; l'onde de choc s'en chargea, le projetant de tout son long sur les pavés de granité de la promenade des quais et lui arrachant la moitié de ses vêtements.

Un moment s'écoula avant qu'il ne reprenne vraiment conscience ; il avait l'impression qu'il s'était écoulé une bonne demi-heure, mais comme les débris continuaient de pleuvoir autour de lui, ce devait être plus près de cinq secondes. La coque du yacht blanc avait cédé sur un côté et une partie de l'équipage avait été projetée dans la rivière. Mais, une minute plus tard, un chalutier accosta et embarqua les barbares après de brèves négociations de pure forme. Carl faillit oublier Spence et le laisser en plan ; il découvrit qu'il n'avait plus la force de le soulever du sol et dut par conséquent le traîner à bord avec l'aide de deux jeunes Boers – des jumeaux de douze ou treize ans, parfaitement identiques. Tandis qu'ils se dirigeaient vers l'autre rive du Huangpu, Carl Hollywood se blottit sur un filet

de pêche roulé ; mou et faible, comme si tous ses os avaient été brisés, il contemplait le cratère de trente mètres au centre du Bund et fixait l'intérieur des chambres de l'Hôtel Cathay entièrement coupé en deux par la déflagration de la bombe contenue dans le corps de la vieille femme.

En moins d'un quart d'heure, ils débarquaient, libres, dans les rues de Pudong. Carl Hollywood retrouva le camp néo-atlantéen local, se présenta à son poste et consacra d'abord quelques minutes à rédiger une lettre pour la veuve du colonel Spence ; blessé à la jambe, le colonel était mort, vidé de son sang, durant la traversée de la rivière.

Puis il étala ses pages par terre devant lui et reprit la tâche qui l'avait accaparé tous ces derniers jours dans sa chambre d'hôtel, à savoir sa quête de Miranda. Il avait entamé ses recherches à la demande de Lord Finkle-McGraw, les avait poursuivies avec une passion grandissante au cours des jours suivants, plus il se rendait compte à quel point elle lui manquait, et désormais il hâtait la tâche avec l'énergie du désespoir ; car il avait compris que c'était sans doute dans cette quête que résidait l'unique espoir de salut pour les dizaines de milliers de membres des Tribus extérieures, aujourd'hui réunis dans des camps de réfugiés dans les rues mortes de la Zone économique de Pudong.

L'assaut final des Poings ; la victoire du Céleste Empire ; des réfugiés dans le domaine des Tambourinaires ; Miranda

La rivière Huangpu bloqua l'armée du Céleste Empire dans sa progression vers la mer, mais ayant traversé la rivière plus en amont, elle poursuivit son avancée vers le nord au pas de marche à travers la péninsule de Pudong, chassant devant elle des troupeaux de paysans affamés, comme ceux qui avaient été les précurseurs de leur arrivée à Shanghai.

Les occupants de Pudong – mélange de barbares, de Chinois de République côtière redoutant les persécutions de leurs cousins du Céleste Empire, et des petites sœurs de Nell, fortes de trois cent mille éléments et constituant un nouveau phyle à elles toutes seules – se retrouvèrent ainsi coincés entre les Célestes au sud, la rivière Huangpu à l'oust, le Yangzi au nord, et l'océan à l'est. Toutes les liaisons avec les îles artificielles bâties au large avaient été coupées.

Du haut de leurs temples classiques et gothiques dominant New Chusan, les géotects de l'Imperial Tectonics firent divers efforts pour bâtir un pont provisoire entre leur île et Pudong. Il n'était guère compliqué de lancer une poutre armée ou un pont flottant sur le chenal, mais les Célestes disposaient désormais de la technologie pour les faire sauter plus vite qu'ils n'étaient construits. Au deuxième jour de siège, ils tentèrent de relier leur île à Pudong avec un étroit pseudopode de corail intelligent ancré sur le plancher océanique. Mais cette méthode avait des limites évidentes et manifestes en rapidité de croissance et, tandis que les réfugiés continuaient d'affluer dans les défilés étroits du centre de Pudong, porteurs de nouvelles de plus en plus alarmantes sur l'avance des Célestes, il devint évident pour chacun que l'isthme artificiel ne serait jamais achevé à temps.

Les camps des diverses tribus se déplacèrent vers le nord et l'est, chassés du centre-ville par la pression croissante des réfugiés et par la peur des Célestes, jusqu'à ce que plusieurs kilomètres de rivage se retrouvent colonisés par tous ces groupes. La partie sud de la côte était tenue par les Néo-Atlantéens qui s'étaient préparés à contenir toute invasion arrivant de la plage. La chaîne de camps s'étendait à partir de là en direction du nord, suivant la courbe du rivage, puis remontait vers l'est le long des rives du Yangzi jusqu'à l'extrémité opposée, où Nippon se chargeait de la garantir d'éventuels assauts via les plaines côtières. Toute la partie centrale était protégée d'une attaque frontale par la tribu de la princesse Nell et son armée de gamines de douze ans, qui troquaient progressivement leurs pieux aiguisés contre des armes plus modernes, compilées sur les Sources portatives appartenant aux Nippons et aux Néo-Atlantéens.

Carl Hollywood avait été versé dans l'armée d'activé sitôt qu'il s'était présenté aux autorités de la Nouvelle-Atlantis, malgré ses efforts pour convaincre ses supérieurs qu'il leur serait plus utile en poursuivant ses recherches en cours. Mais un message arriva bientôt des plus hauts échelons du gouvernement de Sa Majesté. La première partie félicitait Carl Hollywood de ses actions qualifiées d'*héroïques* pour extraire de Shanghai le colonel Spence, et suggérait qu'il pourrait être élevé à la dignité de chevalier s'il parvenait jamais à sortir de Pudong. La seconde partie le nommait plus ou moins émissaire particulier auprès de Son Altesse Royale, la princesse Nell.

Lisant le message, Carl fut momentanément abasourdi de voir que sa Souveraine accordait un statut équivalent à Nell : mais réflexion faite, il vit que c'était à la fois juste et pragmatique. Durant son bref séjour dans les rues de Pudong, il avait vu suffisamment d'éléments de l'Armée des souris (comme elles se baptisaient elles-mêmes) pour savoir qu'elles constituaient en définitive une sorte de nouveau groupe ethnique dont Nell était désormais le chef incontesté. L'estime que manifestait Victoria pour la nouvelle reine se justifiait donc entièrement. Dans le même temps, le fait que l'Armée des souris contribue en ce moment même à empêcher de nombreux Néo-Atlantéens de devenir pour le moins les otages du Céleste Empire, faisait d'une telle reconnaissance une démarche éminemment pragmatique.

Il revenait à Carl Hollywood, qui n'était membre de sa tribu adoptive que depuis quelques mois, de transmettre à Sa Majesté ce salut et ces compliments à la princesse Nell, une jeune fille dont il avait beaucoup entendu parler par Miranda, mais qu'il n'avait jamais rencontrée et pouvait tout juste cerner. Il ne lui fallut guère longtemps pour voir derrière tout ceci la main de Lord Alexander Chung-Sik Finkle-McGraw.

Libéré des responsabilités courantes, il quitta par le nord le camp de réfugiés néo-atlantéens, au troisième jour de siège, et suivit la grève. Tous les dix mètres, il tombait sur une frontière tribale et devait présenter un visa qui, aux termes du Protocole économique commun, était censé lui permettre le libre passage. Certaines zones tribales ne faisaient guère plus d'un ou deux

mètres de largeur, mais leurs propriétaires en gardaient jalousement l'accès à la mer, veillant toute la nuit à scruter les vagues et guetter l'arrivée d'un salut indéfini. Carl Hollywood parcourut ainsi les camps d'Ashantis, de Kurdes, d'Arméniens, de Navajos, de Tibétains, de Senderos, de Mormons, de Jésuites, de Lapons, de Pathets, de Tutsis, de citoyens de la Première République distribuée avec ses innombrables ramifications, d'Heartlanders, d'Irlandais, plus une ou deux cellules locales de CryptNet désormais apparues au grand jour. Il découvrit des phyles synthétiques dont il n'avait encore jamais entendu parler, mais cela ne le surprit pas.

Il parvint finalement devant une généreuse portion de front de mer gardée par de jeunes Chinoises de douze ans. Là, il présenta ses lettres de créance, émanant de Sa Majesté la reine Victoria II, et dont le libellé était si impressionnant que de nombreuses jeunes filles se rassemblèrent autour pour les admirer. Carl Hollywood fut surpris de toutes les entendre s'exprimer dans un anglais impeccable au style victorien assez prononcé. Elles semblaient préférer cette langue pour discuter de matières abstraites, mais lorsqu'il s'agissait de détails pratiques, elles revenaient au mandarin.

On lui fit passer les lignes pour pénétrer dans le camp de l'Armée des souris, qui se réduisait à un hôpital de campagne pour tous les rebuts en haillons, malades ou blessés des autres phyles. Ceux qui n'étaient pas étendus sur le dos, soignés par des souris infirmières, étaient assis sur le sable, les bras autour des genoux, et fixaient la mer en direction de New Chusan. La grève était relativement en pente douce à cet endroit, et on pouvait patauger dans les vagues jusqu'à un bon jet de pierre du rivage.

Une personne l'avait fait : une jeune femme dont les longs cheveux cascadaient sur les épaules et traînaient dans l'eau autour de sa taille. Elle avait le dos à la plage, tenait un livre entre ses mains, et resta ainsi un long moment sans bouger.

« Qu'est-ce qu'elle fait là-bas ? » demanda Carl Hollywood à la militaire qui l'escortait et portait cinq étoiles à son revers. À Pudong, il avait déchiffré leurs insignes : cinq étoiles signifiaient

qu'elle était responsable de 4^5 éléments, soit 1024 personnes. Elle commandait donc un régiment.

« Elle invoque sa mère.

— Sa mère ?

— Sa mère est sous les vagues, expliqua la fille. C'est une reine.

— Reine de quoi ?

— C'est la reine des Tambourinaires qui vivent sous les flots. »

Dès lors, Carl Hollywood sut que la princesse Nell cherchait également Miranda. Il laissa sur le sable son grand manteau et s'avança en pataugeant dans le Pacifique, accompagnée par l'officier, en se maintenant à bonne distance de Nell, en partie par simple respect, et en partie parce qu'elle avait une épée glissée à la taille. Le visage penché, elle examinait son livre ouvert, l'œil fixe comme une loupe, et il s'attendait presque à voir les feuillets se ratatiner et roussir sous l'intensité de son regard.

Elle quitta un instant le Manuel. L'officier lui parla à voix basse. Carl Hollywood ignorait le protocole quand on se retrouvait à mi-cuisse dans la mer de Chine orientale, aussi s'avança-t-il pour s'incliner autant que le permettaient les circonstances, avant de tendre à la princesse Nell le rouleau de parchemin de la reine Victoria II.

Elle l'accepta sans un mot et le lut de bout en bout, puis elle revint au début et le parcourut une deuxième fois. Elle le tendit ensuite à son officier, qui le roula de nouveau avec soin. La princesse Nell laissa quelques instants son regard errer vers l'horizon avant de se retourner vers Carl pour le regarder droit dans les yeux et lui dire, d'une voix calme : « J'accepte vos lettres de créances et vous demande de transmettre mes salutations et mes remerciements les plus chaleureux à Sa Majesté, en même temps que mes excuses pour mon incapacité, par suite des événements, à composer une réponse plus solennelle à son aimable missive, ce qui, en d'autres circonstances, eût été bien entendu ma priorité essentielle.

— Je le ferai aussitôt que faire se pourra, Votre Majesté », répondit Carl Hollywood. À ses mots, la princesse parut un

instant décontenancée, et elle déplaça les pieds pour garder son équilibre, même si cela ne faisait que trahir une tension sous-jacente. Carl réalisa qu'on ne s'était jamais encore adressé à elle sur ce ton ; que, jusqu'à ce qu'elle soit ainsi reconnue par Victoria, elle n'avait pas encore pris pleinement conscience de sa nouvelle fonction.

« La femme que vous cherchez s'appelle Miranda », lui annonça-t-il.

Toutes pensées de couronnes, de reines et d'armées parurent s'effacer de l'esprit de Nell ; elle n'était plus, de nouveau, qu'une jeune femme, cherchant – quoi au juste ? sa mère ? son mentor ? son amie ? Carl Hollywood lui parla d'une voix basse et douce, qui portait juste assez pour dominer le murmure des vagues. Il lui parla de Miranda, et du livre, et de récits anciens narrant les exploits de la princesse Nell qu'il avait en fait observés des coulisses, quand, bien des années plus tôt, il monitorait le canal utilisé par Miranda, au théâtre Parnasse.

Les deux jours suivants, une bonne partie des réfugiés de la plage purent s'en aller par la voie des eaux ou des airs, mais certains de ces vaisseaux furent détruits dans un embrasement spectaculaire avant qu'ils aient pu se trouver hors de portée des armes du Céleste Empire. Les trois quarts de l'Armée des souris adoptèrent, pour leur évacuation, la technique consistant à se diriger, nues, vers l'océan, et de s'y enfoncer d'un bloc, en se tenant par la main pour former un radeau souple et insubmersible qui traversa peu à peu le bras de mer jusqu'à New Chusan en pagayant lentement sans relâche. Des rumeurs se répandirent bien vite d'un bout à l'autre de la cote ; les frontières tribales semblaient accélérer plutôt qu'entraver ce processus, car les interfaces entre langues et cultures engendraient chaque fois de nouvelles variantes, adaptées aux terreurs et préjugés locaux. La rumeur la plus populaire disait que les Célestes envisageaient d'accorder à tout le monde le libre passage, et que les attaques étaient le fait de mines intelligentes qui avaient échappé à tout contrôle ou, au pire, de quelques officiers fanatiques qui défiaient les ordres et qu'on ne tarderait pas à remettre au pas. Il courait une seconde rumeur, plus étrange, qui incitait certains à demeurer sur la plage et à ne

pas se fier aux bâtiments d'évacuation : une jeune femme armée d'un livre et d'une épée créait des tunnels magiques jaillissant des profondeurs pour les conduire tous en lieu sûr. De telles idées étaient bien entendu accueillies avec scepticisme par les cultures plus rationnelles, mais, au matin du sixième jour de siège, la marée de morte-eau vint déposer sur la grève un étrange présage : une récolte d'œufs translucides gros comme des ballons de volley. Quand leurs coquilles fragiles se déchirèrent, on découvrit qu'ils contenaient des sacs à dos sculptés, délicatement percés d'ouïes découpées selon un motif fractal. Un tube rigide sortait de leur partie supérieure et se raccordait à un masque respiratoire. Compte tenu des circonstances, il n'était pas sorcier de deviner l'utilisation de ces appareils. Les gens se les sanglèrent dans le dos, mirent le masque, et plongèrent dans l'océan. L'équipement simulait des branchies en procurant une alimentation constante en oxygène.

Aucun de ces sacs à branchies ne portait d'identification tribale ; ils échouaient sur la plage, par milliers, à chaque marée haute, nés organiquement de la mer. Les Atlantéens, Nippons et autres supposaient chacun qu'ils émanaient de leur propre tribu. Mais beaucoup décelaient un rapport entre ces objets et les rumeurs insistantes courant sur la princesse Nell et ces fameux tunnels déployés sous les vagues. Tous ceux-là se déplacèrent vers le milieu de la côte de Pudong, où l'on avait concentré les tribus les plus faibles, les plus minuscules, celles des doux dingues. Cette contraction de la ligne défensive devint inévitable à mesure que fondaient les effectifs de défenseurs pour cause d'évacuation. Les frontières entre tribus devinrent instables et finirent par se dissoudre : dès le cinquième jour de siège, les barbares étaient tous devenus fongibles et ne formaient plus qu'une masse indifférenciée de plusieurs dizaines de milliers d'individus, parqués à l'extrême pointe de la péninsule de Pudong, dans une zone à peine plus large que deux ou trois pâtés de maisons. Plus loin, c'étaient les réfugiés chinois, en majorité des individus fortement attachés à la République côtière, qui savaient qu'ils ne réussiraient jamais à se fondre dans le Céleste Empire. Ceux-là n'osaient pas envahir le camp de réfugiés, qui étaient toujours puissamment armés,

mais en avançant centimètre par centimètre sans jamais reculer, ils faisaient insensiblement décroître le périmètre, tant et si bien que bon nombre de barbares finirent par se retrouver dans l'océan jusqu'aux genoux.

La rumeur se répandit alors que la princesse Nell avait un sorcier et conseiller du nom de Carl, qui était un beau jour sorti de nulle part, sachant presque tout ce que la princesse Nell savait, plus quelques autres choses qu'elle ne savait pas. Toujours selon la rumeur, cet homme avait en sa possession un certain nombre de clefs magiques qui leur conféraient, à lui et à la princesse, le pouvoir de parler aux Tambourinaires qui vivaient sous les vagues.

À l'aube du septième jour, la princesse Nell entra, nue, dans l'océan, disparut sous les vagues rosies par le levant et ne revint jamais. Carl la suivit une minute plus tard, même si, contrairement à la princesse, il avait pris la précaution de se munir d'un sac à branchies. Puis, tous les barbares s'enfoncèrent à leur suite dans l'océan, laissant leurs habits crasseux épars sur la plage et abandonnant au Céleste Empire la dernière parcelle de sol chinois qu'ils détenaient encore. Tous s'avancèrent dans les flots jusqu'à ce que leur tête disparaisse. L'arrière-garde était formée des derniers éléments de l'Armée des souris, qui chargèrent, nues, dans les vagues, se tenant pour former un assemblage flottant qui dériva lentement vers le large, emportant les quelques malades et blessés sur ces radeaux de fortune. Le pied de la dernière fille avait à peine quitté la grève que l'extrémité de la péninsule était déjà revendiquée par un homme à la taille ceinte d'un bandeau rouge, qui s'arrêta sur la plage, riant à gorge déployée en songeant que désormais l'Empire du Milieu était enfin redevenu un pays à part entière.

Le dernier diable étranger à quitter l'Empire du Milieu fut un gentleman victorien blond aux yeux gris, qui demeura quelques instants au milieu du ressac pour contempler Pudong derrière lui, avant de se retourner et poursuivre sa descente. Quand la mer s'apprêta à le recouvrir, il souleva son chapeau melon qui continua à flotter sur les vagues durant plusieurs minutes, tandis que les Chinois faisaient sauter des pétards sur la plage et

que de petits fragments d'emballage en papier rouge dérivaient sur la mer comme autant de pétales couleur cerise.

Lors d'une de ses incursions dans les vagues, Nell avait rencontré un homme – un Tambourinaire – qui était remonté à la nage des profondeurs, entièrement nu, à l'exception de son sac à branchies. Elle aurait dû s'en étonner ; au lieu de cela, elle avait su qu'il venait de là avant même de le voir et, quand il s'approcha d'elle, elle sentit dans son esprit se produire des choses venues de l'extérieur. Il y avait dans son cerveau un élément qui lui permettait d'être connectée aux Tambourinaires.

Nell avait élaboré un certain nombre de plans généraux en demandant à ses ingénieurs de travailler dessus, et ces derniers les avaient transmis à Carl, qui les avait à son tour confiés à un MC portatif en état de marche installé dans le camp néo-atlantéen, pour y compiler un petit système capable d'examiner et de manipuler les appareils nanotechnologiques.

Dans l'obscurité, des points lumineux crépitaient sous la peau de Nell, comme des balises aériennes dans le ciel nocturne. Ils en raclèrent un à l'aide d'un scalpel afin de l'examiner. Ils trouvèrent des éléments similaires dans sa circulation sanguine et comprirent aussitôt qu'elle avait dû être infectée lors de son viol. Il était clair que ces lumignons clignotants dans sa peau étaient des signaux adressés aux tiers, de l'autre côté du golfe qui sépare chacun de nous de ses voisins.

Carl ouvrit un des objets trouvés dans le sang de Nell et trouva à l'intérieur un circuit logique à barrettes accompagné d'une mémoire à bandes contenant plusieurs giga-octets de données. Ces dernières étaient divisées en plusieurs blocs, chacun crypté de manière différente. Carl essaya toutes les clefs fournies par John Percival Hackworth et découvrit que l'une d'elles – la clef personnelle de ce dernier – décryptait certains des blocs. Quand il en examina le contenu décodé, il constata qu'il s'agissait de fragments des plans d'un appareil nanotechnologique non défini.

Ils soumirent plusieurs volontaires à des prélèvements sanguins et découvrirent que l'un d'eux avait également dans son sang des éléments analogues. Quand ils en rapprochaient deux, ils se verrouillaient en utilisant une liaison par lidar et profitaient de cette étreinte pour échanger des données et accomplir une sorte de calcul qui dégageait une forte chaleur résiduelle.

Ces nanomachines vivaient dans le sang de l'homme comme des virus et se transmettaient d'un individu à l'autre au cours des rapports sexuels ou lors d'échanges de fluides corporels ; c'étaient en fait des paquets de données intelligents, analogues à ceux qui parcouraient les réseaux médiatiques, et en s'accouplant dans la circulation sanguine, ils formaient un vaste système de communication organique, parallèle et sans doute lié à l'autre Réseau minéral à base, lui, de fibres optiques et de fils de cuivre. Comme le Réseau minéral, le Réseau organique pouvait être utilisé pour le calcul – pour faire tourner des programmes. Et il était désormais clair que John Percival Hackworth s'en servait précisément dans ce but, pour exécuter en mode parallèle un vaste programme écrit par lui. Il était en train de concevoir quelque chose.

« Hackworth est l'Alchimiste, dit Nell, et il se sert du Réseau organique pour concevoir la Graine. »

Cinq cents mètres au large, les tunnels commençaient. Certains devaient être là depuis de nombreuses années, car ils étaient rugueux comme l'écorce des arbres, incrustés d'algues et de palourdes. Mais il était manifeste que, au cours des derniers jours, ils avaient fourché et bifurqué en se développant de manière organique, comme des racines à la recherche d'humidité ; de nouvelles tubulures avaient perforé la couche incrustée pour remonter la pente vers la grève, tout en se divisant et se subdivisant de manière à offrir aux réfugiés un grand nombre d'orifices d'accès. Ces pousses se terminaient par des lèvres qui saisissaient les gens et les aspiraient, un peu à la manière d'une trompe d'éléphant, avalant les réfugiés avec un

minimum d'eau de mer. Les parois intérieures des tunnels étaient bordées d'images médiatroniques invitant ces derniers à s'enfoncer vers les abysses ; ils avaient sans cesse l'impression qu'un espace tiède, sec et bien éclairé les attendait, juste un peu plus bas. Mais la lumière avançait avec eux, tant et si bien qu'ils étaient attirés vers le fond des tunnels par une sorte de mouvement péristaltique. Les réfugiés débouchèrent ainsi dans le boyau principal, le plus ancien, tout incrusté, et continuèrent leur progression, désormais rassemblés en foule compacte, jusqu'au moment où ils furent dégorgés dans une vaste cavité ouverte bien loin sous la surface de l'océan. Ils y trouvèrent des vivres et de l'eau potable et se restaurèrent aussitôt goulûment.

Deux personnes s'abstinrent de boire ou de manger quoi que ce soit, en dehors des provisions qu'elles avaient apportées ; il s'agissait de Nell et de Carl.

Après la découverte dans la chair de Nell des nanosites qui la reliaient aux Tambourinaires, elle avait veillé toute la nuit pour concevoir des contre-nanosites, capables de traquer et de détruire les dispositifs adverses. Carl et elle se les étaient injectés dans le sang, de sorte qu'ils étaient désormais définitivement libérés de l'influence des Tambourinaires. Toutefois, ils ne voulurent pas tenter le diable en mangeant la nourriture qu'on leur présentait et ils firent bien car, après leur repas, les autres réfugiés devinrent somnolents et s'allongèrent pour dormir ; de la vapeur s'élevait de leur peau nue et bientôt des étincelles apparurent, pareilles aux étoiles qui s'allument dans le ciel quand le soleil descend. Au bout de deux heures, les étoiles s'étaient fondues en une surface continue de lumière ondulante, assez vive pour qu'on puisse lire à son éclat, comme si la pleine lune se reflétait sur les corps de joyeux noceurs endormis dans une prairie. Les réfugiés, dorénavant Tambourinaires, dormaient en rêvant tous le même rêve, et les tracés abstraits courant sur les parois médiatroniques de la caverne fusionnèrent peu à peu pour s'organiser au rythme des souvenirs obscurs issus des tréfonds de leur inconscient. Nell vit ainsi apparaître des éléments de sa propre existence, des expériences depuis longtemps intégrées au texte du Manuel mais qui ressortaient une nouvelle fois sous une forme brute,

terrifiante. Elle ferma les yeux ; mais les murs émettaient des sons également, auxquels elle ne pouvait échapper.

Carl Hollywood analysait les signaux transmis par les parois des tunnels, se forçant à éviter le contenu émotionnel de ces images en les réduisant à des chiffres binaires, tout en cherchant à en décoder les codes et protocoles internes.

« Il faut qu'on parte », dit finalement Nell, et Carl se leva et la suivit par une issue prise au hasard. Le tunnel bifurquait à l'infini, et Nell se fiait à son intuition pour choisir l'itinéraire à chaque embranchement. Parfois, les tunnels s'élargissaient pour former de vastes cavernes emplies de Tambourinaires luminescents qui dormaient, baisaient ou martelaient simplement les parois. Les cavernes étaient toujours dotées de quantités d'issues qui bifurquaient, s'embranchaient, puis convergeaient vers d'autres cavernes, formant un réseau de tunnels si vaste et complexe qu'il semblait envahir l'océan entier, comme des tubes neuronaux dont les dendrites se soudent et se ramifient pour occuper le volume entier de la boîte crânienne.

Un martèlement sourd, aux limites de l'audible, les accompagnait depuis qu'ils avaient quitté la caverne où somnolaient les réfugiés. Nell l'avait d'abord pris pour le battement de courants sous-marins contre les parois du tunnel, mais le bruit s'amplifia et elle réalisa qu'il s'agissait des Tambourinaires réunis dans une caverne centrale et qui dialoguaient, en expédiant des messages sur tout le réseau. L'ayant compris, elle éprouva un sentiment d'urgence qui confinait à la panique, à la perspective de tomber sur cette assemblée centrale et, durant un bon moment, ils coururent dans ce labyrinthe en trois dimensions parfaitement déroutant, pour tenter de localiser l'épicentre de ces bruits de tambours.

Carl Hollywood ne courait pas aussi vite que l'agile Nell et il ne tarda pas à la perdre à un embranchement du tunnel. Dès lors, il dut se fier à son propre jugement et après un certain temps – qu'il lui fut impossible d'évaluer – son tunnel se raccorda à un autre qui emportait un flot de Tambourinaires vers le fond de l'océan. Carl reconnut parmi eux d'anciens réfugiés des plages de Pudong.

Au lieu de monter progressivement, le son de tambours explosa en un fracas assourdissant dès que Carl émergea dans une vaste caverne, un amphithéâtre conique qui devait bien mesurer un kilomètre de diamètre, coiffé d'une tempête d'images médiatroniques jouant sous un vaste dôme. Visibles à la lumière fluctuante des écrans au-dessus d'eux mais aussi repérables par leur propre éclairage interne, les Tambourinaires montaient et redescendaient les pentes du cône en une sorte de mouvement convectif. Emporté par un remous, Carl se retrouva transporté vers le centre où il découvrit que se déroulait une orgie de proportions phénoménales. Un véritable nuage de sueur vaporisée s'élevait de la fosse. Les corps pressés contre la peau nue de Carl étaient si brûlants que leur contact était presque douloureux, comme si tous ces gens souffraient d'une fièvre intense et, dans quelque compartiment abstrait de son esprit qui réussissait à poursuivre sa démarche de raisonnement logique, il comprit pourquoi : ils échangeaient des paquets de données par l'entremise de leurs fluides corporels, ces paquets s'accouplaient dans leur circulation sanguine et les circuits logiques évacuaient la chaleur accumulée dans leur cœur.

L'orgie se poursuivit durant des heures, mais les courants de convection ralentirent peu à peu pour se condenser en arrangements stables, analogues à la circulation dans une salle de théâtre à mesure que les spectateurs gagnent leur place à l'approche du lever de rideau. Un large espace dégagé s'était ouvert au centre de la fosse, et le premier cercle de spectateurs était formé d'hommes, comme s'ils étaient en quelque sorte les gagnants de ce gigantesque tournoi de fornication qui approchait de son ultime reprise. Un Tambourinaire isolé parcourait ce cercle intérieur en distribuant des objets : en fait, des préservatifs médiatroniques qui se mettaient à briller vivement dès que les hommes les enfilaient sur leur phallus en érection.

Une femme pénétra dans l'arène. Au centre précis de la fosse, le sol s'éleva sous ses pieds, la propulsant dans les airs comme sur un autel. Le martèlement atteignit un crescendo insupportable avant de s'arrêter d'un coup. Puis il reprit, sur un

rythme très lent, régulier, et les hommes du cercle intérieur se mirent à danser autour d'elle.

Carl Hollywood vit que la femme au centre était Miranda.

Tout était clair à présent : les réfugiés avaient été attirés au royaume des Tambourinaires pour qu'ils moissonnent les données récentes parcourant leur sang, données qui avaient été infusées dans le Réseau organique au cours de la grande orgie, et qui allaient à présent être chargées en Miranda pour que son corps accueille la phase culminante d'un calcul au terme duquel elle serait très certainement brûlée vive. C'était l'œuvre d'Hackworth ; c'était le couronnement de ses efforts pour concevoir la Graine et, ce faisant, dissoudre les fondations sur lesquelles étaient bâties la Nouvelle-Atlantis, Nippon et toutes les sociétés qui s'étaient développées autour du concept d'une Alim centralisée, hiérarchisée.

Une silhouette isolée, remarquable à son épiderme qui n'émettait aucune lumière, essayait de se frayer un chemin vers le centre du cercle. Elle jaillit dans l'espace dégagé, renversant un danseur qui se trouvait sur son passage, et grimpa sur l'autel central où Miranda gisait, étendue sur le dos, les bras ouverts comme crucifiée, le corps recouvert d'une galaxie de lumières bariolées.

Nell prit la tête de Miranda au creux de ses bras, se pencha et la baisa sur la bouche, non pas une douce caresse des lèvres mais un baiser sauvage et profond, la bouche ouverte, en la mordant avec force pour que par leurs lèvres leurs sangs se mêlent. La lumière émise par le corps de Miranda décrut et s'éteignit lentement à mesure que les nanosites étaient traqués et détruits par les chasseurs-tueurs transmis par le sang de Nell. Miranda s'éveilla et se redressa, enlaçant de ses bras sans force le cou de la jeune fille.

Le tambourinement avait cessé ; assis, impassibles, les Tambourinaires semblaient prêts à attendre – des années, s'il le fallait – que vienne une femme capable de remplacer Miranda. La lumière qu'émettait leur peau avait décru et, au plafond, le médiatron était devenu pâle et indistinct. Carl Hollywood, voyant enfin un rôle à sa mesure, s'avança au centre de l'arène, glissa un bras sous les genoux de Miranda et un autre sous ses

épaules, et la souleva dans les airs. Nell se retourna pour les guider hors de la caverne, brandissant devant elle son épée ; mais aucun Tambourinaire ne fit mine de les arrêter.

Ils remontèrent en parcourant quantité de tunnels, choisissant toujours la fourche ascendante, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent au-dessus d'eux la lumière du soleil traversant les vagues et jetant des rais de lumière blanche sur le toit translucide. Alors, Nell trancha le tunnel derrière eux en faisant décrire à son épée le mouvement d'une aiguille de pendule. L'eau tiède les inonda. Nell remonta en nageant vers la lumière. Miranda n'avait pas autant de force et Carl était déchiré entre un désir panique de gagner la surface et sa responsabilité envers Miranda. Puis il avisa des ombres qui descendaient vers eux : des dizaines de jeunes Chinoises qui nageaient à leur rencontre, des guirlandes de bulles argentées ruisselant de leur bouche, leurs yeux en amande brillant de malice et d'excitation. Carl et Miranda furent saisis en douceur par toutes ces mains et portés vers la lumière.

Bientôt, New Chusan se dressait au-dessus d'eux, à quelques brasses à peine et, au flanc de la montagne, ils entendirent résonner les cloches de la cathédrale.

FIN

Neal Stephenson

L'âge de diamant

Traduit de l'américain par Jean Bonnefoy

Dans une Chine rétro-futuriste partagée entre réseaux neuronaux, rebelles intégristes néo-confucéens et comptoirs occidentaux, l'Itinéraire d'une toute jeune fille guidée par les préceptes de son étonnant mentor électronique... Un roman interactif et frénétique, électronique et victorien, érotique et poétique, où l'on verra intervenir une actrice au grand cœur, un producteur trop curieux, un savant pas si fou que ça, un mandarin, quelques nobles actionnaires, plusieurs petites filles, une armée de rebelles, des hordes de réfugiés et la reine Victoria II...

Entre Jules Verne et William Gibson, voici une épopée délirante qui allie les inventions du cyberpunk et les images des clips vidéo avec la tradition du roman-feuilleton et le charme suranné des poèmes victoriens.

Malmenant les genres, mêlant science-fiction, théâtre, poésie, récit d'aventures et conte pour enfants, dans cet hommage irrévérencieux à Samuel Coleridge, Lewis Carroll et Edgar Poe, voire Michael Moorcock ou Georges Perec, Neal Stephenson s'affirme avec ce roman dense et foisonnant comme l'étoile montante du nouveau fantastique américain.